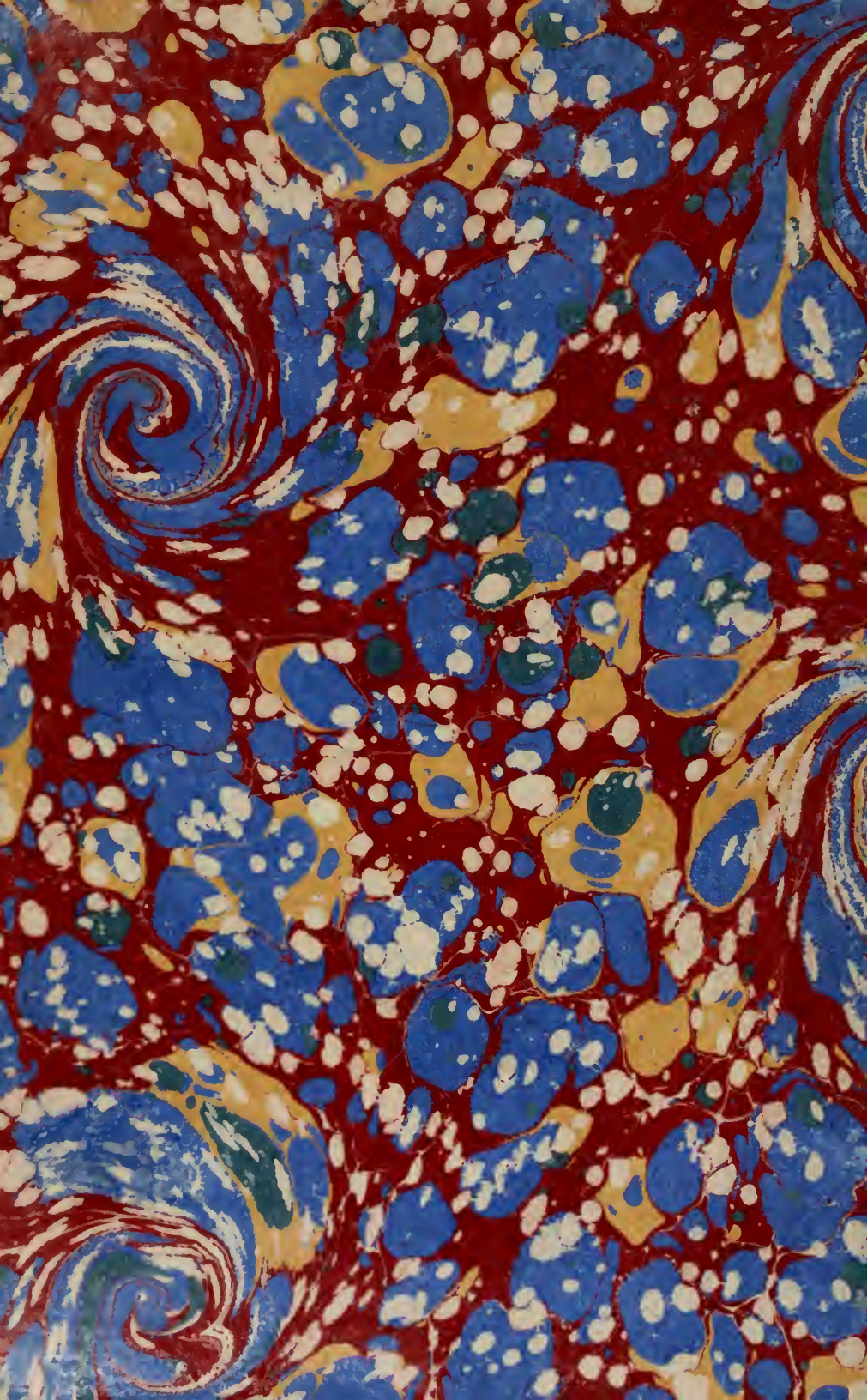
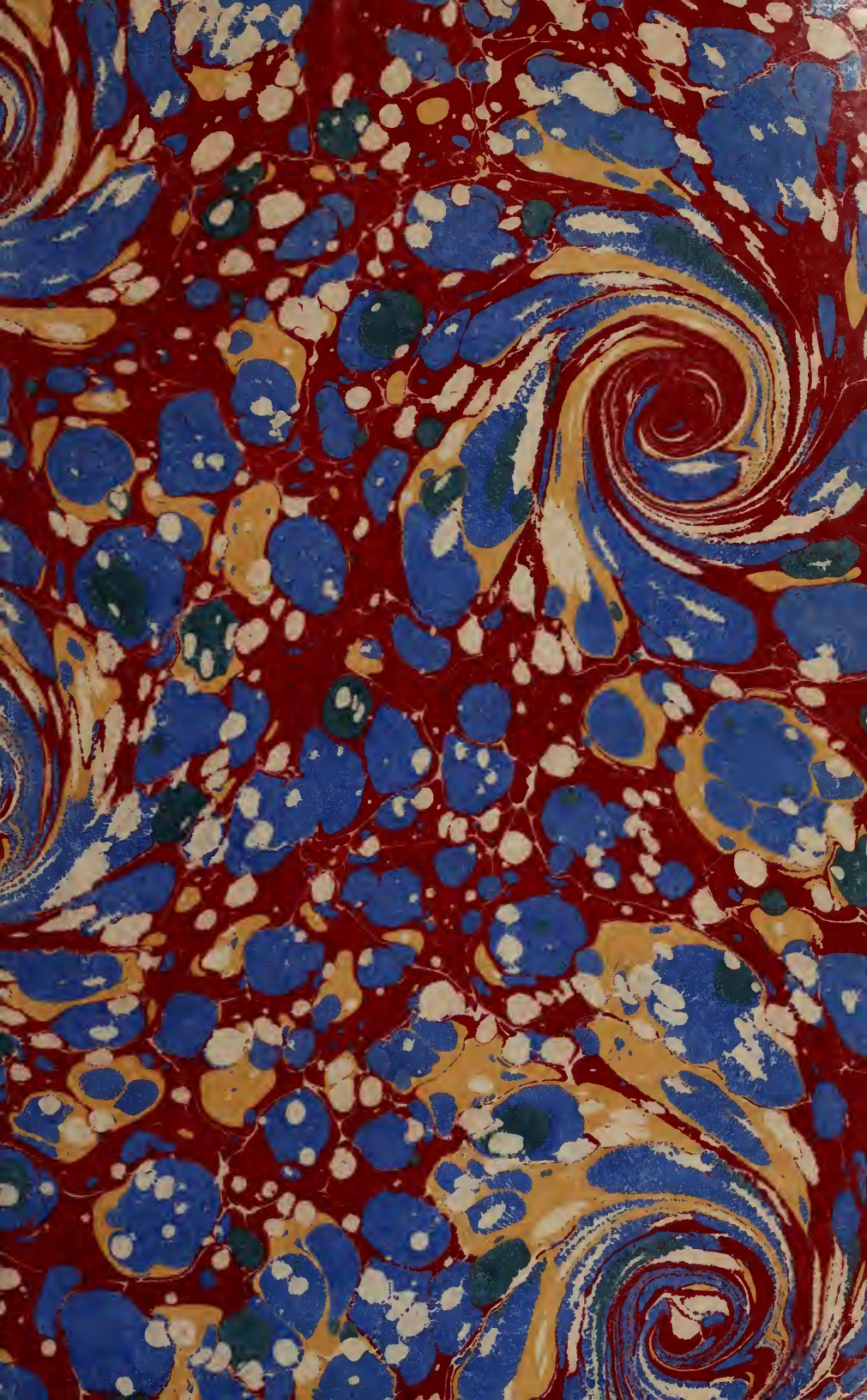
3 1761 03580 1075





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvres00souz

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

II

ŒUVRES

DE

MADAME DE SOUZA

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

298.2 Souza-Botelho, Madame

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

II

ŒUVRES

DE MADAME

DE SOUZA

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL

264545
12 2 32

ADÈLE DE SÉNANGE

AGLAÉ — EUGÈNE DE ROTHELIN

CHARLES ET MARIE

ÉMILIE ET ALPHONSE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1865

MADAME DE SOUZA

. . . . . .

Une jeune fille qui sort pour la première fois du couvent où elle a passé toute son enfance, un beau lord élégant et sentimental, comme il s'en trouvait vers 1780 à Paris, qui la rencontre dans un léger embarras et lui apparaît d'abord comme un sauveur, un très-vieux mari, bon, sensible, paternel, jamais ridicule, qui n'épouse la jeune fille que pour l'affranchir d'une mère égoïste et lui assurer fortune et avenir; tous les événements les plus simples de chaque jour entre ces trois êtres qui, par un concours naturel de circonstances, ne vont plus se séparer qu'à la mort du vieillard; des scènes de parc, de jardin, des promenades sur l'eau, des causeries autour d'un fauteuil; des retours au couvent et des visites aux anciennes compagnes; un babil innocent, varié, railleur ou tendre, traversé d'éclairs passionnés; la bienfaisance se mêlant, comme pour le bénir, aux progrès de l'amour; puis, de peur de trop d'uniformes douceurs, le monde au fond, saisi de profil, les ridicules ou les noirceurs indiqués, plus d'un original ou d'un sot marqué d'un trait divertissant au passage; la vie réelle, en un mot, embrassée dans un cercle de choix; une passion croissante qui se dérobe, comme ces eaux de Neuilly, sous des rideaux de verdure, et se replie en délicieuses lenteurs; des orages passagers, sans ravages, semblables à des pluies d'avril; la plus difficile des situations honnêtes menée à fin jusque dans ses moindres alternatives, avec une aisance qui ne penche jamais vers l'abandon, avec une noblesse de ton qui ne force jamais la nature, avec une mesure indul-

gente pour tout ce qui n'est pas indélicat : tels sont les mérites principaux d'un livre[1] où pas un mot ne rompt l'harmonie. Ce qui y circule et l'anime, c'est le génie d'Adèle, génie aimable, gai, mobile, ailé comme l'oiseau, capricieux et naturel, timide et sensible, vermeil de pudeur, fidèle, passant du rire aux larmes, plein de chaleur et d'enfance.

On était à la veille de la Révolution, quand ce charmant volume fut composé ; en 93, à Londres, au milieu des calamités et des gênes, l'auteur le publia. Cette Adèle de Sénange parut dans ses habits de fête, comme une vierge de Verdun échappée au massacre, et ignorant le sort de ses compagnes.

Madame de Souza, alors madame de Flahaut, avant d'épouser fort jeune le comte de Flahaut, âgé déjà de cinquante-sept ans, avait été élevée au couvent à Paris. C'est ce couvent même qu'elle a peint sans doute dans *Adèle de Sénange*. Il y avait un hôpital annexé au couvent ; avec quelques pensionnaires les plus sages, et comme récompense, elle allait à cet hôpital tous les lundis soirs servir les pauvres et leur faire la prière. Elle perdit de bonne heure ses parents ; les souvenirs du couvent furent ses souvenirs de famille ; cette éducation première influa, nous le verrons, sur toute sa pensée, et chacun de ses écrits en retrace les vives images. Mariée, logée au Louvre, elle dut l'idée d'écrire à l'ennui que lui causaient les discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la Révolution ; elle était trop jeune, disait-elle, pour prendre goût à ces matières, et elle voulait se faire un intérieur. Dans le roman d'*Émilie et Alphonse*, la duchesse de Candale, récemment mariée, écrit à son amie mademoiselle d'Astey : « Je me suis fait une petite retraite dans un des coins de ma chambre ; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes dessins et mon écritoire ; et là, je me suis tracé une sorte de cercle idéal qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir, je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on n'y pénètre ; si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur ; je voudrais qu'on s'en allât. » Madame de Flahaut, en sa chambre du Louvre, dut se faire une retraite assez semblable à celle de madame de Candale, d'autant plus qu'elle avait dans son isolement une intimité toute trou-

[1] *Adèle de Sénange*.

vée. Si on voulait franchir son cercle idéal, si on lui parlait politique, elle répondait que M. de Sénange avait eu une attaque de goutte, et qu'elle en était fort inquiète. Dans *Eugénie et Mathilde*, où elle a peint l'impression des premiers événements de la Révolution sur une famille noble, il est permis de lui attribuer une part du sentiment de Mathilde, qui se dit *ennuyée* à l'excès de cette Révolution, toutes les fois qu'elle n'en est pas désolée. *Adèle de Sénange* fut donc écrite sans aucun apprêt littéraire, dans un simple but de passe-temps intime. Un jour pourtant, l'auteur, cédant à un mouvement de confiance qui lui faisait lever sa barrière idéale, proposa à un ami d'arranger une lecture devant un petit nombre de personnes : cette offre, jetée en avant, ne fut pas relevée; on lui croyait sans peine un esprit agréable, mais non pas un talent d'écrivain. *Adèle de Sénange* sa passa ainsi d'auditeurs ; on sait que *Paul et Virginie* avait eu grand'peine à en trouver. La Révolution parcourant rapidement ses phases, madame de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fut bientôt victime. A force d'or et de diamants, prodigués par la famille et les amis du dehors à l'un des geôliers, il était parvenu à s'évader et vivait dans une cachette sûre. Mais quelqu'un raconta devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile ; M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite dès six heures du matin, et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même; il fut peu de jours après guillotiné. Robespierre mort, madame de Flahaut partit d'Angleterre avec son fils, et vint en Suisse, espérant déjà rentrer en France; mais les obstacles n'étaient pas levés. Rôdant toujours autour de cette France interdite, elle séjourna encore à Hambourg, et c'est dans cette ville que la renommée, désormais attachée à son nom par *Adèle de Sénange*, noua sa première connaissance avec M. de Souza, qu'elle épousa plus tard vers 1802. Elle avait publié, dans cet intervalle, *Émilie et Alphonse* en 1799, *Charles et Marie* en 1801. . . . . .

. . . . . .

Madame de Souza est morte à Paris le 16 avril 1836, conservant jusqu'à son dernier moment toute la bienséance de son esprit et l'indulgence de son sourire.

Adèle de Sénange, dans l'ordre des conceptions romanesques qui ont atteint à la réalité vivante, est bien sœur de Valérie, comme elle l'est aussi de Virginie, de mademoiselle de Clermont, de la princesse de Clèves, comme Eugène de Rothelin est un noble frère d'Adolphe, d'Édouard, du Lépreux, de ce chevalier des Grieux si fragile et si pardonné. Je laisse à part le grand René dans sa solitude et sa prédominance. Heureux celui qui, puisant en lui-même ou autour de lui, et grâce à l'idéal ou grâce au souvenir, enfantera un être digne de la compagnie de ceux que j'ai nommés, ajoutera un frère ou une sœur inattendue à cette famille encore moins admirée que chérie ; il ne mourra pas tout entier !

Eugène de Rothelin, publié en 1808, paraît à quelques bons juges le plus exquis des ouvrages de madame de Souza, et supérieur même à *Adèle de Sénange*. S'il fallait se prononcer et choisir entre des productions presque également charmantes, nous serions bien embarrassé vraiment ; car si *Eugène de Rothelin* nous représente le talent de madame de Souza dans sa plus ingénieuse perfection, *Adèle* nous le fait saisir dans son jet le plus naturel, le plus voisin de sa source et, pour ainsi dire, le plus jaillissant. Pourtant, comme art accompli, comme pouvoir de composer, de créer en observant, d'inventer et de peindre, *Eugène* est une plus grande preuve qu'*Adèle*. En appliquant ici ce que j'ai eu l'occasion de dire quelque part ailleurs au sujet de l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, chaque âme un peu fine et sensible, qui oserait écrire sans apprêt, a en elle-même la matière d'un bon roman. Avec une situation fondamentale qui est la nôtre, situation qu'on déguise, qu'on dépayse légèrement dans les accessoires, il y a moyen de s'intéresser à peindre comme pour des Mémoires confidentiels et d'intéresser à notre émotion les autres. Le difficile est de récidiver lorsqu'on a dit ce premier mot si cher, lorsqu'on a exhalé sous une enveloppe plus ou moins trahissante ce secret qui parfume en se dérobant. Dans *Adèle de Sénange* la vie se partage en deux époques, un couvent où l'on a été élevé dans le bonheur durant des années, un mariage heureux encore, mais inégal par l'âge. Dans *Eugène de Rothelin*, l'auteur n'en est plus à cette donnée à demi personnelle et la plus voisine de son cœur ; ce n'est plus une toute matinale et adoles-

cente peinture où s'échappent d'abord et se fixent vivement sur la toile bien des traits dont on est plein. Ici c'est un contour plus ferme, plus fini, sur un sujet plus désintéressé; l'observation du monde y tient plus de place, sans que l'attendrissement y fasse faute; l'affection et l'ironie s'y balancent par des demi-teintes savamment ménagées. La passion ingénue, coquette parfois, sans cesse attrayante, d'Athénaïs et d'Eugène, se détache sur un fond inquiétant de mystère: même quand elle s'épanouit le long de ces terrasses du jardin ou dans la galerie vitrée, par une matinée de soleil, on craint M. de Rieux quelque part absent, on entrevoit cette figure mélancolique et sévère du père d'Eugène; et si l'on rentre au salon, cette tendresse des deux amants s'en vient retomber comme une guirlande incertaine autour du fauteuil aimable à la fois et redoutable de la vielle maréchale qui raille et sourit, et pose des questions sur le bonheur, un la Bruyère ouvert à ses côtés.

Marie-Joseph Chénier a écrit sur madame de Souza, avec la précision élégante qui le caractérise, quelques lignes d'éloges applicables particulièrement à *Eugène*: « Ces jolis romans, dit-il, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions; on n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'espèce humaine; on est sûr au moins d'y trouver partout des aperçus très-fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie..., l'esprit qui ne dit rien de vulgaire, et le goût qui ne dit rien de trop. » Mais indépendamment de ces louanges générales, qui appartiennent à toute une classe de maîtres, il faut dire d'*Eugène de Rothelin* qu'il peint le côté d'un siècle, un côté brillant, chaste, poétique, qu'on n'était guère habitué à y reconnaître. Sous cet aspect, le joli roman cesse d'être une œuvre individuelle et isolée, il a une signification supérieure ou du moins plus étendue.

Madame de Souza est un esprit, un talent qui se rattache tout à fait au dix-huitième siècle. Elle en a vu à merveille et elle en a aimé le monde, le ton, l'usage, l'éducation et la vie convenablement distribuée. Qu'on ne recherche pas qu'elle fut sur elle l'influence de Jean-Jacques ou de tel autre écrivain célèbre, comme on le pourrait faire pour madame de Staël, pour madame de Krüdner, pour mesdames Cottin ou de Montolieu. Madame de Flahaut était plus du dix-huitième siècle que cela, moins vivement emportée par l'enthousiasme vers des

régions inconnues. Elle s'instruisit par la société, par le monde; elle s'exerça à voir et à sentir dans un horizon tracé. Il s'était formé dans la dernière moitié du règne de Louis XIV, et sous l'influence de madame de Maintenon particulièrement, une école de politesse, de retenue, de prudence décente jusque dans les passions jeunes, d'autorité aimable et maintenue sans échec dans la vieillesse. On était pieux, on était mondain, on était bel esprit, mais tout cela réglé, mitigé par la convenance. On suivrait à la trace cette succession illustre, depuis madame de Maintenon, madame de Lambert, madame du Deffand (après qu'elle se fut réformée), madame de Caylus et les jeunes filles qui jouaient *Esther* à Saint-Cyr, jusqu'à la maréchale de Beauveau [1], qui paraît avoir été l'original de la maréchale d'Estouteville dans *Eugène de Rothelin*, jusqu'à cette marquise de Créquy qui est morte centenaire, nous dit-on, et dont je crains bien qu'un homme d'esprit ne nous gâte un peu les Mémoires [1]. Madame de Flahaut, qui était jeune quand le siècle mourut, en garda cette même portion d'héritage, tout en la modifiant avec goût et en l'accommodant à la nouvelle cour où elle dut vivre.

D'autres ont peint le dix-huitième siècle par des aspects moqueurs ou orageux, dans ses inégalités ou ses désordres. Voltaire l'a bafoué, Jean-Jacques l'a exalté et déprimé tour à tour; Diderot, dans sa *Correspondance*, nous le fait aimer comme un galant et brillant mélange; Crébillon fils nous en déroule les conversations alambiquées et les licences. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* nous a peint ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de chevalerie du dix-huitième siècle, ce que *Tristan le Léonois* ou tel autre roman du treizième

[1] C'est bien elle, et non pas la maréchale de Luxembourg (comme on l'a dit par erreur dans le tome I des *Mémoires* de madame de Créquy), qui a servi d'original au portrait de la maréchale d'Estouteville.

[2] Dans un passage d'une bienveillance équivoque, l'auteur de ces *Mémoires* exprime, à propos du ton exquis de grand monde, qu'il ne peut refuser à l'auteur d'*Adèle de Sénange*, un étonnement singulier et tout à fait déplacé à l'égard de madame de Flahaut. Mais quand les motifs sur lesquels l'auteur des *Mémoires* s'appuie ne seraient pas d'une exagération visible, son étonnement ne me paraîtrait pas plus fondé; car, suivant moi, on n'est jamais en condition d'observer mieux, d'apprécier et de peindre plus finement ce monde-là (si on a le tact) que lorsque, n'en étant pas tout à fait, de bonne heure on y arrive.

siècle était à la chevalerie d'alors, ce que *le Petit Jehan de Saintré* ou *Galaor* étaient au quinzième[1], c'est-à-dire quelque chose de poétique et de flatté, mais d'assez ressemblant. Eugène est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de ce temps-là, c'est un Grandisson sans fadeur et sans ennui; il n'a pas encore atteint ce portrait un peu solennel que la maréchale lui a d'avance assigné pour le terme de ses vingt-cinq ans, ce portrait dans le goût de ceux que trace mademoiselle de Montpensier. Eugène, au milieu de ce monde de convenances et d'égards, a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre par son humeur au jeu sa douce amie Athénaïs. — « Quoi! m'affliger! lui dit celle-ci le lendemain; et, ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole! Eugène avoir un tort! Je ne l'aurais pas cru. » Eugène a donc quelquefois un tort, Athénaïs a ses imprudences; mais ils n'en sont que plus aimés. La maréchale tient dans l'action toute la partie moralisante, et elle en use avec un à-propos qui ne manque jamais son but; Athénaïs et Eugène sont le caprice et la poésie, qui ont quelque peine à se laisser régler, mais qui finissent par obéir, tout en sachant attendrir leur maître. Lorsqu'à la dernière scène, *dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin*, madame d'Estouteville s'avance lentement, soutenue du bras d'Eugène, je sens tout se résumer pour moi dans cette image. Si jamais l'auteur a marié quelque part l'observation du moraliste avec l'animation du peintre, s'il a élevé le roman jusqu'au poëme, c'est dans *Eugène de Rothelin* qu'il l'a fait. Qu'importe qu'en peignant son aimable héros l'auteur ait cru peut-être proposer un exemple à suivre aux générations présentes, qui n'en sont plus là? Il a su tirer d'un passé récent un type non encore réalisé ou prévu, un type qui en achève et en décore le souvenir. — L'apparition d'*Eugène* fut saluée d'un quatrain de madame d'Houdetot. . . .

. . . . . .

Extrait des *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve.

[1] Ce nom même de *Rothelin*, si gracieux et si aimable à prononcer, rappelle une branche descendante du preux Dunois. L'abbé de Rothelin, cet ami bien doux et fidèle du cardinal de Polignac, en était.

ADÈLE
DE SÉNANGE

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes : mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles ; j'ai voulu seulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, et décrire ces mouvements ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, et si, après avoir lu cet ouvrage, ils se disent : *Il n'y a rien là de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

J'ai pensé que l'on pouvoit se rapprocher assez de la nature, et inspirer encore de l'intérêt, en se bornant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les évènements de la vie. Des jours, des années, dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentiments, de petits intérêts, de nuances fines et délicates. Chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral. Il est même bon de rapprocher sans cesse la vertu de ces circonstances obscures et inaperçues, parce que c'est la suite de ces sentiments journaliers qui forme essentiellement le fond de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un temps qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui étoit réel, de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance; et il a été achevé dans les intervalles d'une longue maladie : mais, tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . . A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away.
Doth lend to her who walks in fear and sad affright.

Seule dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seroient le fruit de mon travail.

Mon cher enfant ! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application, en vous rappelant qu'elle eût fait mon bonheur ! et ils peuvent vous l'attester, eux qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé ; eux qui si souvnt ont détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisoient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvements de votre bon cœur ! Combien je leur répétois la même histoire, et avec quelle patience ils se prêtoient à m'écouter! Souvent, à la fin d'un de mes contes, je m'apercevois que je l'avois dit bien des fois · alors ils se moquoient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, et me parloient encore de vous !... Je les remercie... Je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. de F.....

Londres, 1795.

ADÈLE
DE SÉNANGE

OU

LETTRES DE LORD SYDENHAM.

LETTRE PREMIERE

Paris, ce 10 mai 17...

Je ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri ; et déjà notre ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais : cependant, ne trouvant point d'objection raisonnable à lui faire, je n'ai pu refuser de le suivre ; mais j'y ai d'autant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré hier matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup. Elle m'a inspiré un intérêt que je n'avois pas encore ressenti ; je voudrois la revoir, la connoître... Mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étois promené à cheval dans la campagne, et je revenois

doucement par les Champs-Élysées, lorsque je vis sortir de Chaillot une énorme berline qui prenoit le même chemin que moi. J'admirois presque également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraîcheur de l'or et des paysages qui la couvroient. De grands chevaux bien engraissés, bien lourds ; d'anciens valets, dont les habits, d'une couleur sombre, étoient chargés de larges galons : tout étoit antique, rien n'étoit vieux; et j'aimois assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avoient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place, lorsqu'un charretier, conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses pauvres chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture et la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étoient dans ce carrosse, et dont une jetoit des cris effroyables. Elle saisit mon bras la première : l'ayant retirée de là avec peine, je vis une grande et grosse créature, espèce de femme de chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charretier, protester que madame la comtesse le feroit mettre en prison, et ordonner aux gens de le battre, quoique jusque-là ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les dames à qui je jugeai qu'elle appartenoit, et dont, injustes que nous sommes, elle me donnoit assez mauvaise opinion.

La première qui s'offrit à moi étoit âgée, foible, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allois donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser, lui demander si elle n'étoit pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, la pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle me parut avoir seize ou dix-sept ans, et je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau.

Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai d'aller

dans une maison voisine pour éviter la foule et se reposer. Elles prirent mon bras. Je fus étonné de voir que la jeune personne pleuroit. Attribuant ses larmes à la peur, j'allois me moquer de sa foiblesse, quand ses sanglots, ses yeux rouges, fatigués, me prouvèrent qu'une peine ancienne et profonde la suffoquoit. J'en fus si attendri, que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, et en tremblant : Si jeune! connoissez-vous déjà le malheur? Auriez-vous déjà besoin de consolation? Ses larmes redoublèrent sans me répondre : j'aurois dû m'y attendre; mais avec un intérêt vif et des intentions pures, pense-t-on aux convenances? Ah! n'y a-t-il pas des moments dans la vie où l'on se sent ami de tout ce qui souffre?

En entrant dans cette maison, nous demandâmes une chambre pour nous retirer. L'extrême douleur de cette jeune personne me touchoit et m'étonnoit également. Je la regardois pour tâcher d'en pénétrer la cause, lorsque la dame plus âgée, qui sentoit peut-être que les pleurs de la jeunesse demandent encore plus d'explications que ses étourderies, me dit : Vous serez sans doute surpris d'apprendre que la douleur de ma petite amie vient des regrets qu'elle donne à son couvent : mais elle y fut mise dès l'âge de deux ans : longtemps auparavant, je m'y étois retirée près de l'abbesse avec laquelle j'avois été élevée dans la même maison. Nous fûmes séduites par les grâces et la foiblesse de cette petite enfant : l'abbesse s'en chargea particulièrement ; et depuis, son éducation et ses plaisirs furent l'objet de tous nos soins. Sa mère l'avoit laissée jusqu'à ce jour, sans jamais la faire sortir de l'intérieur du monastère; et nous pensions qu'ayant deux garçons, elle désiroit peut-être que sa fille se fît religieuse : mais tout à coup, avant-hier, elle a fait dire qu'elle la reprendroit aujourd'hui. Adèle se désoloit en pensant qu'il falloit quitter ses amies, et j'ose dire sa patrie ; car, sentiments, habitudes, devoirs, rien ne lui est connu au delà de l'enceinte de cette maison. Aussi, lorsque la voiture de sa mère est

arrivée, et que cette femme que vous avez vue s'est présentée comme la personne de confiance à qui nous devions remettre notre chère enfant, nous avons craint qu'il ne fallût employer la force pour la faire sortir, et l'arracher des bras de l'abbesse. J'ai voulu adoucir sa douleur en la suivant, et la présentant moi-même à une mère qui désire sans doute de la rendre heureuse, puisqu'elle la rappelle auprès d'elle.

A ces mots, les pleurs de la petite redoublèrent, et sa vieille amie la supplia de se calmer. Par pitié pour moi, lui disoit-elle, ne me montrez pas une douleur si vive; pensez à celle que je ressens ! Au nom de votre bonheur, ma chère Adèle, faites un effort sur vous-même; si cette femme revenoit, que ne diroit-elle pas à votre mère ! Déjà elle a osé blâmer vos regrets. La pauvre petite sentoit sûrement qu'elle ne pouvoit pas lui obéir; car elle se précipita aux pieds de son amie, et cacha sa tête sur ses genoux; nous n'entendîmes plus que ses sanglots.

Presque aussi ému qu'elles-mêmes, je m'en étois rapproché; j'avois repris leurs mains, je les plaignois, j'essayois de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui, je crois, nous avoit écoutés, rentra et dit en me voyant si attendri, si près d'elles : Comment donc, monsieur ! mademoiselle doit être fort sensible à votre intérêt ! Je doute cependant que madame la comtesse fût satisfaite de voir mademoiselle faire si facilement de nouvelles connoissances. Je me rappelai que sa mère l'avoit toujours tenue loin d'elle, qu'elles étoient parfaitement étrangères l'une à l'autre; et je repartis avec mépris : C'est une facilité dont madame sa mère jouira bientôt; elle sera, je crois, fort utile à toutes deux. — Je n'entends pas ce que monsieur veut dire. Eh bien ! lui répondis-je, vous pourrez en demander l'explication à madame la comtesse. Je n'y manquerai pas, dit-elle en ricanant; et, charmée de montrer son autorité, elle ajouta avec aigreur : Mademoiselle, la voiture est prête; je vous conseille d'essuyer vos yeux, afin que madame votre mère ne

voie pas la peine avec laquelle vous retournez vers elle. Nous nous levâmes sans lui répondre, et nous la suivîmes dans un silence que personne n'avoit envie de rompre.

Avant de monter en voiture, Adèle me salua avec un air de reconnoissance et de sensibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avois témoigné. Je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles ; elle me l'accorda, en disant : Je pensois avec peine que peut-être nous ne nous reverrions plus. Concevez-vous, Henri, que cette petite aventure si simple, qui vous paroîtra si insignifiante, m'ait laissé un sentiment de tristesse qui me domine encore ?

Que pensez-vous d'une mère qui peut ainsi négliger son enfant ? Oublier le plus sacré des devoirs, le premier de tous les plaisirs ? Ah ! pauvre Adèle, pauvre Adèle !... En la voyant quitter sa retraite pour entrer dans un monde qu'elle ne connoit pas ; en voyant sa douleur, je sentois cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant. Hélas ! le premier son de sa voix est une plainte ; sa première impression est de la souffrance ! Que trouvera-t-il dans la vie ?

Je faisois des vœux pour le bonheur d'Adèle, et je me disois avec mélancolie combien il était incertain qu'elle en connût jamais. Malgré moi, je regardois ses larmes comme de tristes pressentiments ; et je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierois pas, et qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avoit besoin d'un ami zélé ou compatissant. Mais, adieu, mon cher Henri, je pars, et je pense avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du temps à être seul. Il est pourtant assez ridicule de faire courir des gens, des chevaux, pour arriver dans une maison dont je voudrois déjà être parti.

LETTRE II.

Au château de Verneuil, ce 16 mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existoit parmi nous une jeune fille soustraite au monde depuis sa naissance, unissant à l'éducation la plus soignée, l'ignorance et la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée! que de soins pour lui plaire! quel bonheur d'en être aimé! Je ne lui aurois demandé que d'être heureuse et de me le dire. Quel plaisir de la guider, de lui montrer le monde peu à peu et comme par tableaux, de lui donner ses idées, ses goûts, de la former pour soi! Avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite, pour lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts! Dans sa simplicité, peut-être auroit-elle cru que mes défauts appartenoient à tous les hommes, tandis que son jeune cœur n'auroit attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissoit... Mais il est trop tard, beaucoup trop tard; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes : n'y pensons plus; n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connois pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, madame de Verneuil et sa société avoient l'air de m'attendre, de me désirer; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avoient un air de connoissance et même d'amitié qui vous auroit charmé. Lord D... a parlé de ma fortune, dont je ne savois pas jouir; de ma jeunesse, dont je n'usois pas; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies : enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau et si ridicule, qu'il paroissoit divertir beaucoup madame de Verneuil.

Cette jeune femme rioit, questionnoit, plaisantoit, comme si je n'eusse pas été dans la chambre. Je désirois tant d'être distrait, que pour la première fois j'enviai cette disposition à s'amuser; et, souhaitant qu'elle me communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnoit. Lui demandois-je un nom? elle me peignoit la personne. Elle a un tel besoin de rire et de se moquer, qu'elle n'aime et ne remarque que les choses ridicules; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, qu'elle ne cherche même pas à attirer l'attention, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle; ce qui donne à sa malignité un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne.

Elle m'a fait connoître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie. Voyez, me disoit-elle, ces deux personnes qui disputent avec tant d'aigreur : ce sont deux hommes de lettres. Leur présence constitue beaux esprits les maîtres d'une maison. L'un, plein d'orgueil, entendra volontiers du bien des autres, parce que l'opinion qu'il a de sa supériorité empêche qu'il ne soit blessé par les éloges qu'on donne à ses rivaux. L'autre, pensant et disant du mal de tout le monde, permet aussi qu'on se moque de lui quelquefois. Tous deux pleins d'esprit, tous deux méchants; avec cette nuance que, pour faire une épigramme, l'un a besoin d'un ressentiment, et qu'il ne faut à l'autre qu'une idée. Pour cet homme avec des cheveux blancs et un visage encore jeune, me dit-elle en me désignant un homme entouré de jeunes gens qui l'écoutoient comme un oracle, il a éprouvé des malheurs sans être malheureux. Tour à tour riche et pauvre, personne n'étoit plus magnifique, et personne ne se passe mieux de fortune. Les femmes ont occupé une grande partie de sa vie; parfait pour celle qui lui plaît, jusqu'au jour où il l'oublie pour une qui lui plaît davantage : alors son oubli est entier; son

temps, son cœur, son esprit sont remplis lorsqu'il est amusé. A peine sait-il qu'il a donné des soins à d'autres objets; et si jamais on veut le rappeler à d'anciennes liaisons, on pourra les lui présenter comme de nouvelles connoissances. Il sera toujours aimable parce qu'il est insouciant. Vous semblez étonné, ajouta-t-elle; c'est peut-être que vous n'avez pas assez démêlé l'insouciance de la personnalité. Je la priai de vouloir bien m'expliquer la distinction qu'elle en faisoit. L'homme insouciant ne s'attache ni aux choses, ni aux personnes, me répondit-elle; mais il jouit de tout, prend le mieux de ce qui est à sa portée, sans envier un état plus élevé, ni se tourmenter de positions plus fâcheuses. Lui plaire, c'est lui rendre tous les moyens de plaire; et n'étant assez fort ni pour l'amitié ni pour la haine, vous ne sauriez lui être qu'agréable ou indifférent. L'homme personnel, au contraire, tient vivement aux choses et aux personnes; toutes lui sont précieuses; car dans le soin qu'il prend de lui, il prévoit la maladie, la vieillesse, l'utile, l'agréable, le nécessaire: tout peut lui servir pour le moment ou pour l'avenir. N'aimant rien, il n'est aucun sentiment, aucun sacrifice, qu'il n'attende et n'exige de ce qui a le malheur de lui appartenir. Mais vous ne me parlez point des femmes? C'est, me répondit-elle en riant, que j'y pense le moins possible; cependant j'ai fait un conte tout entier pour elles. Je ne me suis occupée que des vieilles: je ne regarde point les jeunes; j'ai toujours peur de les trouver trop bien ou trop mal. Je dois entendre demain ce petit ouvrage [1]; s'il en vaut la peine, je vous l'enverrai. Adieu, donnez-moi donc de vos nouvelles.

[1] Ce conte est placé à la fin de ces lettres.

LETTRE III.

Paris, ce 24 mai.

Je me plaisois assez chez madame de Verneuil, mon cher Henri ; son esprit me paroissoit toujours nouveau, suffisamment juste, un peu railleur par le besoin de s'amuser ; mais sa gaieté si vraie, que je la partageois sans le vouloir, quelquefois même sans l'approuver. Enfin, près d'elle, j'étois occupé sans être amoureux, et je l'amusois, disoit-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisoit rire ; et ma raison lui paroissoit plus ridicule que la folie des autres. Elle se seroit moquée bien davantage, si elle avoit su que cet Anglais si sévère restoit occupé malgré lui d'une jeune personne qu'il n'avoit vue qu'un instant. Adèle avoit fait sur moi une impression qui m'étonnoit, et que vainement je voulois détruire. Son souvenir venoit se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner, en me représentant combien l'amour seroit dangereux pour une âme ardente comme la mienne, ou qu'entraîné, sans m'en apercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Adèle ne cessoit de m'occuper. J'avois beau me dire qu'elle n'étoit plus à son couvent; que peut-être je ne la retrouverois jamais, qu'il falloit l'oublier :

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient [1];

et la raison même me parloit d'elle. Madame de Verneuil seule

[1] Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite lord Sydenham :

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

avoit le pouvoir de me distraire : je la cherchois avec soin : je me plaçois à ses côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. Je commençois à espérer que si le hasard ne me faisoit pas rencontrer Adèle, je finirois sûrement par n'y plus penser ; lorsque hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez madame de Verneuil, pour savoir s'il étoit plus heureux d'être aimé d'une très-jeune personne que de l'être par une femme qui eût déjà connu l'amour. Les vieillards préféroient l'innocence ; la jeunesse vouloit des sacrifices, de grandes passions : on dissertoit lourdement, lorsque madame Verneuil fit ces vers :

Amants, amants, si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocents consacrez vos désirs :
Supplanter un amant peut donner plus de gloire;
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de plaisir.

Personne ne les sentit plus que moi, et seul je ne les louai point. J'osai même contredire madame de Verneuil, plaisanter sur l'amour, douter de l'innocence : je disputois pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avois repoussées mille fois. Ma tête étoit remplie d'Adèle, et je passai le reste du jour, la nuit entière, à y penser. Je me disois que la voir n'étoit pas m'engager... que peut-être je négligeois un bien que je ne retrouverois pas.... D'autres fois, redoutant l'amour, je me promettois de la fuir. Mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirois de me créer ainsi des dangers et une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avoit sûrement des défauts que l'habitude de la voir me feroit découvrir ; et que pour cesser de la craindre, il ne falloit que la braver. La pitié vint encore se mêler à toutes mes réflexions. Je me la représentai malheureuse ; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si longtemps, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète me reprochoit le temps que j'avois perdu. Dans cette agitation

je me déterminai à partir, sachant bien que, même si je devenois amoureux, il seroit impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon cœur et ma main à celle que je ne connoîtrois pas....

Que de temps je vais passer à l'étudier, à l'éprouver! Mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux; si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer a mon bonheur? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage? Un grand nom, une fortune immense: sûrement sa mère n'en demandera pas davantage. Elle verra un établissement convenable pour sa fille, et ne s'informera même pas si elle pourra être heureuse, mais mon cœur le lui promet; et si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage!

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle; on me dit qu'il étoit trop tard, que, passé huit heures, personne ne pouvoit être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles; mais demain j'en aurai certainement, et je vous écrirai. Adieu, mon cher Henri.

LETTRE IV

Paris, ce 26 mai.

Vous devez être content: n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule? J'allai hier au couvent d'Adèle, et je m'abandonnois aux plus flatteuses espérances. En entrant dans la cour, je vis beaucoup de voitures, de valets, de curieux qui attendoient; enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donnoit point l'idée d'une fête.

Je demandai l'abbesse : on me répondit qu'elle étoit à l'église ; qu'on y célébroit dans ce moment le mariage d'une jeune personne qui avoit été élevée dans cette maison, mais que dans quelques instants je serois admis à la grille. A peine ce peu de mots avoient-ils été prononcés que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, et le peuple se presser au bas des degrés qui y conduisent. Bientôt les portes s'ouvrirent, et jugez de mon trouble en voyant paroître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle étoit couverte d'argent et de diamants. Cette magnificence contrastoit si fort avec son extrême pâleur, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il étoit paré aussi comme on l'est un jour de noces. Sa figure est belle, son maintien modeste et doux. Il la regardoit avec des yeux qui sembloient chercher à la rassurer ; cependant je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur.... Adèle, oseroit-il vous épouser sans amour ?

Immédiatement après venoit un vieillard goutteux, qui est sans doute le père du jeune homme. Il se traînoit, appuyé sur deux personnes qui avoient peine à le soutenir ; et s'il n'avoit pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'auroit rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivoit ; je l'aurois devinée partout où je l'aurois rencontrée. Ses traits ressemblent à ceux de sa fille ; mais qu'ils ont une expression différente ! Adèle a l'air noble et sensible ; sa mère paroît fière et sévère. Dans quelque état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les feroient distinguer parmi toutes les femmes : mais Adèle a un charme irrésistible ; son âme semble attirer toutes les autres ; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, et vous laisse persuadé que si elle eût parlé, si elle fût restée, elle vous auroit attaché encore davantage.

Ils montèrent tous les quatre dans la même voiture ; et, sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le chemin que je leur avois vu prendre. Je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre. Je marchois lentement, livré à mes réflexions : ma tristesse augmentoit, en me retrouvant sur cette même route où la première fois j'avois rencontré Adèle. Aussi lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'étoit cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il eût été présent. Je n'avois pas encore pensé qu'elle auroit pu être blessée, et cette idée me fit frémir. Il me fut impossible d'avancer davantage ; j'allois, je revenois sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin j'entrai dans la maison où je l'avois conduite ; je demandai cette chambre où ses larmes m'avoient si vivement attendri ; et là j'interrogeai mon cœur, j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'étoit fait une vive idée.... Peut-être ne m'auroit-elle jamais aimé ; sûrement je ne l'aimois pas encore non plus ; mais elle avoit réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes !.... Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parents à un homme dont elle ne connoît ni les qualités, ni les défauts ! Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour ; il n'y a pas non plus l'indulgence d'un âge avancé : la vie est un jugement continuel. Eh ! quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les moments ? Les enfants même n'empêchent pas ces sortes de liens de se rompre. Ah ! pourquoi toutes ces idées ? pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je jamais.... Cependant je ne puis cesser d'y penser. Les larmes qu'elle répandoit en quittant son couvent étoient trop amères pour être toutes de regret ; je crains bien que la peur de ce mariage ne les fît aussi couler.

LETTRE V

Paris, ce 16 juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri. Pendant ce temps ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurois craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant : je garderois encore le même silence, si, hier, je n'avois pas été tout à coup réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui madame la marquise de Sénange.

J'avois traîné mon oisiveté au spectacle. Le premier acte étoit déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on représentoit : et j'étois bien déterminé à ne pas le demander ; car, étant venu pour me distraire, je prétendois qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étois assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, bâillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un monsieur très-officieux et très-parlant me dit : Voilà une actrice qui chante avec bien de l'expression. Elle me paroît crier beaucoup, lui répondis-je ; mais je n'entends pas un mot de ce qu'elle dit. — Ah ! c'est que monsieur ne sait peut-être pas qu'on vend ici des livres où sont les paroles de l'opéra ; si monsieur veut, je vais lui en faire avoir un. — Non, je ne suis pas venu ici pour lire : on m'a dit que ce spectable m'amuseroit : c'est l'affaire de ces messieurs qui chantent là-bas ; je ne dois pas me mêler de cela. Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi.

Continuant à ne rien comprendre à la joie ou aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre, et me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi on ouvrit avec bruit une loge dans laquelle je vis paroître Adèle, parée avec excès. Je n'ai jamais vu tant de diamants, de fleurs, de plumes, entassées

sur la même personne : cependant, comme elle étoit encore belle! Je sentois qu'elle pouvoit être mieux, mais aucune femme n'étoit aussi bien. Sa mère et ce beau jeune homme étoient avec elle. Je jugeai à son étonnement, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'étoit la première fois qu'elle venoit à ce spectacle; et je ne sais pourquoi je fus bien aise que le hasard m'y eût conduit aussi pour la première fois.

Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entr'acte, elle promena ses regards sur toute la salle; mais à peine m'eut-elle aperçu, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir dans leur loge. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle étoit bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîments pour les soins que j'avois donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je m'adressai au jeune homme, et lui fis une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme. Ma femme! reprit-il d'un air surpris; je n'ai jamais été marié. Comment, lui dis-je en montrant Adèle, vous n'êtes pas le mari de cette belle personne? Non, répondit-il, c'est ma sœur. — Votre sœur! Mais vous lui donniez la main à l'église le jour de son mariage? Adèle se retourna avec vivacité et me dit : Est-ce que vous y étiez?... Un air d'innocence et de joie brilloit dans ses yeux et l'embellissoit encore; il me sembloit qu'un sentiment secret nous éclairoit, au même instant, sur l'intérêt qui m'avoit porté à la chercher... Combien j'étois ému! Insensé que je suis... Hélas! le jeune homme détruisit bientôt une si douce illusion en me disant : Qu'il avoit donné le bras à sa sœur parce que le marié, ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, avoit besoin d'être soutenu. Quoi! m'écriai-je avec une vivacité, une indignation dont je ne fus pas le maître, est-ce que ce seroit ce vieillard qui marchoit après vous? Oui, répondit-il d'un air si embarrassé, que bientôt après il nous quitta. Un re-

gard sévère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avoit déplu; et voulant peut-être éviter que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays, sur mon goût pour les voyages, sur les lieux que j'avois parcourus, sur ceux où je comptois aller; enfin elle m'excéda.

Mais combien j'étois plus tourmenté de voir cette Adèle, il n'y a pas encore un mois, si ingénue, si timide, maintenant occupée du spectacle comme si elle y eût passé sa vie; riant, se moquant; enchantée de voir et d'être vue! Tout en elle me blessa; paroissoit-elle attentive? j'étois choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légèreté me révoltoit plus encore. Peut-elle, me disois-je, après avoir consenti à donner sa main à un homme que sûrement elle déteste, peut-elle goûter aucun plaisir?... Je cherchois en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignoit. Si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, je me dévouois à elle pour la vie : la pitié auroit achevé de décider un sentiment qu'une sorte d'attrait avoit fait naître; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même. Quelle honte que ces mariages! Il y a mille femmes qu'on ne voudroit pas revoir, qu'on n'estimeroit plus, si elles se donnoient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser.

Toute la magnificence qui entouroit Adèle me sembloit le prix de son consentement. Je me rapprochai d'elle; et sans fixer un instant mes yeux sur les siens, j'examinois sa parure avec une attention si extraordinaire, qu'elle en eut l'air embarrassée. Mon visage exprimoit le plus profond dédain, et je ne proférois que des éloges stupides. Voilà, disois-je, de bien belles plumes! Vos diamants sont d'une bien belle eau! Votre collier est d'un goût parfait. Elle ne répondoit que par monosyllabes, et cherchoit toujours à tourner la conversation sur d'autres objets; mais je la ramenois avec soin à l'admiration que sembloit me

causer sa parure. Ne paraissant frappé que de l'odieux éclat qui l'environnoit, ne louant que ce qui n'étoit pas elle, je ne doutois pas qu'elle ne devinât les sentiments que j'éprouvois. Je lui parlai de sa robe, de ses rubans! Mes regards tombèrent par hasard sur ses mains; elle craignit sans doute que je ne louasse encore de fort beaux bracelets qu'elle portoit, et remit ses gants avec tant d'humeur, qu'un des fils s'étant cassé, tout un rang de perles s'échappa. Sa mère se récria sur la maladresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étoient uniques par leur grosseur et leur égalité. Elles ont coûté bien cher, dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain : *Elles sont sans prix*... Je la considérai avec étonnement : elle baissa les yeux et ne parla plus.

Que veut-elle dire avec ces mots *sans prix?*... Sa mère faisoit un tel bruit, se donnoit tant de mouvement, que nous nous mîmes aussi à chercher. Ces perles étoient toutes tombées dans la loge ; j'en retrouvai la plus grande partie, et les rendis à Adèle, qui me dit avec assez d'aigreur qu'elle regrettoit la peine que j'avois prise pour elle. Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à dîner un des jours suivants. Je refusai; elle insista ; mais sa fille eut tellement l'air de le redouter, qu'aussitôt j'acceptai. Cependant ces mots *sans prix* me reviennent sans cesse... Ah ! si elle étoit victime de l'ambition, de l'intérêt! Si elle avoit été sacrifiée!.... Que je la plaindrois!.... Mais sa gaieté! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier!

LETTRE VI

Paris, ce 20 juin.

J'ai été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri; et comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de

vous faire partager tout ce que j'ai ressenti. Je suis arrivé chez elle un peu avant l'heure où l'on se met à table. Jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité : une robe de mousseline plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retomboient en grosses boucles ; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie et si simple, que j'aurois oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avoit rappelés plus vivement que jamais. Cependant il m'a reçu avec assez de bonhomie, m'a fait mettre à table près de lui, m'a appris qu'il avoit été en Angleterre, il y avoit plus de cinquante ans ; qu'il en avoit alors vingt, et qu'il y avoit été bien heureux. Pendant tout le dîner, il m'a parlé des Anglaises qu'il avoit connues. Aucune d'elles ne vivoit plus; et j'étois si peiné de répondre, à chaque personne qu'il me nommoit : *Elle est morte... elle n'existe plus !—Déjà !... encore !* disoit-il tristement. Les compagnons de sa jeunesse, qu'il avoit vus mourir successivement, l'avoient moins frappé. Ce n'avoit jamais été que la maladie d'un seul, la perte d'un seul qui l'avoit affligé ; mais là, il se rappeloit à la fois un grand nombre de gens qu'il n'avoit pas vus vieillir, quoiqu'il se souvînt qu'ils fussent tous de son âge. J'étois si fâché des retours qu'il devoit faire sur lui-même, que, lorsqu'il m'a nommé une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, j'ai senti une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle étoit morte si jeune : et lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'est arrêté à elle, ne m'a plus parlé que d'elle, et s'est beaucoup étendu sur le danger des maladies vives dans la jeunesse. Je suis entré dans ses idées ; je ne m'occupois que de lui ; et réellement j'étois si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurois consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire.

Après dîner, nous sommes retournés dans le salon. M. de Sénange s'est endormi dans son immense fauteuil : Adèle s'est

mise à un grand métier de tapisserie ; et moi je me suis rapproché d'elle. Je la regardois travailler avec plaisir. J'étois bien aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance et d'intimité, auquel je n'aurois pas osé prétendre. Le respect qu'elle paroissoit avoir pour son repos, sa douceur, tout faisoit renaître en moi le premier intérêt qu'elle m'avoit inspiré.

En observant la simplicité de sa parure, j'ai osé lui dire que je la trouvois presque aussi belle que le jour où elle étoit sortie du couvent; elle m'a répondu assez sèchement qu'elle ne faisoit jamais sa toilette que le soir. J'ai vu qu'elle auroit été bien fâchée que je crusse que c'étoit pour moi qu'elle avoit renoncé à tout son éclat; mais le craindre autant, n'étoit-ce pas me prouver un peu qu'elle y avoit pensé ? Elle m'a fait beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux, a dit que, sa mère étant malade, elle n'avoit pas osé inviter du monde sans elle... ; que si elle avoit su où je demeurois, elle m'auroit fait prier de prendre un autre jour... et, sans attendre ma réponse, elle s'est levée, en me demandant la permission d'aller rejoindre sa mère. Elle a fait venir quelqu'un pour rester auprès de son mari, et, marchant sur la pointe des pieds, elle est sortie pour aller remplir d'autres devoirs. Je l'ai conduite jusqu'à l'appartement de sa mère. Avant de me quitter, elle m'a renouvelé encore toutes ses excuses... Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politesse m'affligeoit? Pouvois-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance? Lorsqu'à l'Opéra elle me reconnut, m'appela, me reçut avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser? Sans la connoître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blâmois, et de quoi? D'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique, et qu'elle voyoit pour la première fois? Si je la croyois malheureuse, n'étoit-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction, de chercher à lui rappeler ses peines, à en augmenter le

sentiment?... Ah! j'ai été insensé et cruel : est-il donc écrit que je serai toujours mécontent de moi ou des autres?

LETTRE VII

Paris, ce 29 juin.

Je suis retourné chez Adèle; on m'a dit que sa mère étant très-mal, elle ne recevoit personne. Voilà donc encore un malheur qui la menace, et elle n'aura pas près d'elle un ami qui la console, un cœur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auroient-ils cherché : j'avois vu couler ses larmes, elles m'avoient attendri; n'étoit-ce pas assez pour qu'elle crût à mon intérêt? A son âge, l'âme s'ouvre si facilement à la confiance! la moindre marque de compassion paroît de l'amitié; la plus légère promesse semble un engagement sacré; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir. Avant de me revoir, je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai retrouvée, ses yeux brilloient de joie; son cœur venoit au-devant du mien; pourquoi l'ai-je repoussé! Je crois bien qu'il n'entroit dans ses sentiments que le souvenir de ses religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie. Elle me voyoit encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin. Enfin elle me recevoit comme un ami; et j'ai glacé, jusqu'au fond de son cœur, ces douces émotions qu'elle ressentoit avec tant d'innocence et de plaisir! Cette idée me fait mal. Si je pouvois la voir, lui dire combien elle m'avoit occupé; lui apprendre les projets que j'avois formés, tout le bonheur qu'ils m'avoient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtroit dans mon âme, que le calme me reviendroit à mesure que je lui parlerois. Il ne m'est plus permis de paroître indifférent : l'intérêt

vif qu'elle m'avoit inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence.

Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus ni injuste, ni trop sévère, je serai tranquille ; et alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII

Paris, ce 4 juillet.

Adèle ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux ; ainsi je suis un peu moins tourmenté. Que je voudrois qu'elle fût heureuse ! son bonheur m'est devenu absolument nécessaire ; ses peines ont le droit de m'affliger, et je sens cependant que sa joie et ses plaisirs ne sauroient suspendre mes ennuis. Mais enfin, sa mère est mieux ; jouissons au moins de ce moment de tranquillité.

Cette nouvelle ayant un peu dissipé ma sombre humeur, je me crus plus sociable, et j'allai hier à une grande assemblée chez la duchesse de***. Il y avoit beaucoup de monde, et surtout beaucoup de femmes. Ne connoissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le beau système que vous avez découvert. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir ; ce qui, à une première vue, est, comme vous le prétendez, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avoit une d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, et qui étoit toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit ; c'est une pauvre femme dont le mari

est si bavard qu'il l'a rendue muette : je suis sûr que depuis des année il lui a été impossible de placer un mot dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer ; et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, d'une figure assez grave, et qui se tenoit, comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne : Oserois-je vous demander, lui dis-je, si cette dame, qui est là-bas en brun ? — Où ? — Celle qui est si bien mise, à laquelle il ne manque pas une épingle ? — Eh bien ? — Si cette dame n'a pas un mari fort bavard ? — Je ne le connois pas ; ils sont séparés depuis longtemps.— Séparés !... Mais au moins, ajoutai-je, son meilleur ami ne parle-t-il pas beaucoup ? — Affreusement : avec de l'esprit ; il en est insupportable. — J'en suis charmé, m'écriai-je. — Et pourquoi donc cela vous fait-il tant e plaisir ? Alors je lui expliquai votre système, qu'il saisit avidement ; et toujours jugeant, sur les personnes que nous voyions, le caractère de celles qui étoient absentes, nous fîmes des découvertes qui auroient fort étonné ces dames. Je me suis très-amusé : mais apparemment que je n'en avois pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disoit en me regardant : *Comme les Anglais sont tristes !* Je devinai que cela pouvoit bien signifier, *comme lord Sydenham est ennuyeux !* et mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai très-satisfait de mes observations, et regrettant seulement de ne vous avoir pas eu avec nous, pour vous voir jouir de ce nouveau succès.

LETTRE IX

Paris, ce 12 juillet.

Je passai hier à la porte d'Adèle ; on me dit encore qu'elle ne recevoit personne. J'allois partir, lorsque mon bon génie m'inspira de demander d s nouvelles de M. de Sénange. On me ré-

pon lit qu'il étoit chez lui, et tout de suite les portes s'ouvrirent. Ma voiture entra dans la cour ; je descendis, tout étourdi de cette précipitation, et ne sachant pas trop si j'étois bien aise ou fâché de faire cette visite. Un valet de chambre me conduisit dans le jardin où il étoit. Je l'aperçus de loin qui se promenoit appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, et souhaitois de m'en aller ; car, puisqu'elle m'avoit fait défendre sa porte, il m'étoit démontré qu'elle ne désiroit pas de me voir : mais le valet de chambre avançoit toujours, et il fallut bien le suivre.

Lorsqu'il m'eut annoncé, le marquis et sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurois vous rendre. Un trouble secret m'avertissoit que j'étois désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnoîtroit plus. Je me sentis rougir ; je baissois les yeux ; et je ne conçois pas encore comment je ne suis pas sorti, au lieu de leur parler. Je les saluai, en leur faisant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savois ce que je disois.

M. de Sénange me reprocha d'avoir été si longtemps sans les voir. Je lui dis que j'étois venu bien des fois, et n'avois pas été assez heureux pour les trouver. Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant longtemps, l'avoit empêchée de recevoir du monde ; et son départ pour les eaux, qui, la laissant privée de toute surveillance maternelle, l'obligeoit à garder encore la même retraite. Mais, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir M. de Sénange, je serai très-aise si je me trouve chez lui. Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux et la regarder : la sérénité de son visage, son sourire, me rendirent le calme et l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mes pas sur la foiblesse de M. de Sénange. J'éprouvois une sorte de satisfaction à imiter ainsi la bonne, la complaisante Adèle.

Après quelques minutes de conversation, je me sentis si à mon aise, M. de Sénange étoit de si bonne humeur, que je me crus presque de la famille : et sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre, je pris doucement sa main, et la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi. Il me regarda en souriant, et nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas ! il fut bien longtemps pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle auroit fait en un instant si elle eût été seule. Je l'admirois de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de vivacité. Enfin nous arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'assit ; je restai avec lui. Pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avoient à manger ; et continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil. L'air étoit pur, le temps magnifique ; Adèle étoit aimable et gaie ; les regards de M. de Sénange m'exprimoient une affection qui m'étonnoit. Dans un moment où elle étoit auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement : Je suis bien coupable de n'avoir pas d'abord reconnu votre nom : je ne me le pardonnerois point, s'il n'avoit pas été indignement prononcé. Lorsque j'ai été en Angleterre, j'ai contracté envers votre famille les plus grandes obligations. J'ai aimé votre mère comme ma fille ; je veux vous chérir comme mon enfant. Un jour je vous conterai des détails qui vous feront bénir ceux à qui vous devez la vie. Adèle revint, et il changea aussitôt de conversation. Je ne pus ni le remercier, ni l'interroger ; mais s'il n'a besoin que d'un cœur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement.

Sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentois content près d'eux. Adèle voulut savoir si je trouvois sa volière jolie. Je lui répondis qu'elle alloit bien avec le reste du jardin. Ce n'étoit pas en faire un grand éloge, car il est affreux : c'est l'ancien genre françois dans toute son aridité ; du buis, du sable et des

arbres taillés. La maison est superbe ; mais on la voit tout entière. Elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles ; et ce jardin, qui est immense pour Paris, paroissoit horriblement petit pour la maison. Cette volière toute dorée étoit du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avois de beaux jardins, et surtout des oiseaux ? Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je ; mais les miens seroient malheureux s'ils n'étoient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, et pria son mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre sur mes dessins. Il s'y refusa avec le chagrin d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes ; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avoit vues en Angleterre, il se radoucit. Les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plus tôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avoit jamais oubliés ; et bientôt il finit par désirer aussi que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons. Ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des dessins, avec un plan qui pût être exécuté très-promptement : ainsi me voilà créé jardinier, architecte, et, comme ces messieurs, ne doutant nullement de mes talents ni de mes succès. Adieu, mon cher Henri ; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X.

Paris, ce 15 juillet.

J'arrivai chez M. de Sénange avec mon portefeuille et mes crayons ; il n'étoit que midi juste, et cependant Adèle avoit l'air de m'attendre depuis longtemps. *Voyons, voyons*, me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. J'osai lui représenter en sou-

riant que, les ayant quittés la veille à la fin du jour, et revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il étoit impossible que j'eusse eu le temps de travailler. Que ferons-nous donc? dit-elle d'un air un peu boudeur. Je lui proposai de dessiner. Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. M. de Sénange fit apporter les plans de sa maison, et ceux du jardin. Je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différents arbres qu'on emploieroit, ceux qu'il falloit arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout; je n'oubliai rien. Cependant Adèle vouloit une rivière, et comme il n'y avoit pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva entre eux un différend dont j'aurois bien voulu que vous fussiez témoin. Elle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une. Son mari l'écoutoit avec bonté; s'en moquoit doucement, louoit avec admiration l'adresse qu'elle employoit à rendre vraisemblable une chose impossible: elle rioit, s'obstinoit, mais ne montroit de volonté que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin ils finirent par décider que ma peine seroit perdue, et qu'on ne changeroit rien au jardin; mais que M. de Sénange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iroient s'y établir; et là, dit-il à Adèle, il y a une île de quarante arpents; je vous la donne. Vous y changerez, bâtirez, abattrez tant qu'il vous plaira; tandis que moi je garderai cette maison-ci telle qu'elle est. Ces arbres, plus vieux que moi encore, et qu'intérieurement je vous sacrifiois avec un peu de peine, l'été, me garantiront du soleil, l'hiver, me préserveront du froid; car à mon âge tout fait mal. Peut-être aussi la nature veut-elle que nos besoins et nos goûts nous rapprochent toujours des objets avec lesquels nous avons vieilli. Ces arbres, mes anciens amis, vous les couperiez! ils me sont nécessaires... Adèle, ajouta-t-il avec attendrissement, puissiez-vous dans votre île planter des arbres qui vous protégent aussi dans un âge bien avancé!... Elle prit sa main, la pressa

contre son cœur, et il ne fut plus question de rien changer. Elle déchira mes plans, mes dessins, sans penser seulement à m'en demander la permission, ou à m'en faire des excuses. Son cœur l'avertissoit, j'espère, qu'elle pouvoit disposer de moi.

Le reste de la journée se passa en projets, en arrangements pour ce petit voyage. Adèle sautoit de joie en pensant à son île. Il y aura, disoit-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais : rien n'étoit commencé, et déjà elle voyoit tout à son point de perfection !... Heureux âge !... je vous remerciois pour elle, avenir brillant, mais trompeur ! ah ! lorsque le temps lui apportera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances !

Je ne pouvois m'empêcher de sourire, en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avois toujours dû la suivre. Tous les moments du jour étoient déjà destinés : *Nous* déjeûnerons à dix heures, me disoit-elle; ensuite, *nous* irons dans l'île; à trois heures *nous* dînerons; et toujours *nous*. Je n'osois ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque M. de Sénange, averti peut-être par ces *nous* continuels, pensa à me proposer d'aller avec eux. La pauvre petite n'avoit sûrement pas imaginé que cela pût être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques moments indécis, comme cherchant dans ma tête si je n'avois pas d'autres engagements; mais c'étoit pour jouir de l'intérêt qu'elle paroissoit y attacher : et lorsque j'acceptai, tous ses projets et sa gaieté revinrent. Elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai, promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly ; cependant j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage. Il y a déjà trois jours de passés, et peut-être a-t-elle quitté, repris et changé vingt fois sa détermination. Elle a si vite renoncé à mon jardin anglais, que cela m'inspire un peu de défiance.

LETTRE XI

Neuilly, ce 16 juillet.

C'est de Neuilly que je vous écris, mon cher Henri ; nous y sommes depuis hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez M. de Sénange, elle étoit si pressée d'aller voir son île, qu'à peine me donna-t-elle le temps de le saluer ; il fallut partir tout de suite. Allons, venez, lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. Il se leva ; mais au lieu d'aider sa marche affaiblie, elle l'entraînoit plutôt qu'elle ne le soutenoit. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire. Tous les domestiques attendoient dans l'antichambre le passage de leurs maîtres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ce qu'ils avoient exécutés. Chacun d'eux avoit quelque chose à dire, et Adèle répondoit à tous : *oui*, *oui*, *oui*, sans même les avoir entendus. Son mari vouloit-il leur parler? Elle ne lui en laissoit pas le temps, et l'entraînoit toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut ; je pris l'autre bras de M. de Sénange, et lui servant de contre-poids, je m'arrêtois avec égard dès qu'il paroissoit vouloir écouter ou répondre. J'espérois que cette attention rappelleroit le respect d'Adèle ; mais l'étourdie ne ne s'en aperçut même pas. Elle répétoit sans cesse : *Dépêchons-nous donc ; venez donc ; allons-nous-en vite :* enfin son mari la suivit et nous montâmes en voiture. Ah! un vieillard qui épouse une jeune personne doit se résigner à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître ; trop heureux encore quand elle n'est pas l'un et l'autre ! Cependant Adèle fut plus aimable pendant le chemin. Il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle alloit jouir : mais au moins y joignoit-elle un sentiment de reconnoissance, et elle lui disoit : *je serai heureuse*,

comme on dit : *je vous remercie*. Je commençois à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas ; une avenue magnifique, une maison qui partout seroit un château superbe ; rien de tout cela ne la frappa. Elle traversa les cours, les appartements, sans s'arrêter, et comme elle auroit fait un grand chemin. Ce qui étoit à eux deux ne lui paroissoit plus suffisamment à elle. C'étoit à son île qu'elle alloit ; c'étoit là seulement qu'elle se croiroit arrivée ; mais comme il étoit trois heures, M. de Sénange voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade. Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup trop ; car elle alla même jusqu'à dire que, n'ayant pas faim, elle ne se mettroit pas à table, et qu'ainsi elle pourroit se promener toute seule, et tout de suite. M. de Sénange prit un peu d'humeur. Et vous, mylord, me dit-il, voudrez-vous bien me tenir compagnie? Oui, assurément, lui répondis-je, et j'espère que madame de Sénange nous attendra, pour que nous soyons témoins de sa joie, à la vue d'une première propriété. Ah ! reprit son mari, j'en aurois joui plus qu'elle ! Adèle sentit son tort, baissa les yeux, et alla se mettre à une fenêtre ; elle y resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avoit servi. J'offris mon bras à M. de Sénange, car sa goutte l'oblige toujours à en prendre un. Elle nous suivit en silence, et notre dîner se passa assez tristement. Adèle ne me regarda ni ne me parla. En sortant de table, M. de Sénange nous dit qu'il étoit fatigué, et vouloit se reposer ; il nous pria d'aller sans lui à cette fameuse île. Adèle, ajouta-t-il avec bonté, nous avons eu un peu d'humeur ; mais vous êtes un enfant, et je dois encore vous remercier de me le faire oublier quelquefois. Elle avoua qu'elle avoit été trop vive, lui en fit les plus touchantes excuses, et parut désirer de bonne foi d'attendre son réveil pour se promener. Il ne le voulut pas souffrir. Elle insista ; mais il nous renvoya tous deux, et nous partîmes ensemble.

Nous marchâmes longtemps, l'un auprès de l'autre, sans nous parler. Elle gagna le bord de la rivière, et s'asseyant sur l'herbe, en face de son île, elle me dit : J'ai été bien maussade aujourd'hui; et vous m'avez paru un peu austère. Au surplus, continua-t-elle en riant, je dois vous en remercier : il est bien satisfaisant de trouver de la sévérité lorsqu'on n'attendoit que de la politesse et de la complaisance. Cette plaisanterie me déconcerta, et je pensai qu'effectivement elle avoit dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta : Je me punirai, car j'attendrai que M. de Sénange puisse venir avec nous pour jouir de ses bienfaits. Je suis trop heureuse d'avoir un sacrifice à lui faire. Cette dernière phrase fut dite de si bonne grâce, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. Si vous saviez, lui dis-je, combien vous me paraissez près de la perfection, vous excuseriez ma surprise, lorsque je vous ai vu un mouvement d'impatience que, dans une autre, je n'eusse pas même remarqué. N'en parlons plus, me répondit-elle en se levant. Elle regarda l'autre côté du rivage, comme elle auroit fait un objet chéri, et le salua de la tête, en disant : A demain; aujourd'hui j'ai besoin d'une privation pour me raccommoder avec moi-même. Elle s'en revint gaiement : M. de Sénange venoit de s'éveiller lorsque nous rentrâmes. Adèle fut charmante le reste de la journée, et lui montra une si grande envie de réparer son étourderie, que sûrement il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimoit la veille. Quant à moi, Henri, je resterai ici, au moins jusqu'à ce que M. de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à me témoigner un si touchant intérêt, et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII

Neuilly, ce 18 juillet.

Enfin, *elle* a pris possession de son île. Hier matin nous nous réunîmes, à neuf heures, pour déjeuner. M. de Sénange avoit l'air plus satisfait qu'il ne me l'avoit encore paru. La joie brilloit dans les yeux d'Adèle; mais elle tâchoit de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point. Pour moi, je pris une tasse de thé : et comme il faut, je crois que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable. Sa main soulevoit sa tasse avec tant de peine ; il regardoit si attentivement chaque bouchée, la retournoit de tant de manières avant de la manger, faisoit de si longues pauses entre un morceau et l'autre, que j'éprouvois encore plus d'impatience qu'elle n'en avoit eu la veille. Si elle avoit pu lire dans mon cœur, elle auroit été bien vengée de ma sévérité. Après une mortelle heure, son déjeuner finit. Il s'assit dans un grand fauteuil roulant, et ses gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y alla toujours sautant, courant, car sa jeunesse et sa joie ne lui permettoient pas de marcher. Arrivés auprès du bateau, nous eûmes bien de la peine à y faire entrer M. de Sénange; et c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout à coup. Avec quelle attention elle le regarda monter ! Que de prévoyance pour éloigner tout ce qui pouvoit le blesser! Quelles craintes que le bateau ne fut pas assez bien attaché ! Et moi, qui suis tous ses mouvements, qui voudrois deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsque approchés de l'autre bord, le pied dans son île, je lui vis la même occupation, les mêmes soins, les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que M. de Sénange fût replacé dans son

fauteuil et pût recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, et se mit à courir, sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir. Je la voyois à travers les arbres, tantôt se rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins; mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'étoit toujours pour en chercher un plus éloigné. Quoique j'eusse bien envie de la suivre, je ne quittai point M. de Sénange. Il fit avancer son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant ses gens, il me dit qu'il étoit temps que je susse les raisons qui lui donnoient de l'intérêt pour moi. Mon jeune ami, il faut que vous me pardonniez de vous parler de mon enfance, me dit-il; mais elle a tant influé sur le reste de ma vie, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots. Ne vous effrayez pas, si je commence mon histoire de si loin; je tâcherai de vous ennuyer le moins possible.

Mon père n'estimoit que la noblesse et l'argent; et peut-être ne me pardonnoit-il d'être l'héritier de sa fortune que parce que j'étois en même temps le représentant de ses titres. J'avois perdu ma mère en naissant; et toute ma première enfance se passa avec des gouvernantes, sans jamais voir mon père. A sept ans il me mit au collége, dont je ne sortois que la veille de sa fête et le premier jour de l'an, pour lui offrir mon respect. Les parents ne savent pas ce qu'ils perdent de droits sur leurs enfants en ne les élevant pas eux-mêmes. L'habitude de leur devoir tous ses plaisirs, d'obéir aveuglément à toutes leurs volontés, laisse un sentiment de déférence qui ne s'efface jamais, et que j'étois bien éloigné d'éprouver. Je ne voyois dans mon père qu'un homme que le hasard avoit rendu maître de ma destinée, et dont aucune des actions ne pouvoit me répondre que ce fût pour mon bonheur. Le jour même que je sortis du collége, il me fit entrer au service, en me recommandant d'être sage, avec une sécheresse qui approchoit de la dureté; et sans y joindre le moindre encouragement, sans me promettre la plus légère

marque de tendresse, si je réussissois à lui plaire. Aussi, à peine fus-je à mon régiment, que j'y fis des dettes, des sottises, et que je me battis. Mon père me rappela près de lui ; il me reçut avec une humeur, une colère épouvantable. Loin de me corriger, il m'apprit seulement qu'il avoit aussi des défauts. Je me mis à les examiner avec soin ; et chaque jour, au lieu de l'écouter, je le jugeois avec une sévérité impardonnable. Il voulut me marier, et, disoit-il, m'apprendre l'économie : j'étois né le plus prodigue et le plus indépendant des hommes. Mon père, qui ne s'étoit jamais occupé de mon éducation, fut tout étonné de me trouver des goûts différents des siens, et une résistance à ses ordres que rien ne put vaincre. Il se fâcha ; je persistai dans mes refus : ils le rendirent furieux ; je me révoltai ; et moi, que plus de bonté auroit rendu son esclave, rien ne pouvoit plus ni me toucher ni me contenir. J'étois devenu inquiet, ombrageux. Revenoit-il à la douceur? je craignois que ce ne fût un moyen de me dominer. Sa sévérité me blessoit plus encore. Toujours en garde contre lui, contre moi, je le rendois fort malheureux, et je passois pour un très-mauvais sujet. Je le serois devenu, si un de ses amis ne lui eût conseillé d'éloigner ce monstre qui faisoit le tourment de sa vie. On me proposa de sa part, de voyager : j'acceptai avec joie, et je choisis l'Angleterre, parce que la mer qu'il falloit traverser, sembloit nous séparer davantage. La veille de mon départ, je demandai la permission de lui dire adieu ; il refusa de me voir, et je m'en allai charmé de ce dernier procédé, car mes torts me faisoient désirer d'avoir le droit de me plaindre.

J'arrivai à Calais, irrité contre mon père et toute ma famille. On me dit qu'un paquebot, loué par mylord B ..votre grand'père, alloit partir dans l'instant. Je lui fis demander la permission de passer avec lui ; il y consentit. En entrant sur le pont, je vis une femme de vingt-cinq ans, assise sur des matelas dont on lui avoit fait une espèce de lit. Elle nourrissoit un enfant de sept à huit

mois, qu'elle caressoit avec tant de plaisir, que je m'attendris sur moi-même, et sur le malheureux sort qui m'avoit empêché de recevoir jamais d'aussi tendres soins. Quatre autres enfants l'entouroient : son mari la regardoit avec affection; ses gens s'empressoient de la servir; mais aucun ne parla françois. Je tenois, dans ma main, une montre à laquelle étoit attachée une fort belle chaîne d'or avec beaucoup de cachets; elle frappa un de ces enfants qu'on promenoit encore à la lisière : il se traîna vers moi; et me tendant ses petites mains, il sembloit vouloir attraper ce qui lui paroissoit si brillant. Je descendis la chaîne à sa portée, et la faisant sauter devant lui, je l'élevois dès qu'il étoit près de le saisir. Sa mère nous regardoit avec un sourire inquiet; je voyois bien qu'elle craignoit que je ne prolongeasse ce jeu jusqu'à la contrariété. Touché d'une si tendre sollicitude, je pris cet enfant dans mes bras, je lui donnai ma montre pour jouer; et croyant que, puisqu'on n'avoit pas parlé français, on ne devoit pas l'entendre, je lui dis tout haut, en l'embrassant : *Ah! que tu es heureux d'avoir encore une mère!* La sienne me regarda, et je vis qu'elle m'avoit compris. Son père, qui jusque-là ne m'avoit pas remarqué, se rapprocha de moi; ne me parla point du sentiment de tristesse qui m'étoit échappé, mais me fit de ces questions qui ne signifient que le désir de commencer à se connoître. Je lui répondis avec politesse et réserve. Pendant ce peu de mots, l'enfant que je tenois encore jeta ma montre par terre de toute sa force, et se pencha aussitôt pour la reprendre. Elle n'étoit pas cassée; je la lui rendis avant que sa mère eût eu le temps de me faire aucune excuse. Je vis que cette complaisance m'avoit attiré toute son affection; et sûrement, nous étions amis avant de nous être parlé. Elle me pria de lui rapporter son enfant. Hélas! cette petite enfant s'est mariée depuis à votre père, et est morte en vous donnant le jour; je ne pensois pas alors que je lui survivrois si longtemps. J'entendis, au son de voix de lady B... qu'elle la grondoit en anglais, en lui ôtant

ma montre. La petite fille se mit à pleurer; mais, sans lui céder, sa mère essaya de la distraire ; elle lui montra d'autres objets qui fixèrent son attention, et l'enfant rioit déjà, que ses yeux étoient encore pleins de larmes. Lady B... me pria de lui cacher ma montre ; car, me dit-elle, il est encore plus dangereux de leur donner des peines inutiles que de les gâter par trop d'indulgence.

Je me remis à causer avec le mari. Cependant le vent devint si fort, que nous fûmes obligés de descendre dans la chambre : il augmenta toujours, et bientôt nous fûmes en danger... Mais je finirai le reste une autre fois, car voici madame de Sénange : elle va jeudi passer la journée à son couvent; si cela ne vous ennuyoit pas trop, nous dînerions ensemble. Je n'eus que le temps de l'assurer que je serois très-aise de rester avec lui.

Adèle nous rejoignit extrêmement fatiguée de sa promenade; elle étoit enchantée de ce qu'elle avoit vu, et cependant ne parloit que de tout changer. M. de Sénange avoit du monde à dîner; nous rentrâmes bien vite pour nous habiller.

Je restai fort occupé de tout ce qu'il venoit de me raconter. Je me demandois comment tous les pères voulant conduire leurs enfants, il y en a si peu qui imaginent d'être pour eux ce qu'on est pour ses amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix. L'enfance compare de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut lui paroître le meilleur des pères, pour pouvoir se faire craindre, sans risquer un moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnoissance comme un devoir; elle devient un sentiment, et les obligations en sont mieux remplies. Adieu, mon cher Henri; je vous écrirai aussitôt que M. de Sénange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LETTRE XIII

Neuilly, ce 21 juillet.

Adèle est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec M. de Sénange. Je sentois une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après dîner, je l'ai conduit sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous ont apporté des fauteuils, et il a continué son histoire.

Je ne vous ferai point, m'a-t-il dit, le détail des dangers que nous courûmes. J'en fus peu effrayé; non qu'un excès de courage m'aveuglât sur notre situation, ou m'y rendît insensible: mais j'étois si occupé de la terreur dont cette jeune femme étoit saisie! Elle regardoit ses enfants avec tant d'amour! elle les prenoit dans ses bras, et les pressoit contre son cœur, comme si elle eût pu les sauver ou les défendre. Je ne tremblois que pour elle, et je suis sûr qu'un grand intérêt non-seulement empêche la crainte, mais distroit de la douleur même; car, après que le premier danger fut passé, je m'aperçus que je m'étois fait une forte contusion à la tête, sans que j'aie pu alors me rappeler ni où ni comment.

Quand nous fûmes un peu plus tranquilles, mylord B... vint à moi, et me jura une amitié que rien, disoit-il, ne pouvoit plus détruire. Effectivement, dans ces moments de trouble, on se montre tel que l'on est; et peut-être me savoit-il gré de n'avoir pas un instant pensé à moi-même. Pour lui, toujours froid, toujours raisonnable, il s'occupoit de sa femme avec le regret de la voir souffrir, mais sans rien prévoir de ce qui pouvoit la soulager, ou tromper son inquiétude. Nous arrivâmes à Douvres le lendemain au soir. Lady B... avoit à peine la force de marcher: on la porta jusqu'à l'auberge, où elle se coucha; et je ne la revis

plus du reste de la journée. Son mari vint me retrouver; nous soupâmes ensemble. Pendant le repas, m'ayant entendu dire qu'aucune affaire ne m'appeloit directement à Londres, et que la curiosité ne m'y attiroit même pas, il me proposa d'aller passer quelques semaines dans leur terre qui n'étoit qu'à une petite distance de cette ville. J'y consentis avec un sentiment de répugnance que je ne pouvois m'expliquer, et qui me tourmentoit malgré moi; je crois que le cœur pressent toujours les peines qu'il doit éprouver. Cependant aucune bonne raison ne se présentant pour justifier mon refus, j'acceptai, par cette sorte d'embarras, qui est une suite naturelle de la manière dont on m'avoit élevé. Il fut décidé que nous partirions le lendemain de bonne heure. Je me retirai dans ma chambre, contrarié; je fus longtemps sans pouvoir m'endormir : je m'éveillai de mauvaise humeur; j'étois fâché de les suivre, je l'aurois été encore plus de rester. Lady B... m'attendoit; elle me fit les plus touchants remercîments pour les soins que je lui avois rendus; et me présentant ses enfants, elle leur dit de m'aimer, parce que je serois toujours l'ami de leur père et le sien. Je les embrassai tous, et après le déjeuner nous partîmes. Je montai dans sa voiture; les enfants allèrent dans la mienne. Je ne vous ferai point la description de la terre de lord B...; vous devez la connoître aussi bien que moi, mais pas mieux, ajouta-t-il, car c'est le temps de ma vie, peut-être le seul, dont j'aie parfaitement conservé le souvenir. Depuis le premier moment où j'aperçus lady B... jusqu'au jour où je m'éloignai d'elle, il n'est pas un instant dont je ne me souvienne. Il semble que ce soit un temps séparé du reste de ma vie; avant, après, j'ai beaucoup oublié; mais tout ce qui la regarde m'est présent et cher. Ce que je ne saurois vous rendre, c'est l'espèce de charme qui régnoit autour d'elle, et qui faisoit que tout ce qui l'approchoit paroissoit heureux : une réunion de qualités telles que j'ai mille fois entendu faire son éloge, et presque toujours d'une manière différente; mais

tous la louoient, car il sembloit qu'elle eût particulièrement ce qui plaisoit à chacun.

Cependant j'étois dans une si triste disposition d'esprit, que les premiers jours je fus peu frappé de tout le mérite de lady B... Insensiblement je me sentis attiré près d'elle; et je l'aimois déjà beaucoup, sans avoir pensé à l'admirer. Les premiers jours que je fus chez elle je me promenois seul; et lorsque le hasard me faisoit trouver avec du monde, je restois dans le silence, sans chercher à plaire, ni souhaiter d'être remarqué. Le mari, les entours de lady B... devoient dire de moi que j'étois ennuyeux et sauvage; elle seule devina que j'avois des chagrins et une timidité excessive. Elle essaya de me rapprocher d'elle, et de me faire parler, en me questionnant sur des objets qu'elle connoissoit sûrement; aussi ne lui répondis-je que des demi-mots, qui ne faisoient que m'embarrasser davantage. Sa bonté lui fit sentir qu'il falloit d'abord m'accoutumer à elle, avant d'obtenir ma confiance. Elle me proposa de l'accompagner dans ses promenades : dès le lendemain je commençai à la suivre. Elle me fit faire le tour de son parc; et passant devant un temple qu'elle avoit fait bâtir, elle en prit occasion de me parler de la complaisance de son mari pour ses goûts, et de sa reconnoissance. De ce jour, sans me rien dire de ce qu'elle auroit permis que tout le monde sût, elle me traita avec un air de confiance et d'estime qui m'entraînoit et me flattoit. C'est toujours en me parlant d'elle-même que, peu à peu, elle m'amena à oser lui confier mes peines. Alors elle me donna toute son attention : elle m'écoutoit avec intérêt, me questionnoit sans curiosité, et finit par m'inspirer le besoin d'être toujours avec elle, et de lui tout dire. Je trouvai en elle les avis et les consolations d'une amie éclairée; une politesse dans le langage qui auroit rappelé le respect du plus audacieux, et une bienveillance dans les manières qui attiroit toutes les affections. Je lui parlai de mon père avec amertume; elle me plaignit d'abord; mais bientôt,

reprenant sur moi l'ascendant qu'elle devoit avoir, sans se donner la peine d'examiner si mon père avoit usé de trop de rigueur, peu à peu elle me conduisit à penser que les torts des autres deviennent un titre à l'estime lorsqu'ils n'influent point sur notre conduite, mais ne sont jamais une excuse lorsqu'ils nous irritent au point de nous rendre répréhensibles. Enfin elle sut prendre tant d'empire sur mon esprit, que je n'avois plus une seule idée qu'elle ne devinât. Elle lisoit sur ma figure, rectifioit toutes mes opinions, et fit de moi l'homme bon et honnête qui n'a jamais pensé à elle sans devenir meilleur, et qui, depuis qu'il l'a connue, peut se dire qu'il n'existe pas une seule personne à qui il ait fait un moment de peine.

Je commençois à me trouver parfaitement heureux ; j'adorois lady B... comme les sauvages adorent le soleil ; je la cherchois sans cesse. Mon père ne m'avoit point appris à cacher mes sentiments sous ces formes qui donnent, aux hommes et aux choses, un poli qui les rend tous semblables : je ne vivois que pour elle, je n'aimois qu'elle, et il n'étoit que trop facile de s'en apercevoir. Mylord B... ne paroissoit plus chez sa femme qu'aux heures des repas ; il parloit fort peu, et moins à moi qu'à personne. Je le remarquai sans m'en embarrasser ; mais je la voyois souvent pensive, et cela m'inquiétoit vivement.

Un jour, après dîner, au lieu de rester dans le salon avec ses enfants, elle suivit son mari et ne reparut plus du reste de la journée. Le soir, à l'heure du souper, ils vinrent tous deux se mettre à table. Je la trouvai fort pâle, et je vis qu'elle avoit beaucoup pleuré : j'en fus si bouleversé, que je ne cessai de la regarder, sans m'apercevoir combien cette attention étoit inconvenante. Je ne pensai plus au souper, j'oubliai de déployer ma serviette : elle ne mangea pas non plus. Lord B... ne soupoit jamais ; et au bout de dix minutes, je l'entendis qui poussoit sa chaise avec humeur, en disant que, puisque personne n'avoit appétit, il étoit inutile de rester à table plus longtemps.

Lady B... toujours douce, toujours occupée des autres, vint me dire qu'une forte migraine la forçoit à se retirer de bonne heure, mais qu'elle me prioit de la suivre le lendemain à sa promenade du matin. Je la regardai sans lui répondre, car je ne pensois qu'à deviner ce qui pouvoit l'avoir affligée. Elle me quitta, et ils s'en allèrent ensemble. Je regagnai ma chambre, où, pour la première fois, je connus à quel point je l'aimois. Je passai toute la nuit sans me coucher. J'avois beau chercher, me creuser la tête, je ne concevois rien à sa douleur : et me perdant en conjectures, je ne sentois bien clairement que le chagrin de lui savoir des peines, et le désir de donner ma vie pour la voir heureuse.

Dès que le jour parut, j'allai me promener, jusqu'à l'heure où elle descendoit ordinairement : alors, ne la trouvant point dans le salon, je montai la chercher chez ses enfants. Leur chambre étoit ouverte ; je m'arrêtai en voyant lady B... assise, le dos tourné à la porte, ayant ses quatre enfants à genoux devant elle ; le cinquième, qu'elle nourrissoit encore, étoit sur ses genoux. Ces enfants faisoient leur prière du matin : lorsqu'ils eurent prié pour la santé de leur père et de leur mère, elle leur dit : *Demandez aussi à Dieu que monsieur de Sénange, qui a eu tant de soin de vous pendant la tempête, n'éprouve aucun accident pour son retour.* Elle prit les deux petites mains de ce dernier enfant, les joignit dans les siennes, en levant les yeux au ciel, et sembla s'unir à leur prière. Je n'avois pas encore pensé à mon départ ; jugez de ce que je devins lorsque je l'entendis parler de voyage! Elle me trouva encore appuyé sur la porte ; je ne pouvois revenir de mon saisissement; elle devina que je l'avois entendue, et m'emmena dans les jardins. Je la suivis sans lui parler ; elle garda aussi quelque temps le même silence, puis le rompit tout à coup, et me pria de l'écouter avec attention et sans l'interrompre. *Lorsque je vous rencontrai*, me dit-elle, *je fus sensible à l'intérêt que je vous vis témoigner à mes enfants ;*

dès lors vous m'en inspirâtes un réel. Le danger que nous courûmes ensemble, et votre sensibilité, l'augmentèrent encore ; mais la mélancolie qui vous dominoit, lorsque vous vîntes ici, me toucha davantage. La première peine, le premier revers influe si essentiellement sur le reste de la vie ! Je craignois que, livré à vous-même, seul, dans une terre étrangère, vous ne pussiez résister à cette grande épreuve ; et je vous voyois près de vous laisser abattre par le malheur, au lieu de chercher à le surmonter. Je ne connoissois pas la cause de vos chagrins ; j'essayai de pénétrer dans votre cœur, et vous me devîntes vraiment cher. Vous savez si je ne vous ai pas toujours donné les conseils que je voudrois que mes fils reçussent de vous. Quel plaisir je ressentois lorsque j'avois adouci votre caractère, rendu vos idées plus justes, vos dispositions plus heureuses ! Mais ce bonheur si innocent a été mal interprété ; on m'accuse d'avoir pour vous des sentiments trop tendres... Ah ! que je serois heureux, m'écriai-je ? *Ne m'interrompez pas*, me dit-elle sévèrement ; et reprenant bientôt sa bonté, sa bienveillance ordinaire, elle ajouta : *Mon mari en a pris de l'ombrage, sans que je m'en sois doutée : hier il m'a avoué le tourment qu'il éprouve, et je lui ai promis que vous partiriez aujourd'hui...* Non, par pitié, non, lui dis-je en prenant ses mains dans les miennes ; que deviendrois-je ! je suis tout seul au monde ! *Si même je m'oubliois jusqu'à permettre que vous restassiez près de moi, vous ne pouvez y demeurer toujours : rendons notre séparation utile à tous deux ; car vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie en troublant le repos de lord B... Allons, mon jeune ami, du courage, vos chevaux vous attendent...* Comment, mes chevaux ! et qui les a demandés ? *Moi ; ma tendre amitié a voulu vous éviter les préparatifs d'une séparation trop affligeante pour nous...* Et détournant ses yeux pleins de larmes, elle se leva. J'étois si frappé, je m'attendois si peu à ce prompt éloignement, qu'il ne me vint aucune objection ; d'ailleurs, je ne savois que lui obéir.

Elle regagna le château le plus vite qu'il lui étoit possible; et montant aussitôt avec moi dans la chambre de ses enfants, elle sembla devenir plus calme dans cet asile de paix et d'innocence. Cependant elle paroissoit respirer avec peine ; mais bientôt reprenant son empire sur elle-même, elle me dit : *Je ne sais quel pressentiment m'a toujours persuadé que je mourrois jeune. Assurez-moi que si mes fils se trouvoient jamais dans votre pays, comme je vous ai rencontré dans le mien, seuls, sans conseil, sans parents, dans la jeunesse ou le malheur, jurez-moi que, vous souvenant de leur mère, vous seriez leur ami et leur guide...* Ah ! je jure qu'ils seront toujours ce que j'aurai de plus cher. Je les embrassai tous en leur donnant les noms les plus tendres, et promettant solennellement de ne jamais les oublier. *Ce n'est pas tout encore*, ajouta-t-elle : *s'il est vrai que j'aie adouci vos chagrins, que vous partagiez l'amitié que vous m'avez inspirée, récompensez mes soins, en allant, tout de suite, retrouver votre père; promettez-moi de le rendre heureux, et de vous y dévouer tout entier !... C'est encore m'occuper de vous*, continua-t-elle en soupirant, *et vous prouver que je crois à vos regrets; car il n'est de consolation, pour les cœurs vraiment affligés, que de s'occuper du bonheur des autres.....* Je tombai à ses pieds, je baisai ses mains avec respect, avec amour ; je pris tous les engagements qu'elle me dicta, et je courus à ma voiture, sans regarder derrière moi, ni penser à faire mes adieux à lord B...

Je me hâtai de retourner à Paris ; j'arrivai chez mon père, justement trois mois après l'avoir quitté. Il ne m'attendoit pas. Je me présentai devant lui, sans permettre qu'on m'annonçât, et sans lui donner le temps de me témoigner son étonnement ou sa colère. *Mon père*, lui dis-je, *j'ai été bien coupable envers vous; mais je reviens pour vous consacrer ma vie. S'il est possible, oubliez le passé : daignez m'éprouver; je défie votre rigueur de surpasser mon respect et ma soumission.*

Mon père, encore plus étonné de ce langage que de mon arri-

vée, me demanda à qui il devoit un changement si inattendu. Je lui racontai tout ce que je viens de vous dire ; il s'attendrit avec moi, et, pour la première fois, m'appela son cher fils. Je cherchai à lui plaire : souvent je trouvois qu'il me jugeoit avec d'anciennes et d'injustes préventions ; car les torts de la jeunesse laissent des impressions qu'on retrouve longtemps après être corrigé. Mais j'étois déterminé à le rendre heureux, et je parvins à m'en faire aimer. Je m'apercevois du succès de mes soins, à la tendre reconnoissance qu'il avoit prise pour lady B.... Je lui écrivis plusieurs fois ; elle me répondoit toujours avec la même amitié, la même raison, mais elle se plaignoit souvent de sa santé. Ses lettres devinrent plus rares : enfin je reçus de Londres un paquet d'une écriture que je ne connoissois pas, et cacheté de noir. Ces marques de deuil me firent frémir ; je n'osois ni l'ouvrir, ni m'en éloigner. Il fallut bien cependant connoître mon malheur ; et j'appris que lady B..., sentant sa fin approcher, avoit chargé une femme de confiance d'une boîte qu'elle m'envoyoit. J'y trouvai un petit tableau, sur lequel elle étoit peinte avec ses enfants : il étoit accompagné d'une dernière lettre d'elle, plus touchante que toutes les autres, où, me rappelant mes promesses, elle me bénissoit avec sa famille. Je fus longtemps très-affligé ; et jamais je n'ai été consolé. Mon père me proposa différents mariages ; toutes les femmes me paroissoient si différentes de lady B... que cette proposition me rendoit malheureux. Il cessa de m'en parler, et vécut encore quelques années. J'eus la consolation de l'entendre me remercier en mourant, et mêler le nom de lady B... aux bénédictions qu'il me donnoit. Je le regrettai du fond de mon âme. Sa mort me rappela vivement les torts de ma jeunesse, et tout ce que je devois à cette femme excellente. Je vous remettrai ces lettres et les portraits de votre famille. J'avois quitté votre grand-père avec si peu d'égards, que je n'osai jamais me rappeler à son souvenir ; mais je ne perdis point de vue ses enfants. J'appris avec intérêt

leur mariage, celui de votre mère ; et je vous assure que vous rendrez mes derniers jours heureux, si votre affection me permet de remplir mes engagements, et si vous comptez sur moi comme un second père. Je l'assurai de tout mon attachement. Adieu. J'ai la main fatiguée d'avoir écrit si longtemps : en vérité, je commence à croire au bonheur, puisque le hasard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LETTRE XIV

Neuilly, ce 25 juillet.

Montesquieu dit que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de désirs. Je l'éprouve, Henri ; car, depuis que je sais les liaisons que monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite ; et à présent, je voudrois apprendre ce qui a pu déterminer un homme si raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans ! Car Adèle n'est qu'une enfant dont les inconséquences m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.

Elle est revenue de son couvent, les yeux rouges, a été silencieuse et triste le reste de la soirée : le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé : j'avois passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvoit avoir ; et je suis sûr que, non-seulement elle a dormi tranquille, mais qu'oubliant sa peine, elle auroit été fort étonnée que j'y penssasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable : ses défauts mêmes vous plairoient, à vous qui ne cherchez dans la vie que des scènes nouvelles.

Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale,

habituellement gaie ; ses affections sont si vives, son caractère est si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne garder aucune mesure dans sa générosité ou dans ses promesses ; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies ; et, passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une sincérité qui enchantent. Ne connoissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal, et ne s'étonne ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige tant que vous en paroissez fâché ; mais elle l'oublie aussitôt que vous êtes adouci, et il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porteroit à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir ; et si jamais elle paroissoit aimer, il seroit bien difficile de lui résister. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas ; une grâce enchanteresse qui accompagne tous ses mouvements ; un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui feroit le tourment de celui qui seroit assez fou pour en être amoureux, mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances ; car elle est aussi coquette par instinct, que toutes les femmes ensemble le seroient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement. Donne-t-elle à un pauvre? ce n'est point de la simple compassion ; son visage lui peint le plaisir de l'avoir soulagé ; le refuse-t-elle? ce n'est jamais sans lui exprimer le regret ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lors-

qu'elle n'avoit pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant sans scrupule aux choses que vous désirez le plus, à celles même qu'elle vous avoit promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente. Enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talents, ses grâces, ses heureuses dispositions ; un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque, entre un septuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri ; car je suis sûr qu'elle vous paroîtra si ridicule, qu'il vous seroit impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV

Neuilly, ce 4 août.

Je suis toujours à Neuilly, mon cher Henri ; je comptois n'y passer que peu de jours, et les semaines se succèdent, sans que M. de Sénange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié ; cependant je voudrais vous revoir. Je ne sais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais je désire de m'éloigner.

La vie qu'on mène ici est douce, agréable, et me plairoit assez si je pouvois m'y livrer sans inquiétude. On se réunit, à dix heures du matin, chez M. de Sénange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie ; on dîne à trois heures : deux fois par semaines il y a beaucoup de monde ; les autres jours nous sommes absolument seuls, et ce sont les moments qu'Adèle semble préférer. Après le dîner, M. de Sénange dort environ une

demi-heure: ensuite la promenade recommence; ou s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est si près, qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, et surtout sans ennui.

Adèle a commencé ses travaux dans l'île; je les dirige, et cette occupation suffit à mon esprit, M. de Sénange suit avec nous le travail des ouvriers; il est toujours le juge et l'arbitre de nos différends. Il a l'air heureux; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde.

Hier nous avons été à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers, très-rapprochés les uns des autres, et si élevés, qu'ils semblent toucher au ciel. Le jour y pénètre à peine; le gazon est d'un vert sombre; la rivière ne s'aperçoit qu'à travers les arbres. Dans cet endroit sauvage on se croit au bout du monde, et il inspire malgré soi, une tristesse dont M. de Sénange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle: *Vous devriez ériger ici un tombeau; bientôt il vous ferait souvenir de moi.* La pauvre petite fut effrayée de ces paroles comme si elle n'eût jamais pensé à la mort. Elle rougit, pâlit, et nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher: je la trouvai qui pleuroit, et j'eus bien de la peine à la ramener; car elle craignoit que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé M. de Sénange. Elle revint cependant; et sans chercher à le rassurer, sa délicatesse s'empressa de l'occuper, pour ne pas laisser à de pareilles réflexions le temps de renaître. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, répéta les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il céda à tous ses désirs, écouta la musique, joua aux échecs, mais fut pensif le reste de la soirée: et pour la première fois, il se retira immédiatement après le souper.

Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencèrent à cou-

ler. Si vous saviez, me disait-elle, combien il est bon; tout ce que je lui dois! et quel tourment j'éprouve quand je considère son grand âge! Il est heureux; je donnerois de ma vie pour le conserver; et dans quelque temps nous aurons peut-être à le pleurer... Que je lui sus gré de m'unir ainsi aux sentiments les plus chers, les plus purs de son cœur! La pauvre petite étoit toute saisie : je voulus qu'elle descendît dans les jardins, espérant qu'une légère promenade et la fraîcheur de la nuit dissiperoient ces noires idées. Je lui donnai le bras; je la sentois soupirer. Elle marchoit doucement, appuyée sur moi : pour la première fois, elle avoit besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchoit! Cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus longtemps; et doublant le pas, je la traînai malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réussit mieux que tous mes discours; car, moitié riant, moitié se fâchant, je lui fis faire le tour de la terrasse. Dès qu'elle fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appelai la raison à mon secours; et quoique la nuit fut superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avoit pu occasionner un mariage qui me paroissoit heureux, mais bien disproportionné, je me hâtai de la ramener, de crainte que ses gens ne trouvassent extraordinaire de nous voir rentrer plus tard. Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de M. de Sénange; je m'y arrêtai, en demandant au ciel que le sommeil de cet excellent homme fût calmé par quelques songes heureux, et lui rendît assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin M. de Sénange m'a fait dire qu'il avoit passé une mauvaise nuit, et qu'il avoit la goutte très-fort. Sans doute, hier il souffroit déjà : car je suis persuadé, Henri, que dans la vieillesse les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme, dans la jeunesse, les maladies sont

presque toujours le résultat des peines de l'âme ; et celui qui, vraiment compatissant, voudroit soulager ses semblables, risqueroit peu de se tromper en disant au jeune homme qui souffre : *Contez-moi vos chagrins?...* Et au vieillard qui s'afflige : *Quel mal ressentez-vous?...*

LETTRE XVI

Neuilly, ce 20 août.

M. de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri ; et, pendant que je passois tout mon temps à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plaît encore ; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même temps vous me demandez si je l'aime moi-même ? Oui, assurément je l'aime, mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avois fait ; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyois. Si vous saviez avec quelle attention elle soigne M. de Sénange ! comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire ! Elle est redevenue cette sensible Adèle qui m'avoit inspiré un intérêt si tendre. Ce n'est plus madame de Sénange vive, étourdie, magnifique ; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation : il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude pour faire ressortir toutes ses qualités.

Depuis que M. de Sénange est malade, il ne reçoit personne ; aussi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le désir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt avec résignation. Il ne se plaint pas ; quelquefois seulement on aperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre. — Ces derniers jours, il nous parloit de la vie comme d'une chose qui ne le regardoit plus. Il est vrai que la

goutte s'étoit montrée d'abord d'une manière effrayante; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis sa maladie que j'ai véritablement commencé à connoître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plus tôt?... Vous savez que l'amitié de la jeunesse n'a jamais de réticence: Adèle me laisse lire dans son cœur; ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité! quelle innocence! Elle fait disparoître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes et la perfidie des femmes m'avoient inspirées. Près d'elle, je cesse d'être sévère; je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse; je crois à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore laissé de traces, où le repentir n'en gravera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux; si je croyois le devenir, je fuirois à l'instant. La bonté, la confiance de M. de Sénange ne seront point trahies. Je ne troublerai point les derniers jours d'un homme qui peut se dire: *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine.* Je ne me permettrois pas même les plus insignifiantes attentions, si elles pouvoient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légèreté on risque d'affliger un vieillard ou un malade; sait-on si l'on aura le temps de le consoler?... Ah! ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années que le ciel semble lui avoir accordées par prédilection. — Ainsi, mon cher Henri, aimez Adèle; mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez-les tous deux.

LETTRE XVII

Neuilly, ce 26 août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, chaque jour davantage, l'intérieur de M. de Sénange. Tous les premiers mou-

vements d'Adèle, tous les sentiments plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Hier, pendant le déjeuner, le garde-chasse apporta un héron à Adèle. Cette homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étoient fort attachés les uns aux autres : Ce matin, ajouta-t-il, ils étoient deux ; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a jeté plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus de lui, en criant toujours. — Vous ne l'avez pas tué? dit vivement Adèle. — Non, madame, répondit-il, prenant son effroi pour un reproche ; il est toujours resté trop haut pour que je pusse l'atteindre. A ces derniers mots, elle fut si indignée, qu'elle le renvoya très-sèchement, en lui défendant d'en tuer jamais. M. de Sénange sourit ; et, sans paroître avoir remarqué l'air mécontent d'Adèle, il parla de la voracité des hérons !... « Ces oiseaux, dit-il, mangent les poissons.... les plus petits surtout.... Dès qu'il fait soleil, et qu'ils viennent, pour se réjouir, sur la surface de l'eau, le héron les guette.... les saisit.... les porte à son nid.... mais c'est pour nourrir sa famille.... et lui-même ne prend de nourriture que lorsque ses petits sont rassasiés.... » Je voyois qu'il s'amusoit à varier toutes les impressions d'Adèle ; et je me plaisois aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le héron, sa pitié pour les petits poissons, et de l'intérêt pour ce nid, qu'il falloit bien nourrir.... La pauvre enfant ne savoit où reposer sa compassion.... M. de Sénange l'appela près de lui ; il lui expliqua, sans chercher à trop approfondir ce sujet, tous les maux que, dans l'ordre de la nature, le besoin rendoit nécessaires ; mais, ne voulant point la fixer longtemps sur des idées qui l'attristoient, il dit qu'il se sentoit mieux, et qu'une promenade lui feroit plaisir. Adèle demanda une calèche, et nous partîmes par le plus beau temps du monde. Le grand air ranimoit M. de Sénange, et nous pûmes aller très-loin dans la campagne. Dans un chemin de traverse, bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charrette qui portoit la récolte à une ferme

voisine : en passant, la haie accrochoit les épis, et en gardoit toujours quelques-uns; Adèle le remarqua, et s'étonnoit qu'on eût négligé de l'élaguer. « On ne la coupera que trop tôt, reprit M. de Sénange; ce que cette haie dérobe au riche, elle le rendra aux pauvres : les haies sont les amies des malheureux. » Effectivement, à notre retour nous trouvâmes dans ce même chemin des femmes, des enfants, qui recueilloient tous ces épis avec soin, pour les porter dans leur ménage. M. de Sénange les appela ; sa bienfaisance les secourut tous; et je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux inévitables, il prenoit plaisir à la faire arrêter sur des idées douces, que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une âme sensible. La réflexion d'Adèle fut « qu'elle ne laisseroit jamais couper de haies; » et M. de Sénange sourit encore, en voyant comment elle avoit profité de la leçon du matin.

LETTRE XXVIII

Neuilly, ce 26 août.

Notre promenade n'a pas réussi à M. de Sénange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup ; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avoient déterminé à se marier.

Sa famille est alliée à celle de madame de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il alloit fort rarement. Son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyoit qu'à un ou deux grands dîners de famille qu'il donnoit tous les ans. Un jour qu'il lui faisoit une visite d'égard, pour la prier de venir chez lui avec d'autres parents, il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse, d'un air bien froid, bien indifférent, lui répondit qu'étant peu riche, elle la destinoit au cloître, et ne prit même pas la peine

d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolument se faire religieuse.* « J'ai à la remercier, me dit-il, des expressions qu'elle employa. Je leur dois peut-être mon bonheur ; car je fus révolté de voir une mère disposer aussi durement de sa fille, et la livrer au malheur pour sa vie, uniquement parce qu'elle étoit peu riche. Cette jeune victime, sacrifiée ainsi par ses parents, ne me sortoit pas de l'esprit. Après notre grand dîner, je proposai à madame de Joyeuse de la conduire au couvent où était Adèle. J'étois bien sûr qu'elle ne me refuseroit pas ; car c'est la première femme du monde pour tirer parti de tout : et la seule pensée que mes chevaux feroient cette course, au lieu des siens, devoit la déterminer bien plus que le plaisir de voir sa fille. Nous arrivâmes au parloir à sept heures. C'étoit le moment de la récréation : on nous dit que les pensionnaires étoient au jardin ; cependant nous attendîmes peu. Adèle arriva bientôt, rouge, animée, tout essoufflée, tant elle avoit couru. Sa mère, loin de lui savoir gré de cet empressement, ne le remarqua même pas, la reçut d'un air froid, et parla longtemps bas à la religieuse qui l'avoit accompagnée. Pour moi, continua M. de Sénange, qui ai toujours aimé la jeunesse, je me plus à lui demander quels jeux l'amusoient avec ses compagnes, et de quelles occupations ils étoient suivis? Elle me peignit le colin-maillard, les quatre coins, avec un plaisir qui me rappela mon enfance ; mais, passant à ses devoirs, aux heures du travail, elle m'en parla avec une égale satisfaction. Cet heureux caractère m'intéressa ; je demandai à sa mère la permission de venir la revoir. Elle n'osa pas la refuser à mon âge, quoiqu'elle n'eût encore permis à sa fille de recevoir personne. La semaine suivante je retournai à ce couvent. Adèle me reçut avec plaisir : je l'interrogeai sur la vie qu'elle avoit menée jusqu'alors ; elle m'en parut fort contente. Mais, lui demandai-je, si votre mère vouloit vous faire religieuse? *J'en serois charmée*, me dit-elle gaiement, *car alors je ne quitterois pas mes amies.*

Et si elle vous marioit ?—*Il faudroit aussi lui obéir ; mais je serois bien affligée, si elle me donnoit un mari qui, m'emmenant en province, m'éloignât de mes compagnes et de mes religieuses.* Je ne pus m'empêcher de prendre en pitié cette âme innocente, toujours prête à se soumettre à sa mère, sans même considérer quels devoirs elle lui imposeroit. Si elle se fût plainte, si elle eût senti sa situation, j'aurois peut-être été moins touché : mais la trouver douce, résignée, m'intéressa bien davantage. Je ne pouvois me résoudre à lui laisser consommer ce sacrifice, sans l'avertir, au moins, des regrets dont il seroit suivi. Je revins tourmenté de son souvenir et de son malheur ; je voyois toujours cette pauvre enfant prononçant ces vœux terribles. Cependant il m'étoit bien difficile de la secourir ; car, dans le temps que mon père étoit irrité contre moi, il avoit fait un testament qu'après il a oublié de détruire. Par cet acte, *je ne jouissois que du revenu de sa fortune, et il ne m'étoit permis de disposer du fonds qu'au seul cas où je me marierois ; alors j'en deviendrois le maître, la moitié seulement restant substituée à mes enfants.* Peut-être mon père, qui désiroit passionnément que sa famille se perpétuât, avoit-il pensé qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'époque de mon mariage, je me résoudrois plus aisément à former des liens qui m'avoient toujours effrayé. Sa prévoyance n'a pas été vaine; car sans cette clause, je n'eusse jamais imaginé d'épouser, à mon âge, une si jeune personne. Je l'aurois dotée, mariée, en respectant son choix ; mais je n'en avois pas la possibilité. Je revis Adèle souvent, et chaque fois, elle m'intéressa davantage. M'étant bien assuré que son cœur n'avoit point d'inclination, qu'elle m'aimoit comme un père, je me déterminai à la demander en mariage. Je m'y décidai avec d'autant moins de scrupule, que je n'avois que des parents éloignés, qui jouissoient tous de fortunes considérables, et que j'étois résolu à la traiter comme ma fille. D'ailleurs ma vieillesse, ma faible santé, me faisoient croire que je la laisserois libre avant que l'âge eût développé

en elle aucune passion. J'espérai qu'alors, se trouvant riche, elle seroit plus heureuse; car on dit toujours, lorsqu'on est jeune, que la fortune ne fait pas le bonheur; mais à mesure que l'on avance dans la vie, on apprend qu'elle y ajoute beaucoup. Madame de Joyeuse fut charmée de me donner sa fille; je crois bien qu'on rit un peu du vieillard qui épousoit, avec tant de confiance, une enfant de seize ans; mais le bon caractère d'Adèle m'a justifié. Quant à moi, j'espère ne lui avoir causé aucune peine. Cependant, si un jour je la voyois moins gaie, moins heureuse, je me persuaderois encore qu'un lien qui, naturellement, ne doit pas être long, vaut toujours mieux que le voile et les vœux éternels qui étoient son partage. »

Je remerciai M. de Sénange de sa confiance, en admirant sa bonté et sa générosité. « Mon jeune ami, me dit-il, ne me louez pas tant, je suis assez récompensé; n'ai-je pas obtenu l'amitié d'Adèle? Si j'avois prétendu à un sentiment plus vif, tout le monde se seroit moqué de moi, et vous tout le premier; au lieu que je puis me dire : Il n'est pas une de ses pensées, un de ses sentiments qui ne doive l'attacher à moi. Cela vaut mieux que les plaisirs de la vanité; l'expérience m'a appris qu'on a beau la flatter, elle n'est jamais complétement dupe; il y a toujours des moments où la vérité se fait sentir. » Eh bien! Henri, aimez-vous M. de Sénange? Exista-t-il jamais un meilleur homme? et croyez-vous qu'Adèle eut raison de paroître satisfaite de se voir unie à lui? Comme ma sévérité étoit injuste et ridicule! Ah! Adèle, n'étoit-ce pas assez de vous connoître pour vous aimer; falloit-il encore avoir à m'accuser auprès de vous?

LETTRE XXIX

Neuilly, ce 26 août.

M. de Sénange est assez bien pour son état, mon cher Henri; mais quel état, ou plutôt quel âge que celui où l'on compte à peine la souffrance, où l'on vous trouve heureux, parce que vous ne mourez pas! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne sauroit marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles; et on lui dit qu'il est bien, très-bien. Il ne paroît même pas trop loin de le penser; du moins reçoit-il ces consolations avec une douceur qui m'étonne. Seroit-il possible qu'un jour j'aimasse assez la vie pour supporter une pareille situation?... peut-être... si j'ai fait quelques bonnes actions, et si, comme lui, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure.

Depuis qu'il est mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle soient interrompues, et il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous sortions tous trois avant sa maladie. Le croiriez-vous, Henri? elles me sont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnoit. Je les commence en tremblant; et lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. M. de Sénange, avec toute sa bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour? Non : mais l'âge a tellement refroidi ses sentiments, qu'il est incapable d'inquiétude; peut-être aussi, et je le redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes? Les maris sont tous jaloux, ou imprudents à l'excès. Cepen-

dant je suis encore libre, puisque je prévois le danger, et que je pense à le fuir; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi.

Avant-hier, après le dîner, M. de Sénange voulut se reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, et me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras : je ne le lui avois pas offert; je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi. Elle n'avoit jamais été à pied hors de l'enceinte des jardins ou de l'île, la foiblesse de M. de Sénange l'obligeant à aller toujours en voiture : seule avec moi, elle voulut entreprendre une longue course. Les champs lui paroissoient superbes. Elle ne connoît rien encore; car à peine eût-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère la retint près d'elle. Tout la frappoit agréablement; les bleuets, les plus simples fleurs attiroient son attention. Cette ignorance ajoutoit encore à ses charmes; l'ingénuité de l'esprit est une preuve si touchante de l'innocence du cœur! J'aurois été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avois pas craint de l'aimer plus que je ne le devois.

Le lendemain elle me proposa d'aller encore dans la campagne; je la refusai sous le prétexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche; elle me dit avec un tristesourire : *J'irai donc seule.* Sa douceur faillit détruire toutes mes résolutions. Heureusement qu'elle partit sans insister davantage : si elle eût ajouté un mot, si elle m'eût regardé, je la suivois... Je suis resté, Henri! mais je ne fus pas longtemps sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant, sans avoir personne avec elle; un passant, le moindre bruit pouvoit lui faire peur. Je trouvai qu'il y avoit de l'imprudence à la laisser ainsi : enfin, après y avoir bien pensé, je pris mon chapeau, et, descendant bien vite par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. Je la cherchai dans

les jardins ; elle n'y étoit pas : le batelier me dit qu'elle n'avoit point été dans l'île. C'est alors que je m'inquiétai véritablement ; je tremblai que seule, ne connoissant pas le danger, elle n'eût eu la fantaisie de revoir ces champs qui lui avoient paru si beaux la veille. Je n'en doutai plus lorsque je trouvai la porte du parc ouverte. Je sortis aussitôt, et parcourant à perte d'haleine tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme; car je sais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plaît, on va sans penser qu'il faut revenir. Mais comme le jour tomboit tout à fait, et que je voyois à peine à me conduire, il fallut bien regagner la maison. Quelquefois je m'arrêtois, prêtant l'oreille au moindre bruit : peut-être, me disois-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournois sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus consulter ma raison, et de tout abandonner au hasard. En rentrant, je la trouvai tranquillement assise, qui travailloit auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avoit pu aller tout le jour? Elle répondit doucement qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'étoit ennuyée. Et vous, me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites ? Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. Henri, je l'aime!... mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire? Je puis être son ami ; et si jamais elle étoit libre!... Ah! je m'arrête : l'amour n'est pas encore mon maître, et déjà je pense sans regret au moment où ce bon, ce vertueux M. de Sénange ne sera plus! Encore un jour, et peut-être désirerois-je sa mort!... Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu. Ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle; ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même. Je n'éprouve plus ces mouvements d'indignation que les plus légères fautes m'inspiroient : la vertu m'attire encore, mais je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. Cependant je m'en irai ; oui je m'en irai : il m'en coûtera, peut-être, hélas!

bien plus que je ne crois... Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon cœur !

LETTRE XX

Neuilly, ce 27 août.

Je me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle. En descendant chez M. de Sénange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avoit été depuis sa maladie. Adèle avoit un air satisfait où je remarquois quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux, et vingt fois je me suis arrêté. Non que je me flattasse qu'elle me regrettât longtemps : mais ils paroissoient heureux ; et il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si M. de Sénange eût souffert, s'il eût été triste, mon départ eût sans doute ajouté bien peu à leur peine, et j'aurois osé l'annoncer. Tantôt, ce soir, me disois-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerai sans qu'ils s'en aperçoivent. Combien je cherche à m'aveugler ! Ah ! s'ils étoient souffrants ou malheureux, pourrois-je les abandonner ? Enfin je n'ai pas eu le courage d'annoncer cette résolution qui m'avoit coûté tant d'efforts.

Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre; et, resté seul avec M. de Sénange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avois-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir tout bas qu'on me demandoit. Je suis sorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendoit dans son appartement. Je n'y étois jamais entré ; comme elle se rend chaque jour à dix heures du matin chez son mari, et qu'elle ne le quitte qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la

musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul ; et pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurois craint d'être indiscret si je lui avois demandé de voir sa chambre.

J'ai été surpris de l'air mystérieux de la femme qui me conduisoit ; cependant je l'ai suivie.

Dès qu'Adèle m'a aperçu, elle s'est avancée vers moi avec joie, et sans me donner le temps de lui parler, elle m'a dit : « M. de Sénange étant mieux, je veux célébrer sa convalescence ; il faut que vous m'aidiez à le surprendre. Dans quelques jours je donnerai une fête, un bal à toutes les pensionnaires de mon couvent. Nous chanterons des chansons faites pour lui ; il y aura un feu d'artifice, des illuminations. Ses anciens amis, mes compagnes, les malheureux dont il prend soin, tout ce qui l'intéresse sera invité ; heureuse de lui témoigner ainsi mon bonheur et ma reconnoissance ! J'irai demain à mon couvent pour arranger tout cela ; voudrez-vous bien rester avec lui ? » Pouvois-je la refuser ? Ce n'est qu'un jour de plus, et un jour sans elle, c'est déjà commencer l'absence. Je le lui ai promis ; alors elle s'est laissée aller à tout le plaisir qu'elle attend de cette fête. Elle me racontoit son plan, le répétoit de toutes manières ; et, pendant qu'elle jouissoit d'avance de la surprise qu'elle vouloit procurer à cet homme si digne d'être aimé, je pensois tristement que je n'en serois pas témoin, que bientôt je ne la verrois plus. Malgré ces idées pénibles, je me suis trouvé heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne que de se rappeler aussi les lieux où elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin ; ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'a échappé, je m'en souviendrai toujours. Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levoit. A huit heures, m'a-t-elle répondu. Tous les matins à huit heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux

pour que rien ne trouble le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque ; elle a résisté longtemps : mes instances en ont été plus vives : enfin elle a cédé à ce désir ; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de M. de Sénange et la mienne étoient déjà parfaitement ressemblantes? J'aurois voulu, m'a-t-elle dit en riant, que vous ne le vissiez que lorsqu'il auroit été fini ; je copie un des portraits de M. de Sénange, j'y ai moins de mérite ; mais le vôtre, c'est de souvenir. A ces mots, la surprise, la joie ont troublé toute mon âme : De souvenir ! lui ai-je dit en tremblant ; car je rappelois ses paroles pour qu'elle les entendît elle-même, et qu'elle les prononçât encore. Oui, a-t-elle repris avec une douce confiance. Ah ! me suis-je écrié, vous ne m'oublierez donc point ! Jamais, a-t-elle répondu. J'étois saisi et sans oser la regarder, je lui ai dit : Croyez aussi que ma pensée vous suivra toujours !

Je n'osai plus lever les yeux, ni dire un mot ; je regardois alternativement mon portrait, celui de M. de Sénange surtout... Il m'a rappelé à moi-même, et a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive, qu'elle ne s'est pas aperçue de mon émotion, et m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et qui la représente dans son enfance : je le lui ai demandé vivement ; elle me l'a accordé sans difficulté, et même reconnoissante de mon intérêt. J'aurois voulu qu'elle crût me faire un sacrifice ; mais son innocence ne lui laissoit pas deviner le prix que j'y attachois. Je l'ai priée du moins de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. Pourquoi ? m'a-t-elle demandé avec étonnement ; n'êtes-vous pas notre meilleur ami ! — Ah ! dites notre seul ami. — Non ; M. de Sénange en a beaucoup. — Et vous? — Pour moi, c'est bien vrai! — Eh bien, dites donc, *mon seul ami !* — *Mon seul ami !* a-t-elle répété en souriant. Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous me manderez tout ce qui

pourra vous intéresser... Vous me direz s'il est quelqu'un que vous me préfériez? Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement; vous gâtez toute ma joie. J'ai cessé d'en parler; mais la douleur et les regrets étoient dans mon cœur : elle m'a regardé avec inquiétude, et a perdu cet air satisfait qui l'animoit. Nous sommes descendus chez M. de Sénange, presque aussi émus l'un que l'autre.

Souvent, dans le courant du jour, elle m'a considéré attentivement, comme si elle eût cherché dans mes yeux la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, au lieu de se promener, elle s'est mise à son piano; mais n'a plus joué ni chanté les airs brillants qui l'amusoient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté; et le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit les larmes aux yeux : *Mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir?* Ah! je crains bien de n'être pas seul malheureux! Que n'êtes-vous avec moi, Henri! peut-être que l'amitié, en partageant mon cœur, rendroit moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire; mes peines en seroient moins amères. Mais ces désirs sont vains! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne; il le faut absolument.

LETTRE XXI

Neuilly, ce 28 août.

Adèle étoit allée dîner à son couvent. Quelle différence du jour où, pour la première fois, je restai seul avec M. de Sénange! Je ne pensois qu'à l'amuser; aujourd'hui je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçois en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre soin me fatiguoit; jamais le temps ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire les lettres de lady B..., trop heureux de trouver un objet qui pût l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un

secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a prié d'aller les chercher. En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre, et enrichi de diamants, comme s'il avoit besoin de cet entourage pour paroître précieux ! Je l'ai regardé avec transport ; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur. Insensé! il me sembloit qu'en le possédant ainsi, ne fût-ce qu'un moment, j'en conserverois longtemps l'impression. Mais je me promettois bien de le remettre lorsque je rapporterois ces lettres. Je suis rentré dans le salon, avec le carton où elles étoient renfermées. M. de Sénange les a prises, et a voulu les lire lui-même. Tranquille en le voyant satisfait, je me laissois aller à mes propres pensées ; je l'entendois sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutoit encore à ma rêverie. Il étoit heureux, le temps se passoit, et c'est tout ce qu'il me falloit. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture : c'étoit Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avoit pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas... Elle nous a raconté qu'elle avoit trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours un pan de mur de leur jardin est tombé. Pour moi, m'a-t-elle dit, j'en ai été ravie ; car lorsque la clôture est interrompue comme cela, par une sorte de fatalité, il est permis aux hommes d'entrer dans l'intérieur des couvents ; et j'ai pensé que, ne connoissant pas ces sortes d'établissements, vous auriez peut-être la curiosité d'en voir un. La supérieure m'a permis de vous y conduire après-demain, si cela peut vous être agréable. Je lui ai répondu courageusement que je craignois bien de ne pouvoir pas profiter de cette permission ; mais après ce grand effort, je n'ai plus senti que le désir de voir cet asile de son enfance. Elle a paru le souhaiter vivement, a insisté ; et tout ce que ma raison a pu

conserver d'empire, s'est borné à lui répondre que je tâcherois de la suivre. Mais j'y étois résolu; ne vous moquez pas de ma foiblesse, Henri; je partirai, soyez-en sûr : un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur et supportent sans se plaindre, ces exemples de courage feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. D'ailleurs quelque envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste, je ne sais combien d'heures, de jours, de temps encore; car imaginez que lorsque Adèle est arrivée, M. de Sénange a resserré ces malheureuses lettres de lady B..., et a remis le carton sur une table près de lui. Je lui ai offert de le reporter dans son secrétaire; mais je ne sais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper je lui ai proposé de nouveau d'aller le serrer; il s'y est encore refusé : et, au moment de nous retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne falloit pas le laisser traîner sur sa table, il s'est impatienté tout à fait, a haussé les épaules, et a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon; ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui demande.

Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamants, ne prévoyant pas quand il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en aperçoive; n'osant ni le garder, ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé à la fin de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi qui l'ai dérobé, parce que j'aime madame de Sénange! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'alors on pût la soupçonner de partager mes sentiments!... En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.

LETTRE XXII

Neuilly, ce 29 août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions ; je me croirois ensorcelé, si nous étions encore à ce bienheureux temps, où l'on accusoit quelque être imaginaire de ses chagrins et de ses fautes ; où il suffisoit d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisoit, et se plairoit à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après m'être dit, répété, combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai serré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard ne fît qu'on le découvrît si je le portois sur moi ; et, satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez M. de Sénange pour le déjeuner : il étoit encore seul. « Venez, m'a-t-il dit vivement ; hier vous m'avez impatienté, en me demandant ces lettres devant Adèle ; allez les serrer bien vite où elles étoient, et revenez aussitôt. » Henri, me voyez-vous, enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, et sans qu'il me fût possible d'aller le chercher ? car ce cabinet n'a d'issue que par la porte qui donne dans le salon où étoit M. de Sénange. J'ai donc remis ce maudit carton ; mais j'ai eu soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en aperçoive. En rentrant dans le salon, M. de Sénange m'a redemandé sa clef : « Quoique lady B.... m'a-t-il dit, fût la vertu même, je n'ai jamais voulu parler d'elle devant Adèle ; j'étois si jeune alors, si amoureux ; je me trouve si différent aujourd'hui ! A

mon âge, a-t-il ajouté en riant, les comparaisons son dangereuses! D'ailleurs, elle a été élevée dans un couvent, où, suivant l'usage, les romans sont sévèrement défendus, et où les chansons même qui renferment le mot d'amour ne se font jamais entendre : aussi son esprit est-il simple et pur comme son cœur. » Il auroit pu continuer longtemps son éloge, sans que je trouvasse qu'il en dît assez; mais Adèle elle-même est venue l'interrompre. Son regard timide me disoit qu'elle ne se fioit plus à l'avenir : la tristesse de la veille lui avoit laissé une sorte d'abattement qui donnoit à sa voix, à ses mouvements, une mollesse, une douceur inexprimable. Il m'a été impossible d'y résister; je me suis approché d'elle, et lui ai demandé à quelle heure il falloit être prêt le lendemain pour la suivre au couvent. Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, et je n'ai jamais été si heureux !.... Je sens près d'elle un charme qui m'étoit inconnu. Ah ! jouissons au moins de cette journée; oublions mes résolutions, et puissé-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter !

LETTRE XXIII

Neuilly, 31 août, 2 heures du matin.

Immédiatement après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. M. de Sénange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avoit pas senti la nécessité, et ne s'en trouva pas gênée; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettoit avec peine. Elle partit gaiement, et je la suivis, fort ennuyé d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison,

gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendroit avec Adèle me joindre par l'intérieur. Mais, lui dis-je, puisque je vais me trouver aussitôt que vous dans le monastère, pourquoi ne me laisseriez-vous pas suivre tout simplement madame de Sénange, sans m'ordonner de faire seul un chemin si inutile? Non, me répondit-elle en souriant; la même loi qui suppose que vous êtes les maîtres d'entrer dans nos maisons, lorsque la clôture en est interrompue par le hasard, nous défend de vous en ouvrir les portes. Les esprits forts peuvent se conduire par leur jugement; mais nous, qui sommes des êtres imparfaits, nous suivons la règle exacte sans oser en interpréter l'esprit, ni permettre à l'obéissance d'établir des bornes que, tour à tour, la foiblesse ou l'exagération voudroit changer.

Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dès qu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon cœur se serra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, et j'arrivai à cette brèche presque aussitôt qu'elle. La supérieure me reçut accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être m'accuserez-vous de folie; mais véritablement je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda tout bas si je serois bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces dames; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois étant malade, elle désiroit d'aller la voir. Il fallut bien y consentir. Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

Notre maison, me dit-elle, est, à elle seule, un petit monde séparé du grand. Nous ne connaissons ici ni le besoin, ni la for-

tune : aucune religieuse ne se croit pauvre, parce qu'aucune n'est riche. Tout est égal, tout est en commun ; ce qui nous est nécessaire se fait dans la maison. Les emplois sont distribués suivant les talents de chacune. Souvent nous cédons à leur goût ; quelquefois nous le contrarions ; car si les âmes tendres ont besoin d'être conduites avec douceur, même pour aimer Dieu, les cœurs ardents croient que pour gagner le ciel il faut une vie pleine d'austérités. Je cherche à connoître leur caractère sans paroître le deviner. Obligée de maintenir l'obéissance à la règle de ce monastère, je désire que ce soit avec peu d'effort, et qu'elles soient heureuses autant qu'il est possible. Toutes le deviennent par la seule habitude de les tenir continuellement occupées du bonheur des autres. Les anciennes sont à la tête de chaque différent exercice ; ne pouvant plus faire beaucoup de bien par elles-mêmes, elles ont au moins la consolation de le conseiller, d'apprendre aux jeunes à faire mieux ; et ces dernières trouvent une sorte de plaisir dans la déférence qu'elles ont pour celles d'un âge avancé. L'amour de la vertu a besoin d'aliment ; et je regarderois comme bien à plaindre celles qui n'auroient aucun devoir à remplir.

Je voulus tout voir : elle me mena à la roberie[1] ; quatre religieuses étoient chargées de faire les vêtements de toute la maison. C'étoit l'heure du silence ; elles se levèrent sans nous regarder, et se remirent à leur ouvrage sans nous parler. De là nous allâmes à la lingerie : toujours d'aussi grands détails et aussi peu de monde pour y suffire. La supérieure, m'en voyant étonné, me demanda s'il ne falloit pas bien leur ménager de l'occupation pour toute l'année? Nous parcourûmes ainsi toute la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse et le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie ; là, le silence étoit interrompu ; on ne parloit pas assez haut pour

[1] Nom de la salle où l'on fait et serre les robes des religieuses

faire du bruit aux malades, mais on s'occupoit du soin de les distraire, et même de les amuser. C'étoit la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes et incurables, ne leur permettoient plus de sortir. Il y avoit dans cette salle immense des oiseaux, un gros chien, deux chats : et, sur les fenêtres, entre des châssis, des fleurs, de petits arbustes et des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendoit ces amusements. Mais ici, ajouta-t-elle, tout ce qui divise l'attention soulage et devient un de nos devoirs : lorsque l'esprit ne peut plus être occupé longtemps, il a besoin d'être distrait. Il y avoit dans cette chambre, comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidoit au service, et des jeunes qui lui obéissoient.

Nous arrivâmes aux classes ; c'est là que le souvenir d'Adèle l'offrit à moi comme si elle eût été présente : j'aurois voulu voir la place qu'elle occupoit, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison. Avec quel intérêt je regardois ces jeunes filles que l'affection et l'habitude rendent comme les enfants d'une même famille ! Je les considérois comme autant de sœurs d'Adèle, et je me sentois pour chacune un attrait particulier. Je leur demandai quelle étoit sa meilleure amie : *C'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — Et quelle est celle que madame de Sénange préféroit ? Toutes regardèrent une jeune personne belle et modeste, qui baissa les yeux en rougissant ; elle paroissoit plus confuse d'être distinguée, qu'elle n'eût été sensible à l'oubli. Je fis des vœux pour son bonheur, et pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité.

Quel étonnant contraste de voir ces jeunes pensionnaires élevées, avec les talents qui donnent des succès dans le monde, et les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! On leur montre la musique, le dessin, divers

instruments : leur taille, leur figure, leur maintien sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourroit y donner la mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenoit mal; la maîtresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite: et il me parut que si c'étoit un défaut dans lequel elle retomboit souvent, la religieuse avoit pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence; ce qui doit finir par corriger. Toutes travailloient : une d'elles dévidoit un écheveau de soie très-fine, et si mêlée, qu'elle ne pouvoit pas en venir à bout; enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie et la jeta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, et la jeta dans la rue: Peut-être, lui dit-elle en souriant, quelqu'un plus patient et plus pauvre que vous la ramassera... La jeune fille rougit; et la supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner, en me proposant de me mener voir le service des pauvres. Cette institution, me dit elle, vous prouvera, j'espère, que rien n'échappe à une charité bien entendue. Il y a plus d'un siècle qu'un vieillard a attaché à notre maison un bâtiment et des fonds, pour recevoir, tous les soirs, les gens de la campagne que leurs affaires forceroient à passer par Paris, et qui, n'ayant point d'asile, seroient exposés à mille dangers sans cette ressource. Ils n'ont besoin que d'un certificat de leur curé pour être admis; mais ils ne peuvent rester que trois jours; car on ne suppose point que leurs affaires doivent les retenir plus longtemps. Cependant nous ne nous sommes jamais refusées à accorder un plus grand délai à ceux qui annonçoient de vrais besoins.

Tout en marchant, je lui demandai pourquoi elle avoit repris cette jeune pensionnaire devant moi, et cependant sans la gronder. Il y a peu de jours, me dit-elle, qu'elle est avec nous, et elle avoit besoin d'une leçon. Pour rien au monde, je ne l'aurois reprise devant personne d'une faute réelle. Le mystère avec

lequel les instituteurs cachent les torts graves augmente la honte et le repentir des élèves : mais pour les étourderies de la jeunesse, les mauvaises habitudes, les distractions, nous croyons que tout ce qui peut imprimer un plus long souvenir doit être employé. Je ne l'ai pas grondée, parce qu'elle n'avoit rien fait de mal en soi, et qu'il faut garder la sévérité pour des choses vraiment répréhensibles. Les enfants ont toutes les passions en miniature. Leur vie est, comme celle des personnes faites, partagée entre le *mal*, le *bien* et le *mieux*. Nous reprenons rigoureusement celles qui annoncent des dispositions fâcheuses ; nous montrons, nous conseillons doucement le bien. Ce n'est pas l'obéissance, mais le goût qui doit y porter ; et nous louons, nous chérissons celles qui, plus avancées, croient à la perfection et la cherchent.

Nous arrivâmes à l'hôpital. Représentez-vous, Henri, une voûte immense, éclairée par trois lampes placées à une si juste distance les unes des autres, qu'on y voyoit assez, quoique la lumière y fût sans éclat. Une table fort étroite, et occupant toute la longueur de la salle, étoit couverte de nappes très-blanches. Une centaine de pauvres y étoient assis, tous rangés sur la même ligne. On avoit écrit sur les murs des sentences des livres saints, qui invitoient à la charité, et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne œuvre. Dans le milieu de cette salle étoit un prie-Dieu ; auprès, un socle sur lequel on avoit posé un grand bassin rempli d'une soupe assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit ; quatre jeunes religieuses lui apportoient promptement, et successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissoit, et qu'elles reportoient à chaque pauvre ; ensuite on leur donna à chacun un petit plat, dans lequel étoit un ragoût mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de pain bis blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit tout haut une lecture pieuse. Le grand silence qui régnoit dans cette salle

prouvoit également la reconnoissance du pauvre et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai avec soin des revenus et des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passoit sur les peines que devoit lui donner une surveillance si étendue! C'étoit toujours *des usages qu'elle avoit trouvés, des exemples qu'elle avoit reçus, des secours et des consolations que ses religieuses lui donnoient.* Une des premières règles de cette maison, me dit-elle, est de ne rien perdre, et de croire que tout peut servir. Par exemple : après le dîner de nos pensionnaires, une religieuse a le soin de ramasser dans une serviette tous les petits morceaux de pain que les enfants laissent; car la gourmandise trouve à se placer, même en ne mangeant que du pain sec ; et je suis toujours étonnée du choix et des différences qu'elles y trouvent. On porte ces restes dans le bassin des pauvres ; une pensionnaire suit la religieuse, qui se garde bien de lui dire : *regardez*, mais qui lui montre que tout est utile. Travaillent-elles? le plus petit chiffon, un bout de fil est serré, et finit toujours par être employé. En leur faisant ainsi pratiquer ensemble la charité qui ne refuse aucun malheureux, et l'économie qui seule nous met en état de les secourir tous, elles apprennent de bonne heure qu'avec de l'ordre, la fortune la plus bornée peut encore faire du bien ; et qu'avec de l'attention, les riches en font chaque jour davantage.

Après le souper, qui dura une demi-heure, tous les pauvres se mirent à genoux ; et la plus jeune des religieuses, se mettant aussi à genoux devant un prie-Dieu, fit tout haut la prière, à laquelle ils répondirent avec une dévotion que leur gratitude augmentoit sûrement. Je fus frappé de la voix douce et tendre de cette religieuse. La pâleur de la mort étoit sur son visage; elle me parut si foible, que je craignois qu'elle n'élevât la voix. Après la prière je lui demandai s'il y avoit longtemps qu'elle

avoit prononcé ses vœux. *Il y a six mois*, me répondit-elle... Après un long soupir, elle ajouta : *j'étois bien jeune alors!...* Et elle s'éloigna. Ah! m'écriai-je en me rapprochant de la supérieure, y en auroit-il parmi vous qui regrettassent leur liberté? Ne m'interrogez pas sur ma plus grande peine, me dit-elle en rougissant : veuillez croire seulement qu'alors ce ne seroit pas ma faute, et que je leur donnerois toutes les consolations qui seroient en ma puissance. Leurs vertus, leur résignation peuvent les rendre heureuses sans moi; mais elles ne sauroient avoir de peines que je ne les partage. Comme la plus simple religieuse, je n'ai que ma voix pour admettre, ou pour refuser celles qui veulent prendre le voile. Lorsqu'une vraie dévotion les détermine, elles ne regrettent rien sur la terre. Mais il est de jeunes novices qu'un excès de ferveur trompe elles-mêmes; et d'autres qui, se fiant à leur courage, renoncent au monde pour des intérêts de famille, et nous le cachent avec soin. Le sort des religieuses qui se repentent est d'autant plus à plaindre, que notre état est le seul dans la vie où il n'y ait jamais de changement, ni aucune espérance.

Comme elle disoit ces mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté ne purent dissiper la tristesse que m'avoient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étois encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que, le souper des pauvres étant fini, il falloit leur laisser prendre un repos dont ils avoient besoin; et après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appeloit sa *chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y rentra, et referma cette porte sur elle, avec ce même bruit de verroux, de triple serrure, qui donnoit trop l'idée d'une prison. Je pensai à la douleur que devoit éprouver cette jeune religieuse quand, chaque jour, ce bruit lui renouveloit le sentiment de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, M. de Sénange se fit

traîner au-devant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvoit bien l'ennui que lui avoit causé son absence : Bonjour, mes enfants, nous dit-il avec joie. Mon cœur tressaillit en l'entendant nous réunir ainsi, quoique ce fût sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avois vu, des impressions que j'avois ressenties. Mais quand j'en vins à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois elle auroit été bien malheureuse! Et malheureuse pour toujours! me répondit-il. Il la regarda avec attendrissement; son visage étoit serein, mais des larmes tomboient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui et baisa sa main avec une tendre reconnoissance. Ma chère enfant, lui dit-il en la pressant contre son cœur, dites-moi que vous ne regrettez pas notre union ; je ne veux que votre bonheur; cherchez, demandez-moi tout ce qui pourra y ajouter! Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard ; il pleuroit et trembloit, sans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, et je donnai à M. de Sénange tous les soins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené ; je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, et le sommeil est encore bien loin. Cependant, je suis tranquille, satisfait, sans remords. Je ne me crois plus obligé de fuir; j'avois trop peu de confiance en moi-même. Seroit-il possible que mon cœur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eût à se plaindre?

LETTRE XXIV

Neuilly, ce 1er septembre, 2 heures après midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres : j'aime, j'estime tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentiments. Que faut-il de plus pour être heureux ?...

Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avois vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours ; et le quatrième, ils sont obligés de quitter cette maison : c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asile qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnoissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage le même bienfait avec beaucoup d'autres ; car alors il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli.

J'ai prié l'abbesse de donner cette aumône au nom d'*Adèle de Joyeuse*, pour qu'on la bénît et qu'on priât pour son bonheur. Quoique j'aime M. de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de famille d'Adèle. Adèle m'occupe uniquement. Parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie? je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt ; et je voudrois qu'il me fût possible de supporter toutes celles qui lui

sont réservées. S'attendrit-on sur la maladie, sur la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le temps? je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse ne me rassurent plus assez. Et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut ; je forme le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné ! Enfin je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle.

Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez M. de Sénange. J'avois sans doute cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer, et à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison : sans vouloir la donner, je suis convenu qu'il y en avoit une qui touchoit mon cœur. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusoit fort le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire ; de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer en même temps que non-seulement je n'avois vu personne, mais que je n'avois reçu aucune lettre. Alors, feignant d'être effrayée, elle m'a dit que mes accès de tristesse et de gaieté avoient des symptômes de folie auxquels il falloit prendre garde. Elle se moquoit de moi, et me paroissoit charmante ; sa bonne humeur ajoutoit encore à la mienne.

Comme le déjeuner a duré trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre a eu le temps de revenir avec la réponse de la supérieure, qu'il m'a remise sans me dire de quelle part. C'est pour le coup que la curiosité d'Adèle a été à son comble ; mais, voulant continuer ce badinage, j'ai mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. Adèle me regardoit avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence. Enfin, cette plaisanterie s'est prolongée sans perdre de sa grâce. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je m'arrête. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, et si notre gaieté ne provoquera pas votre

sourire dédaigneux? Du reste, j'étois si disposé à m'amuser, que M. de Sénange a été obligé de nous avertir plusieurs fois qu'ayant du monde à dîner, Adèle auroit à peine le temps de faire sa toilette.

LETTRE XXV

Neuilly, ce 2 septembre.

Notre journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avoit commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi, et me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire, une personne qui ne parle point sans placer trois mots presque synonymes l'un après l'autre ; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins : et se rapprochant d'un homme jeune encore, qui avoit l'air froid, même un peu sauvage, et dont tous les mouvements étoient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de M. de Sénange. Monsieur, me dit-il, vous pouvez compter sur ma considération, ma déférence et mes égards. Je m'assis près de lui. Adèle me demanda si enfin j'avois lu cette lettre que j'avois reçue avec tant de mystère. Ce monsieur s'empressa d'assurer que j'étois certainement trop poli, gracieux et civil, pour ne pas prévenir ses désirs. Je lui répondis que les Anglois n'étoient pas si galants. Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement ? Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, et sûrement mal à propos, leur vérité, leur franchise et leur loyauté.

Adèle rioit aux éclats, et jusqu'au point de m'embarrasser ; mais au lieu de s'apercevoir qu'elle se moquoit de lui, il trouvoit sa gaieté, son enjouement et sa joie admirables. Enfin on

avertit qu'on avoit servi ; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, et s'en occupa tout le dîner. Elle avoit pourtant assez de peine à le faire causer, car il est extrêmement sérieux ; il ne parle presque jamais que lorsqu'on l'interroge, et répond toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment : ce qu'il préférait étoit toujours sain, salubre et fortifiant ; ce qui lui faisoit mal étoit positivement indigeste, pesant et lourd. Au moment de son départ, Adèle l'engagea à revenir souvent ; il l'assura que la gratitude, la reconnoissance et l'inclination l'y portoient, autant que sa soumission, son respect et son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connoissance, il se retourna vers M. de Sénange, et lui dit que le mariage, qui, chez les autres, lui avoit toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspiroit le désir, l'envie et la jalousie ; puis, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, et de l'autre saluant tout le monde avec un air gracieux, il s'en alla.

Adèle le reconduisit, et l'invita encore à revenir bientôt. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions : je lui en fis quelques reproches ; elle prit alors le même ton que ce monsieur, et me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir ; et de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'étoit lui-même. Elle faisoit des rires si extravagants, que sa gaieté me gagna : en dépit de ma raison je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, a l'air d'un fort bon homme. Que je suis devenu faible, Henri ! Autrefois ce persiflage m'auroit été insupportable ; aujourd'hui, non-seulement il m'a diverti malgré moi, mais je l'ai même imité un instant.

Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A peine fûmes-nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Après m'être amusé

quelques moments à l'impatienter encore, je la lui présentai telle qu'on me l'avoit remise le matin ; car je ne sais quelle complaisance m'avoit empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet : nous nous assîmes au bord de la rivière, et nous la lûmes tous deux ensemble. La supérieure me mandoit qu'elle avoit fait assembler la communauté ; que ses religieuses acceptoient avec gratitude la donation que je leur faisois au nom d'Adèle. Sa reconnoissance avoit quelque chose de noble et d'affectueux, qui n'étoit point mêlé de cette exagération dont les gens du monde accompagnent si souvent les éloges qu'ils croient vous devoir. Je présentai aussi à Adèle une copie de la lettre que j'avois écrite à la supérieure. Pardonnez-moi, lui dis-je vivement, pardonnez-moi d'avoir pris votre nom sans vous le dire. Cette bonne œuvre eût été plus parfaite, si vous l'eussiez dirigée ; mais je n'ai pas eu le temps de vous consulter. Entraîné par mon cœur, j'ai désiré, et aussitôt j'ai voulu que votre nom fût connu et invoqué par les malheureux... Que le pauvre, lui dis-je tendrement, que le pauvre fatigué regarde s'il ne découvre point votre demeure ! Qu'il s'empresse d'y arriver, la quitte avec regret, et se retourne souvent, en s'en allant, pour la revoir encore, et vous combler de bénédictions ! Adèle m'écoutoit comme ravie ; loin de penser à me faire de froids remercîments, elle me demanda avec émotion de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune. Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion de secourir le malheur, et nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la soirée, contents l'un de l'autre, occupés de M. de Sénange, et désirant également de le rendre heureux.

LETTRE XXVI

Neuilly, ce 7 septembre.

Ce matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenois depuis quelques instants, lorsque j'ai vu Adèle ouvrir sa fenêtre. Je me suis avancé : elle m'a fait signe de ne point parler, de crainte d'éveiller M. de Sénange, dont l'appartement est au-dessous du sien... Henri, que j'aime ce langage par signes ! Les mouvements d'une jeune personne ont tant de grâces ; elle fait tant de gestes de trop, de peur de n'être pas entendue ! Adèle avançoit un de ses jolis bras, qu'elle baissoit sur moi, comme pour me fermer la bouche ; et elle plaçoit en même temps un de ses doigts sur ses lèvres... Pour me dire seulement un mot obligeant, que j'avais l'air de ne pas comprendre, elle finissoit par des signes d'amitié... Je lui montrois le ciel qui étoit azuré ; pas un seul nuage : je regardois sa fenêtre ; je faisois quelques pas du côté de l'île, lorsque me retournant encore vers sa fenêtre, je n'y ai plus vu Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, j'ai été l'attendre au bas de son escalier ; elle est arrivée bientôt après, n'ayant qu'un simple déshabillé de mousseline blanche, qui marquoit bien sa taille ; un grand fichu la couvroit : il n'étoit que posé sans être attaché. Qu'elle étoit jolie, Henri ! je me suis presque repenti de l'avoir engagée à descendre.

Arrivés au bord de la rivière, elle a bien voulu se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures ! A peine Adèle a-t-elle été dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que j'ai éprouvé une émotion inexprimable : elle-même s'abandonnoit à une douce rêverie. Comment rendre ces impressions vagues et délicieuses, où l'on est assez heureux parce qu'on se voit, parce qu'on est ensemble ! Alors un mot,

ANGÉLIQUE

Mme de Sou... Page 84

le son même de la voix viendroit vous troubler... Nous ne nous parlions pas; mais je la regardois et j'étois satisfait! Il n'y avoit plus dans l'univers que le ciel, Adèle et moi! Et j'avois oublié l'une et l'autre rive!... Ah! que nous devenons enfants dès que nous aimons! Combien de grands plaisirs et de grandes peines naissent des plus petits événements de la vie! Je la promenai ainsi quelque temps sur cette eau paisible; mais il fallut arriver: dès qu'elle fut descendue dans son île, sa gaieté revint, et son sourire me rendit ma raison. Je rattachai le bateau et nous entrâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étoient pas encore; il n'y avoit pas le plus léger bruit. Après quelques moments de silence, nous avons parlé pour la première fois du jour où je l'avois rencontrée aux Champs-Élysées: c'est en même temps que nous avons osé tous deux nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avoit intéressée avant que je la connusse. Elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me placer auprès d'elle, et m'a raconté les détails de son enfance, le moment où elle est entrée au couvent, l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tâchoit d'excuser, les soins, la tendresse des religieuses; enfin, sa première entrevue avec M. de Sénange, et les visites qu'il lui faisoit ensuite. Quand elle ne parloit que d'elle, son récit étoit court, elle ne disoit qu'un mot; mais lorsque ses compagnes entroient pour quelque chose dans ses souvenirs, elle n'oublioit pas la moindre particularité. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petites circonstances intéressent.

Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent. A la seconde visite de M. de Sénange, j'étois, m'a dit Adèle, à la fenêtre de la supérieure, lorsque nous le vîmes entrer dans la cour. On retira de son carrosse une quantité énorme de paniers remplis de fruits, de gâteaux et de fleurs: mes compagnes faisoient des cris de joie à la vue de tant de bonnes choses. J'allai au parloir de la supérieure; mais j'y

arrivai longtemps avant qu'il eût pu monter l'escalier. Je le reçus de mon mieux. On posa tous ces paniers sur une table près de la grille; et je demandai à M. de Sénange la permission d'aller chercher mes jeunes amies qui, étant goûter, prendroient chacune ce qu'elles aimeroient davantage. La supérieure le permit, et je courus les appeler. Elles vinrent toutes, et après avoir fait une révérence bien profonde, bien sérieuse, un peu gauche, elles s'approchèrent de lui; mais la vue des paniers fit bientôt disparaître cet air cérémonieux. Comme il étoit impossible de les faire entrer par la grille, chacune d'elles passoit sa main à travers les barreaux, et prenoit, comme elle pouvoit, les fruits dont elle avoit envie. Nous mangeâmes notre goûter avec une gaieté qui amusa beaucoup M. de Sénange. Il resta fort longtemps avec nous; et, quand il s'en alla, nous le priâmes toutes de revenir le plus tôt possible. Il nous demanda, en souriant, ce qui nous plairoit le plus, qu'il vînt sans le goûter, ou le goûter sans lui. Ces demoiselles reprirent leur air poli pour l'assurer qu'elles aimoient bien mieux le revoir. Et vous, Adèle? me dit-il. Moi, répondis-je gaiement, je regretterois beaucoup l'absent, quel qu'il fût. Ma franchise le fit rire; il promit de revenir bientôt, et de ne rien séparer.

Pendant huit jours nous ne parlâmes que de lui. Toutes les pensionnaires auroient voulu l'avoir pour leur père, leur oncle, leur cousin: mais, s'il faut être vraie, aucune ne pensoit qu'on pût l'épouser. Nous nous étions accoutumées bien vite à le regarder comme un ancien ami. Sûrement il me préféroit à toutes; car un jour il me demanda si je serois bien aise d'être sa femme. Je l'assurai que oui, mais sans y faire grande attention. Peu de jours après, ma mère écrivit à la supérieure qu'elle alloit me reprendre chez elle. Nous étions à la récréation, lorsqu'on vint m'annoncer cette triste nouvelle. Ce fut véritablement un malheur général : mes compagnes quittèrent leurs jeux, m'entourèrent, et nous pleurâmes toutes ensemble.

Le lendemain une vieille femme de chambre de ma mère vint me chercher. Mes regrets étoient si vifs que, quoique ce fût la première fois que je sortisse du couvent, rien ne me frappa. J'étois étouffée par mes sanglots, le visage caché dans mon mouchoir. Je ne sais pas encore quel accident fit renverser notre voiture, car je ne me souviens que du moment où vous vîntes nous secourir. Je n'ai pas oublié l'intérêt que vous me témoignâtes; et le jour où je vous aperçus à l'Opéra, j'éprouvai un plaisir sensible. Quelque chose eût manqué au reste de ma vie, si je ne vous avois jamais retrouvé.

A peine étois-je dans la chambre de ma mère, qu'elle me dit sèchement de m'asseoir près d'elle et de l'écouter. Je lui trouvai un air sévère qui me fit trembler; il étoit impossible que la chose qu'elle avoit à m'annoncer ne me parût pas douce en comparaison de mes craintes : aussi, lorsqu'elle m'apprit qu'il ne s'agissoit que d'épouser M. de Sénange, y consentis-je avec joie. Après avoir obtenu cet aveu, elle voulut bien me renvoyer au couvent, où je devois rester jusqu'au jour de la célébration.

En rentrant dans la maison, je fis part à la supérieure de mon prochain mariage. Elle me regarda avec des yeux où la pitié étoit peinte : sa compassion m'effraya; et sans savoir pourquoi, je m'affligeai dès qu'elle parut me plaindre. Ensuite, j'allai dire à mes compagnes que je devois épouser M. de Sénange : elles l'apprirent avec une surprise mêlée de tristesse. Bientôt je partageai cette impression que je leur voyois; j'étois inquiète, incertaine : et, dans ce moment, on m'auroit rendu un grand service si l'on m'eût assurée que j'étois fort heureuse, ou très à plaindre. Cependant, peu à peu, réfléchissant sur les vertus de cet excellent homme, mes amies cessèrent de craindre pour mon avenir.

Le jour suivant, il m'écrivit une lettre si touchante, dans laquelle il paroissoit désirer mon bonheur avec un sentiment

si vrai, que je sentis renoître toute ma confiance. Je me rappelle encore, avec plaisir, la complaisance qu'il eut pour moi, lorsque nos deux familles étoient réunies pour lire mon contrat de mariage. Pendant cette lecture, qui étoit une affaire si importante, vous serez peut-être étonné d'apprendre que je ne songeois qu'au moyen de faire signer à la supérieure et à mes compagnes l'acte qui disposoit de moi. N'osant pas en parler à ma mère, je le demandai tout bas à M. de Sénange; et il le proposa, le voulut, comme si c'étoit lui qui en eût la pensée. La supérieure vint donc avec les pensionnaires; elles signèrent toutes, en faisant des vœux sincères qui ont été exaucés.

Lorsque les notaires eurent emporté cet acte, qui m'étoit devenu précieux par les noms de tout ce que j'avois l'habitude d'aimer, je vis entrer quatre valets de chambre de M. de Sénange, portant des corbeilles magnifiques, remplies des présents de noces. Les fleurs, les parures, enchantèrent mes compagnes; les plus beaux bijoux m'étoient offerts : ma mère m'en apprenoit la valeur, et se chargeoit de mes remercîments. La troisième corbeille renfermoit les diamants, qu'on admira beaucoup, et dont ma mère me para aussitôt : mais ce qui étonna davantage, fut une paire de bracelets de perles de la plus grande beauté. Ce sont les bracelets, me dit-elle en riant, que je portois le jour où je vous vis à l'Opéra. Mes compagnes furent charmées de me voir si brillante. La quatrième corbeille étoit pleine de jolies bagatelles; c'étoient des présents pour chacune d'elles, car M. de Sénange n'oublioit rien.

Mon frère proposa d'en faire une loterie pour le lendemain : cette idée fut adoptée avec joie, et nous nous séparâmes fort contents les uns des autres. La loterie fut tirée, et le hasard, que je dirigeai, donna à chacune de mes compagnes ce qu'elle auroit choisi. J'obtins la permission d'être mariée dans l'église de mon couvent. A très-peu de différence près, toutes mes journées se passèrent ensuite comme celles dont vous avez été

témoin. Depuis votre arrivée, il y a un intérêt de plus; et il est vif, je vous assure, car je serois fort étonnée si, après moi, vous n'étiez pas ce que M. de Sénange aime le mieux.

Elle a terminé son récit par ces mots, auxquels j'aurois bien voulu changer quelque chose. Un jardinier nous apprit qu'il étoit onze heures. Nous avons couru au bateau : Adèle étoit inquiète de s'être oubliée si longtemps, et ne savoit pas trop comment excuser une pareille étourderie, car M. de Sénange déjeune toujours à dix heures précises.

Nous revenions avec cet empressement, ce bruit de la jeunesse qui s'entend de si loin. Adèle a ouvert la porte du salon avec vivacité; mais elle s'est arrêtée saisie, en y trouvant M. de Sénange établi dans son fauteuil; il paroissoit lire. Dès qu'il nous a vus, il a sonné pour que l'on servît le déjeuner. Il a pris son chocolat sans dire un mot; Adèle n'osoit pas lever les yeux, et nous sommes tous restés dans le plus grand silence. Le déjeuner fini, il a repris son livre; Adèle a apporté son ouvrage près de lui, et je suis remonté dans ma chambre.

Que je suis embarrassé de ma contenance! L'air froid et sévère de M. de Sénange me glace et m'impose au point que, s'il ne me parle pas le premier, il me sera impossible de lui dire une parole. Ah! cette matinée si douce devoit-elle finir par un orage!

LETTRE XXVII

Ce 3 septembre au soir.

Au lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vînt me chercher pour dîner; car j'aurois été trop confus de me retrouver, peut-être seul, avec M. de Sénange, craignant qu'il ne fût encore fâché; mais dans la salle à manger, tout fait diversion. Il n'y a

que les gens timides qui sachent combien on est heureux, quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid ; chaque plat peut devenir un sujet de conversation ; et je ne pouvois guère compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais, comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le désire, en descendant, les gens m'ont averti qu'on m'attendoit pour se mettre à table : j'ai donc été obligé d'entrer dans le salon. Aussitôt qu'Adèle m'a vu, elle s'est levée et a donné le bras à M. de Sénange : je me suis rangé sur leur passage ; et lorsqu'ils ont été devant moi, je leur ai fait une profonde révérence... Apparemment que, sans m'en apercevoir, j'avois supprimé depuis longtemps cette grave politesse ; car M. de Sénange s'est arrêté avec étonnement, m'a regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, et m'a rendu mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle a fait un grand éclat de rire. Il a souri aussi : Venez, m'a-t-il dit, mais ne la laissez plus s'oublier si longtemps : elle ne sait pas encore combien le monde est méchant ; et vous seriez inexcusable de la rendre l'objet d'une calomnie. J'ai voulu lui répondre ; il ne l'a pas permis, et nous sommes allés nous mettre à table. Pendant le repas, il m'a parlé avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, a traité Adèle avec plus de considération, lui a demandé souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; et regardant ses gens avec un sérieux presque sévère, que je ne lui avois jamais vu, il m'a prouvé qu'il falloit rappeler leur respect, lorsqu'on vouloit prévenir leurs malignes observations.

Quoiqu'il soit venu beaucoup de monde après dîner, Adèle a trouvé moyen de m'apprendre que, le matin, M. de Sénange étant resté encore longtemps sans lui parler, cela lui avoit fait tant de peine, qu'elle s'étoit mise à pleurer, sans rien dire non plus; qu'alors il lui avoit demandé ce qui l'affligeoit, et qu'elle lui avoit répondu qu'elle craignoit de l'avoir fâché. Non, a-t-il repris, mais j'ai été malheureux de voir que vous pouviez

m'oublier. Elle l'a assuré que jamais elle n'avoit été plus occupée de lui, et lui a raconté tout ce qu'elle m'avoit dit de son mariage, de sa reconnoissance, des pensionnaires, des goûters. A mesure que je lui parlois, m'a-t-elle dit, la sérénité revenoit sur son visage. *Je vous crois*, a-t-il répondu ; *mais ceux qui ne vous connoissent pas auroient pu interpréter bien mal une promenade si longue, et à une heure si extraordinaire.* J'ai promis d'être plus attentive, et il n'a plus voulu qu'il en fût question. Qu'il est bon ! Henri, et quelle humeur j'aurois eue à sa place ! Mais ne parlons plus de cet instant de trouble ; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de M. de Sénange : combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare !

LETTRE XXVIII

Ce 4 septembre.

Ah ! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir ; et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent ou qui réussissent aux autres hommes. Légère Adèle, comme je vous aimois ! Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle ; c'étoit sa vie entière que j'espérois rendre heureuse ; et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment. Mais je suis trop agité pour écrire à présent ; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête que, pour l'amour d'elle, j'avois si vivement désirée...

LETTRE XXIX

Ce 5 septembre.

Hier matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que M. de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de

monde. Elle l'avoit destinée à être la salle du bal : une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnoissance, étoit réservée pour M. de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, et, sans me laisser le temps de parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie, et surtout d'empêcher qu'il ne la fît demander. Je voulus lui dire combien j'étois heureux du plaisir qu'elle alloit avoir ; elle ne m'écouta point. Je commençai deux ou trois phrases qu'elle interrompoit toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientoit un peu ; cependant, je lui obéis, et j'entrai chez M. de Sénange. Il posa son livre, et me dit en riant que son vieux valet de chambre l'avoit mis dans le secret ; mais qu'il joueroit l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête. Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles ; et il s'amusoit beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyoit qu'il ne s'apercevoit point de tout ce tracas. A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner ; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il. Je revins avec elle ; il eut la complaisance de se dépêcher, et bientôt il nous quitta, en disant, assez naturellement, qu'il alloit passer dans sa chambre.

A peine fut-il sorti du salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes et de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette ; et, à près de deux heures, elle m'envoya prier de descendre chez M. de Sénange. Dès que j'y fus, on vint l'avertir que quelques personnes l'attendoient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, et entra dans le salon : il y trouva ses amis qui s'étoient réunis pour l'embrasser et le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt, les vieillards, la jeunesse, les enfants ; il fut parfait pour tous. Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière ; elle y avoit fait placer une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangèrent ; mais avant de s'asseoir pour dîner, chacun d'eux

prit un verre, et but à la santé de leur bon seigneur : *A sa longue santé!* s'écria Adèle ; *A sa longue santé!* reprirent-ils tous à la fois.

Lorsqu'ils furent assis, nous revînmes dans la salle à manger ; M. de Sénange fut fort gai pendant le repas. Nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture, et vîmes paroître madame la duchesse de Mortagne, son fils et ses deux filles. Je reconnus l'aînée ; c'étoit cette jeune pensionnaire, belle et modeste, qu'Adèle préféroit à toutes, et dont j'avois été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frère à son amie, qui le présenta, à son tour, à M. de Sénange, en lui disant qu'elle avoit prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parents, afin que son bal ne manquât pas de danseurs.

Plusieurs voitures se succédèrent ; et avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux, pour le bonheur et la santé de ce bon vieillard : elle chantèrent une ronde faite pour lui : Adèle commençoit, et elles répétoient ensuite chaque couplet, toutes ensemble. Ce moment fut fort agréable, mais passa bien vite. Après qu'il les eut remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très-gaies : Adèle dit qu'elle désiroit ne pas danser, pour s'occuper davantage des autres.

Je n'avois pas l'idée d'un besoin de plaire semblable à celui qu'elle a montré. Jamais on ne la trouvoit à la même place : elle parloit à tout le monde ; aux mères, pour louer leurs enfants... aux filles, pour demander ce qui pouvoit leur plaire... aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus... Réellement, j'étois confondu ; elle me paroissoit une personne nouvelle. Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle, comme elle traversoit la salle ; mais elle se détourna, et alla causer avec M. de Mortagne, dont la danse brillante fixoit

les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. Il la pria de danser avec lui : et elle qui, dès le commencement du bal, n'avoit pas voulu danser, pour mieux faire les honneurs de sa maison ; elle qui avoit refusé tous les autres hommes, après s'être très-peu fait prier, l'accepta pour une contredanse! Il faut être vrai, Henri, ils avoient l'air bien supérieurs aux autres. On fit un cercle autour d'eux pour les voir et les applaudir. Adèle, enivrée d'hommages, voulut danser encore, et toujours avec M. de Mortagne. Se reposoit-elle un instant ? il s'asseyoit près de sa chaise. Désiroit-elle quelques rafraîchissements? il couroit les lui chercher. Parloit-on d'une danse nouvelle? il étoit trop heureux de la suivre ou de la conduire. Enfin, ils ne se quittèrent plus... Il jouoit avec son éventail, tenoit un de ses gants qu'elle avoit ôtés, et elle rioit de ses folies. Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, et elle le lui laissa. Je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part et d'autre.

A onze heures, les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et l'on aperçut une très-belle illumination. Partout étoient les chiffres de M. de Sénange, partout des allégories à la reconnoissance ; et Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer... Entraînée par mesdemoiselles de Mortagne et leur frère, elle couroit dans les jardins. Je ne la suivis point ; car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais jusqu'à être importun.

M. de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, et resta avec moi. Bientôt nous entendîmes sur la rivière une musique charmante ; et les vifs applaudissements de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle étoit contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, et pria M. de Sénange de faire appeler ses enfants : après bien des cris et des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. M. de Mortagne, en la quittant, lui de-

manda la permission de venir lui faire sa cour..... Elle lui répondit qu'elle seroit très-aise de le voir, sans se rappeler qu'elle m'avoit fait défendre sa porte longtemps, sous le prétexte que sa mère lui avoit commandé de ne recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs avec plus de tendresse qu'elle n'avoit fait à aucune de ses compagnes.

Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Sénange remercia sa femme avec une bonté que je trouvai presque ridicule; car si elle avoit imaginé cette fête pour lui, au moins l'avoit-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. Comme elle montoit dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que j'étois déjà au haut de l'escalier, et elle me dit assez légèrement : *Bonsoir, mylord! — Vous auriez pu me dire bonjour*, lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc? — Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée. —Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué*, reprit-elle avec ironie. Je ne lui laissai pas le plaisir de se moquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. Au détour de l'escalier, je vis qu'elle étoit restée sur la même marche où elle m'avoit parlé, et me suivoit des yeux, elle croyoit peut-être que je m'arrêterois un instant; mais je rentrai tout de suite dans ma chambre. Je vous avois bien dit, Henri, qu'elle étoit coquette ; cependant, j'avoue que je n'aurois jamais cru qu'il fût possible de l'être à cet excès. Certes, je ne suis point jaloux, car je voudrois pouvoir l'excuser ; je voudrois même me persuader qu'un sentiment de préférence l'entraînoit vers ce jeune homme ; alors du moins elle pourroit m'intéresser encore!... Mais elle le voyoit pour la première fois! Que dis-je, pour la première fois? Peut-être l'a-t-elle connu au couvent lorsqu'il y venoit voir ses sœurs. Elle ne l'a jamais nommé, de crainte de se laisser pénétrer. Qui sait si cette fête n'a pas été imaginé pour l'introduire dans la maison? Et voilà cette sincérité que j'adorois, et qui n'étoit qu'un raffinement de coquetterie! Ah! sans les égards que je dois à M. de Sénange, je

serois parti cette nuit même, et elle ne m'auroit jamais revu ; mais je ne resterai pas longtemps, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX

Même jour.

Je n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi. Ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler : c'est moi, insensé ! qui prenois plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui désirois, à me persuader que les défauts que je lui connoissois n'existoient plus, parce qu'ils n'avoient plus l'occasion de se montrer... Elle ne se donnoit pas la peine de paroître bien ; elle ne faisoit que suivre ses premiers mouvements, et il y avoit plus de bonheur que de réflexion dans sa conduite. Il m'auroit été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrois pas pour le déjeuner : mais j'entends du bruit dans le corridor... c'est la marche de M. de Sénange... la voix d'Adèle... On frappe à ma porte... ah! vient-elle jouir de ma peine ? . . . . . .

Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendois point, sont venus voir si je n'étois pas plus malade qu'on ne leur avoit dit. M. de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant qu'en bons maîtres de maison, ils désiroient savoir si je n'avois besoin de rien... Il s'est assis près de moi, et m'a questionné avec beaucoup d'intérêt sur ma santé. Pendant ce temps, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fût venue que pour le conduire. Elle étoit pâle ; elle n'a pas levé les yeux... j'étois assez faible pour souffrir de son embarras. Je sais qu'en France les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne ; mais le souvenir de nos usages

donnoit à la visite d'Adèle un charme qui me troubloit malgré moi. Que je voudrois que cette maudite fête n'eût jamais eu lieu!... Elle ne m'a rien dit; seulement, en s'en allant, elle m'a demandé si je descendrois dîner? Je lui ai répondu que je serois dans le salon à trois heures.

Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme; j'avois tort de craindre sa présence, je ne l'aime plus... mais je sens un vide que rien ne peut remplir. Adèle occupoit toute ma pensée, étoit l'unique objet de tous mes vœux;... ce qui m'entoure m'est devenu étranger... Adèle n'est plus Adèle. Il me semble aussi que M. de Sénange n'est plus le même... et moi!... moi! que ferais-je de moi?...

LETTRE XXXI

Même jour.

Comment oser l'avouer? j'ai trouvé qu'elle avoit raison, que j'étois trop heureux : je vous assure que j'ai été injuste; écoutez-moi. A trois heures, je suis descendu dans le salon, ainsi que je l'avois promis. Adèle travailloit; elle ne m'a pas regardé; j'ai cru apercevoir qu'elle pleuroit. Ne me sentant plus la force de lui faire aucun reproche, je me suis éloigné, et j'ai été prendre, le plus indifféremment que j'ai pu, un livre à l'autre bout de la chambre. Elle continuoit son ouvrage sans lever les yeux : bientôt j'ai vu de grosses larmes tomber sur son métier : toutes mes résolutions m'ont abandonné; je me suis rapproché, et, entraîné malgré moi : Adèle, lui ai-je dit, je n'existois que pour vous! daigneriez-vous partager une si tendre affection? pouvez-vous seulement la comprendre? Elle a levé ses yeux au ciel : nous avons entendu le pas de M. de Sénange; j'ai été reprendre mon livre.

Peu de temps après nous avons passé dans la salle à manger :

j'ai essayé d'amuser M. de Sénange, mais il y avoit trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle n'a pas dit un mot. En sortant de table je l'ai priée tout bas de m'écouter un instant avant la fin du jour : elle l'a promis par un signe de tête. Selon notre usage, j'ai joué aux échecs avec M. de Sénange; il m'a gagné, ce qui lui arrive rarement.

A six heures, il est venu du monde : Adèle a proposé une promenade générale : elle l'a suivie quelque temps ; mais peu à peu elle a ralenti sa marche, et nous nous sommes trouvés seuls, assez loin de la société. J'avois mille questions à lui faire, et cependant j'étois si troublé, qu'il ne m'en venoit aucune. Enfin, je lui ai demandé si elle connoissoit M. de Mortagne avant le bal : elle m'a assuré que non. M. de Mortagne, m'a-t-elle dit, est un parent très-éloigné de ma mère, et le chef de sa maison. Quoiqu'elle l'ait toujours recherché avec soin, elle n'a jamais permis que je le visse au couvent : depuis que j'en suis sortie, vous savez dans quelle solitude j'ai vécu. J'aime beaucoup ses sœurs ; mais M. de Mortagne, je ne le connois pas.— Pourquoi donc avez-vous été si coquette avec lui? Qu'appelez-vous coquette? m'a-t-elle demandé avec son ingénuité ordinaire. Comment! me suis-je écrié, vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez si bien traité! Elle m'a répondu qu'elle ne savoit ni la faute qu'elle avoit commise, ni ce qui m'avoit fâché. Dans le commencement du bal, m'a-t-elle dit, vous regardant comme de la maison, j'ai cru qu'il étoit mieux de s'occuper des autres : à la fin, la gaieté de mes compagnes m'a gagnée; tout le monde me prioit de danser; j'en avois bien envie : M. de Mortagne danse mieux que personne, et je l'ai préféré. — Mais il tenoit vos gants ; il a gardé votre bouquet! — J'ai trouvé très-singulier, très-ridicule qu'il y attachât du prix; et je les lui ai laissés, parce que je n'y en mettois aucun. — Vous ne savez donc pas, Adèle, que ce sont des

faveurs que je n'aurois jamais pris la liberté de vous demander? et si quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous aviez portées, au moins n'ai-je pas osé vous le dire. Pourquoi? m'a-t-elle répondu avec tristesse : cela m'auroit appris à n'en laisser jamais à d'autres. A ces mots, Henri, j'ai tout oublié : je lui ai juré de lui consacrer ma vie. La plus tendre reconnoissance s'est peinte dans ses yeux; elle me remercioit d'un air étonné, et comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant. Quelle ravissante simplicité! Bientôt toute la compagnie nous a rejoints; il a fallu la suivre.

Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'étoit servie, sont revenues à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochois. Je suis heureux : je me le dis, je me le répète; maintenant, je suis obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devroit craindre de blesser une âme tendre! elle peut guérir; mais qu'un rien vienne la toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux; et pourtant une voix secrète me dit que je ne pourrois pas voir une fête, un bal, sans une sorte de peine; le son d'un violon me feroit mal. Ah! mon bonheur ne dépend plus de moi.

Ce soir, mon valet de chambre m'a remis une lettre qu'il m'a dit avoir été apportée avec mystère, et qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant. Une femme très-malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours : sans doute elle a vu combien elle m'inspiroit de pitié. Je ne puis trouver le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas lui écrire non plus; car cela pourroit paroître extraordinaire.... mais je ne serai qu'un jour loin d'elle.... cependant, si cette courte absence, surtout au moment de notre explication, alloit lui déplaire!... Oh! non.... elle ne sauroit soupçonner un cœur comme le mien.

LETTRE XXXII

Paris, ce 6 septembre.

Voici la lettre qui m'a fait partir si brusquement; jugez, Henri, si je pouvois m'en dispenser.

COPIE DE LA LETTRE DE LA SŒUR EUGÉNIE, RELIGIEUSE AU COUVENT OU ADÈLE A ÉTÉ ÉLEVÉE.

C'est moi, mylord, qui ose m'adresser à vous; c'est cette jeune religieuse qui faisoit la prière le jour que vous vîntes voir le service des pauvres, au couvent de Sainte-Anastasie. Il me parut alors que vous deviniez la douleur dont j'étois accablée. J'aperçus dans vos regards un sentiment de compassion qui adoucit un peu mes profonds chagrins; je bénis votre bonté; je vous dus un bien incalculable pour les malheureux, celui de cesser un moment de penser à moi! celui plus grand encore d'oser prier le ciel pour vous, mylord, qui, peut-être, n'avez aucun désir à former. Hélas! depuis longtemps, j'ai cessé d'invoquer Dieu pour moi-même; pour moi, qui l'offense sans cesse, qui, tour à tour, gémissant sur mon état, ou succombant sous le poids des remords, vis dans le désespoir du sacrifice que j'ai fait à la vanité. Mais, permettez-moi de chercher à m'excuser à vos yeux; pardonnez, si j'ose vous occuper un instant de moi, et vous parler des peines qui m'ont poursuivie depuis que je suis au monde.

J'avois huit ans, lorsque ma mère mourut; je la pleurai alors avec toute la douleur qu'un enfant peut éprouver; mais je ne sentis véritablement l'étendue de la perte que j'avois faite, qu'après que l'âge m'eut appris à comparer, et que le bonheur de mes compagnes m'eut en quelque sorte donné la mesure de ma propre infortune. Alors il me sembla que ma mère m'étoit

enlevée une seconde fois : je lui donnai de nouvelles larmes, et je repris un deuil que je ne quitterai jamais.

Depuis, toutes les années de ma jeunesse ont été marquées par l'adversité. Mon père mourut de chagrin, à la suite d'une banqueroute qui lui enlevoit tout son bien. Un seul de ses amis me conserva de l'intérêt ; je le perdis avant qu'il eût pu assurer mon sort. Il ne me restoit plus que quelques parents éloignés ; les religieuses leur écrivirent. Les uns refusèrent de se charger de moi; d'autres ne répondirent même pas : enfin, mylord, que vous dirai-je? je me vis à dix-sept ans sans amis, sans famille, sans protecteurs, à la veille d'éprouver toutes les horreurs de la plus affreuse pauvreté.

On avoit cru soigner beaucoup mon éducation, en m'apprenant à chanter, à danser; mais je ne savois exactement rien faire d'utile : d'ailleurs j'aurois rougi alors de travailler pour gagner ma vie, et j'étois encore plus humiliée qu'affligée de ma misère. Les religieuses seules m'avoient témoigné quelque pitié : leur retraite me parut une ressource contre les malheurs qui m'attendoient. Elles s'engagèrent à me recevoir sans dot, si je pouvois supporter les austérités de la maison. L'effroi de me trouver sans asile, si elles ne m'admettoient pas, me donna une exactitude à suivre la règle, qu'elles prirent pour de la ferveur. Tout entière à cette crainte, je passai l'année d'épreuve, sans considérer une seule fois l'étendue de l'engagement que j'allois contracter. Je n'avois devant les yeux que le malheur et l'humiliation où je serois plongée, si elles me rejetoient dans le monde. Mais, comme celui qui tombe et meurt en arrivant au but, le jour même que je prononçai mes vœux, fut le premier instant où les plus tristes réflexions vinrent me saisir. Le soir, en rentrant dans ma cellule, je pensai avec terreur que je n'en sortirois que pour mourir. Je la regardai pour la première fois. Imaginez, mylord, un petit réduit de huit pieds carrés, une seule chaise de paille, un lit de serge verte, en

forme de tombeau, un prie-Dieu, au-dessus duquel étoit une image représentant la mort et tous ses attributs. Voilà ce qui m'étoit donné pour le reste de ma vie!... Je regardai encore la petitesse de cette chambre; et, involontairement, j'en fis le tour à petits pas, me pressant contre le mur, comme si j'eusse pu agrandir l'espace, ou que ce mur dût fléchir sous mes faibles efforts : je me retrouvai bientôt devant cette image, qui m'annonçoit ma propre destruction. En l'examinant plus attentivement, j'aperçus qu'on y avoit écrit une sentence de Massillon : je pris ma lampe, et je lus que *le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau.* Ces idées m'accabloient; je retombai sur ma chaise. Reprenant ensuite quelques forces, je m'approchai encore de ce tableau; je le détachai pour le considérer de plus près. Mais comme il suffit, je crois, d'être malheureux, pour que rien de ce qui doit déchirer l'âme n'échappe à l'attention; après avoir lu, regardé, relu, je le retournai machinalement, et ce fut pour voir ces paroles de Pascal, écrites d'une main tremblante[1] : *Si l'éternité existe, c'est bien peu que le sacrifice de notre vie pour l'obtenir; et si elle n'existe pas, quelques années de douleur ne sont rien...* Ce doute sur l'éternité, ma seule espérance; ce doute qui ne s'étoit jamais offert à moi, m'épouvanta; je me jetai à genoux. Je ne regrettois pas ce monde que j'avois quitté, et qui m'effrayoit encore; mais les vœux éternels que je venois de prononcer me firent frémir. Je versois des larmes, sans pouvoir dire ce que j'avois; je me désolois, sans former aucun souhait; je ne sentois qu'un mortel abattement, dont je ne sortois que par des sanglots prêts à m'étouffer. Enfin, je fus rendue à moi-même par le son de la cloche qui nous appeloit à l'église; je m'y traînai. Ma voix qui, jusque-là, s'étoit fait entendre par-dessus celle de

[1] Lorsqu'une religieuse meurt, sa cellule, ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à la nouvelle postulante; ces paroles avoient été probablement écrites par la dernière qui avoit occupé cette chambre.

toutes mes compagnes, ma voix étoit éteinte : j'étois debout, assise comme elles, suivant tous leurs mouvements, sans savoir ce que je faisois. Après l'office, les religieuses se mirent à genoux, pour faire chacune tout bas une prière particulière à sa dévotion. Je me prosternai aussi. A cette même place, où, la veille encore, j avois invoqué le ciel avec tant de confiance, je joignis mes mains avec ardeur; et, baignée de larmes, je m'humiliai devant Dieu; je lui demandai, je le suppliai, de détruire en moi le sentiment et la réflexion. Je sortis de l'église avec mes compagnes; et, pendant quelques jours, je fus un peu plus tranquille : mais je n'étois plus la même; tout m'étoit devenu insupportable.

La supérieure, dont la bonté est celle d'un ange, lisoit dans mon âme. J'en jugeois aux consolations qu'elle me donnoit; car jamais un reproche n'est sorti de sa bouche; jamais non plus elle n'a voulu entendre mes douleurs. Un jour que, seule avec elle, je me mis à fondre en larmes, les siennes coulèrent aussi : *Pleurez, mon enfant*, me dit-elle; *pleurez, mais ne me parlez point. En voulant exciter la compassion des autres, on s'attendrit soi-même : on passe en revue tous ses maux; et s'il est quelque circonstance qui nous ait échappé, on la retrouve, et elle nous blesse longtemps. D'ailleurs, vous vous révolteriez si, désirant vous donner du courage, je m'efforçois de vous persuader que vous êtes moins à plaindre. Votre foiblesse s'autoriseroit de ma pitié, pour se laisser aller au désespoir; et vous imagineriez peut-être, qu'il n'est point d'exemple d'un malheur semblable au vôtre.... Combien vous vous tromperiez!... Interdisez-vous donc la plainte, ma chère enfant : mais soyez avec moi sans cesse; et, puissiez-vous faire usage de ma raison et de la vôtre!*

Depuis cet instant, je ne la quittai plus. Souvent je me désolois; et elle ne paroissoit y faire attention que pour essayer de me distraire. Quelquefois je riois jusqu'à la folie; alors elle me regardoit avec compassion, mais sans me montrer jamais ni

impatience ni humeur. Le croiriez-vous, mylord? son inaltérable douceur me fatigua; combien il falloit que le malheur m'eût aigrie! Bientôt, loin de la chercher, je l'évitai; je m'enfonçai dans ma cellule, pour être seule : et là, je pensois sans cesse à cet état, où l'on ne conserve de la vie que les tourments; où, tous les jours, toutes les heures de chaque jour se ressemblent; à cet état qui seroit la mort, si l'on pouvoit y trouver le calme. Ma santé dépérissoit; j'allois succomber, lorsqu'un jour que la supérieure étoit venue me retrouver dans ma chambre, on accourut l'avertir que tout un pan de mur du jardin étoit tombé. Elle y alla; je la suivis : la brèche étoit considérable; et je ne saurois vous rendre le sentiment de joie que j'éprouvai en revoyant le monde une seconde fois. A cet instant, je ne me sentis plus; je riois, je pleurois tout ensemble. Les religieuses arrivèrent successivement; la supérieure, pour leur cacher mon trouble, me renvoya. Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étois dans le jardin; cette brèche donnoit dans les champs, et me laissoit apercevoir un vaste horizon. Je contemplai le lever du soleil avec ravissement. La petitesse de notre jardin, la hauteur de ses murs, nous empêchent de jouir de ce beau spectacle. Je me mis à genoux; mon cœur m'échappa, comme malgré moi; et, dans ce moment d'émotion, je fis une courte prière avec ma première ferveur. Ce jour, je retournai à l'église, je chantai l'office, et j'y trouvai même une sorte de plaisir.

La foiblesse de ma santé me laissoit une liberté dont les religieuses ne jouissent que lorsqu'elles sont malades. J'en profitois pour ne plus quitter le jardin, mais sans oser franchir la ligne où le mur avoit marqué la clôture : car, dès que la possibilité de sortir se fut offerte, les malheurs qui m'attendoient dans le monde se présentèrent à mon esprit plus fortement que jamais. Je restois des jours entiers sur un banc, qui est en face de cette brèche; souvent sans me rappeler le soir une seule

des réflexions qui m'avoient fait tant souffrir. La supérieure fit venir les ouvriers; l'architecte décida qu'il falloit abattre encore une portion de ce mur avant de le réparer. Chaque coup de marteau, chaque pierre qu'on emportoit, me donnoit un mouvement de joie; il sembloit que la paix rentrât dans mon âme à mesure que l'espace s'étendoit. Mais bientôt ils atteignirent l'endroit où ils devoient s'arrêter. Rien ne pourroit vous peindre le saisissement que j'éprouvai, lorsqu'un matin, venant, comme à l'ordinaire, pour m'établir sur ce banc, j'aperçus qu'il y avoit une pierre de plus que la veille : on commençoit à rebâtir!... Je jetai un cri d'effroi, et cachant ma tête dans mes mains, je courus vers ma cellule, comme si la mort m'eût poursuivie : j'y restai jusqu'au soir, anéantie par la douleur. Ce même jour vous entrâtes dans le monastère avec madame de Sénange; je ne le sus qu'à l'heure du service des pauvres, seul devoir auquel je n'avois jamais manqué. Votre regard, votre pitié, seront toujours présents à mon cœur. Le lendemain, la supérieure m'apprit par quel hasard vous aviez eu la curiosité de voir notre maison. Elle me parla avec attendrissement de votre extrême bonté, de cette bonté qui va au-devant de tous les infortunés, et qui les secourt d'abord, sans s'informer s'ils ont raison de se plaindre. Avec quelle reconnoissance elle me parla aussi de la donation que vous veniez de faire à notre hôpital! Vous avez vu ces malheureux un moment; et vos bienfaits les suivront par delà votre existence.... Ah! j'ose vous en remercier, moi, que le malheur unit, attache, à tout ce qui souffre!

Les jours suivants, je retournai au jardin; je m'y traînois lentement, comme on marche au supplice; je crois qu'une force surnaturelle m'y conduisoit.... Ce mur s'élevoit avec une rapidité qui me désespéroit. Quelquefois, ne pouvant plus supporter l'activité des ouvriers, je fermois les yeux, et restois là, absorbée dans mes vagues et sombres rêveries. En

me réveillant de cette espèce de sommeil, leur travail me paroissoit doublé; je m'éloignois, mais sans être plus tranquille. Absente, présente, jour et nuit, à toute heure, je voyois ce mur, éternellement ce mur, qui s'avançoit pour refermer mon tombeau. Je ne priois plus, car je n'osois rien demander. Alors Dieu, oui, Dieu, sans doute, rejetant un sacrifice profané par les motifs humains qui m'avoient décidée, Dieu m'inspira de m'adresser à vous. J'espérai dans votre bonté si compatissante. Cependant, la première fois que la pensée de manquer à mes vœux se présenta, je la repoussai avec horreur: mais hier, le mur étoit presque achevé!... encore un instant, et votre pitié même ne pourroit plus me secourir.... Arrachez-moi d'ici, mylord, arrachez-moi d'ici. Demain, à la pointe du jour, je me trouverai sur ce mur; les décombres m'aideront à monter : si vous daignez vous y rendre, je vous devrai plus que la vie. Mylord, ne rejetez pas ma prière : au nom de tout le bonheur que vous devez attendre, des peines que vous pouvez craindre, ayez pitié de moi.

Sœur Eugénie.

P. S. Mylord, je n'abuserai point de votre bienfaisance; je refuserois la fortune, s'il falloit avec elle vivre dans l'oisiveté. Placez-moi dans une ferme; donnez-moi des travaux pénibles, un désert où je puisse au moins fatiguer mon inquiétude. Mylord, songez que vous pouvez prononcer mon malheur éternel.

Il étoit près de onze heures lorsque je reçus cette lettre; n'ayant pas le temps d'envoyer chercher des chevaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de M. de Sénange : un peu d'argent me répondit de son zèle et de sa discrétion. Je montai en voiture avec mon fidèle John; nous fûmes bientôt arrivés. Je reconnus facilement la portion de mur qui venoit d'être bâtie; cette pauvre religieuse n'y étoit pas encore. Nous

eûmes le temps de rassembler des pierres pour nous approcher de la hauteur de cette brèche. Je commençois à craindre qu'elle n'eût rencontré quelque obstacle, lorsque je la vis paroître; elle se laissa glisser doucement, et nous la reçûmes sans qu'elle se fût fait aucun mal. Épuisée par la violence de tous les sentiments qu'elle venoit d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture, que je fis partir bien vite. L'agitation et le bruit la rappelèrent à la vie; et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis qu'elle étoit libre, et que l'honneur et le respect veilleroient sur son asile.

Nous arrivâmes à l'hôtel garni où j'ai conservé mon appartement. Elle s'étoit enveloppée avec tant de soin, qu'on ne pouvoit deviner son état de religieuse. Je lui parlois avec les égards les plus respectueux, pour prévenir la première pensée qui auroit pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage étoit pâle ; ses grands yeux noirs, presque éteints, suivoient sans intérêt les personnes qui marchoient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air résigné de la vertu souffrante, intéressoient l'hôtesse: j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un instant : et, me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il seroit dangereux que cette femme pénétrât son secret. Je pensois bien qu'elle ne le diroit pas, car je la savois sensible et bonne ; mais je croyois qu'en forçant ainsi Eugénie à dissimuler sa peine, elle la sentiroit moins vivement... Mon cher Henri, on fait bien des découvertes dans le cœur humain, lorsqu'on a un véritable désir de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate aperçoit de moyens au delà de cette pitié ordinaire, qui ne sait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune! La crainte de parler, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir quelques moments ma pauvre religieuse.

Ce matin, elle s'est rendue dans le salon dès qu'elle a su que je l'y attendois. J'ai cherché les choses les plus rassurantes et les plus douces à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendois comme un devoir ; c'étoit son frère, un ancien ami, qui étoit auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner ainsi toutes les expressions de la reconnoissance ; et nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement, quand elle y seroit, que comme d'affaires qui nous étoient communes. Nous avons été d'avis qu'il falloit partir sur-le-champ, pour être certain d'échapper à toutes les poursuites ; quoique j'espère que l'esprit et la bonté de la supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, à qui je puis me fier, la conduira chez le docteur Morris, chapelain de ma terre. Elle trouvera dans sa respectable famille, sinon de grands plaisirs, au moins la tranquillité ; et elle a tellement souffert, que la tranquillité sera pour elle le bonheur.

Adieu, je vais retrouver Adèle ; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire ; car, j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 septembre.

Adèle est malade ; elle a refusé de me voir. Cependant, M. de Sénange est calme : il m'a dit, d'un air assez indifférent, qu'on ne savoit pas encore ce qu'elle avoit, mais que ce ne seroit vraisemblablement rien. Rien ! et elle ne veut pas me recevoir... Les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire... Je ne vois point entrer de médecin. Il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que M. de Sénange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime, lorsqu'on est vieux ? Ah ! j'espère que je mourrai jeune... J'éprouve une agita-

tion que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas permis de savoir comment elle est; j'étonne quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir !... Je viens de passer devant sa chambre, je suis resté longtemps contre sa porte; je n'ai entendu aucun mouvement; peut-être qu'elle se trouvoit mal !... Mais non, il y auroit eu de l'agitation autour d'elle; je n'ai vu aucune de ses femmes; tout étoit fermé... Que devenir? mon ami, je croyois que j'avois été malheureux ! Oh non, je ne l'avois jamais été... M. de Sénange me fait dire de descendre pour dîner : il sort de chez elle, je cours le joindre...

7 septembre soir.

C'étoit tout simplement pour dîner avec du monde qu'il me faisoit avertir. J'ai trouvé, comme dans un autre temps, quelques personnes qui étoient venus de Paris. Adèle est malade ! et rien ne paroissoit changé dans la manière de vivre : seulement M. de Sénange étoit froid avec moi. D'abord, j'ai aimé cette distinction; c'étoit me dire que nous éprouvions la même peine. Mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avoit, lorsque après le dîner, au lieu de prendre mon bras, selon son usage, il a sonné un de ses gens, et m'a dit avec une politesse embarrassée, qu'il alloit voir sa femme... Sa femme ! jamais il ne la nomme ainsi. Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées à la fois me sont venues à l'esprit. Il n'y a point d'émotion que je n'aie éprouvée, point de petites habitudes que je ne me sois rappelées... Ah ! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe? Je m'étois assis dans le fauteuil d'Adèle; j'y trouvai même un peu de tranquillité, et me rappelois avec douceur les moments que nous avions passés ensemble; lorsque tout à coup une voix secrète a semblé me reprocher d'avoir pris sa place, me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus... Cette

pensée m'a causé une terreur si vive, que je me suis précipité à l'autre bout de la chambre. En me retournant, j'ai vu encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, et tout ce désordre d'une personne qui étoit là il y a peu d'instants, et qui peut-être n'y reviendra plus... J'ai fermé les yeux et me suis enfui, sans oser jeter un regard derrière moi.

Revenu dans ma chambre, je me suis empressé de prendre le portrait d'Adèle que je possède encore. Vous serez peut-être surpris que j'aie osé le garder jusqu'à présent ; il est vrai que, dans le premier moment, je ne voyois que le danger de le conserver ; mais bientôt, peu à peu, de jour en jour, je me suis accoutumé à cette crainte : je me suis fait aussi un bonheur nécessaire de regarder ce portrait. D'ailleurs, enhardi par la certitude que M. de Sénange ne va jamais dans le cabinet où il était serré, je remettois toujours au lendemain à m'en séparer.

Combien, dans les angoisses que j'éprouvois, ce portrait me devenoit cher ! Avec quelle émotion je contemplois les traits d'Adèle, son regard serein, ce doux sourire, sa jeunesse qui devoit me promettre pour elle de nombreuses années ! Je me sentois plus tranquille ; et, quoique encore effrayé, j'osois espérer de l'avenir.

LETTRE XXXIV

Ce 8 septembre.

Ne soyez pas trop sévère ; ayez pitié de votre pauvre ami. Je ne suis plus le même : ou j'éprouve le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé de douleur ; tout est passion pour moi. Adèle gardoit la chambre ; j'étois dévoré d'inquiétude ; je craignois qu'elle ne fût menacée de quelque maladie violente. Je ne la

voyois pas; je croyois que je ne devois plus la revoir ; son tombeau étoit devant mes yeux : je voulois mourir. Eh bien! elle n'étoit seulement pas malade ; c'étoit un caprice, ou l'envie de me tourmenter, et d'essayer son empire. Mon ami, est-ce que je serai comme cela longtemps?

Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement. J'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles. Sa femme de chambre n'avoit point refermé la porte; jugez de mon étonnement! Adèle étoit levée ; elle paroissoit triste, mais tout aussi bien qu'à l'ordinaire. Dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est animé... *Que voulez-vous, monsieur? laissez-moi*, m'a-t-elle dit ; *laissez-moi, je ne veux voir personne.* Ses femmes étoient présentes; tremblant, je me suis retiré. Elle a fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi ; j'ai regagné ma chambre et me suis perdu en conjectures. Qu'est-il arrivé! Qu'ai-je fait? Que peut-on lui avoir dit de moi? Seroit-ce de la jalousie? O Dieu! de la jalousie! Que je serois heureux! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LETTRE XXXV

Ce 8 septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander à Adèle la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle étoit souffrante... Est-ce qu'il seroit vrai? on peut être malade sans être changé... Mais non ; M. de Sénange, ses femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont assuré qu'elle étoit beaucoup mieux. Je n'y puis rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne descendroit pas pour dîner. Il m'étoit impossible de me trouver tête à tête avec M. de Sénange; j'avois besoin de distraction ; et je sentois que ce n'étoit qu'en

me plaçant au milieu d'objets indifférents pour moi que je pourrois me retrouver.

Avec ce projet, j'ai été dans la campagne sans savoir où j'allois : je marchois comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne sais combien de temps j'avois couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin une jeune fille m'a crié : *Monsieur, voulez-vous des bouquets ?* Et à qui les donnerois-je ? lui ai-je répondu. Les larmes me sont venues aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs !... Apparemment que j'étois pâle et défait, car cette jeune fille me regardoit avec compassion. Vous avez l'air tout malade, m'a-t-elle dit ; entrez chez nous pour vous reposer. Je l'ai suivie machinalement ; elle m'a fait asseoir sur un mauvais banc, près de leur maison, et se tenant debout devant moi, elle m'a regardé quelque temps avec un air d'inquiétude et de curiosité. Enfin, elle m'a dit : Voulez-vous prendre un bouillon ? Nous avons mis le pot-au-feu aujourd'hui, car c'est dimanche. Je lui ai demandé seulement un morceau de pain et un verre d'eau : elle m'a apporté du pain noir, et, dans un pot de grès, de l'eau assez claire. Après avoir été assis un moment, je commençois à sentir toute ma lassitude, et je restois sur ce banc sans pouvoir m'en aller. Alors cette jeune fille m'a appris que son père étoit jardinier fleuriste ; qu'il étoit à l'église avec toute sa famille ; qu'elle étoit restée parce que c'étoit à son tour de garder la maison ; mais qu'ils alloient bientôt rentrer, et que sa mère, qui s'entendoit très-bien aux maladies, me diroit ce que j'avois.

Je l'ai remerciée par un signe de tête ; et, fermant les yeux, je me suis mis à rêver à la bizarrerie de ma situation et au caractère d'Adèle. J'ai été bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui m'a crié avec effroi : Monsieur, ouvrez donc les yeux, vous me faites peur comme cela ! J'ai souri de sa frayeur : pour la dissiper et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avoit témoigné, je m'efforçois de lui parler : je lui ai demandé si elle avoit des frères et des sœurs. Onze, m'a-t-elle répondu, en faisant une

petite révérence, et je suis l'aînée. — Quel âge avez-vous? — Quatorze ans, et je me nomme Françoise. A chaque réponse elle faisoit sa petite révérence. Votre père gagne-t-il bien sa vie? — Oui ; si ma mère n'avoit pas toujours peur de manquer, nous ne serions pas mal. Notre malheur, c'est que dans l'été les bouquets ne se vendent rien, et que l'hiver toutes les dames en veulent, qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas. Alors nous avons entendu le chien aboyer, et la famille est rentrée. Dès que le père et la mère ont pu m'apercevoir, ils ont appelé Françoise, lui ont parlé longtemps bas, puis, s'approchant, ils m'ont salué tous deux. Je leur ai dit combien Françoise avoit eu soin de moi. Ah ! c'est une bonne fille, a dit le père en lui frappant doucement sur l'épaule. Bah ! a repris la mère, pourvu qu'elle perde son temps, c'est tout ce qu'il lui faut. La petite mine de Françoise, qui s'étoit épanouie d'abord, s'est rembrunie bien vite. Combien les parents devroient craindre de troubler la joie de leurs enfants! Il me semble que je remercierois les miens, si je les entendois rire, si je les voyois contents : mais je me promettois bien de dédommager Françoise. Sa mère s'est assise près de moi ; elle m'a offert une soupe, je l'ai refusée. Le bon père m'a proposé une salade du jardin : Oh ! une salade, m'a-t-il dit en riant, comme vous n'en avez jamais mangé. Ce visage brûlé par le soleil, ce corps que la fatigue avoit courbé, sa bonne humeur, m'inspiroient une sorte d'affection mêlée de respect ; j'ai accepté sa salade pour ne pas le chagriner en le refusant. Françoise a couru bien vite la cueillir ; sa mère (madame Antoine) m'a présenté ses autres enfants, quatre garçons et six filles. A chaque enfant, elle crioit d'une voix aigre : *Otez votre chapeau, monsieur ; faites la révérence, mamzelle ;* et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père a dit à sa femme d'aller accommoder ma salade ; il est resté avec moi. Je lui ai demandé avec quoi il pouvoit entretenir cette nombreuse famille. Avec mes fleurs, m'a-t-il dit ; quand elles réussissent, nous sommes bien. Ma

femme, comme vous avez vu, gronde un peu, mais c'est sa façon ; et puis nous y sommes faits ; Françoise chante, et cela m'amuse. Combien gagnez-vous par an? — Ah ! je vis sans compter ; tous les soirs j'ajoute à mes prières : *Mon Dieu, voilà onze enfants ; je n'ai que mon jardin, ayez pitié de nous ;* et nous n'avons pas encore manqué de pain. — Vous devez beaucoup travailler? — Dame, il faut bien un peu de peine ; dans ma jeunesse, il n'y en avoit pas trop ; à présent la journée commence à être lourde. Mais Françoise m'aide : elle porte les bouquets à la ville : Jacques, le plus grand de nos garçons, entend déjà fort bien notre métier ; les petits arrachent les mauvaises herbes : à mesure que je m'affoiblis, leurs forces augmentent ; et bientôt ils se mettront tout à fait à ma place. Je ne suis pas à plaindre. Quoi ! lui ai-je dit avec une chaleur qui auroit été cruelle si elle avoit été réfléchie, quoi ! vous ne vous plaignez pas ! Onze enfants... un jardin... et vous dites que vous êtes content ! Oui, m'a-t-il répondu, fort content ! Il ne nous est mort aucun enfant ; nous n'avons encore rien demandé à personne : pourquoi nous plaignez-vous ? Vous autres grands, on voit bien que vous ne connoissez pas les gens de travail. On a raison de dire que la moitié du monde ne sait pas comment l'autre vit.

Que de réflexions fit naître en moi cet exemple de vertu et de modération, moi, qui ne me suis jamais trouvé heureux dans une position qu'on appelle brillante !... J'ai serré la main de ce bon vieillard. Il n'avoit pas prétendu m'instruire ; et c'est peut-être pour cela que sa sagesse a si vivement frappé mon cœur...

Madame Antoine et Françoise ont apporté une petite table avec ma salade : le bon père avoit raison ; jamais je n'en avois trouvé d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardoit avec l'air satisfait de lui-même. Madame Antoine et Françoise restoient debout devant moi ; et quoique je fusse sûr qu'elles n'avoient rien de plus à me donner, elles sembloient attendre que je leur demandasse quelque chose, et se tenoient prêtes à

me servir. Les enfants aussi se sont rapprochés peu à peu ; je ne les effrayois plus. Le père m'a prié de venir voir son jardin : le terrain étoit si peu étendu, si précieux, qu'on n'y avoit laissé que de petits sentiers où nos pieds pouvoient à peine se placer. Nous marchions l'un après l'autre; et la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivoit, comme s'ils entroient dans ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvois quelque chose de triste à ne voir que des arbustes dépouillés, des tiges dont on avoit coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus pour les vendre. Cela me présentoit l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmosphère. Je pensois, pour la première fois, que les inquiétudes du besoin pouvoient être attachées à la croissance d'une fleur !... J'ai abrégé cette promenade qui me devenoit pénible. Revenu près de la maison, j'ai appelé Françoise, et lui ai donné quelques louis pour s'acheter un habit : sa mère les lui a arrachées des mains, en disant qu'il falloit garder cela pour les provisions de l'hiver. J'y aurois songé, lui ai-je répondu avec humeur ; et j'ai encore donné à ma petite Françoise : puis j'ai offert au bon père de quoi habiller tous ses enfants, et j'ai demandé que cette somme ne fût employée qu'à cet usage. Je m'en allois, lorsque j'ai réfléchi que j'avois pu affliger madame Antoine, en m'occupant plutôt du plaisir des enfants que des besoins du ménage ; je sentois que les sollicitudes d'une mère sont encore de l'amour, et que son avarice n'est souvent qu'une sage précaution. Je suis alors retourné vers elle, et lui ai serré la main : Je reviendrai, lui ai-je dit, pour les provisions de l'hiver. Ah ! vous reviendrez ! s'est écriée Françoise. Il reviendra ! disoient les petits. Vous le promettez ? dit le père. Ne nous oubliez pas, dit la mère. Françoise tenoit mon habit, le père une de mes mains, la mère s'étoit saisie de l'autre, les enfants se pressoient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de

ces bonnes gens, en pensant au bonheur que je leur avois procuré, j'oubliois mes propres peines ; et quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciois le ciel d'être né sensible.

Après les avoir quittés, je suis revenu tranquille par ce même chemin que j'avois traversé avec tant d'agitation. Le jour étoit sur son déclin ; j'admirois les derniers rayons du soleil : la paix de cette bonne famille avoit passé dans mon âme. Pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour ; car j'ai pensé que, si je ne pouvois pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvoit y avoir sans elle des moments de satisfaction. Plus calme, j'ai cru que sa colère étoit trop injuste pour durer ; et, en repassant devant son appartement, je me suis dit avec une tristesse moins douloureuse : Si elle a eu pour moi une affection véritable, nous nous raccommoderons bientôt ;... et si elle ne m'aimoit pas !... si Adèle ne m'aimoit pas ! ah ! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur !

P. S. Il est dix heures ; on vient de me dire que M. de Sénange est avec elle ; je vais m'y présenter encore. Il est bien difficile que, chez eux, ils continuent longtemps à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI

Une heure du matin.

Je la quitte, Henri : c'est cet infernal cocher qui a tout dit ; c'est sa maladroite indiscrétion qui m'a jeté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites. J'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé ; M. de Sénange étoit près d'elle. Ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, a eu l'air de les étonner l'un et l'autre : je me suis assez légèrement excusé de

n'être point revenu pour dîner. M. de Sénange m'a demandé d'un air froid où j'avois été; je lui ai répondu que, sans m'en apercevoir, je m'étois trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré à temps. Je me suis mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin... Pas la plus petite interruption de M. de Sénange, ni d'Adèle. Cependant, lorsque j'en suis venu aux adieux de cette bonne famille, j'ai vu que je faisois quelque impression sur M. de Sénange. Il m'a demandé si j'avois foi aux compensations? Je ne l'ai pas compris, et je l'ai avoué franchement. Croyez-vous donc, m'a-t-il dit, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille? Ce mot *enlever* m'a éclairé aussitôt: j'ai regardé Adèle qui baissoit les yeux. Je vois, leur ai-je dit, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut-être, je me suis livré sans réfléchir; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissoit d'arracher quelqu'un au dernier désespoir. Et, sans attendre leur réponse, j'ai tiré de ma poche la lettre d'Eugénie que j'ai lu tout haut. A mesure que j'avançois, l'attendrissement de M. de Sénange augmentoit; Adèle même a laissé tomber quelques larmes. Lorsque j'ai eu fini, il s'est approché de moi en m'embrassant: C'est à vous à nous excuser, m'a-t-il dit, de vous avoir soupçonné, au moment où tant de générosité vous conduisoit. Pardonnez-moi, mon jeune ami, je vous aime comme un père, et les meilleurs pères grondent quelquefois mal à propos. Pour Adèle, elle n'alloit pas si vite; et elle m'a demandé où j'avois placé cette religieuse. Dès que j'ai dit qu'elle étoit partie le matin même pour l'Angleterre, elle a paru soulagée, et a respiré comme si je l'eusse délivrée d'un grand poids. Il falloit, a-t-elle repris, nous mettre dans votre secret; nous aurions partagé votre bonne action. Ne me reprochez pas mon silence, lui ai-je répondu, il y a une sorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. Pourquoi? a-t-elle reparti vivement, moi, j'en ferois exprès pour vous le

dire. A ces mots, soit que M. de Sénange ait aperçu pour la première fois les sentiments d'Adèle, soit qu'en effet quelque douleur soudaine l'ait saisi, il s'est levé en disant qu'il souffroit. Je lui ai offert mon bras pour descendre chez lui : il l'a pris sans me répondre. Elle nous a suivis. A peine avons-nous été arrivés dans son appartement, qu'il a demandé à se reposer et a renvoyé Adèle. En sortant elle m'a salué de la main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ravissante. Je me suis avancé vers elle : *Pardonnez-moi*, avons-nous dit tous deux en même temps.

J'ai été obligé de la quitter aussitôt, car j'ai entendu M. de Sénange qui m'appeloit. Cependant, lorsque je me suis approché de son lit, il ne m'a point parlé ; il se retournoit, s'agitoit, et gardoit le silence. De peur de le gêner, je suis allé m'asseoir un peu loin de lui ; j'attendois toujours ce qu'il pouvoit avoir à me dire ; mais j'ai attendu vainement. Au bout d'une heure il m'a prié de me retirer, en ajoutant qu'il ne vouloit pas me déranger, et que le lendemain il me parleroit. Que veut-il me dire?... S'il alloit croire mon absence nécessaire ! Ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierois, c'est Adèle même qu'il faudroit affliger, et jamais je n'en aurai le courage. Que ma situation est horrible ! Chacune des peines de l'amour paroît la plus forte que l'on puisse supporter. A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimoit pas, j'ai cru que c'étoit le plus grand des malheurs !... llier quand on parloit de sa maladie, ses souffrances m'accabloient ; j'étois prêt à sacrifier et son affection et moi-même ; il ne me falloit plus rien que de ne pas trembler pour sa vie. Aujourd'hui que je serai peut-être condamné à m'éloigner d'elle, si M. de Sénange l'exige ; que peut-être il portera la prudence jusqu'à vouloir qu'elle ignore que c'est lui qui a ordonné mon départ, que deviendrai-je, lorsqu'en prenant congé d'elle, ses regards me reprocheront de m'en aller volontairement ?... jamais je ne pourrai le supporter... jamais...

LETTRE XXXVII

Ce 9 septembre, 6 heures du matin.

Il n'y avoit pas deux heures que j'étois couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, et quelqu'un m'appeler vivement. J'ai ouvert aussitôt ; et l'on m'a dit de descendre bien vite, que M. de Sénange venoit d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Je l'ai trouvé sans aucune connoissance. Le médecin étoit près de lui : lorsqu'il a rouvert les yeux, je le tenois dans mes bras; il m'a regardé longtemps. Ses yeux se fixoient de même sur tout ce qui l'entouroit, sans reconnoître personne. Le médecin m'a dit qu'il le trouvoit fort mal, que son pouls étoit très-mauvais, et qu'il falloit promptement instruire sa famille de son état. J'ai chargé une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même : je sentois que ce n'étoit pas à moi de lui apprendre le genre de malheur qui la menaçoit.

Quel spectacle pour elle, que d'assister à l'effrayante décomposition d'un être qu'elle aime comme son père! M. de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole : la douleur de cette malheureuse enfant déchire mon âme ; mais au moins Adèle n'a point de remords, et j'en suis accablé. Elle ne s'est pas aperçue de la peine qu'elle lui a causée ; et moi, j'étois sûr qu'il se couchoit mécontent. Il a vu ses larmes ; il a entendu ces mots si touchants : *Moi, je ferois du bien exprès pour vous le dire !* Il en aura senti une douleur vive, qui peut-être aura causé son accident. Quelle récompense!... il m'a reçu comme un fils; et non-seulement j'aime Adèle, mais je n'ai pas même eu la force de cacher mes sentiments! J'ai bien besoin qu'il revienne tout à fait à lui, et que je puisse lui dire que nous l'avons toujours chéri, respecté; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui; et s'il doit mourir de cette

maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse!... S'il doit mourir, que deviendra Adèle? Me sera-t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la consoler? Son âge... le mien... j'ignore les usages de ce pays... Combien j'aurois besoin de votre amitié et de vos conseils!

LETTRE XXXVIII

Ce 10 septembre, 5 heures du matin.

On croit que M. de Sénange est un peu mieux; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, et lui a serré la main. Il a plusieurs fois jeté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Sûrement il m'accuse : puisse-t-il avoir le temps d'apprendre combien mes sentiments ont été purs! J'ai dit, il est vrai, à Adèle que je l'aimois; mais ce mot si tendre, ce mot *je vous aime*, n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour?

M. de Sénange paroît avoir repris toute sa connoissance; et cette nuit il a eu des moments de sommeil. Adèle ne l'a pas quitté. Dans les intervalles, elle lui parloit, le rassuroit, cherchoit à le distraire; tandis que j'étois dans un coin de la chambre, osant à peine me mouvoir, dans la crainte qu'il ne m'entendît, et que ma présence ne le troublât... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus!

Adèle attend aujourd'hui les parents de M. de Sénange; son intendant leur a fait part de l'état de son maître. Elle redoute fort ce moment; car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage; mais l'espoir de quelques petits legs les ramènera. On a aussi envoyé un courrier à madame de Joyense. Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter!... Ah! mes beaux jours

sont passés! Que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix!... Heureux temps où, seul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardoient sans me sourire! où, lorsque je paroissois, ils sembloient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau!... et je n'étois pas satisfait!...

LETTRE XXXIX

Ce 10 septembre, 9 heures du soir.

Il y a bien peu de changement dans la situation de M. de Sénange. A nos inquiétudes, hélas! trop fondées, se sont joints les tourments d'une famille qui, fort indifférente sur les souffrances de cet homme si digne de regret, importune tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser.

Aujourd'hui, comme il paroissoit être un peu moins mal, j'avois engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenois de sa complaisance qu'elle prît quelque nourriture, lorsque nous avons été interrompus par un domestique qui a ouvert avec fracas les portes de la chambre où nous dînions, pour annoncer la vieille maréchale de Dreux, parente fort éloignée de M. de Sénange, et qu'Adèle n'avoit jamais vue. Votre occupation me fait présumer, nous a-t-elle dit, que mon cousin est mieux. Adèle, intimidée, a essayé de lui rendre compte de l'état du malade. La maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, a fait semblant de ne pas me reconnoître, et a dit à Adèle : C'est sans doute là M. votre frère? il vous soigne de manière à tromper vos inquiétudes. Adèle, embarrassée de ce nom de frère, ne répondoit point; mais, après quelques minutes, elle m'a adressé la parole en me nommant *mylord*. La maréchale feignoit de ne pas entendre ce titre étranger, et continuoit à parler de moi comme du frère d'Adèle. Alors il m'a paru convenable de lui dire que M. de

Sénange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyoit avoir eu des obligations essentielles à ma famille. J'ignorois ces détails, m'a-t-elle répondu avec aigreur; car assurément je n'étois pas née lorsque M. de Sénange étoit jeune. Il m'a attiré chez lui, ai-je repris, et m'y a traité avec trop de bonté, pour que j'aie songé à le quitter depuis qu'il est malade. Je ne blâme rien, a-t-elle répliqué d'un ton sec; mais vous trouverez bon que, ne sachant pas vos droits ici, et M. de Sénange étant à la mort, j'aie cru que sa femme ne voyoit que ses proches parents. Adèle, avec plus de présence d'esprit que je ne lui en aurois soupçonné (l'orgueil blessé est un si grand maître!), Adèle lui a répondu que, tant que M. de Sénange vivoit, il pouvoit seul donner des ordres chez lui : Si j'ai le malheur de le perdre, a-t-elle ajouté, alors, comme vous le dites, madame, je ne verrai plus que mes proches parents. La maréchale l'est à un degré si éloigné, qu'il auroit autant valu lui dire : *Je ne me soucie pas de vous, et je ne vous verrai pas non plus.* Cependant elle n'avoit rien à répondre, car Adèle s'étoit servie de ses propres expressions. Aussi est-elle restée dans le silence, et de si mauvaise humeur, que je crois bien qu'Adèle s'en est fait une ennemie pour la vie.

Il est venu encore un grand nombre de parents qui arrivoient tous avec un visage de circonstance. A peine avoient-ils salué Adèle, qu'ils alloient dans un autre coin de la chambre chuchoter et ricaner entre eux. La maréchale les appeloit l'un après l'autre, parloit bas à chacun, rioit et grondoit derrière son éventail, et leur apprenoit, je crois, par quelle jolie plaisanterie elle avoit fait sentir à Adèle l'inconvenance de mon séjour dans sa maison. Je n'en ai pas douté, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant (à cet âge n'avoir pas d'indulgence!), est venue à moi avec minauderie, et m'a parlé d'Adèle en la nommant aussi ma sœur. Je n'ai pas daigné lui répondre, et elle a couru bien vite chercher les applaudissements de ce groupe infernal.

La pauvre Adèle étoit si embarrassée, que des larmes tomboient de ses yeux. J'étois indigné, lorsqu'à mon grand étonnement on a annoncé madame de Verneuil, qui, en me voyant, a souri et m'a appelé. Je vous en supplie, lui ai-je dit tout bas, venez avec moi un instant; je vous crois bonne, et voici l'occasion d'être généreuse. Elle m'a suivi sur la terrasse, où je lui ai raconté, à la hâte, les motifs de mon séjour chez M. de Sénange, et de son amitié pour moi, et les impertinences de la maréchale. Venez au secours de madame de Sénange, ai-je ajouté; ayez compassion de sa jeunesse. Convenez, m'a-t-elle dit, que vous êtes parti de chez moi avec une légèreté qui me donne assez d'envie de vous tourmenter. — J'ai tort, mille fois tort; mais de grâce ne faites pas une réflexion, j'ai trop sujet de les craindre : allons, venez, soyez bonne, lui ai-je dit en l'entraînant dans le salon, où je l'ai placée près d'Adèle.

Je tremblois pour sa première parole; car si malheureusement une idée ridicule l'avoit frappée, nous étions perdus... Par bonheur la maréchale l'a appelée; et, attirer son attention, c'est presque toujours exciter sa moquerie. Elle lui a parlé longtemps bas; sûrement elle lui racontoit ses gentillesses : lorsqu'à ma grande satisfaction, j'ai vu madame de Verneuil répondre d'un air si imposant, que bientôt chacun est allé se rasseoir, et a repris le sérieux que le moment exigeoit. Madame de Verneuil est revenue près d'Adèle, et lui a dit, devant toute cette famille : Vous trouverez simple, ma cousine, que nous ayons été fâchés du mariage de M. de Sénange : l'humeur nous a éloignés de lui, mais vous ne devez pas en souffrir; et, a-t-elle continué en élevant la voix, puisque cette triste circonstance nous rapproche, j'espère que nous ne nous éloignerons plus. Adèle l'a embrassée, et dès lors la maréchale et le reste de la famille l'ont traitée avec plus d'égards. Mais madame de Verneuil m'a bien fait payer cette obligation; car aussitôt que le calme et la bienséance ont été rétablis dans le salon, elle m'a

ordonné de la suivre sur la terrasse. Après m'avoir encore plaisanté sur la manière dont je l'avois quittée, elle m'a demandé si j'étois amoureux d'Adèle. Non, lui ai-je répondu gravement. Vous ne l'aimez donc pas? a-t-elle dit en riant. Puisque vous ne l'aimez pas, je vais la livrer à la maréchale. Oui, je l'aime, me suis-je écrié, mais je n'en suis pas amoureux. Ah! vous n'en êtes pas amoureux! Et se retournant, elle me dit : Je vais... Eh bien, oui! si vous le voulez, j'en serai amoureux, lui ai-je répondu, et je me suis saisi de ses mains pour la retenir malgré elle : Mais ayez pitié de son embarras et de sa jeunesse. Et vous aime-t-elle? — Non certainement. — Elle ne vous aime pas!... Fi donc! c'est une ingrate, et je l'abandonnerai. Au nom du ciel, ai-je repris, n'abusez pas de ma situation; je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous la sauviez de cette maréchale. Alors, s'asseyant, elle m'a dit avec une majestueuse ironie : Voyons si vous êtes digne de ma protection. Mais comme je ne voulois pas compromettre Adèle, et que je craignois de piquer l'esprit railleur de madame de Verneuil, je me suis jeté dans des définitions, divisions, subdivisons, sur le degré d'amour que je ressentois, sur celui qui étoit permis, sur l'espèce d'amitié que j'inspirois... Plus je parlois, plus elle s'étonnoit, se moquoit, et faisoit des questions si positives, avec un regard si malin, et en me menaçant toujours de cette maudite maréchale, que je m'embrouillois comme un sot, et me fâchois comme un enfant.

Enfin, la douce et triste Adèle est venue nous avertir que tout le monde étoit parti; mais ils reviendront demain, a-t-elle dit en s'adressant à madame de Verneuil avec timidité, et comme pour la prier d'être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu'elle a de s'amuser, y a-t-elle paru sensible, et a-t-elle promis de revenir le lendemain. Quel horrible usage que celui qui force à recevoir les personnes qu'on aime le moins, dans les moments où la vue des indifférents est un supplice, et à se pri-

ver de ses amis, quand la solitude et les consolations de l'amitié seroient si nécessaires!

LETTRE XL

Ce 11 septembre.

M. de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, après avoir bien recommandé que s'il arrivoit la moindre chose, s'il me nommoit, on vînt aussitôt m'avertir; car j'espérois toujours qu'il se souviendroit de moi, de mon attachement, de mon respect.

Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il m'appeloit. J'ai couru chez lui : dès qu'il m'a vu, il m'a demandé où j'avois passé tout ce temps. J'ai serré sa main et lui ai dit que j'étois toujours resté près de lui. J'ai donc été bien mal, car je ne me rappelle pas... Et rêvant ensuite comme s'il cherchoit à rassembler ses idées... Mon jeune ami, a-t-il ajouté, il se mêle à votre souvenir des sentiments pénibles... mais je veux les éloigner dans ces derniers instants. Dites-moi, je vous prie, assurez-moi qu'Adèle m'aime encore. Je l'ai interrompu pour l'assurer qu'elle n'avoit pas un reproche à se faire. Et vous? m'a-t-il dit. Et moi! ai-je repris en tombant à genoux près de son lit, et moi!... je lui ai avoué mon amour, mes combats, ma résolution de fuir. Mais je lui ai protesté que, ni pour elle, ni pour moi, cet éloignement n'avoit été nécessaire. Et je vous jure, lui ai-je dit, que vous êtes toujours ce qu'elle aime le mieux. Puis-je vous croire, m'a-t-il demandé en m'examinant avec une grande attention. Je lui ai affirmé que j'étois vrai avec lui, comme si je parlois à Dieu même. Je vous remercie, a-t-il répondu avec attendrissement; Adèle pourra donc me dire adieu sans rougir,

et un jour s'unir à vous sans remords, et sûre de votre estime! Je vous remercie, je vous remercie, a-t-il répété plusieurs fois très-vivement.

Cette bonté céleste, cette abnégation de lui-même m'ont rappelé tous mes torts, et me les rendoient insupportables. Je me suis souvenu de ce portrait d'Adèle que j'avois dérobé avec tant d'imprudence, et dont je n'avois pas eu la force de me détacher. Dans ce moment solennel, dans ce moment d'éternelle séparation, il m'a été impossible de rien dissimuler. Ah! lui ai-je dit, un profond repentir pèse sur mon cœur. Il m'a regardé d'un air inquiet. Parlez-moi, m'a-t-il répondu, pendant que je puis encore vous entendre et vous absoudre.

J'ai osé lui avouer l'abus que j'avois fait de sa confiance. Il a levé les yeux au ciel : Adèle en a-t-elle été instruite? a-t-il repris d'un ton sévère. Jamais, me suis-je écrié ; je l'aurois redoutée plus encore que vous-même. Il est resté comme absorbé dans ses réflexions; puis, se ranimant tout à coup, il m'a dit : Prenez ma clef; allez chercher ce portrait, replacez-le dans mon secrétaire ; dépêchez-vous, la mort me poursuit, le temps presse.

Je me suis levé aussitôt ; j'ai couru dans ma chambre, et pris le portrait sur lequel j'ai jeté un triste et dernier regard ; mais dans cet instant j'avois hâte de m'en séparer. Dès que je l'ai eu remis dans le secrétaire, je suis revenu tomber à genoux près du lit de M. de Sénange. Il étoit plus calme. Pendant votre absence, m'a-t-il dit, j'ai fait un retour sur votre jeunesse, et je vous ai excusé. Après un assez long silence, il a ajouté : Je vous pardonne ; mais souvenez-vous que le portrait d'Adèle ne doit être accordé que par elle. Si jamais elle consent à vous le rendre, c'est qu'elle croira pouvoir s'unir à vous. Alors vous lui direz que je vous ai bénis tous deux.

J'ai voulu éloigner ces idées de mort, le rassurer sur son état ; il ne l'a pas permis. Je sais que je n'en reviendrai point, m'a-t-il dit ; cependant, malgré moi, je crains de mourir... Mon jeune

ami, promettez-moi que, lorsque cet instant viendra, vous ne m'abandonnerez pas ! Je le lui ai promis, en essayant encore de calmer ses esprits : mais lorsque je lui disois qu'il étoit mieux, il sourioit, et pourtant se répétoit à lui-même qu'il mourroit, comme s'il eût craint de se livrer à de fausses espérances ou qu'il eût besoin de se rappeler son état pour conserver son courage.

Il m'a parlé d'Adèle avec une tendresse extrême. Je ne la recommande pas à votre amour, m'a-t-il dit ; mais j'implore votre indulgence... Craignez votre sévérité... Elle est jeune, vive, étourdie à l'excès... Promettez-moi de ne jamais vous fâcher sans le lui dire... la condamner sans l'entendre... N'oubliez pas que, dans ce moment cruel où non-seulement il faut quitter tout ce qu'on aime... tout ce qu'on a connu... mais où il faut encore se séparer de soi-même... dans ce moment je vous crois, vous la confie, et vous souhaite d'être heureux... Au moins, que son bonheur soit ma récompense !

Il trembloit, soupiroit, essayoit de retenir des larmes qui s'échappoient malgré lui, et tenoit ma main si fortement serrée, qu'il m'étoit impossible de m'éloigner. Pour lui cacher la douleur que j'éprouvois, j'appuyois ma tête sur son lit sans pouvoir lui répondre, lorsqu'on est venu lui dire que son notaire étoit arrivé. Allez, mon ami, m'a-t-il dit, j'ai quelques dispositions à faire ; vous verrez que je meurs en vous aimant et vous estimant toujours.

Je l'ai quitté l'âme brisée ; au bout d'une heure, j'ai entendu plusieurs voix m'appeler... M. de Sénange venoit d'être frappé d'une nouvelle attaque ; elle a été moins longue, moins fâcheuse que la première ; mais il est resté si foible, que le moindre accident peut nous l'enlever d'un moment à l'autre.

Huit heures du soir.

Depuis cette seconde attaque, M. de Sénange s'affaisse à vue

d'œil ; mais il ne paroît pas beaucoup souffrir ; il a des absences fréquentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom qu'il répète souvent et le regret de la vie qu'il sent encore, lors même qu'il ne peut plus connoître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort. Quand M. de Sénange parle, se meut, elle se rassure, et croit que les médecins se trompent ; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'appelle, l'interroge, voudroit même l'éveiller lorsqu'il s'assoupit ; et l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort... La pauvre enfant !... dans quelques heures... La pauvre enfant !...

Minuit.

C'est dans la chambre de M. de Sénange que je vous écris ; il repose assez tranquillement, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême ; elle a passé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue se relever un peu consolée... Ah ! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie ; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu ! Mais j'entends la voix de M. de Sénange. Il me demandoit pour me recommander encore Adèle : à mesure que la vie le quitte, il semble s'attacher plus fortement à tout ce qu'il a aimé. Il l'a appelée ; il a pris sa main, la mienne, et a parlé longtemps bas sans que je pusse l'entendre : seulement j'ai distingué plusieurs fois le nom de lady B... Il est tombé sans connoissance en nous parlant ; Adèle a fait des cris si affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus !... Je n'ai pu la suivre, car il a exigé que je restasse près de lui jusqu'à son dernier soupir, et je ne le quitterai pas...

12 septembre, 7 heures du matin.

Il n'est plus ! Henri ; le meilleur des hommes a cessé de vivre, celui qui pouvoit se dire : *Il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.* Ah ! excellent homme !... excellent homme !...

LETTRE XLI

Paris, même jour.

Je ne suis plus à Neuilly, mon cher Henri, c'est dans mon hôtel garni, c'est tout seul que j'ai à supporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, je me suis présenté chez Adèle qui, en me voyant, a bien deviné la perte qu'elle avoit faite, et s'est trouvée fort mal. J'étois à genoux près d'elle ; ses femmes l'entouroient, lorsque tout à coup madame de Joyeuse est entrée, et, sans remarquer l'état de sa fille, m'a demandé pourquoi j'étois dans cette maison en une pareille circonstance ? Je n'ai pas daigné lui répondre, et je soutenois toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevoit rien de ce qui se passoit autour d'elle. Sa mère m'a repoussé, et m'a dit de lui laisser prendre des soins qu'il étoit trop déplacé que je lui rendisse. Je n'ai point souffert qu'on m'arrachât Adèle dans cet état, et madame de Joyeuse a bien vu qu'il seroit inutile de le tenter. Elle s'est promenée brusquement dans la chambre, attendant avec impatience qu'Adèle reprît ses esprits. Dès qu'elle a pu ouvrir les yeux, sa mère lui a reproché l'indiscrétion de sa conduite. Adèle la regardoit d'un air égaré ; mais aussitôt qu'elle l'a reconnue, elle a caché sa tête sur moi, et a fondu en larmes. Finirez-vous bientôt cette scène ridicule ? lui a dit sa mère ; votre mari est mort ; et la décence exige au moins que vous paroissiez le regretter. *Paroître !* a dit Adèle en levant les

yeux au ciel. Oui, lui a répondu sa mère, et il faut que lord Sydenham sorte à l'instant de chez vous. Furieux, j'allois lui répondre ; mais Adèle a joint ses mains, et je me suis arrêté. Cependant je sentois que je devois m'en aller ; Adèle même m'en a prié, en me disant tout bas qu'elle m'écriroit. Je l'ai donc laissée seule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel supplice !... Je suis revenu dans un accès de rage qui dure encore ; puisse-t-il continuer longtemps ! car je redoute bien plus le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive en ce moment, pour me prier de me rendre tout de suite à Neuilly... Cet homme en ignore la raison ; mais il ajoute que toute la famille m'attend : *toute la famille !* Que puis-je avoir de commun avec elle ? Ah ! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII

Paris, minuit.

Lorsque je suis arrivé à Neuilly, j'ai vu en effet toute la famille de M. et de madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. J'y avois tant souffert qu'il m'a pris un saisissement dont je n'ai pas été maître. Que nous sommes bizarres, Henri ! Je regrettois M. de Sénange ; je le regrettois du fond de mon cœur, et j'ai cessé tout à fait d'y penser. Bientôt un froid mortel m'a saisi, lorsque j'ai aperçu M. de Mortagne près d'Adèle. Il sembloit qu'il ne fût jamais sorti de cette chambre ; qu'il m'y attendoit pour me braver, et me tourmenter encore. Je sais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance. Mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les convenances, sa mère,

m'éloigneront !... le retrouver ainsi, a fait renaître tous mes sentiments jaloux ; je ne pouvois ni respirer, ni parler.

Un notaire m'a dit que M. de Sénange avoit ordonné que son testament ne fût ouvert que devant moi. On l'a lu tout haut ; pendant cette lecture j'essayois de me calmer, ou au moins de cacher mon agitation. Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, M. de Sénange fait quelques legs à des malheureux dont il prend soin depuis longtemps, et me nomme son exécuteur testamentaire ; *espérant*, ajoute-t-il, *que les personnes qu'il avoit le mieux aimées s'uniroient d'intérêt et d'affection après lui.* A ces mots, j'ai vu M. de Mortagne s'embarrasser et regarder madame de Joyeuse, qui paroissoit irritée : il m'a regardé aussi ; et mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle étoit à moi, et qu'on ne me l'arracheroit qu'avec la vie. Nous ne nous sommes point parlé ; toutefois je suis certain que nos sentiments nous sont bien connus.

Par un codicille, M. de Sénange conseille à Adèle d'aller passer au couvent le premier temps de son deuil, et demande d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit solitaire dont il avoit été frappé un jour ; *dans cet endroit*, dit-il, *où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu.* Comme l'usage permet d'offrir un présent à son exécuteur testamentaire, il me donne sa maison de Neuilly, et me prie de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. Je le remercie de ce bienfait, car cette maison me sera toujours chère.

Les parents de M. de Sénange, après avoir vu qu'ils n'avoient plus rien à espérer, sont partis en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle a désiré d'aller à l'instant au couvent : sa mère a refusé d'y consentir ; mais la volonté de M. de Sénange lui a inspiré une résolution que, sans cela, elle n'eût jamais osé manifester. Je l'ai priée de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir. Madame de Joyeuse a prétendu

s'y opposer encore; mais Adèle a été encore courageuse, et a dit qu'elle me verroit avec plaisir. Elle est partie avec ses femmes; et sa mère s'en est allée avec M. de Mortagne.... Quelle union!... Je suis sûr que, pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, et la haine des méchants n'est jamais stérile. Ah! faudra-t-il lutter longtemps avant d'être heureux? J'ai quitté sur-le-champ cette maison de deuil; mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII

Paris, ce 14 septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs: j'ai répandu sur sa tombe des larmes bien sincères. Ah! si après la mort on peut sentir les regrets de l'amitié, les miens doivent arriver jusqu'à lui. Mon âme s'attache à cette espérance; car, Henri, je rejette avec effroi tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort. J'ai besoin d'y croire: c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer. Oh non! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir...

Je reviens encore à ces paroles que M. de Sénange prononçoit avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine!...* Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentiments!... Chaque jour de ses nombreuses années a été occupé, embelli par le bonheur de tout ce qui l'approchoit... Ces moments qui échappent à l'attention des hommes, et dont le souvenir compose l'estime de soi-même, ces moments réunis sont tous venus s'offrir à sa pensée, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse. Oh! heureuse,

mille fois heureuse la famille de celui qui n'auroit eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir se dire à sa dernière heure : *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine!...* Paroles touchantes que j'aime à répéter, et qui ne sortiront jamais ni de mon esprit, ni de mon cœur!

LETTRE XLIV

Paris, 1er octobre.

Je n'ai point encore été chez Adèle : je crois devoir laisser passer ces premiers jours sans chercher à la voir. Si je n'étois que son ami, je ne l'aurois pas quittée : mais j'avoue qu'aujourd'hui ma fierté ne peut consentir à prendre un titre si différent de mes sentiments. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter madame de Joyeuse? Adèle est libre; les petits mystères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Adèle seule dans l'univers a des droits sur moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités lui appartiennent, et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre!... Tous mes vœux seront remplis.

Elle m'écrira sans doute, pour m'avertir de l'instant où je pourrai la voir. Mais que le temps me semble long! Je ne sais ni le perdre ni l'employer. J'ai voulu revoir les chefs-d'œuvre des arts que Paris renferme; cependant, soit que cela tienne à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus l'attrait de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avois que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monuments, tableaux : il a éteint en moi la curiosité sans m'instruire, et m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe. Je pourrois

dire qu'aujourd'hui rien ne me seroit nouveau, et que cependant tout m'est inconnu.

Pour achever de me mettre mal avec moi-même, le docteur Morris m'écrit que cette jeune religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuit le monde et repousse les consolations. Sa santé s'affoiblit d'une manière effrayante; et la mort qui, dans son couvent, lui paroissoit être la fin de ses peines, ne lui semble plus aujourd'hui que le commencement de ses maux. Il ajoute que celui qui n'a pas l'âme assez forte pour se soumettre à son état, quel qu'il soit, ne sera jamais heureux, dans quelque situation qu'on le place. Si cela étoit vrai, la plus douce récompense d'un bienfait seroit perdue. Que je hais ces tristes vérités! On cherche à les apprendre, et on désire encore plus de les oublier. Adieu.

LETTRE XLV

Paris, 10 octobre.

Que d'obligations j'ai à M. de Sénange! Sans lui, je ne sais combien j'aurois encore passé de temps sans revoir Adèle : mais, grâce à l'affection qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les usages, le deuil, les parents, et même en dépit de madame de Joyeuse.

Hier un notaire me remit des papiers qu'il falloit qu'Adèle signât avec moi. Je lui écrivis pour demander la permission d'aller les lui porter; elle me fit dire qu'elle m'attendoit, et je partis dans une joie inexprimable de la revoir.

En arrivant au couvent, l'on me fit monter dans le parloir de son appartement. Elle courut à la grille, et me donna sa main à travers les barreaux; il sembloit qu'elle retrouvât le seul ami qui lui fût resté, l'ami qui avoit été le témoin des jours de son

bonheur. Cependant les crêpes dont elle étoit vêtue, cette tenture noire qui couvroit toute la chambre, me rappelèrent à moi-même, et dans ce premier moment nous ne parlâmes que de M. de Sénange. Elle me racontoit mille traits de sa bonté, de sa bienfaisance; et ses pleurs couloient avec une douleur si sincère, un respect si tendre, qu'elle m'en devenoit plus chère.

Elle voulut que je lui rendisse compte de l'entretien qu'il avoit eu avec moi la veille de sa mort. Une réserve craintive m'empêchoit de dire un mot des espérances qu'il m'avoit fait entrevoir, de la félicité qu'il m'avoit promise. Je ne sais quel sentiment secret me faisoit préférer de m'accuser moi-même. Je lui confiai les aveux que j'avois osé lui faire; je parlai de ce portrait qui, pendant si longtemps, avoit été ma seule consolation. Vous l'a-t-il laissé? me dit-elle en baissant les yeux. Il m'étoit facile de voir qu'elle en auroit été satisfaite, mais je fus encore sincère. Non, lui répondis-je en tremblant, il m'a dit que vous seule pouviez le donner. Elle leva ses yeux au ciel, se détourna, comme si elle eût craint de rencontrer les miens, et garda le silence.

Ce don d'amour, je ne l'attendois pas; je n'aurois même pas voulu qu'elle me l'eût accordé, la perte qu'elle avoit faite étant encore si récente : mais j'aurois désiré qu'un mot d'avenir m'eût permis de l'espérer pour un temps plus éloigné.

Ah! lui dis-je, dans ses derniers instants, M. de Sénange prononçoit votre nom, le mien; il nous unissoit dans ses pensées et dans ses vœux; il nous appeloit *ses enfants!* Elle se leva, comme si elle n'avoit eu la force ni de résister, ni de céder à l'émotion que j'éprouvois; elle s'en alloit... Cependant elle s'arrêta au milieu de cette chambre, et me dit adieu avec un foible sourire. Il y avoit quelque chose de si tendre dans ce mot *adieu*, que le regret de se quitter, le désir de se revoir se faisoient également sentir? Un mot encore, m'écriai-je; un seul mot! Elle posa sa main sur son cœur, et me dit : Les intentions de

M. de Sénange me seront sacrées. Elle jeta sur moi un dernier regard, et sortit. Que le dernier regard est doux! et qu'il avoue plus qu'on n'auroit osé dire! Je m'en allai aussi; mais j'emportois avec moi cette promesse timide; je l'entendois toujours: et quoique Adèle eût prononcé seulement le nom de M. de Sénange sans oser y joindre le mien, j'étois bien sûr de toute son affection.

LETTRE XLVI

Paris, 20 octobre.

Je l'ai revue encore; nous étions si émus que nous avons été quelque temps sans pouvoir nous parler. Aux premiers mots, sa voix m'a causé un trouble inexprimable. Je m'arrêtois pour l'entendre; et quand je lui répondois, je voyois aussi qu'elle m'écoutoit, même lorsque je ne parlois plus.

J'ai osé lui avouer mes sentiments; mais j'avois soin de soumettre mes espérances à sa volonté. Cette réserve la rassuroit, et lui donnoit de la confiance. Je lui ai rappelé qu'elle étoit libre. Elle a souri; ses yeux se sont baissés, et elle m'a dit bien bas, et en rougissant: Est-ce que vous me rendez ma liberté? Quel mot! et combien il m'a rendu heureux? Je suis tombé à genoux près de cette grille. Je lui faisois entendre tous ces serments d'amour, renfermés dans mon cœur pendant si longtemps. Alors nous avons parlé sans contrainte de ce penchant qui nous avoit entraînés l'un vers l'autre, et de notre avenir. C'étoit obéir encore à M. de Sénange que de nous occuper de notre commun bonheur.

Elle m'a prié d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage. Tout ce que vous lui direz d'aimable, pensez que vous me l'adressez, m'a-t-elle dit, et que je vous en remercie: car, je ne puis être tranquille que lorsque vous lui aurez

plu; et jusque-là je crains toujours qu'elle ne se laisse aller à quelques-unes de ces préventions dont ensuite il est impossible de la faire revenir.

J'ai promis tout ce qu'elle m'a demandé; et lorsque je cédois à un de ses désirs, c'étoit en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux, pour m'y soumettre encore. Nous avons ainsi passé trois heures qui se sont écoulées bien vite. J'ai voulu savoir à quoi elle s'occupoit dans sa retraite. Elle m'a répondu qu'elle s'étoit arrangée pour que sa vie fût à peu près distribuée comme elle l'étoit à Neuilly. Je dessine, joue du piano, travaille aux mêmes heures, m'a-t-elle dit; le temps si heureux de nos longues promenades, je le passe à continuer les leçons d'anglais que vous aviez commencé à me donner. Quoique seule, je fais mes lectures tout haut; je répète le même mot jusqu'à ce que je l'aie dit précisément comme vous. L'anglais a pour moi un charme d'imitation et de souvenir que le français ne sauroit avoir. Je ne l'ai jamais entendu parler qu'à vous, et quand je le prononce il me semble vous entendre encore. Chaque mot me rappelle votre voix, vos manières : loin de vous c'est ma distraction la plus douce. Si jamais vous me menez en Angleterre, je serai fâchée d'y trouver que tout le monde parle comme vous.

Nous avons été interrompus par mesdemoiselles de Mortagne. En entrant, l'aînée a appelé Adèle *ma sœur;* ce nom m'a fait tressaillir. Adèle a remarqué mon émotion, et s'est empressée de me dire que l'usage dans les couvents étoit que les religieuses, entre elles, se nommassent toujours ma sœur, pour exprimer leur union et leur égalité. A leur exemple, a-t-elle ajouté les pensionnaires qui s'aiment d'une affection de préférence, se donnent quelquefois ce nom, qui les distingue parmi leurs compagnes; et depuis l'enfance mademoiselle de Mortagne et moi nous nous nommons ainsi par amitié.

L'explication d'Adèle ne m'a point satisfait : ce nom de sœur

m'avoit causé une impression extraordinaire. Je crois que l'amour m'a rendu superstitieux : car je suis tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne, sœur d'Adèle!... j'en frémis encore.

LETTRE XLVII

Paris, ce 2 novembre.

L'étiquette du deuil, les obsessions de madame de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir. Elle craint si fort l'aigreur continuelle de sa mère, qu'elle aime mieux me tenir éloigné que d'oser avouer les sentiments qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devroit toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus. Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se sacrifie elle-même. La peur qu'elle a de sa mère lui paroît du *respect*. Elle nomme *décence* la soumission qu'elle a pour les plus sots usages; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, et je ne suis jamais content.

La dernière fois que je la vis, sa mère étoit chez elle. J'essayai vainement de lui plaire; elle me répondit avec une sécheresse presque offensante. Je ne disois pas un mot qu'elle ne fût prête à soutenir le contraire : aussi retombions-nous souvent dans des silences vraiment ridicules; et notre conversation ressembloit tout à fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordants. Mais Adèle me regardoit, me sourioit, et c'étoit assez pour me dédommager.

Au bout d'une heure, madame de Joyeuse prit son éventail, mit son mantelet, et dit, en me regardant, qu'elle étoit obligée de sortir... Je vis clairement que cela vouloit dire qu'elle désiroit ne pas me laisser seul avec sa fille... Mais j'étois résolu à

ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point... Elle espéra sûrement qu'Adèle auroit plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'étoit pas l'heure de ses études. Adèle baissa les yeux et répondit que non. Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse ; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, répéta plusieurs fois qu'elle avoit affaire... réellement affaire... sans qu'aucun de nous fît un mouvement pour se lever. Enfin, elle me demanda si je n'avois pas l'intention d'aller à quelque spectacle. Je lui répondis à mon tour par un non fort respectueux... Aussi, après avoir balancé encore longtemps, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir.

Nous restâmes dans le silence tant que nous la crûmes sur l'escalier; mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, je me livrai à toute la joie que me causoit son départ. Adèle avoit l'air d'un enfant échappé à son maître. Cependant la peur fut plus forte que tous ses sentiments. Son amour, sa gaieté même ne purent lui donner le courage de m'accorder une minute. Elle me dit de m'en aller bien vite; et me recommanda surtout de tâcher de rejoindre sa mère et de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étois pas resté longtemps après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, et de faire courir mes chevaux pour rattraper la lourde et brillante voiture de madame de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'étoit bien moi. Je lui fis une révérence qu'elle ne me rendit pas...

Dès que je fus seul, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille. J'étois affligé qu'Adèle m'eût renvoyé si promptement, qu'elle eût songé à me dire de saluer sa mère ; cette petite fausseté me déplaisoit..... Près d'elle, sa gaieté m'amuse; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît : mais la réflexion change toutes mes idées; je me fâche contre elle, contre moi; je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVIII

Paris, ce 6 novembre.

J'avois bien pressenti, Henri, que la mort de M. de Sénange seroit le commencement de mes véritables peines ; cependant je devois croire qu'Adèle étant libre, rien ne pouvoit plus troubler mon bonheur.

Hier matin elle me fit dire de passer chez elle tout de suite : j'y courus aussitôt ; je lui trouvai un air embarrassé qui me surprit et m'inquiéta. Elle m'avoit envoyé chercher pour me parler, disoit-elle, et elle n'osoit me rien dire. Elle me regardoit attentivement, ouvroit la bouche.... se taisoit... me tendoit ses mains à travers la grille.... hésitoit.... alloit enfin parler, et s'arrêtoit encore.

Je ne savois que penser de tant d'émotion. Plus elle paroissoit agitée, plus je désirois d'en connoître le motif ; mais, ou elle se taisoit, ou elle ne retrouvoit d'expressions que pour dire qu'elle m'aimoit, et m'aimeroit toujours !... Elle le répétoit avec une ardeur qui m'effrayoit : *toujours ! toujours !...* disoit-elle vivement. Je n'en doute pas, lui répondis-je. Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence : ses yeux mêmes se remplirent de larmes... Je ne pouvois plus supporter cette incertitude ; mais je la suppliois vainement de s'expliquer. Ses promesses d'amour avoient un ton si solennel, que je la regardois quelquefois pour m'assurer si elle étoit bien devant mes yeux, car ses protestations si répétées annonçoient quelque chose de sinistre : elles avoient l'accent d'un adieu... Son trouble m'avoit gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai avec effroi si elle se portoit bien ? Elle répondit qu'oui, et je respirai un moment, comme si je n'eusse plus de chagrins à redouter... Malheureux que je suis !...

Cependant mon inquiétude devenoit un supplice. Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère étoit venue la veille, et l'avoit traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaisanterie, qui lui avoit presque fait oublier cette distance respectueuse dans laquelle elle l'avoit toujours tenue. Eh bien? m'écriai-je, fatigué de toutes ces distinctions. Eh bien! reprit-elle, ma mère voulut savoir si vous resteriez longtemps ici. Comme je ne répondois pas, elle a demandé en riant si j'avois la folle idée de vous épouser. Je n'ai encore rien dit, et elle a ajouté que ce ne seroit jamais de son consentement ; que votre caractère feroit le tourment de ma vie. Elle a peint avec vivacité le malheur de se trouver en pays étranger sans amis, sans parents, et n'ayant ni consolation ni soutien. Tout ce que j'avois de force en moi étoit employé à me contraindre; car, dès que je laissois échapper ma colère, Adèle retomboit dans le silence, et j'étois obligé de solliciter longtemps les explications qui alloient me désoler. Enfin elle m'apprit que sa mère lui avoit avoué que depuis longtemps elle la destinoit à un jeune homme qui réunissoit tous les avantages de la naissance, de la fortune et des talents... Quel est son nom? lui dis-je avec un emportement dont je n'étois plus maître. Elle me répondit qu'elle l'avoit demandé. Demandé! comment trouvez-vous cette prévoyance? Sans doute pour se décider ensuite... Et qui croyez-vous que ce soit? — M. de Mortagne? — Oui, c'est lui. Elle le nomma; je l'avois trop deviné! M. de Mortagne, repris-je transporté d'indignation. Mon seul ami, calmez-vous, me dit-elle ; sans cela, il me seroit impossible de vous parler. Elle me répétoit qu'elle m'aimoit, avec une affection que je ne lui avois jamais vue; mais toutes ses assurances n'arrivoient plus à mon cœur. J'étois appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder : un poids insupportable m'accabloit ; elle parloit et je ne l'entendois pas. Effrayée elle se leva, et m'appela comme si j'eusse été loin d'elle. Le son de sa voix me causa une douleur aiguë que je

ressens encore. Parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement. Alors, il faut lui rendre justice... alors elle fit tout au monde pour m'adoucir. Se rapprochant de moi, comme si elle eût été près d'un malade affoibli par de longues souffrances, elle m'appeloit à voix basse, me donnoit les noms les plus tendres, les titres les plus chers... Mon cœur l'entendoit ; et peu à peu ce grand orage s'apaisoit, lorsque, malheureusement, elle prononça le mot de *mari :* à ce mot je ne me possédai plus. Le mariage pour M. de Mortagne n'est qu'une affaire. Il ne se donne pas la peine d'aimer; c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.

Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute ma fureur ; je l'accusai de perfidie, de vanité. Ses larmes firent cesser tout à coup mon emportement ; elles tomboient en abondance, et sembloient adoucir ma blessure... Dès que je parus plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, et les porta à ses yeux, comme si elle eût voulu me cacher ses pleurs : mais elle s'arrêta ; et je vis bien qu'elle avoit encore quelque chose à m'apprendre... Alors, je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât une nouvelle peine à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, et de tout dire. Ma mère, reprit-elle, me vanta longtemps les avantages de ce mariage, mais je l'ai refusé. Ah ! ce mot me rendit mon amour et ma soumission ; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer la violence de mon caractère... La cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mère n'avoit paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, et lui avoit seulement demandé de voir M. de Mortagne comme un parent à qui elle devoit des égards... Ma mère, continua-t-elle, m'a dit que je croyois vous aimer, et qu'elle ne le pensoit pas ; que je croyois ne jamais aimer M. de Mortagne, et qu'elle étoit persuadée du contraire. *Ne disputons pas sur ce point*, m'a-t-elle dit en riant : *voyez-les également tous deux ;*

passez l'année de votre deuil à comparer, à réfléchir ; et au bout de ce temps, celui que vous préférerez aura mon consentement. Ce projet m'étoit odieux ; mais tremblant de la fâcher, craignant de vous déplaire, j'ai seulement osé lui demander un jour pour me décider : voyez, dictez ma réponse.

Que pouvois-je dire ? C'étoit moi alors qui gardois le silence : il m'étoit impossible de donner ou de refuser mon aveu à un pareil arrangement... Cependant la terreur que sa mère lui inspire est si vive, elle me répéta tant de fois qu'elle m'aimoit, que moi, foible créature, je fermai les yeux, et m'en rapportai à elle... Le croirez-vous ? Au lieu de s'effrayer des chagrins qu'elle alloit me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise ; et saisissant aussitôt une permission que je n'avois pas même prononcée, elle m'a remercié... oui, remercié !... l'ingrate !... J'avois été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles, tout me blessoit ; et cependant je ne pouvois m'éloigner d'elle. J'étois là, sans dire un mot ; mes pensées, mes souffrances même avoient encore une sorte de vague que je craignois de fixer. Il me sembloit que, tant que je me tiendrois près d'elle, on ne pourroit pas me l'enlever ; mais que si une fois je m'en allois, tout seroit fini pour moi... Pourtant il fallut bien la quitter ; et je partis, déjà tourmenté de toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLIX

Paris, ce 25 novembre.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent de moi-même. Mes résolutions varient presque aussi rapidement que mes pensées se succèdent ; je ne me reconnois plus.

Après avoir eu la foiblesse de consentir qu'Adèle revît M. de

Mortagne, je passai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne : je ne savois encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent. J'y allai lentement ; c'étoit la première fois que je ne me hâtois pas d'y arriver.

En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel étoit attelé un superbe cheval qui frappoit la terre, rongeoit son mors et sembloit brûler de partir. Son maître est ici depuis longtemps, me dis-je intérieurement ; car un instinct secret m'avertissoit que cette voiture appartenoit à M. de Mortagne.

Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avançois toujours. J'allois entrer dans le parloir, lorsque j'entendis des éclats de rire à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle. Sa gaieté me fit redescendre quelques marches, qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avoit annoncé.

Je trouvai M. de Mortagne avec un grand chien qui étoit la cause de tout ce bruit. Ses sœurs étoient avec Adèle dans l'intérieur du parloir. Après les compliments d'usage, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avoit déjà faits ; le voilà donc faisant sentinelle, et toutes ces bêtises qui ne devroient amuser que des enfants. Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissoient beaucoup, mais Adèle ne rioit plus. Elle me regardoit avec inquiétude : la joie de ses amies, les soins que se donnoit leur frère, n'attiroient plus son attention ; c'étoit même avec effort que sa politesse la forçoit quelquefois à sourire... Déjà, me disois-je, elle se contraint pour moi... Encore un jour, et elle s'en cachera peut-être : de la crainte à la dissimulation il n'y a qu'un instant.

Le sérieux avec lequel je regardois le maître et le chien fit bientôt cesser ce badinage ; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisoit toujours entendre ; et les cris continuels du palefrenier avertissoient assez de la peine qu'il avoit à le contenir. Adèle en fit la remarque, sans y attacher d'importance. Mais M. de

Mortagne se leva aussitôt, et sortit avec empressement, en lui jetant un regard qui disoit : *Je ne gêne personne, moi! Je ne suis point jaloux...* Si jeune, point jaloux!... Il a donc déjà renoncé à l'amour! Adèle, vous suffiroit-il d'être aimée ainsi?

Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir. Je l'entendis qui fouettoit, arrêtoit, excitoit son cheval; elles détournoient la vue, lui disoient de prendre garde; mais ni leur peur, ni leurs cris ne purent engager Adèle à se déplacer; elle resta assise près de moi. Si je n'avois pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez-vous restée? Non, me répondit-elle; je crois que par curiosité j'aurois été à la fenêtre. Oui, lui dis-je, par curiosité; mais M. de Mortagne auroit cru que c'étoit lui qui vous y attiroit.

Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls. Comme Adèle étoit embarrassée!... Je pris sa main et la baisai en soupirant... Je n'ai rien à me reprocher, me dit-elle; et cependant je ne suis plus contente... Sa douceur me toucha; je ne pensai plus qu'à la crainte que sa mère lui inspire; je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchois à la rassurer, à la consoler! Si vous saviez, me dit-elle, comme vous êtes différent de vous-même? Lorsque vous êtes entré, votre visage étoit si sévère! Avant que j'arrivasse, lui répondis-je en souriant, vous étiez si gaie!

Elle sourit à son tour; mais ce sourire avoit une expression de tristesse et de douceur qui me pénétra. J'avoue, reprit-elle, que je ne suis assez forte, ni pour déplaire à ma mère, ni pour vous fâcher. Elle rêva longtemps, et finit par me proposer de ne jamais voir M. de Mortagne qu'en ma présence. Cette idée, qui lui paroissoit devoir tout concilier, avoit quelque chose qui me blessoit. Cependant elle en étoit si satisfaite que nous nous séparâmes contents l'un de l'autre et nous aimant, je crois, plus que jamais.

Deux jours après, Adèle m'écrivit que M. de Mortagne lui

avoit fait demander si elle seroit chez elle après dîner, et qu'elle me prioit de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact; mais il arriva presque en même temps que moi, et parut étonné de me rencontrer. Cependant il se remit aussitôt, comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de passions; il fit plusieurs compliments à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point.... Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire? et aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle? Je comptois lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls; mais soit qu'il espérât demeurer après moi, ou qu'il s'amusât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure la demandoit.... Alors il fallut bien que nous sortissions en même temps; il sauta plutôt qu'il ne descendit l'escalier, se jeta dans sa voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, et me salua comme si elle m'eût dit : *J'ai attendu qu'il n'y fût plus pour me montrer*... Combien je lui sus gré de cette petite attention!... Que la plus légère préférence laisse de douceur après elle! En quittant Adèle, ma raison avoit beau me dire que cette froideur étoit trop loin de son caractère pour durer... qu'elle passeroit bientôt, et que si M. de Mortagne s'obstinoit à la voir, il finiroit par en être supporté... Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruisoit toutes ces réflexions.

Mais hier, elle m'écrivit qu'il alloit encore venir. Je ne reçus sa lettre qu'à l'heure même où il devoit être déjà chez elle; je m'y rendis, détestant le rôle auquel ma complaisance m'avoit soumis. En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir si j'étois inquiet! et si je n'étois point jaloux, pourquoi ne pas oser les laisser ensemble?... Vingt fois j'eus envie de retourner sur mes pas, et cependant j'avançois toujours : mes sentiments changeoient, se heurtoient, et n'en devenoient que plus douloureux.

Lorsque j'entrai chez elle, je remarquai que M. de Mortagne regarda plusieurs fois ses sœurs, d'un air d'intelligence. Mon humeur augmenta, mes soupçons se renouvelèrent. Adèle aussi me demanda de mes nouvelles, d'une voix qui me sembloit plus assurée qu'à l'ordinaire; et lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole. Je crus voir régner entre eux une aisance, une facilité de conversation qui me confondoient... Elle se fit apporter un dessin qu'elle venoit de finir; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejeta ses éloges, mais si foiblement, qu'on sentoit bien que la flatterie ne lui déplaisoit pas... D'ailleurs pourquoi lui faire connoître ses talents, si elle ne désire pas lui plaire?... Non, Henri, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie... Cette affectation de ne le recevoir que devant moi n'est qu'une ruse de femme; j'entends ce qu'elle dit, mais sais-je ce qu'elle pense?...

Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de temps après moi, et dit à sa fille qu'elle avoit à lui parler : je me levai pour les laisser libres. M. de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller, mais madame de Joyeuse lui dit de s'arrêter... Indigné, j'allois me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsque Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, et me pria de revenir aujourd'hui... Sa terreur me fit pitié; je reviendrai, oui, je reviendrai, et, certes, je ne me laisserai pas jouer plus longtemps... Elle ne le reverra jamais... Que peut lui faire la colère de sa mère? elle n'en dépend plus... Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la diriger. Je lui proposerai d'aller à Neuilly; d'y passer tout le temps de son deuil; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé... Mais aussi si elle y consent!... Insensé!... si elle y consent! souffriras-tu qu'elle manque à des convenances que les femmes doivent toujours respecter? Ah! je ne serai jamais heureux, ni avec elle, ni sans elle!...

LETTRE L

Neuilly, ce 22 janvier.

Je la revis hier, et, comme à l'ordinaire, elle voulut essayer de me toucher par sa douceur, de me séduire par ses larmes; mais je m'étois armé de courage, et je sus leur résister. J'exigeai qu'elle ne revît jamais M. de Mortagne. Adèle, lui dis-je, ma chère Adèle, n'écoutez plus de vaines frayeurs, une fausse timidité. Consentez à déclarer à votre mère les sentiments qui nous unissent. — *Je n'oserai jamais.* — Adèle, je vous aime de toutes les forces de mon âme; je vous aime plus que moi-même, plus que la vie; mais je ne puis souffrir ce partage d'intérêt. Ma jalousie vous offense, me dégrade, et cependant je ne saurois m'empêcher d'être inquiet. Alors nous entendîmes le bruit d'une voiture; car depuis que madame de Joyeuse veut sacrifier sa fille une seconde fois, elle l'obsède sans cesse; et le matin, l'après-dînée, le soir, quelle que soit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours sur mes pas. Voilà votre mère, m'écriai-je; ce moment est peut-être le dernier. Prononcez que vous ne reverrez jamais M. de Mortagne, ou dites-moi de vous fuir sans retour. — *Ma mère me fait trembler.* Je n'en entendis pas davantage, et la quittai sans savoir ce que je faisois.

Décidé à me guérir d'un amour si foiblement partagé, je courus à mon hôtel garni demander des chevaux pour retourner en Angleterre. John voulut vainement représenter, demander quelques heures : Pas une minute, lui dis-je; laissez tout ce que je ne puis emporter, et marchons. Cependant je n'avois pas fait deux lieues, que l'envie de savoir ce que deviendroit Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulois bien l'abandonner; mais, certes, je ne consentois pas à la céder à M. de Mortagne, et j'étois déterminé à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir

épouser. Dans cette agitation, je revins à Neuilly. Cette maison m'appartient; ainsi j'en puis disposer.

Lorsque j'y fus arrivé, je fis venir les gens de M. de Sénange que j'ai tous gardés. Des raisons particulières, leur dis-je, font que je ne veux point qu'on sache mon séjour ici; s'il vient à être connu, je ne pourrai en accuser que vous, et je vous chasserai tous. Alors ils se regardèrent les uns les autres, comme suspectant chacun leur fidélité. Mais si je parviens à être ignoré, je vous récompenserai tous. Ils se regardèrent de nouveau, en se faisant par signes de mutuelles recommandations, et quand ils sortirent, j'entendis qu'ils se promettoient d'être discrets; ainsi j'espère qu'ils le seront.

J'ai senti une sorte d'effroi, en revoyant ce lieu où j'ai éprouvé des émotions si vives, des peines si cruelles!

Je ne suis encore entré que dans l'appartement que j'occupois. Je redoute de voir celui de M. de Sénange, la chambre d'Adèle; je le crains d'autant plus, que j'avois ordonné qu'on ne déplaçât aucun meuble, que chaque chose restât comme elle étoit lorsqu'ils occupoient cette maison. Les habitudes de M. de Sénange seront conservées, ses goûts respectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger sans scrupule les objets auxquels ils tenoient. On ne sait pas soi-même ce qu'on perd de petits souvenirs, d'impressions douces, combien on affoiblit ses regrets, en faisant le moindre changement dans les lieux qu'ils ont habités!

Adieu, je ne fermerai point cette lettre, et je vous écrirai sans ordre, sans suite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie : trop heureux si je puis un jour retrouver mon indifférence!

Ce 25 janvier, six heures du soir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas un arbre qui ne m'ait rappelé Adèle, et ses petites joies, lorsque, plus diligente que moi,

elle arrivoit de meilleure heure, et passoit dans l'île pour voir le travail des ouvriers; elle gardoit le bateau, attendant sur le rivage que je parusse à l'autre bord... alors elle se moquoit de ma paresse, de mon embarras, et me faisoit des signes pressants de venir la trouver. Quand je lui montrois le bateau qui étoit attaché près de l'île, j'entendois les éclats de ce rire frais et gai qui passe avec la première jeunesse. Elle me disoit un léger adieu; partoit comme pour ne plus revenir, mais s'arrêtoit de manière à ne pas me perdre de vue; se cachoit derrière les arbres, croyant que je n'apercevrois pas le transparent de sa mousseline blanche, de sa robe de neige; puis elle venoit me saluer, feignoit de me voir pour la première fois; puis enfin, elle m'envoyoit ce bateau; j'allois la joindre... Joies innocentes! plaisirs simples qui me rendiez si heureux! plaisirs que je me rappelle tous!

For oh! how vast a memory has love!

Suis-je donc condamné à vous perdre sans retour?

Ce 24 janvier, à midi.

Quelle démence a pu me porter à venir dans cette maison? Étoit-ce pour oublier Adèle? est-ce ici que je me promettois de la haïr? ici, où j'ai juré d'être à elle et de lui consacrer ma vie!

Ce matin je suis entré dans la chambre où M. de Sénange est mort. Les fenêtres en étoient fermées. Une obscurité religieuse couvroit ce lit où il a rendu les derniers soupirs. Je m'en suis approché; et là, une voix secrète, ma conscience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir... le pardon qu'il m'avoit accordé, sous la condition de me dévouer au bonheur d'Adèle, et d'être plus indulgent. Ai-je rempli ma promesse? Cet excellent homme m'approuveroit-il?... Je suis sorti lentement de cette chambre. Ma colère étoit passée; je n'étois plus que le défenseur d'Adèle, et le juge sévère de moi-même.

J'ai été dans l'île voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de M. de Sénange. Un obélisque très-simple couvre sa tombe, sur laquelle elle a fait graver ces mots :

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

Et moi, que lui dirois-je ?

A deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poste, et d'aller descendre à Paris, dans l'hôtel garni que j'occupois, comme s'il revenoit pour chercher quelque chose qu'il avoit oublié; mais mon dessein étoit qu'il s'informât adroitement si Adèle avoit envoyé chez moi, et qu'il sût de ses nouvelles. En attendant le retour de John, je vais promener ma tristesse dans la campagne. Le temps est beau, quoiqu'au milieu des rigueurs de l'hiver. Une visite à la famille de Françoise sera sûrement bien reçue ; et peut-être leurs visages satisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, 10 heures du soir.

En revenant de chez Françoise, je suis entré dans la cour, et j'ai vu sur le sable les traces d'un carrosse. Les sillons me prouvoient qu'on n'étoit pas entré dans la maison, mais que la voiture s'étoit arrêtée à la grille du jardin, et de là avoit gagné la cour des écuries... Henri! moquez-vous encore de l'amour! Malgré l'invraisemblance d'une pareille visite, mon cœur, mes yeux même, me disoient que cette voiture appartenoit à Adèle. Je suis entré avec précipitation dans le jardin, et je l'ai aperçue suivie de deux de ses femmes, qui prenoient le chemin de l'île. J'ai couru la joindre. Elle ne m'attendoit pas. En me voyant, elle a jeté un cri ; une pâleur mortelle a couvert son visage ; et cependant avec quelle joie elle m'a dit : Je craignois que vous ne fussiez parti pour l'Angleterre! J'ai pris ses mains, et les

pressant contre mon cœur : Adèle, lui ai-je répondu, qu'avez-vous décidé? — Rien : je me désespérois de votre départ ; je vous croyois absent, et je venois ici pleurer M. de Sénange, pleurer sur vous, sur moi-même. — Aurez-vous du courage? — Je n'en trouve pas contre ma mère! Ne me rendez pas malheureuse; ayez pitié de ma foiblesse. Elle paroissoit si accablée, que je l'ai prise vivement dans mes bras pour la soutenir. A l'instant je me suis senti arrêté par une main étrangère; et, me retournant, j'ai vu madame de Joyeuse, transportée de fureur. Elle avoit été au couvent, y avoit appris qu'Adèle venoit de partir pour Neuilly, et l'avoit immédiatement suivie. Vous, implorant lord Sydenham! s'est-elle écriée. Adèle est tombée à genoux devant sa mère; et, avec une voix qu'on entendoit à peine : Ma mère, lui a-t-elle dit, je l'aime. Il vous respectera aussi, n'en doutez pas. Je vous ai obéi une fois sans résistance ; récompensez-moi aujourd'hui en faisant mon bonheur.

Madame de Joyeuse a déclaré qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage, a réprimandé durement sa fille, et a cherché à m'insulter, en disant que je n'ambitionnois que l'immense fortune d'Adèle. Sa fortune! lui ai-je dit avec mépris, je la refuse ; gardez-la pour ses frères. Je ne veux de votre fille qu'elle-même. A ces mots, j'ai vu sur son visage un mélange d'étonnement et de doute. Vous l'entendez, a dit Adèle, que n'y avons-nous pensé plutôt! Oui, ma mère, mon jeune frère n'est pas riche; donnez-lui tout mon bien, et rendez heureux vos enfants. Oui, ai-je répété, tous vous enfants ; car, soit par cette confiance que donne la générosité, soit par un effet de l'amour, je ne me trouvois point humilié de descendre envers elle jusqu'à la prière ; je suis aussi tombé à ses pieds. Elle a essayé de résister, de traiter de folie le désintéressement de sa fille. Elle a même prétendu être obligée de la défendre contre une passion insensée : mais j'ai su détruire des scrupules qui ne demandoient peut-être qu'à être vaincus ; et j'ai promis d'assurer à Adèle au delà du sacri-

fice qu'elle me faisoit. Enfin mes instances, mon dévouement, les caresses de sa fille ont achevé de l'entraîner, et elle m'a appelé son fils, en embrassant Adèle.

Ce n'est pas tout, Henri : madame de Joyeuse, peut-être pour se sauver un peu de mauvaise honte, car elle a dit bien du mal de moi, a bien souvent protesté que je ne serois jamais son gendre ; madame de Joyeuse a décidé que notre mariage auroit lieu aussitôt après l'arrivée de ses fils, qu'elle fait voyager dans les différentes cours de l'Europe. Elle va leur écrire pour presser leur retour.

P. S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avoit envoyée chez moi, et que John m'a rapportée. Que j'étois injuste ! et combien d'amers repentirs eussent été la suite de mon caractère jaloux et emporté ! Oh ! je ne mérite pas mon bonheur ; mais puissé-je le justifier par la conduite du reste de ma vie !

« Mon ami, mon seul ami, vous avez pu me fuir, ne pas me répondre lorsque je vous appelois. Je me suis précipitée à la fenêtre du parloir ; mais vous n'avez pas tourné la tête. C'est la première fois que vous partez sans m'y chercher encore pour me dire un dernier adieu. Si vous m'aviez regardée, vous m'auriez vue au désespoir. Mon seul ami ! sûrement vous ne doutez pas de votre Adèle. Je vous appartiens par le vœu de mon cœur, par l'ordre de M. de Sénange. Pourquoi n'avoir pas pitié de ma foiblesse ? Ne suffit-il pas que la présence de M. de Mortagne vous inquiète pour qu'elle me soit odieuse ? Cependant j'avoue que, pour satisfaire ma mère, j'aurois voulu le recevoir jusqu'à l'époque qu'elle a fixée. Mais si ce sacrifice vous est trop pénible, dictez ma conduite. Je n'ai pas besoin d'être à vous pour respecter votre inquiétude ; songez seulement, avant de rien exiger, que mon attachement pour vous ne sauroit être douteux, et que ma timidité est extrême. »

A cette lettre étoit joint le portrait d'Adèle, et sur le papier qui le renfermoit elle avoit écrit : Puisse-t-il vous ramener!

LETTRE LI

Paris.

Après avoir toujours partagé mes peines, avoir si souvent écouté mes plaintes, je vous dois bien, mon cher Henri, de vous apprendre aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

Je viens de l'autel. Adèle est à moi ; je lui appartiens. Elle a donné sa fortune à son jeune frère. Madame de Joyeuse est contente, chérit sa fille ; elle m'aimera. M. de Mortagne est oublié de tous. Jouissez du bonheur de votre ami.

FIN D'ADÈLE DE SÉNANGE

AGLAÉ

Le petit ouvrage qui suit est celui que madame de Verneuil donna à lord Sydenham ; nous l'avons placé ici, afin de ne pas retarder la marche de ces lettres.

AGLAÉ

CONTE[1]

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
LA FONTAINE.

Il y avoit une fois une reine qui croyoit que rien ne pouvoit s'opposer à ses désirs. Les dieux, dans un moment de complaisance, lui avoient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle étoit déjà l'objet de l'admiration générale. Les poëtes la célébroient dans leurs vers, et elle inquiétoit surtout l'amour-propre des femmes.

On la nommoit Aglaé. Elle avoit de la noblesse dans les traits, et cependant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout à fait des ridicules, fournissoit souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorboient sa journée; les modes les plus exagérées

[1] Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupoit beaucoup; elle avoit déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait princesse que par égard pour la fée, qui ne pouvoit pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

étoient celles qu'elle préféroit ; et sa taille souple et légère perdoit toute sa grâce sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il falloit apprendre la fatiguoit. Les leçons la conduisoient à la mélancolie, l'étude aux vapeurs, le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il falloit lui parler de sa beauté, de ses parures, sujet intarissable de ses conversations et de ses plaisirs.

La reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et foibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut toujours pouvoir gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avoit commencé par la gâter. N'ayant pas la force de l'affliger, espérant du temps ce qu'elle ne pouvoit attendre de son courage, cette mère aveugle reculoit toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle voyoit devant elle des années pour corriger sa fille et l'instruire; à présent, elle attendoit l'âge et la raison. Insensiblement elle l'auroit amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du temps que les royaumes méritoient les soins des êtres surnaturels, ces génies bienfaisants surveilloient les humains, réparoient les excès de la précipitation, ou les maux nés de l'insouciance : ils rendoient les erreurs des rois moins funestes, et rétablissoient tout à la fois leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommoient des fées.

Celle qui protégeoit les augustes parents d'Aglaé vint à leur secours. Elle suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, et lui donna une gouvernante sévère dans ses principes, mais que le repentir des fautes rendoit indulgente; une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit auroit pu se passer de l'expérience, et qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de

la rendre aimable ; une de ces femmes, enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret, de peur que la jeunesse n'en abuse : telle étoit celle qui devoit seconder les vues de la fée.

On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, et préfèrent toujours les moyens les plus bizarres ; ce qui, soit dit en passant, prouve de leur part une grande connoissance des hommes.

La fée transporta dans cette île les vieilles les plus décrépites de la cour, celles dont la jeunesse avoit été célèbre par la beauté, l'esprit et les inconséquences : car, je ne sais pourquoi ces dons brillants coûtent toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avoit cent ans. La fée dit à Aglaé : *Vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brilloit dans sa jeunesse. Mais aussi, chaque fois que vous devinerez juste, vous serez parée d'une grâce nouvelle. Je vous doue de toutes celles qu'elles ont perdues, si vous pouvez les deviner.*

Après ces mots la fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, et au plus haut degré du bonheur, l'*espérance*. Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très-personnel ; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendoit bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets avoient tout détruit. Cependant leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'horreur qui les saisit machinalement, à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, ôtèrent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avoient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine que la difficulté d'accomplir les conditions de la

fée. Le lendemain, même épreuve, même chagrin. Elle vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusque-là, cependant, elle s'étoit si légèrement passée. La fée se moque de nous, lui dit-elle avec aigreur, et veut que nous restions toujours dans cette île; je suis sûre qu'aucune de ces femmes n'a été jeune. Pour l'amabilité, elle ne fait qu'augmenter avec l'expérience et le savoir; du moins, c'est ce qu'on me disoit en m'accablant de leçons; et l'on ne sauroit ni les voir, ni les écouter.

La gouvernante sourit; elle observa en général que les défauts d'autrui nous trouveroient plus indulgents, si nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres. Cette réflexion déplut à Aglaé, qui s'éloigna avec une humeur que, jusque-là du moins, elle avoit pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de son injuste vivacité; et, ne pouvant plus longtemps se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante. Le besoin d'un pardon rend modeste et sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance; et dans la joie que donne le raccommodement, l'abandon est entier.

Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches. Celle-ci, qui épioit avec soin les retours de la sensibilité, et qui vouloit faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit : Vous vous y êtes mal prise : vous cherchiez des perfections dans ces femmes, et leur laideur vous en frappoit davantage. Ce n'est point ainsi que l'on juge les vieilles coquettes; elles n'ont plus que la grimace de leurs agréments. Soyez sûre que leur plus grand travers est toujours la dernière trace de leurs anciennes prétentions. Cette vieille, par exemple, que vous voyez si sémillante, jouer encore la gaieté, se rappelle que, dans sa jeunesse, un continuel sourire laissoit voir les plus belles dents du monde; aujourd'hui, elle croit avoir sauvé, du

moins, des mouvements agréables, et n'est que ridicule. Les femmes ressemblent aux couleurs : deux ou trois nuances seulement brillent de leur propre éclat; les autres sont ou trop pâles, ou trop prononcées. Ainsi les femmes qui ne sont que jolies ne vivent que quelques années; le reste est livré à l'ennui et aux regrets. Vous les préviendrez, si vous pouvez vous bien convaincre que la beauté fait naître les passions, mais que le caractère seul attache.

Par les soins de la fée, il n'y avoit dans cette île ni miroirs, ni ruisseaux. Aglaé pouvoit y douter de sa beauté : les vieilles y oublioient leur laideur; leurs ridicules en augmentoient, et c'est ce qu'il falloit pour la guérir.

Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avoit cent ans; et toutes osoient encore espérer de l'avenir, et ne parloient que des erreurs du bel âge. Tantôt elles redisoient les chansons qu'elles croyoient avoir inspirées; tantôt elles montroient des portraits repris à des infidèles, des volumes de madrigaux et de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avoit aussi déjà ses porte feuilles. Quel fut son étonnement, de voir qu'un siècle n'avoit presque rien changé au protocole d'amour! même style, mêmes idées, mêmes serments, mêmes exagérations, même amour-propre. Mais comment s'avouer que ces vieilles avoient aussi été belles, puisqu'elles avoient obtenu les mêmes hommages! Aglaé aima mieux croire que les poëtes d'alors étoient plus enthousiastes, et ceux de nos jours plus difficiles.

Cependant l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses porte feuilles, même à ces vieilles. A peine en fut-elle écoutée : les unes bâilloient, les autres critiquoient. Celles-ci faisoient des comparaisons, celles-là trouvoient partout des plagiats. Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étoient que des réminiscences, se dégoûta d'un encens si vulgaire, et jeta avec mépris ce trésor qui jusque-là ne l'avoit point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, et surtout le secret d'abréger le temps. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé. Elle voulut tout entreprendre à la fois; la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillants de la fable, les rêves moins amusants de l'histoire. Pendant deux ou trois jours son temps fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affoiblit le goût, et en fait une tâche fatigante, au lieu d'une paisible et douce occupation.

La gouvernante, qui vouloit prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles; sûre qu'à chaque visite elle reviendroit, et plus tôt, et meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes; c'étoit comme le fil qui la guidoit. La plus âgée se nommoit Delphine : sa décrépitude étoit extrême; elle n'entendoit plus, et ne voyoit qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avoit inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignoit à beaucoup d'usage du monde un sentiment des convenances si juste, qui l'avertissoit toujours si à propos, que tout ce qu'elle disoit avoit une manière, un ton qui n'appartenoit qu'à elle. Aglaé conclut avec raison que Delphine avoit eu dans sa jeunesse une conversation fort piquante.

Cette jeune princesse, dont l'esprit naturel manquoit par les formes, avoit le défaut ordinaire de celles que de trop grands avantages rendent presque toujours sûres d'être écoutées : elle parloit beaucoup, et se répétoit souvent. Le jour quelle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avoit dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage et de la

vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment; et Aglaé enchantée vit qu'elle avoit deviné juste, et que la fée lui avoit tenu parole.

Les jours suivants, elle essaya de pénétrer le caractère de Nathalie; mais celle-là lui donna de l'occupation : elle étoit sotte, bête, vaine et de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets, sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard Rosalie, une de ces vieilles, parla avec enthousiasme de la musique. Nathalie se fâcha comme si on avoit voulu la blesser, et loua excessivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute; leur dispute en personnalités. Aglaé devina aisément que l'une avoit eu la voix belle, et que l'autre avoit dû bien danser.

Elle invoqua la fée, se mit à un clavecin, et en joua avec une grâce qui les charma toutes deux. Nathalie surtout étoit transportée de l'entendre mêler différents airs de danse à ses variations; et Rosalie pouvoit croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avoit fait sa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles se réunirent du moins pour la louer.

Aglaé les quitta, en réfléchissant aux succès qu'elle venoit d'obtenir par des agréments qui rendent toujours plus aimable, mais qui ne suffisent jamais. Elle entrevit qu'on ne plaît par les talents qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent, ou qu'ils préfèrent; qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur : au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et, sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle.

Encouragée par ses succès, Aglaé mit le même soin à les étudier toutes. Elle devina qu'Eugénie avoit été d'une douceur extrême, qu'Herminie avoit très-bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connoître une dont l'ensemble l'avoit frappée d'étonnement. Son visage n'avoit jamais eu de jeunesse;

mais, comme elle ne l'avoit point su, sa vieillesse n'en valoit pas mieux. Il n'y avoit aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne. Son bonnet ne tenoit pas à sa tête; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col. Elle avait du trait, de l'imagination; mais ses idées étoient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disoit de bien avoit plus l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguoit à force de vouloir plaire : choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyoient bien qu'elle étoit née folle, mais savoient bien aussi qu'elle s'étoit sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire !* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques moments de raison. Aglaé fut longtemps sans pouvoir comprendre comment il lui avoit été possible de plaire : mais elle finit enfin par s'apercevoir qu'une indiscrétion prolongée avoit bien pu être prise pour un excès de franchise ; et elle sentit que le premier de tous les charmes est d'être naturelle et vraie.

Aglaé tâcha de démêler les secrètes pensées d'une autre, qui affectoit de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotoit, et qu'enfin elle n'étoit plus que l'ombre d'elle-même. Quel eût été son désespoir si on l'eût prise au mot, ou si on lui eût révélé qu'elle ne parloit si volontiers de ce qu'elle avoit perdu que pour apprendre ce qu'elle avoit possédé ? Aglaé ne s'y trompoit presque plus; elle étoit modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui vouloit paroître douce. Elle flattoit leurs défauts par une sorte de pitié, caressoit leurs goûts, les invitoit à raconter leur histoire, et leur fournissoit au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes.

Ces différentes anecdotes donnoient matière à des réflexions un peu malignes, qu'elle confioit à sa gouvernante, et surtout à des questions qui amenoient des détails intéressants, propres

à hâter le développement de son esprit. Par exemple, elle lui demandoit un jour pourquoi il en coûtoit tant aux femmes de vieillir. C'est, répondit la gouvernante, parce que rien ne peut jamais remplacer ce qu'elles perdent. Quand les hommes renoncent au bonheur de plaire, ce n'est qu'un échange de passions : l'amour de la gloire leur tient lieu des jouissances qui leur échappent; le fantôme qu'on appelle réputation s'empare de toutes leurs facultés. Vieillissant avec des passions nouvelles, ils gagnent le terme sans s'en apercevoir, et finissent par se croire toujours jeunes. Si les femmes vouloient de bonne heure se faire des occupations, consentir à s'oublier, et renoncer à la louange, se former des amis, ne pas confondre le besoin de briller avec le désir de plaire, toutes les saisons auroient pour elles quelques beaux jours. Lorsque vous rentrerez dans le monde, vous serez la seule qui, grâce à la fée, aurez commencé votre jeunesse au milieu d'un cercle où vos agrémens étoient presque des torts; où, pour plaire, vous étiez obligée de les faire oublier : que ce soit la leçon de votre vie. Je sais que pour être heureuse il faut être aimée. Profitez donc de tous vos avantages : vous êtes belle; en évitant le faste, que votre toilette ne soit jamais trop négligée; à la ville ou à la campagne, ayez toujours cette recherche qui, sans être ce qu'on appelle parure, prouve si bien le désir de plaire. Cultivez votre esprit, ajoutez chaque jour à son étendue; et souvenez-vous que la conversation de la femme qui sait le plus, doit toujours laisser croire qu'elle cherche à s'instruire. L'air du doute console l'ignorant, et flatte celui qui croit pouvoir éclairer. Mais, surtout, soyez bonne; soyez-le si vous voulez être aimée, et l'être toujours. La bonté nous porte à secourir l'indigent, à excuser le coupable, à écouter avec compassion les plaintes même les plus insensées, à consoler tout ce qui souffre. Trouver une âme bonne est le besoin de tous les moments; la posséder est le charme de tous les âges, charme sans lequel

aucune vertu n'est suffisante, et qui peut-être feroit pardonner mille défauts. Le génie qui nous gouverne n'a point donné à la bonté un rang brillant parmi les vertus : il n'a pas compris non plus l'ingratitude dans le nombre des fautes qui nous font bannir de sa cour. Sûrement il a cru que l'amour, ou la justice des hommes, nous récompense ou nous punit assez.

Ces réflexions, communiquées avec un tendre intérêt, attachoient Aglaé, la ramenoient à la raison, à ses études, et l'invitoient à y mettre encore plus de suite. Mais plus elle avançoit, plus elle sentoit le besoin d'être guidé : aussi demanda-t-elle à sa gouvernante, avec cette bonne foi de la première jeunesse, de la diriger, de l'aider à regagner son enfance perdue. Celle-ci lui sauva les premières difficultés, lui cacha surtout ce qu'il faut de peines, de travail, de persévérance, pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'étoit pas toujours de longues lectures ; c'étoit moins encore de fatigantes allégories : jamais de gêne ; ne courant ni après l'esprit ni après le savoir ; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges : mais dans des promenades utiles, tout devenoit un sujet d'instruction et de plaisir. La nature, si belle et si riche, fournissoit des développements toujours nouveaux. Un observateur attentif a dit : Aux yeux de l'ignorant tout est prodige, ou tout est naturel. Aglaé, qui jusque-là n'avoit promené que des regards indifférents sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtoit à tout, questionnoit sans cesse, dévoroit l'instruction, et s'étonnoit également de ce qu'elle ne savoit pas, et du temps qu'elle avoit passé sans chercher à s'instruire.

Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec ce mélange de tristesse et de douceur qui trahit les âmes sensibles. Aglaé se sentit attirer vers elle, et n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, portoit à la plaisanterie. Aglaé

n'éprouva qu'un sentiment mêlé d'intérêt et de respect. Elle n'osoit point lui demander ses aventures; elle craignoit presque de les lui rappeler. Elle auroit voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler s'il étoit possible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta son histoire en ces mots :

Je ne vous parlerai point de mon enfance; rien ne me la rappelle. Mes souvenirs ne commencent qu'au jour où je vis, pour la première fois, un homme qui fut le maître du reste de ma vie. Jusque-là je m'étois crue jolie, spirituelle; de ce moment j'en doutai; ma toilette ne finissoit plus; je n'étois jamais contente de mon esprit; et le jour où il me dit qu'il m'aimoit, je me crus parfaite.

On nous unit. Contente alors, je vivois dans une espèce de rêverie : j'oubliai toute chose. Je n'existois que les heures qu'il me donnoit; les autres se passoient à l'attendre, ou à le regretter. Lorsqu'il arrivoit, il sembloit changer l'air que je respirois; je me trouvois heureuse sans avoir besoin de le dire : je suivois tous ses mouvements; je l'écoutois avant qu'il parlât; ce qu'il disoit, je croyois l'avoir pensé. Longtemps il fut heureux par tant d'affection; mais dans mon bonheur, je ne songeois pas qu'il faut des soins pour conserver même ce qu'on aime : je négligeai ma figure, mon esprit, mes amis; je ne pensois qu'à lui, je ne voyois que lui, je ne parlois que de lui.

Tout le monde m'avoit abandonnée, sans que je l'eusse remarqué; je finis par l'ennuyer aussi. Je sentois qu'il se détachoit; ses retours n'étoient plus que des complaisances, ses soins que des procédés. Au lieu d'appeler les plaisirs à mon secours, je passois dans les larmes et les reproches le temps qu'il me donnoit par habitude : j'exigeois l'amour, j'éloignai l'amitié : je ne le voyois presque plus... Qui m'eût dit alors que j'allois souffrir davantage...

Quelle douleur je ressentis, en apprenant qu'il étoit occupé

d'une autre femme! Je demandai avec hauteur, comme s'il m'aimoit encore, je demandai qu'il ne la revît plus : il me refusa sans colère ni pitié. C'est alors que je me crus perdue... Je le priai de m'aimer, comme on demande aux dieux de vivre. Je ne prétendois plus à aucun sacrifice. Voyez-la, aimez-la, m'écriai-je; mais ne m'oubliez jamais tout à fait... Mon humeur l'avoit éloigné; ma douceur le ramena, et une seconde fois je me crus heureuse...

Bientôt après, il se laissa entraîner par l'ambition. Je n'étois plus jeune; le temps avoit passé, et je ne m'en étois point aperçue. Je me plaignois, quoique sûrement j'eusse été une des plus fortunées; mais il fallut bien des années pour me l'apprendre.

Je lui cachois mes peines; elles en influoient davantage sur mon caractère et sur ma santé. J'étois devenue triste et souffrante : je n'en étois que moins aimable. J'espérois toujours que le lendemain m'apporteroit quelque consolation; et ce n'étoit qu'un jour de plus passé dans les larmes. Enfin, j'entendis parler d'un devin qui, disoit-on, faisoit des miracles; on y croit dès qu'on en a besoin : j'allai le consulter. Comme j'arrivois chez lui, j'en vis sortir une vieille à qui je demandai ce qu'il lui avoit dit : je n'en obtins pour réponse que ces quatre vers que je n'ai jamais oubliés :

De l'avenir point de nouvelle;
Il ne m'a dit que le passé :
Les plaisirs d'un âge avancé
Sont les plaisirs qu'on se rappelle.

Je n'entrai point chez l'oracle, et pris cet avis pour moi-même. Je renonçai au bonheur : celui des autres m'intéresse encore, il me console quelquefois; mais il ne m'empêche pas d'attendre avec impatience la fin de ma vie.

Aglaé avoit écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avoit sur-

pris ses yeux remplis de larmes, auroit peut-être désiré que ce tableau n'eût pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit bien de dire sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était commun à toutes les femmes sensibles ; et ce n'est pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet.

Aglaé de son côté réfléchissoit, mais se disoit qu'elle reverroit souvent cette intéressante vieille, et lui feroit répéter des détails qui l'avoient si vivement affectée. Ces épreuves ne réussirent pas au gré de son attente ; l'histoire étoit toujours la même. Aglaé sentit qu'il est impossible de parler longtemps de soi sans fatiguer.

Elle avoit cru que chaque jour elle aimeroit cette vieille davantage, et chaque jour elle l'écoutoit avec moins d'intérêt. Rien ne pouvoit la distraire. La morale, l'ambition, la campagne, les comparaisons, les différences, tout la ramenoit à celui qu'elle avoit aimé. Parloit-on d'une belle action? il l'auroit faite ; d'une chose simple? il l'auroit embellie. De toutes ces femmes c'étoit encore la plus aimable ; ses souvenirs venoient du cœur. Aglaé alloit chez elle avec plaisir, y restoit avec ennui, et cependant la quittoit avec peine; mais elle la quittoit quelquefois avant que le soleil eût marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre, lui disoit adieu avec tristesse. Aglaé revenoit lentement, mécontente d'elle-même, se reprochant sa cruauté, se trouvant incapable d'aucun sacrifice.

Le lendemain, après ses heures d'étude, elle voloit chez son amie ; il sembloit, à la voir courir, que jamais elle n'arriveroit assez tôt ; et jouissant d'avance du plaisir que causeroit son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle-même, à se croire nécessaire au bonheur d'un autre, première des illusions, et la plus douce de toutes ; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avoient paru si ridicules.

Ce n'étoit plus la raillerie ; ce n'étoit plus le cruel besoin de

se moquer. Elle flattoit encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressource. Cependant leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même. Rassurez-moi, dit-elle un jour à sa gouvernante; je ne vous demande point d'éloges, mais j'ai besoin d'être encouragée. Suis-je jeune? M'avez-vous donné les moyens d'être aimable? Comme ces femmes, ne suis-je pas aussi dans l'aveuglement? A ces mots la fée parut. *Soyez tranquille, mon Aglaé*, lui dit-elle; *vous êtes ce que vous étiez : je ne pouvois rien ajouter à votre beauté. Il ne m'étoit pas permis non plus de vous corriger, sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le temps et le besoin de la louange vous auroient donnés : ils vous ont guérie de la vanité; de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable, et la vieillesse ridicule. C'est avoir gagné plus que je ne vous avois promis. Puisse votre âme douce et sensible n'avoir jamais besoin des exemples de la vertu pour se porter au bien ! Je vais vous rendre à vos États ; mais avant de vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé à votre bonheur : que souhaitez-vous?*

Aglaé lui demanda de rajeunir son amie ; mais la vieille refusa cette faveur si son amant ne la partageoit pas. Je ne désire point de vivre, leur dit-elle, je ne vous demande point des années : rendez-moi seulement les jours de mon bonheur, et que je meure celui où il cessera de m'aimer. La fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs et ses peines.

Elle ramena Aglaé à sa mère, qui, en la voyant, la crut parfaite, et se persuada qu'elle avoit employé tout le temps qu'elle ne lui avoit pas vu perdre. Cette fois l'amour maternel ne la trompa point. Elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même et à excuser les autres.

FIN D'AGLAÉ

CHARLES ET MARIE

CHARLES LENOX

A SON AMI

—

J'ai suivi votre conseil : chaque jour je me suis rendu compte des différents sentiments que j'ai éprouvés. Je pensois que vous liriez ce journal, et je me disois : Mon ami sera pour moi une seconde conscience ; je m'adresserai à lui, ou me parlerai à moi-même avec une égale sincérité.

> T'is greatly wise to talk with our past hours :
> Their answers form what men experience call [1]
>
> YOUNG.

Combien j'ai été affligé en voyant que la plus grande partie de mes jours a été vide d'intérêt ! Je me suis rappelé l'étonnement d'un de nos philosophes à la vue de ces nombreuses épitaphes où la date de la naissance et celle de la mort composent

[1] Il est sage d'interroger ses heures passées : leurs réponses forment ce que les hommes appellent l'expérience.

toute l'histoire d'un homme. J'ai donc supprimé dans mon journal ces heures que rien n'a remplies, ces jours commencés et finis sans laisser un souvenir. Je ne vous confie de ma vie que ce qui peut exciter, ou des retours consolants sur moi-même, ou des regrets tardifs, mais d'où naissent des résolutions généreuses.

CHARLES ET MARIE

1er mai.

J'étois à Oxford : je venois d'avoir vingt ans, et je célébrois le jour de ma naissance avec plusieurs de mes compagnons d'étude, lorsqu'on m'a apporté une lettre qui m'annonçoit la maladie de ma mère et son extrême danger. Je suis parti aussitôt ; l'inquiétude, le trouble qui m'ont agité pendant ma route ne peuvent s'exprimer. Arrivé près du château de mon père, j'osois à peine lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ce tableau de deuil qui avertit qu'un des maîtres de la maison n'est plus[1]. Hélas ! il a frappé mes regards ; je regardois ce tableau, et m'écriois involontairement : Ma mère, ma mère, je vous ai donc perdue pour toujours ! rien ne vous rendra jamais à ma tendresse ! j'aurai beau vous chercher, vous désirer, je ne vous retrouverai plus ! Je suis descendu de voiture, je souffrois trop, renfermé dans ce petit espace ; le repos qu'il m'y falloit supporter me livroit trop à l'agitation de mon âme. Je me suis hâté d'arriver à notre maison ; je suis entré dans la chambre de mon vieux père : il a étendu ses bras vers moi, il m'a serré contre

[1] En Angleterre, à la mort d'une personne distinguée, on met sur la façade de sa maison le tableau de ses armoiries entouré d'un cadre noir.

son cœur ; une larme s'est échappée de ses yeux, elle est tombée sur ma main. Je crois la sentir encore... Mon père ! vous qui aviez toujours été l'arbitre de mon sort, que je souffris lorsque je vous vis une première douleur!... J'ai voulu lui parler, essayer de lui donner des consolations. Sa voix s'est baissée involontairement lorsqu'il m'a rendu compte de la maladie et de la fin de ma mère. A peine pouvois-je l'entendre ; ses sanglots étoient étouffés, ses mots interrompus ; mais quand il a voulu me faire juger de l'étendue de la perte que nous avions faite, sa voix s'est élevée sans qu'il s'en aperçût. Ses yeux s'animoient à mesure qu'il faisoit l'éloge de ma mère. Espéroit-il parvenir encore jusqu'à celle qu'il avoit perdue? O ma mère, puissiez-vous avoir entendu ces dernières expressions de son amour !

2 mai.

Aujourd'hui, lorsque nous sommes entrés pour dîner, j'ai détourné les yeux de la place que ma mère occupoit au haut de la table. En regardant cette place où je la voyois tous les jours, je craignois que mon père n'allât s'y asseoir. Dieu sait si je l'aime ! mais il ne peut remplacer ma mère ; et elle n'auroit pu me tenir lieu de lui !... Je voudrois qu'on ne succédât pour ainsi dire que par degrés à ceux qui nous étoient chers ; et qu'au moins, quand leur souvenir frappe davantage, les yeux retrouvassent quelques traces de leur séjour dans leur maison. Je ne sais si mon père a été saisi du même sentiment ; mais, comme moi, il a détourné ses regards, et est allé prendre sa chaise accoutumée. Mon fils, m'a-t-il dit, laissons cette place vide jusqu'au jour où votre femme l'occupera. Alors je vous donnerai la mienne aussi ; ma fortune deviendra la vôtre ; vous n'hériterez point d'un père, vous partagerez avec un ami. Avant de mourir, je vous verrai agir comme chef de notre famille ; avant de mourir, je pourrai juger quel sera votre avenir quand j'aurai quitté la vie.

Pendant qu'il parloit, mon cœur faisoit le serment de ne jamais oublier tant de bonté.

5 mai.

Ce matin, je suis descendu dans les jardins que ma mère aimoit. Combien de pensées tristes et douces m'ont occupé ! Chaque pas, chaque arbre me rappeloit mon heureuse enfance. Les soins de ma mère se mêlent tellement avec le commencement de ma vie, que j'ignore à quelle époque, de quel jour, dater un souvenir où le sien ne vienne pas se confondre. Ma mère et moi, moi et ma mère, voilà tout ce qui a rempli mes jeunes années.

O vous, tendres affections de l'âme qu'elle chercha toujours à m'inspirer, pitié généreuse, sacrifice de soi-même, conduisez-moi à travers la vie, pour chercher et deviner le malheur. Que de fois j'ai vu ma mère pleurer avec ceux que l'affliction accabloit ! J'admirois avec quelle réserve elle s'informoit de leurs besoins ; comme elle savoit les amener à lui confier leurs peines ! J'étois le seul confident de ses œuvres pieuses qu'elle cachoit soigneusement à tous les autres ; mais moi je savois tout, parce qu'elle vouloit ouvrir mon cœur à la bienfaisance. Elle me répétoit souvent : Mon fils, mon cher fils ! sois bon, sois trop bon ; car il avoit bien raison celui qui disoit : A la mort il ne reste que ce que l'on a donné.

Il m'arrivoit quelquefois de craindre que des émotions trop vives n'altérassent sa santé si délicate ; mais il étoit impossible de la décider à s'occuper d'elle-même. Tu l'as vu souvent, me disoit-elle ; ces larmes consolent ceux que le bienfait a soulagés. Elles consolent même, quand de grandes infortunes rendent les secours trop difficiles. Mais ces larmes si douces à répandre, ne les montre pas aux heureux de ce monde ; car ils les ont nommées foiblesse. Alors elle causoit avec moi ; elle m'apprenoit et le bien et le mal que je rencontrerois parmi les hommes,

les difficultés que j'aurois à vaincre, les séductions qu'il me faudroit éviter. Sa tendresse prévoyante me présentoit ainsi tout ce qui pourroit m'éclairer lorsqu'elle ne seroit plus. Ma mère, vous serez toujours obéie. Je crois entendre encore votre voix si touchante; vos regards si tendres, je les vois encore, et votre souvenir sera toujours mon guide.

5 juin.

Il y a déjà un mois que j'ai laissé ce journal, parce que mes réflexions, mes sentiments ont toujours été les mêmes, et que je n'avois pas le courage d'écrire. Loin de travailler à surmonter ma douleur, je cherchois, avec une secrète satisfaction, tout ce qui pouvoit l'accroître. Je m'abandonnois à une sombre mélancolie, et ne me plaisois plus que dans la solitude.

Plusieurs fois mon père avoit essayé de parler à ma raison sans pouvoir obtenir que je fisse aucun effort pour me distraire. Je lui savois même mauvais gré d'en avoir la pensée; et quand il m'avoit fait de pressantes mais vaines représentations, je le quittois, mécontent de lui qui vouloit m'arracher à des regrets qui m'étoient chers, et mécontent de moi qui affligeois ses vieux jours.

Enfin hier il m'a dit : Veux-tu donc abréger ma vie? A ces mots, j'ai senti un frémissement extraordinaire; je l'ai regardé avec d'autres yeux que je n'avois fait la veille. Il me sembloit que j'allois le trouver changé, malade; et je tremblois pour lui. Je l'ai pressé dans mes bras avec toute l'ardeur du plus tendre attachement. Il y a paru sensible. Nous reviendrons ici bientôt, m'a-t-il dit; car c'est ici que je veux passer le peu qui me reste à vivre. Mais aujourd'hui, mon enfant, je désire que tu m'accompagnes dans une terre que je n'habite plus depuis longtemps. J'y ai des affaires, et j'ai besoin de t'avoir avec moi. Je lui ai fait observer avec timidité que, s'il y avoit bien longtemps qu'il n'avoit été dans cette terre, il pouvoit encore diffé-

rer de s'y rendre. Non, a-t-il repris, je veux te remettre le soin de nos biens, et pour cela il faut que tu les connoisses.

En disant ces mots il tenoit ses yeux baissés; car il se reprochoit peut-être de ne pas me dire le vrai motif qui le portoit à s'éloigner. Je savois aussi bien que lui qu'il cherchoit à m'enlever d'un séjour qui me rappeloit trop vivement celle que nous avions perdue. Mais, comme il ne prononçoit pas le nom de ma mère, je n'osois pas lui parler d'elle.

Mon père, lui ai-je dit, permettez à votre fils de vous faire une question, et promettez-lui d'y répondre sans vouloir, même pour son bien, lui rien dissimuler. Il m'a regardé d'un air surpris. Mon ton grave, cette manière nouvelle et imprévue de l'interroger, ce doute sur sa sincérité que je devois si bien connoître, ont paru le troubler. Aussi, étoit-ce seulement parce que je le voyois entraîné par le désir de donner quelque soulagement à mes peines, qu'un pareil doute pouvoit entrer dans mon âme.

Mon père, ai-je ajouté, si j'osois me refuser à vous suivre, partiriez-vous toujours? J'ai vu qu'il prenoit à l'instant une résolution qu'il n'avoit pas formée jusqu'alors, mais qui devenoit inébranlable. Oui, mon fils, m'a-t-il répondu, j'irois seul, et j'y resterois seul. S'il en est ainsi, lui ai-je dit en soupirant, nous irons ensemble.

Il a pris ma main et l'a serrée dans les siennes : il jugeoit combien il m'en coûtoit de lui obéir, et s'affligeoit de me contraindre; mais il s'y croyoit obligé, et il m'a dit : Nous reviendrons ici dès que tu l'exigeras.

8 juin.

Il y a trois jours que nous avons quitté la terre où j'avois passé mon heureuse enfance. Il m'a semblé que je me séparois de ma mère une seconde fois, et je lui ai dit de cœur un dernier adieu. Mon père ne m'a point laissé le temps d'attacher de nou-

veaux et pénibles regrets à un séjour que tant de souvenirs me rendent si cher. Il avoit tellement hâté les préparatifs de notre départ que je me suis vu, près de lui, dans sa voiture, sans trop savoir comment il avoit obtenu de moi une obéissance si prompte.

Mon père, qui avoit retrouvé toute l'activité de sa jeunesse pour arranger notre voyage, n'a plus rien su faire pour lui-même dès qu'il m'a eu en sa puissance. En chemin venoit-on lui demander des ordres, il répondoit toujours : Adressez-vous à mon fils. Lorsque ses gens lui ont proposé de s'arrêter à l'heure ordinaire de ses repas, il m'a regardé sans leur parler. Enfin, il sembloit attendre de moi tous les soins auxquels son âge et sa foiblesse étoient accoutumés.

Je voyois qu'il vouloit m'occuper et m'arracher à mes pensées; mais je sentois aussi que je pouvois lui être utile, et que e lui faisois du bien. Toujours attentif à prévenir ses désirs, avant la fin du jour, malgré moi, je fus réellement tiré de mes rêveries; et, pendant cette route, je ne songeai plus qu'à ce qui pouvoit la lui rendre moins fatigante.

Il m'a dit qu'il n'avoit pas été depuis vingt ans dans la terre où il me conduisoit, parce qu'il y avoit perdu son premier enfant. Depuis lors, a-t-il ajouté, tu as été toute mon espérance; aujourd'hui tu es mon unique consolation; ne l'oublie pas... Il s'est arrêté. Mon fils, a-t-il repris tout ému, je te confie mes vieilles années; tu peux encore me faire chérir la vie... Mais, sans toi que deviendrois-je!... Il a porté ses regards vers le ciel et m'a répété : Il ne me reste que toi; ne l'oublie pas. Des larmes s'échappoient de ses yeux.

A ces mots, je l'ai pressé contre mon cœur, en me promettant de me consacrer entièrement à lui... J'ai vu qu'il lisoit dans mon âme; car il m'a dit d'un air attendri : Soyons quelque temps sans parler de ces jours heureux, qui sont à jamais passés... S'il est possible, ne jetons pas de regards en arrière...

Nous y reviendrons, mon fils; *elle* nous sera toujours présente!... Mais aujourd'hui je m'abandonne à toi.

15 juin.

Mon père ne songe qu'à me distraire; et il y parvient, en se confiant aux soins de ma tendre surveillance. Sous le prétexte de son grand âge, il prétend me persuader que je lui suis nécessaire, et que je le soulage beaucoup depuis qu'il m'a mis à la tête de sa maison. Ses gens ne s'adressent plus qu'à moi pour tout régler, tout décider, et je ne puis quelquefois m'empêcher de sourire lorsque lui-même me demande mon avis pour la moindre chose. Enfin, il ne paroît plus être qu'en visite chez lui; et si par hasard il donne un ordre, c'est lorsqu'il craint que je ne pense pas assez à moi, et que ses gens ne me négligent.

Il s'est plu à me rendre compte de la valeur de cette terre, qui se ressent un peu de l'absence du maître. Il me parle des améliorations dont elle est susceptible; il veut que j'y fasse des embellissements qui puissent me la faire aimer; enfin, il n'est plus avec moi qu'un homme d'affaires éclairé, qui entretient un jeune propriétaire de sa fortune. Qu'il est bon, mon père! et comme son extrême bonté relève mon courage! il est, au fond de mon cœur, un regret qui ne s'effacera point; mais je saurai le cacher, pour consoler mon *vieil ami;* car c'est le nom que mon père se donne en me parlant de lui. Actuellement, je m'efforce de paraître tranquille, je cherche même à l'amuser. Je lis, je cause avec lui, et sa bonté a plus d'empire sur moi que n'en auroient les plus sages conseils dénués d'une si tendre affection.

Nous avons été reçus ici avec une joie très-vive par nos fermiers. Tous avoient l'air si enchantés de nous revoir que je leur en ai su gré. Si mon père a négligé ses intérêts en ne venant point dans cette terre, au moins ceux qui dépendent de lui n'en ont pas souffert. J'ai pu voir à leur aisance que, s'ils n'avoient

pas joui de la présence de leur maître, ils n'en avoient pas été oubliés. Ces visages si contents me causèrent un moment de satisfaction. Mon père me les nomma; il leur dit que je les rendrois heureux, et je leur en fis la promesse, en me souvenant de ma mère.

24 juin.

Nous commençons à reprendre des occupations régulières qui finiront pas devenir des habitudes. Je tâcherai de les rendre douces et agréables à mon père. Il voudroit bien obtenir de moi que j'allasse voir quelques-uns de nos voisins dont nous avons reçu des marques d'intérêt à notre arrivée ici; mais je n'ai pas encore pu m'y résoudre. Des visites! des indifférents! Eh! qu'aurois-je à leur dire? Cependant je ne me renferme point dans l'enceinte de cette terre. J'aime à errer dans la campagne; mais alors j'ai besoin d'être seul; je préfère même une belle soirée à l'éclat du jour.

Mon père s'étant retiré hier de bonne heure, je suis sorti pour me promener. Sans projet, sans réflexion, j'ai suivi le cours d'une petite rivière qui m'a conduit à un parc charmant. J'y suis entré : le ciel étincelant d'étoiles ne m'avoit jamais paru si brillant; l'air étoit embaumé par les fleurs, et quelquefois je m'arrêtois pour en respirer le parfum. Ce calme de la nature, ce silence de la nuit, me plongeoient dans une profonde rêverie. Mon âme s'y abandonnoit tout entière, lorsque j'ai été rappelé à moi-même par les sons lointains d'une romance plaintive. Je me suis approché sans bruit de la cabane d'où venoient ces accents si tendres. Appuyé contre un arbre, je n'osois faire un mouvement. Ne connoissant rien de ce qui m'environnoit, n'entendant que cette voix céleste qui se perdoit dans les airs, je sentois un charme que je ne puis définir, et j'oubliois le reste du monde et moi-même.

Je ne saurois exprimer ce que j'ai éprouvé quand cette voix

s'est interrompue, et qu'à l'instant plusieurs personnes ont loué vivement celle qui venoit de chanter. Alors tout m'a paru changé autour de moi ; mon illusion a cessé : ces applaudissements m'ont fait mal. Je ne sais si celle à qui j'avois dû ces impressions inattendues m'avoit inspiré trop d'intérêt ; mais j'ai pris de l'humeur contre elle ; je me la représentois flattée de briller : c'est à force d'art, me disois-je, qu'elle a trouvé ces notes sensibles, qu'elle a surpris mon cœur sans défense. Je m'éloignois à grands pas de cette cabane ; et cependant un sentiment inexplicable me faisoit trouver une sorte de plaisir à n'avoir pas vu cette femme. Peut-être qu'un jour le hasard me la fera rencontrer ; et si je puis ne pas la deviner, peut-être serai-je de nouveau attiré vers elle, sans me souvenir de ces applaudissements que j'entends encore. Qu'elle ne chante plus, mais qu'elle me parle ; sa voix doit être bien douce!

Il y a près de la cabane où elle s'étoit retirée un rosier couvert de fleurs ; j'en avois pris une, que, sans m'en apercevoir, je sentois avec délice toutes les fois que des sons plus touchants rendoient mon émotion plus vive. En revenant dans ma chambre, l'éclat de la lumière me fit remarquer que j'avois conservé cette rose, elle ne me plaisoit plus : je la jetai sur ma table, et me couchai. Ce matin, à mon réveil, elle étoit fanée ; j'ai commencé à la regretter. Je suis descendu dans le jardin de mon père ; il y a beaucoup de rosiers : je ne sais pourquoi ce grand nombre de fleurs réunies m'a donné aussi de l'humeur. Enfin, j'ai découvert une rose isolée, solitaire ; elle m'en a paru plus belle. Je l'ai cueillie ; je recherchois les sensations que celle de la veille m'avoit fait éprouver ; elle me les a rappelées sans me les rendre. Il faisoit grand jour ; j'étois seul : ce n'étoit plus qu'une rose.

25 juin.

Il m'est resté de la soirée d'hier une vague inquiétude qui me poursuit encore. Aujourd'hui, me promenant seul, je me

plaisois à créer une âme et une figure enchanteresse pour cette voix qui étoit venue me charmer. En revenant sur toutes mes impressions, je me suis dit que si cette femme eût chanté un air gai ou vif, je ne l'aurois entendu que comme un bruit importun qui venoit troubler ma rêverie. Il me semble que la joie a besoin de lumière ; qu'il faut, pour ainsi dire, voir la gaieté pour la partager : tandis qu'hier, la solitude, le silence de la nuit, m'avoient disposé à la mélancolie. Dans l'émotion où j'étois, ces sons plaintifs sembloient répondre à mes peines, et me faisoient désirer un cœur qui pût les partager, ou du moins les comprendre.

1er juillet.

Toujours involontairement occupé de cette femme, sans oser parler d'elle à mon père, je lui ai rendu compte de ma promenade dans le parc inconnu. La petite rivière qui y conduit, cette profusion de fleurs, la cabane où je me suis arrêté, tout lui a fait juger qu'il appartient à lord Seymour, chez qui il avoit eu l'intention de me mener. Aujourd'hui, sans m'en avoir prévenu, il a demandé ses chevaux après dîner, et nous sommes partis pour faire cette visite. Je craignois le monde ; mais j'étois bien aise de revoir le parc de lord Seymour.

Que de sentiments divers j'ai éprouvés pendant le chemin ! — Qui sait, me disois-je, si cette voix qui m'a touché n'est pas celle d'une femme dont le séjour n'étoit que momentané dans cette maison? J'ai toujours redouté les nouvelles connoissances ; et je m'empresse d'aller chez lord Seymour, que je n'ai jamais vu ! Pourquoi? pour rencontrer une personne qui peut-être n'y est déjà plus. — Cette crainte m'agitoit, lorsqu'une voix secrète m'a crié : Insensé ! tu serois bien heureux de ne pas la voir aujourd'hui ; au moins tu la chercherois demain, avec l'espérance de la trouver telle que tu la désires... Si cette femme étoit laide? Laide ! non, non : pas même une figure ordinaire.

Aussitôt je me l'imaginois parée de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais avec l'art d'une coquette. Comment, moi, qui croyois n'avoir jamais remarqué la parure d'aucune femme, avois-je ainsi présentes toutes les exagérations de la mode? Mon père me parloit; je l'entendois à peine : ses regards surpris ont augmenté mon embarras. Heureusement nous arrivions; et il n'a pas eu le temps de me faire des questions auxquelles j'aurois été bien embarrassé de répondre.

Lord Seymour est venu au-devant de nous. Après les compliments d'usage, il nous a conduits dans le salon et m'a présenté à sa famille. Je ne saurois peindre l'inquiétude secrète qui me faisoit tenir les yeux baissés, dans la crainte de ne pas trouver celle que mon cœur cherchoit. Dès que j'ai osé regarder les filles de lord Seymour, il ne m'est plus resté d'incertitude.

Je veux placer cette famille dans l'ordre où elle était assise. Près de la cheminée, à droite, étoit lady Seymour. Elle paraît succomber sous une maladie lente. Ses souffrances n'altèrent ni la douceur ni la régularité de ses traits. Sa foiblesse, l'attention que l'on est forcé d'avoir pour l'entendre, ajoutent encore une sorte de charme à la bienveillance de ses expressions. Marie, sa troisième fille, étoit à côté d'elle. Jamais on n'a plus ressemblé à sa mère; mais comme la timidité l'empêche de parler, ses beaux yeux seulement cherchent les vôtres quand vous avez dit une chose qui lui a plu; et si un mot, un oubli vient à l'étonner, elle ne s'en rapporte plus à elle; ses regards demandent à sa mère si elle a raison d'être mécontente.

Marie, j'ignore si c'est vous dont la voix m'a touché; je n'ai même plus le désir de m'en instruire. Je ne sais si je voudrois vous trouver ces talents enchanteurs : j'ai besoin de vous aimer; je craindrois d'être séduit. Oui, Marie, je vous aime pour cet amour que vous portez à votre mère: je vous aime encore en vous comparant à vos sœurs; chacune de leurs prétentions fait ressortir vos qualités: je vous aime pour cette réserve, ce

silence, qui semblent promettre à un seul la connoissance de votre cœur. Marie, j'ignore si vous êtes riche, et je suis sûr que vous êtes bienfaisante. Si le pauvre ne prononce pas votre nom dans ses peines, mon cœur reviendra d'un long rêve.

Lord Seymour était étendu dans un grand fauteuil, à gauche de la cheminée; deux gros chiens dormoient à ses pieds; il les réveilloit ou par des caresses, ou par des injures, car il s'en occupoit sans cesse. Miss Sara, sa fille aînée, a paru en habit de cheval. Elle a pris le parti d'être sémillante et gaie; aussi rit-elle toujours sans raison, comme elle s'agite sans motif. Je lui ai été présenté. Elle a voulu savoir si j'aimois les chiens, les chevaux, et m'a compté parmi ses compagnons de chasse, sans daigner s'informer si je pouvois la suivre. Marie ne prit aucune part à ses arrangements. J'ai osé lui demander, mais mon cœur ne doutoit point de sa réponse, si elle partageoit ces plaisirs. Sara ne lui a pas laissé le temps de s'exprimer, et m'a dit d'un air moqueur: Marie reste toujours à l'ombre de la maison. Oui, a repris lady Seymour, elle reste près de moi; elle prête à ma foiblesse l'appui que je donnois à son enfance. Marie a levé les yeux au ciel, et les a baissés aussitôt sur son ouvrage. Je vous entends, Marie; c'est au ciel que vous reportiez ce bien si pur, la reconnoissance d'une mère! Mais ces yeux baissés m'apprennent aussi combien votre âme sensible craint de blesser vos sœurs.

Miss Sara caressoit les chiens de son père. Lord Seymour regardoit sa femme d'un air mécontent. On est tombé dans un silence qui n'a été interrompu que par l'arrivée de miss Indiana, sœur de lord Seymour, et de miss Eudoxie, sa seconde fille. J'ai été présenté à ces dames. Elles ont fait peu d'attention à moi, jusqu'à l'instant où mon père a dit que j'arrivois d'Oxford. Dieu! s'est écriée miss Eudoxie, vous devez bien regretter une ville qui renferme tant de savants! Les livres seuls peuvent remplacer leur conversation. L'embarras de Marie, l'inquiétude

de lady Seymour, m'ont prouvé combien cette ridicule prétention les affligeoit ; aussi ai-je répondu sèchement à miss Eudoxie que les savants cherchoient quelquefois dans la conversation à oublier leurs livres. Elle a regardé sa tante avec un air de surprise et de dédain qui m'étoit destiné, et m'a fait plusieurs questions qui auroient mieux convenu à une femme qu'à moi : cette petite vengeance m'a amusé.

Le soir, tous les beaux esprits des environs sont venus former une cour à miss Eudoxie. Marie a fait le thé. Par quel amour-propre désire-t-on, pour celle qu'on préfère, des suffrages que l'on dédaigneroit pour soi? Je souffrois d'entendre ces messieurs ne jamais adresser la parole à Marie, que pour lui donner la peine de les servir : ils blessoient mon sentiment, et n'auroient pu décider mon opinion.

Lord Seymour et Sara sont sortis ; lady Seymour m'a fait approcher d'elle. Avec quel respect, quel regret elle m'a parlé de mon excellente mère ! A chacune de ses paroles, Marie soupiroit, regardoit alternativement sa mère, moi, mon grand deuil ; et une douce et consolante pitié régnoit sur son visage. Marie, j'aurois aimé à vous confier mes peines ; mais je sentois encore que si j'en dois éprouver à l'avenir, c'est près de vous que je voudrois passer le temps du malheur.

A mesure que lady Seymour sembloit s'occuper davantage de moi, miss Indiana, miss Eudoxie me traitoient avec plus de politesse ; elles ont même fini par me parler sans cesse. La bonne et souffrante lady Seymour, ne pouvant supporter tant de bruit, a demandé la permission de se retirer. A l'instant Marie a donné le bras à sa mère, et s'est éloignée. A l'instant ce salon m'a paru désert, cette conversation insupportable. J'ai entraîné mon père, et me suis échappé avec la joie et l'impatience d'un enfant.

8 juillet.

Hier matin, je reçus une invitation de lord Seymour et de miss Sara, pour me rendre aussitôt à une partie de chasse, qu'ils assuroient devoir être charmante. La certitude que Marie n'y paroîtroit point, l'idée de m'y trouver sans elle, me contrarioient : mais je sentois aussi qu'un refus déplairoit à lord Seymour et à sa fille chérie. D'ailleurs, mon père a exigé que j'acceptasse cette proposition. Je ne sais pourquoi les gens âgés croient que la jeunesse ne s'amuse que lorsqu'elle est active et agitée. Mon père m'a dit que le mouvement de la chasse, et cette familiarité qu'amènent tous les plaisirs bruyants, me donneroient sans doute une sorte d'intimité dans cette maison, et qu'il désiroit m'y voir aller souvent ; car il estime beaucoup lady Seymour. Je m'engageai donc à suivre lord Seymour, mais avec humeur ; j'étois obligé de me répéter : C'est pour voir Marie ! aujourd'hui sera perdu, sacrifié ; mais demain, mais les jours qui suivront, je serai près d'elle ! Cependant je ne pouvois surmonter cette déplaisance que l'on éprouve toujours en prévoyant un long ennui.

J'arrive ; à peine ai-je entendu le son du cor, la voix du chasseur, qu'à ma grande surprise je partage la gaieté générale. Tout entier à Marie, j'avois oublié que j'aimois les chiens, les chevaux ; et une fois au rendez-vous, je retrouvai ces premières passions de ma jeunesse.

Miss Sara m'appela près d'elle. Sa franche gaieté excitoit la mienne ; il me sembloit que nous avions passé notre vie ensemble. J'admirois ses grâces, son courage, et même sa témérité. Le soleil étoit dans tout son éclat, l'air pur, le ciel sans nuage. Nous franchissions tous les obstacles ; elle me sembloit une divinité aérienne. Malheureusement le cheval de Sara fit un faux pas ; elle tomba ; je me précipitai pour la secourir. Elle voulut aussitôt remonter à cheval : je m'y opposai. Si elle ne

redoutoit pas le danger, au moins désirois-je qu'elle s'arrêtât un instant sur celui qu'elle avoit couru ; qu'elle jouît avec moi du bonheur d'y avoir échappé : peut-être même lui aurois-je voulu la crainte, la timide foiblesse d'une femme. Mais Sara n'entendoit rien à ces nuances délicates. Elle me regarda d'un air surpris, fit un grand éclat de rire, et repartit au galop. Je grondois, m'impatientois ; elle admiroit, disoit-elle, ma rare prudence. Cherchant le péril pour m'effrayer, elle quitta la plaine, et alla sauter un fossé considérable, en me saluant d'un air moqueur. De quel droit espéroit-elle me troubler ? Vraisemblablement Sara est née vive et légère ; on aura ri de ses étourderies, et voilà Sara bruyante et inconsidérée pour le reste de sa vie. Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée ; on les voit dans tout leur jour.

Lord Seymour nous rejoignit. Je revins doucement avec le reste de la chasse, caressant mon cheval de temps en temps, lui parlant comme à un ami. Ce pauvre animal ne savoit pas que si je lui accordois toutes ces faveurs, c'étoit parce que Sara m'avoit déplu ; qu'auparavant je l'aurois sacrifié pour la suivre ou la dépasser à la course. Il en est de même dans le monde, me disois-je ; celui qui reçoit une marque d'intérêt inattendue devroit souvent chercher à côté de lui le sentiment de joie ou d'humeur auquel il en est redevable.

On revint dîner chez lord Seymour. Nous trouvâmes miss Indiana, miss Eudoxie dans le salon : Assurément, mon frère, dit la première, vous vous êtes oublié longtemps. Comment oublié ? reprit lord Seymour ; dites donc fort diverti. Mais, reprit-elle sèchement, je ne suis pas accoutumée à dîner si tard. Miss Indiana toussoit, s'agitoit, se promenoit d'un pas chancelant, comme si elle eût eu peine à se soutenir. Fatigué de tant d'affectation, je courus lui chercher, pour s'asseoir, la même chaise qu'elle venoit de quitter ; elle me regarda avec surprise, et cependant me remercia. Que de fois elle parla de son extrême

foiblesse! elle étoit éteinte... anéantie...; elle avoit beau se plaindre, personne ne prenoit part à sa situation. Ne soyez pas si occupé de ma tante, me dit tout bas Sara, car nous dînons plus tard ordinairement; mais ma tante est fâchée quand on s'amuse. Comme elle finissoit ces mots, Marie entra; c'est alors seulement que je pris un intérêt personnel à tout ce qui m'environnoit. Je regardois avec inquiétude la place que Marie alloit choisir: le hasard, sa volonté la rapprocheroit-elle de moi? s'en éloigneroit-elle? me regarderoit-elle en passant? Enfin, chacun de ses mouvements me donnoit une vague impression de crainte ou d'espoir.

Marie s'avança vers son père; et lui fit une révérence timide qui sollicitoit un coup d'œil, un mot affectueux. Lord Seymour prit la main de Marie en lui disant: Comment se porte votre mère? Marie, jusqu'à votre arrivée, votre père étoit dans sa maison, avec ses filles, comme parmi des étrangers; c'est vous qu'il attendoit pour savoir des nouvelles de sa femme, de la mère de vos sœurs! Vous seule remplissez ce devoir d'amour, de respect filial: devoir si doux et si cher, qu'en vous voyant ma pensée me rappeloit les instants où je m'occupois aussi du bonheur d'une mère! Je me disois: C'est elle que ma mère auroit choisie pour sa fille.

On vint avertir que le dîner étoit servi: Mon malheur voulut que je fusse placé à table loin de Marie; je ne pus me rapprocher d'elle après le repas: le reste du jour fut sans intérêt pour moi.

11 juillet.

J'ai rendu compte à mon père de cette chasse, en lui avouant qu'il avoit eu raison, et que je m'y étois amusé. Ma colère contre la turbulence de Sara, mes caresses à mon pauvre cheval l'ont fait rire. Cependant, malgré le désir que je lui sais de me distraire, j'ai été étonné, lorsque, le lendemain matin, il m'a

appris qu'il venoit de proposer à lord et à lady Seymour de venir dîner chez lui, en famille, un des jours suivants. Il a ajouté qu'il les avoit priés de l'excuser, s'il ne leur offrait pas une société plus nombreuse, en leur disant qu'ils étoient les seuls que, dans notre grand deuil, nous nous fussions permis de voir.

Lord Seymour ayant annoncé qu'il viendroit hier, j'ai été fort occupé, le matin, à préparer dans le salon tout ce qui pouvoit être agréable à lady Seymour. J'ai placé près de la cheminée un grand fauteuil comme le sien l'est chez elle, un coussin pour ses pieds, et une chaise près d'elle; c'étoit pour Marie. Comme je pensois d'avance à la contrariété que j'éprouverois si une autre qu'elle venoit s'y asseoir! J'arrangeois l'autre côté du salon pour le reste de la famille. Mon père étoit présent à tous ces préparatifs : mon empressement le faisoit sourire; et pour achever de l'égayer, j'allai prendre quelques livres grecs et latins que je posai sur la table qui est dans le milieu du salon. Voilà, dis-je à mon père, de quoi me réhabiliter dans l'estime de miss Eudoxie. Il entra dans cette plaisanterie de fort bonne grâce; et me saluant avec un profond respect, il osoit, disoit-il, me représenter que c'étoit porter trop haut mes prétentions que de vouloir plaire à cette savante personne. La bonne humeur de mon père ajoutoit à la mienne; et nous nous amusâmes à passer en revue les ridicules d'Eudoxie; je me donnai la joie de me moquer de toutes ses prétentions; car je trouvois un secret plaisir à me venger ainsi de l'ennui que sa seule vue alloit m'inspirer. Mon pauvre père ne parla point de Sara, et je n'en fus pas surpris; mais j'étois un peu blessé qu'il ne songeât point que c'étoit à Marie qu'on pouvoit sérieusement souhaiter de plaire... Je ne concevois pas qu'elle ne se présentât point à sa pensée : cependant je ne parlai pas d'elle non plus, peut-être parce que j'y pensois....

Lorsque nous entendîmes leur voiture arriver, nous allâmes

au-devant d'eux. Mon père donna le bras à lady Seymour; je fus condamné à offrir le mien à miss Indiana; et les trois jeunes personnes, ainsi que lord Seymour, nous suivirent. Mon père conduisit lady Seymour à la place que j'avois choisie pour elle. Je ressentis une véritable satisfaction en voyant Marie se séparer de ses sœurs pour aller s'asseoir près de sa mère; elle prit la chaise que je lui avois destinée!... C'étoit pour être plus à portée de prévenir les désirs de lady Seymour; mais je lui savois autant de gré d'avoir suivi mes intentions, sans s'en douter, que si elle s'y fût soumise par complaisance. J'avois prévu les soins qu'elle donneroit à sa mère... j'avois deviné son cœur.... je la connoissois comme auroit fait un ancien ami : ce sont déjà d'assez grands plaisirs!

Il y avoit à peine un quart d'heure que cette famille étoit dans le salon, lorsqu'on vint annoncer que le dîner étoit servi. Nous passâmes dans la salle à manger. Mon père ayant placé lady Seymour à sa droite, je menai près de lui miss Indiana que je quittai bien vite; mais je fus obligé de m'asseoir entre miss Eudoxie et Sara. Marie, comme la plus jeune, passoit toujours la dernière; on ne la comptoit, et elle ne se comptoit elle-même qu'après tous les autres. Si elle n'étoit pas à côté de moi, du moins me trouvois-je assez près d'elle pour la voir, l'entendre, et toujours la comparer à ses sœurs; combien elle y gagnoit!

Après le dîner, les dames se retirèrent, et mon père fut assez bon pour ne me laisser qu'un quart d'heure à l'ennui d'une conversation de chasse qu'avoit commencée lord Seymour. Il m'envoya dans le salon, sous le prétexte d'aller faire les honneurs de chez lui. Je m'esquivai sans écouter les cris de lord Seymour qui me rappeloit; et je trouvai lady Seymour foible, fatiguée et bien établie dans le fauteuil que j'avois nommé le sien. Miss Eudoxie étoit près de la table; j'aperçus, au dérangement des livres, qu'elle les avoit tous ouverts, j'imagine pour juger de la solidité de mes lectures. Je me réjouissois de l'avoir vue tom-

ber dans le piége que je lui avois préparé ; mais j'en fus bien puni, car elle m'appela près d'elle, pour entreprendre une dissertation sur un des plus graves auteurs. Heureusement que Sara vint me tirer de sa pédanterie. D'abord elle avoit commencé par ôter son chapeau, comme si elle eût été chez elle, et l'avoit jeté sur la table près de laquelle nous étions : ensuite, elle s'avisa de couper toutes les belles phrases de sa sœur, en y mêlant les chiens, la chasse, des questions sur l'étendue des réserves que mon père faisoit pour le gibier, et mille autres objets aussi intéressants. Eudoxie se montroit saisie d'indignation : ses lèvres étoient pincées ; elle se redressoit d'un air majestueux ; ses yeux étonnés se portoient sur moi, sur sa sœur ; et elle paroissoit ne pouvoir pas comprendre tant d'irrévérence.

J'avois fort envie de rire ; Marie, qui s'en aperçut, ne put s'empêcher de me regarder en souriant aussi ; mais à l'instant elle se détourna, comme si elle se fût reproché d'avoir abandonné Eudoxie à mon esprit moqueur. Que tous ses mouvements sont aimables et doux ! On croiroit que le ciel l'a placée à dessein près de ces deux insensées, pour faire ressortir toutes ses qualités.

Bientôt lord Seymour rentra avec mon père. Eh bien ! s'écria-t-il, d'un ton de voix dont l'éclat devoit blesser lady Seymour : est-ce que nous ne ferons pas un tour dans le parc, avant de nous en aller ? Qu'en dites-vous, Sara ? Chacun se leva pour le suivre. Sara remit à la hâte son chapeau, sans se soucier qu'il fût de travers ou droit. Eudoxie, voyant que tout le monde se disposoit à sortir, voulut bien venir avec nous ; mais elle sembloit marcher au supplice ; sa figure disoit : La nature n'est-elle pas la même partout ? Quel malheur de ne pas examiner les livres rares qu'il faut laisser sur cette table ? Cependant elle aimoit mieux nous accompagner que de rester seule avec ces livres, dont on ne jouit pourtant jamais aussi bien que dans la solitude. Je fus tenté de le lui faire observer.

Lady Seymour demanda la permission de nous attendre dans le salon ; et Marie, sans dire un mot, sans que d'autres que moi y fissent attention, Marie resta près de sa mère. J'avois bien envie de demeurer aussi ; mais Sara me dit avec son ton vif et assez impérieux : Venez-vous? et elle avoit déjà avancé son bras pour prendre le mien. Elle m'attendoit ; je fus donc obligé de la suivre.

Notre promenade dura plus d'une heure ; miss Indiana et Eudoxie marchoient appuyées l'une contre l'autre : elles se parloient bas, et nous regardoient d'un air mécontent et ennuyé. Sara alloit, venoit, m'entraînoit, sans faire la moindre attention ni à leur humeur, ni à leurs propos. Lord Seymour donnoit à mon père de fort bons conseils sur l'ordonnance des jardins ; mais aucun ne m'est resté dans la tête. Je ne voudrois pas me souvenir d'un seul, à moins que ce ne fût pour l'éviter. Si jamais lady Seymour est assez forte pour voir ce parc, et qu'elle veuille bien me dire ce qu'il faut y changer, alors que je serai heureux de me conformer à son goût !

On vint avertir lord Seymour que ses voitures étoient arrivées ; nous revînmes dans le salon. En entrant, il dit à sa femme : Nous allons partir. Et, sans attendre sa réponse, il sortit avec l'air d'un homme qui est accoutumé à ne trouver ni résistance ni objection dans sa famille. Non-seulement il ne s'informe jamais de ce qui peut être agréable aux autres ; mais uniquement occupé de ce qui lui convient à lui-même, il force tous les siens à s'y soumettre, et cela le plus simplement du monde : c'est une habitude ; il ne se doute pas de son égoïsme. Quelle grande surprise il auroit, si on pouvoit lui apprendre qu'il est insupportable ! Je donnai le bras à lady Seymour pour la conduire à sa voiture. Elle y monta avec Marie, miss Indiana et Eudoxie. Lord Seymour partit en gig avec Sara.

Je les regardois s'en aller, en pensant que je n'avois presque point vu lady Seymour ni Marie, qui étoient les seules que j'au-

rois voulu voir. Il ne m'avoit pas été de possible leur exprimer le plaisir que j'avois à les recevoir chez mon père. Elles n'avoient pu me dire un mot; on ne m'avoit pas laissé le temps de leur adresser une parole. J'étois excédé; et dans mon impatience, je me dis avec humeur : Quelle belle journée!

12 juillet.

Je suis sorti hier de bonne heure; et naturellement, pour ainsi dire à mon insu, j'ai tourné mes pas vers le parc de lord Seymour. Je crois qu'il en est de même de tous les premiers mouvements; on n'y fait attention qu'en se les rappelant. Enfin il est très-vrai que, sans y avoir pensé, je me suis trouvé près de la petite cabane où j'avois entendu cette voix ravissante. La porte en étoit fermée; je n'ai pu y entrer. Le rosier n'a plus de fleurs; quelque temps encore, et ses feuilles tomberont. Tout me jetoit dans une disposition mélancolique.

Étendu sur le gazon, j'ai voulu me rendre compte de ce penchant qui m'entraîne vers Marie, moi, dont l'âme semble réunir tous les contrastes; moi, jaloux, susceptible, exigeant, inquiet et léger; oui, léger, car je fuirois Marie à l'aperçu d'un défaut; et peut-être que la perfection me fatigueroit. Comment oserois-je me livrer à l'amour! L'amitié n'a-t-elle pas eu mille fois à souffrir de mes injustices? Marie me rendra malheureux, ou je la tyranniserai. Sera-t-elle calme? Je la supposerai indifférente. Si en me revoyant elle paroît gaie, je croirai qu'elle n'a point remarqué mon absence. Si je la trouve triste, c'est qu'elle ne jouira pas assez de mon retour. Enfin, je n'aime pas encore, et j'entrevois déjà toutes les agitations de l'amour.

J'étois livré à ces réflexions, lorsque Marie parut dans le sentier qui conduit à la cabane. Elle étoit suivie de deux femmes qui portoient des corbeilles de fleurs. Elle rougit en me voyant. Sara est montée à cheval, me dit-elle... Eudoxie passe toutes ses matinées dans la bibliothèque... Je venois ici préparer

le déjeuner de ma mère; elle aime cette retraite... Nous croyions être seules. Marie rougit encore plus en disant ces derniers mots. Étoit-ce une invitation de partager leur solitude, ou un avertissement de la respecter? Je cachai mon embarras en lui demandant des nouvelles de lady Seymour. Elle est mieux aujourd'hui, répondit Marie; il fait si beau! Elle sourit, et ce sourire ne me disoit point de m'éloigner.

Marie tient la clef de la cabane; elle ouvre la porte. Combien je cherche à m'aveugler! Je prétends douter si je l'aime; et mon cœur bat d'inquiétude pour savoir si elle me dira adieu, ou me priera de la suivre. Marie est encore plus troublée que moi; elle a fait passer une de ses femmes, puis l'autre; que va-t-elle faire? Si elle ne songe même pas à moi, et qu'elle entre dans la cabane sans me rien dire, je m'en irai; je ne la reverrai plus : mais sais-je quel chagrin j'en ressentirai? Si elle m'offre de la suivre, ce sera une indiscrétion dont je suis sûr de la blâmer un jour. Marie, Marie! possédez-vous déjà toute mon âme? Je me surprends quelquefois me promettant votre bonheur, comme s'il dépendoit de moi, et qu'il fût incertain! A qui fais-je ces serments dont vous ne vous doutez pas? A moi! à cette âme ardente, à ce caractère inquiet, sévère, que je redoute en connoissant l'amour.

Marie étoit toujours indécise, et je restois appuyé contre l'arbre le plus près d'elle; enfin, par une sorte d'inspiration, je lui demande si cette retraite lui appartient particulièrement. Oui, me dit-elle, c'est moi qui l'ai arrangée. Ma question lui semble peut-être une prière de satisfaire ma curiosité; car elle s'avance, me fait place; je la suis, et me voilà dans cette solitude, préférable au grand château de lord Seymour.

Pendant que j'ai l'air de regarder les meubles, les gravures, mes yeux ne quittent pas Marie. Elle arrange ses fleurs, pare sa table à thé, y place une tasse, c'est pour sa mère; une seconde, c'est pour elle; mais Marie en prend une troisième. Je me dis :

CHARLES ET MARIE

C'est pour moi ; et je détourne mon visage, de peur qu'elle n'aperçoive tout le plaisir que j'éprouve. Hélas ! il fut bientôt détruit ; après avoir bien tourné, regardé cette troisième tasse, Marie la replaça sur la cheminée ; mais par une délicatesse dont elle seule est capable, que je puis seul deviner, elle ôta également la tasse qu'elle se destinoit. Tout cela se faisoit sans me parler, sans me regarder ; et ce silence, cet embarras n'étoient pas perdus pour mon cœur.

Lady Seymour parut ; Marie en témoigna une joie qui sembloit me dire : A présent seulement je puis avoir du plaisir à vous voir. Sans attendre que sa mère m'eût invité à déjeuner, elle remit sur la table les deux tasses, objet de son innocente inquiétude. Lady Seymour m'offrit du thé ; je me plaçai entre elle et sa charmante fille. Jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur si pur ni si vif. Lady Seymour avoit aussi un air plus satisfait que de coutume. Elle ne me disoit que des choses simples, ne parloit que d'objets indifférents ; mais chaque expression avoit un accent touchant qui arrivoit jusqu'à mon âme : il sembloit que chacun de nous devinât ce que chacun de nous n'auroit osé ni entendre ni dire.

Après le déjeuner, lady Seymour proposa à Marie de chanter. Dès les premiers mots, je reconnus la même romance, les sons tendres, les paroles plaintives qui avoient pénétré mon cœur. Aussi, dès le premiers mots, mon émotion fut si grande, que lady Seymour la remarqua. Cet air, me dit-elle, vous rappelle-t-il quelque souvenir sensible ? Pas cet air, repris-je troublée, mais cette voix. Elle parut étonnée : ses regards m'interrogeoient ; ils demandoient une réponse.... Après avoir hésité longtemps, je lui parlai de ma promenade près de cette même cabane. J'essayai de lui peindre le ravissement où j'avois été, lorsque, me croyant seul dans ses jardins, au milieu de la nuit, cette voix inconnue étoit venue se placer entre le ciel et moi... Lady Seymour m'écoutoit avec un plaisir qui animoit sa figure,

et sembloit éclairer tous ses traits. Sa fille baissoit les yeux; mais lorsque j'ajoutai que plusieurs personnes ayant applaudi, je m'étois éloigné, Marie s'écria : C'est sûrement le jour que mes cousines ont passé ici. Ses cousines! comme je l'ai mal jugée! Sans doute de jeunes personnes, compagnes de son enfance; non, Marie n'est point coquette; elle chantoit parce que sa voix plaît à sa mère.

Marie, mon cœur vous appartient. Dans cette petite retraite, près de votre mère, avec vous, j'ai cru au bonheur. Mais pourrez-vous partager l'exaltation de mon amour, excuser ma bizarrerie? J'étois heureux : eh bien! dans cet instant même, je sentois que, s'il fût arrivé une seule personne; si vous eussiez fait un seul pas dans le monde, le doute, l'inquiétude se seroient emparés de mon âme.

20 juillet.

Comment exprimer tout ce qui se passe en moi? Ce matin j'ai rencontré Marie dans le village; n'osant lui offrir mon bras, je me suis promené à côté d'elle. Marie est entrée dans différentes chaumières où l'on n'existe que par ses bienfaits : mon cœur palpitoit d'amour et de joie, en voyant le respect, l'adoration qu'elle inspire.

Toutes les actions de Marie ont un charme qui n'appartient qu'à elle. Accoutumée à vivre pour ainsi dire inaperçue dans sa propre maison, loin de chercher comme ses sœurs à paroître, à briller, elle craint d'être distinguée. Aujourd'hui, chez ces bonnes gens, c'étoit de la part de sa mère qu'elle venoit les trouver; c'étoit à sa mère qu'elle rendroit compte des peines ou du besoin de chaque pauvre famille. Marie, demain vous viendrez leur apporter des secours, des consolations; et comptant pour rien vos pas, vos démarches, vos larmes même que j'ai vues couler sur le malheur, vous vous joindrez à eux pour

bénir votre mère : c'est vers elle seule que vous porterez leur reconnoissance et leur amour.

Je regardois Marie, et me disois : Ce cœur-là n'a jamais été insensible à la pitié. Elle a fait le bien, tout le bien qu'elle a pu faire. Point de négligence, point d'oubli ; pas un sentiment qui n'ait été pur; pas une action qui n'ait été généreuse ! Marie, je vous aimois hier presque involontairement; aujourd'hui, c'est de toute la puissance de mon âme que je désire vous appartenir.

En quittant le village, Marie m'a dit adieu : je suis resté à la même place, tant que j'ai pu l'apercevoir. Elle s'est retournée plusieurs fois; et toujours un signe obligeant m'a prouvé que non-seulement elle me voyoit, mais qu'elle s'attendoit à me voir. Arrivée près d'un sentier qui devoit me la cacher entièrement, elle m'a regardé une dernière fois; et de sa main et de son mouchoir m'a dit un dernier adieu, tandis que moi, presque immobile, je ne pouvois même la saluer. N'osant la suivre, ne pouvant la fuir, je sentois de tristes pensées rentrer dans mon âme, à mesure qu'elle s'éloignoit. O avenir ! avenir si vague, si incertain, qui n'arrivez jamais ni comme on le craint, ni comme on le désire, au moins ne me laissez pas sans espérance !

En m'en allant, j'ai salué à mon tour le dernier arbre qui m'avoit caché Marie ; et, comme s'il eût pu m'entendre, je disois : Demain je reviendrai la chercher ici ; peut-être demain te regarderai-je bien longtemps avant de la voir paroître ! Jamais je ne passerai près de cet arbre sans éprouver un souvenir de regret et d'amour.

1er août.

Je suis retourné plusieurs fois à la cabane, dans le village ; je n'y ai plus rencontré Marie !... Quand je la vois chez son père, je ne fais pas un pas que ses yeux ne me suivent ; je ne dis

pas un mot que son regard ne réponde à chacune de mes expressions. Mais si je m'approche d'elle, aussitôt ce regard change, ses yeux se baissent, ils semblent m'éviter, ou craindre de m'entendre... Marie, pourquoi me faut-il deviner toutes vos pensées, interpréter toutes vos actions? Ah! n'éloignez pas trop le temps où, après m'avoir laissé lire dans votre cœur, vous vous direz : Il me connoît, si je me connois moi-même.

Aujourd'hui il y avoit beaucoup de monde chez lord Seymour. Miss Eudoxie, miss Sara étoient habillées à cette mode nouvelle qui laisse à peine ces voiles que désirent la pudeur et l'amour. Marie avoit imité ses sœurs dans leur parure. Je suis loin de l'excuser : mais quelle joie je ressentis lorsque, dès qu'elle m'aperçut, je la vis prendre un châle derrière elle, et s'en cacher en rougissant! Marie, votre cœur ne vous trompe pas; mes yeux seuls sont ceux d'un amant. Avant que j'arrivasse, plusieurs hommes étoient près de vous; et vous ne vous êtes pas aperçue qu'ils vous regardoient. Ah! toute-puissance de l'amour, je te reconnois surtout à la mobilité de mes impressions! Hier je n'aurois pu supporter l'idée de voir Marie si légèrement vêtue; dans quelques instants peut-être je l'en blâmerai avec rigueur : mais en ce moment je ne voyois, ne sentois que l'émotion qu'elle éprouvoit. Son ingénuité, ses grâces timides, sa craintive modestie ont fait naître mes sentiments; et, je le sais, une erreur m'a découvert les siens. N'importe, je la lui pardonne : que cette fois seulement sa parure soit semblable à celle des autres femmes, j'y consens; mais qu'à l'avenir tout la distingue, et que mes yeux et mon cœur la reconnoissent toujours.

8 août.

Ce matin mon père m'a demandé si je ne comptois pas faire quelques visites dans les environs. Il m'a surpris, comme s'il n'y avoit près de nous que Marie et sa famille. Où me suis-je laissé

entraîner sans m'en apercevoir ? Je n'existe donc plus que pour Marie ! Je relis mon journal : les jours passés sans la voir ne sont plus comptés. Je reviens sur toutes mes impressions, depuis que je la connois ; et je m'étonne de ne plus trouver une démarche dont elle ne soit l'objet. Son souvenir vient se placer entre moi et toute chose.

Pendant le déjeuner, mon père est resté longtemps en silence : je l'imitois ; je voyois bien qu'il étoit troublé ; mais je n'osois lui en demander le motif. C'est la première fois que je lui dissimule une pensée, qu'il me cache une inquiétude. Je sortois, lorsqu'il m'a dit : Vous allez beaucoup chez lord Seymour. Je lui ai répondu par une inclination de tête. — Ses filles sont charmantes. Encore une inclination, quoique je fusse mécontent qu'il ne nommât point Marie. — En général on préfère la troisième. Je commençois à respirer. — Il est fâcheux que lord Seymour ait résolu de ne la marier que lorsque les deux aînées seront établies. Quel sentiment douloureux m'a saisi ! Toutes mes espérances me sembloient détruites. Qui pourroit aimer une autre que Marie ! Croit-il donc, me suis-je écrié, que l'on puisse chérir sa pédante Eudoxie, confier son bonheur à cette folle Sara ? — Vous êtes bien sévère, m'a-t-il dit ; et je pourrois en présumer qu'un intérêt caché vous aigrit ; mais je ne veux point pénétrer dans votre âme malgré vous. — Jamais malgré moi, mon père : et peut-être avez-vous lu dans cette âme avant moi-même. Il soupira.

La famille de lord Seymour, a-t-il ajouté, est séparée en trois autorités qui se choquent sans cesse.

Lord Seymour, désolé de n'avoir pas de garçon, a exclusivement adopté sa fille aînée, et a déclaré, d'une manière irrévocable, qu'il donneroit son nom et sa fortune à celui qui épouseroit Sara.

Miss Indiana demanda à son frère la permission d'élever sa seconde fille ; lord Seymour, ne considérant que la fortune

immense de sa sœur, y consentit. La petite Eudoxie fut donc remise à sa tante, qui dès lors l'institua son héritière, et ne permit plus à lady Seymour de faire une représentation sur la manière dont on élevoit sa fille. Je ne doute pas que tant de chagrins réunis n'aient contribué à détruire la santé de cette malheureuse mère.

Toutes ses espérances, toutes ses consolations, mais aussi toutes ses inquiétudes se sont donc portées sur la petite Marie, que lord Seymour lui abandonnoit par insouciance. Je sais qu'elle l'a élevée avec cette tendresse active, prévoyante, qui ne néglige ni les vertus ni les talents. Mon fils, j'honore votre choix : mais considérez aussi qu'une jalousie extrême agite également Eudoxie et Sara, et qu'elle rend bien injustes ce père et cette tante; que l'on blesse chacun d'eux, en faisant l'éloge de l'une de ces jeunes personnes. Chercher à lui plaire suffiroit pour offenser le reste de la famille. Mais prétendre à Marie seroit sûrement se faire exclure de la maison, aggraver les peines de lady Seymour, et faire persécuter son innocente fille. J'ai pris la main de mon père; je l'ai serrée dans la mienne en lui disant : Je me trompe bien, ou la position de Marie vous a touché. Jamais le plus ou le moins de fortune ne vous arrêtera pour m'accorder celle que j'aime. — Jamais ; et votre mère a reçu en mourant ma promesse de vous rendre heureux. Cependant, mon enfant, ne vous jetez pas dans une famille capricieuse, vaine, désunie, où l'intérêt d'un seul éveille la haine de tous. — Ah! lady Seymour, son aimable fille, n'ont sûrement pas connu la haine? — Non; mais elles ne peuvent rien, ni pour leur bonheur, ni pour le vôtre. — Mon père! me suis-je écrié, il est trop tard. — Je l'avois prévu, a-t-il repris; pourquoi le désir de vous distraire, de vous éloigner du deuil qui m'environnoit, m'a-t-il fait consentir à vous mener chez lord Seymour? C'est moi qui ai tort, se disoit-il à lui-même. Une voix intérieure sembloit m'avertir, et je répondois tristement : C'est moi qui serai malheureux. J'étois loin

toutefois d'en accuser mon père; je trouvois même une sorte de charme à me persuader que j'aurois sûrement rencontré Marie s'il ne me l'avoit pas fait connoître; enfin, que le cœur de Marie attendoit le mien pour devenir sensible.

Dans ce moment on a annoncé une visite importune; mon père l'a reçue : je n'aurois pu composer mon visage, m'occuper de gens oisifs. Que d'incertitudes, que de tourments se présentoient à mon avenir! Dans quelles agitations vais-je m'engager? mon père me paroissoit aussi affligé que moi-même; souvent il me regardoit avec une bonté touchante. Je fus vingt fois à une fenêtre, d'où je voyois ce chemin que je faisois tous les jours; et chaque fois je revenois plus accablé. Cependant j'eus la force de ne pas aller chercher Marie, espérant par ce sacrifice diminuer les inquiétudes de mon père. Je suis resté tout le jour près de lui. En me quittant il m'a serré la main, et m'a dit : Lorsque vous aurez retrouvé le calme, vous jugerez combien le courage de ce moment vous évite de peines. Retrouvé le calme! Ces mots ont brisé mon cœur : j'ai regretté de n'avoir pas été chez Marie. Peut-il croire que j'aie renoncé à l'amour, au bonheur? Marie, Marie, la seule pensée de ne plus vous voir m'a fait trembler, m'a fait prononcer le serment d'être pour toujours à vous.

9 août.

Ne plus voir Marie! Voilà le premier sentiment qui m'a saisi avant que mes yeux fussent ouverts; et je me suis écrié : *Jamais!* comme répondant à une puissance qui vouloit me séparer de moi-même. Le son de ma voix m'a éveillé; je me suis levé, j'ai couru à cette fenêtre, d'où l'on aperçoit le parc de lord Seymour. Appuyé sur le balcon, tranquille en apparence, tous les orages de la passion bouleversoient mon âme. Oubliant la bonté de mon père, je lui jurois comme à un tyran de ne jamais me séparer de Marie. Mon père un tyran! Qu'il est loin de soupçon-

ner mon ingratitude! Je reprochois à lord Seymour sa criminelle partialité, à sa femme une foiblesse impardonnable. Tous les défauts d'Eudoxie, de Sara, s'offroient à mes yeux; enfin tout ce qui s'opposoit à mon amour se présentoit, et à chaque obstacle nouveau serment d'aimer Marie. Que dis-je, aimer? lui dévouer mon âme et ma vie; la dédommager de ses peines passées, assurer la joie et le bonheur de son avenir, tels étoient mon espoir et mes vœux.

Je ne suis pas entré chez mon père ce matin; comment oser lui avouer que j'allois la revoir? Mais aussi, mon père, est-ce en me la représentant malheureuse que vous avez cru me disposer à m'éloigner d'elle?

Lorsque je suis arrivé chez lord Seymour, je l'ai trouvé au moment de partir avec sa famille, pour se rendre à une course près de Bath. Désespéré de ne pouvoir parler à Marie, j'ai résolu de l'accompagner. La course a été suivie d'un grand dîner, d'un bal magnifique; tout ce qu'il y a de plus distingué dans les environs s'y est trouvé. Comme les dames se rendoient dans une tente où elles devoient dîner, plusieurs bohémiennes, avec une troupe d'enfants fort jolis, les ont suivies. Elles demandoient à chacun une légère aumône que personne ne daignoit même leur refuser; on les repoussoit sans les regarder, les entendre, ni leur répondre. Marie, appuyée contre un arbre, laissoit passer toute cette brillante société sans paroître surprise de son indifférence pour le malheur. Je suis arrivé; Marie m'a salué d'un signe de tête qui m'exprimoit le plaisir qu'elle avoit à me voir; son sourire étoit encore plus doux. Trop occupé d'elle, j'oubliois aussi ces familles indigentes. Lord Seymour, miss Eudoxie, Sara étoient déjà passés. Marie balançoit à les suivre. Je voyois dans ses yeux un regret mêlé de surprise qui m'étonnoit. En regardant autour d'elle, et apercevant des infortunés, j'ai senti que Marie désiroit de les secourir. J'ai donné une guinée à la femme qui étoit le plus près de nous; aussitôt sa petite fille s'est écriée,

en s'adressant à Marie : Ah! vous nous aviez bien dit d'attendre; qu'il en viendroit *un* qui nous donneroit. Marie a rougi, mais a affecté de reprendre gaiement : Cette ridicule mode de ne point porter de poches empêche quelquefois d'être généreuse. Marie, lui ai-je dit bien bas, est-ce à moi que vous pensiez? est-ce sur moi que vous auriez compté? Elle a baissé les yeux, mais a gardé le silence. Ce silence n'est-il pas un aveu? Dans ma joie j'ai jeté ma bourse tout entière à cette bohémienne, en lui disant : N'oubliez jamais ce jour; c'est un jour de bonheur. Marie a mis sa main devant ses yeux, et, sans me parler, elle s'est hâtée d'entrer dans la tente, où nous avons trouvé miss Eudoxie qui apprenoit, et à ceux qui le savoient, et à ceux qui ne désiroient guère le savoir, l'origine des bohémiens.

C'est, disoit-elle, une colonie d'émigrés de l'Inde qui ont quitté leur patrie à l'époque où Timurbeg porta la désolation dans ces contrées. On les appelle, en France, *Bohémiens;* en Angleterre, *Gipsies; Zingani*, en Italie; *Zigeuner*, en Allemagne; *Tchinguenée*, en Turquie, et dans tout l'Orient.

Les femmes qui, n'ayant point d'esprit naturel, cherchent à paroître savantes, ne disent bien souvent que des mots. Aussi, dans les longues nomenclatures dont nous accable miss Eudoxie, elle a le rare avantage de citer toujours ce qu'une femme aimable ignore, ce qu'un homme instruit a oublié. Et il faudra que j'attende, pour être heureux, qu'il se trouve un infortuné assez sourd, assez aveugle pour se laisser charmer par tant de prétentions! Un pareil intérieur me paroîtroit bien ce que Saint-Aulaire appeloit les *galères du bel esprit*.

Sara demanda à sa sœur si véritablement les bohémiennes prédisoient l'avenir. J'espère que vous n'y croyez pas, reprit sévèrement miss Eudoxie; mais il est certain que le tambour de basque et les castagnettes que ces vagabonds portent encore aujourd'hui sont les mêmes dont se servoient les prêtres indiens pour leurs opérations magiques et divinatoires : d'ail-

leurs, la chiromancie à laquelle ils se livrent est une invention de l'Inde; et le nom de Zingani prouve qu'ils sortent du pays de Zinganes, sur les bords de l'Indus. Elle avoit dit toute cette grande phrase sans s'être arrêtée un instant; et véritablement j'avois besoin de respirer pour elle.

Sara, qui nous avoit attiré cette longue dissertation, n'avoit pas daigné l'écouter; elle étoit sortie pendant que sa sœur parloit. Bientôt elle est rentrée suivie de quatre sorcières plus vieilles et plus laides que toutes les autres. Les jeunes gens ont fait des cris affreux; ils ne pouvoient supporter la vue d'une nature si dégradée. Leur dégoût, leur humeur, amusoient beaucoup Sara; elle a donné sa main à ces bohémiennes pour qu'elles y devinassent l'avenir. Dans leur jargon elles lui ont prédit rang, plaisir, richesse, tout ce que le monde appelle bonheur. Miss Eudoxie n'a jamais voulu se prêter à cette plaisanterie. Pour Marie, accoutumée à céder aux volontés de ses sœurs, dès la première invitation de Sara, elle a donné sa belle main aux sorcières. Ah! lui ont-elles dit en même temps, vous serez la femme du seul qui n'oublie pas le pauvre. Marie a remis bien vite son gant. *Du seul*, s'est écriée Sara; *du seul*, ont répété les hommes, et l'on cherchoit quel seroit le fortuné mortel. Mais, par miracle, personne n'avoit vu que j'avois donné quelques secours à ces malheureux, et personne n'a pensé à moi.

Combien je jouissois du trouble de Marie! Tour à tour rouge et pâle, elle me regardoit un instant, et baissoit les yeux avec tant d'émotion, qu'il me paroissoit impossible qu'elle ne se trahît pas. J'ai eu la force de m'éloigner d'elle, mais sans la perdre de vue. Qu'elle m'étoit chère! Vers le milieu du bal, je l'ai aperçue seule; et saisissant ce moment pour m'approcher d'elle: Me défendrez-vous d'être superstitieux, lui ai-je dit; ou me permettrez-vous d'espérer la félicité qui m'est promise? Deux fois elle a essayé de me répondre, et deux fois elle s'est arrêtée.

J'ai osé lui parler de mon amour, de cet amour si tendre, que tout l'augmente, quoique toujours persuadé de ne pouvoir aimer davantage. Elle m'écoutoit, me regardoit avec une incertitude douloureuse : Marie, douteriez-vous de mes sentiments ? Elle a continué de garder le silence. Ce silence m'étoit insupportable : Marie ! Marie ! par pitié répondez-moi ! doutez-vous de ma sincérité? doutez-vous de mon amour? Je suis née si malheureuse! a-t-elle répondu en tremblant. Ces mots ont retenti jusqu'à mon cœur ; ils assuroient le bonheur de ma vie. C'est parce qu'elle se croit née malheureuse qu'elle doute si je l'aime. Quel supplice d'entendre cet aveu devant mille indifférents, de ne pouvoir ni en jouir, ni le lui faire répéter ! Sara approchoit ; je n'ai eu que le temps de dire à Marie : Jamais malheureuse. Je ne sais quelle tristesse a couvert son visage ; un grand soupir s'est échappé de son cœur. Elle s'est éloignée de moi : je l'ai suivie. On l'a priée de danser ; j'ai vu clairement qu'elle acceptoit pour éviter mes regards, et peut-être ses propres réflexions.

Marie! pourquoi cette tristesse? Vous reprocheriez vous la satisfaction que j'éprouve? craindriez-vous votre père, vos sœurs? Mon humeur fière, impatiente, supportera leur injustice ; je placerai votre souvenir entre mes défauts et les leurs, pour me soumettre, pour surmonter tous les obstacles.

Avec quel plaisir, quelle affection nouvelle je suivois tous les pas, tous les mouvements de Marie! Elle m'aime ! me disois je ; elle sera la compagne, le charme de ma vie. Ah! quel nom vous donner, premier regard qui suit un premier aveu, premier regard où le cœur prononce : Elle sera à moi !

11 août.

En arrivant chez mon père, je me suis précipité dans ses bras: Elle m'aime, lui disois-je : s'il vouloit dire un mot, former une objection, je répétois : Elle m'aime; je n'écoutois rien; plus

de crainte, plus d'incertitude : Mon père, soyez aussi content que je le suis!

Le lendemain je l'ai entraîné chez lady Seymour. J'avois choisi l'instant où elle est seule ordinairement. J'ai été ravi de ne trouver personne avec elle; je n'en doutois pas : seroit-il possible qu'à présent j'éprouvasse une contradiction? Je suis si heureux! Marie même étoit absente, et je m'en félicitai ; c'est la première, ce sera l'unique fois de ma vie.

Comme j'étois agité en entrant dans le cabinet de lady Seymour! Comme mon cœur devançoit l'instant où j'allois lui promettre l'affection d'un fils! Elle s'est levée pour recevoir mon père. Cet égard cérémonieux a un peu calmé mon émotion, et m'a empêché de lui donner ce doux nom de mère, qu'involontairement j'aurois prononcé, si j'avois osé lui parler de sa fille.

Mon père s'est assis, et lui a d'abord demandé de ses nouvelles, avec le ton froid d'une visite ordinaire. Que j'étois impatient! Enfin il a dit à lady Seymour : J'ai un fils qui est bon, qui ne m'a jamais donné un instant de peine. Il désire épouser une jeune personne bien meilleure que lui encore. Ne pourriez-vous pas m'aider à l'obtenir de son père? Lady Seymour a rougi. Marie est entrée avant qu'elle ait pu nous répondre. Sa mère lui a fait signe de s'éloigner; et, en s'en allant, j'ai cru m'apercevoir à son embarras qu'elle devinoit le motif qui nous amenoit. Dès qu'elle a été partie, je suis tombé aux pieds de sa mère : Accordez-la à ma prière, à mon amour; et ma vie entière sera consacrée à son bonheur. — Que ne dépend-elle uniquement de moi!..J'ai baisé une de ses mains; mon père pressoit l'autre dans les siennes. Mes amis, mes bons amis, nous a-t-elle dit, nous aurons bien de la peine à réussir. *Nous aurons!* Que je lui ai su gré de cette union d'intérêts! Loin de vous refuser, ou de faire attendre mon consentement, a-t-elle ajouté, j'avouerai que depuis longtemps mon cœur vous destinoit à ma fille. Dès que

j'ai cru voir qu'elle vous étoit chère, ma foible santé, qui causoit mes craintes, ne m'a plus donné d'inquiétude. Elle s'est retournée vers mon père : Je me promettois de vous laisser Marie ; et la mort ne me paroissoit plus affreuse.... Mais lord Seymour, ma belle-sœur, mes deux filles, comment obtenir leur aveu ? Je n'ai pu m'empêcher de lui dire : C'est Marie qui est votre fille. Mon père l'a priée avec instance de parler à lord Seymour. Elle s'y est engagée, mais nous a demandé de ne pas presser cette démarche : Je choisirai le moment favorable, pour lui rappeler que lorsqu'il confia Eudoxie à sa sœur, il m'assura que je pourrois disposer de Marie : c'est cette promesse qui m'autorise à vous entendre aujourd'hui. Elle laissoit sa main dans la mienne, mais ne s'occupoit plus que de mon père ; bientôt ils ont oublié tous deux ma présence : C'est une si bonne enfant que Marie ! lui disoit-elle. Mon fils a un si excellent cœur! Si vous saviez comme elle devine tout ce qui peut me rendre heureuse ! Comme il évite tout ce qui pourroit me fâcher ! Ah ! qu'ils sont bons ceux dont la mère, dont le père, en les mariant, leur souhaitent pour bonheur des enfants qui leur ressemblent! Ce sera mon vœu, a dit mon père. Ce sera ma prière, a dit lady Seymour.

Elle m'a nommé son fils, et m'a permis de parler à Marie de mon amour.

12 août.

J'étois revenu dans une espèce de ravissement impossible à rendre. Aussi, dès le matin, j'ai couru vers le parc de lord Seymour. Quelle a été ma surprise d'y rencontrer miss Eudoxie ! La simple politesse m'eût forcé de m'arrêter; mais d'ailleurs j'étois si content, que je n'aurois pu désobliger personne. Je l'ai donc saluée avec une véritable satisfaction ; et si je n'ai pas dit : Chère miss Eudoxie, c'est qu'une sorte de timidité m'arrêtois : dans ma joie j'aimois tout le monde.

Elle a fermé son livre, et m'a proposé de continuer ma promenade avec elle. Je ne m'y attendois pas ; et cela a commencé à troubler ma bonne humeur ; mais ce n'a été qu'un léger nuage. Mon cœur s'adressoit à Marie : C'est pour vous, lui disois-je, que je supporte cette contradiction ; c'est pour qu'à son retour votre sœur vous sache gré des soins que je lui aurai rendus.

Nous avions pris un côté du parc où je n'avois pas encore été. Il étoit évident que miss Eudoxie s'étoit détournée de son chemin pour me conduire dans le sentier que nous suivions. Elle a ouvert une petite porte ; et nous nous sommes trouvés sur une hauteur isolée, solitaire, et consacrée à la mélancolie. Des arbres verts, point de fleurs, de tous côtés des souvenirs aux amants malheureux ; un autel à Werther, des prières à l'indifférence, à la raison : il sembloit qu'on eût craint d'invoquer l'amitié. Je ne viens jamais ici sans une sorte d'effroi, m'a dit miss Eudoxie ; et cependant ma sensibilité m'y attire. Miss Eudoxie sensible ! assurément ma surprise fut grande.... Je la regardois, pour voir si jusqu'à présent je ne m'étois pas trompé : elle étoit froide, droite et pincée comme à son ordinaire. Vous voyez là-bas cette maison blanche, m'a-t-elle dit. Hélas ! elle renferme un père, une mère bien infortunés. Je continuois d'écouter miss Eudoxie, sans oser faire une question. Je ne sais si mon cœur pressentoit la douleur, ou craignoit de perdre les douces impressions qu'il éprouvoit. Miss Eudoxie s'interrompoit... me regardoit... soupiroit... paroissoit attendre que je la pressasse de me parler de ses peines.... Je ne pouvois rompre le silence ; un mouvement intérieur me portoit même à m'éloigner d'elle : que ne l'ai-je suivi !

Après un long soupir, miss Eudoxie m'a dit : Vous êtes un si honnête jeune homme, que je puis bien vous confier des secrets qui peut-être vous feront craindre d'aimer... du moins sans être sûr d'inspirer le même sentiment. Asseyez-vous près

de moi, et promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire. O superstition de l'amour! toi seule peux expliquer l'extrême répugnance que j'avois à recevoir ses secrets. Comme je me sentois mal à l'aise, sur ce banc où elle m'avoit forcé de m'asseoir!

Cette maison, a-t-elle ajouté, appartient au propriétaire d'un petit domaine voisin. Il envoya son fils à Eton, ensuite à Cambridge. Une tendresse aveugle pour sa famille lui faisant oublier son peu de fortune et la médiocrité de sa naissance, il poussa la folie jusqu'à joindre des talents agréables aux études sérieuses. Aussi, lorsque le jeune Philippe revint de l'université, passoit-il pour un prodige. Son père l'amena chez le mien; il fut reçu avec bienveillance; nous le traitions même avec cette amitié familière que l'on n'oseroit témoigner à son égal. Il en profita pour nous faire hommage de son temps, de ses talents; et bientôt il ne sortit plus de chez mon père, qui désiroit se l'attacher. Quelquefois il accompagnoit Sara à la chasse: souvent il faisoit des vers pour moi; je les corrigeois, et nous avions des disputes littéraires qui divisoient le canton. Enfin, il avoit l'air reconnoissant des bontés que nous avions tous pour lui, lorsqu'un jour je vis Marie rentrer les yeux fort rouges. A ce nom de Marie tout mon sang s'est retiré vers mon cœur. Ce jeune homme n'avoit jamais paru s'occuper d'elle, a continué miss Eudoxie; aussi étois-je loin d'imaginer qu'il pût causer ses chagrins. L'après-dînée de ce même jour, mon père demanda à Marie si c'étoit de son aveu que Philippe avoit osé prétendre à l'épouser. Elle répondit un *non* si foible, que la colère de mon père s'en accrut, et il lui ordonna de dire nettement ce qui avoit donné lieu à un pareil bruit.

Grand Dieu! comme alors j'ai tremblé! chaque mot de miss Eudoxie alloit décider de mon sort. Je m'étois levé dès qu'elle avoit prononcé le nom de Marie; mais, n'ayant plus la force de me soutenir, j'ai été obligé de me rasseoir. J'avois de la peine

à me contraindre; je détournois ma tête; j'étouffois ma respiration ; mes yeux étoient baissés ; je ne pouvois voir miss Eudoxie, et cependant je sentois qu'elle me regardoit. Il me semble qu'elle est restée longtemps dans le silence. Eh bien? ai-je dit en frémissant. Eh bien! Marie avoua que souvent Philippe l'avoit accompagnée dans ses promenades. Plusieurs fois il lui avoit parlé de son père, de sa mère, avec un respect si tendre, si touchant qu'elle en avoit été émue. Il lui avoit proposé d'aller voir ces respectables parents; elle avoit cédé à ce désir; et Philippe, trompé peut-être par cette complaisance, s'étoit flatté de la voir autoriser un amour qu'elle n'avoit même pas soupçonné. Mon père lui reprocha vivement d'avoir encouragé les prétentions de ce jeune homme par cette visite inconsidérée. Pour moi, il me fut impossible de ne pas être sensible aux peines de Philippe; j'obtins sa confiance, et je vis clairement qu'il avoit cru inspirer un intérêt véritable à Marie. Ne pensant jamais qu'à elle, tantôt il m'en parloit avec adoration, plus souvent avec amertume, jamais avec calme.

Après plusieurs mois de souffrances, un soir Philippe disparut. Son départ causa à Marie une douleur qu'elle attribuoit au seul regret d'avoir innocemment contribué à la perte de ce jeune homme. Elle sortoit presque tous les matins; quelquefois je m'étois aperçue qu'elle avoit pleuré : enfin je découvris qu'elle alloit voir souvent la mère de Philippe... Étranges contradictions! Marie agissoit comme si elle aimoit, et parloit avec indifférence; les parents du jeune homme lui devoient tous leurs chagrins, et de nous tous ils ne pouvoient supporter qu'elle.

A peine miss Eudoxie finissoit-elle ces mots, que j'ai vu ouvrir la porte de la maison. Une femme alloit en sortir: elle ne se montroit pas encore; mais le vent attiroit un peu au dehors la mousseline de sa robe. Déjà mon cœur tressailloit : seroit-ce Marie? Ah! si un autre lui a inspiré la plus légère préférence, ce ne sera plus cette Marie que, dans mon illusion, je croyois

m'avoir été destinée ; ce ne sera plus la femme à laquelle j'avois attaché toutes les espérances de ma vie.

Je voyois toujours cette mousseline : il étoit clair que la personne qui la portoit s'étoit arrêtée ; qu'elle quittoit à regret cette maison. Je souffrois, j'étois au supplice ; enfin elle a paru, et c'étoit Marie ! Elle s'est retournée plusieurs fois en faisant des signes d'amitié à une femme âgée qui restoit près de cette porte, pour la regarder pendant qu'elle s'éloignoit. Quand Marie a été à la moitié du chemin, elle a fait un dernier signe d'adieu, et cette femme est rentrée dans la maison. C'est donc à une place convenue qu'elles se quittent, qu'elles se retrouvent ! tout est habitude entre elles.

Aussitôt j'ai laissé miss Eudoxie. Tant que cette femme étoit là, elle pouvoit rappeler Marie ; Marie pouvoit d'elle-même revenir sur ses pas ; tant qu'elles pouvoient se rejoindre, il me sembloit que j'avois quelque chose à apprendre. Mais dès que Marie a été seule, que chaque pas la ramenoit près de moi, je n'ai plus senti que le besoin de la fuir.

Marie que j'avois tant aimée ! Marie qui avoit feint de répondre à mon amour !... Je courois de toutes mes forces ; je suis arrivée chez moi comme un trait ; je me suis jeté sur une chaise ; j'ai fermé les yeux, et dans mon délire je me suis écrié : Malheureux ! Ah ! première douleur d'un premier amour, que vos angoisses sont insupportables ! Tout le bonheur que je m'étois promis n'existoit plus ; tous les maux dont j'avois pu me faire l'idée, que j'avois redoutés pour ma vie entière, tous étoient surpassés par cette seule peine ! Je ne respirois pas, je ne voyois rien.

Les heures s'étoient écoulées sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pensois pas à mon père ; lui ne pouvoit m'oublier. A huit heures il est entré dans ma chambre ; je me suis levé machinalement : il m'a fait rasseoir sur le fauteuil que j'occupois, a pris une petite chaise, et s'est placé près de moi. Ingrat en-

fant, m'a-t-il dit, pourquoi ne pas me chercher? N'ai-je pas des larmes pour vos chagrins, de la joie pour vos plaisirs? Je me couvrois le visage : des pleurs s'échappoient de mes yeux ; j'aurois rougi de les laisser voir à mon père. Il a pris ma main, a découvert mon visage ; alors je me suis appuyé contre son cœur en m'écriant : Mon père, j'ai toute la foiblesse de l'amour. — A votre âge, la vie ne vaut que par ses illusions décevantes ; confiez-moi ce qui vous afflige, m'a-t il dit. Je ne lui répondois que des demi-mots, et cependant il pouvoit juger du désordre de mon esprit... Il m'a écouté avec plus de patience que n'eût fait un ami de mon âge. Il partageoit mes tourments, mes inquiétudes. Quelquefois je m'interrompois pour m'écrier : Mon père, j'ai pressenti le bonheur, et il m'est échappé... Enfin, je lui ai rendu compte de cette malheureuse promenade avec miss Eudoxie ; j'ai essayé de faire passer dans son âme toute la rage que j'éprouvois contre Marie... sa coquetterie pour ce jeune homme... sa vanité qui lui avoit fait sacrifier l'amour à l'orgueil, à l'ambition... Je lui prêtois tous les torts que le récit de sa sœur m'avoit fait entrevoir. Mon père gardoit le silence, quoique chacune de mes paroles accusât Marie. Tout à coup il m'a dit : Que de peines tu prendras demain pour détruire ce que tu veux me persuader aujourd'hui! Ces mots ont été un trait de lumière ; ils m'ont fait sentir une douleur encore inconnue, celle d'avoir nui à Marie... Ils m'ont fait apercevoir une dernière consolation, qui auroit toujours dû être en ma puissance, celle d'avoir été généreux envers elle. Généreux ! ai-je été juste? l'avois-je entendue? Mon père, oubliez mon égarement, ma folie. Je m'informerai de la conduite de Marie à l'égard de ce jeune homme. Mon amour n'existant plus, nous n'avons pas le droit d'examiner la conduite de Marie. Crains-tu de perdre le doute qui te flatte encore?

Il est resté bien avant dans la nuit ; sa froide raison a calmé mes transports, mais en ajoutant à mon malheur. Mon père, mon père, laissez-moi ma colère et mon amour.

15 août.

Foible, foible créature! j'avois résolu hier de ne plus revoir Marie, et aujourd'hui il m'a paru impossible de ne pas la chercher. Il me sembloit qu'en la regardant je découvrirois tout ce qui s'étoit passé dans son âme.

Comme je traversois le parc de lord Seymour, je l'ai rencontrée; j'allois chez lui, et je me suis dit avec plaisir qu'il m'étoit impossible de l'éviter. J'entre dans le salon : les yeux de Marie me demandent ce qui m'agite; elle-même se trouble;... on s'étonne, on se récrie sur mon extrême changement; et j'éprouve une satisfaction incroyable à répondre que j'ai souffert, beaucoup souffert! Marie doit bien savoir que je ne me plaindrois pas de maux qui ne me viendroient pas d'elle. A l'instant son visage a pâli; je m'approchois avec empressement, lorsque cette voix secrète qui me poursuit, qui me persécute, cette voix m'a crié : Peut-être a-t-elle aussi pâli pour les chagrins de Philippe. Ah! puisque Marie remplit toutes mes affections, que ne peut-elle détruire en moi le souvenir et la prévoyance! Ne donnant qu'un demi-intérêt au reste de ma vie, pourquoi l'instant où je la vois n'est-il pas le seul où j'existe?

Je me suis assis. Sara étoit à côté d'elle : caché derrière leurs fauteuils, appuyant ma tête sur une de mes mains, je souffrois; la présence de Sara ne me permettoit pas de parler à Marie; mais quand même elle auroit été seule, il m'eût été impossible de lui dire un mot de mes tourments; ce mot pouvoit les augmenter, et près d'elle, par sa seule présence, je les sentois s'affoiblir. A chaque instant elle me regardoit avec intérêt, avec inquiétude, mais gardoit le silence. Je lui en savois gré; ce silence même me calmoit. Il est donc des moments où, lorsque celle qu'on a tant aimée a causé vos peines, le son de sa voix pourroit encore les aggraver!

Peu à peu j'ai retrouvé la force de cacher mon agitation. Je me rappelle que les premiers mots que j'ai entendus ont été des plaisanteries sur une famille qui venoit de tomber dans l'infortune. Tout ce qui étoit présent, riche, magnifique, prodigue même, tous examinoient si réellement la ruine de ces pauvres gens étoit bien complète. Les uns prétendoient qu'ils se l'étoient attirée; d'autres, qu'ils auroient dû la prévoir. Le plus grand nombre assuroit qu'il leur restoit encore des ressources; et c'est ainsi qu'ils mettoient à l'aise leur coupable insouciance, en détruisant la pitié chez les autres. Ce spectacle m'indignoit. J'allois, non défendre ces infortunés, mais demander qu'au moins on les oubliât; lorsque Marie, qui ne m'avoit point parlé jusqu'alors, m'a dit tout bas : Les gens heureux sont bien difficiles en malheur! Sa douce voix, ces mots dits pour moi seul, cette union dans nos pensées, dans nos sentiments, tout sembloit la justifier à mes yeux. Marie, lui ai-je répondu aussi tout bas, j'ignore si je ne suis pas bien coupable envers vous ou s'il me faut renoncer au bonheur; mais avant que ce jour finisse, ces infortunés seront secourus, consolés; c'est en vous nommant que je les tirerai de l'abîme; et au moins pour cette fois nos noms seront bénis ensemble.

Avec quelle anxiété son regard m'interrogeoit! Je me suis éloigné. Marie, ce n'est pas ici, ce n'est pas en un instant, d'un seul mot, que vous pouvez rassurer mon âme. Il faut que devant moi vous recherchiez toutes vos pensées: que, pour ainsi dire, vous me fassiez retourner avec vous sur votre vie entière. Ah! puissiez-vous être telle que vous m'aviez paru! puissiez vous être encore celle qui sur la terre me donnoit une idée du ciel!

15 août.

J'ai passé vainement l'après-dînée chez lord Seymour; elle ne s'est point montrée. Vers huit heures on a apporté une petite

lettre à sa mère qui l'a lue, et l'a donnée à son mari. En la parcourant, il a haussé les épaules d'un air dédaigneux, l'a rendue à sa femme, et ensuite s'est mis à jouer avec ses chiens, signe ordinaire de sa gaieté ou de son humeur. Dans les caresses qu'il leur faisoit, j'ai été frappé de l'entendre s'adresser à l'un d'eux, plus bruyant, plus méchant que les autres, et lui dire : Je t'aime, toi, parce que tu n'es pas sensible. Avec quelle affectation il a appuyé sur ce mot *sensible!* J'ai cru voir dans ses yeux, et à l'embarras de lady Seymour, qu'il vouloit blâmer sa trop facile bonté. Où est Marie! me suis-je dit en frémissant. Aussitôt je suis sorti du salon, et j'ai gagné à grands pas le côté du parc où miss Eudoxie m'avoit conduit. La petite porte étoit ouverte. J'ai pris le sentier qui mène à la maison de Philippe. Les fenêtres étoient fermées; tout étoit dans un profond silence. Quel trouble dans mon âme! Quel repos autour de moi! il augmentoit mes maux; il sembloit repousser dans mon cœur toute l'agitation qui me dévoroit : j'écoutois; aucun bruit, aucune voix ne venoit me répondre.

Assurément rien ne m'indiquoit que Marie fût près de moi; et cependant un instinct secret m'empêchoit de m'éloigner. Assis près d'un grand chêne qui est en face de la maison, je me livrois aux plus cruelles pensées. Ici peut-être, me disois-je, Philippe lui a déclaré son amour. Peut-être ici a-t-elle donné des larmes à son absence. Et je m'écriois de ce cri de l'âme que j'entends encore : Marie, jamais il ne vous aimera comme je vous aimois. Quel retour sur moi-même! comme je sentois bien dans ce moment tout ce que j'aurois fait pour lui plaire, pour la rendre heureuse! Il me sembloit que je devois la rappeler, l'avertir de ne pas perdre un amour si extrême. Et comme à chaque douleur, à chaque souvenir, à chaque inquiétude, je me répétois toujours : Il ne l'aimera jamais comme je l'aimois!

Je me suis rapproché de la maison sans savoir ce que je faisois, ce que je voulois. Un chien s'est mis à aboyer dans l'inté-

rieur ; en même temps la porte s'ouvre, Marie s'avance avec empressement, et dit : Venez donc, il est bien mal. J'ai saisi sa main, et, dans ma fureur, je lui ai dit avec un accent qui m'a effrayé moi-même : Vous ici, Marie ! vous, à cette heure ! Ah ! mon Dieu, a-t-elle repris d'une voix foible et tremblante, ce malheur me manquoit ! Elle n'avoit pas la force de se soutenir : je l'ai prise dans mes bras ; je l'ai posée sur les marches du perron. Marie, presque insensible, n'étoit pourtant pas sans connoissance : elle me regardoit, et ne prononçoit pas un mot. J'ai eu le temps de reprendre un peu d'empire sur moi-même : Disposez de moi, lui ai-je dit ; puis-je être utile à Philippe ? — Philippe ! qui vous a parlé de lui ? — Est-il malade, blessé ? — Son père se meurt, j'attendois un médecin. Aussitôt elle a été suffoquée par des sanglots : ses larmes me faisoient un mal horrible ; je souffrois pour elle et pour moi. Combien il faut qu'elle aime Philippe pour s'affliger si vivement du danger de son père ! Venez, laissez-moi vous ramener chez votre mère. Non, non, s'est-elle écriée ; que son dernier regard me cherche sans me trouver, qu'il me maudisse à sa dernière heure ! je n'y puis consentir. Et moi donc, Marie ! voulez-vous que je maudisse l'heure où je vous ai rencontrée ? Elle a appuyé ses deux mains sur mon bras : *Charles !* m'a-t-elle dit, jamais elle ne m'avoit appelé Charles. Ce nom a retenti dans mon cœur. Qui peut donc lui inspirer le mot, le regard qui me domine, qui me soumet à sa volonté ! Charles, je ne puis vous parler à présent ; mais demain matin trouvez-vous près de la cabane ; si ma mère le permet, j'irai vous y joindre, j'irai de bonne heure. — Allez-vous donc me quitter ? — Il le faut. Et elle s'est éloignée sans attendre ma réponse, sans écouter mes plaintes : je l'ai rappelée ; elle m'a entendu, car elle s'est retournée, mais n'est point revenue !

Marie, il viendra le jour où je cesserai de vous aimer, le jour où je me dirai pour toute consolation : Je n'aime plus ! où j'opposerai à tous les maux : Je n'aime plus ! Alors je ne sen-

tirai rien; mes forces suffiront à tout supporter, je n'aimerai plus!

16 août.

J'ai été attendre Marie près de la cabane. Ce n'étoit pas l'amour qui me conduisoit; c'étoit cette curiosité, cette soif d'apprendre quelle excuse, quel motif sa perfide légèreté pourroit alléguer. Je me croyois si dégagé de l'amour, qu'en attendant Marie je cherchois avec un secret plaisir comment elle pourroit se justifier. Avec quelle amère ironie je passois en revue tous les vains prétextes des femmes, leur feinte innocence, leurs prétendus égards, leur craintive foiblesse, leur silence timide! J'épuisois tous leurs inutiles subterfuges, pour la condamner plus sûrement; oui, je la condamnois; et si tout à coup je l'eusse entendue s'avouer coupable, j'aurois laissé échapper, malgré moi, un cri de douleur et de surprise.

Elle a paru : je vois encore ses pas chancelants, sa figure décolorée, ce regard triste et doux; en la voyant, le reproche s'est arrêté sur mes lèvres. Dieu me préserve de faire répandre encore une larme à des yeux qui ont déjà tant pleuré! On vous a donc parlé de Philippe? m'a-t-elle dit. J'allois lui nommer sa sœur, lorsqu'elle a ajouté : Je ne veux point savoir à qui je dois les chagrins que j'éprouve : il me seroit trop difficile de pardonner. Elle a détourné la tête, et s'est arrêtée au moment où nous allions entrer dans la cabane : Restons ici, a-t-elle ajouté; et levant les yeux avec confiance : Rien entre le ciel et moi; il n'y a que lui de juste. Elle s'est assise sur le gazon, et s'est encore détournée pour me cacher ses larmes; elles m'ont fait oublier ma colère, l'avenir, mon amour et moi-même. Je ne songeois qu'aux peines qu'elle avoit pu avoir, et je souffrois! J'attendois ses premiers mots pour souffrir davantage; et cependant je les attendois avec impatience! Enfin, elle m'a dit : Vous avez été bien sévère! me juger sans m'entendre, me fuir sans

faire un reproche! Si j'avois eu tort, et tort envers vous, dites-moi, de quel malheur plus grand aurois-je eu besoin d'être consolée? Elle n'avoit encore rien dit pour se justifier, et déjà mon cœur ne la croyoit plus coupable. Son regard étoit si pur, sa confiance en elle, en moi, si tranquille, si parfaitement la même! Je la regardois, et me disois : Quand je la connoîtrai mieux, sûrement elle me deviendra plus chère. Marie, pardonnez-moi, et ne pensons plus au passé; l'avenir est à nous. Permettez que je demande votre main à lord Seymour, si vous pouvez oublier... Je me suis arrêté involontairement; le nom de Philippe ne pouvoit sortir de mes lèvres; elle l'a prononcé : Sans doute oublier Philippe! a-t-elle repris avec un sourire amer; et ses yeux se sont levés encore vers le ciel, comme pour se plaindre de mon injustice. J'ignore ce qu'on a pu vous dire, et je ne veux pas en être instruite, a-t-elle ajouté. Il vaut mieux pour nous deux que je vous raconte tout ce que je sais de moi-même. Depuis hier je n'ai cessé de rechercher avec soin mes plus légères impressions. Ces démarches si indifférentes, ces intérêts si foibles, qu'à peine sentis en les éprouvant ils n'ont repris de valeur que par les suites qu'ils ont eues; rien ne m'a échappé. Je lui dirai tout, me disois-je; heureuse si je puis rencontrer le mot qui réponde à sa pensée, le sentiment qui détruise son inquiétude!

Je ne vous parlerai point des peines que j'ai éprouvées depuis mon enfance. Vous croyez les deviner; et cependant il est mille petites circonstances inaperçues, ignorées, qui me les rendoient plus sensibles que vous ne le pensez. Ma mère en étoit trop vivement affectée; et, loin de pouvoir lui ouvrir mon âme, j'étois sans cesse occupée à lui cacher mes impressions.

Le jour de la naissance de mes sœurs, celui de leur fête, étoient célébrés d'une manière brillante. Toujours oubliée par mon père, aucun jour n'étoit pour moi l'anniversaire d'un bonheur; aucun jour n'étoit ni regretté ni attendu.

Il y a deux ans que ma tante donna une grande fête pour la naissance d'Eudoxie; tous nos voisins ayant été invités, Philippe et son père y furent admis. Le jeune homme étoit timide, et n'osoit se livrer à la société; j'étois triste, et je la fuyois; il n'étoit pas noble, j'étois sans fortune. Tous deux isolés, oubliés, nous remarquâmes en même temps que nous restions seuls au milieu de la foule. Ce n'est pas nous qui nous sommes cherchés; c'est la joie, ce sont les heureux qui nous ont repoussés hors de leur cercle.

Depuis cet instant, je m'aperçus facilement que toutes mes actions intéressoient Philippe; et je vous l'avouerai, aucune des siennes ne m'étoit indifférente. Souvent j'ai trouvé près de cette cabane des fleurs que j'aimois, sur une table des livres qu'il désiroit que je lusse; enfin mille petits souvenirs qui me paroissoient consacrés par un malheur commun, et où je ne voyois que l'amitié d'un frère.

Vers ce même temps ma mère tomba malade. Je passois les jours et les nuits près d'elle; il me sembloit qu'en la perdant je ne tiendrois plus à rien dans la vie. Comme à la plus légère espérance je demandois à Dieu de me la conserver! et dès qu'elle étoit plus mal, je le priois de me laisser mourir avant elle. Ah! m'a-t-elle dit avec un air de reproche, je n'aimois pas Philippe; car jamais ma pensée ne me reportoit vers lui pendant ces jours de danger. Son souvenir m'offroit des consolations; jamais il ne m'a promis de bonheur.

Un matin que ma mère avoit reposé, je vins me promener près de cette cabane; j'y trouvai Philippe : il s'occupa d'elle autant que moi-même. Avec quel intérêt il s'arrêtoit sur ces heures de douleur et de crainte! Je ne puis me rappeler comment il m'amena à lui parler de l'inquiétude que, dans son délire, elle avoit témoignée sur mon sort. Je peignois à Philippe ses cris, ses angoisses; je croyois les entendre encore : je pleurois!... Charles, vous n'avez jamais été malheureux; sans

cela vous sauriez comme on croit ami celui devant qui l'on a pleuré!

Philippe dit en me quittant que, tous les matins, il se rendroit à cette même place, pour savoir des nouvelles de ma mère. Je lui en sus gré : je promis de venir exactement lui dire comment elle se trouveroit ; je m'en faisois un devoir. En effet, chaque jour j'accourois : souvent je ne disois qu'un mot à Philippe ; quelquefois, égayée par un sourire de ma mère, par quelques heures de sommeil dont elle avoit joui, je restois plus longtemps ; mais je ne me rappelle pas un seul moment où j'aie cessé de penser uniquement à elle. Bientôt elle se trouva mieux ; alors je ne la quittois presque plus. Philippe me voyoit à peine : Il en fut mécontent, témoigna même de l'humeur ; je le trouvois exigeant, mais en le plaignant d'être susceptible. Que vous dirois-je? Ses défauts ne m'importoient pas ; jamais je n'ai craint d'en dépendre un jour.

En disant ces mots elle s'est arrêtée, et m'a regardé d'un air qui m'a fait craindre qu'elle n'eût déjà vu tout ce qu'elle pouvoit redouter des miens.

Ma mère n'étoit pas assez forte pour sortir ; et chaque jour elle exigeoit que je me promenasse une heure dans le parc. Philippe me pria d'aller voir sa mère dans une de ces promenades. En entrant chez elle, je fus frappé de l'ordre et de la propreté qui régnoient dans sa maison. Il y a chez mon père plusieurs dessins que j'ai faits. Philippe ne m'avoit point paru les remarquer ; jugez de ma surprise, en les voyant tous imités par lui, et placés chez sa mère comme ils l'étoient chez la mienne. Un embarras que je ne saurois exprimer m'empêchoit de lever les yeux : je sentois dans cette attention quelque chose de trop tendre ; mon cœur ne pouvoit y répondre.

Sa mère, cette mère que je n'avois jamais vue, sans me dire que son fils lui eût parlé de moi, me prouva qu'il l'en occupoit sans cesse, par la connoissance qu'elle avoit de tout ce qui m'in-

téressoit. Mes goûts, mes expressions les plus familières, et jusqu'à ces petites habitudes dont ma mère me faisoit des reproches, elle savoit tout. C'étoit un visage nouveau, avec une âme qui sembloit avoir suivi la mienne depuis mon enfance.

Après le déjeuner, elle me fit entrer dans la bibliothèque de Philippe. Il y a dans celle de mon père son portrait, celui de ma mère, placés l'un près de l'autre. Quel fut mon étonnement de trouver dans celle de Philippe son portrait de la même grandeur que celui de mon père, le même cadre; et en face un cadre pareil, renfermant un tableau dont il m'étoit impossible de ne pas voir que j'étois l'objet! Il représente l'intérieur d'une chambre : une guitare, j'en joue assez bien; des livres sur une table, je reconnus ceux qu'il m'avoit donnés; une corbeille de fleurs que j'aime, et, déroulé négligemment près de ces fleurs, un ruban semblable à ceux que je portois le jour où j'ai vu Philippe pour la première fois; enfin, tout ce qui avoit rapport à moi, excepté moi.

Je vous l'ai déjà dit; je vis bien que j'étois l'objet de ce tableau : cependant je crus qu'il n'étoit pas convenable que je m'y reconnusse. Peut-être ai-je eu tort; mais il me sembloit que Philippe auroit eu le droit de me dire : Une guitare, des livres, des fleurs, un ruban, qu'est-ce que tout cela a de particulier à vous?

Et vous-même aujourd'hui, si j'eusse hasardé un reproche, ne penseriez-vous pas que j'aurois donné à Philippe le droit de croire que mon cœur, ou mon amour-propre, l'avoit deviné?

Marie me regardoit, et cherchoit à lire dans ma pensée; je ne pouvois lui exprimer aucun de mes sentiments... Cette exactitude dans les moindres détails qui concernoient Philippe, achevoit de m'indigner... Et pas un mot, pas un soupir ne m'échappoit. Je prévoyois trop que je ne serois pas approuvée par vous, m'a-t-elle dit d'un air craintif; mais j'espérois que vous m'ex-

cuseriez. Elle s'est arrêtée encore ; elle a attendu ma réponse... Vaine attente.... Qu'aurois-je pu lui dire? Je l'écoutois avec effroi, persuadé qu'il ne me falloit qu'un aveu de plus pour cesser d'aimer! Ah! s'est-elle écriée, au moins blâmez-moi; que je puisse me défendre! Des larmes s'échappoient de ses yeux... Quel silence! Marie, pauvre Marie! se disoit-elle; il est bien vengé! — Qui, vengé? — Philippe! il m'aimoit lui! il n'auroit pas vu mes larmes sans me croire. — Vous croire! eh! c'est en vous croyant que je sens combien tout nous sépare! Elle a encore levé les yeux au ciel, mais avec une résignation qui m'a rendu tout mon amour; il sembloit qu'elle disoit à Dieu : Il a dit que je serois malheureuse, et je serai malheureuse. Marie, pauvre Marie, ai-je dit à mon tour, parlez; au moins serai-je toujours votre ami? Ce mot d'*ami*, qui paroissoit à mon amour une si grande menace, ce mot lui a porté de la consolation. Il faut donc que j'aie été bien cruel! Marie, il est encore dans mon âme une place où vous êtes tout entière.

A demain, m'a-t-elle dit. Voici l'heure où ma mère s'éveille : ma longue absence l'étonneroit ; je n'aurois pas la force de supporter un reproche d'elle, une peine de plus.

1er septembre.

J'étois venu cinq jours de suite sans trouver Marie. Ce matin elle m'attendoit près de la cabane, et mon cœur ne l'avoit pas deviné. Je m'avançois lentement; il me semble même que je me traînois avec peine. Oserois-je avouer ma folie? j'ai été presque effrayé en l'apercevant. Oui, dans les jours de bonheur et d'espoir, un sentiment secret m'annonçoit la présence de Marie; je me sentois heureux, et n'en cherchoit pas la raison. Aujourd'hui, pour la première fois, j'étois arrivé sans émotion, sans avoir hâté ma marche un instant. Aussi, en la voyant, ai-je été près de lui demander : Marie, à quelle distance êtes-vous de

moi? Qui nous a éloignés, séparés? — Seroit-il donc possible qu'un jour nous fussions l'un près de l'autre, comme ces gens qui se regardent, et ignorent s'ils se voient ou s'ils sont absents? Le ton de Marie a contribué aussi à augmenter la crainte qui m'avoit saisi.

Asseyez-vous, m'a-t-elle dit avec une vivacité toute nouvelle, asseyez-vous ; je n'ai qu'un moment.

Elle n'a qu'un moment! Pourquoi être venue? Pourquoi néglige-t-elle de me parler de ces jours d'attente où l'inquiétude m'a dévoré?

Je veux achever de vous faire connoître tout ce que j'ai éprouvé avant de vous avoir vu, a-t-elle ajouté. Que me fait le passé? C'est cet instant qui m'occupe. Elle parloit, je ne l'écoutois pas ; je cherchois à me rendre raison de ce silence du cœur qui m'avoit empêché de pressentir que j'allois la revoir. Cependant, peu à peu sa voix arrivoit à mon âme, et, avec mes souvenirs, me rendoit mon amour. C'est lui qui m'a fait sentir qu'étant venu cinq jours de suite sans la trouver, il étoit simple qu'aujourd'hui j'en eusse perdu l'espoir ; que je fusse venu lentement, craignant de revenir plus triste encore. Combien j'étois heureux d'avoir trouvé un motif si raisonnable au sentiment qui me troubloit malgré moi ! Aussi me suis-je écrié avec un mouvement de joie dont je n'ai pas été maître : Marie, je vous aime toujours. Elle n'en doutoit pas, et je l'ai vu à l'étonnement que lui a inspiré cet aveu. Quel nouvel orage a passé par votre cœur? m'a-t-elle demandé en souriant. Je n'ai pas voulu lui avouer mes inquiétudes et mon amour insensé. Parlons de Philippe, lui ai-je dit; puissions-nous en parler pour la dernière fois !

Je ne saurois vous dire, a-t-elle repris, comment je quittai la mère de Philippe; il me semble qu'il n'y eut entre nous que des phrases sans suite, des compliments sans intérêt... Je me rappelle seulement qu'il voulut m'accompagner : je m'y opposai;

je revins seule, et m'assis à cette même place où nous sommes. Là je réfléchis tristement sur le passé; mais il me falloit un autre juge que moi-même pour m'absoudre. C'est alors que je regrettai de n'avoir pas soumis à ma mère toutes mes démarches. Peut-être m'eût-elle avertie de craindre l'amour où je n'avois vu que de l'amitié; et pendant que je me condamnois avec rigueur, peut-être aussi m'auroit-elle excusée.

Cette première faute fut suivie d'une seconde; je n'osai lui parler des sentiments que je croyois avoir inspirés à Philippe. Comment lui avouer que j'avois pu lui cacher quelque chose? Ma mère n'auroit pas su, comme moi, qu'imperceptiblement, et pour ainsi dire à mon insu, chaque jour avoit augmenté mes torts et la confiance de ce jeune homme. Ce n'étoit pas un faux orgueil qui m'arrêtoit; c'étoit la crainte d'affliger ma mère dans l'objet de sa plus tendre affection.

Je passai une journée affreuse. Le lendemain, le jour suivant, je ne descendis point dans le salon, de peur de rencontrer Philippe. Cependant il fallut bien reparoître au milieu de ma famille, et je l'y trouvai. Réservée, silencieuse, Philippe me parloit-il? je lui répondois à peine; s'approchoit-il de moi? je m'éloignois : enfin, pour le guérir de son amour, je crus que je devois me montrer au moins indifférente. Il me regarda avec surprise, puis il affecta de m'éviter. Cette manière nouvelle, en me tranquillisant sur une affection trop tendre, me laissoit à regretter son amitié. Ce fut alors qu'il commença à s'occuper de ma sœur Eudoxie.

Philippe a beaucoup d'esprit; elle est très-instruite : mille objets qui leur étoient étrangers les intéressoient; ils pouvoient causer longtemps avant de découvrir qu'ils cherchoient à se plaire, qu'ils s'occupoient l'un de l'autre. Aussi ma sœur, qui pour l'ordinaire consacroit ses matinées à l'étude, ma sœur sortoit sans cesse, et se promenoit continuellement avec Philippe. Plus elle se lioit avec lui, plus ma situation devenoit pé-

nible. Si, en rentrant, le hasard me faisoit trouver sur son passage, elle détournoit ses regards, comme si elle eût craint d'apercevoir un objet désagréable. Philippe venoit-il chez mon père ? elle lui parloit toujours. C'étoient de petits mots tout bas, suivis de rires éclatants ; de petits vers qui sembloient faire allusion à quelque secret dont j'étois l'objet ; c'étoit surtout des phrases générales contre la coquetterie. Tous les crimes n'étoient rien en comparaison de la coquetterie ; et avec quels yeux elle me regardoit ! Dieu sait cependant si j'avois été coquette ! Mais il est des gens à qui l'on ne persuadera jamais que l'on puisse être aimé malgré soi. L'intimité de ma sœur avec Philippe étoit si contraire à nos usages, que ma mère en parut mécontente ; mais il ne lui étoit pas permis de se mêler de son éducation ; et ma tante approuvoit toujours Eudoxie.

Une après-dînée, toute la famille réunie se promenoit ; le temps étoit superbe : c'étoit un de ces jours d'été où la nature est si belle, qu'on croit la voir pour la première fois. La gaieté de Sara nous animoit tous. Autorisée par la liberté de la campagne, par la présence de nos parents, elle eut la fantaisie de vaincre à la course une de nos cousines aussi jeune et presque aussi vive qu'elle. Elles revinrent excédées, respirant à peine. Je l'avoue, il me parut bien ridicule de se fatiguer autant sans motif ; et lorsque Sara me demanda si je voulois essayer de courir, je m'y refusai. Mais pour adoucir ce refus qui la blâmoit indirectement, je lui répondis en riant : L'on ne devroit courir que pour aller au-devant de ce qu'on aime. Pour le fuir, reprit ma sœur Eudoxie ; et elle me lança un regard d'indignation. Elle emmena Philippe ; en se laissant entraîner, il se retourna plusieurs fois pour me voir.

Pardon, me dit-elle, si malgré moi je vous fais revenir sur des circonstances si frivoles ; mais je n'ai pas un souvenir grave, pas une action importante à vous confier.

Le soir, Philippe parvint à se trouver près de moi ; il dit sans

m'adresser la parole, mais assez bas pour que je pusse seule l'entendre : Celle qui a dit : L'on ne devroit se hâter que pour aller au-devant de ce qu'on aime, croit donc à l'amour, je ne l'espérois pas. Vous pensez bien que je ne répondis point. Il s'éloigna ; et se promenant dans le salon, il passa et repassa plusieurs fois devant moi. Lorsqu'il s'en approchoit, il ralentissoit son pas, et sembloit attendre que je lui parlasse ; ensuite, il se retiroit avec impatience. Je n'osois faire un mouvement, ni lever les yeux. Après quelques minutes il s'arrêta près de moi, et dit : Miss Eudoxie a raison, c'est pour fuir qu'il faut réserver toute sa volonté. Alors je le regardai ; car j'éprouvois une espèce de plaisir à recevoir cette promesse d'indifférence. Quel courroux sur son visage ! il me fit mal. Je baissai les yeux aussitôt, et je soupirai en regrettant le bon Philippe. Je ne le reconnoissois plus ; Philippe, dont l'amitié m'avoit paru si douce, l'intérêt si tendre ! ah ! je l'aurois volontiers prié de m'aimer moins. Si j'avois pu l'obtenir, ajouta-t-elle, que j'aurois eu de plaisir à lui parler de vous !

J'aime Marie comme un insensé ! presqu'au même instant mon cœur l'appelle, l'abandonne, la repousse, mais la chérit toujours. Que faisois-je là ? Pourquoi me dire que c'est à lui qu'elle auroit eu du plaisir à parler de moi ? Par quelle magie enchanteresse lui arrive-t-il toujours un mot, un regard qui vient lui rendre toutes les affections de mon âme ?

Je commençois à oublier Philippe, reprit-elle, lorsqu'un matin, venant comme de coutume près de cette cabane, je fus très-surprise de l'y rencontrer. J'hésitois... je voulois l'éviter ;... il me demanda s'il m'étoit possible de le haïr dans cette retraite, où il étoit venu si souvent penser à moi ? Ici, me dit-il, j'ai éprouvé toutes les passions qui peuvent agiter une âme ! — Vous connoissez mon caractère timide, et combien je crains d'affliger. Je n'osois donc ni parler à Philippe ni m'éloigner ; sa figure paroissoit aussi près de l'aversion que de l'amour. Je sen-

tois qu'un seul mot alloit lui rendre toute sa foiblesse ou toute son injustice. C'est alors que je vis le danger de cette innocente affection à laquelle je m'étois livrée sans inquiétude. J'en restai effrayée : aussi actuellement je pourrois peut-être entendre les menaces de la haine sans crainte; mais une promesse d'amitié me feroit trembler.

Ah ! s'écria Philippe, vous n'avez jamais su à quel point je vous aimois! Je lui dis qu'au moins il n'auroit pas dû m'en instruire. Écoutez-moi, reprit-il ; au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, écoutez-moi : je vous ai aimée dès le premier jour où je vous ai vue. Si j'ai pu croire un instant que vous partageriez mes sentiments, bientôt j'ai cessé de m'en flatter. Mais je n'avois pas la force de renoncer à vous ; et j'ai fini par espérer que, peut-être, les plus tendres soins vous inspireroient cette amitié douce et calme, qui vous rendra sensible à ma joie, indulgente pour mes peines; sans même savoir, a-t-il ajouté tristement, ce que mon cœur appelle joie ou douleur.

Ici Marie m'a fait remarquer que Philippe avoit toujours bien senti qu'elle ne l'aimoit pas. Bonne Marie! comme elle souhaite me persuader! et comme elle y réussit!

Dès que je voulois dire un mot, Philippe me supplioit de ne pas lui répondre, et me répétoit qu'il savoit trop que je ne l'aimois pas. Avec cette assurance, je croyois pouvoir l'écouter sans l'affliger inutilement; que lui aurois-je dit de plus. Il m'apprit que son père vouloit le faire partir pour les Indes, où un oncle venoit de lui laisser une succession considérable. Je reviendrai dans six mois, me dit-il; peut-être ce riche héritage pourra-t-il déterminer lord Seymour à m'accorder votre main. Cette idée me fut si nouvelle, me parut si extraordinaire, que je laissai échapper un cri de surprise. Il me conjura encore de ne pas lui répondre. Je n'ose même pas penser à un engagement, disoit-il; je n'implore que du silence!... Vous n'aimez rien ; combien il seroit cruel de m'ôter tout espoir! — Mais je

croyois que ma sœur Eudoxie... Ah! répliqua-t-il, je suis bien coupable! N'ai-je pas eu la folle prétention de vous inquiéter! ne l'ai-je pas recherchée, suivie, pour qu'elle fît attention à moi! Au moins, me disois-je, Marie verra que je puis être aimé. Et si elle vous aimoit? m'écriai-je. Avez-vous pu vous jouer de son affection, risquer le malheur de sa vie? A peine ces mots m'étoient-ils échappés, qu'Eudoxie parut. J'ignore si elle nous avoit entendus; mais toutes les horreurs de la jalousie étoient peintes sur sa figure : quelle agitation, quelle pâleur! Votre mère vous demande, me dit-elle. Hélas! ma mère étoit la sienne aussi; mais il sembloit que dans ce moment elle eût voulu briser tous les liens qui nous unissoient. Je me levai à l'instant pour m'éloigner. Philippe se rapprocha de moi : Je prendrai vos ordres avant de partir, me dit-il, et il ajouta tout bas : Puisse votre silence autoriser mes vœux! Eudoxie s'avança dès qu'elle le vit me parler bas; je ne pus dire un mot pour l'éclairer.

En rentrant, je sus que ma mère ne m'avoit point fait appeler. Elle étoit seule; je lui racontai tout ce que je viens de vous confier. A genoux près d'elle, je lui demandois de me réconcilier avec moi-même; de m'enseigner comment il me seroit possible de faire comprendre à Philippe que mon cœur ne consentiroit jamais à aucune des espérances qu'il vouloit conserver.

Sûrement Eudoxie instruisit mon père de ma rencontre avec Philippe, et le prévint contre lui, contre moi; car le soir il me traita avec une sévérité que je ne lui avois jamais vue. Il me défendit de venir dans le salon, jusqu'après le départ de ce jeune homme; il rejeta sur la trop grande bonté de ma mère toute l'imprudence de ma conduite. Elle voulut se justifier, m'excuser : l'emportement de mon père devint extrême; une larme tomba des yeux de ma mère, et je ne connus plus d'autre devoir que de la consoler. Je promis d'éviter la présence de Philippe.

Ce n'étoit pas pour lui que je désirois le revoir; c'étoit pour ne pas le laisser partir avec cette fatale illusion à laquelle il s'attachoit malgré moi. Qu'alloit-il penser? Quel droit mon silence alloit-il lui donner? Ah! me dit-elle, que ne vous ai-je vu avant le départ de Philippe! Il auroit pu mieux lire dans mon cœur.

Plusieurs jours se passèrent sans que je susse ce qu'il étoit devenu; enfin, un matin on me remit une lettre de sa mère. Mon fils est parti sans prendre congé de votre père, m'écrivoit-elle, et il ne vous a pas vue! J'ajoute à mes regrets le souvenir de son désespoir; il me poursuit, il m'effraye : cependant, si vous consentez à venir adoucir mes peines, je ne vous parlerai que de moi. Je montrai cette lettre à ma mère; elle permit que j'allasse voir celle de Philippe. J'y courus avec empressement : ma sincérité la persuadera sans doute, me disois-je; elle verra que je n'ai jamais encouragé les sentiments de son fils. Et il sembloit que chaque pas me rendit ma liberté.

Je la trouvai malade, foible : ce n'étoit pas le jour de l'affliger... ceux qui suivirent augmentèrent sa douleur. Le vent étoit-il contraire? Philippe seroit arrêté dans sa course, et elle soupiroit... Le vent étoit-il favorable? Philippe s'éloignoit... Eh! qui sait comme une mère tout ce que l'éloignement ajoute à l'absence? Insensiblement je m'attachai à cette femme, si bonne, que tout le monde l'aime. Jugez si moi, à qui elle désiroit plaire, moi, dont elle cherchoit à être aimée, je pouvois échapper aux avances de ce cœur qui semble attirer tous les autres. C'est par une suite de cette affection que, lors de la maladie de son mari, j'allai la consoler, partager ses inquiétudes, et que vous me trouvâtes chez elle.

Jamais elle ne me parloit de Philippe relativement à moi; et jamais elle ne consentit à lui apprendre mes véritables sentiments. Laissons faire le temps, me dit-elle un jour; celui où l'on espère est de bonne prise, et bien enlevé au malheur. — Je n'aime point Philippe! — Est-il possible de ne pas aimer Philippe?

me dit-elle en souriant. — Au moins n'ai-je pas d'amour? — Savez-vous ce que c'est que l'amour? — Non. Elle mit ses doigts sur ses lèvres, et reprit : Ne parlons plus de Philippe ; prenons garde de rien dire qui puisse le faire souffrir : ici où il est né, où il a passé toute sa vie près de moi, je crois toujours qu'il m'entend.

Malgré mes résolutions, je ne trouvai pas en moi le courage barbare de désoler une pareille mère! Hélas! je devois bientôt, sans y penser, sans le vouloir, détruire toutes ses chimères de bonheur... Quel chagrin elle éprouva lorsqu'elle crut s'apercevoir que je vous aimois! — Comment, quelle preuve? m'écriai-je. — Un jour je prononçai votre nom. Marie a baissé les yeux ; et moi j'ai osé, pour la première fois, la presser contre mon cœur; je ne voulois plus rien entendre. La mère de Philippe a cru qu'elle m'aimoit, et je pourrois en douter! Marie, ne dites plus un mot sur Philippe; c'est en prononçant mon nom que l'on m'a cru aimé! répétez-le, ce nom. Elle a posé la main sur mon bras, et avec une douceur angélique, une sérénité que la joie de mon âme avoit fait passer dans la sienne : Charles, m'a-t-elle dit, ne soyez plus injuste: dites-vous que mon cœur reçoit toutes les peines que vous voulez lui faire.

1er septembre.

Je n'existe plus que pour Marie. Mais que je passe promptement du bonheur à l'inquiétude! Elle me fait éprouver tous les sentiments contraires. Que de fois elle a su m'arracher un sourire au milieu de ma colère! Que de fois, d'un mot, d'un regard elle a brisé mon âme! Cependant, depuis plusieurs jours, aucune peine n'avoit troublé ma vie. J'étois au comble de la félicité : il me falloit un grand empire sur moi-même pour ne pas m'écrier à toute heure, devant tout le monde : Je suis heureux, je suis trop heureux! Qu'elle est aimable, Marie! Si elle ne prévoit jamais ce qui va me fâcher, au moins devine-t-elle toujours ce qui peut me ramener vers elle. Eh bien! il m'est ar-

rivé de m'irriter contre la douceur, l'inaltérable douceur de son caractère.

L'un de ces derniers jours, les sœurs de Marie s'étoient, je crois, promis de la tourmenter. C'est elle qui fait le déjeuner; rien n'étoit à leur goût : il fallut refaire le thé trois fois; jamais elles n'en furent contentes. Marie, toujours patiente, toujours égale, s'occupoit d'elles, comme si l'on pouvoit satisfaire une humeur sans motif. Sara lui demanda ce qu'elle comptoit faire dans la journée. Il falloit bien savoir si elle avoit l'intention de rester chez elle, afin de l'engager à sortir : c'est ce qui arriva. Marie m'avoit promis la veille de passer la matinée dans le cabinet de sa mère; nous devions lui lire un ouvrage nouveau. Que j'aime ces lectures où Marie travaille en m'écoutant, où elle suspend son ouvrage lorsque l'intérêt augmente! Le même mot, la même situation nous frappe ensemble, nous touche également; et mes yeux ne se lèvent jamais sans rencontrer les siens.

Marie dit à Sara qu'elle avoit le projet de rester près de sa mère; dès lors Sara ne cessa d'obséder Marie jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu la promesse de l'accompagner à la promenade. Elle s'y refusa longtemps, mais finit par se soumettre à la fantaisie de sa sœur. Marie m'oublioit! me sacrifioit! Dès que je la trouvai seule, je lui reprochai son peu de résolution, ce manque de caractère; elle m'écouta en souriant : Demain, me dit-elle, lorsque j'oublierai votre colère, vos reproches, vous serez bien heureux d'aimer une personne sans caractère comme moi. Je souris à mon tour; car près d'elle je ne puis rester mécontent; mais je m'en allai tourmenté, malheureux, de cette disposition à se laisser dominer par tout ce qui l'environne.

Tant que je fus près de Marie, elle sut me persuader que la seule complaisance l'avoit portée à céder à sa sœur : loin d'elle je vis sa foiblesse; plus loin encore l'oubli du rendez-vous qu'elle m'avoit donné.

Avec cette âme passionnée, ce caractère ombrageux, comment ai-je pu m'abandonner à l'amour? Ne serai-je pas tyran ou victime? Je ferai à Marie le sacrifice de ma vie ou j'exigerai le dévouement de toute la sienne.

Marie, ne vous laisserai-je donc aucun repos? L'instant où vous me feriez l'aveu des plus tendres sentiments seroit celui même où je voudrois les mettre à l'épreuve. N'ai-je pas quelquefois rendu mon humeur inégale, farouche, pour voir si votre affection surpassoit mes torts? J'ai feint l'indifférence en regardant si votre figure pâlissoit, si des larmes remplissoient vos yeux; mais, qu'elles ne tombent pas, ces larmes, tout mon courage seroit détruit. Marie, lorsque hier j'entrai dans le salon de votre père, n'osant vous lever, m'adresser un doux bonjour, vous me fîtes un signe obligeant qui m'exprimoit toute votre affection. J'étois heureux; eh bien! je ne sais quel démon m'a porté a feindre une inattention qui étoit bien loin de mon cœur. J'ai regardé votre mère; j'ai causé avec vos sœurs, et je me suis même détourné; mais c'étoit pour vous voir dans une glace qui me rendoit toutes vos impressions. Je vous ai vue inquiète, agitée, prête à faire une imprudence pour vous rapprocher de moi; alors, honteux de ma folie, je n'ai cependant pas osé vous l'avouer. Comment consentir à diminuer votre estime, votre confiance? et, le dirai-je, comment me résoudre à perdre le pouvoir de bouleverser votre âme, d'un regard détruire votre joie, ramener un sourire au moment où des pleurs alloient couler? Je suis revenu près de vous; et avec quelle curieuse inquiétude j'ai observé si la sérénité et le bonheur reparoissoient sur votre visage! Marie, puissé-je parvenir à vous peindre, à vous exprimer l'exaltation de mon amour! mais vous n'en connoîtrez jamais l'injustice. Comme de coutume, loin d'apercevoir mes torts, c'est dans votre propre conduite que vous chercherez des raisons à ma bizarrerie. Ils ne m'ont pas échappé, ces mots que vous m'avez dits! Nous étions seuls, et vous les disiez tout bas.

Quelle puissance inconnue vous a inspiré de parler si bas! il semble qu'alors le cœur seul peut entendre. Qu'ai-je fait? m'avez-vous dit. Vous vous croyiez coupable, puisque je paroissois mécontent. Ma douce Marie, lorsque vous serez la compagne de ma vie, que vous serez tout, oui, tout mon bonheur, et que vous prendrez votre moitié de mes peines, ne demandez plus de raisons à votre ami. Quand vous me verrez sombre, inquiet, appuyez-vous contre mon cœur; laissez votre douceur, votre silence me ramener vers vous; je vous ferai justice de moi-même.

10 décembre.

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis que je n'ai ouvert ce journal. Cependant il me sera facile de retrouver toutes mes impressions : ne me suis-je pas toujours occupé de Marie? Je la replacerai chez son père, près de moi; et j'éprouverai les mêmes sentiments qui m'animoient alors. Marie, avec vous, le moment qui s'écoule est tout pour moi; il n'y a ni passé, ni avenir : loin de vous le présent n'est rien; je n'existe que par mon souvenir et mes espérances.

Un matin, après avoir obtenu de lady Seymour qu'elle prieroit son mari de m'accorder sa fille, je revenois, trop heureux pour rien voir de ce qui m'environnoit. Tout à coup mon cheval, dont je ne m'occupois point, s'emporta sans qu'il me fût possible de l'arrêter. Je me heurtai la tête avec violence contre une branche d'arbre, et je restai sans connoissance sur le grand chemin. Le premier instant dont je me souvienne fut celui où je me trouvai dans mon lit, entouré de mon père, de médecins et de lady Seymour. Mes premiers mots furent pour mon père, et j'en rends grâce au ciel! Bientôt je lui demandai par quelle faveur lady Seymour étoit près de moi. *Calmez-vous*, me répondit-il; *Vivez*, me dit-elle. Le médecin m'ordonna le silence, et me menaça de faire éloigner tout ce qui m'environnoit, si je

continuois à m'agiter. Je voulus parler à lady Seymour ; elle ne m'en laissa pas le temps, et me dit : Marie se porte bien ; je vais lui donner de vos nouvelles.

A peine fut-elle sortie, que je commençai à sentir mes douleurs, mais sans oser me plaindre. Mon pauvre père, assis à côté de mon lit, me regardoit sans dire un mot ; des larmes couloient lentement de ses yeux. Je lui tendis la main ; il la prit dans les siennes : je cherchai à le rassurer. Ah ! me dit-il, le même jour nous eût vus mourir. Ingrat que je suis ! combien de fois, dans l'emportement de ma passion, n'ai-je pas désiré la mort ! avois-je pensé aux larmes d'un père ?

Mon état s'amélioroit ; mon père, ayant moins d'inquiétude, ne put résister plus longtemps aux questions que je lui faisois sans cesse sur Marie. Il m'apprit qu'on m'avoit rapporté chez lui avec une très-forte blessure à la tête, et que les médecins avoient longtemps désespéré de ma vie, puis craint pour ma raison. Un jour, me dit-il, vous me reconnûtes, vous me suppliâtes de vous accorder Marie. Qu'après ma mort, disiez-vous, celle que j'ai tant aimée vous nomme son père ! Il fallut céder à vos instances, vous quitter pour aller obtenir Marie de lord Seymour. Sa femme se joignit à moi ; Marie même osa solliciter cet hymen de deuil et de larmes. Mon enfant, je lui répétai vos paroles ; comme vous je disois : S'il doit mourir, que celle qu'il a tant aimée me nomme son père ! Lord Seymour eut pitié de la douleur qui m'accabloit, et prenant la main de Marie : C'est votre fille, me dit-il ; disposez de son sort : allez avec elle, avec lady Seymour ; je vous suivrai bientôt. En arrivant, nous vous trouvâmes dans un affreux délire ; nous étions près de vous, et vous demandiez que votre père vous donnât Marie... Je vous tenois dans mes bras, et vous m'appeliez... Je vous parlois, vous promettois Marie, et c'étoit Dieu que vous invoquiez pour toucher mon cœur. Quel état ! s'écria mon malheureux père. Mon enfant, mon unique enfant, égaré, parloit sans cesse de mort,

de mariage; il ignoroit s'il étoit malade, et sentoit qu'il alloit mourir!

Que d'angoisses et de craintes! Marie, amenée par sa mère et par moi, osa approcher de vous dans ce moment. O mon fils! avec quelle douceur, qu'elle patience, elle cherchoit à ramener votre raison, à fixer vos idées! Un jour (vous n'aviez jamais été si mal), je la vois se mettre à genoux devant sa mère. Mon fils, ajouta-t-il avec un ton imposant qui retentit dans mon âme, écoutez les paroles de Marie; que, toujours présentes, elles répandent sur votre vie ce charme inexprimable qui naît d'un souvenir céleste : J'aime Charles, nous dit-elle; et je l'aime mille fois plus encore depuis que moi seule peux l'aimer. Daignez nous unir, avant que les médecins prononcent peut-être un arrêt funeste. O ma fille! s'écria lady Seymour! si jeune, attacherez-vous ce long avenir à un homme privé de sa raison! Que ce mot me fit de mal! il brisa le cœur de Marie; elle joignit ses mains suppliantes : Ne répétez plus ce mot horrible, lui dit-elle, il me tue! Ma mère, vous me connoissez; croyez-vous que je puisse oublier Charles, l'abandonner lorsqu'il ne reconnoît que moi, n'écoute que moi? Vous m'avez permis de l'aimer : consacrez mon amour, avant que mon père connoisse son état; avant qu'un public indifférent blâme ou approuve le sacrifice que je veux lui faire... Ma mère, ma mère, ne me suffit-il pas à moi qu'il soit encore sensible aux soins qu'on lui rend? Où est Marie, m'écriai-je, où est-elle? Mon père hésita à me répondre. Enfin j'appris que les médecins lui avoient défendu de s'offrir à mes yeux depuis que la connoissance m'étoit revenue. J'obtins qu'elle viendroit me voir un instant, un seul instant. Dieu! quelle émotion j'éprouvai en la voyant paroître, en entendant sa voix! Ange du ciel! est-il vrai que si ma raison fût restée égarée, vous eussiez consenti à protéger mon bonheur et ma vie? Il doute encore! dit-elle à mon père. Ah! je n'en doutois pas; mais j'aimois à le lui entendre redire. Elle me défendit de

lui parler, de m'agiter. Je lui obéis; je la contemplois en silence ; mais mon âme ravie ne pouvoit contenir toutes ses impressions. Avec quel plaisir elle me rappeloit que, dans ces temps d'égarement, mon cœur la devinoit, lorsque mes yeux ne la connoissoient plus!

Assuré de son consentement, j'osai demander que notre mariage se fît tout de suite : il y a quelque chose de si effrayant dans l'attente d'un grand bonheur! Tant que je n'appartenois pas à Marie, je croignois qu'on ne vînt me séparer d'elle ; je craignois que la jalousie de ses sœurs ne fût de nouveau réveillée, et qu'elles ne cherchassent à retarder notre union ; enfin je craignois tout. Lady Seymour eut pitié du trouble où elle me voyoit : elle consentit à m'accorder Marie avant mon entier rétablissement. Lord Seymour, elle, mon père, furent seuls témoins du serment que je fis de n'exister que pour Marie.

Aimable et bonne Marie, vous avez vaincu mes préventions, détruit ma susceptibilité, calmé ma jalouse inquiétude; je voulois vous dominer, votre douceur m'a soumis.

FIN DE CHARLES ET MARIE

EUGÈNE DE ROTHELIN

EUGÈNE DE ROTHELIN

CHAPITRE PREMIER

Mon père vient de me ramener à Paris, après m'avoir fait voyager avec lui pendant trois ans pour terminer mon éducation. Je vais commencer une existence nouvelle, jouir de ma liberté! mais ma déférence pour mon père sera la même. Seulement elle deviendra plus volontaire; et il me semble que, pour lui comme pour moi, elle aura un mérite de plus.

Il m'a dit qu'avant de m'introduire dans le monde, il vouloit me faire connoître les personnes chez lesquelles il avoit l'intention de me conduire. Nous irons d'abord, a-t-il ajouté, chez madame de Senecey. C'est une femme d'une grande vertu, d'un esprit supérieur, capable des procédés les plus généreux, mais qu'on ne peut s'empêcher de craindre. Ce sentiment, si peu d'accord avec l'éloge qu'il en faisoit, m'a surpris. Quoique assez disposé à prendre sans examen les impressions que mon père veut me donner, je lui ai demandé comment des qualités si distinguées pouvoient produire un si triste résultat. Elle voit beaucoup de monde, m'a-t-il répondu; chaque soir elle écrit tout ce qu'elle a entendu dire dans la journée, le bien

comme le mal; on ne l'ignore pas : aussi chez elle le plus sage est gêné; il semble qu'en y arrivant chacun se pose devant une glace, d'où il ne se perd pas de vue.

Mon père, accoutumé à diriger mon esprit, n'a pas eu de peine à me convaincre que cette habitude, un peu inquiétante pour les autres, seroit fort utile pour soi; qu'un jeune homme qui écriroit, sans rien omettre, ses actions, ses idées, les motifs qui l'ont entraîné, deviendroit nécessairement meilleur.

Les avantages que je pourrois retirer d'un examen fait de bonne foi ne me touchoient pas autant que le besoin d'avoir un ami, avec qui je pusse être *moi* sans rien dissimuler. Pendant que mon père me parloit, je me persuadois que mon journal seroit cet ami à qui je dirois tout, et que je prendrois pour ses réponses mes propres réflexions sur ma conduite. C'est de ce jour que commence mon travail : mais je le ferai précéder du récit des premiers événements de ma vie.

Je n'ai point la prétention de faire des Mémoires, ni un journal. Je chercherai seulement à me rendre un compte fidèle des différentes impressions de ma jeunesse. Si jamais j'ai l'honneur d'être chef de famille, je veux pouvoir dire à mes enfants : Voilà ce que j'ai été; lisez, jugez, profitez, si vous pouvez. J'ai souvent pensé qu'on devroit bien déguiser les reproches en conseils; tandis que, pour l'ordinaire, on présente les conseils comme des reproches.

J'écrirai avec sincérité, mais suivant mon humeur ou ma fantaisie. Quelquefois, après m'être abandonné à ma paresse, à mon insouciance, je rechercherai des souvenirs presque effacés; d'autres fois, plus ému, je m'arrêterai sur tous mes sentiments; ainsi que madame de Senecey, je dirai le bien, je dirai le mal, et j'oserai même devancer l'avenir.

CHAPITRE II

J'ai été élevé dans la terre de mon père. Alors, comme aujourd'hui, il m'aimoit avec une tendresse extrême, et je puis dire qu'il n'existoit que pour moi. Mais son air sévère n'attiroit point ma confiance. Lorsqu'il me voyoit triste et parfois ennuyé, il faisoit de grands efforts pour se rapprocher de mon âge; et ces efforts mêmes m'avertissoient de la distance qui existoit entre nous : ils me prouvoient trop que nous ne pouvions avoir aucun plaisir qui nous fût commun.

Pour que mon éducation ne se ressentît pas de son séjour à la campagne, il avoit réuni près de lui des maîtres éclairés en tous genres. Sûrement, ils m'instruisoient avec plus de soin que si l'on m'eût placé dans un collége; mais là j'aurois été entouré de petits compagnons, enfants comme moi, j'aurois été animé par l'émulation, j'aurois pu quelquefois éprouver le sentiment de ma supériorité, au lieu qu'avec ces graves personnages il n'y avoit pas une circonstance qui ne me fît reconnoître combien j'étois inférieur à chacun d'eux.

Mon père a toujours pensé qu'il suffit d'imprimer fortement dès l'enfance une vertu quelconque, pour que, par la suite, toutes les autres viennent s'y réunir, lors même qu'une jeunesse orageuse les auroit fait oublier.

Un grand respect pour sa parole lui paroît la base de l'honneur et de la considération parmi les hommes; ce fut donc là l'un des premiers principes de mon éducation. Ne manquez jamais à votre parole, mon fils, me disoit-il sur tous les tons que la voix peut employer pour arriver à l'âme. Au milieu de mes jeux, après mes fautes, dans nos raccommodements, il me rappeloit cette fidélité, me la prescrivoit avec l'autorité d'un père, me la demandoit avec l'affection d'un ami.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il ne m'a jamais permis de faire la plus légère promesse. Vous tâcherez, vous essayerez de mieux faire, me disoit-il; attendez, pour le promettre, que vous connoissiez la mesure du temps et la valeur des choses. L'habitude, prise dès l'enfance, de cette sévérité d'expression a surtout contribué à me rendre d'une rigoureuse exactitude dans mes engagements. Je vais rapporter ici la première circonstance où mon père reçut ma parole, et me dit : *Je vous crois.*

La fermière qui m'avoit nourri demeuroit dans un village dépendant de la terre de mon père. Louise étoit une bonne, une excellente femme; Agathe, sa fille, étoit charmante : elle m'appeloit son frère; je la nommois ma sœur, et nous nous aimions sans nous en douter.

Mon père savoit que j'allois voir tous les jours la bonne Louise; mais il ignoroit que Louise avoit une fille, et il s'applaudissoit de me trouver un cœur reconnoissant, lorsque j'étois au moment de porter le trouble dans cette honnête famille.

Un jour il envoyoit à Paris : pendant qu'il cachetoit ses lettres, et croyant qu'il ne m'écoutoit pas, je priai son valet de chambre de me rapporter une robe de mousseline toute brodée, une belle croix d'or et un tablier de soie rayée. François, c'est une grande affaire que ce tablier de soie, lui dis-je en riant : il ne faut pas qu'on le voie de loin; il ne faut pas qu'il soit brun; enfin il faut qu'il soit bien. Qu'entendez-vous par bien? reprit mon père. Cette voix de mon père qui venoit se mêler à ma gaieté me troubla. Cependant je repris : J'entends beaucoup de choses que je ne puis expliquer, mais qui ne m'embarrasseroient guère, si j'avois à le choisir. Il est assez indifférent à Louise que le présent que vous voulez lui faire soit joli; ne suffit-il pas qu'il lui soit utile? Mon père me regardoit; et, pour la première fois je me sentis rougir. Il attendoit ma réponse, et je ne pouvois parler. Ne pensez-vous donc pas qu'il vaudroit mieux lui donner l'argent que coûteront ces fantaisies? L'argent seroit pour elle,

répondis-je en balbutiant, et ces fantaisies sont pour sa fille. Ah! c'est différent, reprit-il; François, ayez soin des commissions que vous donne mon fils : je me chargerai de fournir à Louise les choses nécessaires qu'il oublie. Malgré ce petit reproche, je ne voyois que la joie d'Agathe, que sa parure : si c'étoit une foiblesse, je la croyois permise puisque mon père ne l'avoit pas défendue; heureux par lui, j'étois content de moi.

Avec quelle habileté il éloigna jusqu'au souvenir de Louise, et passa toute la matinée à me faire travailler près de lui, ou à me distraire! Le soir, il me proposa une promenade dans le champ de cette bonne femme : il avoit l'air si indifférent, que j'acceptai sans méfiance, et sans deviner qu'il vouloit savoir jusqu'à quel point Agathe m'intéressoit.

Louise nous reçut avec cette joie qu'elle avoit toujours quand elle me voyoit; elle montra à mon père le petit jardin que nous cultivions, sa fille et moi. Il regarda les fleurs les unes après les autres, et j'aurois voulu les bouleverser toutes.

Ce petit jardin étoit exactement semblable à celui que, depuis trois mois, je m'étois fait sous mes fenêtres, près du château. Mon père, jouissant du plaisir que je prenois à m'en occuper, avoit voulu me donner un terrain plus considérable; je le refusai à plusieurs reprises. Cette bizarrerie l'étonna, et l'auroit peut-être éclairé, si une heureuse défaite ne m'avoit soustrait à ses observations. Je prétendois ne désirer qu'un jardin assez resserré pour le cultiver moi-même.

Il s'étoit contenté de cette raison, parce qu'elle auroit été la sienne; mais j'en avois une autre dont mon cœur étoit enchanté. J'aimois à me faire un jardin semblable en tout à celui d'Agathe. Un églantier étoit chez Agathe, un églantier fut près du château; un lilas au château, un lilas chez Agathe.... Jours de bonheur, d'innocence! jours paisibles! ni la fortune, ni l'ambition, ni même un amour partagé ne pourront vous faire oublier. Jardin

d'Agathe, vous ne serez plus si près du château; mais vous aurez encore une place dans le parc : un sentier détourné, solitaire, me conduira vers vous; ce n'est point avec des regrets que j'irai vous chercher. Amour pour Agathe, vous n'eussiez pas rempli ma vie; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille ni lendemain qui puissent leur être comparés.

Que de preuves d'amour j'avois déjà données à Agathe, sans qu'elle les distinguât, et sans me douter que je l'aimois! Mon père, en se promenant, s'efforçoit de paroître tranquille; mais je m'apercevois de sa préoccupation. Il revint chez Louise. Par quel hasard, lui dit-il, n'avois-je jamais vu Agathe? — Elle étoit chez ma mère. — Depuis quand est-elle revenue? — Depuis trois mois. — Il faudra bientôt songer à la marier. En disant ces mots, mon père me regarda, et j'éprouvois un embarras inexprimable. Qu'elle soit sage, dit-il, et je la doterai. Ce *Qu'elle soit sage* fut accompagné d'un regard si sévère, qu'Agathe baissa les yeux, comme si elle avoit su ce que c'étoit qu'être coupable.

En rentrant au château, il s'arrêta près du petit jardin que j'avois fait sous mes fenêtres. Il considéroit chaque plante avec un triste étonnement, et sembloit dire : Depuis quand son âme m'est-elle échappée? Ah! pères, mères, qui prétendez connoître vos enfants, lorsque vous leur verrez un goût nouveau, n'ayez aucun repos que vous ne sachiez ce qui l'a fait naître. Si mon père avoit cherché pourquoi je préférois un vilain petit carré de terre aux jolis bosquets de son parc, il auroit su qu'il y avoit près de là une Agathe de seize ans, qui pouvoit bien inspirer à son fils ce qu'à cet âge on appelle amour.

CHAPITRE III

Mon père résolut de marier Agathe, et de l'éloigner de moi. Le lendemain, à déjeuner, il me remit plusieurs papiers qu devoient m'occuper toute la matinée; et dès qu'il m'eut établi à son secrétaire, il alla chez Louise. J'ai su depuis qu'il lui avoit proposé de donner à Agathe un champ assez considérable, si elle vouloit épouser le fils d'un de ses fermiers. Louise accepta avec joie, promit la main de sa fille, et mon père revint au château.

Pendant le dîner, il me dit qu'il avoit passé toute la matinée à penser à mes amis. Je le regardois en silence, et je pressentois que ces soins dont il se vantoit alloient détruire toute la joie de ma jeunesse. Vous aimez Louise, ajouta-t-il; c'est une brave femme; j'ai assuré son sort, celui de sa fille, par un bon mariage; elles seront très-heureuses... Vous devez être content... J'ai fait ce que vous auriez dû faire. Je n'avois pas de dot à donner à Agathe, répondis-je en rougissant. Mon ami, reprit mon père, j'aurai toujours soin du bonheur de ceux qui vous seront chers; ainsi, une autre fois, ne formez pas de liaisons sans m'en parler. Si j'avois connu votre amitié pour Agathe, j'aurois déjà trouvé mille manières de lui être utile. Jamais mon père ne s'étoit montré aussi bon, et cependant je n'avois pas encore été aussi tourmenté.

Aussitôt après le dîner, j'allai chez Louise. Je trouvai Agathe dans le petit jardin; elle pleuroit : je m'assis près d'elle. Ah! si monsieur votre père vouloit me donner tout ce qu'il m'a promis, sans me marier, me dit-elle, cela feroit le bien de ma mère, et je suis si heureuse! Comme elle pleuroit en disant qu'elle étoit heureuse! Et moi, Agathe, j'étois si satisfait! Elle me fit promettre que je tâcherois d'obtenir que mon père

renonçât à lui faire du bien; c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Je m'y engageai, sans même penser que je donnois une parole inconsidérée, ni prévoir comment je pourrois faire changer le projet de mon père. Vous reviendrez demain? me dit Agathe. Oui, ma bonne amie, lui répondis-je en l'embrassant. On ne me mariera pas! s'écria-t-elle. Je ne pus lui cacher que les volontés de mon père étoient invariables. Au moins, me dit-elle en soupirant, je vous verrai demain? — Oh! oui, oui! Elle fut consolée, et elle me dit adieu sans inquiétude. Nous nous séparâmes, en espérant du bonheur pour le lendemain; à notre âge, c'étoit assez pour ne pas craindre l'avenir.

En rentrant au château, je fus bien embarrassé pour parler à mon père; son regard annonçoit plus de sévérité que je ne lui en avois jamais vu. Cependant j'avois promis à Agathe de lui demander qu'il renonçât à la marier; et certes, ce n'étoit point par Agathe que j'aurois commencé à manquer à ma parole.

Dès les premiers mots que je hasardai, mon père prit un air austère qui m'imposa. Il me fit sentir qu'on pouvoit mal interpréter mes démarches innocentes, mon affection fraternelle. Le fils de son fermier avoit consenti avec peine à épouser Agathe... Agathe auroit été méprisée par celui qu'intérieurement je dédaignois! Comment supporter une pareille humiliation!

Mon père fit retentir jusqu'à mon cœur ces mots sacrés, *probité*, *honneur* : et je n'avois pas encore renoncé à Agathe, que je commençai à la regretter.

S'il étoit possible, me dit-il, que vous aimassiez cette villageoise plus que vous-même, et que vous fussiez résolu à lui tout sacrifier, j'en mourrois de douleur; cependant je pourrois vous estimer encore : mais si ce n'est qu'une fantaisie; si vous vous faites un jeu de séduire et tromper l'innocence, vous êtes impardonnable.

Mon père parloit à mon cœur, à ma raison. Je me levai. Où allez-vous? me dit-il. Je vais décider Agathe à vous obéir. Il me

pressa dans ses bras; je ne l'avois pas encore vu s'attendrir : jusqu'alors j'avoue qu'il s'étoit rarement donné la peine de chercher à me convaincre, encore moins à me persuader. Jamais il n'étoit entré ni dans sa tête, ni dans la mienne, qu'il me fût possible d'avoir un avis différent du sien. Mon fils, mon cher Eugène, assieds-toi près de moi!... Dans son émotion, mon père me tutoya pour la première fois. Cette tendresse d'expression, la douceur de son regard lui livroient toute mon âme. Ta vie est encore pure, me dit-il; ah! que volontiers je te demanderois de t'aimer autant que je t'aime! Connois-tu le monde? Veux-tu y réussir? Je serrai sa main. Eh bien! laisse-moi te guider, profite de mon expérience; c'est ainsi que tu hériteras de ma jeunesse : et ne faut-il pas que tout ce qui a été à moi te revienne? Jusqu'ici, tu n'as vu en moi qu'un maître; aujourd'hui que tu as été un homme, que tu as eu de l'empire sur tes passions, je suis ton ami.

Ah! dans ce moment mon père auroit pu m'ordonner les sacrifices les plus pénibles ; j'aurois été heureux de lui obéir.

Quelle nuit je passai après cette conversation! comme elle avoit élevé mon âme! Avec quelle exaltation je me promettois d'être digne de ce titre d'ami qui sembloit m'ouvrir une nouvelle existence! J'avois acquis toute la force qui m'empêchoit de douter de moi-même. Par la suite, j'admirai mon père d'avoir essayé mes premiers efforts contre un attachement qui n'étoit qu'un simple goût, qui me laissoit tout l'honneur d'avoir triomphé, sans que le combat eut été trop pénible. Je me crus de l'expérience ; et, comme une chose facile, je me dis que la vie pouvoit être soumise à la volonté. La première fois qu'on se croit son maître, commander à soi-même, commander aux autres, c'est toujours commander; je me crus vainqueur, et je m'estimois.

Le jour suivant, j'allai reporter à Agathe ce désir d'être bon, généreux, dont mon père avoit rempli mon âme. Elle m'écou-

toit les yeux baissés. Je n'eus pas la force de lui parler de son mariage ; mais je lui peignis la joie de soigner sa mère, d'avoir de l'aisance, de faire du bien. J'appelai Louise; je lui dis que sa fille étoit décidée. Agathe soupira, mais ne me démentit point. Dès le lendemain, mon père fit tous les arrangements nécessaires pour son mariage. A mon tour, je devins triste, et fus au moment de maudire Louise, lorsque, nous amenant son gendre et sa fille, elle me dit : Je ne forme plus qu'un vœu : c'est que Dieu vous donne une bonne femme, un bel enfant, et qu'Agathe en soit la nourrice. J'en aurai bien soin, dit la pauvre fille. Puis elle me regarda et reprit : J'en aurois plus de soin que des miens !

Pauvre Agathe! elle ne devinoit pas l'amour maternel, et sentoit encore notre jeune et douce affection. Mon père les combla de biens. En partant, Agathe me jeta le dernier regard d'amour ; j'y répondis par un soupir, dernier soupir de regret et d'amour !

CHAPITRE IV

Non-seulement mon père avoit surmonté cette légère inclination, mais il en avoit profité pour me rendre meilleur. Cependant il craignit que la solitude de sa terre ne m'attristât, et crut qu'il falloit à ma jeunesse une existence plus active. J'avois atteint l'âge d'entrer au service ; mon père m'envoya au régiment.

Avant mon départ, il me parla, pour la première fois, de la retraite dans laquelle il m'avoit élevé. J'ai renoncé au monde, me dit-il, pour me consacrer à votre éducation, n'admettant chez moi que les personnes qui pouvoient vous instruire. On m'a accusé de misanthropie. Les indifférents se sont plaints, les amis m'ont oublié. Mais votre cœur se formoit ; il devenoit juste et

bon, et j'étois satisfait. De votre côté, ignorant qu'on pût avoir une enfance plus dissipée, vous vous trouviez heureux.

Il m'annonça l'intention de me laisser peu de temps au régiment, de voyager ensuite avec moi pendant trois ans, et de ne me présenter dans ma famille qu'à mon retour.

Je connoissois mon père ; il m'aimoit uniquement, m'auroit sacrifié sa fortune et sa vie : mais lorsqu'il croyoit un projet utile, ses résolutions devenoient tellement irrévocables, qu'elles avaient presqu'à mes yeux la stabilité d'une chose passée. Je me soumis donc à ce plan, et je partis.

A mon arrivée, je me vis soutenu par la bienveillance des chefs, que la réputation de mon père avoit prévenus en ma faveur. Je parvins à me faire aimer : et la vie militaire, libre, active, insouciante, me parut le bonheur même. J'aimois mon métier avec passion; mon cheval étoit mon ami, le soldat mon camarade, les officiers mes frères. Mon cœur était si pur, mon âme si ouverte, que je rapprochois de moi tout ce qui m'environnoit. Toujours de bonne humeur les bêtises des beaux esprits du corps me faisoient mourir de rire ; les gens d'un vrai mérite m'inspiroient les plus belles résolutions. Un grand avenir devant les yeux sembloit, en me laissant du temps pour tout, me porter à jouir pleinement de l'instant présent. Trop occupé des autres pour penser à moi-même, j'étois dans un état, je ne dirai point d'ivresse, mais d'évaporation continuelle. Que les premiers jours de la vie sont heureux! Pas un retour sur le passé, pas un élan vers l'avenir; j'étois content.

Au milieu de toute cette joie, je m'avisai de plaindre une petite actrice que mes camarades s'amusoient à siffler dès qu'elle paroissoit. Un soir, elle en avoit pleuré sur le théâtre, et de ce moment la pitié me rendit son défenseur. Je commençai par demander à mes amis de la protéger ; ils cessèrent de siffler. J'étois au balcon, attendant qu'elle parût; je me démenois, je priois celui-ci, celui-là de ne rien dire : ils m'avoient caché le

tour qu'ils lui réservoient. Cécile parut, et voilà tous les officiers à l'applaudir, mais à l'applaudir, avec un tel acharnement, qu'après la première surprise, il partit du reste de la salle des éclats de rire qui la rendirent encore plus dégingandée et plus gauche que de coutume.

Je n'avois jamais parlé à Cécile : on voulut me faire honneur d'une belle passion pour cette charmante personne; et me voilà de la plus mauvaise humeur. On ne m'avoit jamais vu d'humeur, et d'abord on ne me crut pas réellement fâché; mais lorsqu'on s'en aperçut, deux où trois de mes camarades voulurent, disoient-ils, me former le caractère. Tantôt on siffloit, tantôt on applaudissoit : enfin je me pris de querelle avec l'un d'eux; je me permis de ces expressions qu'il faut effacer avec le sang, et je retournai chez moi, après lui avoir donné un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit, je pensai à mon père; que j'étois malheureux! Je sentois toute ma faute, et d'autant plus vivement qu'elle étoit irréparable : il falloit attaquer la vie d'un brave homme, et risquer la mienne qui ne m'intéressoit guère en ce qui me concernoit. Je puis affirmer que je ne pensai pas un instant à la perte de tant de jeunesse et d'espérance, si je succombois; je n'étois occupé que de mon père.

Cependant je n'avois pas acquis le droit de reconnoître et d'avouer un tort; il falloit m'être battu pour que mon courage ne fût pas douteux. J'arrive au rendez-vous : je m'approche de mon camarade; je lui serre la main sans lui parler; je craignois de dire un mot, il eût été d'excuse. Nous nous éloignons; je me sens blessé, je tombe, et là, devant les témoins, je fais des réparations à celui que j'avois offensé. Que j'ai regretté, lui dis-je, de n'avoir pas eu le droit de vous les faire dès hier! Il me serra la main à son tour, m'embrassa, et l'on me porta chez moi. J'appris quelques heures après qu'on avoit chassé Cécile du théâtre. Assurément, on la flattoit beaucoup en croyant qu'elle

pût être l'objet même d'une distraction ; et j'en étois indigné. Cependant je lui envoyai quelque argent, car j'étois bien sûr que non-seulement elle ne trouveroit pas un autre fou qui se battît pour elle, mais qu'elle n'obtiendroit aucun secours de personne. Son air disgracieux ne lui promettoit pas l'intérêt des insensés, et sa conduite n'appeloit point la bienfaisance.

Cécile se vanta de ma générosité ; l'on en crut d'autant plus à ma ridicule fantaisie. J'entrai en fureur ; et j'étois si bien corrigé, que je me promettois fort de me battre contre toute la ville, dès que je serois guéri.

Dans cette belle disposition, l'officier le plus goguenard du régiment vint me voir. Heureusement il me trouva seul ; alors il étoit assez bon homme : s'il y eût eu du monde, il auroit repris son détestable persiflage. Il me plaignit d'avoir été blessé. Je me récriai sur le ridicule qu'on vouloit me donner. Eh ! ne le prenez pas, me répondit-il. — Comment puis-je éviter cette belle histoire ? — Moquez-vous le premier de vous-même. Quel beau système il me développa ! c'étoit une tactique tout entière.

Je me moque volontiers, me dit-il : rien de plus divertissant que d'amener une bête à se croire capable d'occuper tout un cercle. J'ai pour cela de certaines manières d'écouter qui l'engagent à se montrer dans tout son jour. Pour les sots, j'encourage leurs sottises, les répète, les fais revenir sur quelques circonstances où ils ont été plus sots que de coutume. Ah ! les bêtes, les sots, tout ce peuple-là m'aime à la folie ; souvent je pense qu'ils me croient des leurs. Je pourrois même vous nommer des gens de mérite à qui j'ai préparé l'occasion de tomber dans quelques inadvertances, qui les ont rendus passablement ridicules. Mon cher, le persiflage n'est autre chose que d'ajouter toujours aux torts ou aux défauts des autres. Cependant il ne faut pas s'y tromper. Je me souviens qu'un jour je fis la balourdise de prendre pour bête un homme qui n'étoit que timide. Je m'en amusai beaucoup ; je fus très-aimable, triomphant ;

mais, avant de quitter le salon, je vis cet homme prendre son grand courage, s'approcher, et me dire très-haut : *Je sais gré à ma gaucherie; sans moi, vous n'auriez pas eu d'esprit de la soirée.* Mon homme s'en alla, laissant tout le monde rire à mes dépens. Ah! il ne faut pas s'y tromper! Quoi, lui répondis-je, rien ne trouve grâce devant vous?... les connoissances, les talents? — Bah! que faire de tout cela dans le monde? Ces choses-là ne sont bonnes que pour ceux qui les possèdent. Je conçois, lui dis-je, que vous puissiez vous en passer. Cette naïveté m'échappa; il la crut volontaire, la prit pour du persiflage, et dès-lors en fut très-content. Fort bien, mon cher! s'écria-t-il en riant; très-bien. Il n'y a personne ici; la porte est fermée, vous pouvez vous moquer de moi, sans que je m'en fâche : toutefois, souvenez-vous de l'avis d'un homme qui connoît le monde. Ne confiez jamais une sottise que vous pourrez cacher; pas de foiblesse sur ce point. Mais si on la sait, riez-en le premier, riez-en le dernier; et ne quittez jamais la place, que vous n'ayez amené la société à s'occuper d'un autre que de vous.

Il sortit, et je restai indigné de cet abus d'esprit qui, pour briller, égayer tout un cercle, fait taire les meilleures dispositions. Cet homme étoit bon, avoit même de la générosité : mais jeune, il s'étoit amusé à n'examiner que le côté ridicule de tout le monde et de toute chose; actuellement il en étoit frappé d'abord, et pour ainsi dire malgré lui; sa vue étoit si exercée!

Je me promis de profiter de la moitié de ses conseils. Je me moquerai de ma folle aventure, me disois-je : mais jamais je ne me permettrai une plaisanterie qui puisse affliger un imbécile que je plains, un sot qu'il vaut mieux éviter, ou un homme de mérite dont l'embarras devroit me faire rougir.

CHAPITRE V

Je dormis fort tranquille ; c'étoit la première fois depuis cette sotte affaire. Le lendemain, je reçus mes camarades très-gaiement : ils purent rire de moi, devant moi et avec moi tant qu'ils voulurent ; dès lors ils n'y pensèrent plus. C'est ainsi qu'en vivant avec les hommes, si je ne me corrigeois pas de mes défauts, au moins évitois-je les leurs ; et c'est déjà beaucoup.

Lorsque je fus rétabli, j'allai chez le commandant de la place. C'étoit un homme très-rude, avec un fort bon cœur. Il étoit né si impétueux, que ses moindres goûts paroissoient des passions. Il ne parloit des objets les plus indifférents qu'avec des expressions exagérées, toutes au superlatif. On l'entendoit toujours crier après quelqu'un ou sur quelque chose. Cela étoit l'habitude et on n'y faisoit guère attention ; mais l'extraordinaire étoit, lorsqu'il s'efforçoit de se modérer. Il se craignoit tellement lui-même, que dès qu'il sentoit une véritable colère le gagner, sa voix s'affoiblissoit, ses termes devenoient simples ; il parloit lentement, s'arrêtant entre chaque mot, comme s'il eût voulu les compter : malgré ce calme apparent, ses yeux étinceloient, et sembloient près de lui sortir de la tête.

Écoutez-moi, jeune homme, me dit-il ; j'avois votre âge, lorsqu'on m'envoya pour la première fois à Nancy, où étoit mon régiment. C'est une jolie ville que Nancy. Il y avoit alors une femme de trente-six ans qui me parut charmante ; entendez-vous ? Il me jetoit en même temps des regards terribles ; et *charmante* tenoit bien plus de place dans sa bouche que dans celle d'un autre.

Ma jeunesse la frappa ; je cherchai à lui plaire ; je réussis, et je me crus heureux ; entendez-vous, heureux ? Toute la chambre retentissoit de ce mot *heureux*.

Au bout de quelques jours, je crus m'apercevoir qu'un monsieur de la ville venoit chez elle plus souvent que les autres... Il s'avisoit de me traiter avec protection.... de me sourire lorsque j'arrivois... Cela me déplut. C'étoit une connoissance ancienne, me disoit-elle : je le savois ; mais elle avoit été nouvelle une fois, et c'est de cette époque que je m'inquiétois... Je songeois à tout cela, regardois ce monsieur fort en noir, répondois à peine à cette dame, lorsqu'un matin que j'étois chez elle il y arrive, et lui présente un petit bouquet, d'un air si mignard que j'entre en fureur... Il avançoit la main ; je fais sauter en l'air son bouquet, son chapeau, et lui propose de passer par la fenêtre. La dame tombe sans connoissance : je sors avec lui, nous nous battons, et je le tue; oui, monsieur, me dit-il en me prenant le bras à me le casser, je l'ai tué! un brave homme, un honnête homme, à qui personne n'avoit peut-être jamais dit dans toute sa vie un mot plus haut que l'autre. Je l'ai tué !... Le pauvre commandant fit un tour dans la chambre, en essuyant ses yeux mouillés de larmes; il vouloit que je crusse à ses regrets, et cependant il étoit embarrassé de ses larmes comme d'une foiblesse. Bon et brave homme! Il reprit, en se rapprochant de moi : Je me désespérois auprès de ce corps mort. Ma mère, qui étoit pieuse, m'avoit toujours dit qu'il y avoit un ciel et un enfer : Dieu sait où ce pauvre homme étoit allé. Je m'échauffe, m'indigne contre moi-même. Je prends des chevaux, et cours m'ensevelir à la Trappe. J'y restai six mois; c'est là que je fis un bel exercice de patience! J'ai manqué y devenir fou. Mes parents me tirèrent de ma retraite; on me maria. J'ai fait bien des sottises depuis, mais jamais d'irréparables. Trente ans après celle dont je viens de vous parler, le hasard me fit retourner à Nancy. Je pensai à cette dame, et j'eus l'idée d'aller lui faire mes excuses sur la manière dont je l'avois quittée.... J'arrive chez elle. On y donnoit un bal; c'étoit le mariage de sa petite-fille. Je demande ma dame, et j'aperçois un petit paquet tout

gris, tout difforme ; c'étoit ma dame, plus infirme que son âge, peut-être par le chagrin que je lui avois causé ; c'étoit elle.... Cette chambre étoit la même ; cette fenêtre étoit la même ; il n'y avoit que la dame de changée. Plus je la regardois, plus elle devenoit affreuse, hideuse. Est-il possible, me disois-je, que ce soit pour cette figure-là que j'aie proposé à un honnête homme de passer par cette fenêtre ? Je regardois cette femme, je regardois la fenêtre, je sentois la rage me gagner, et je m'en allai sans lui parler. Oui, monsieur, et je fis bien ; car je l'y aurois fait passer, en expiation à ce pauvre homme. Savez-vous ce que c'est que de tuer un homme ? Quelles larmes vous faites couler ? Et vous vous querellez pour des femmes perdues ! Si vous n'aviez pas été blessé, vous seriez encore aux arrêts ; mais vous vous êtes conduit bravement. Je l'ai écrit à votre père. En disant cela, il me serra la main bien fort. Jeune homme, j'ai conté cette histoire à mon fils, je la lui raconte souvent : cela ne l'a pas empêché de trouver les femmes jolies ; mais cela fait qu'il n'a encore tué personne.

CHAPITRE VI

Après avoir passé quatre mois à mon régiment, mon père me fit revenir près de lui. Nous partîmes aussitôt pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, et terminer ainsi mon éducation.

J'aimois passionnément mon père, et à peine osois-je le lui dire. Cependant j'étois sûr qu'il auroit donné sa vie pour moi. Sa conversation étoit éclairée, instructive ; je la préférois à toutes les autres : je l'écoutois, l'approuvois, mais n'y fournissois rien, ou peu de chose. Sa sévérité ne permettoit pas qu'il y eût entre nous de doux épanchements, aucun échange d'idées.

Mon père me surveilloit avec le plus ardent intérêt; mais dès qu'il jugeoit un projet utile ou dangereux, il ne me quittoit pas qu'il ne m'eût démontré ma folie, ou fait adopter son opinion : alors il n'étoit plus question de délai, de demi-sacrifice; les mots entraînements, foiblesse, lui étoient inconnus. Toutefois, il se croyoit indulgent, parce qu'il sentoit combien il m'aimoit; et peut-être me croyois-je sage, parce que j'ignorois encore les passions.

Nous passâmes trois ans à voyager, menant la vie la plus active qu'il soit possible de concevoir. D'abord cette extrême agitation avoit charmé ma jeunesse; bientôt elle en fut excédée. J'avoue que mon cœur sentoit bien plus le besoin de s'attacher, que mon esprit ne trouvoit de plaisir à s'instruire, quoique je reconnusse bien que tant d'objets différents me préparoient à comparer et à réfléchir.

A peine étions-nous parvenus à nous faire connoître dans une ville, à y former des liaisons, que mon père la quittoit. Il sembloit épier l'instant où je commençois à m'y plaire, pour m'en faire partir. Fatigué de visages nouveaux, je soupirois après une vie plus tranquille. Tous mes rêves de bonheur se portoient vers une existence assez douce, assez heureuse pour désirer à chaque jour un lendemain qui lui fût semblable; qui m'offrît les mêmes plaisirs, les mêmes sociétés, enfin, ces petits intérêts de chaque instant qui font entre peu de personnes une vie commune, et pour ainsi dire une langue particulière. Il me falloit des amis que je crusse aimer le reste de mes jours, une maison qui fût la mienne, et un pays où l'ambition de me distinguer pût m'être permise. Aussi, dès que nous fîmes un pas vers le retour, je fus transporté de joie. Jusque-là j'avois vu passer les premières, les plus belles années de ma jeunesse sans gaieté comme sans affection, et je me disois souvent : Je ne sais pas pourquoi je vieillis, car je ne vis pas.

Quand nous sommes entrés dans Paris, j'ai éprouvé une satis-

faction inexprimable, et j'ai cru que tous mes rêves de bonheur alloient se réaliser.

Après m'être ainsi retracé les premières années de ma jeunesse, je sens plus vivement encore le besoin de continuer à me rendre compte de mes impressions. Cependant je souris d'avance à la contrainte que je vais m'imposer; car j'entrevois fort bien qu'un censeur que l'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni quitter, doit être parfois assez incommode.

CHAPITRE VII

Le lendemain de notre arrivée à Paris, mon père me présenta à toute notre famille : jusqu'alors il n'avoit voulu me lier avec aucun de nos parents. Dans les premiers temps de son séjour dans sa terre, ils s'étoient empressés de venir l'y chercher. Mais, peu à peu, ils l'avoient abandonné à la solitude qu'il paroissoit désirer, et je les connoissois à peine. Je fus accueilli avec un véritable intérêt; il paroissoit qu'on attendoit plus de moi que d'un autre jeune homme. En effet, quelle espèce de prodige devoit être celui pour qui son père avoit tout quitté, afin de le mieux élever dans une retraite absolue, et qui, après tant d'années, venoit se rejeter dans le monde pour le surveiller encore! J'étois donc l'objet de la curiosité un peu maligne des pères et des enfants. Il me mena chez la maréchale d'Estouteville. C'est une femme que je n'aime point, me dit-il; mais son rang, sa fortune, son esprit, lui ont acquis une telle autorité, que son suffrage est devenu nécessaire au succès d'un jeune homme qui paroît dans le monde. Cependant j'ai hésité longtemps; mais le public s'étonneroit trop, si j'évitois de vous conduire dans une maison où, d'ailleurs, des relations de parenté semblent m'obliger à vous mener. Vous irez donc chez elle,

mon fils; quant à moi, je la verrai bien peu, ajouta-t-il en soupirant.

Mon père, toujours sérieux, ne m'avoit jamais paru triste; jamais je ne l'avois entendu soupirer. Cette obligation d'aller voir une femme qu'il n'aimoit point, cette première action contraire à sa volonté, diminua, je dois le dire, un peu de sa supériorité à mes yeux, et accrut beaucoup l'importance de madame d'Estouteville.

J'avois tort d'oser juger mon père ainsi; je l'avoue, car je n'écris point pour me montrer tel que je devrois être, mais tel que je suis.

La maréchale reçut mon père avec une politesse froide qui me surprit. Elle me sourit tristement; et, sans me parler, dit à une femme qui étoit près d'elle : *Comme il ressemble à sa mère!* En même temps ses yeux m'exprimoient un intérêt si doux que j'en étois ému. Elle sembloit chercher à retrouver dans mes traits ceux d'une personne tendrement aimée.

Cette ressemblance qui avoit frappé madame d'Estouteville me rappela que je n'avois jamais vu de portrait de ma mère. J'en fis la remarque pour la première fois. Mon père m'avoit dit qu'elle étoit morte en me donnant le jour. Ne l'ayant pas connue, ma pensée s'y étoit peu arrêtée. Mais pourquoi mon père n'avoit-il pas eu besoin de s'entourer de son souvenir?

La maréchale me questionna sur mes voyages; j'étois timide, elle m'en sut gré : elle m'écoutoit avec une attention particulière, et j'étois étonné de me sentir près d'elle, comme si je l'avois vue autrefois.

Au moment où mon père s'en alloit, elle se leva et fit quelques pas vers lui pour s'en rapprocher. J'entendis qu'elle avoit l'indulgence de louer mon maintien; et elle ajouta, en me regardant avec affection, que, précédé par le bruit qu'avoit fait mon excellente éducation, six mois d'une conduite sage me suffiroient pour acquérir la réputation la plus désirable.

Mon père jusque-là avoit été froid et silencieux : dans cet instant, un mouvement de satisfaction éclata sur son visage ; il la pria de m'accorder ses bontés. En la quittant, il me parut moins aigri contre elle.

Cependant, dès qu'il fut en voiture, il retomba dans sa rêverie, ne me répondant que par monosyllabes ; je me livrois aussi à mes réflexions. Mon père étoit si absorbé dans les siennes, que tout à coup il lui échappa de se dire à lui-même : *Oui, j'ai eu raison ; il me consolera !* Mon père consolé ! qui avoit pu l'affliger ? de qui avoit-il eu à se plaindre ? J'osai le lui demander ; il me regarda, comme étonné d'avoir ainsi laissé pénétrer son secret. Habituellement sérieux, il devint plus grave encore, leva ses yeux sur moi à plusieurs reprises : mais, soit qu'il me crût trop jeune pour m'accorder sa confiance, soit qu'il fût résolu à ne jamais révéler ses chagrins, il me répondit vaguement qu'il n'étoit personne qui n'eût connu le malheur.

J'ai senti que cette seule réticence pouvoit influer sur le reste de ma vie. Ces mots, *il me consolera !* me revenoient sans cesse. Oui, mon père, disois-je en moi-même, je pourrois me sacrifier à votre bonheur ; mais le mien n'est plus tout à fait en votre puissance. Sa réserve venoit de m'apprendre que j'avois besoin d'une âme qui me chérît dans toute la plénitude de sa confiance et de son affection, d'une âme dont je fusse toute la joie, toute la peine, et qui aussi dépendît de moi.

CHAPITRE VIII

La semaine suivante, je tombai malade. Être en danger et guéri fut l'affaire de quelques jours. Cependant je ne sortois pas encore, lorsque mon père reçut l'ordre de se rendre à Versailles. Le roi le chargea d'une mission très-délicate, dont le succès dépendoit, en quelque sorte, du secret, de la promptitude,

et surtout de l'estime que le caractère de mon père avoit inspirée.

J'étois trop foible pour l'accompagner dans ce voyage, qu'il falloit faire sans perdre un instant, sans prendre aucun repos; il fut donc obligé de me laisser à Paris. Nous convînmes de dire qu'il étoit allé passer quinze jours dans ses terres. Son absence ne devoit durer que six semaines; mais si elle se prolongeoit, je lui promis d'aller le joindre aussitôt que mes forces me le permettroient.

Au moment de son départ, il me donna beaucoup plus d'argent que je ne devois raisonnablement en désirer. Mon enfant, me dit-il, ne contractez jamais de dettes : je sais qu'à votre âge tous les engagements sont nuls; mais votre parole me seroit sacrée. Oui, mon fils, ajouta-t-il en élevant la voix, vous n'avez point de frère, point de sœur qui partage mes devoirs, et je puis tout sacrifier à ce que j'appelle le véritable honneur. N'oubliez donc point que je languirai, souffrirai dans mes vieux jours, si votre jeunesse a été inconsidérée. A mon retour, je vous ferai connoître ma fortune; c'est vous qui jugerez ce que je puis accorder à vos besoins, à vos goûts. Vous êtes mon ami. Que j'étois ému! Je pris ses mains dans les miennes. Mon père, s'il est vrai que je sois votre ami, parlez à votre fils : vous avez eu des peines; mon cœur vous plaint, vous approuve d'avance; chacune de vos paroles m'inspirera vos sentiments. *Il me consolera*, vous l'avez dit. Eh! de quel autre que moi pouviez-vous parler? Ce mot a fait sur vous une grande impression, me répondit-il tristement. Si j'avois des peines, mon fils, il me seroit douloureux de les confier. Je le serrai dans mes bras, le pressai contre mon cœur; j'espérois briser cette glace qui nous séparoit. Mon père me repoussa doucement, mais il me repoussa. S'il avoit su que de sa confiance dépendoit toute la mienne!.... Pourquoi m'a-t-il appris qu'il pouvoit y avoir entre nous une barrière insurmontable? Quel mal il me fit, lorsque, reprenant

toute la sévérité de sa raison, je l'entendis me dire froidement : Croyez, mon fils, que je sais mieux que vous ce qu'il est bon de vous taire, ou de vous apprendre. En s'en allant, il m'embrassa. C'étoit pour la première fois qu'il me quittoit, et j'avois besoin d'être seul, de m'abandonner au regret que j'éprouvois. Il me sembloit avoir perdu un ami que je n'avois fait qu'entrevoir; je le regrettois d'autant plus que, comme père, je ne pouvois en imaginer un meilleur.

Le lendemain de son départ je me trouvai bien isolé dans sa grande maison. L'émotion que j'avois éprouvée la veille n'étant plus si vive, le souvenir de ses bontés reprenoit toute sa force. Je devins plus triste encore, lorsqu'on me demanda les ordres que mon père donnoit toujours. Ces mots si simples, *Monsieur dînera-t-il seul?* me troublèrent. Que je plains celui qui jouit du premier moment où il se trouve et maître et seul chez lui! Son jeune âge n'a sûrement pas été environné de bienveillance et d'amour.

Ne pouvant m'occuper, j'allai me promener dans la campagne : plus calme, je m'étonnois de l'impression que ce refus de mon père m'avoit causée. N'étoit-il pas maître de ses secrets? La veille, je n'avois jugé que mon père; lui absent, je n'examinai que moi. Cependant je pensai à la conduite qu'à sa place j'aurois eue avec mon fils, et je me promis que mes enfants n'apercevroient jamais s'il y avoit dans mon âme des points où ils n'arrivoient pas. Tout en marchant, je revenois sans cesse à l'objet qui m'avoit blessé; c'étoit l'article de la *confiance*, que je discutois avec moi-même. Obligé de m'avouer que la jeunesse est indiscrète, imprudente, je ne pensois qu'à devenir meilleur, à devenir si parfait pour mon père, qu'il pût me bénir tous les jours de sa vie. A ma dernière heure, me disois-je, je lui demanderai de mettre ma main sur son cœur, de la placer là où mon affection n'a pu pénétrer. Oh! quel est le jeune homme qui ne se rappelle qu'à la première peine de son âme toutes

les idées d'une fin prématurée sont venues le consoler et l'attendrir !

Dans la disposition mélancolique où je me trouvois, je résolus de ne pas aller encore dans le monde. En attendant, pour me distraire, je consacrai toutes mes matinées à des courses instructives, mes soirées aux spectacles. A mon retour, j'écrivois, pour mon père, mes réflexions sur ce que j'avois vu ; et je me disois, quelquefois avec amertume, tantôt avec une douce tristesse, tantôt assez gaiement : Je ne suis pas content de lui, mais il sera content de moi.

CHAPITRE IX

Il y avoit déjà huit jours que je vivois ainsi, lorque l'ambassadeur d'Espagne donna une fête superbe à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle du bal, j'aperçus la maréchale d'Estouteville ; elle y étoit venue pour conduire la marquise de Rieux, sa petite-fille.

Madame d'Estouteville, assise au haut de la galerie, regardoit avec assez d'indifférence toute cette agitation ; mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, elle me fit signe d'approcher : Dites-moi donc ce que vous devenez, et pourquoi je ne vous ai plus revu ! Mon père est absent, répondis-je avec embarras. — Est-ce qu'il vous a défendu d'aller dans le monde sans lui ? — Il m'a souvent dit, madame, combien je serois heureux que vous daignassiez me permettre de vous faire ma cour. Elle ne put dissimuler un peu d'étonnement, mais reprit aussitôt : Demain, je veux que vous venier dîner chez moi. J'acceptai avec une reconnoissance mêlé d'orgueil. Cette femme si respectée, dont le suffrage étoit assez important pour que mon père eût cru nécessaire de me mener chez elle, quoiqu'il ne l'aimât point ; cette femme, que tout le monde recherchoit, me prévenoit, s'oc-

cupoit de moi! Que je la trouvai bonne, aimable, et avec quelle fierté je me plaçai derrière son fauteuil! Dès qu'elle s'en aperçut, elle me renvoya. Ne restez point près de moi, me dit-elle avec cette douceur attentive qu'elle auroit eue pour son fils; à votre âge, au bal, il faut danser, s'amuser, et chercher à plaire aux jeunes femmes. Je ne pus m'empêcher de sourire. Elle le remarqua. Monsieur me trouve peut-être trop gaie? reprit-elle en plaisantant; cependant croyez que je vous donnerois de fort bons conseils: ceux de votre père vous réussiront chez vous; les miens vous feront réussir dans le monde. Cette personne si digne, si froide, me traitoit avec une bienveillance qui avoit quelque chose de tendre, et de si particulier, qu'il me venoit toujours dans l'esprit que mon père s'étoit sûrement trompé, lorsqu'il avoit cru avoir à s'en plaindre; mais j'éloignai toute réflexion, et me lançai dans le bal. Je n'avois pas désiré les plaisirs bruyants, et j'en jouis comme si j'en eusse été privé. Les parures, les lumières, la musique, le mouvement du bal, tout m'enivroit.

Comme j'arrivois, on se rangeoit pour faire place à une jeune femme qui alloit danser un menuet. Quelle grâce! quelle dignité! et que l'homme qui dansoit avec elle me paroissoit heureux! J'éprouvai très-vivement l'envie de me moquer de lui, et le besoin d'applaudir cette jeune personne.

A peine le menuet fut-il fini, qu'elle alla reprendre sa place. Je m'approchai; une sorte d'enchantement m'arrêtoit près d'elle. Je ne pouvois détacher mes regards de cette physionomie vive, piquante, qui a conservé l'air de joie, d'ingénuité de l'enfance; de ces grands yeux noirs si parfaitement doux, qui semblent encore ignorer la peine, et ne laisser prévoir aucun chagrin. Sa taille souple, légère, élégante; ses beaux cheveux noirs attachés avec des roses; un bouquet de roses, sa robe garnie de roses, tout en elle étoit si frais, si jeune et si agréable, qu'on auroit craint d'y trouver le moindre changement.

Les hommes les plus à la mode s'empressoient de l'environner. Je regrettois de la voir sourire à leurs plaisanteries ; mais ce sourire étoit si gracieux qu'il paroissoit de l'obligeance. Plusieurs fois elle porta ses yeux sur moi ; je ne voyois plus qu'elle, ne m'occupois que d'elle : il me suffisoit d'être près d'elle pour être content.

Quelque insensée que fût cette idée, je ne pus m'empêcher de croire qu'elle me regardoit avec une impression triste. Il me parut même qu'elle détourna la tête, et qu'il lui échappa un soupir. Aussitôt, ayant voulu savoir son nom, j'appris avec transport que cette charmante personne étoit la jeune marquise de Rieux, petite-fille de la maréchale d'Estouteville. Je fus à peine maître de ne pas m'écrier : *Je la verrai !* Mais je me le disois tout bas, et j'étois ravi.

Je désirai de lui être présenté ; elle me dit quelques mots polis sur mon père. Mon attachement pour lui étoit si connu, que je ne me rappelle personne qui ne m'ait d'abord parlé de lui. Il me parut donc simple qu'elle s'en occupât. Mais avec elle, toutes les phrases insignifiantes de la société m'inspiroient un intérêt nouveau. Elle me demanda si je dansois ; au lieu de lui répondre, je m'informai si elle étoit engagée. Oui, me dit-elle. Ah ! epris-je involontairement, s'il en est ainsi, la danse ne me paroît plus qu'une fatigue. Je suis priée pour la première valse, reprit-elle avec son regard séduisant. Et moi, qui venois de déclarer presque une aversion pour la danse, je la suppliai de s'engager avec moi pour la seconde. Elle sourit. Sa coquetterie encore naïve ne chercha point à me dissimuler qu'elle apercevoit bien que le seul plaisir de danser avec elle m'entraînoit. Quelle danse que cette valse ! Jamais celle que j'aimerai ne valsera avec un autre que moi ; et jamais celle qui m'aimera ne valsera, même avec moi, devant personne.

Toutes les fois que madame de Rieux passoit devant moi, nos yeux se rencontroient ; mais, excepté ce regard, elle ne s'occupa

que de celui qui dansoit avec elle. La valse finie, elle vint se remettre à la place que je lui avois gardée. Pendant qu'elle se reposoit, elle me demanda si mon père étoit à Paris : — Il n'y arrive que dans quinze jours. Comment a-t-il pu rester éloigné de vous si longtemps, me dit-elle avec une sorte d'emphase ! Je ne lui répondis pas ; car le *si longtemps* me paraissoit un persiflage, lorsqu'il s'agissoit de si peu de jours. Vous croyez que je plaisante, me dit-elle, et vous avez tort ; en quinze jours on peut oublier... Presque tout, repris-je, en cherchant à ôter à ma voix ce qu'il y avoit de trop sévère dans mes paroles ; presque tout, hors un père !... Vous êtes grave, répliqua-t-elle assez surprise ; mais je ne m'amuserai pas à défendre les personnes que vous paroissez si disposé à oublier. Je reconnus aussitôt tout le ridicule de mon humeur, et je voulus réparer ce tort ; elle ne parut ni se le rappeler, ni s'apercevoir de mon retour. Dédaignant également l'un et l'autre, parfaitement à son aise, me voyant toujours à ses côtés, elle continua de causer avec moi. Elle me parla de mes voyages, me demanda si je m'étois amusé, si aucun pays ne m'avoit assez intéressé pour m'inspirer le désir d'y retourner. Enfin, elle ne me parla que de moi, et je ne m'occupai que d'elle.

Pendant que nous causions, je remarquai que le comte de Tavanne, avec qui elle avoit valsé, passa devant nous, lui fit la révérence la plus profonde, mais en riant : elle lui rendit son salut, en riant aussi. *Jamais ?* lui dit-il avec l'air du doute. *Moins que jamais*, répondit-elle d'un ton très-positif. *Je n'ai pas tant de confiance*, reprit-il en secouant la tête. Il alla parler à une autre femme, et elle recommença à causer avec moi.

Son intimité apparente avec ce jeune homme me déplut ; je ne sais pourquoi je me croyois le sujet de ces mots mystérieux. — Votre père vous a-t-il dit que nous étions un peu parents ? *Jamais*, répondis-je à mon tour, d'un air que je m'efforçai de rendre bien fin, quoique je n'attachasse dans ce moment aucune

idée à ce mot qui m'avoit blessé, lorsqu'elle l'avoit prononcé, ni au motif qui avoit empêché mon père de me parler d'elle. Aussi quelle fut ma surprise lorsqu'elle me répondit tristement : Je le crois, je m'en doutois... Comment, vous le croyez ! m'écriai-je. Et pourquoi ?—Ah! les intérêts de famille ont un sérieux qui ne convient pas au bal. Voulez-vous valser? Je la suivis, la tenant dans mes bras, tournant dans cette chambre avec elle, partageant sa gaieté ; car la valse russe est si vive, qu'elle ressemble un peu à la folie : j'éprouvois un sentiment de joie, de bonheur que je n'avois jamais connu. Si l'on m'eût dit que je voyois madame de Rieux pour la première fois, je ne l'aurois pas cru ; si l'on m'eût averti de craindre l'avenir, je me serois moqué de l'avenir et de la prévoyance. La valse finie, je ne quittai pas madame de Rieux de la soirée. Quel âge avez-vous? me dit-elle. Sommes-nous bien proches parents? lui répondis-je. — Pas assez pour nous aimer, ni nous haïr.— Mais au moins assez pour que vous consentiez à me recevoir? — Oui... nous nous chercherons par égard, reprit-elle d'un air doucement moqueur, avec indifférence. En prononçant ces derniers mots, il y avoit sur son visage : *Moi, cela n'est pas douteux ; mais vous, nous verrons !*

Je la ramenai jusqu'à sa voiture, et revenu chez moi, je me croyois encore au bal. Je voyois madame de Rieux sourire, me regarder. Un souvenir de musique, de danse, charma ce moment qui précède le sommeil ; et je m'éveillai si content, si gai, que j'aurois craint d'ajouter un sentiment à l'impression vague et légère qui m'étoit restée.

CHAPITRE X

Je me rendis chez la maréchale : elle n'étoit pas encore dans le salon ; il y avoit beaucoup de monde, mais point de femmes.

C'étoit un jeudi, jour où elle invite toutes les personnes distinguées par un mérite quelconque. Les rangs y étoient réunis, sans être confondus ; l'homme de lettres cherchoit à plaire, le grand seigneur à obliger. Toujours attentif à s'oublier soi-même, toujours empressé à faire valoir les autres, il sembloit qu'à ces jeudis le *grand moi* étoit effacé. Je crois bien qu'on le retrouvoit en sortant : mais au moins chez elle il ne se faisoit jamais sentir.

La maréchale parut, suivie de madame de Rieux. Qu'il a de charmes, ce premier penchant du cœur, ce goût qui porte l'un vers l'autre, sans aimer encore, sans se demander même si l'on s'aimera jamais ! Je ne me suis pas aveuglé ; à peine madame de Rieux avoit-elle fait un pas dans la chambre qu'elle m'avoit déjà salué d'un regard, et que tout l'attrait de sa personne et la grâce de sa parure m'avoient enchanté.

La maréchale dit un mot à chacun, en allant à sa place. Madame de Rieux la suivoit, disant aussi ses petits mots obligeants. Lorsqu'elle fut près de moi, nos yeux se rencontrèrent, mais elle ne m'adressa point la parole ; je lui en sus gré : ce n'étoit pas me traiter comme un autre.

Je saluai madame d'Estouteville avec un profond et véritable respect. Aujourd'hui, me dit-elle, il sera de très-bon goût que vous restiez près de mon fauteuil, et que vous vous occupiez de moi. Elle ajouta gaiement : La maîtresse de la maison où un jeune homme est admis, quelque vieille qu'elle soit, doit toujours lui paroître aimable. Messieurs, dit-elle en me désignant, je vous présente un jeune ami ; son éducation un peu sévère le rapprochera de notre âge. On m'accueillit avec bonté, avec intérêt, et j'allai me placer derrière madame d'Estouteville. Madame de Rieux s'assit à côté d'elle. Ce n'étoit plus cette femme à la mode, si vive, si brillante ; c'étoit une personne attentive, timide, désirant plaire sans y prétendre ; et j'ajoutois à l'agrément de sa figure tout celui que son esprit devoit acquérir dans une telle société.

On jugea quelques livres nouveaux, sans engouement comme sans amertume. La maréchale parla du bal de la veille; parler de bal, c'est penser aux femmes; elle nous dit : En France, une femme ne paroît dans le monde qu'après son mariage; alors son sort est fixé, ou du moins elle doit le croire. Je voudrois qu'une sorte de repos, de calme, l'environnât; que son regard fût doux et tranquille; que ses sentiments fussent plutôt devinés qu'aperçus. Elle doit arriver sans qu'on l'entende venir, rire sans éclats, et n'élever jamais la voix : parler bas attire l'attention, parler peu fixe le souvenir. Voilà, dit M. de Senecey, une personne toute charmante; mais, pour naturelle, il faut y renoncer. Pourquoi? reprit la maréchale : avoir envie de plaire, mais en douter, donne seulement au naturel une grâce de plus. Quant à moi, reprit le marquis de Nangis, je consens que les femmes restent telles que Dieu les a faites, pourvu qu'elles sachent s'occuper. Madame la maréchale me permet-elle de lui raconter un des désespoirs de ma jeunesse?

Je me souviens, ajouta-t-il, d'avoir été très-lié avec une femme belle comme un ange, mais qui n'avoit jamais ouvert un livre, jamais brodé, jamais dessiné : aussi, quoique née avec autant de bon sens qu'une autre, il n'étoit pas possible de rester avec elle un quart d'heure. Moi, qui en étois éperdu, tout en admirant sa beauté, je ne pouvois me rendre compte de l'espèce de sommeil d'esprit qui me saisissoit chez elle; j'éprouvois une absence d'idées qu'elle me faisoit remarquer, en bâillant un peu plus que de coutume.

Mon amie se faisoit peindre souvent; et par parenthèse j'ai remarqué que c'est l'amusement favori des femmes à qui le temps est à charge. Durant les séances, mon amie, droite, silencieuse, immobile, paroissoit cependant moins nulle qu'à l'ordinaire; car elle sembloit alors prendre intérêt à quelque chose.

N'ayant de goût pour rien, elle attendoit toujours ses plai-

sirs du moment qui devoit suivre ; et ses phrases, en me voyant, étoient presque toutes comme celle-ci : *Ah! bonjour. Où irons-nous ce soir?*

Ne sachant comment occuper ma belle insouciante, je lui inspirai la fantaisie d'apprendre l'anglois, et je choisis pour mes leçons une comédie, où le caractère d'un homme oisif est peint d'une manière admirable. Je l'expliquois à mon amie, espérant qu'elle s'y reconnoîtroit ; mais elle écrivoit sous ma dictée sans faire la moindre attention à ce que je lui disois.

Dans la comédie, cet homme, excédé de la longueur du jour, éprouve un moment de joie dès qu'il arrive un nouveau personnage. Tous lui sont bons, aucun ne lui est meilleur. Aussi, à peine leur a-t-il entendu dire deux ou trois phrases, que l'ennui le reprend. Il va voir à la pendule l'heure qu'il est, revient écouter d'un air distrait, répond en bâillant, regarde sa montre, et, accablé par le poids du temps, il va sans cesse de la montre à la pendule, de la pendule à la montre, disant à chaque fois : *Voyons comment va l'ennemi.*

Ma belle amie ne s'aperçut pas que l'ennemi étoit le temps : l'état de cet homme lui parut assez naturel, et elle me demanda, aussi en bâillant, ce qu'il y avoit de piquant dans ce caractère. J'éclatai de rire ; elle se fâcha : je cessai de la voir, et ne suis pas bien sûr qu'elle s'en soit aperçue.

Depuis lors, ajouta M. de Nangis, je n'ai eu garde de contempler la beauté d'aucune femme, avant de m'être bien informé si elle savoit comment va l'ennemi.

On ne plaint guère un malheur ridicule : aussi trouvoit-on plaisant celui que M. de Nangis appeloit un des désespoirs de sa jeunesse. Mais on s'en amusoit, parce qu'il s'en étoit moqué le premier ; et personne ne se permit d'en rire plus haut que lui.

De l'usage du temps, on passa bientôt à l'emploi de la vie. A des idées bizarres succédoient les réflexions les plus tristes : ces

réflexions ramenoient à des sentiments doux : enfin, causer, chez madame d'Estouteville, étoit une manière de penser haut, sans transitions, mais sans incohérence, sans prétention comme sans danger.

CHAPITRE XI

J'avois quitté la maison de madame d'Estouteville si occupé d'elle, si enchanté de madame de Rieux, que je résolus d'y retourner dès le lendemain. J'arrivai chez elle avec assez d'embarras, craignant qu'elle ne me trouvât importun; mais elle parut bien aise de me voir, et me reçut comme si elle m'avoit attendu.

Au moment d'aller à l'Opéra avec madame de Rieux, elle me proposa de les accompagner. Que j'étois heureux dans cette voiture, seul avec elles! Combien j'eus soin de madame d'Estouteville! Je lui donnai le bras pour monter dans sa loge : j'éprouvois une secrète complaisance à prévenir ses moindres désirs; elle m'observoit avec intérêt, et je sentois pour elle un véritable attachement.

Elle me demanda ce que je faisois de mes soirées. Je lui avouai que, ne connoissant personne, je les passois ordinairement seul. Si mon grand âge ne vous effraye pas, me dit-elle, en attendant le retour de votre père, venez tous les jours dîner et souper chez moi; considérez-moi comme votre mère : si elle vivoit, je suis sûre qu'elle seroit touchée du sentiment que vous m'inspirez. Madame d'Estouteville soupira, regarda le spectacle sans me parler davantage; elle étoit triste et préoccupée. Sûrement elle a connu ma mère; mais comment pénétrer ce mystère? car madame d'Estouteville, avec toute sa bonté, n'est point une personne à qui l'on ose faire des questions. Son air devient si vite imposant!

Un peu avant la fin de l'opéra, elle me dit avec un ton de voix rempli d'affection : Mon enfant, faites appeler ma voiture. *Mon enfant!* répétois-je intérieurement; et mon cœur étoit satisfait. Oui, j'aimerai madame d'Estouteville comme madame de Rieux l'aime; je la soignerai comme elle la soigne : c'est déjà un bonheur que d'avoir un intérêt commun, une pensée qui soit la même.

Il y avoit beaucoup de monde chez la maréchale lorsqu'elle arriva. On me proposa de jouer : j'ignorois tous les jeux; elle m'invita à les apprendre, pour me rendre utile, agréable, et ne pas m'ennuyer. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ceux qui n'ont pas appris jeunes les jeux de calcul ne les savent jamais bien : ils commencent par jouer en dupes; ils finissent par s'en fatiguer, et souvent se jeter dans les jeux de hasard et la mauvaise compagnie. Je trouvai qu'elle avoit bien raison, surtout lorsque madame de Rieux se mit à jouer. Elle choisit pour faire sa partie deux vieillards peu riches, qui n'acceptèrent des cartes que pour passer le temps. On ne pensoit point à eux; elle s'en occupa. Égayés par la vue de sa jeunesse, heureux d'être l'objet de sa complaisance, cette soirée put encore embellir leur souvenir. Si j'avois su jouer, madame de Rieux m'auroit peut-être admis à cette partie d'enfants; mais, sans y être appelé, je n'osai pas m'approcher d'elle.

Que je me sentis seul, lorsque tout le monde se fut placé! Peu à peu m'abandonnant à mes réflexions, je m'étonnai de n'avoir pas encore entendu parler de M. de Rieux. Je sais qu'il voyage depuis trois ans : assurément, en regardant celle qu'il oublie, il me paroissoit bien insensé, ou bien à plaindre.

Quel peut être le motif de cette longue absence? Madame d'Estouteville seule pourroit m'en instruire; mais, je le répète, sous quel prétexte oser faire une question à une personne qui possède si bien le sentiment des convenances?

La maréchale est une femme respectable par son âge, jeune

par son esprit, recherchée par tout ce qui prétend à quelque considération. Ce n'est pas un petit succès pour un jeune homme, ou une jeune femme qui entre dans le monde, que d'être appelé près de son fauteuil pour causer avec elle.

Distinguée surtout par une extrême politesse, madame d'Estouteville ne manque jamais aux égards qu'elle doit aux autres, et sait le respect qu'elle peut en attendre : aussi ne souffre-t-elle point ces éclats de voix qui avertissent la contradiction, et encouragent les disputes. Elle dit sa pensée telle qu'elle est, sans attacher le moindre prix à vous convaincre, ni laisser l'espoir qu'elle pourra être ramenée à votre opinion.

Jamais elle ne s'abaisse à dire une méchanceté positive, à porter une décision offensante : le blâme, chez elle, ne s'exprime que par le mépris; l'aversion, que par l'éloignement. Lorsqu'elle dit d'un homme : *On ne le connoît pas*, c'est qu'il n'a jamais été en bonne compagnie; et lorsqu'elle se permet ces paroles : *Je ne le vois point*, c'est qu'il n'est plus digne d'y être admis.

Voilà ce qu'elle est pour tout le monde : mais pour moi, quelle tendre surveillance! Je suis encore à concevoir pourquoi mon père avoit évité de me mener chez elle; pourquoi, dans mon enfance, il ne m'a jamais prononcé le nom d'aucun de mes parents. Je ne le blâme pas; mais je ne puis m'empêcher de croire que, dans cet isolement, cette profonde retraite, il entroit bien autant de misanthropie que de désir de me donner une merveilleuse éducation. Cependant, lorsque de telles idées se présentent à mon esprit, je les repousse comme une sorte d'ingratitude.

Mon père! mon excellent père! si des chagrins vous ont dégoûté d'un monde brillant et heureux, n'avez-vous pas toujours laissé arriver jusqu'à vous les infortunés? Moi-même, dans vos terres, et pendant mes voyages, vous ai-je jamais imploré pour le pauvre sans obtenir plus qu'il n'auroit osé

demander? Vous me l'avez dit mille fois; votre plus cher désir étoit de former mon cœur. Eh bien! le mystère que vous me faites de vos peines tournera à mon avantage. Je l'avouerai, votre éloignement de la société me paroît trop austère, votre séparation de ma famille, un peu hors de l'ordre; mais, si la conduite du meilleur des pères a besoin d'être expliquée au fils le plus reconnoissant pour être approuvée, que sera-ce de la réputation de gens que je connois à peine, et dont je me hasarde à parler?

En me rappelant que j'ai osé juger mon père d'après les apparences, je me souviendrai de ne jamais arrêter ma pensée sur des démarches dont le plus souvent l'excuse ou le motif reste ignoré. Jamais je ne les interpréterai suivant mon humeur, ou mon inexpérience.

CHAPITRE XII

Hier matin j'allai chez madame d'Estouteville pour lui rendre compte d'une commission dont elle m'avoit chargé.

On me fit entrer dans ce grand appartement où il y a toujours tant de monde, et où je fus charmé de ne trouver personne. Je croyois presque être chez moi, faire partie de la famille de madame d'Estouteville; enfin j'étois satisfait.

Les portes, les fenêtres étoient ouvertes sur le jardin. C'étoit un des plus beaux jours d'automne; le soleil, brillant de tout son éclat, donnoit à cette matinée l'air d'une véritable fête Toutes mes impressions, vives et nouvelles, me faisoient sentir pour la première fois ce bien-être, cette joie intérieure que donne un jour clair et serein. Jusque-là j'en avois joui sans trop m'en apercevoir.

Madame d'Estouteville me fit dire qu'elle alloit passer dans le salon. A peine ce peu de mots avoient-ils été prononcés, que

j'aperçus madame de Rieux dans le jardin, et courus la joindre... Encore un bonheur! Je ne l'avois jamais vue que parée, qu'en présence de beaucoup de monde; et là, sans toilette, sans apprêt, elle me parut mille fois plus jolie.

Je ne sais pourquoi elle fut embarrassée de se trouver seule avec moi; mais aussitôt elle me proposa d'aller voir madame d'Estouteville; et s'avançant vers une grande porte de glace qui s'ouvre aussi sur le jardin : Maman, lui dit-elle, voici M. Eugène. Elle entra dans une galerie où je la suivis. La maréchale écrivoit. Ah! mon Athénaïs, reprit-elle d'un air un peu chagrin, j'avois fait prier Eugène de m'attendre. Voyant que j'examinois de fort beaux tableaux dont cette galerie est ornée, elle ajouta tristement : Ce sont les portraits de toutes les personnes que j'ai perdues.

Un immense tableau représente M. d'Estouteville, appuyé sur son fils aîné. La figure du maréchal est si froide, annonce tant d'orgueil, que j'en détournai les yeux.

En face de lui, dans un autre tableau, est un jeune homme qui m'intéressoit par son air mélancolique : C'est mon second fils, me dit-elle, mon cher Alfred. Et ses yeux se remplirent de larmes.

Plus loin, je remarquai deux petits tableaux avec des cadres d'ébène, représentant deux jeunes personnes. Le premier, me dit la maréchale, c'est ma fille, la mère de mon Athénaïs. Elle ne parloit pas du second tableau. Je le lui rappelai. Alors elle me répondit en baissant les yeux : C'est votre mère. Ma mère! et c'est chez vous que je retrouve son portrait! je ne l'ai jamais vu chez mon père. Sûrement, reprit-elle, parce qu'il l'a trop regrettée. Ma douleur, douce et constante, s'est nourrie de souvenirs qu'un sentiment plus vif ne pourroit supporter.

Ces deux tableaux doivent avoir été faits en même temps. Leurs cadres noirs, tant de jeunesse et de charmes qui n'étoient plus, me causoient une émotion inexprimable. La maréchale

s'en aperçut. Je ne voulois pas que vous entrassiez ici, reprit-elle; et c'est pour cela que je vous avois fait prier de m'attendre : car vous savez, Eugène, que je suis bien aise de vous voir à toutes les heures.

Je considérois le portrait de ma mère sans pouvoir m'en détacher. Son regard doux et touchant portoit le trouble, les regrets dans mon âme, et je m'écriai : Elle m'auroit regardé, suivi, avec ces yeux-là.

J'étois entré dans cette galerie avec un sentiment de gaieté très-vif, et à peine pouvois-je respirer. Voilà, continua la maréchale, ce qu'on gagne à vivre; des regrets! Puis, jetant un coup d'œil sur sa petite-fille avec inquiétude, elle ajouta : Et des craintes! Maman, dit madame de Rieux, je suis bien fâchée de vous avoir amené M. Eugène. Ne sachant comment nous distraire, elle me conduisit vers un portrait d'elle, placé au-dessus du secrétaire de madame d'Estouteville, et me demanda si je le trouvois ressemblant. Je dis oui, je dis non, comme elle voulut; car j'étois frappé d'étonnement et de tristesse. La maréchale regarda ce portrait avec un tendre intérêt. Je voudrois bien, nous dit-elle, que cette petite personne-là fût heureuse. Ah! reprit madame de Rieux, qui a jamais eu une meilleure, une plus aimable mère? Ma chère Athénaïs, répondit madame d'Estouteville, quand j'oserois le penser, ce seroit un chagrin de plus. A mon âge, chaque jour semble pris sur le lendemain, et le rendre plus douteux. Maman, maman! s'écria Athénaïs, vous me glacez d'effroi. Je ne veux point que vous ayez de semblables idées : venez avec moi dans le jardin; profitons de ce beau temps.

La maréchale se leva : sa petite-fille l'entraînoit; mais avant de la laisser sortir, je l'arrêtai. Oh! permettez-moi de vous faire une seule question. Mon père sait-il combien vous regrettez ma mère? Elle devina qu'instruit des préventions qu'il avoit contre elle, sans oser lui en parler, j'aurois bien désiré qu'elle consentît

à les détruire. Votre père a été longtemps sans voir personne. Quels que soient les motifs qui l'aient déterminé, je suis sûre qu'il a cru avoir raison. Au surplus, c'est à lui à vous apprendre sur lui-même ce qu'il désire que vous en connoissiez. Je voulus insister; elle me regarda avec un sérieux presque sévère. Eugène! moi, vous prévenir! moi!... Quand il s'agit d'un père, j'ignore s'il seroit même permis de s'excuser. — Au moins, n'oublierai-je pas que, chez vous, j'ai vu le portrait de ma mère pour la première fois. — N'attachez pas à ce souvenir plus d'importance qu'il n'en a réellement. Votre mère m'appartenoit d'assez près, pour que j'aie voulu réunir son portrait à celui des parents que j'ai perdus. Madame d'Estouteville cherchoit à affoiblir mon émotion, et ce soin même la rendoit plus vive.

En m'en allant, je repassai dans ce grand appartement. Le soleil l'éclairoit encore. Mes impressions étoient si différentes, qu'à peine me souvenois-je d'en avoir éprouvé de plus douces. Peu de minutes avoient suffi pour détruire cet enchantement. Je n'étois plus occupé que d'une seule idée ; je ne pensois qu'au malheur de voir disparoître ce qu'on aime.

CHAPITRE XIII

Le voyage de mon père se prolonge ; voilà déjà deux mois qu'il est absent. Que je voudrois le revoir! et cependant que je crains son retour !

Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je ne sors plus de chez madame d'Estouteville. Tout me plaît chez elle. L'homme qui ailleurs n'attireroit pas mon attention, chez elle m'inspire un véritable intérêt : près d'elle mon esprit s'éclaire, mon goût s'épure; et, lorsqu'il y a du monde, j'y gagne toujours quelques conversations particulières avec madame de Rieux.

Qu'elle est aimable ! Nous ne nous sommes jamais dit une

phrase d'usage, jamais un mot d'amitié ; et sur toute chose, nous nous entendons parfaitement. Quand je dis sur toute chose, je veux dire que c'est sur ce qui a rapport aux autres que nous pensons de même ; car pour ce qui nous concerne, nous différons toujours. Combien de fois, dans la même journée, nous nous sommes boudés sans nous être fâchés ! Combien de fois sommes revenus sans nous être raccommodés !

Madame d'Estouteville m'a permis de copier le portrait de ma mère. Hier, étant venu un peu avant dîner pour commencer à peindre, madame de Rieux me trouva seul dans la galerie : elle ne s'attendoit pas à me voir, hésita un moment, mais s'approcha pour regarder mon ouvrage. Tout à coup elle me dit : Et moi aussi, j'ai un portrait de votre mère. Vous, madame ! et qui vous l'a donné ? J'ignore, me répondit-elle, les motifs qui ont éloigné nos parents. Madame d'Estouteville ne s'est jamais permis de m'en parler. Ce que je sais, c'est que ma mère étoit amie intime de la vôtre, qu'elle portoit toujours son portrait, et me l'a laissé en mourant, avec ordre de le conserver toute ma vie. Je la regardois, et me sentois entraîné vers elle par un attrait irrésistible. Dans cette maison, chaque jour me découvre un intérêt nouveau, m'inspire un sentiment doux et inattendu.

Je la suppliai de me montrer ce portrait de ma mère ; elle me répondit qu'elle alloit le chercher, me quitta, mais revint presque aussitôt. C'est une miniature renfermée dans un petit médaillon en or. Je crus sentir que l'or conservoit encore de la chaleur. Le ruban passé dans ce médaillon avoit été noué : une voix secrète sembloit me dire qu'Athénaïs n'étoit sortie que pour le détacher de son cou. Avec quelle émotion mon cœur adoptoit une idée si chère ! Mais je me serois cru coupable de m'y arrêter. Je lui rendis le portrait : elle le reprit en rougissant ; et je baissai les yeux, pour qu'elle ne s'aperçût pas que je l'avois vue rougir. Je lui demandai si jamais elle n'avoit pu obtenir de sa grand'mère l'aveu des circonstances qui avoient brouillé

nos parents. Croyez-vous, me dit-elle, que j'aie rien négligé pour les apprendre? J'ai fait plus; j'ai questionné ceux qui les voyoient alors. Personne n'a pu m'instruire. Aucun événement n'a frappé le public; aucune plainte, aucun mot ne leur est échappé : seulement ils ont cessé de se voir. Je crois que c'est un secret qui restera à jamais entre eux. Il me semble, lui dis-je, que nous sommes entourés d'un nuage qui m'effraye. Ah! répondit-elle en souriant, il n'est pas bien sombre, puisqu'on peut encore se voir. Aussitôt elle me rappela qu'il y avoit déjà du monde dans le salon, et qu'on alloit dîner; elle me quitta pour rejoindre madame d'Estouteville. En la regardant s'éloigner, je disois tristement : Puissions-nous toujours nous voir.

Le soir, la maréchale désira que madame de Rieux fît un peu de musique; j'offris d'aller chercher sa harpe. Je n'avois pas encore vu son appartement, je désirois le connoître; cette occasion me parut excellente.

Quelle sensation j'éprouvai en entrant, pour la première fois, dans son cabinet! Tout y présentoit l'habitude de l'occupation et l'inconstance des goûts : un piano, une harpe, une guitare, des dessins, des tableaux, des livres, des fleurs, des broderies. Toujours occupée, me disois-je; fixée, jamais! Massillon étoit à moitié ouvert sur sa table; un volume du théâtre de Voltaire en étoit si près, qu'on voyoit bien qu'ils avoient été lus presque en même temps.

En rentrant dans le salon, je ne pus m'empêcher de faire mon compliment à madame de Rieux sur la variété de ses goûts, la réunion de ses talents; elle s'amusa de mes plaisanteries, et se moqua d'elle-même de fort bonne grâce. Divertissez-vous à me raconter du mal de moi, me dit-elle : je vous devrai d'être obligé, pour me défendre, d'en dire du bien; c'est toujours un plaisir.

Je lui apportai sa harpe, et, debout devant elle, je la soutenois pendant qu'elle l'accordoit. J'osai la prier bien bas de

chanter la romance qui lui plaisoit davantage. Croyez-vous, me dit-elle aussi tout bas, qu'on puisse juger quelqu'un sur le choix des airs qu'il préfère? — Je ne veux le croire qu'après vous avoir entendue. — Oui, pour que, si je chante quelque air vif et brillant, vous me supposiez légère, insouciante; ou que, si je choisis une romance mélancolique, vous me jugiez sentimentale. — Non, non, un air brillant me laissera croire que la difficulté vous aura séduite; un air tendre, que vous serez inspirée par un souvenir. Dans l'instant sa figure changea; et retirant à elle sa harpe que je tenois encore : Un souvenir, me dit-elle sèchement! je ne l'imaginois pas. Elle préluda longtemps; tout en préludant, elle me demanda avec un peu d'humeur : A quel âge donc, monsieur, pensez-vous que les souvenirs commencent? Sans attendre de réponse, elle se mit à jouer une grande et terrible sonate, bien éclatante, bien travaillée, où il étoit impossible de deviner un sentiment.

Quand elle fut finie, la maréchale la pria de nouveau de chanter; tout ce qui étoit présent l'en sollicita : je m'étois placé dans un coin, d'où je me gardois bien de dire un mot, et cependant elle ne chanta pas.

CHAPITRE XIV

Lorsque je retournai chez la maréchale, madame de Rieux étoit près d'elle et travailloit : dès qu'elle m'aperçut, elle quitta son ouvrage et se mit à lire.

Je vis clairement qu'elle avoit pris un livre pour me bien prouver qu'elle ne vouloit pas me parler. Sans être fort habile à déjouer les caprices des femmes, je crus cependant qu'il valoit mieux avoir l'air de ne pas m'apercevoir de son humeur. Je commençai donc à causer avec la maréchale. Tout à coup madame de Rieux s'écria : En vérité, je crois qu'il a raison. Qui

donc ? dit sa grand'mère. — C'est une pensée de la Bruyère à laquelle je n'avois jamais fait attention, et qui me frappe à présent. La maréchale la lui demanda, et elle reprit avec une sorte d'emphase, et me saluant à demi de sa jolie tête : *Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !* Ah ! vous en êtes là ? répliqua madame d'Estouteville. Elle baissa la voix, et me dit tout bas : Ma pauvre Athénaïs n'est pas heureuse ! Mais, soit qu'elle se plût à revenir sur sa jeunesse, soit pour distraire madame de Rieux, elle lui dit : Cette pensée a été pour moi une sorte d'avertissement qui a marqué les différentes saisons de ma vie. A dix-huit ans j'ai trouvé, comme vous, que ce n'étoit guère la peine d'écrire, pour nous communiquer une pensée probablement fausse, et exprimée d'une manière si commune ; car à votre âge, mon enfant, le clair paroît commun et au-dessous de soi. Ce fut bien pis de vingt à vingt-cinq ans ; je décidai que la Bruyère n'étois qu'un misanthrope. J'inspirois et j'éprouvois tant de bienveillance ! Cependant, à mon premier chagrin, je fus obligée de m'avouer, non pas encore qu'il étoit difficile, mais bien malheureux de n'être pas content de tout le monde. Madame de Rieux soupira, et quitta son livre. En apprenant que tous avoient eu leurs chagrins, elle sembloit craindre l'avenir, et me regarda tristement. J'étois si ému de ne pas la savoir heureuse, qu'elle dut bien penser que, si j'en avois le droit, je ne lui causerois volontairement aucune contrariété. Un seul jour, continua madame d'Estouteville, c'étoit vers la moitié de ma vie, je crus entrevoir que la Bruyère pouvoit bien n'avoir pas tort ; mais ce ne fut qu'un moment. Bientôt le chagrin, l'humeur m'avoient gagnée, et le pauvre la Bruyère y perdit encore. Il me parut trop doux ; oui, mon enfant, beaucoup trop doux ; et je me disois qu'il étoit *impossible* d'être content de soi, ni des autres. Enfin tout à fait vieille, je lui ai rendu tout à fait justice. Aussi, lorsque aujourd'hui je ne trouve pas les gens comme je les voudrois, je dis avec lui : *Qu'il est difficile d'être content de quel-*

qu'un ! Cela me rend plus indulgente pour tout le monde, et plus indifférente sur toute chose. Mais jeune, on ne veut pas croire ces vérités-là.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grave personnage. Madame de Rieux passa dans le jardin ; je la suivis avec un saisissement que je n'avois jamais connu. J'entendois encore la voix de madame d'Estouteville me dire : *Ma pauvre Athénaïs n'est pas heureuse !* Je ne savois comment l'amener à me parler d'elle-même. Nous nous promenions sur une terrasse vis-à-vis des fenêtres de la maréchale ; je n'osois dire un mot : il me sembloit que ma première parole découvriroit le trouble de mon âme. J'éprouvois une contrainte si douloureuse, qu'à peine pouvois-je respirer. Madame de Rieux, qui vit combien j'étois agité, m'en demanda le sujet avec intérêt. Voyant que j'hésitois à lui répondre, elle reprit doucement : N'avez-vous pas d'amie ? Hélas ? lui répondis-je, vous pourriez me le dire. Moi ! reprit-elle avec une gaieté trop vive pour être vraie, moi ! je suis dans une singulière situation pour la confiance ! Mon tuteur m'a recommandé de ne jamais parler de mes secrets, de mes peines à aucune femme ; car, m'a-t-il dit, elles sont toutes perfides : et ma grand'mère m'a bien défendu d'avoir jamais d'intimité avec aucun homme, parce qu'ils sont tous dangereux. Cependant, continua-t-elle en me regardant, je sens que je pourrois cacher mes chagrins ; mais comment consentir à ignorer ceux de ses parents, de ses amis ? Elle s'arrêta ; je m'empressai de l'assurer que je n'avois jamais eu de chagrin qui me fût personnel : en effet, je venois d'apprendre qu'elle n'étoit pas heureuse, et ses peines seules me troubloient. Écoutez-moi, ajouta-t-elle ; j'ai besoin aussi de causer avec vous : je voudrois vous confier tout ce qui a occupé mon enfance, affligé ma jeunesse ; mais je ne veux vous parler que la veille du retour de votre père. Je m'empressai de lui demander ce que l'arrivée de mon père et sa confiance avoient de commun. Ah !

répondit-elle, son retour a une telle influence sur moi, que s'il devoit rester toujours absent, je ne vous parlerois jamais ; et s'il arrive, je ne veux plus rien vous cacher. — Quel est donc ce mystère ? Elle reprit, en appuyant sur chacune de ses paroles, mais avec un regard si doux, qu'il m'étoit impossible de ne pas lui obéir : La veille du jour où vous attendrez votre père, venez me trouver dans ce jardin, à cette même place ; alors je vous parlerai. Pourquoi pas dans ce moment ? m'écriai-je. Dans ce moment, je ne puis vous dire qu'un seul mot ; c'est que ce jour-là, je serai bien contente, si nos idées peuvent s'accorder. Puissions-nous rapprocher deux personnes si dignes de s'aimer, et qui nous sont bien chères ! Elle se mit à fuir, en me défendant de la suivre ; et je restai, me disant pour la première fois : On peut aimer malgré soi : l'aimerai-je malgré mon père ?

CHAPITRE XV

Je le disois bien ; on peut aimer malgré soi. Mais dès qu'on aime malgré soi, doit-on compter sur sa raison et sur son bonheur ?

Hier, madame d'Estouteville a eu une assemblée considérable. Le comte de Tavanne étoit arrivé avant moi. Je ne l'avois pas rencontré depuis le bal où j'ai vu madame de Rieux pour la première fois. Dès lors leur apparente intimité m'avoit déplu. Je n'aimois pas encore, et j'étois déjà blessé de cette préférence ; aujourd'hui j'ai connu la jalousie.

Quand je suis entré dans le salon, M. de Tavanne, placé derrière madame de Rieux, appuyé négligemment sur son fauteuil, causoit, rioit avec elle.

J'ignore quelle bizarrerie me procure toujours l'honneur d'attirer son attention ; mais il m'a été facile de voir qu'il lui a longtemps parlé de moi. Lorsqu'il étoit sérieux, elle plai-

santoit ; prenoit-elle un air plus grave, il se moquoit : enfin, l'un paroissoit vouloir convaincre, l'autre essayer de persuader.

Quel droit M. de Tavanne a-t-il sur madame de Rieux? D'abord je m'étois approché d'elle ; mais j'en avois reçu un accueil si froid, que, ne voulant pas être importun, j'étois allé me placer à l'autre extrémité de la chambre.

M. de Tavanne me regardoit, rioit : et ce qu'il y avoit de choquant, c'est qu'elle étoit de moitié dans ses plaisanteries ; car tous deux baissoient les yeux, lorsqu'ils ne pouvoient plus contenir leur gaieté. Aussi, à l'instant, suis-je venu m'asseoir tout à côté de madame de Rieux. S'ils me tourmentent, me disois-je, qui m'empêchera de les gêner? J'étois à peine assis, que madame de Rieux, sans demander si cela me plaisoit ou non, me présenta à M. de Tavanne ; je suffoquois de colère. Il s'approcha de moi, me parla avec un intérêt désolant : j'avois tant d'envie de le brusquer!

Il falloit que mon humeur me donnât un air un peu sauvage, car madame de Rieux me considéroit aussi avec un étonnement singulier. Pour M. de Tavanne, il s'en alla comme s'il eût voulu éviter un jaloux, un fâcheux. Suis-je donc de ces gens *dont l'amour est fait comme la haine?*

Dès qu'il fut parti, madame de Rieux me témoigna son mécontentement : Monsieur Eugène, me dit-elle, savez-vous que vous avez été très-ridicule? que vous avez très-mal reçu M. de Tavanne?— Il ne tient qu'à lui de s'en offenser.—Et de quel droit, s'il vous plaît, vous avisez-vous de manquer d'égards pour mes amis? — M. de Tavanne est la première, la seule personne qui m'ait été insupportable. Il est certain, reprit-elle avec ironie, que vous ne devez pas vous convenir. Il est doux, poli ; il a un sentiment des bienséances très-délicat. Et de plus, répliquai-je tremblant de colère, il a l'air tout à fait convaincu de la bonne opinion qu'on a de lui. Quand elle vit que je n'étois plus maître

de moi, elle parut devenir craintive. Eugène ! me dit-elle, avec le ton du reproche le plus touchant, ne m'est-il pas permis de plaisanter avec vous ? Est-ce le bon, l'honnête Eugène, qui compromettra une femme par son humeur, ou... ? Elle s'arrêta, et mon cœur achevant sa pensée, me dit qu'elle avoit craint d'ajouter... ou par son affection.

Ah ! que dorénavant M. de Tavanne vienne causer avec madame de Rieux, j'en souffrirai sûrement, mais sans jamais oser m'en plaindre. Elle me quitta, et alla rejoindre madame d'Estouteville.

Je passai dans un autre salon : malheureusement j'y trouvai quelques hommes qui jouoient au trente-et-quarante. Sans dessein de jouer, je me plaçai près d'eux.

Uniquement occupé d'Athénaïs, je ne prenois aucune part à ce qui se passoit autour de moi : je voyois encore ce visage qui avoit souri à un autre, ces yeux qui avoient évité les miens. Loin d'elle je sentis renoître ma colère, mais seulement contre M. de Tavanne. Sa voix vint réveiller mon attention. Il tenoit la main, et demandoit si le jeu étoit fait. Pour la première fois je voulus jouer : je désirai gagner. Que me faisoit de perdre ? est-ce que j'y pensois ? Je ne voyois que la possibilité de piquer, de fâcher M. de Tavanne. Je jetai sur la table tout l'argent que j'avois dans ma bourse, et perdis. Bientôt, empruntant à mes voisins, je risquai cent, deux cents, trois cents louis. J'aurois hasardé ma fortune, pour attraper quelque coup favorable qui ne laissât pas à M. de Tavanne l'idée que, même au jeu, il étoit plus heureux que moi. Je ne me possédois plus ; j'allois jouer sur parole, lorsque j'entendis derrière moi la voix douce de madame de Rieux m'appeler. Monsieur Eugène, me dit-elle, ma grand'mère vous demande tout de suite. Je me retourne, et sa pâleur, son inquiétude me rendent ma raison et me touchent : elle s'éloigne ; je la suis. Nous restâmes seuls un moment au milieu de cette chambre ; elle reprit alors, en levant les yeux au

ciel : Eugène! est-ce vous! Elle me défendit de la suivre. Que j'étois humilié!

J'allai trouver madame d'Estouteville; je m'approchai d'elle avec empressement : je la regardois, attendant les ordres qu'elle avoit à me donner. De son côté, ses yeux sembloient m'interroger, pour savoir ce que je voulois. Madame de Rieux m'a dit que madame la maréchale me faisoit appeler. Ah! répondit-elle d'un air surpris, Athénaïs vous a dit cela! Je balbutiai quelques mots inintelligibles; car, un peu revenu de mon trouble, je commençois à deviner que c'étoit un prétexte dont madame de Rieux s'étoit servie pour m'arracher au jeu. Ah! ma petite-fille me mêle dans ses plaisanteries? Eh bien! je prétends me mettre en tiers dans les explications : restez près de moi, monsieur, jusqu'à ce que tout le monde soit parti. Il fallut bien m'asseoir à côté d'elle.

Madame de Rieux s'étoit placée dans le coin de la cheminée. Triste, absorbée dans ses réflexions, elle ne paroissoit plus se souvenir que j'étois là, jusqu'au moment où M. de Tavanne vint encore auprès d'elle. Je vis bien qu'il lui rendoit compte de cette partie, où j'avoue qu'il avoit paru regretter de me voir engagé. Madame de Rieux l'écoutoit; mais en lui répondant, c'étoit moi qu'elle regardoit. Du moment où il s'est rapproché d'elle, toujours occupée de moi, elle ne m'a plus perdu de vue. Cette preuve d'affection, cette seule préférence calmoit mon âme, y portoit une douceur, un charme inexprimable. Combien j'aimois madame de Rieux dans cet instant! et que n'aurois-je pas donné pour pouvoir me jeter à ses pieds, et m'avouer coupable!

Que j'ai été injuste, ridicule! Eh! quand M. de Tavanne l'aimeroit! qui peut la connoître sans l'aimer? Elle a raison; il a de l'esprit, de la gaieté; on doit le trouver agréable : je l'aime presque, moi! N'a-t-il pas toutes les qualités qui me manquent?

Lorsque tout le monde fut parti, madame d'Estouteville s'établit dans son grand fauteuil, fit venir madame de Rieux auprès d'elle, me fit asseoir de l'autre côté, et nous demanda pourquoi elle m'avoit fait appeler? Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre. Mais enfin, nous dit-elle, je suis d'un âge à savoir ce que je fais : voulez-vous bien me dire, Eugène, pourquoi je vous ai fait appeler?— Ce que je sais, madame, c'est que je quitterois tout pour vous obéir. — Rien de plus poli; mais ce n'est pas cela que je désire savoir : un de nous a eu tort; voilà ce que je ne veux pas ignorer. J'avois bien envie d'avouer ma folie : mais il auroit fallu parler de la bonté de madame de Rieux; et à peine aurois-je consenti à l'en faire souvenir.

Après avoir hésité longtemps, elle prit la parole. Maman, on jouoit : j'ai craint que M. Eugène ne s'oubliât; et je me suis servie de votre nom pour l'éloigner. C'est un fort bon sentiment, reprit la maréchale ; cependant, Athénaïs, une autre fois bornez-vous à éviter vous-même les erreurs. A votre âge on ne corrige les autres qu'à ses risques et périls. Que ferez-vous, si demain le public parle de votre aimable intérêt pour Eugène, de votre sensible surveillance? — Maman, vous savez que je dois craindre le jeu plus que personne;... et d'ailleurs mon intention étoit pure. — Je n'en doute pas : mais, mon enfant, ce sont ces intentions pures qu'il faut examiner à deux fois; les mauvaises parlent d'elles-mêmes.

La pauvre Athénaïs se leva, les yeux pleins de larmes, et embrassa sa grand' mère d'un air qui demandoit grâce. Maman, lui dit-elle en me regardant tristement, je renonce pour toujours à la perfection d'Eugène. Voilà un parti extrême, répondit la maréchale, et ils sont presque toujours mauvais; seulement, à l'avenir, vous ferez passer par moi les conseils que vous voudrez lui donner. Je pris la main de madame d'Estouteville, et la baisai avec le plus tendre respect. Oh! pour vous, monsieur, ajouta-t-elle, c'est demain que je vous dirai mon avis sur votre

EUGENE DE RASTIGNAC

[illegible] Madame, je [illegible] vous aimer [illegible]

[illegible] Page 288

conduite; attendez-vous à une sévère réprimande. Elle me congédia : et je m'en allai fort honteux de ma soirée, cependant plus occupé encore de savoir ce qui portoit madame de Rieux à craindre le jeu plus que personne.

CHAPITRE XVI

C'est demain le premier jour de janvier. On m'a remis ce matin un cachet sur lequel est gravé un petit Amour : il a déjà tracé la première lettre de mon nom, et est prêt à en former une seconde. Mon cœur osera-t-il deviner cette lettre qu'on n'a pas commencée, celle que je désirerois voir unie à la mienne?

A ce cachet étoit joint un portrait, beaucoup trop flatteur pour qu'il puisse me convenir. Aussi, sans égard pour mes malheureux vingt ans, l'auteur paroît s'attendre à ne trouver de la ressemblance que lorsqu'un lustre de plus m'aura corrigé. Quoi qu'il en soit, je me plais à le copier, à penser que celle qui me l'envoie a eu du plaisir à l'écrire. Il n'y a que la bienveillance qui puisse faire voir avec tant d'illusion.

PORTRAIT D'EUGÈNE LORSQU'IL AURA VINGT-CINQ ANS

Eugène est d'une taille parfaite, à la fois élégante et noble. Tous ses mouvements ont de la dignité. Il seroit peut-être trop imposant, si une sorte de mollesse, d'insouciance, ne lui donnoit un charme particulier. On sent que, s'il se fâchoit, il pourroit être fier; mais on se demande qui voudroit l'offenser.

Son regard est pur comme son âme; le son de sa voix est doux et tendre : il a quelque chose de si attrayant dans ses manières, qu'il semble que vous puissiez seul lui inspirer le mot qu'il vous adresse. Aussi, les phrases communes avec lesquelles on se salue, reprennent, lorsqu'il les emploie, leur expression

première. *Bonjour*, dit par Eugène, signifie : puissiez-vous être heureuse. Lorsqu'il demande : *Comment vous portez-vous?* c'est véritablement de vos nouvelles qu'il désire savoir.

Un sentiment de grandeur règne dans toutes ses actions ; il ne se croiroit pas généreux, s'il n'étoit pas un peu prodigue.

Personne plus que lui n'attire la confiance, mais sans jamais faire naître la crainte : il n'est ni léger ni trop sévère. Si vous lui avouez une erreur, il s'afflige des circonstances qui ont pu vous entraîner; il pénètre mieux que vous-même dans votre cœur, y découvre des motifs ou des excuses qui vous avoient échappé. Enfin, il s'en prendroit plutôt aux travers, aux foiblesses de l'humanité entière, que de vous imputer une action répréhensible qui ne seroit qu'à vous.

On pourroit dire que la colère d'Eugène est douce ; il appuie si légèrement sur ses plaintes, ou ses reproches ! La rancune lui est étrangère; la haine lui seroit impossible; et si on vouloit lui faire apercevoir des torts dans ses amis, il fermeroit les yeux, demanderoit grâce, en s'étonnant qu'on veuille l'affliger.

A vingt ans, Eugène avoit des dispositions à la jalousie. Un jour il fut au moment de compromettre, par son humeur, une femme qui à peine lui avoit parlé d'amitié. Eugène a de l'honneur; il est sensible, délicat. Le souvenir d'avoir été si près d'une faute qu'on ne répare ni n'efface jamais entièrement l'a corrigé pour toujours. Dans cette circonstance, un mot lui a suffi pour le faire rougir de son injustice; un regard auroit dû la prévenir.

Jamais Eugène ne se permet d'être méchant; toutefois, si une expression piquante excite sa gaieté, il n'a pas encore le courage de la blâmer : il ne peut même s'empêcher de sourire; mais on sent que c'est malgré lui, qu'il s'en accuseroit volontiers, et du moins son rire se voit et ne s'entend pas.

Si Eugène étoit encore jeune, on regretteroit l'intérêt qu'il inspire, par la peur de n'en être pas uniquement aimée. Cependant cette âme si bonne, ce caractère si facile, si aimable, perdroient trop en changeant. Mais peut-on espérer de le fixer? Osera-t-on se flatter de le consoler seule dans les difficultés de la vie, de le prévenir contre ses illusions séduisantes? Si j'avois rencontré Eugène lorsqu'il avoit vingt ans, je lui aurois dit : Défiez-vous de vos premières impressions, de ces entraînements qui font qu'on ne sait jamais si l'on vous retrouvera comme on vous a laissé, qui peuvent même faire craindre de vous perdre sans retour. Assurez davantage vos qualités; faites que vos dispositions deviennent des principes, sans quoi ces qualités seront peut-être plus à craindre que des défauts.

J'ai relu plusieurs fois ce portrait, et j'avoue que j'aime assez l'Eugène qu'il représente. Cependant je sens fort bien qu'il m'apprend plutôt ce que je dois être que ce que je suis. D'ailleurs, ces dernières lignes ne me gâtent pas trop. Mais, comme Saint-Preux, j'adore ma jolie prêcheuse; je suis prêt à lui crier merci, à me soumettre à sa raison. Quelle autre femme auroit pu s'occuper de moi? Je n'ai jamais pensé, parlé qu'à madame de Rieux.

CHAPITRE XVII

Ce cachet, ce portrait m'avoient enchanté! Je ne me rappelois plus l'humeur que m'avoit donnée M. de Tavanne, et je me flattois que madame de Rieux l'avoit oubliée: ne lui en voulant plus, je ne doutois pas de son pardon. Hier au soir, je courus chez elle, ne songeant qu'à la manière de lui dire que mon cœur l'avoit devinée. Je la trouvai assise près de sa grand'mère, elle lui lisoit un ouvrage nouveau. Mon arrivée ne la dérangea

point : elle n'eut pas l'air de me savoir dans la chambre, et ne me regarda même pas.

Madame d'Estouteville, plus gaie, plus aimable que je ne l'avois jamais vue, lui fit quitter son livre. Je comptois vous gronder aujourd'hui, me dit-elle : mais je remets à demain mon sermon : car les grand'mères prétendent qu'il ne faut pas se fâcher le premier jour de l'an ; elles disent que cela porte malheur. Eh bien, Eugène, avez-vous reçu beaucoup d'étrennes ? — Aucune, madame : car ce portrait, ce cachet ne me paroissoient pas un présent d'usage ; mon cœur vouloit les croire le don d'une éternelle amitié. — Comment ! s'écria la maréchale, en affectant de me plaindre, pauvre jeune homme ! pas une marque de souvenir ! — Non, madame. — Eugène, votre discrétion m'édifie beaucoup ; cependant, entre nous, elle est un peu exagérée. Je vous ai envoyé ce matin un cachet. — Quoi ! m'écriai-je, ne revenant pas de ma surprise, c'est vous, madame ? Oui, ce petit Amour, c'est moi qui vous l'ai offert. J'avoue qu'il me fut impossible de dissimuler mon chagrin.

Apparemment que j'avois un air confus tout à fait ridicule, car la maréchale ne put s'empêcher d'en rire ; et Athénaïs, un peu riant, un peu de mauvaise humeur, s'écria : Je parie, maman, qu'il a cru que ce présent lui venoit de moi. Je ne m'attendois pas à cette belle observation, reprit la maréchale. Mon enfant, il n'a sûrement pas imaginé une pareille folie. Je lui ai envoyé un petit Amour qui est près de joindre une lettre à son chiffre ; vous jugez que ce ne peut être la vôtre.

Madame de Rieux reprit son livre, et moi je retrouvai mes douces impressions. Après elle, ce qui m'est le plus cher, ce qui me plaît le plus au monde, c'est son excellente mère : car non-seulement madame d'Estouteville est bonne, gaie, indulgente avec sa petite-fille ; mais elle est toujours aimable, et peut-être même l'est-elle plus avec nous qu'elle ne l'a jamais été pour personne. Cependant je conviens qu'elle me paroît souvent plus incom-

préhensible que sa fille. Une sorte d'enchantement leur a-t-il fait oublier M. de Rieux?... Au moins, puisse mon bon génie le tenir éloigné longtemps !

Qu'Athénaïs est charmante! Comment peindre ce mélange d'un grand usage du monde avec une parfaite innocence de cœur ? Mariée depuis quatre ans, elle n'en a pas dix-huit, et n'a jamais quitté madame d'Estouteville. Surveillée, sans être contrainte, son esprit a conservé toute sa grâce, toute sa liberté ; son caractère sincère, franc, lui persuade que tout ce que sa grand'-mère ne défend pas est permis. Athénaïs, sensible et naïve, a encore ce sourire d'enfant qui donne à l'imprudence l'air de la sécurité.

Combien ces trois mois que j'ai passés, uniquement occupé d'elle, m'ont paru doux ! Je voudrois pouvoir revenir à la première de toutes ces heures pour les recommencer ; oui, même celles où j'ai connu la jalousie. Un seul moment je me suis cru dédaigné, oublié ; et ce moment est pour moi le plus cher de ma vie. Dès qu'Athénaïs a vu le trouble de mon âme, elle n'a plus su, ni peut-être voulu me cacher son intérêt. Sa tendre surveillance n'est-elle pas venue m'arracher au jeu, à l'instant même où, aveuglé par ma folle humeur, j'avois risqué de la compromettre !

O Athénaïs! avant d'oser vous jurer un amour éternel, que de serments je me serai faits à moi-même de vous aimer toujours !

CHAPITRE XVIII

Mon père arrive demain. J'en suis ravi de joie ; et cependant une inquiétude secrète me tourmente. Je suis allé ce matin chez toutes les personnes que j'avois négligé de voir. Il me semble que lorsque mon père me demandera dans quelle société j'ai

vécu pendant son absence, et que je lui nommerai chacune de ces personnes, il ne s'arrêtera pas plus à madame d'Estouteville qu'à une autre. Puisque je n'ose lui parler de mes sentiments, je désire au moins l'empêcher de les deviner.

J'ai couru chez madame de Rieux, pour lui apprendre cette grande nouvelle. Je l'ai trouvée seule. J'imaginois qu'elle alloit partager mon agitation; sa froideur, son air mécontent, m'ont arrêté. Tout occupée de cette malheureuse soirée, que je me reprocherois bien plus si elle l'oublioit, elle ne daignoit ni me regarder, ni m'adresser la parole.

Madame de Rieux ignoroit mon inquiétude, je le sais; mais le cœur ne croit-il pas être entendu, deviné par ce qu'il aime? Quand j'ai vu qu'elle avoit pris le parti de se montrer fâchée, j'ai été me placer loin d'elle. Que me faisoit cet orage? J'étois bien sûr de le dissiper avec un mot; je n'avois qu'à dire : Mon père revient. Nous verrons, me disois-je intérieurement, si, lorsque je voudrai parler, elle pensera encore à cette vieille querelle.

Nous sommes restés quelque temps dans un profond silence. Enfin elle l'a rompu la première: Êtes-vous allé vous faire écrire chez M. de Tavanne? — Je n'ai seulement pas pensé à lui. — Il me semble cependant que, comme il est entré dans le monde longtemps avant vous, et qu'il est généralement bien vu, c'est une politesse que vous lui deviez; d'ailleurs votre amabilité envers lui auroit dû le rappeler à votre souvenir. — La politesse pour moi n'est que de la bienveillance; quand je ne suis pas poli, c'est qu'apparemment je ne désire pas de l'être. — C'est un goût particulier : du reste, pourriez-vous me dire, monsieur Eugène, ce qui avoit provoqué votre incroyable humeur? — Je me la reproche beaucoup, madame, mais j'ose croire que vous n'en ignorez pas l'objet. — Je vous assure que je suis à en chercher le motif depuis deux jours, sans pouvoir le trouver. — Au moins suis-je heureux d'avoir pu vous occuper deux jours. Elle s'est sentie offensée,

et a rougi. — Oui, monsieur, on peut penser deux jours à quelqu'un qu'on veut oublier toute sa vie. Son émotion, ses larmes m'ont vivement touché. O pardonnez-moi ! car je m'avoue coupable, et me repens, lui ai-je dit en me rapprochant d'elle ; mais croyez-vous que si je n'aimois pas?.... — Belle amitié que celle qui, loin d'ajouter au bonheur, le détruit ! Vous savez bien que je n'étois plus maître de moi. — Monsieur, je n'entends rien à toutes ces exagérations; je veux qu'on m'aime comme j'aime, et pas davantage. — Et moi, j'aime plus que moi-même ! et vous n'en doutez pas. Elle a baissé les yeux, mais il n'y avoit plus de courroux. M'affliger ! a-t-elle dit ! et, ce qui est pire encore, risquer de perdre sa parole ! Eugène avoit un tort ! je ne l'aurois pas cru. — Nous n'avons qu'un instant à être seuls ; voulez-vous m'entendre ? l'avenir sera peut-être assez malheureux. Elle m'a regardé avec une crainte, une anxiété qui a remis le calme dans mon cœur ; j'étois sûr qu'un mot sur l'avenir lui feroit oublier le passé. — Mon père arrive demain. Aussitôt elle s'est levée, s'est approchée de moi : — Eugène, je comptois vous bien gronder aujourd'hui ; mais, plus affligée que fâchée, je voulois seulement que mon humeur vous apprît à maîtriser la vôtre ; promettez que... A l'instant la porte s'est ouverte; la maréchale a paru, et je n'ai pu savoir ce que madame de Rieux désiroit obtenir de moi; mais elle avoit le droit de tout en attendre.

J'ai appris à madame d'Estouteville le prochain retour de mon père ; elle en a été troublée. Eugène, m'a-t-elle dit, pourquoi cette tristesse? vous êtes sûrement bien aise de le revoir. — Comment pourrois-je ne pas l'être? mais tout changement de situation étonne d'abord. — Je sais que votre père a un peu d'éloignement pour nous : je ne prétends ni m'excuser ni le blâmer ; seulement je vous prie de ne point attaquer cette prévention, de la laisser se détruire d'elle-même. S'il lui étoit désagréable que vous vinssiez ici, cessez de nous voir aussi longtemps qu'il le désirera ; car je le connois, sa tendresse inquiète sera jalouse

de votre affection. D'ailleurs, Eugène, soyez certain que l'absence ne vous fera rien perdre dans mon esprit.

A cette supposition d'être longtemps sans nous voir, madame de Rieux a pâli. Désespéré de ne pouvoir lui parler, j'ai protesté qu'aucune puissance n'affoibliroit jamais mon attachement, mon respect pour toutes deux. Madame d'Estouteville m'a arrêté : Eugène, ne pensez aujourd'hui qu'à satisfaire votre père : enfin, qu'il soit content ; je le désire pour son bonheur, et plus encore pour la vôtre : car la foiblesse paternelle peut faire aimer un fils coupable ; mais on n'estime que les enfants dont les pères sont heureux.

Madame de Rieux n'a pu retenir ses larmes ; sa grand'mère n'a pas eu l'air de les apercevoir. Cependant, soit qu'elle voulût en détourner mon attention, soit pour lui donner du courage, elle a ajouté : Par exemple, mon Athénaïs comble ma vieillesse de soins si tendres, si attentifs, que je ne sens ni l'ennui ni les infirmités de l'âge. Je ne me crois point de trop, près de sa jeunesse, et mon cœur la bénit chaque jour. Madame de Rieux est venue l'embrasser ; cet éloge lui a rendu la force de cacher sa peine.

En allant dîner, j'ai osé lui rappeler que le retour de mon père étoit l'instant qu'elle avoit choisi, pour me raconter ce qui l'avoit intéressée depuis son enfance. *Raconter*, a-t-elle repris tristement ; ah ! Eugène, je crois que j'ai dit, *confier*.

Je l'aime autant qu'il est possible d'aimer ; et jamais je ne puis lui exprimer ce que j'éprouve, de manière à me satisfaire, à me flatter d'être deviné : tandis qu'elle, d'un regard, d'un mot, vient surprendre toute mon affection, me donner mille petits bonheurs inattendus qui enchantent mon âme, et me persuadent toujours.

Après dîner, lorsque j'espérois qu'Athénaïs trouveroit le moyen de m'instruire de ces détails si solennellement promis, madame d'Estouteville l'a appelée près d'elle, et l'a priée de lui commencer un ouvrage en tapisserie. Il fallait voir comme cette

grand'mère, penchée sur Athénaïs, paroissoit suivre avec attention cet ouvrage qui, je crois, ne l'intéressoit pas du tout. Nous nous entendions parfaitement tous trois : la maréchale, pour craindre que de nouvelles larmes ne vinssent m'enhardir jusqu'à parler à sa fille de mes sentiments; Athénaïs, pour partager mes regrets, mon impatience; ses yeux m'exprimoient si bien le chagrin d'être comme fixée aux côtés de sa grand'mère !

A l'heure du spectacle, madame d'Estouteville a eu la fantaisie d'aller à l'Opéra. Renfermés dans sa loge, il n'étoit même plus possible de se dire de demi-mots, à peine de se regarder. Mais le hasard, qui s'amuse quelquefois à servir l'amour, a permis que le vieux marquis de Canaples vînt saluer madame d'Estouteville. Nous allions partir : je lui ai cédé volontiers l'honneur de donner le bras à la maréchale, qui a deviné ma satisfaction, et, en passant devant moi, n'a pu s'empêcher de sourire.

Tout naturellement j'ai offert mon bras à madame de Rieux, et, j'en demande pardon à cette bonne maréchale, mais j'étois bien content de la lenteur du pas de ces deux graves personnes.

Athénaïs et moi nous descendions derrière elles. Nous sommes convenus de ne pas laisser échapper une occasion de ramener mon père à des sentiments plus doux. Ne pouvant nous voir seuls, je l'ai suppliée de m'écrire ces détails qu'elle a promis de me confier. Elle s'y refusoit. J'ai été presque indigné qu'elle hésitât à se fier à ma probité, à mon honneur. Laissez, lui ai-je dit, à ces femmes qui sont devenues prudentes parce qu'elles ont été trompées, laissez-leur la crainte d'écrire ce qu'elles consentent à dire; mais vous!... mais à moi?... Elle me voyoit affligé; c'étoit peut-être notre dernier jour de bonheur, et elle m'a répondu : J'écrirai.

Uniquement occupés de n'être pas entendus par madame d'Estouteville, nous descendions la tête baissée, parlant bien bas pour qu'elle ne pût nous comprendre. Deux jeunes gens ont passé; l'un a dit à l'autre : Où est donc ce tranquille M. de Rieux?

J'ai relevé ma tête, et les ai regardés en frémissant de colère. Athénaïs s'est attachée pour ainsi dire à mon bras : elle trembloit : Et vous, m'a-t-elle dit, pensez-vous aussi à M. de Rieux? Il oublie tout le monde, ce me semble; et je ne vois pas pourquoi on s'occuperoit de lui. Ah ! Eugène, a-t-elle repris avec un profond soupir, m'avez-vous crue capable de l'oublier? Nous entrions dans le vestibule où l'on attend les voitures : madame d'Estouteville m'a dit de faire appeler la sienne. En revenant, j'ai trouvé Athénaïs presque cachée derrière sa grand'mère, et n'ai pas osé m'approcher d'elle.

A peine avons-nous été arrivés chez madame d'Estouteville, qu'Athénaïs lui a dit : Maman, je souffre et vais me retirer. Elle m'a dit en passant : Eugène, que vous m'avez mal jugée! oui, oui, j'écrirai. Et elle est sortie.

Je suis resté bien contrarié, bien agité : cette soirée m'a paru éternelle.

CHAPITRE XIX

On m'a remis ce matin la lettre suivante de madame de Rieux :

« Je viens de vous quitter, Eugène, et je sens avec chagrin que vous vous affligez sûrement de passer sans moi cette soirée, où nous aurions tant besoin de nous parler. Si j'osois, je redescendrois; mais que penseroit ma grand'mère, qui a peut-être annoncé que je suis souffrante? Restons. D'ailleurs il m'est nécessaire de vous tout dire, de me placer dans votre cœur, avec la pureté de sentiment qui est dans le mien; et aujourd'hui il m'importe bien plus de vous écrire que de vous voir.

« Je ne comprends pas pourquoi le retour de votre père me paroît le commencement d'un malheur : mais je ne puis m'empêcher de redouter sa présence. Vous ignorez qu'il a déjà cruellement influé sur mon sort.

« Les motifs qui ont brouillé nos parents me sont inconnus. Je sais seulement que des amis communs cherchèrent à les rapprocher, en leur proposant de nous unir. Ils crurent que ce mariage, convenable sous tous les rapports, mettroit un terme à cette ancienne division. Je dois à ma grand'mère la justice de dire qu'elle y consentit sans peine. Votre père s'y refusa, et témoigna ouvertement contre elle une humeur et des préventions révoltantes.

« Ma grand'mère, piquée de ce refus, voulut me marier avant qu'il fût connu dans le monde. J'avois quatorze ans; on lui parla de M. de Rieux, qui n'en avoit que seize. Son grand nom, une fortune immense décidèrent ma grand'mère à le préférer : mais on convint qu'immédiatement après notre mariage M. de Rieux voyageroit pendant deux ans, et qu'à son retour seulement on nous réuniroit chez la maréchale. Ces sortes de mariages étoient fort en usage alors. C'étoit les biens qu'on réunissoit : deux familles se décidoient, après avoir examiné les convenances; mais pour les rapports de caractère, de goût et d'humeur, on s'en remettoit au hasard.

« Je ne fis pas une réflexion sur l'éternel engagement que j'allois contracter. M. de Rieux venoit toujours accompagné de son gouverneur; je ne le voyois qu'en présence de ma grand'mère; et lorsque je l'épousai, c'étoit la personne que je connoissois le moins. En sortant de l'église, ma grand'mère donna un dîner de famille : nous y fûmes placés l'un près de l'autre, M. de Rieux et moi, sans trouver un seul mot à nous dire : il partit aussitôt après pour commencer ses voyages.

« Dès le lendemain, je repris mes études habituelles; des maîtres de tous genres m'occupoient. Je fus quelques jours assez touchée du plaisir de m'entendre appeler *madame*. Je m'y accoutumai promptement; et bientôt, je ne me souvins de mon mariage que lorsque des circonstances imprévues en faisoient parler à quelqu'un; car de moi-même je n'y pensois jamais.

« Il y avoit un an que je vivois ainsi fort tranquille, quand un matin l'oncle de M. de Rieux, qui étoit son tuteur, vint chez ma grand'mère. Il témoigna le désir de la voir seule; on me renvoya : et cette manière de me traiter en enfant, sur des intérêts qui me touchoient de si près, commença à me blesser.

« Bientôt après, ma grand'mère me fit rappeler. Elle étoit seule : je lui trouvai un air grave que je ne lui avois jamais vu; ma présence n'attira même pas ses regards. J'imaginai que M. de Rieux étoit malade; et moi, qui n'avois jamais parlé de lui, j'en demandai des nouvelles. Cette question parut la surprendre; elle s'étonna que j'en fusse inquiète. C'est, lui dis-je, que j'aperçois bien qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. Mais, me répondit-elle, la maladie, la mort vous semblent-elles donc les seuls malheurs à redouter? Ah! repris-je, sans penser à toute la confiance qu'il y avoit dans ma réponse; je ne crains que les malheurs dont vous ne pouvez pas me sauver! Elle ouvrit ses bras, m'appela près d'elle, me serra contre son cœur, et je vis des larmes dans ses yeux. C'est alors que fus réellement effrayée. Ma grand'mère crut qu'il valoit mieux m'apprendre toute la vérité. M. de Rieux a perdu au jeu une somme considérable, me dit-elle, une somme immense. Son oncle, qui est très-avare, veut qu'on assemble un conseil de famille; que ce soit moi qui le demande pour sauver votre dot, et que son neveu, réduit à une pension modique, aille passer dans ses terres l'année qui doit s'écouler jusqu'à votre réunion. Cette retraite seroit sans doute raisonnable, s'il s'y résignoit de lui-même; mais s'il la regarde comme une injustice, car il se croit maître de ses biens, on risque de l'irriter, et de le jeter dans des travers encore plus graves. Je priai mon excellente grand'mère de payer la dette de M. de Rieux sur ma fortune. J'y consentirois sans balancer, me dit-elle, si vous aviez assez vu M. de Rieux pour l'aimer; mais vous déranger pour un mari fort riche, et que vous ne connoissez point, paroîtroit une exagération folle, dont le public s'étonneroit. J'obtins d'elle

cependant qu'elle ne provoqueroit aucune des mesures de rigueur que vouloit prendre la famille de M. de Rieux, et que mon nom ne lui parviendroit jamais d'une manière désagréable.

« C'étoit son intention; mais elle fut bien aise de m'en laisser le mérite. Ce déplorable événement qui m'annonçoit un si triste avenir, établit entre elle et moi une intimité dont je n'avois pas encore joui. Devenue son amie, j'osai lui demander pourquoi elle m'avoit mariée à M. de Rieux, dans un âge où son caractère, à peine formé, ne pouvoit donner aucune certitude de bonheur. Voulant excuser la précipitation qu'elle avoit mise à disposer de mon sort, elle me parla de vous pour la première fois, et m'apprit le refus de votre père.

« La conduite de M. de Rieux, comparée à vos excellentes qualités, ajoutoit aux regrets de ma grand'mère. Sans nous en douter, vous étiez devenu le sujet habituel de nos conversations. Je n'avois jamais pensé à M. de Rieux, pour en espérer mon bonheur; j'oubliai même que j'avois à craindre de lui mes peines; je ne m'occupois que de vous, ne rêvois qu'à cette félicité idéale qu'elle m'avoit imprudemment fait entrevoir.

« Le baron de Rieux poursuivit le système de rigueur qu'il avoit adopté. Son neveu s'en offensoit : ses torts en devinrent plus graves. Le croyant malheureux, je lui écrivis pour le prier de reprendre la pension qu'il m'avoit accordée par mon contrat de mariage. Je lui offris mes diamants, en l'assurant que, si ma jeunesse me jetoit jamais dans quelque embarras semblable, je le préférerois à ma famille pour m'en tirer.

« Ma grand' mère fut enchantée du sentiment qui avoit dicté ma lettre. Dès qu'il y avoit deux personnes réunies, elle ne se permettoit point de parler des égarements de M. de Rieux; mais à chacune d'elles, mais à part, mais tout bas, elle me louoit, et ne pouvoit s'empêcher de raconter ce qu'elle appeloit mes généreux

procédés. Elle ne se souvenoit plus de m'avoir souvent dit qu'il n'est permis aux femmes d'avoir raison qu'en silence, qu'avec une sorte d'égard, de réserve, et pour ainsi dire à leur insu. Sa tendresse pour moi l'aveugloit; je ne puis pas m'en plaindre.

« M. de Rieux n'accepta ni ma pension, ni mes diamants, et me remercia assez froidement. Il parloit avec beaucoup d'aigreur de son oncle, qui, en me faisant connoître, disoit-il, une erreur pardonnable à son âge, avoit sans doute diminué l'estime que je devois avoir pour lui; enfin il étoit facile de juger qu'il craignoit de me trouver le sentiment insupportable de ma supériorité.

« Dès que ma grand'mère put prévoir le sort qui m'étoit réservé, elle s'attacha à moi davantage : elle formoit mon cœur et ma raison. A seize ans j'étois déjà assez avancée pour me dire, sans trop me révolter, que personne n'étoit complétement heureux, et que je le serois peut-être moins que personne.

« Au moment où l'on attendoit le retour de M. de Rieux, il m'écrivit qu'il ne reviendroit jamais en France. Le baron de Rieux a cru, me disoit-il, ne jouir pleinement de son autorité qu'en me faisant sentir toute l'étendue de ma faute. Ses éternelles plaintes ont mis le public dans la confidence de mes torts; les éloges de madame d'Estouteville l'ont instruit également de vos bons procédés. Croyez, madame, que je ne les eusse pas laissé ignorer; mais un mari ne doit pas consentir à les apprendre du dehors, et notre réunion seroit mêlée de trop d'orages. D'ailleurs il convenoit qu'il avoit formé en Angleterre une liaison, devenue l'objet exclusif de son attachement : Vous auriez tort de penser, ajoutoit-il, que ce secret que je confie à votre générosité soit une nouvelle manière de vous offenser; soyez sûre qu'il n'échappe ni à mon humeur, ni à ma foiblesse, et qu'il est volontaire. J'envisage ma folie sans pouvoir en triompher : je me blâme plus sévèrement que vous ne ferez

peut-être; mais j'ai cru par cet aveu devoir vous rendre toute votre liberté. Si vous daignez me pardonner, m'écrire quelquefois, m'accepter pour ami, je tâcherai d'en mériter le titre par le plus constant intérêt. Nos deux familles furent indignées, révoltées; moi seule je défendis M. de Rieux. Ma grand'mère vouloit à l'instant demander la cassation de mon mariage. Notre jeunesse rendoit vraisemblable et admissible le défaut de consentement. M. de Rieux même sembloit indiquer ce moyen: je m'y opposai cependant, pour ne pas jeter son oncle dans des partis extrêmes, et avoir toujours le droit de défendre celui dont je porterois encore le nom.

« Maman, disois-je à ma grand'mère, ne nous fâchons point; ne nous faisons pas plaindre pour un malheur que nous ne sentons pas. Je suis mille fois plus tranquille, depuis que M. de Rieux a signifié son éloignement, que je ne l'étois lorsqu'on annonçoit son retour.

« Pour éviter les propos du public, nos parents convinrent qu'on cacheroit la résolution de M. de Rieux, et que ma grand'mère attendroit deux ans, avant de faire aucune démarche pour annuler notre mariage. Elle s'y détermina, dans l'espoir que peut-être, pendant ce temps, M. de Rieux reviendroit à des sentiments plus raisonnables.

« Le premier moment de sa colère passé, elle retrouva son indulgence ordinaire. Votre neveu est encore un enfant, dit-elle au baron de Rieux; ne le punissez pas en homme, respectez sa réputation. Ils sont si jeunes l'un et l'autre, qu'on ne doit toucher à leur avenir qu'en tremblant. Je la vois encore me frapper doucement sur l'épaule, et dire à nos deux familles : Cet avenir-là se composera, j'espère, d'un bien grand nombre d'années.

« Cette grande affaire, qui décidoit de mon sort, avoit à peine attiré mon attention; je repris mes occupations habituelles.

« Résolue de conserver mon indifférence, de la garantir de toute atteinte, je me moquois sans cesse de l'amour, et tenois à

mon mariage comme à l'heureux empêchement d'en contracter un autre.

« C'est à seize ans que je prétendis arranger le reste de ma vie. Je me proposois de la consacrer à soigner mon excellente grand'-mère, à faire de bonnes actions, mais à craindre tout sentiment; enfin je voulois ne pas risquer ma liberté, mon indépendance, m'amuser de tout, et ne m'attacher à rien.

« Depuis que ma grand'mère étoit instruite des torts de M. de Rieux, elle avoit l'air plus triste; elle s'exprimoit sur votre père avec moins d'amertume. Vous aviez commencé vos voyages : elle s'informoit avec soin de votre conduite dans les différents pays que vous parcouriez. Votre nom n'étoit prononcé qu'avec les plus grands éloges; elle aimoit à les entendre, et toujours ils ajoutoient à sa mélancolie.

« A votre retour, je lui vis une agitation extraordinaire. Vous parûtes dans le monde. Un de nos parents vint le soir nous parler de l'intérêt que vous aviez généralement inspiré. Il n'oublia rien : cet air de douceur, de bienveillance, qui frappe au premier abord; le tendre respect que vous portiez à votre père, il faisoit tout valoir. Que sa conversation fut fatigante pour moi! il me sembloit que c'étoit m'offenser que de vous louer.

« En s'en allant, il demanda à la maréchale la permission de lui amener votre père le lendemain. Elle y consentit avec plaisir; et aussitôt je formai la résolution de ne pas me trouver chez elle. Je fuyois votre présence. Je ne sais pourquoi il m'étoit entré dans l'esprit que votre père devoit vous avoir prévenu contre moi. Pour la première fois, l'abandon de M. de Rieux m'humilioit. Ne paroissoit-il pas justifier le refus de votre père et votre prévention? Pour la première fois aussi j'avois de l'humeur contre ma grand'mère. En consentant à vous recevoir, je pensois qu'elle manquoit à sa dignité, blessoit la mienne; enfin, j'étois mille fois plus fâchée contre vous que je ne l'avois été contre M. de Rieux.

« J'étois loin de m'avouer que mon cœur pressentoit peut-être que vous auriez pu me rendre heureuse : on disoit tant de bien de vous! Le jour où vous vîntes chez ma grand'mère, je m'en allai dès le matin voir une de mes amies à la campagne : je ne la quittai que fort tard, pour ne pas vous rencontrer à mon retour.

« En revenant, j'étois déjà fâché de ce bien que j'allois entendre dire de vous; et aujourd'hui je m'aperçois que jamais je n'ai eu l'idée qu'on pût en dire du mal.

« Je trouvai ma grand'mère à son whist, et tout le monde occupé d'une nouvelle politique assez importante. On ne parla pas de vous : mon agitation se calma peu à peu ; mais en même temps la curiosité me gagnoit. Vers la fin du souper, quelqu'un s'avisa de vous nommer. Mon oreille attentive recueilloit avec surprise les éloges qu'on vous donnoit. Vous aviez réuni le suffrage des personnes les plus difficiles, les plus sévères; tout le monde étoit enchanté de vous. Cet engouement, cet aveuglement, me paroissoient une folie dont je ne me consolois qu'en me disant : Je le verrai ! Il sera bien parfait, si je ne lui découvre pas un défaut, ou tout au moins un ridicule ; et si le malheur veut qu'il n'ait ni ridicule ni défaut, il ne manquera pas d'avoir quelques vertus bien exagérées, bien insociables. Enfin, je vous attendois avec autant d'impatience que j'avois mis d'empressement à vous fuir.

« Trois semaines se passèrent, sans que vous daignassiez seulement vous faire écrire chez ma grand'mère. C'étoit clair, vous n'étiez pas poli; j'aurois dû le deviner.

« J'allai à la fête donnée par l'ambassadeur d'Espagne; je pensois qu'il étoit impossible que vous n'y fussiez pas. Je me rappelle qu'en m'habillant, j'éprouvois presque un sentiment de gaieté qui tenoit du dépit. Ma grand'mère, frappée de la recherche et de l'élégance de ma parure, me répéta plusieurs fois que j'étois très-bien mise; et j'avois peine à ne pas lui avouer combien son approbation m'étoit agréable.

« Dès que vous parûtes, mon cœur vous devina. Je vous sus gré du respect avec lequel vous allâtes saluer ma grand'mère. Vos manières pleines d'égards, de dignité, étoient si différentes de celles des autres jeunes gens, que je ne pus m'empêcher de me dire : S'il est poli, c'est donc moi qu'il évitoit.

« On me pria de danser : vous vous approchâtes ; vous suivîtes tous mes pas : je le voyois et me troublois. Après le menuet, vous vîntes auprès de moi. Que je fus tranquille, lorsque je jugeai que votre père non-seulement ne vous avoit point parlé du projet de nous unir, mais vous avoit laissé ignorer jusqu'à mon existence ! Pour la première fois la coquetterie entra dans mon âme. Je serai si aimable, me disois-je, si aimable pour lui, qu'il me regrettera toute sa vie.

« Vous rappelez-vous que j'allai valser avec le comte de Tavanne qui est, après vous, le jeune homme le plus distingué de la cour ? Il avoit cru être amoureux de moi, et le seroit peut-être devenu, si je ne lui avois peint mon indifférence de manière à lui persuader qu'il étoit impossible de la vaincre. Sa conduite avoit été si franche, si naturelle, si exempte de prétention, qu'il m'inspira une amitié sincère. La maréchale l'ayant admis dans sa société, il avoit conservé avec moi la familiarité d'un frère ou d'un vieil ami.

« Je ne sais si l'amour le mieux guéri, le moins encouragé, est encore susceptible de jalousie ; mais il découvrit avant moi tous les mouvements de mon âme. En valsant, comme nous passions devant vous, je vous regardai un seul moment, et il me dit : *Voilà celui qui nous vengera tous.* Je me fâchai : mon humeur, au lieu de le détromper, le persuada. Si vous aviez ri de ma prédiction, me dit-il, je me serois bien gardé d'y ajouter foi ; mais.... Il s'arrêta. Cette fantaisie de M. de Tavanne me piquoit réellement. *Jamais, jamais,* lui répondis-je avec colère ; *c'est le seul homme que je doive haïr.* Ah ! s'écria-t-il en riant, n'en parlons plus ; c'est terrible ! *le seul qu'on doive haïr !* Véritablement ce

jeune homme-là est trop à plaindre. Il me ramena à ma place, et s'éloigna. S'il fût resté près de nous, je n'aurois sûrement osé vous rien dire : mais il ne me voyoit plus ; personne ne me soupçonnoit la foiblesse de désirer vous plaire. Mon amour-propre se complaisoit dans le beau projet de chercher à me faire aimer de vous, et dans la résolution de vous rendre bien malheureux.

« Nous causâmes long temps ; aucune de vos qualités ne m'échappa ; toutes m'impatientoient. Vous parlâtes de votre père avec un attachement extrême ; je crus que c'étoit pour me choquer. Enfin vous bouleversiez mon âme, et cependant je ne vous aimois pas encore.

« Vous m'occupiez tellement que je ne m'apercevois pas que le comte de Tavanne nous observoit. Il s'approcha de moi, en disant avec l'air du doute : *Jamais?* D'après ce qui venoit de se passer entre nous, ce mot, de lui à moi, signifioit : *Vous n'aimerez jamais? Moins que jamais*, repris-je véritablement indignée contre moi, contre vous, et bien plus contre M. de Tavanne, qui prétendoit ainsi, hors de propos, se mêler aux secrets de mon cœur.

« J'étois d'autant plus irritée, que je remarquai dans vos regards un extrême étonnement de l'intimité qui paroissoit exister entre M. de Tavanne et moi. Assurément mon projet étoit bien de vous persuader de mon indifférence pour vous ; mais j'aurois été désolée que vous pussiez me croire du penchant pour un autre. Vous restâtes près de moi pendant tout le bal, et j'en ressentis une joie involontaire. Depuis votre retour à Paris, c'étoit le premier moment doux et calme que j'avois éprouvé.

« Ne croyez pas qu'un amour-propre offensé ait eu le pouvoir d'exciter la préférence que vous m'inspirez. Ma grand'mère, sans penser à ma jeunesse, parloit si souvent de vous, et toujours avec tant d'éloges ! Elle m'avoit trop laissé voir que vous seul auriez pu me rendre heureuse.

« Le jour suivant, vous revîntes chez elle avec empressement. Vous l'aviez négligée avant de me connoître ; dès que vous m'eûtes

aperçue, vous ne la quittâtes plus : mon cœur vous en tint compte. Chaque jour je me disois avec une joie vive, avec la plus douce confiance : *Il m'aimera !* Insensée ! tout entière à ce désir de me faire aimer de vous, surtout de me faire regretter, je ne sentois pas que déjà vous étiez l'unique objet qui m'intéressât.

« Ma grand'mère nous examinoit. Je voyois bien qu'elle désiroit qu'un même sentiment pût nous attacher ; qu'elle n'aspiroit qu'à reprendre l'espoir de nous unir. Pour moi, sans rien prévoir, je laissois les jours et les mois s'écouler. Combien ce temps a eu de charme ! Que j'étois follement heureuse !

« Ce jour où M. de Tavanne vous inspira une si forte jalousie, pendant que vous m'accusiez, je ne songeois qu'à me défendre du sentiment secret qu'il nous croyoit l'un pour l'autre. Il me faisoit observer votre agitation, rioit de l'inquiétude visible que vous éprouviez, prétendoit que je devois le remercier de votre colère, de votre humeur ; avoit-il raison ?

« Vous fûtes au moment d'attirer sur moi tous les regards ; je le craignis, mais, oserai-je le dire ? sans avoir la force de m'en fâcher. Il falloit que l'aimable, le noble Eugène aimât passionnément, pour ne pas sentir son imprudence.

« Vous jouâtes ; en vous voyant si près de vous oublier, je fus effrayée d'avoir eu le droit de vous rendre coupable. Ah ! Eugène ! qu'un tel empire ne m'appartienne plus, et ne soit jamais accordé à aucune autre ! Cependant, combien alors votre repos me devint cher ! Seule dans un coin du salon, je ne vous regardois pas, mais vous étiez dans mon âme. Que de promesses secrètes de ne plus vous causer une peine !

« Sûre de notre mutuelle affection, je me disois souvent que mon cœur et ma main pourroient se donner, si je consentois à demander ma liberté. Les espérances attachées aux mariages heureux me troubloient. Ce rêve de l'existence entière consacrée à se plaire, à s'aimer, m'entraînoit malgré moi. Cependant, et-

frayée par le sentiment injuste de votre père, les pensées de bonheur me rendoient triste.

« J'ignore ce qui a pu diviser nos parents : c'est un secret impénétrable. Comment détruire ce qu'on ne connoît pas? Quoique ces préventions ne m'aient pas pour objet, puisqu'ils ont cessé de se voir il y a vingt ans, ne nous exposons point à ce que votre père refuse une seconde fois de consentir à notre union. Bornons-nous à une amitié comme il n'en exista jamais ; à une amitié dont je me suis fait une image enchanteresse.

« Votre père arrive demain : peut-être voudra-t-il vous éloigner de nous ! C'est cette crainte qui m'a jetée dans tous les aveux que je viens de vous faire. J'ai passé la nuit à vous écrire. D'abord, je ne comptois vous peindre qu'à demi les agitations de mon âme; mais ma sincérité m'a entraînée : n'importe, je n'effacerai rien. Vous saurez comme moi-même mes sentiments, mes pensées, mes résolutions. Promettez-moi que, malgré le retour de votre père, vous nous donnerez une heure de chaque jour. Je ne demande que des heures pour cette amitié qui remplira toute ma vie.

« ATHÉNAÏS. »

J'ai volé chez madame de Rieux ; pour la première fois j'ai osé monter dans son appartement sans y être autorisé, ni par son aveu, ni par celui de la maréchale. J'espérois qu'Athénaïs seroit bientôt libre; elle m'aimoit, je l'adorois; qui pourroit s'opposer à notre union? Elle m'a reçu avec le plus touchant embarras. Je suis depuis ce matin à me reprocher ma franchise, m'a-t-elle dit en rougissant. J'ai essayé de lui peindre le ravissement que sa lettre m'avoit fait éprouver. Son regard avoit une sérénité, une innocence qui pénétroient mon âme.

Hier le mot d'amitié m'auroit paru bien doux! aujourd'hui j'en désirois un plus tendre. Non, non, m'a-t-elle dit, une passion nous donneroit toutes ses peines, toutes ses injustices; je

n'éprouve que bienveillance et bonheur. Comme elle, je jouissois d'une félicité qui avoit quelque chose de céleste. Parlons de votre père, a-t-elle ajouté ; je crains d'autant plus ses préventions, que j'en ignore le motif. Promettez-moi que vous viendrez ici, autant que vous faisiez avant son retour. Je m'y suis engagé.— Ce n'est pas assez : dites, après moi, que vous viendrez *comme pendant son absence.— Comme pendant son absence*, ai-je répété après elle.— *Tous les jours. — Tous les jours*, ai-je repris transporté de joie. — Et moi, je m'engage à ne jamais prononcer un mot qui puisse l'affliger ; à être votre amie, votre meilleure amie. J'ai osé douter que cette amitié si tendre pût suffire à notre bonheur ; je lui ai rappelé qu'il ne tenoit qu'à elle d'être libre. Je crains que votre père ne consente pas à notre mariage.— Il a fait le malheur de ma vie ; peut-être le voudroit-il encore. N'importe, je ne serai occupée que du bonheur de la sienne. Enfin, je veux que si la mort, ou le malheur nous sépare, vous cherchiez dans votre pensée s'il est un seul moment où je n'aie pas été votre plus parfaite amie. Le sentiment que j'éprouvois étoit si vif, que je me suis écrié : Laissez-moi vous fuir, ou espérer que vous répondrez à mon affection ! — Écoutez-moi, Eugène, je m'abuse peut-être ; mais je me suis fait de notre amitié une image toute divine. Je veux vous amener à mes sentiments, au moins le tenter. Abandonnez-moi votre âme seulement un mois. Je la regardois, et ne concevois pas comment il me seroit possible de résister à ses volontés, comment il seroit possible de m'y soumettre. Elle a repris avec une inquiétude si tendre : Seulement un mois ! Aujourd'hui, si l'on vous forçoit à ne plus me voir, y consentiriez-vous sans peine ?— Oh ! non ! Mais aujourd'hui je puis encore m'éloigner, et dans un mois... Elle ne m'a pas laissé achever.— Alors il sera temps de vous dire : *Je veux qu'Athénaïs me regrette toujours ; je veux qu'Athénaïs soit malheureuse !...*—Athénaïs malheureuse ! — Oser croire en avoir le droit, n'est-ce pas la félicité suprême ? L'empêcher n'est-il pas

mon premier devoir? Je sentois bien que je risquois tout mon repos à venir. Mais j'ai pris tous les engagements qu'elle m'a dictés. Une idée nouvelle étoit suivie d'une promesse nouvelle ; elle paroissoit enchantée. Ses yeux remercioient le ciel et moi-même!...

Ah! celui qui n'a pas cru pouvoir préférer la tranquillité de son amie à son propre bonheur; celui qui ne l'a pas cru au moins un jour, n'a jamais aimé.

CHAPITRE XX

Mon père vient d'arriver. Lorsque son courrier l'a annoncé, mon cœur a battu de joie. J'en demande pardon à l'amour; mais dans ce premier instant il n'y avoit pour moi que mon père. J'ai été ouvrir la portière de sa voiture; je l'ai reçu dans mes bras; je ne pouvois parler, lui exprimer combien j'étois aise de le revoir. Dans l'excès de ma satisfaction, toutes mes inquiétudes étoient dissipées.

Il paroissoit content; et nous avons été heureux aussi longtemps que, nous livrant à nos impressions, nous n'avons pu dire une seule phrase suivie. Mais, après avoir épuisé tous les détails sur son voyage, sur sa santé, sur la mienne, sur le succès de sa négociation, que d'anxiété lorsqu'il m'a demandé ce que j'avois fait pendant son absence!—Mon père, demain nous parlerons d'objets indifférents; aujourd'hui laissez-moi ne m'occuper que de vous.— Si ce sont réellement des objets indifférents, je veux bien attendre jusqu'à demain pour connoître vos liaisons, vos goûts; mais.... Je me suis empressé de l'interrompre : Mon père, grâce pour ce seul jour! Laissez-moi dans ce moment vous revoir, vous chérir, vous regarder sans mélange de peine.—Mon fils, m'a-t-il dit tristement, ce n'est pas moi qui vous ai appris à tant espérer du lendemain! Il me semble que madame d'Es-

touteville a fait de vous un grand politique; elle s'y entendoit autrefois. — Mon père, il y a deux choses dont je vous prie d'être convaincu : c'est que jamais je n'accorderai à personne le droit de me dire un mot que vous ne puissiez entendre; et que jamais madame d'Estouteville ne s'en est permis un seul que je ne puisse vous répéter.

Il a pris mon bras, l'a fortement serré, en me disant : Rappelez-vous, mon fils, que je la connoissois avant votre naissance... Je vous la ferai connoître un jour. Effrayé de cette résolution, qu'il me présentoit comme une menace, je me suis écrié : Mon père, je pense du bien de tout le monde; ne désenchantez pas mon âme. Il m'a regardé avec un sourire de pitié. Nous sommes devenus tristes, contraints. Immédiatement après souper, il m'a dit : J'ai affaire; il est tard : je dois aller demain de bonne heure à Versailles; vous y viendrez avec moi. Il m'a salué de la main, et je me suis retiré.

CHAPITRE XXI

Ce matin mon père est parti comme il en avoit eu l'intention, et je l'ai suivi. Il est resté trois heures dans le cabinet du ministre. Je l'attendois dans le salon, me promenant seul. J'ai eu le temps de comparer une si ennuyeuse matinée avec celles qui s'écouloient si vite chez madame d'Estouteville près d'Athénaïs. Le reste du jour s'est perdu en présentations, en visites de devoir; et nous ne sommes revenus qu'au milieu de la nuit.

Quelle agitation j'éprouvois dans cette voiture auprès de mon père! Il étoit calme, silencieux. Je n'avois garde de dire un seul mot; mais quel orage au dedans de moi! C'est hier que j'ai promis à Athénaïs de ne jamais passer un jour sans la voir; et, dès le lendemain, je ne puis lui donner un seul moment! C'est la pre-

mière promesse que mon cœur ait voulu prononcer, et je suis obliger d'y manquer aussitôt!

Après avoir accompagné mon père jusqu'à son appartement, je suis ressorti pour aller chez madame de Rieux. Je me trouvois plus à mon aise en approchant de sa maison.

J'ai frappé à sa porte. Je savois bien qu'il étoit trop tard pour la voir; mais au moins le suisse diroit que j'étois venu. Effectivement, il s'est levé pour ouvrir, et a paru bien surpris de me voir à une telle heure. Son étonnement a rappelé ma raison. Je lui ai donné deux ou trois excuses, toutes invraisemblables, toutes fausses, moi, qui prétendois à l'honneur de mourir sans m'être permis un mot qui ne fût pas exactement vrai! Je lui ai dit qu'en revenant de Versailles je m'étois endormi, et que j'ignorois qu'il fût si tard. Mais monsieur est à pied, a repris cet homme. — Ma voiture est à deux pas. — Mais, monsieur, il pleut; voulez-vous que j'aille la chercher? — Non : dites seulement à madame d'Estouteville que je suis venu pour la voir. J'ai tiré la porte à moi; et, avant de m'en aller, j'ai jeté un dernier regard sur l'appartement de madame de Rieux. Je me sentois consolé; j'avois satisfait en quelque sorte à ma promesse.

Je ne suis point insensé ; je pourrois vivre un jour loin d'elle; mais ne pas chercher à la voir, lorsque je m'y suis engagé, manquer à ma parole, étoit impossible. Quelle journée elle a dû passer, m'attendant à toutes les heures! Que doit-elle espérer de l'avenir?...

La pluie tomboit avec violence; je ne la sentois pas, et ne pouvois m'arracher de cette maison, lorsque ce maudit suisse qui peut-être m'avoit vu par sa fenêtre, a rouvert la porte pour me dire spirituellement : Monsieur est encore là?... S'il est arrivé quelque chose à monsieur, je ferai éveiller madame la maréchale. — Non, mon cher. — Dans une circonstance comme celle-là, madame ne le trouvera pas mauvais.—Eh! mon

ami, il n'y a pas de circonstance; seulement demain vous écrirez mon nom pour ces dames.

Je suis revenu plus tranquille; j'avois prouvé au moins combien ma promesse m'étoit chère. Je n'ai même pas été trop fâché que ce vieux suisse eût rouvert sa porte. La première fois je n'avois parlé que de madame d'Estouteville; la seconde, je n'osois pas encore nommer madame de Rieux; mais j'ai eu la présence d'esprit de dire *pour ces dames*. Que j'étois content d'avoir trouvé cette manière de faire parvenir mon nom à toutes deux!

Ah! j'avois raison de craindre. Je suis déjà bien agité : mais ne serai-je pas trop dédommagé si je parviens à prouver à Athénaïs combien je l'aime, si je réussis à rapprocher mon père de madame d'Estouteville? Il croit avoir à s'en plaindre; j'espère qu'il se trompe. Quoi qu'il en soit, dans le premier moment je ne disputerai pas avec lui. Qu'il s'accuse, ou lui pardonne; qu'il ait été injuste, ou se persuade qu'il est trop indulgent; je consens à ne rien approfondir. Je ne lui demande que d'éloigner de pénibles souvenirs, et de me laisser le soin de leur bonheur à tous. Malgré les contrariétés que je prévois, mon cœur est satisfait. Athénaïs, mon père, vont me tourmenter un peu : j'aurai des chagrins, mais je suis trop heureux.

CHAPITRE XXII

A mon réveil, on m'a remis ce billet de la part de madame d'Estouteville :

« Quoique je m'attende à toutes les inconséquences de votre jeunesse, je ne puis m'empêcher d'être inquiète, mon cher

Eugène. On dit que vous êtes venu chez moi au milieu de la nuit. Si j'en veux croire mon suisse, vous devez vous battre. Moi, j'espère que ce n'est qu'une folie.

« Athénaïs a eu de l'humeur hier toute la journée. Ce matin, on a parlé devant elle de vos courses nocturnes; j'en ai été fâchée, car je craignois qu'elle ne fût inquiète : point du tout, elle a ri, et depuis ce moment, elle est extrêmement gaie... Eugène! Eugène! ce n'est qu'une folie, je n'en doute pas; mais encore dites-la-moi : que je vous plaigne ou vous gronde. »

Avec quel empressement j'ai couru chez madame d'Estouteville! J'étois sûr que madame de Rieux étoit contente de ma fidélité à tenir la parole que je lui avois donnée. Aussi comme elle m'a reçu! quelle satisfaction dans ses yeux! Oh! comment exprimer cette sorte d'enchantement qui suit le plaisir d'avoir fait quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire, pour ce qu'on aime! Comme elle passoit et repassoit devant moi sans besoin, seulement pour me dire tout bas : *Bon Eugène!* Mon cœur étoit enivré de joie.

Madame d'Estouteville a voulu être instruite du motif qui m'avoit amené la veille à une heure aussi étrange. J'ai osé l'embrasser pour la première fois : la mère d'Athénaïs étoit devenue la mienne. Je la serrois dans mes bras; elle s'impatientoit, renouveloit ses questions; je ne savois que lui répondre : enfin je lui ai dit que je l'ignorois. — Comment, vous l'ignorez? et qui avez-vous demandé? — Ah! personne que vous. — Personne que moi n'est pas poli! — Maman, ma bonne maman, lui disois-je en imitant le ton doux et caressant d'Athénaïs! ne grondez pas, ne parlez même pas; je suis trop heureux. — Mais je ne suis point votre maman; je ne suis point contente, et je veux vous parler. — Une autre fois, a dit madame de Rieux si tendrement, d'un air si timide! — Non, mes enfants, a reprit madame d'Estouteville, croyant que nous écouterions sa prudence. Mais

cette expression, *mes enfants*, avoit retenti jusqu'au fond de nos cœurs. Nous la répétions avec une joie insensée. Je suis tombé à ses pieds. Athénaïs l'embrassoit pour la remercier, l'embrassoit encore pour l'empêcher de gronder; et madame d'Estouteville a fini par n'avoir pas le courage de troubler notre bonheur. Au milieu de tous nos transports, je me suis rappelé l'heure du dîner de mon père, et les ai quittées aussitôt sans m'arrêter une minute. Oh! j'avois besoin aussi que mon père fût content.

Dans le courant du jour, je me suis prêté à toutes ses volontés avec empressement. Le soir il m'a proposé de faire des visites; j'y ai consenti avec plaisir : partout je portois la bienveillance, la satisfaction dont mon cœur étoit rempli. D'ailleurs j'avois un peu l'espoir de revoir madame de Rieux. Mon père ne manque à rien; et certes, dans nos devoirs de parenté, madame d'Estouteville ne pouvoit pas être oubliée. Mais mon père est aussi un homme d'ordre; et naturellement il arrange ses courses pour que ses chevaux fassent le moins de chemin possible. C'est donc à sa dernière visite qu'il a donné l'ordre d'aller chez madame d'Estouteville.

Quel battement de cœur, en arrivant près de la maison de madame de Rieux! En vérité je m'aime davantage, la vie m'est plus chère, j'ai une bien autre opinion de moi-même depuis que je suis aimé d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés chez la maréchale, Athénaïs faisoit de la musique. Après les premiers compliments d'usage, mon père l'a priée de lui permettre de l'entendre. Je me suis rappelé le jour où elle m'avoit si sèchement refusé de chanter; je me suis approché de sa harpe. Accordez-moi aujourd'hui, lui ai-je dit tout bas, de choisir l'air que vous préférez. Je le veux bien, a-t-elle répondu de manière à n'être entendue que de moi, si auparavant vous prononcez encore le mot d'amitié. — Disons *affection*, chacun de nous entendra ce qu'il voudra. — Non,

amitié rassure mon âme. — Eh bien, amitié. Aussitôt elle a fait quelques accords et a chanté :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie :
Je ne voulois qu'un simple amusement;
L'amusement devint un sentiment;
Ce sentiment, le bonheur de ma vie[1].

Moi, faire le bonheur de sa vie! Que j'étois ému! J'osois à peine respirer. Il me sembloit que je laisserois trop voir ma joie, si je ne parvenois pas à contraindre toutes mes impressions.

Madame d'Estouteville s'est aperçue du trouble qui nous agitoit; et, peut-être pour nous avertir de dissimuler, elle a dit à Athénaïs : Ce couplet est d'autant plus joli, que vous pourrez chanter alternativement *bonheur* ou *malheur de ma vie;* la mesure du vers s'y trouvera également. Ah! pour cela, a répondu madame de Rieux, c'est comme la vie elle-même; malheur ou bonheur, la mesure des jours est égale aussi.

J'ai trouvé qu'elle avoit fort bien répondu, et l'ai approuvée de mes regards. J'étois très-satisfoit. Pourquoi chercher à lui inspirer des craintes? Elle a posé sa harpe avec un peu d'humeur, s'est mise à son ouvrage, et madame d'Estouteville a eu l'air assez mécontent.

Athénaïs avoit pris de l'humeur contre sa grand'mère; je ne sais par quelle fatalité j'en ai pris aussitôt contre mon père. Il a parlé de la jeunesse, de son imprévoyance. Combien, disoit-il, les jeunes gens, en écoutant leurs parents, éviteroient de fautes et de chagrins! Il étoit évident qu'il avoit aperçu la petite fâcherie de madame de Rieux, et se plaisoit à le lui faire sentir. Que de belles choses il nous a dites sur la modération, la circonspection, la raison! Pendant qu'il parloit, je ne pouvois m'empêcher de sourire à ce vain espoir d'une sagesse préma-

[1] Vers de madame la marquise de Boufflers.

turée. Il répétoit que l'expérience des pères étoit perdue pour les enfants; et je pensois, moi, qu'elle étoit également perdue pour les pères. Aussi ai-je dit à madame d'Estouteville : Mon excellent père désire que ma barbe pousse blanche. Il m'a regardé avec assez d'indulgence, et n'a pas eu l'air de croire que j'eusse grand tort. Athénaïs, à son tour, m'a témoigné, par un petit signe, combien elle étoit satisfaite que je n'eusse rien laissé à dire à mon père.

Que nous sommes heureux! pas un sentiment qui ne soit partagé; pas un mot qui ne soit entendu; pas un coup d'œil, pas un mouvement qui nous échappe. Que nous sommes heureux!

CHAPITRE XXIII

J'ai osé dire que j'étois heureux... Ah! que ma situation est changée! Il y a déjà longtemps que je n'ai écrit. Je crains d'envisager l'incertitude de mes espérances; car si j'en conserve, c'est parce que je m'attache à tout ce qui peut m'aveugler.

Accablé de véritables chagrins, je suis encore environné de mille petites contrariétés. Mon père voudroit toujours disposer de mon temps, ou du moins en connoître l'emploi. Nous ne sommes plus ensemble comme nous étions avant son départ. Ces trois mois, où j'ai joui d'une liberté entière, m'ont peut-être trop dégagé de l'assujettissement de l'enfance, des entraves de la jeunesse.

Nous avons chacun du chemin à faire pour nous rapprocher: lui, pour se persuader que j'ai acquis le droit d'avoir une volonté, d'arranger ma vie d'après l'honneur, mais suivant mes goûts; moi, pour me rappeler qu'il y a si peu de temps que mon père régloit encore toutes mes actions. Vraisemblablement cette déférence se seroit prolongée, sans même se faire sentir, s'il ne m'eût jamais quitté; mais son absence a tout changé.

Si du moins je le retrouvois dans un lieu inconnu avec une société nouvelle, nous pourrions nous refaire une vie commune ; mais il revient et me voit avec des liaisons établies, une passion qui l'inquiète ; et cette passion s'est emparée de toute mon âme. Si j'ai l'air gai, il craint que je ne sois séduit par un bonheur qu'il n'approuve pas ; si je lui parois triste, il s'afflige, et ses yeux semblent m'accuser d'ingratitude.

Plus d'harmonie entre nous : toutefois au milieu de tant d'intérêts contraires, de sentiments opposés, je tâcherai de rester le même. Mon père n'aura jamais un seul reproche à me faire. Madame d'Estouteville trouvera en moi un ami attentif, jusqu'au jour où je pourrai être pour elle un fils respectueux ; et jusque-là ma bien-aimée Athénaïs, toujours présente à ma pensée, remplira mon cœur et partagera mes chagrins.

Mon père met tout son esprit à m'éloigner de madame d'Estouteville ; moi, j'emploie tout le mien à me rapprocher de madame de Rieux ; voilà notre constante occupation. Chez lui, à la campagne, dans ma première jeunesse, il m'accordoit beaucoup plus de liberté qu'il ne voudroit m'en laisser aujourd'hui ; cela me paroît un peu injuste : mais c'est mon père ; et ma volonté, mon serment de toutes les heures, est de le rendre heureux.

Quelquefois j'admire les motifs qu'il invente pour me retenir près de lui. Je vois trop qu'il croit avoir gagné le temps que je ne donne pas à madame de Rieux. Un jour il prend toute ma matinée pour me soumettre l'arrangement de sa fortune, lui, *trop certain* pour jamais consulter. Une autre fois, ce sont ses opinions politiques dont il m'entretient ; dans d'autres instants, ses principes qu'il me déclare. Je l'écoute avec respect, attachement, reconnoissance ; mais, à part moi, je réponds à tous ses discours : Mon père, je la verrai une heure, et vous disposerez de toutes les autres.

Cependant je commence à m'apercevoir qu'on peut vivre parmi

les indifférents avec des sentiments opposés; mais que, dans les relations intimes, chaque mot les rappelle, le silence même avertit. Mon père ne me parle plus sans projet; je le vois venir, le devine, et pourrois presque lui répondre avant qu'il m'ait rien dit. D'abord, jamais il ne manque de me faire sentir indirectement tout ce qui, dans la société, a quelque rapport à l'état de mon âme. Je ne vais plus au spectacle que je ne rencontre ses yeux, lorsqu'il y a un mot applicable à notre situation. Il parle peu; mais notre vie est remplie de *sous-entendus* trop faciles à comprendre. Enfin je suis agité, malheureux, et depuis trois semaines je ne saurois écrire. D'ailleurs pourquoi écrirois-je? Pour me plaindre de mon père? mon cœur lui rend plus de justice. Je sais qu'il ne veut que mon bonheur : il est vrai qu'il l'arrange mal; n'importe, je tâcherai de ne pas me tromper sur le sien.

Qu'aurois-je à dire sur madame de Rieux? Le plus souvent content, satisfait, enivré de joie, je suis près d'elle gai jusqu'à la folie; d'autres fois elle se fâche, m'afflige; mais son humeur, ses reproches ne portent jamais que sur le peu de temps que je passe avec elle. Aussi, lors même qu'elle me tourmente, je suis touché du sentiment qui l'aigrit.

Ne lui arrive-t-il pas quelquefois de prétendre douter de mon affection, de m'assurer qu'elle veut m'oublier? Ce qui me console, c'est qu'au milieu de nos plus grands débats, s'il arrive un tiers qui nous empêche de nous raccommoder, au moins nous trouvons bien le moyen de ne pas nous séparer sans savoir quand nous nous reverrons.

L'autre soir, au milieu d'une de mes plus grandes colères, elle m'a fait rire malgré moi. Il vint du monde : elle ne pouvoit me parler, et d'ailleurs elle ne l'auroit peut-être pas voulu; car lorsque nos regards se rencontroient, c'étoit à qui détourneroit plus tôt les yeux. Cependant, comme je m'en allois, elle se lève tout à coup, prétend que la pendule va mal, et vite, vite, se met à tourner les aiguilles jusqu'à ce qu'elles arrivent à deux heures.

Alors elle me demande : Monsieur Eugène, quelle heure est-il exactement? Je le lui dis, sans pouvoir conserver ni sérieux, ni rancune ; elle se remit à tourner ses aiguilles, et, comme nous, la pauvre pendule revint où elle en étoit. Le lendemain je fus exact à deux heures.

CHAPITRE XXIV

Est-il possible que j'aie aussi des jours d'humeur? Hier au soir j'ai été tout à fait injuste, et combien Athénaïs a été bonne !

Mon père m'ayant retenu tout le jour, je ne pus lui échapper que vers le soir. En arrivant chez madame de Rieux, il me fut facile de voir qu'elle avoit pleuré : que j'étois ému, tremblant, avant d'en savoir le motif! Je la considérois saisi d'effroi. J'ai passé ma journée à prendre pitié de moi-même, me dit-elle. Eugène, ne demander qu'une heure et ne pas l'obtenir! Je reconnus qu'elle avoit raison d'être mécontente ; je me révoltai contre l'exigence de mon père : ma colère autorisa la sienne. Elle blâmoit son injustice, regrettoit son retour. L'amertume de ses reproches me rappela à mes devoirs. J'avois secoué ma chaîne ; mais j'étois loin de vouloir la briser : je suppliai madame de Rieux de parler de lui avec plus de bonté. Inquiet sur ses sentiments, je craignois pour les miens ; et cette crainte rendoit à mon père sa puissance.

Madame de Rieux, appuyée sur une table, couvroit son visage de ses mains pour m'empêcher de voir ses larmes. Je la conjurai de me regarder, elle ne le vouloit pas : alors je tâchai de lui faire comprendre toutes les anxiétés de mon âme. Avec quelle tendresse je cherchois à revenir sur mes expressions, à les expliquer pour les adoucir! Mon amie, lui disois-je, lorsque, moi, je m'oublie jusqu'à me plaindre de mon père, je sais combien,

au fond de mon cœur, je le respecte, le chéris ; mais vous, si vous vous permettez un seul mot contre lui, j'imaginerai qu'il n'exprime qu'une partie de ce que vous sentez. Qui sait si, par degrés, vous ne m'accoutumeriez pas à vous entendre juger mon père avec légèreté? Enfin je me croirois plus coupable de vous écouter que de me plaindre, et vos pensées mêmes viendroient me troubler. Elle ne me répondit pas : résolue à ne point me regarder, elle me cachoit ses larmes, mais j'entendois sa douleur; j'en étois navré. Je parvins à détacher ses mains ; elle détournoit la tête, fermoit les yeux pour ne pas me voir. Désolé, désespéré: Ma chère Athénaïs, m'écriai-je, voulez-vous que je vous redoute, que je ne vous cherche pas dans mes peines? ou que, plus sûr de mon amie que de moi-même, je trouve en elle une conscience pour m'avertir, un cœur pour me consoler? Ah! s'écria-t-elle, j'ai eu tort. Oui, vous m'aimerez toujours, car je respecterai toujours votre père; mais à qui demanderai-je la promesse de n'être pas trop malheureuse? Ce fut moi qui je lui jurai, moi qui aimerois mieux sacrifier ma vie que de l'affliger.

Je l'ai suppliée de permettre qu'on fît des démarches pour annuler son mariage,; mais loin d'y consentir, c'est elle qui les arrête. M. de Rieux prétend accuser son oncle d'avoir forcé sa volonté : madame d'Estouteville répète sans cesse qu'alors il seroit facile de rompre cette union; madame de Rieux seule veut la conserver. Eugène, me disoit-elle, jusqu'à ce que votre père me connoisse assez pour revenir de ses préventions, laissons subsister l'ombre du lien qui m'engage. Tant qu'il croit mon sort fixé, si vos sentiments l'inquiètent, il n'en craint pas la durée. Cette situation incertaine lui voile notre amour, et nous cache peut-être une partie de sa haine. Mais s'il savoit que je puis être libre, et qu'il vous refusât son consentement, j'en mourrois de douleur. Je voulus insister ; elle me conjura d'attendre quelque temps :—J'ai bien observé votre père quand il regarde la maréchale; ses yeux ont encore l'expression de la colère. Il est tran-

quille, parce qu'il se persuade qu'il vous éloignera de nous; moi, je suis heureuse, parce que j'espère parvenir à lui inspirer plus de bienveillance. Attendons.... notre affection est inaltérable, et notre cœur assez pur pour être rempli de résignation et d'espérance. Je me soumis à ses désirs, j'acquiesçai à ce délai: la pensée que peut-être la douceur d'Athénaïs ramènera mon père put seule me le faire supporter. Cependant, je me promis de lui déclarer en toute occasion mon estime pour madame d'Estouteville, mon attachement pour madame de Rieux.

Demain, je dois le laisser seul, et aller dîner avec elles. Ce premier pas m'inquiète; mais il faut bien que mon père connoisse mes sentiments et prévoie mes résolutions.

CHAPITRE XXV.

Je passai hier la matinée avec mon père, sans oser pourtant lui parler de l'engagement que j'avois contracté : non que je ne fusse décidé à le remplir; mais parce que je craignois de le fâcher. Quand j'allai m'habiller, je n'avois encore rien dit. En descendant pour prendre congé de mon père, son valet de chambre m'apprit qu'il y avoit quelqu'un chez lui. Je le chargeai de l'avertir que je dînois dehors, et partis tout joyeux de m'être ainsi émancipé. Plusieurs fois j'avois observé que, pour ces petites sujétions de la vie, le premier jour où l'on y manque est le seul qui soit orageux.

Madame d'Estouteville me reçut à merveille; Athénaïs étoit dans une satisfaction qu'elle pouvoit à peine contenir. Quand elle est heureuse, personne ne sait aussi bien qu'elle vous faire sentir combien vous contribuez à son bonheur. Qu'elle étoit jolie! Il y avoit beaucoup de monde. Au milieu de ce grand cercle, où je gardois la réserve qui convient à mon âge, je remarquai tous

les soins qu'elle avoit pris pour ajouter au plaisir de nous voir. Rien n'avoit été oublié : mais aussi rien ne m'échappa.

Elle avoit une petite robe rose que je m'étois avisé de louer un jour où, comme de vrais enfants, nous nous sommes brouillés et raccommodés, sans savoir pourquoi. Elle avoit ôté ses gants, pour me faire voir une bague que je portois la première fois que je l'ai vue, et que depuis elle m'a demandée, uniquement parce qu'elle pensoit que j'y attachois du prix. Dans différentes occasions, je lui ai donné deux ou trois colliers, quelques chaînes, rapportés de mes voyages ; elle les avoit tous réunis à son cou. Cette bizarre parure avoit surpris madame d'Estouteville, et fait rire tout ce qui étoit présent. Madame de Rieux en rioit aussi, mais prétendoit vouloir amener une mode nouvelle.

Que de douces émotions inaperçues par ce cercle imposant ! La première fois que nos yeux se rencontrèrent, elle toucha sa robe, regarda sa bague, puis passa ses doigts à travers ses colliers. Je devinois ses pensées, et me disois : L'amour seul donne du prix à ces circonstances fugitives et légères ; il les grave à notre insu dans le souvenir ; et elles y restent inconnues, oubliées, jusqu'à l'instant où le cœur les retrouve, pour s'en faire encore des preuves d'amour.

A dîner, j'eus quelque mérite à me rappeler qu'il convenoit à ma jeunesse d'aller prendre la plus mauvaise place : et, à mon grand regret, je fus bien loin d'Athénaïs ; mais, avec un sérieux inaltérable, je lui faisois passer, comme si elle l'eût demandé, tout ce qu'elle préféroit. J'ajoutois au plaisir de la prévenir, celui de la saluer avec un profond respect, et d'en être remercié par un sourire bienveillant.

Amour ! amour ! je te remercie pour tout le bonheur dont mon cœur commence à jouir. Mes projets étoient remplis de souvenirs, mes souvenirs brillants d'espérances.

Tous les jours, après dîner, madame de Rieux se met à travailler sur un métier si grand, qu'elle est obligée de se tenir un

peu à l'écart. Avant le retour de mon père, dès que madame d'Estouteville étoit à son whist, j'approchois peu à peu de ce bienheureux métier, et m'asseyois près de madame de Rieux. Nous finissions par être si parfaitement à nous-mêmes, si isolés au milieu du monde, que ces moments avoient un charme inexprimable. Hier, j'avois repris ma place accoutumée : je jouissois du plaisir de la voir, de me dire que j'en étois aimé, que je lui consacrerois ma vie. Heureux lorsqu'elle m'écoutoit, heureux lorsqu'elle évitoit mes regards, je l'aimois de respecter les convenances, je l'adorois de les oublier pour moi.

Tout à coup les portes s'ouvrent, et on annonce mon père. Le premier objet qui dut le frapper fut madame de Rieux, entourée de lumières pour mieux voir son ouvrage, mais aussi par là mieux éclairée, et moi assis près d'elle. Nul autre ne pouvoit s'en être approché ; car il n'y avoit à côté de son métier que le fauteuil que j'occupois.

Dès que mon père parut, je fis l'étourderie d'aller au-devant de lui, comme s'il m'eût été permis de faire les honneurs de cette maison ; puis, au lieu de retourner auprès de madame de Rieux, j'allai me placer devant la cheminée. Madame d'Estouteville en parut mécontente ; Athénaïs me fit un signe de reproche.

Mon père s'assit : il étoit extrêmement sérieux. Après deux ou trois phrases insignifiantes, il dit à madame d'Estouteville qu'il comptoit partir pour ses terres à la fin de la semaine, et y passer six mois. Il ne m'en avoit pas encore parlé. Je trouvai quelque chose de cruel à m'annoncer ce départ devant du monde, sans m'avoir averti, sans que j'eusse pu y préparer Athénaïs... Ah ! si mon père s'étoit seulement donné le temps de la connoître, je suis convaincu qu'il l'auroit aimée, et lui auroit confié mon bonheur sans inquiétude.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Athénaïs comme pour moi. Sa contenance changea : trop émue, trop agitée, ne

pouvant se contraindre, elle laissa son ouvrage et quitta la chambre. Comme elle la traversoit, je m'approchai d'elle, lui ouvris la porte, et n'eus que le temps de lui dire tout bas : Si vous vouliez, nous nous verrions tous les jours. Dès qu'elle fut sortie, j'allai me cacher derrière le cercle. Là, je restai dans un accablement profond ; je ne puis exprimer ce que j'éprouvois. Six mois sans se revoir! impossible! Laisser mon père partir seul! l'abandonner dans cette terre où il m'a élevé ! lui paroître ingrat ! Il vaudroit mieux mourir.

Cependant Athénaïs étoit toujours devant mes yeux; je la voyois pâle, oppressée, traverser cette chambre en se traînant à peine. Aussi, au premier bruit, à la première personne qui vint, je m'échappai, et montai chez madame de Rieux. Ah! Eugène, me dit-elle, les torts sont toujours punis. Un vain orgueil m'a fait désirer que votre père me regrettât : j'ai voulu être aimé de vous ; et c'est moi qui aime! moi qui serai malheureuse! Avec quelle tendresse je la rassurai sur mes sentiments, mais en lui avouant que j'accompagnerois mon père! Cédez au désir de madame d'Estouteville ; faites annuler votre mariage : alors j'aurai le droit de demander à mon père de vous recevoir comme sa fille, comme ma femme; et le bonheur de vivre avec vous sera le prix de mon obéissance à le suivre dans ses terres. Elle s'y refusoit encore; mais ce n'étoit plus cette ferme résolution de la veille : la certitude d'être six mois séparés ne lui laissoit plus la force de refuser le seul moyen de nous voir. Aussi, après avoir hésité quelques instants, elle me permit d'engager la maréchale à commencer les démarches nécessaires pour lui rendre sa liberté. Cet aveu dissipa toutes mes inquiétudes; et, condamnés à prévoir quelques peines, au moins nous ne craignions plus de malheurs.

Madame d'Estouteville vint nous rejoindre. Elle me gronda d'avoir suivi sa petite-fille ; elle la réprimanda de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Je lui demandai d'approuver notre

union : elle nous écoutoit comme des enfants qui se bercent d'espérances trompeuses.

Alors je tombai aux pieds d'Athénaïs, et avec la gravité, la solennité que j'aurois mise devant les autels, je lui dis : Il m'est impossible de déterminer l'instant où mon père consentira à notre mariage ; mais j'ai le droit de vous jurer que jamais ni mon cœur, ni ma main, ni mon nom, n'appartiendront à une autre que vous, et que je suis à vous pour toujours. Sachez, dis-je à madame d'Estouteville, que lorsque j'apprendrai à mon père qu'Athénaïs a reçu ma promesse, mon serment, peut-être en sera-t-il affligé jusqu'à ce qu'il la connoisse davantage ; mais lui-même ne supporteroit pas l'idée d'un fils parjure ; il me l'a répété mille fois. Ce n'est pas assez, répondit madame d'Estouteville ; les rapports de naissance, les avantages de fortune ne suffisent pas. Il faut que ma petite-fille soit reçue par votre père, comme pouvant contribuer à son bonheur et à celui de sa maison. Je me relevai sans lui répondre ; j'osai prendre la main d'Athénaïs, et devant sa mère je lui répétois encore : *A vous pour toujours.* Elle me demanda si je la verrois le lendemain. Dans cet instant où il étoit question de toute la durée de la vie, combien mon cœur lui sut gré d'attacher la même importance au plaisir de nous voir un moment ! Je ne pouvois me séparer d'elle : Athénaïs étoit devenue la compagne de toutes mes heures, celle dont l'image se mêloit à toutes mes idées d'avenir, à toutes mes espérances de bonheur ; et seul, en la quittant, je renouvelois le serment d'un éternel amour.

CHAPITRE XXVI

En revenant chez mon père, j'éprouvois une tranquillité, une force d'âme qui m'étoit inconnue. Sûr de mon respect pour lui, je me croyois à l'abri de ses reproches ; sûr de mon affection

pour elle, je ne redoutois plus son injustice. Ils pouvoient m'affliger, sans que je leur donnasse le droit de se plaindre. Décidé à me dévouer à leur bonheur, je n'aurois pas permis à madame de Rieux de me demander un seul des instants que je devois consacrer à mon père; et assurément je n'aurois pas consenti non plus à lui sacrifier mes sentiments pour elle.

Il se promena assez longtemps dans sa chambre sans me parler; enfin il me dit : Quoique je n'aime point madame d'Estouteville, je crois devoir, en honnête homme, vous avertir qu'aujourd'hui votre humeur a compromis madame de Rieux. — Je n'ai pu me défendre d'un moment de surprise que votre bonté auroit pu m'épargner. — De mon temps les surprises, la passion même, n'étoient pas reçues comme excuses pour une indiscrétion. — Il me semble, mon père, que vous auriez pu me préparer à ce voyage. — Ce n'est pas vous que j'ai voulu y préparer; ce sont les personnes chez lesquelles je vous trouvois.

— Mon père, depuis quatre mois je vois tous les jours madame de Rieux; il n'est pas une de ses actions que je ne connoisse et n'aie approuvée, pas un de ses sentiments qui ne me promette du bonheur. Voici la lettre qu'elle m'a écrite la veille de votre arrivée; lisez-la, mais sachez que depuis, il n'est pas de jour où nous n'ayons renouvelé l'engagement de vous rendre heureux. Grand Dieu ! s'écria-t-il, madame de Rieux seroit-elle libre?... Ah! que voulez-vous dire... expliquez-moi ce mystère qui me fait trembler. — Mon père, Athénaïs n'est plus libre, et elle a promis d'être à moi. — Eh bien, moi je promets que jamais... Je pris ses mains dans les miennes. Mon père, m'écriai-je, ne promettez rien ; mon serment a précédé le vôtre, il est irrévocable. — Imprudent ! connoissez-vous les raisons invincibles qui m'éloignent de cette famille?—Vous n'avez pas voulu me les dire, lorsqu'elles pouvoient prévenir mon cœur, et l'empêcher de se donner... Malgré ces raisons, vous ne m'en avez pas moins

conduit chez madame d'Estouteville; j'y ai vu madame de Rieux, et pouvois-je la voir sans l'aimer?... Mon père, je me suis lié par tous les serments qui engagent l'honneur : j'ai promis le bonheur d'Athénaïs; mais je vous confie le mien.— Eh! que puis-je faire pour le vôtre, quand vous vous êtes engagé sans mon aveu? — Il est vrai, j'ai promis mon cœur et ma main; mais aussi j'ai juré d'attendre votre consentement.—Tant que j'existerai, je ne permettrai pas... Un cri affreux s'échappa de mon âme; il effraya mon père, et, grâce au ciel, suspendit l'arrêt qu'il alloit prononcer. —Mon père, n'attachez jamais l'époque d'un bonheur pour moi, au moment de vous perdre... Usez de votre pouvoir, abusez-en même; je n'en souhaiterai pas moins la durée de votre existence : mais vous pouvez me faire haïr la vie. Mon père paroissoit désespéré. Allez, mon fils, me dit-il; demain vous connoîtrez, vous jugerez votre père. Je voulois rester; il me fit signe de me retirer, et je le quittai plus malheureux qu'il n'étoit lui-même.

Quelle nuit j'ai passée! Ce matin, accablé de fatigue, je m'étois assoupi; un bruit de voiture m'a réveillé : j'ai sonné, et l'on m'a dit que mon père venoit de partir pour sa terre en me laissant la lettre suivante.

CHAPITRE XXVII

LETTRE DU COMTE DE ROTHELIN A SON FILS

« J'avois résolu, mon fils, de ne jamais vous parler de mes peines; mais je vois que même nos enfants interprètent défavorablement notre conduite, dès qu'elle sort des routes communes, et que le motif leur en est inconnu.

« Je veux bien aujourd'hui vous rendre compte des raisons qui

m'ont déterminé ; ensuite je vous permets d'opter entre vos nouveaux amis et moi.

« J'ai été élevé par un père qui avoit toute la sévérité des anciennes mœurs. Le respect qu'il nous inspiroit étoit tel, qu'un de ses regards suffisoit pour tout mouvoir ou tout suspendre dans sa maison. Sa volonté suprême, immuable, me paroissoit le droit naturel du chef de sa famille; la soumission de ma mère, l'état convenable d'une épouse.

« Mon père, ayant éprouvé une injustice, avoit quitté la cour encore jeune, et s'étoit retiré dans ses terres. Là, sans rien regretter, sans rien vouloir, sans daigner se défendre, il avoit acquis l'importance et l'autorité dont jouissoient autrefois les seigneurs suzerains. Juste, loyal, bienfaisant, vraiment noble, son château étoit le rendez-vous de toute la province. Appui du pauvre, conseil du riche, son estime étoit un bien nécessaire à tous.

« Il m'avoit fait entrer dans l'état militaire à seize ans ; grièvement blessé dès ma première campagne, ma santé affoiblie me força de quitter le service : je me fixai près de lui. Ses vertus, ses préceptes me donnèrent cette austérité de caractère, qui m'inspire pour la foiblesse presque autant de mépris que les autres hommes en ont pour les fautes.

« Je venois d'avoir vingt-cinq ans lorsque mon père mourut. Il me recommanda de me marier, mais de ne point épouser une femme dont je serois amoureux ; parce qu'elle me subjugueroit, au moins pendant ce temps de passion, et qu'ensuite elle ne pourroit revenir sans débats à la déférence, qui n'est que l'ordre dans le mariage.

« Il me conseilla de ne point épouser une femme riche, parce que les biens considérables que je tiendrois de lui ne me laissoient rien à désirer, et que peut-être les avantages qu'elle me devroit lui inspireroient de la reconnoissance.

« Il m'ordonna de la choisir dans ces familles dont le nom

historique réveille d'illustres souvenirs : Car, me disoit-il, si ses parents n'ont point conservé les nobles vertus de leurs ancêtres, au moins par orgueil elle entretiendra ses enfants de leurs hauts faits d'armes, de leurs sentiments généreux ; et la grandeur qui vient des belles actions élèvera leur jeune courage. Puissent-ils apprendre ainsi, dès le berceau, que les vertus ordinaires ne sont pas le but, mais le commencement de leur carrière.

« La succession de mon père me força de venir à Paris. J'allai voir madame d'Estouteville. Sa maison était alors; comme elle l'est aujourd'hui, une sorte de tribunal où tout ce qui prétendoit à quelque distinction se croyoit obligé de comparoître. Je m'aperçus trop tard que les sentiments vrais et simples n'existoient plus chez madame d'Estouteville, et que tout ce qui est convention étoit devenu pour elle une seconde nature.

« Le maréchal d'Estouteville, presque aussi ambitieux que sa femme, avoit encore plus d'orgueil. Parlant à peine, saluant à demi, tenant tout à distance, on disoit de lui que sa lunette ne regardoit les hommes que par le côté qui éloigne : ses enfants, sa femme même ne l'ont jamais approché sans crainte. Malgré cette fierté révoltante, M. d'Estouteville étoit cependant fort considéré; une réserve impénétrable le rendoit d'une société sûre. Sa taille, plus élevée que celle des hommes ordinaires, donnoit à son regard dédaigneux une sorte de naturel : il étoit comme obligé de n'apercevoir qu'au-dessous de lui.

« Le fils aîné de M. d'Estouteville devoit hériter de toute sa fortune; le second, déjà chevalier de Malte, avoit prononcé ses vœux et possédoit une riche commanderie : l'un et l'autre se trouvoient absents lorsque j'arrivai à Paris.

« Mademoiselle d'Estouteville étoit chanoinesse. Son père prétendoit la faire nommer abbesse de Remiremont; non qu'il désirât sacrifier sa fille, non qu'il n'eût pu choisir pour elle entre les partis les plus considérables; mais parce qu'il vou-

loit qu'elle eût cette place, la première de tous les chapitres nobles.

« La sœur de M. d'Estouteville avoit épousé le comte d'Estaing; elle étoit morte jeune en accouchant d'une fille : avant de mourir, elle avoit confié cet enfant à madame d'Estouteville. Des circonstances malheureuses ayant dérangé la fortune de M. d'Estaing, il s'étoit remarié pour la rétablir, avoit eu un fils; et en mourant, peu d'années après, il n'avoit pensé à mademoiselle d'Estaing que pour la recommander aux bontés du maréchal.

« Lorsque je fus présenté à madame d'Estouteville, sa fille étoit avec elle : Sophie grande, belle, avoit cet air digne et noble qui semble annoncer toutes les vertus; mais à dix-huit ans, elle avoit à peine jeté un regard sur le monde, et elle se croyoit le droit de comparer, de juger, d'avoir une opinion.

« Près d'elle étoit mademoiselle d'Estaing; je la savois sans fortune : on la disoit malheureuse chez son oncle. En la voyant, je me rappelai les conseils de mon père; je ne pouvois même les éloigner de mon esprit; ils me poursuivoient malgré moi, et tous les mouvements d'Amélie attiroient mon attention.

« Elle avoit une douceur et une grâce particulières : sa figure, extrêmement blanche, mais un peu pâle, offroit quelque chose de si pur, de si transparent, que la moindre agitation la coloroit. Elle venoit d'avoir seize ans; son air étoit sensible, mais craintif; son regard baissé, sa voix douce, presque incertaine, ses pas légers, sa démarche timide; enfin il sembloit qu'elle n'avanceroit dans la vie qu'en tremblant.

« Je ne doutois pas qu'Amélie ne fût la femme que mon père auroit préférée; mais je me demandois si elle ne m'avoit point paru trop séduisante. Sa timidité me rassura; un sentiment secret me disoit que ces yeux n'auroient jamais de colère, que cette voix ne s'élèveroit jamais jusqu'à la plainte.

« Je fus quinze jours sans retourner chez madame d'Estoute-

ville. Pendant ce temps, je cherchois tous ceux qui fréquentoient sa maison. Je parlois d'abord de Sophie : on la louoit généralement; mais on s'accordoit à lui trouver ces qualités brillantes, prononcées, qui attirent trop l'attention, jettent trop d'éclat, et ne laissent pas sentir assez le besoin d'un soutien.

« Pour Amélie, on ne louoit pas; mais on l'aimoit. Oui, mon fils, tout le monde l'aimoit. Les religieuses qui l'avoient élevée parloient de sa piété; ses parents, de sa soumission; ses jeunes compagnes, de sa douceur; le pauvre, de sa bienfaisance. Ce qui me touchoit encore, c'est qu'on ne disoit du bien d'Amélie que relativement à soi, parce qu'elle-même étoit toujours occupée des autres.

« Après avoir pris toutes les informations que je pus imaginer, et m'être convaincu que je trouverois dans Amélie l'épouse attentive, exemplaire, sans laquelle je ne pouvois être heureux, je retournai chez madame d'Estouteville, et lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il étoit connu que c'étoit par elle seule que l'on arrivoit à M. d'Estouteville.

« Une fois décidé à épouser Amélie, je ne voulois ni la laisser un jour de plus chez son oncle, ni donner à l'amour le temps de me subjuguer.

« Je ne puis rendre l'espèce de chagrin que j'aperçus dans les yeux de madame d'Estouteville, lorsque je lui demandai sa nièce en mariage. Amélie! s'écria-t-elle d'un air surpris et affligé. Mademoiselle d'Estaing, repris-je en baissant les yeux. — Mais vous avez, je crois, quatre ou cinq cent mille livres de rente?—A peu près, madame.—Je me persuadois que, pouvant choisir dans toute la France, vous auriez cherché des avantages plus considérables. J'imaginai qu'elle regrettoit ma fortune pour sa fille, et m'empressai de l'assurer, que jamais je n'épouserois une femme qui pût avoir d'autres avantages que ceux qu'elle tiendroit de moi. C'est un goût louable autant que rare, reprit-elle; cependant je crois ma délicatesse obligée à vous rappeler

qu'Amélie n'a aucune fortune.—Je le sais, madame.—Vous êtes donc bien déterminée à vous marier?—Assurément; et je ne conçois pas que madame la maréchale puisse douter d'une résolution dont je prends la liberté de lui parler. Elle me regarda d'un air étonné... puis elle reprit : Je devrois peut-être borner là mes réflexions: cependant je vais vous parler avec une franchise dont votre caractère m'assure que je ne puis jamais me repentir... M. d'Estouteville veut que ma fille soit chanoinesse, et je désire la marier : il veut qu'Amélie se fasse religieuse; l'austérité du cloître, cette séparation du monde et de sa famille, me paroissent une première mort à laquelle je ne puis consentir. C'est donc Amélie que je voudrois voir chanoinesse. Du moins elle conserveroit sa liberté, pourroit vivre chez moi; et, destinée à n'éprouver que des affections douces, peut-être se trouveroit-elle heureuse.—Mais, madame, pourquoi ne pas songer à établir en même temps mademoiselle d'Estouteville et mademoiselle d'Estaing? — Vous nous connoissez bien peu! reprit-elle avec un sourire plein d'amertume. Faire revenir M. d'Estouteville sur une de ses volontés, me paroît déjà une entreprise assez chimérique; jugez si, en même temps, j'essayerai de le faire changer de résolution sur le sort de mes deux filles; car je regarde Amélie comme ma fille. Après un assez long silence que je n'avois pas envie de rompre, elle ajouta : Sophie est l'aînée; il est juste que d'abord je m'occupe d'elle. J'ai en vue un mariage considérable, et qui lui convient sous tous les rapports. Amélie n'a que seize ans; son caractère se formera; et lorsqu'elle aura dix-huit ans, je penserai à elle. Je me sentois indigné de voir Amélie sacrifiée au désir de marier Sophie; aussi répondis-je à madame d'Estouteville : Je vous parlerai, madame, avec une égale franchise. La dernière volonté de mon père m'engage en quelque sorte à me marier cette année même. J'oserai donc vous supplier de présenter ma demande à M. le maréchal. Je n'ai pas le droit de vous refuser, me dit-elle sèche-

ment; mais souvenez-vous que j'aurois voulu éloigner l'instant où il prononcera sur la destinée de Sophie et d'Amélie. Elle s'arrêta, comme si elle eût encore espéré de me faire revenir au plan qu'elle avoit formé. Voyant que je persistois, elle ajouta : Dès aujourd'hui, je rendrai compte à M. d'Estouteville de vos intentions; demain, à pareille heure, je vous donnerai sa réponse.

« Le lendemain, je me rendis chez la maréchale. M. d'Estouteville consent à vous donner sa nièce, me dit-elle avec une froideur marquée; mais Amélie craint, comme moi, que vous ne regrettiez un jour de lui avoir fait de trop grands sacrifices; et voici une lettre qu'elle a voulu vous écrire. — Pourquoi n'a-t-elle pas daigné me parler?—Parce que M. d'Estouteville s'y est opposé. Lorsque ce mariage sera arrêté; lorsque les articles seront signés, il permettra que vous revoyez sa nièce : jusque-là, elle restera à son couvent. Elle y est allée avec ma fille, qui a désiré l'accompagner.

« L'air, le ton de madame d'Estouteville étoient bien changés. Depuis l'instant où je la priai de demander pour moi la main d'Amélie, elle ne me regarda plus qu'avec une humeur qu'il lui étoit impossible de dissimuler.

« Je croyois l'avoir blessée en ne pensant point à sa fille. Je pensai qu'elle étoit mécontente de voir Amélie mariée la première ; et je m'empressai de répéter que jamais je n'aurois épousé une femme que le monde eût pu croire un grand parti, ou que j'eusse aimée vivement. J'espère cependant, répliqua la maréchale, que vous aimez un peu Amélie, puisque vous désirez l'épouser. — Tout ce qu'on m'a dit de son caractère convient parfaitement au mien. En effet, reprit-elle avec une émotion qui me surprit, il est impossible d'avoir un caractère plus doux, plus sensible. Amélie se croyoit malheureuse sans se plaindre; elle jouira de la fortune avec modération : mais lisez sa lettre.

« Elle étoit décachetée ; la maréchale s'aperçut que je le remar-

quois.— C'est M. d'Estouteville qui a ouvert cette lettre. Sophie nous l'avoit envoyée fermée. En vérité, a-t-il dit, je crois que le mot de mariage tourne la tête aux jeunes filles. Aussi, pour toute réponse, il lui a fait demander depuis quand elle croyoit que sa cousine pût écrire à qui que ce fût sans son aveu.

« Pendant ce temps, je lisois la lettre d'Amélie. Vous trouverez peut-être M. d'Estouteville un peu rigoureux, me dit la maréchale ; mais ma fille et ma nièce sont élevées comme je l'ai été moi-même, comme on l'étoit autrefois. Mon père disoit toujours: Pour qu'un bon mariage soit heureux, c'est aux parents seuls à calculer les chances de l'avenir.

« J'appuie sur tous ces détails, mon fils : d'abord ils me sont si présents, que je crois entendre encore la voix de madame d'Estouteville ; ensuite ils vous expliqueront comment tout le bien qu'on disoit d'Amélie a dû me décider à l'épouser. D'ailleurs, je l'avouerai, la sécheresse, la dureté de ses parents augmentoit mon intérêt pour elle; leur sévérité n'étoit point le résultat d'un système réfléchi, mais l'absence de toute affection du cœur.

« Ces détails vous expliqueront aussi pourquoi je n'ai pu parler à Amélie avant mon mariage. Au surplus, cette manière de disposer de ses enfants, sans les consulter, étoit en usage parmi les personnes de notre rang ; ainsi dans tout cela rien ne devoit ni me surprendre, ni m'arrêter.

« Voici la lettre d'Amélie :

« M. d'Estouteville m'a dit, monsieur, que vous étiez disposé à unir votre sort au mien. Soumise entièrement à mon oncle, qui a rendu toute justice à vos vertus, je ne m'occupe plus de mon bonheur; mais le vôtre m'inquiète.

« Je me suis réservé le droit de vous rappeler que ma fortune est absolument nulle. Destinée au cloître, j'ai peu cultivé les talents qui font réussir dans le monde ; j'en ignore les conve-

nances, les habitudes; je n'en désirois point les avantages. Je crains même que la retraite, en me laissant plus sensible qu'une autre à toutes les peines de la vie, ne m'ait fait sentir par avance le vide de ses consolations.

« Voilà, monsieur, ce que j'ai cru devoir vous dire. Si ces aveux ne changent point vos résolutions; ils seront assez présents à mon esprit pour me rappeler toujours ce que je vous devrai.

« AMÉLIE. »

« Je demandai à madame d'Estouteville la permission de répondre à sa nièce; elle y consentit. Mais, ajouta-t-elle, je crois devoir vous engager à me remettre votre lettre: car M. d'Estouteville vous prie de ne pas aller au couvent sans lui. Ma fille est avec Amélie; il ne veut point, m'a-t-il dit, qu'elle ait l'exemple de ces conversations sentimentales, qui lui rendroient peut-être un jour la soumission difficile.

« Assurément j'étois fort loin de vouloir inspirer des idées romanesques à une jeune personne; mais je ne pus blâmer la réserve que M. d'Estouteville exigeoit.

« Apportez-moi votre réponse, me dit la maréchale; je la donnerai à ma nièce. M. d'Estouteville vous attend demain au soir pour convenir des articles. Il a décidé qu'Amélie reviendroit ici le jour de la signature du contrat, et que le lendemain on célébreroit votre mariage.

« Je l'avoue, mon fils; je regrettois de ne point voir Amélie, de ne pas interroger son cœur. Cependant, ce sentiment de résignation, d'obéissance, me paroissoit tellement l'état convenable d'une jeune personne envers sa famille, que je ne voulois rien disputer à l'autorité du maréchal.

« Le lendemain j'apportai ma réponse à madame d'Estouteville. J'avois cru devoir y détailler mes opinions, fondées sur des principes invariables. La crainte d'induire Amélie en erreur, ou de la laisser se tromper elle-même, m'avoit engagé à me mon-

trer encore plus austère que je ne comptois l'être après notre union.

« La maréchale lut ma lettre. Je veux vous donner une grande marque d'intérêt, me dit-elle. Cette lettre est très-propre à effaroucher une jeune personne. J'aime à vous croire disposé à plus d'indulgence; mais Amélie l'ignore. Pourquoi l'effrayer? Hélas ! ajouta-t-elle tristement, la vie n'est bonne que par les illusions. Si à votre âge vous n'en éprouvez plus, au moins ne renoncez pas à celles que vous pouvez faire naître.

« Madame d'Estouteville avoit raison ; cependant, l'inquiétude de laisser à Amélie une seule espérance trompeuse me tourmentoit. J'avois mis tant de soins à m'informer de son caractère, que je la croyois connoître mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même. Mais moi qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir, moi, si sévère, n'étois-je pas obligé, en honnête homme, de la prévenir sur tout ce qui pouvoit lui déplaire ?

« Pendant que j'étois livré à ces pensées, madame d'Estouteville me présenta du papier, de l'encre; et avec un air d'autorité assez aimable, elle me dit : Allons, adoucissez vos déclarations *antisociales ;* j'espère que vous m'en remercierez un jour. Je lui obéis; mais en écrivant, j'étois encore tout occupé de ces principes dont j'avois été imbu dans mon enfance. S'il m'eût été permis de parler à Amélie, je les aurois peut-être en effet adoucis. Ma seconde lettre ne valoit donc guère mieux que la première.

« Vous voyez, mon fils, que je vous dis le bien comme le mal. En m'accusant moi-même avec tant de sincérité, je crois acquérir le droit de vous persuader, lorsque j'aurai à me plaindre des autres.

« La maréchale étoit loin d'être contente. M. d'Estouteville parut : elle lui soumit ma réponse, il l'approuva ; et dès lors sa femme ne se permit plus une objection.

« Elle partoit pour le couvent; je la conduisis jusqu'à sa voi-

ture, assez tourmenté de l'impression que ma lettre produiroit sur Amélie : mais si elle en étoit satisfaite, quel triomphe pour moi, quel espoir de repos, de tranquillité pour mon avenir !

« Je m'empressai de retourner chez la maréchale. J'ai encore une lettre à vous donner, me dit-elle ; M. d'Estouteville veut que ce soit la dernière. Désormais, ajouta-t-elle en souriant, je ferai les demandes et les réponses ; car vous n'avez guère plus de raison l'un que l'autre.

« Amélie m'écrivoit : En apprenant la résolution où vous êtes de guider mon inexpérience, je deviens plus tranquille ; mes pas dirigés par vous seront plus assurés. Il me semble que je n'aurai ni à m'occuper de mon bonheur, ni à craindre pour le vôtre ; aussi puis-je promettre sans effort une déférence que rien n'altérera jamais.

« Le soir je me rendis chez M. d'Estouteville. Après avoir eu la bonté de me dire qu'il étoit flatté de me voir allié à sa famille, il m'avoua qu'il avoit consenti avec peine au mariage d'Amélie. Je n'aime point les grandes obligations entre deux époux, ajouta-t-il : je sais qu'avec un homme honnête, délicat, comme vous l'êtes, elles ont moins d'inconvénient : cependant, il eût été plus raisonnable pour mademoiselle d'Estaing de s'enfermer dans un cloître. Je l'avois résolu ; elle y étoit déterminée ; mais madame d'Estouteville ne pouvoit supporter l'idée de ces vœux éternels. Il sembloit, à l'entendre, qu'Amélie seroit la première qui, par respect pour les siens, auroit embrassé l'état religieux : enfin vous vous êtes présenté, et il n'a plus été question de couvent.

« Rappelez-vous ces paroles, mon fils, qui ne me frappèrent alors que pour trouver M. d'Estouteville un barbare capable de tout sacrifier à son orgueil.

« Le jour de la signature du contrat, Amélie revint chez le maréchal. Je la vis pour la première fois. Sa timidité étoit encore augmentée : Sophie ne la quitta pas ; attentive à suivre tous ses regards, prévenant ses moindres désirs, elle sembloit avoir de-

viné les sollicitudes d'une jeune mère qui marie sa fille. Leur mutuelle affection me répondoit de la bonté de leur cœur.

« Je ne sais quelle circonstance me fit passer dans un salon voisin; Sophie vint m'y trouver. Monsieur, me dit-elle avec une inquiétude si naïve, si facile à calmer; demain vous promettez à Dieu de rendre ma cousine heureuse!... Sûrement vous tiendrez cette promesse? Ses mains étoient jointes, comme si son propre bonheur eût dépendu de moi. Je me récriai sur l'injustice d'en douter. Ah! reprit-elle en soupirant, vous avez l'air bien sévère! Et cet air sévère, qui effrayoit Sophie, vint encore m'expliquer les craintes d'Amélie.

« Lorsqu'il fallut signer le contrat, Amélie trembloit; son nom étoit à peine lisible. Comment fus-je assez préoccupé pour que son trouble ne m'éclairât point? Je lui offris les présents d'usage : la maréchale seule parut les apprécier; Amélie les vit parce qu'on lui dit de les regarder. Mon fils! mon cher fils! quand on commence à s'aveugler, tout accroît notre illusion. Amélie, si indifférente, ne me parut que raisonnable et modérée; ce qui auroit dû m'avertir ajoutoit à mon erreur.

« Le lendemain, la famille de mademoiselle d'Estaing, celle de M. d'Estouteville, la mienne se réunirent à midi chez le maréchal; c'étoit tout ce qu'il y avoit de grand, de connu en France, qui venoit être témoin de notre union.

« On se rendit dans la chapelle de M. d'Estouteville. Amélie, qu'on disoit à sa toilette, se fit assez attendre; dès qu'elle arriva, le prêtre monta à l'autel pour célébrer notre mariage.

« Elle étoit pâle, respiroit à peine. Je la vis chanceler... Jusque-là elle s'étoit contrainte; je ne l'avois jugée que timide : dans ce moment elle me parut mourante, désespérée.

« A l'instant, comme éclairé par un trait de lumière, et avec une secrète horreur, je me demandai, pour la première fois, si M. d'Estouteville ne l'auroit pas forcée de consentir à m'épouser. Mais, mon fils! à l'autel, au milieu même de la cérémonie,

comment suspendre ce mariage? Mademoiselle d'Estaing étoit troublée, il est vrai; mais qu'avoit-elle dit, qu'avoit-elle fait, pour autoriser un pareil éclat devant toute la France, éclat qui m'auroit déshonoré, s'il ne l'avoit perdue sans retour?

« Amélie, lui dis-je tout bas, parlez à votre ami; quelle terreur vous a saisie! Elle se mit à genoux sans me répondre. Mon inquiétude étoit au comble. Amélie, dites un seul mot, ou je ne serai plus maître de moi. *Calmez-vous*, me répondit-elle avec une voix angélique; *je vais promettre à Dieu de vous consacrer ma vie*. Je voulus me récrier, tout suspendre; elle releva encore sa tête, me regarda avec une douceur si craintive!... Mon fils! quel regard! Ces yeux-là m'apparoîtront à mon dernier moment. *Prions tous deux*, me dit-elle avec un triste sourire, *prions!*... Et sa tête retomba de nouveau; et la cérémonie s'acheva, sans que je fusse rendu à moi-même.

« Ce que je souffris pendant cette journée ne sauroit s'exprimer. Agité par les sentiments les plus contraires, quelquefois j'étois prêt à conjurer Amélie de me confier le secret de son cœur; dans des instants plus calmes, je pensois qu'il valoit mieux lui laisser ignorer que j'avois douté de son affection. Tant qu'elle croiroit à mon estime, elle pourroit me voir sans embarras, revenir à moi avec confiance.

« Il me suffisoit de regarder la figure céleste d'Amélie pour être plus tranquille. Cependant une voix intérieure sembloit m'avertir qu'elle étoit subjuguée par une préférence involontaire. Mais je me flattois que sa piété douce et pure me la ramèneroit, et qu'elle finiroit par être sensible à mes soins.

« Ayant pu concentrer dans mon âme toutes mes impressions, ce premier, ce terrible jour, je redevins tout à fait maître de moi, et résolus de ne jamais laisser apercevoir les tourments qui me déchiroient.

« Cependant je n'envisageois plus monsieur et madame d'Estouteville sans une sorte d'horreur: lui, pour avoir voulu sacri-

fier Amélie, en la renfermant dans un cloître; elle, pour avoir fait mon malheur, et, en affectant les dehors d'un faux abandon, avoir contribué à m'aveugler.

« Trois jours après mon mariage, j'emmenai Amélie dans mes terres. Là, les semaines, les mois s'écouloient, sans que j'eusse un mot, un mouvement à lui reprocher.

« Cette autorité souveraine, que j'avois prétendu exercer dans ma maison, me fut trop accordée. Amélie étoit douce et soumise, mais si froide, si réservée, que je me sentois seul chez moi. Mes volontés étoient toujours suivies, mes désirs jamais devinés. Il paroissoit également impossible d'arracher une plainte à Amélie ou d'en obtenir un sourire. Enfin, comme dans ces cloîtres où l'ordre d'un jour marque l'emploi de toute la vie, si je n'avois pas changé moi-même quelque chose dans mes journées, elles auroient été toutes semblables.

« Amélie ne recevoit de lettres que de madame d'Estouteville et de Sophie. Inquiet de cette correspondance, je n'eus qu'à témoigner le désir de savoir de leurs nouvelles; aussitôt elle me présenta la lettre qu'elle venoit d'en recevoir; et depuis cet instant, elle me montroit toutes celles qui lui arrivoient.

« Je n'avois donc rien, absolument rien à dire contre Amélie. Cependant je voyois qu'elle étoit loin d'être heureuse; je ne l'étois pas non plus. Peut-être aurois-je mieux fait de mettre tous mes soins à obtenir sa confiance; mais, mon fils, comment s'oublier assez pour aller au-devant d'un aveu de préférence pour un autre, ou d'éloignement pour soi?

« Amélie devint grosse : lorsqu'elle me l'annonça, je la serrai contre mon cœur. Hélas! dans ce moment de joie pour toutes les mères, je n'osai même pas lui demander si elle m'aimoit! Sa sincérité m'effrayoit presque autant pour elle que pour moi.

« Oui, mon fils, votre père, disposé à tant de sévérité pour la femme dont il auroit été aimé, éprouvoit, malgré lui, une

tendre pitié pour la timide Amélie. Que n'aurois-je pas donné pour qu'elle se jetât dans mes bras, et d'elle-même vînt chercher près de moi indulgence et consolation?

« Amélie avançoit péniblement dans sa grossesse. J'avois placé près d'elle une jeune fille qui avoit paru lui plaire; car je ne savois comment traiter cette âme souffrante : mes soins la troubloient, mes plaintes auroient brisé son cœur.

« Tous les matins, appuyée sur cette jeune fille, elle s'acheminoit lentement vers l'église, et y restoit longtemps en prières. Tous les matins, à son insu, je la voyois revenir : ses pas la ramenoient toujours par le même sentier qu'elle avoit suivi la veille. Amélie n'évitoit ni ne préféroit rien.

« Mon fils, Dieu vous préserve de l'horrible tourment de voir près de vous quelqu'un de vraiment malheureux! Je fuyois ma maison, et passois tout mon temps avec mes vassaux; je ne songeois qu'à m'étourdir, et n'étois plus ni à moi, ni chez moi.

« Le jour de ma fête, tous mes amis se réunirent pour la célébrer. Amélie voulut me témoigner sa reconnoissance : elle fut plus animée, parla à toutes les femmes de leurs intérêts, de leurs familles. Déjà je m'applaudissois de lui avoir dissimulé mes impressions, et croyois mes espérances près de se réaliser. Mais l'effort qu'elle avoit fait pour sortir d'elle-même, pour s'occuper des autres, lui avoit été trop pénible; le soir elle se trouva fort mal. Alors je renonçai à la contraindre, et l'abandonnai à ses volontés, à ses fantaisies; me flattant que, lorsqu'elle seroit accouchée, le bonheur d'être mère la rattacheroit à la vie et à moi.

« Quelque temps après, la guerre éclata. Amélie ne put cacher son extrême agitation. Dès le matin, ce n'étoit plus par le sentier qu'elle se rendoit à l'église; c'étoit par le village. Elle s'arrêtoit auprès de chacun, regardoit tout le monde avec une sombre inquiétude. Elle ne se promenoit plus dans le parc.

Toujours sur la grande route, elle sembloit attendre, aller au-devant de quelqu'un. Souvent accablée de fatigue, elle s'appuyoit contre un arbre; mais dès qu'elle avoit repris un peu de force, elle continuoit sa marche, ne rentroit que tard, revenant à regret sur ses pas.

« Amélie touchoit au dernier mois de sa grossesse. Je craignis que cette agitation ne fût nuisible à sa santé, ne détruisît votre existence; car je vous aimois, mon fils, avant que vous fussiez au monde! Frémissant aussi que cette conduite d'Amélie ne fût mal interprétée, un matin qu'elle étoit restée plus longtemps que de coutume à l'église, j'allai l'y trouver. Elle étoit prosternée contre terre : je me mis à genoux près d'elle; je la supplia de soigner son enfant. Elle me regarda; son visage étoit baigné de larmes. Je la pris dans mes bras. Amélie, lui dis-je, pleurez avec moi, que vos larmes tombent sur mon cœur; mais que je les voie seul! Craignez qu'on ne vous croie coupable! Coupable, répondit-elle, oh! non, jamais coupable! il m'a laissé au moins le bonheur de prier pour lui! Je voulus l'emmener. Non, non, me dit-elle tout bas; il y a eu une bataille : je respire, moi!... Mais lui!... Et elle se prosterna de nouveau. J'osai rappeler à Amélie ses devoirs, ce Dieu qui pouvoit *le punir!*... Oui, mon fils, votre père, si sévère, étoit réduit, pour sauver vos jours, à faire trembler votre mère pour celui qu'elle aimoit.

« Je réussis. Amélie effrayée prit mon bras, et m'entraîna hors de l'église. Revenu avec elle dans sa chambre, je lui demandai quand avoit commencé cette passion funeste. Elle couvrit son visage de ses mains, et répondit seulement : Nous avons été élevés ensemble.... Tout à coup elle se précipita à mes pieds.— Dites-moi que vous me pardonnez! oh! dites-le moi; que Dieu lui pardonne aussi! Mon fils, je pensai à vous, et je pardonnai.... Mon fils, j'ai pu supporter la plus cruelle douleur pour vous sauver; et vous ne pouvez vaincre un sentiment qui me rendroit odieuse la fin de ma vie!

« Voulant dérober à mes gens l'état d'Amélie, je devins sa garde, son soutien, son consolateur; je voyois en elle votre mère, et cherchois à vous la conserver.

« Une nuit que j'avois passée tout entière près de son lit, vers le matin le sommeil m'ayant surpris, je fus éveillé par ses pleurs. Je m'approchai. A travers ses rideaux je la vis à genoux ; elle prioit. Mon Dieu! disoit-elle, je n'ai pas eu un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans! Pour ma jeunesse, pour tant de larmes que j'ai versées, mon Dieu, qu'il vive! accordez-moi qu'il vive! J'agitai son rideau ; elle se cacha dans son lit, et je l'entendois étouffer ses sanglots.

« Ma fierté, mes principes mêmes avoient fait place à la plus tendre compassion. Je ne pouvois me défendre d'une secrète horreur en attendant la nouvelle de cette bataille. Le moindre bruit épouvantoit votre mère; elle ne me quittoit plus : on fut donc obligé de me dire, devant elle, que quelqu'un me demandoit. Amélie se précipita avant moi vers la porte; elle aperçut Sophie, devina trop le malheur qu'elle venoit lui annoncer, et tomba sans connoissance.

« Nous la portâmes sur son lit. En revenant à elle, Amélie mit sa main sur la bouche de Sophie, comme effrayée d'entendre ce qu'elle avoit à lui dire. Elle ferma les yeux ; des larmes s'en échappoient ; elle ne respiroit, ni ne parloit... Sophie, à genoux près d'elle, s'efforçoit de la ranimer par l'excès de la douleur, lui rappeloit son jeune frère, l'aimable Alfred, lui demandoit de le pleurer avec elle. Amélie, sans ouvrir les yeux, lui répondit : *Ma vie est finie*. Je lui parlai de vous, de moi, du ciel même. Ses yeux restèrent fermés ; elle joignit les mains : *Pardon et pitié*, me dit-elle, *ma vie est finie*. Et le soir, elle mourut en vous donnant le jour. »

Mon père n'ajoutoit ni réflexions, ni prière, ni défense; ses peines m'en disoient assez. Je résolus d'aller le retrouver ; aupa-

ravant je courus chez madame de Rieux : Plus de bonheur pour nous, jamais de bonheur, lisez. Je lui remis la lettre de mon père; elle commençoit à la parcourir tout bas. Je lui demandai de la lire haut. Je voulois l'entendre encore, m'en pénétrer, me détailler tous ces malheurs qu'il avoit éprouvés.

J'étois indigné de la légèreté avec laquelle madame d'Estouteville avoit disposé du sort de ma mère. Cette longue souffrance, cette mort soudaine me jetoient dans des angoisses que je ne puis exprimer.

Madame de Rieux pleuroit en lisant, me regardoit, et pleuroit encore davantage. Je ne saurois excuser ma pauvre grand'mère, me dit-elle, mais laissez-moi l'aimer encore; il ne lui reste que moi. Qu'elle a été cruelle! Je l'ai toujours vue bonne. Mon Dieu! est-ce que l'âge rend si différent de soi-même? Adieu, ma chère Athénaïs, adieu : vous m'êtes plus chère que jamais; vous m'êtes plus chère que ma vie. Ce n'est pas vous qui êtes coupable. Ah! s'écria-t-elle, pour l'amour de ma mère qui a tant aimé Amélie ne prononcez pas *adieu pour toujours!* Je n'en avois pas eu la pensée : je n'osai pas examiner si je le devois; je ne pouvois concevoir ni un retour vers elle, ni l'obligation de m'en séparer.

Eugène, je vous l'ai dit : en mourant, ma mère m'a laissé le portrait de la vôtre; c'est le seul bien qu'elle m'ait ordonné de conserver. Depuis que je vous aime, il ne m'a pas quittée un instant; chaque jour je lui adresse mes promesses de vous rendre heureux. Je demandai à voir ce portrait de ma mère; je fondis en larmes. Elle! si bonne, si douce! qui avec tant de résignation, disoit sans se plaindre : *Pas un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans!* Je m'agitois, ne savois que répéter : Par qui ma mère a-t-elle tant souffert? Mais moi! Eugène, reprit madame de Rieux, vous l'avez dit; je ne suis pas coupable.

Je ne répondois pas, ne pouvois lui répondre; je ne pensois qu'à la cruelle légèreté de madame d'Estouteville. Mon silence effraya Athénaïs. Eugène, me dit-elle, jamais je ne me serois

séparée du portrait de votre mère;.... si vous devez cesser de m'aimer, détachez-le vous-même de mon cou, portez-le à votre père; tandis que, seule ici, j'expierai des malheurs que je n'ai pas causés.

Ses reproches me rendirent à moi-même. Moi! cesser de la chérir! Eh! que deviendrois-je? N'occupe-t-elle pas toute mon âme? Ah! que de serments nous fîmes de nous aimer toujours, cependant sans oser prévoir si jamais nous serions unis! Avec quelle tendresse je l'appelois *mon Athénaïs!* Ce nom me rassuroit, calmoit mes craintes, répondoit à toutes les pensées déchirantes qui venoient m'assaillir. Je vais trouver mon père; dites-moi que vous y consentez. Je l'avouerai, dans ce moment j'irois également si vous vous y opposiez; cependant il me sera doux que vous vouliez être bien pour lui. Je consens à tout, me répondit-elle, hors à perdre votre affection. Bonne Athénaïs!

Je regardai encore le portrait de ma mère; je l'approchai de mes lèvres avec un sentiment religieux. Il vous a été confié, ma chère Athénaïs, gardez-le; peut-être il nous protégera, nous inspirera quelque moyen d'être moins misérables. J'osai la presser contre mon cœur, et je m'échappai pour aller rejoindre mon père.

CHAPITRE XXVIII

Il étoit nuit lorsque j'arrivai chez mon père. Je le trouvai seul dans le grand salon. Pas de livres, à peine de lumière, rien autour de lui qui eût pu le distraire. Il étoit visible qu'il avoit passé le jour à réfléchir, à s'inquiéter sur sa situation et sur la mienne.

Lorsqu'il me vit, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et se détourna pour me cacher son émotion. Pourquoi me la cacher? Avec des droits éternels à ma reconnoissance, fort de ses intentions, de sa bonté, il a cru sans injustice pouvoir prétendre à

me subjuguer. Hélas! il eût mieux valu pour tous deux qu'il eût cherché à rapprocher mon cœur du sien. Ses peines m'étoient insupportables; j'étois venu pour les partager, les adoucir; et je n'osai même pas lui parler de l'objet qui nous intéressoit le plus.

Je vais vous mener à l'appartement que je vous ai fait préparer, me dit-il; car celui que vous occupiez dans votre enfance ne vous convient plus. Mon père, m'écriai-je vivement ému, vous m'attendiez donc? Il me regarda comme surpris que j'en eusse douté. Mon père m'attire par ses vertus, par cette conviction qu'il m'a donné de sa tendresse pour moi; et aussitôt il m'éloigne par sa froideur, par cette volonté immuable que rien ne peut faire fléchir. Combien nous différons!..... Tout m'émeut, m'agite; mon cœur, mon âme m'entraînent : la raison seule le conduit; le meilleur sentiment lui paroîtroit une foiblesse, s'il ne croyoit pas pouvoir toujours le maîtriser.

En passant devant un appartement qui tient au salon, il s'arrêta et me dit : C'est ici la chambre de votre mère. Comme il se trompe sur les impressions qu'il veut me donner! Il pensoit réveiller mes regrets, exciter mon ressentiment; et je ne sentis que les doutes qui le poursuivoient; je fus affligé qu'il crût devoir me rappeler ses peines, pour espérer que je les partageasse. Il ajouta avec un profond soupir : Elle y a bien souffert. Oui, lui répondis-je; mais on y meurt jeune. Il me regarda étonné, et s'en alla.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'allai au sentier qui conduit à l'église, et que ma mère suivoit chaque matin. Que de pensées douloureuses m'accabloient! La vie ne m'offroit qu'un avenir effrayant. J'enviois à l'aimable Alfred la douceur d'avoir été si parfaitement aimé; je lui enviois même ce repos de la mort qui avoit suivi cet amour si tendre dont mon cœur a besoin. Ma pauvre mère! combien elle a dû souffrir lorsqu'elle s'est vue condamnée à repousser jusqu'au souvenir d'un sentiment

si cher! Ah! madame d'Estouteville, vous n'avez pas pensé à cette situation où les larmes mêmes sont interdites et deviennent des fautes!

Ce sentier n'a rien de triste; j'y ferai planter des arbres consacrés à la mélancolie et à la mort.

J'entrai dans l'église, je demandai au curé s'il avoit connu ma mère. Il soupira; c'étoit me répondre. Il s'attendrit en me montrant sa place. Elle venoit ici tous les jours, me dit-il. Bien souvent j'ai vu des pauvres, à genoux derrière elle, attendre avec confiance qu'elle eût fini de prier. En s'en allant, elle les devinoit et leur donnoit; car jamais les pauvres n'ont été obligés de lui demander deux fois. Je voulus savoir le nom, l'état de toutes les familles dont ma mère prenoit soin. Prenoit soin? reprit-il. Non, elle ne prenoit pas soin; elle donnoit avec la même bonté à tous les infortunés qui se présentoient. Monsieur le comte encourage et paye le travail; madame la comtesse secouroit le malheur. Triste, pensive, les pauvres mêmes évitoient de la distraire; ils se bornoient à se mettre sur son passage: c'étoit assez pour eux et pour elle.

A l'heure du dîner, je revins près de mon père; loin de me ramener au souvenir de ma mère, il parut éviter d'en prononcer le nom.

Le soir il fit une grande promenade; je l'accompagnai. Le jour commençoit à tomber, quand nous revînmes au château. Cette obscurité enhardit mon courage; j'arrêtai mon père au moment où il alloit rentrer. Je lui dis d'une voix tremblante : Après cette mort affreuse, combien vous fûtes malheureux! — Oui, mon fils; mais le temps et la volonté finissent toujours par donner la force de surmonter ses passions, et même ses peines. —Mon père, qui vous soigna dans ce premier moment? Il ne me répondit point, hâta sa marche; je ne le quittai pas.—Mon père, par pitié, rassurez mon cœur; dites-moi qui resta près de vous dans ce premier moment! Il gardoit le silence. Enfin, poursuivi

par mes questions, il me dit en baissant les yeux : Sophie. Ah! je respire, m'écriai-je; Sophie se placera donc entre madame d'Estouteville et Athénaïs! Si Sophie eût vécu, peut-être serois-je moins inflexible, reprit-il ; mais madame de Rieux a été élevée par sa grand'mère ; elle l'aime ; elle est accoutumée à la respecter, à recevoir d'elle toutes ses impressions. Elle a dû en contracter la légèreté cruelle, l'égoïsme froidement barbare. Je vous empêcherai, mon fils, d'être aussi malheureux que l'a été votre père. Jamais Athénaïs ne sera ma fille. Il s'éloigna avec précipitation ; je n'eus pas le courage de le suivre.

Le voilà donc prononcé, cet arrêt que je voulois empêcher! Serai-je condamné à être un fils ingrat ou un ami perfide, parjure? Et quand je voudrois choisir, le pourrois-je? Mon père, c'est mon devoir ; Athénaïs, c'est ma vie.

J'errois dans ses jardins, sans savoir où j'étois. Après avoir envisagé l'horreur de ma situation, je m'en représentois une nouvelle, pour en épuiser également tous les côtés douloureux. Il étoit onze heures lorsque je m'entendis appeler; mon père étoit à table. J'ai craint, me dit-il, que vous ne fussiez souffrant; car c'est la première fois que vous me faites attendre. Il mangea peu, me regardoit souvent, et détournoit promptement les yeux. Il sembloit qu'avec la volonté de m'affliger, il n'osât point en considérer l'effet. Les jours suivants, même silence, même chagrin.

J'écrivis à Athénaïs pour lui peindre ma douleur, mon affection plus vive encore. Que de serments de lui appartenir un jour! Avec quelle anxiété je lui répétois que nous étions éloignés, sans être séparés! Cependant, je me crus obligé de lui apprendre cette terrible résolution, et je frémissois en écrivant : *Jamais Athénaïs ne sera ma fille!*

On me remit la réponse de madame de Rieux devant mon père. J'étois si ému, que je m'assis pour la lire, et puis je sortis de la chambre pour la relire encore. Ma douce amie tremblait à

l'idée de m'inquiéter, comme à l'aspect d'un malheur. Je prévoyois depuis longtemps la décision de votre père, m'écrivoit-elle; je vous conjure de ne vous préparer aucun remords : qu'il voie toujours en vous un fils tendre et respectueux. Elle m'avouoit qu'elle n'avoit pas eu la force de parler de ma mère à madame d'Estouteville; mais qu'involontairement elle ne se sentoit plus la même pour elle.

Voilà donc encore un intérieur troublé! Avant de me connoître elles étoient heureuses.

CHAPITRE XXIX

Que la vie m'est importune! et cependant il n'y a personne, pas même moi, que je puisse entièrement blâmer; personne que je voulusse haïr, ou dont j'aie un droit certain de me plaindre.

Avec des sentiments que je crois purs et bons, je suis malheureux. J'estime mon père comme la vertu, la morale elle-même, et il me rend malheureux. Madame d'Estouteville, qui me paroissoit si aimable, si indulgente; madame d'Estouteville, par ses qualités, et, oserois-je le prononcer, par ses torts, me rend aussi malheureux. Athénaïs, que j'aime si chèrement, je désirerois presque, quand elle s'afflige, n'en être plus aimé... Si je pouvois le craindre, je voudrois mourir... Mourir d'amour! combien les âmes froides riroient de cette expression!

Hier, mon père parloit de places, de fortune, de distinctions; je l'écoutois, confondu qu'il pût y attacher du prix. Apparemment que mon ambition, plus jeune que moi-même, est si cachée dans mon âme, que je n'en devine pas encore les jouissances.

J'aime, et mon cœur ne connoît que le besoin, que le bonheur d'être aimé d'Athénaïs. Heureux par elle, sûrement alors

je deviendrois sensible aux succès, à la gloire; il me faut un regard d'Athénaïs pour ranimer en moi toutes les passions nobles et généreuses.

Les jours se succèdent, sans que mon père puisse me reprocher la moindre négligence dans mes devoirs envers lui, ni qu'il ait à espérer un moment de distraction dans mes sentiments pour elle.

Je vois trop que ma douleur le tourmente. Aussi, loin de m'en servir comme d'un misérable artifice pour le toucher, j'évite de lui montrer ma peine; mais je dédaigne également de lui dissimuler mon amour.

On porte chez mon père toutes les lettres qu'on envoie à la poste. C'est un usage établi de tout temps dans sa maison. Il les met lui-même dans une boîte qu'il ferme soigneusement, pour qu'en allant jusqu'à la ville voisine on n'en égare aucune. Chaque jour je lui remets une lettre pour madame de Rieux; chaque jour aussi m'apporte une réponse. La seule différence, c'est qu'au lieu de me donner cette lettre, il la pose sur une table. Sans doute il croiroit autoriser notre affection si l'écriture d'Athénaïs passoit de ses mains dans les miennes.

Comme, à chaque preuve de cet injuste éloignement, mon cœur se rattache à elle, et voudroit pouvoir la chérir davantage! Cependant, que je souffre! Souvent je vais loin de mon père, pour me le représenter comme dans les premiers jours de ma jeunesse, lorsque, ignorant les passions, je croyois, sinon à son indulgence, du moins à son désir de me rendre heureux. Quelquefois j'aurois besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui, pour me raccoutumer à le défendre. Mais Athénaïs respecte mes devoirs; elle m'aime, et jamais ne m'écrit un mot que mon cœur voulût effacer.

CHAPITRE XXX

Aujourd'hui la boîte est revenue ; non-seulement elle m'a rapporté une lettre d'Athénaïs, mais une aussi de madame d'Estouteville. Mon père a frémi, en reconnoissant l'écriture de la maréchale ; pour moi, j'ai été persuadé que, dès qu'elle consentoit à m'écrire, elle pouvoit s'excuser. D'ailleurs, elle m'a toujours montré tant d'égards pour lui, que, parfaitement sûr des sentiments de mes deux amies, je lui ai dit : Permettez que je vous remette la lettre de madame d'Estouteville sans l'ouvrir ; c'est par vous surtout que je désire qu'elle soit lue. Non, m'a-t-il répondu, éloignez même son écriture de mes yeux ; cette femme a fait tout le tourment de ma vie. — Mon père, ayez cette bonté, cette seule complaisance, lisez la lettre de madame d'Estouteville. — Vous êtes donc bien sûr de ce qu'elle contient ? a-t-il repris avec amertume. Et ce moyen, que je croyois infaillible, puisque je lui donnois une lettre que je ne connoissois pas encore ; ce moyen, qui me sembloit fait pour dissiper sa défiance, l'a augmentée : il a cru que c'étoit un projet imaginé par elle, pour le convaincre malgré lui. Il accuse cette malheureuse femme de tout ce qui peut lui déplaire ; et ce qu'il eût approuvé jadis, aujourd'hui ne lui paroît qu'une intrigue pour le ramener. S'il m'accorde encore des intentions pures, il ne me suppose plus une action simple. Hélas ! il est à plaindre, et presque autant que moi.

Je le répète, si je pouvois cesser, pour un moment, de l'aimer, secouer le joug, disposer de mon sort, ma situation seroit moins cruelle : mais les bontés de mon père me sont toujours présentes, et commandent à ma passion ; ses peines sont toujours là pour affoiblir son injustice. Non, non, quatre mois d'amour n'effaceront point vingt années de respect, d'attachement et de soins.

Mon père s'étant retiré, j'ouvris la lettre de madame d'Estouteville.

CHAPITRE XXXI

LETTRE DE MADAME D'ESTOUTEVILLE

« Me voilà donc obligée de comparoître à ce tribunal de deux têtes de vingt ans, de deux cœurs aux premiers jours de leur passion! Quand, à mon âge, je me vois prête à me soumettre à ce jugement, je me crois insensée, et trouve que la seconde enfance est encore plus déraisonnable que la première. N'importe, j'ai aussi ma passion qui me domine. Mon Athénaïs souffre, et son chagrin m'empêche d'examiner ses torts.

« Cependant, combien elle est coupable envers moi! Elle se renferme pour pleurer seule, m'abandonne tout le jour ; et le soir, j'aperçois trop la violence qu'elle se fait pour venir m'accorder quelques instants. J'aurois droit de me plaindre, mais ne puis que m'affliger. Qu'il faut qu'Athénaïs soit malheureuse, pour être si différente d'elle-même!

« Aussitôt après mon mariage, je m'étois si tendrement attachée à la sœur de M. d'Estouteville, que nous étions devenues inséparables. A sa mort, je me chargeai de sa fille, et l'ai toujours regardée comme la mienne.

« M. d'Estouteville n'aimoit que son fils aîné ; lui seul, dès l'âge le plus tendre, étoit admis près de nous dans le salon. Alfred, Sophie, Amélie restoient dans leur appartement, et ne venoient dans le mien que lorsque leur père étoit absent.

« Il s'établit entre eux une espèce de famille à part. Si Alfred, Amélie eussent été seuls, leur extrême affection auroit éveillé ma prudence : mais Sophie étoit avec eux ; Sophie les chérissoit

autant qu'ils s'aimoient ; et sa présence jetoit une couleur égale et fraternelle sur leur liaison.

« La préférence, si marquée, de M. d'Estouteville pour son fils aîné blessoit mon cœur. Hélas ! croyant seulement dédommager mon second fils, je me laissois aller à la même injustice, et ne pensois qu'à mon Alfred. Il venoit d'avoir dix-neuf ans, lorsque son père me déclara qu'il devoit prononcer ses vœux. Son entrée dans l'ordre de Malte étoit une chose convenue, décidée depuis sa naissance ; il en portoit même la croix dès le berceau : aussi, quelle fut ma surprise, lorsqu'il me demanda du temps pour se résigner au sacrifice de sa liberté !

« Je ne savois comment faire part de cette réponse à M. d'Estouteville, l'homme le plus despote qui ait jamais existé. Peut-être devrois-je aujourd'hui, comme alors, couvrir d'un voile ses défauts ; mais il s'agit du bonheur d'Athénaïs, et je ne puis me taire.

« Dans le monde on me croyoit maîtresse absolue de mes enfants. Je paroissois tout diriger dans ma maison, parce que M. d'Estouteville dédaignoit de transmettre ses ordres à un autre qu'à moi ; au fait, je ne prononçois sur rien, ne disposois de rien, et chaque matin, en trois mots, il me signifioit ses volontés.

« Je l'avois épousé fort jeune ; je lui étois entièrement soumise, et je savois trop combien il étoit inutile de chercher à l'attendrir. Ce fut donc Alfred que j'essayai de ramener ; il me répondoit avec calme, mais différoit toujours le moment de s'engager. Cette opposition si constante dans le caractère le plus doux, le plus sensible, ne pouvoit qu'être l'effet d'une passion ; et j'avois presque deviné son secret, lorsqu'il me l'avoua.

« Alfred, Sophie, à genoux devant moi, me firent promettre que je tenterois de fléchir M. d'Estouteville. Dieu m'est témoin si je les aimois, et si je n'aurois pas donné ma vie pour le bonheur d'Alfred !

« Aux premiers mots que je hasardai, M. d'Estouteville ne parla

que d'éloignement, de séparation, de la nécessité d'arracher mes enfants à ma foiblesse. Une commanderie, disoit-il, que ses pères avoient fondée lors de la création de l'ordre, étoit vacante, et, par le mariage d'Alfred, seroit perdue pour sa maison. D'ailleurs il ne pouvoit supporter l'idée de partager sa fortune entre ses deux fils.

« M. d'Estouteville ordonna qu'Amélie partiroit le lendemain pour l'abbaye de Chelles et s'y feroit religieuse, ou du moins n'en sortiroit pas, même pour une heure, tant qu'il existeroit.

« Ce fut lui qui voulut conduire sa nièce au couvent. Alfred resta près de moi. Sophie, qui avoit un peu de la fermeté de son père, l'encourageoit à une respectueuse résistance. M. d'Estouteville s'en aperçut, et la mit dans un monastère éloigné de celui où étoit Amélie.

« Désolée de la dispersion de ma famille, je voulus, en dissimulant mon chagrin, dérober à la connoissance du monde ce genre de peine qu'il étoit si nécessaire de cacher. Ma maison resta ouverte et brillante comme de coutume. J'abandonnois mes jours, ma vie à des indifférents. On me croyoit heureuse; peut-être envioit-on ma destinée, tandis que mon cœur étoit rempli d'inquiétude et d'affliction. Mes enfants souffroient! mais ce n'est pas moi qui les faisois souffrir.

« Dès qu'Alfred, mon aimable Alfred, me savoit seule, il venoit me confier sa douleur. Trouvant dans sa mère la plus tendre amie, il lui suffisoit d'être près de moi pour devenir plus tranquille. Et quelle étoit mon occupation? D'adoucir aux yeux d'Alfred la sévérité de son père; d'excuser auprès de M. d'Estouteville la conduite d'Alfred. Lorsqu'ils ne s'entendoient que par moi, ils se croyoient toujours au moment d'être contents l'un de l'autre; s'ils se parloient, les emportements de M. d'Estouteville désespéroient mon pauvre Alfred. Que j'étois malheureuse!

« Je suis bien vieille, et ne conçois pas qu'en disant : *J'étois*

malheureuse! on ne ramène pas vers soi l'esprit le plus prévenu.

« Mon Alfred ne jouit pas longtemps de la consolation d'être près de moi. Son père craignoit que, trop indulgente et trop tendre, je ne fusse disposée à le soutenir dans sa désobéissance; il lui fit donner l'ordre de rejoindre son régiment.

« Quelques jours avant son départ, M. d'Estouteville me dit devant lui : Amélie a regagné mon estime ; elle m'a écrit ce matin qu'elle consentoit à se faire religieuse, plutôt que de porter le trouble dans ma famille. Il nous quitta sans attendre de réponse. Dès qu'il fut sorti, Alfred se jeta à mes pieds. Voilà ce que je redoutois! s'écria-t-il. Ma mère, mon excellente mère, sauvez Amélie d'elle-même. Elle est douce, craintive : mon père lui aura persuadé qu'elle feroit notre malheur à tous; et elle se sacrifie pour moi! Ses angoisses, son désespoir ne connoissoient plus de bornes. Le lendemain matin, il vint trouver son père, et lui déclara devant moi qu'il s'engageoit à partir le jour même pour Malte, si on lui promettoit de rappeler Sophie et Amélie; et qu'il y prononceroit ses vœux, s'il étoit assuré qu'Amélie n'en fît jamais.

« M. d'Estouteville fut indigné que son fils osât lui prescrire des conditions; cependant il me permit de lui faire espérer qu'elles seroient acceptées, mais seulement lorsqu'il auroit obéi.

« Mon pauvre enfant plus tranquille partit, et entra dans l'ordre. Amélie revint chez moi. Elle n'avoit pas seize ans; Alfred en avoit dix-neuf : je me persuadois que cet amour d'enfance se dissiperoit avec les distractions de la jeunesse.

« Qui ne l'auroit pensé comme moi! Amélie pieuse, résignée, ne témoignoit que le désir de surmonter le sentiment qui avoit surpris son âme. Alfred m'écrivoit sans cesse pour me recommander le bonheur d'Amélie; il sembloit avoir renoncé au sien, et ne me parloit plus de son amour.

« Cependant, quoique soumis, mon Alfred ne pouvoit obtenir la permission de quitter Malte. Plusieurs fois j'avois sollicité son retour; M. d'Estouteville m'avoit toujours refusée. Enfin il me signifia que, tant que mademoiselle d'Estaing ne seroit pas mariée ou religieuse, il ne permettroit point à son fils de venir près d'elle, entretenir une passion que l'honneur ne lui permettroit pas d'encourager.

« Alfred avoit prononcé ses vœux, pour sauver Amélie de l'horreur du cloître; Amélie promit de se marier, pour rendre Alfred à sa famille.

« Le comte de Rothelin se présenta; il me pria d'obtenir l'agrément de M. d'Estouteville. C'étoit un parti trop brillant pour ne pas flatter son orgueil; il consentit donc avec joie à cet établissement.

« Chacune des lettres d'Alfred me conjuroit de marier Amélie, d'assurer son indépendance et sa liberté; chaque jour elle me voyoit malheureuse, et pleurant l'absence d'Alfred. Séduite par l'espoir de rendre un fils à sa mère, elle promit à son oncle, sans me consulter, d'épouser le comte de Rothelin.

« Dès que M. d'Estouteville eut obtenu ce consentement, il craignit que la sincère Amélie n'avouât à votre père les sentiments qu'Alfred lui avoit inspirés. Quoique M. d'Estouteville les traitât de folie, il ne se dissimuloit pas qu'un tel aveu pourroit rendre cette union malheureuse. Ce fut lui qui exigea que jamais sa nièce ne vît le comte seul avant son mariage. Votre père approuva cette mesure, parce que, n'étant point contraire à nos mœurs, elle entroit dans la sévérité de ses principes.

« Lorsque votre père me demanda la main d'Amélie, je ne doutai pas que M. d'Estouteville ne fût séduit par la proposition d'un mariage si convenable. Mais, pour laisser à ma pauvre Amélie le temps de rassurer son cœur, je confiai à M. de Rothelin le désir que j'avois de ne pas l'établir avant deux ans. Hélas! il n'aperçut dans cette résolution que le regret d'une mère qui

vouloit qu'on préférât sa fille. Enfin, cette destinée qui semble favoriser les événements dont il ne doit résulter que des suites funestes, cette destinée entraînoit votre père.

« Que ses reproches sont injustes! Assurément il n'étoit pas homme à demander des conseils, et une réflexion même lui auroit inspiré de la défiance.

« Aussitôt que M. d'Estouteville eut promis la main d'Amélie, il ne songea qu'à presser ce mariage. J'osai m'y opposer encore: il ne m'accorda qu'un jour, ou pour la reconduire au couvent, ou pour consentir à la marier. Effrayée de la voir à seize ans prête à consumer sa jeunesse dans un amour sans espoir, je me persuadai que, par la suite, ce sentiment du devoir qui satisfait et console, les bontés de M. de Rothelin, son noble caractère, enfin les distractions du monde, effaceroient ces premières impressions.

« Cependant, plus tremblante qu'elle-même, je l'accompagnai jusqu'à l'autel; mais Amélie pria, et j'espérai.

« Je ne me fais qu'un reproche; c'est de n'avoir pas lutté plus fortement contre la volonté de M. d'Estouteville. Toutefois, aujourd'hui même je suis encore persuadée que, loin de le convaincre, je n'aurois fait que l'irriter.

« Votre père emmena sa femme : Alfred revint; son cœur étoit rempli de souffrance et d'amour. Nous passâmes six mois ensemble; M. d'Estouteville menant toujours son fils aîné avec lui; moi, restant avec mon cher Alfred.

« La guerre se déclara. Mon fils, mon Alfred fut mortellement blessé; je ne puis encore tracer ce mot sans frémir! Je l'adorois, n'existois que pour lui, et mon Alfred n'étoit plus! Mourante moi-même, je ne m'occupai que d'Amélie. Mon cœur vouloit se persuader que mon fils me verroit encore veiller sur celle qu'il avoit aimée. Je lui envoyai ma fille. Sophie près de moi, Sophie absente, ma douleur, mes regrets, étoient les mêmes : rien n'auroit pu les adoucir.

« En apprenant la fin de votre mère, je la pleurai comme si j'eusse perdu Alfred une seconde fois. A son retour, Sophie m'avoua qu'après la mort d'Amélie, votre père désespéré m'avoit accusée de son malheur. Ma fille ne pouvoit me justifier sans accuser son père; entre deux devoirs également sacrés, le silence seul est permis.

« Cependant, à genoux près de votre petit berceau, couvrant votre visage de larmes, apaisant vos premiers cris, elle dit à votre père : Je vous conjure, au nom d'Amélie, de m'avertir si jamais cet enfant est malade, et a besoin d'une mère. Je demande à Dieu que cet enfant respecte son père, comme dans ce moment je respecte le mien... Si Amélie vivoit, je prierois pour qu'il aimât sa mère comme j'aime la mienne. Elle s'en alla; et, dans la suite, ce respect qui empêchoit Sophie de blâmer son père, vint encore augmenter les préventions du vôtre contre moi.

« Depuis lors, M. de Rothelin, pour me fuir, s'éloigna de toute société. Nous cessâmes de nous voir, mais sans nous permettre un mot qui pût attirer l'attention du public. Cette réserve m'étoit prescrite plus sévèrement encore qu'à lui-même... Je le savois tourmenté par un sentiment de haine, et je ne pouvois me défendre. Il y a néanmoins tant de confiance dans une âme délicate, que j'étois encore plus surprise qu'affligée de son injustice. Sûre que ma conduite étoit exempte de blâme, avec quelle certitude je me fiois à l'avenir pour être mieux connue! Souvent il m'arrivoit de plaindre votre père, et de me dire : Il se reprochera de m'avoir mal jugée!

« La campagne suivante mon fils aîné nous fut enlevé. Je sentis alors combien je l'aimois! Les espérances de M. d'Estouteville étoient anéanties. Je ne me permis pas de lui dire que nous avions contribué à notre malheur; j'avois trop su qu'Alfred s'étoit exposé en homme qui veut mourir.

« M. d'Estouteville maria Sophie à un de ses proches parents. Elle ne cessoit de pleurer la mort des deux amis de son enfance.

Peu d'années après je la vis dépérir, s'éteindre, et finir; mes soins ne purent la sauver. Elle me confia sa fille, mon Athénaïs, qui ne me consola point de la perte de mes enfants, mais du moins me promit une destinée nouvelle à rendre heureuse.

« Vous savez que mon premier désir fut de vous la donner; car je me persuadois que le temps calmeroit la haine de votre père, et qu'il finiroit enfin par se demander, si moi, qui n'avois jamais affligé personne au monde, j'aurois pu navrer de douleur mon Alfred, celle qu'il aimoit, et que j'avois élevée comme ma fille? J'ai attendu longtemps; j'espère toujours.

« Constamment occupée d'Alfred, d'Amélie, je cultivois avec soin dans Athénaïs les qualités qui les avoient rendus si aimables. Je vous la destinois, en me disant : Le fils d'Amélie sera heureux par elle ; sa voix, encore inconnue, mais déjà chérie, m'appellera sa mère.

« Votre père, ignorant les motifs qui m'ont entraînée, m'accuse d'avoir disposé trop légèrement du sort d'Amélie : il ne me voit qu'avec les torts qu'il me suppose, et ne daigne pas se rappeler combien j'ai été malheureuse.

« Eugène, dites-lui que vous avez risqué d'affoiblir dans l'âme d'Athénaïs sa reconnoissance, son attachement pour moi ; d'Athénaïs qui reste seule à mon affection et à mes regrets. Dites à votre père que vous m'avez enlevé mon dernier bonheur; que vous avez peut-être laissé ma vieillesse solitaire; que vous m'avez peut-être ôté les consolations que j'attendois de mon dernier enfant ; dites-le-lui, et il ne voudra plus me haïr, ne sera-t-il pas assez vengé? »

La lettre de madame d'Estouteville me fit éprouver une satisfaction, un sentiment de confiance que la sévérité de mon père ne pouvoit plus détruire. Je la renfermai sous enveloppe, et l'adressai à mon père, avec ces seuls mots : Je ne vous prie pas de

la lire actuellement ; mais gardez-la pour le jour où votre cœur vous demandera de rendre justice à votre fils.

CHAPITRE XXXII

Les jours suivants, mon père, morne, abattu, oublioit même de me parler. A l'embarras qu'il éprouvoit, je me persuadai qu'il avoit lu la lettre de madame d'Estouteville. Ce n'étoit plus l'homme qui croyoit avoir raison sur le passé, mais bien celui qui pensoit encore ne pas se tromper sur l'avenir.

Dans une perpétuelle contrainte l'un vis-à-vis de l'autre, il me devint impossible de rester près de lui. Je passai les jours entiers à la chasse. Un exercice violent, une fatigue excessive, me procuroient seuls un peu de sommeil. Je l'attendois comme le seul bien qui pût suspendre un peu mes peines.

Un soir que j'étois rentré plus tard que de coutume, au moment où mon père alloit souper, il s'arrêta devant moi, me regarda, et me dit : Vous ne pouvez donc surmonter une passion qui feroit mon malheur? — La surmonter? jamais. La sacrifier? toujours. — Ne craignez-vous pas, mon fils, que cet exercice immodéré ne nuise à votre santé? — Mon père, je ne le crains pas. Il baissa les yeux, et ne me parla plus de la soirée.

Le lendemain, à l'heure ordinaire, on apporta les lettres ; et, suivant son usage, il posa sur la table celle de madame de Rieux. Je la pris ; je sortis pour la lire. Ainsi que moi, n'osant entrevoir aucune espérance, et dégoûtée de l'avenir, elle m'écrivoit : Je vis seule ; ma plus douce pensée est d'offrir à votre mère souffrance pour souffrance, malheur pour malheur, années pour années, car je n'ai aussi que dix-sept ans, et comme elle je voudrois mourir!

Ah ! j'avois la force nécessaire pour supporter mes peines ; mais celles d'Athénaïs me laissoient sans courage.

Mon père ne me voyoit plus qu'aux heures des repas; encore étoient-ce les dehors de convenance qui le ramenoient. Tout le jour, au milieu des bois, je luttois dans ces combats intérieurs qui usent et l'esprit et la vie.

Une après-dînée qu'il faisoit un temps affreux, mon père s'approcha de moi avec timidité. Lui, réduit à me craindre! et je me plaignois! Mon fils, me dit-il, vous n'êtes pas bien; ne sortez pas aujourd'hui, votre père vous en prie. Il s'en alla sans attendre ma réponse; et je restai comme attaché dans cette chambre : il m'auroit été impossible de sortir.

Accablé d'idées sombres, je sentois sans regret mes forces s'éteindre, ma jeunesse se flétrir. Près de ma fin, me disois-je, il permettra que la main d'Athénaïs presse la mienne.

Foible, fatigué, je m'étois jeté sur un canapé, et m'y étois endormi. En m'éveillant je vis mon père assis près de moi. Des larmes couloient de ses yeux : j'y aperçus une tendre pitié, et je me relevai!... Je pris sa main; il me l'abandonna, et sans me regarder, et bien bas, comme s'il eût craint de s'entendre lui-même : Mon fils, me dit-il, j'ai lu la lettre de madame d'Estouteville. Cependant je ne l'absous qu'en partie, et ne puis consentir, encore moins contribuer, au mariage que vous désirez. Partez pour Paris; arrangez votre bonheur comme vous l'entendrez : envoyez-moi les papiers où mon nom sera nécessaire; je les signerai sans les lire; et il trembla, en ajoutant : La femme que vous m'amènerez sera ma fille. Je me précipitai à ses pieds. Laissez-moi à ma douleur, lui dis-je, ou consentez sans réserve. Peut-être qu'Athénaïs accepteroit aujourd'hui la condition que vous imposez; mais le temps viendra où elle la trouvera offensante, et me reprochera ma foiblesse et la sienne. Mon père, je vous en conjure, prenez pitié de mon avenir. Il essaya doucement de m'éloigner; je l'entourai de mes bras. Mon père, voulez-vous que j'aille à l'autel sans être béni par vous?... que mes enfants l'apprennent un jour?.... et autoriserez-vous d'avance

leur manque d'attachement, de respect pour moi? Ah! Eugène, reprit-il tristement, ne seroit-il pas juste que vos enfants vous punissent des chagrins que vous me causez? — Oui, s'ils ignorent que, ne pouvant vivre sans Athénaïs, j'aimois mieux mourir que de vous déplaire ; s'ils ne voient que votre fils abandonné par vous, dans l'action la plus solennelle de sa vie ; mon père, vos vertus mêmes me condamneroient. Eugène, me dit-il, et il se pencha vers moi, comme pour adoucir ses reproches ; croyez-vous remplir tous vos devoirs, en forçant ma volonté? — Loin de la forcer, je m'y soumets; défendez-moi d'être heureux, je souffrirai et me résignerai. Ingrat! s'écria-t-il, pensez-vous donc que j'aie oublié qu'on peut s'éteindre et mourir de douleur?.... Chaque jour je vous examine avec inquiétude. Mon fils! vous êtes pâle de la maladie de votre mère... Tout à l'heure encore, pendant votre sommeil, je regardois votre jeune tête inclinée, souffrante, et je me disois : Faudra-t-il revoir une seconde fois la fin lente du malheur? — Si j'avois su que vous fussiez poursuivi par de si cruelles pensées, n'en doutez pas, mon père, je me serois contraint, et vous aurois dissimulé mes peines. Eh bien! me demanda-t-il avec l'accablement d'un homme qui renonce à lui-même, Eugène, que faut-il que je fasse? — Venez avec moi, voyez, connoissez Athénaïs; ensuite, quelle que soit votre détermination, je m'y soumettrai. Il céda à ma prière ; le lendemain, nous partîmes pour Paris. A la dernière poste, j'ordonnai d'aller à l'hôtel d'Estouteville : il étoit loin de le prévoir ; mais je connoissois trop la violence qu'il se faisoit pour retarder cette visite promise et nécessaire.

Il s'aperçut de mon dessein lorsque nous étions près d'arriver. Mon fils! s'écria-t-il d'un ton de reproche; et il n'ajouta pas un mot : la voiture entroit dans la cour ; nous montâmes chez madame de Rieux. Je ne vous amène pas encore un père, lui dis-je, mais un ami. Ne s'attendant point à mon retour, encore moins à voir mon père, elle fut saisie d'un tremblement universel.

Touché de son trouble, il s'assit près d'elle; il la regardoit avec intérêt, et ne pouvoit lui parler. Je sentois vivement ce qu'il en coûtoit à ce caractère si ferme, si impérieux; et ce moment me prouvoit plus son affection que les soins donnés à ma vie entière. Avec quelle effusion de cœur, quelle reconnoissonce je le remerciois! Je pris sa main, celle d'Athénaïs, et les joignis dans les miennes... Il tressaillit, elle remercia le ciel. Athénaïs! m'écriai-je, je ne vous demande qu'une seule promesse de bonheur; jurons ensemble de rendre mon père heureux. Ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes, serra la main de mon père et me répondit : S'il y consent, je m'y engage de toute mon âme. Il se leva; et après un effort qui sembloit briser son cœur et qui déchiroit le mien: Eugène, mon fils, me dit-il avec un profond soupir, la tendresse des pères est plus sûre que celle des enfants. Il prit Athénaïs dans ses bras, ferma les yeux; il trembloit, frémissoit, mais prononça : Ma fille, oublions le passé. Je tombai à ses pieds; Athénaïs s'appuyoit contre son cœur; il rouvrit les yeux, me regarda, la nomma une seconde fois *ma fille*, et lui dit à son tour : Athénaïs promettez-moi de le rendre heureux.

Le lendemain nous allâmes chez madame d'Estouteville; elle nous reçut avec un embarras mêlé de crainte. J'étois bien sûr qu'une fois décidé à oublier le passé, mon père ne manqueroit à rien de ce qu'il lui devoit; il la pria de me considérer comme un fils. Ah! répondit-elle, si j'ai causé des peines, au moins ce fut sans le prévoir. Heureux celui qui voudroit recommencer sa vie sans y rien changer! Il s'empressa de l'interrompre. Ne pensons qu'à l'avenir, madame. Votre lettre à mon fils m'a fait aussi réfléchir sur ma conduite; et je n'aurois pas la même non plus, si je recommençois à vivre. Mais je crois que nous devons tous dire :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Mon père ne fait rien à demi; depuis ce moment il a pour

madame d'Estouteville les mêmes égards qu'il auroit eus, si mon mariage avoit été arrangé par lui avant que je l'eusse désiré.

Il est rempli de soins aimables pour Athénaïs; mais on voit qu'il l'examine avec attention. Lorsqu'un mot d'elle lui plaît, on sent qu'il l'approuve. Cependant il ne me le dit pas encore; et souvent même il baisse les yeux pour que je ne triomphe pas trop de la satisfaction qu'il ressent. Je devine toutes ses impressions; il connoît toutes les miennes; et bientôt nous pourrons nous féliciter également de notre bonheur.

CHAPITRE XXXIII

Depuis longtemps madame d'Estouteville avoit commencé les démarches nécessaires pour casser le mariage de madame de Rieux. J'en attendois l'effet avec impatience, mais sans inquiétude.

Athénaïs et moi nous semblions avoir changé de famille. Attentive, caressante, prévenant tous les désirs de mon père, elle lui faisoit connoître des sentiments doux et tendres dont le charme l'étonnoit : peut-être même l'aimoit-il avec un peu de foiblesse; notre amour rajeunissoit son cœur. Pendant qu'elle s'occupoit de mon père, je restois près de madame d'Estouteville : jamais légère, rarement sérieuse, son esprit m'amusoit en m'éclairant.

Un jour que je me promenois avec elle dans son jardin, nous entrâmes dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin. Mon père et Athénaïs venoient à nous. Eugène, me dit madame d'Estouteville, pendant que ces deux personnes ne peuvent nous entendre, si nous nous amusions à en médire un peu!... qu'en pensez-vous? J'ai bien envie de faire un beau retour sur les imprudences d'Athénaïs. Oh! m'écriai-je, parlons plutôt des nôtres

Des nôtres? reprit-elle d'un air surpris.... à la bonne heure.

Vous avez raison : votre père vaut mieux que nous ; en consentant à nous réunir tous, il a changé en bonheur notre imprévoyance. Il reste donc trois personnes que j'aime assez, mais que je ne considère pas beaucoup... D'abord, si monsieur Eugène avoit bien voulu accorder à son père le droit d'éloigner le moment de sa confiance ; si du moins il s'étoit dit qu'un cœur blessé, qu'un caractère un peu trop susceptible, conseillent mal, monsieur Eugène auroit respecté les préventions de son père, et seroit venu moins souvent chez madame d'Estouteville.

D'abord, répliquai-je, si madame la maréchale ne m'avoit pas attiré par sa bonté, par son air d'intérêt, de bienveillance... Je vous entends, me dit-elle ; cet air doux, bienveillant, que, sans le respect, vous appelleriez la coquetterie de la vieillesse ! — Coquetterie ou bonté, madame la maréchale s'étoit si bien emparée de mon cœur, que je la chérissois comme un fils, même avant d'aimer sa fille.

Athénaïs et mon père s'approchoient ; nous continuâmes tous notre promenade. Que nous étions heureux d'être ensemble ! Je donnois le bras à madame d'Estouteville. Athénaïs étoit près de moi ; elle s'appuyoit sur mon père. Tout entiers à notre bonheur, disant quelques mots à de longs intervalles, nous éprouvions ce calme de l'âme qui ne laisse qu'une seule impression ; nous étions comme séparés du reste de la terre : le passé, l'avenir, l'instant qui devoit suivre, tout étoit loin. Je dis à Athénaïs :

« Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. »

Elle baissa les yeux ; et je lui demandai si elle ne croyoit pas cette pensée de la Bruyère plus vraie qu'une autre que je ne voulois pas répéter. Ah ! me répondit-elle d'un air timide et tendre, il fait si beau aujourd'hui ! ne parlons pas des jours d'orage.

Aussitôt que nos parents apprirent qu'Athénaïs étoit libre, ils fixèrent le jour de notre union.

C'est à la campagne, c'est loin du monde que je reçus la main d'Athénaïs. Je suis superstitieuse, nous disoit madame d'Estouteville; les feux de joie m'effrayent. Le malheur est un maître qu'il ne faut ni avertir ni tenter.

Après la cérémonie, j'aperçus dans l'église la bonne Agathe, son mari, sa mère et ses deux petits enfants. Ils avoient tous de gros bouquets pour fêter mon bonheur; on voyoit sur leur visage qu'ils venoient de le demander au ciel. Je regardois Agathe, l'exemple du village, la joie de son époux, l'honneur de sa mère;.... je pensai à mes premières années; je regardai aussi mon père, et je saluai cette heureuse famille avec satisfaction.

De retour au château, lorsque nous nous trouvâmes seuls, je pressai mon père dans mes bras; je ne pouvois assez lui dire combien la vie s'offroit à moi brillante de vertus et d'amour.

Athénaïs remercioit tout bas madame d'Estouteville; et cette excellente mère embrassoit sa petite-fille avec tant de tendresse! On eût dit que c'étoit uniquement pour lui faire plaisir qu'Athénaïs paroissoit heureuse. J'étois ravi, enchanté! madame d'Estouteville rioit de mes transports. Eugène, me dit-elle, comme votre amie, je dois cependant vous en prévenir, le mariage est grave : pour l'ordinaire, il ne trouve l'amour bon qu'à rendre l'amitié plus parfaite. Ah! maman! s'écria Athénaïs toute fâchée, pouvez-vous parler ainsi de l'amour! Mon enfant, reprit la maréchale, c'est qu'il a un peu perdu dans mon esprit. Mais, malgré mon irrévérence, si jamais vous croyez avoir à vous en plaindre, ne le dites qu'à moi.

FIN D'EUGÈNE DE ROTHELIN

ÉMILIE ET ALPHONSE

ÉMILIE ET ALPHONSE

LETTRE PREMIÈRE

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY, SA FILLE.

Compiègne, 15 juin 1765.

Que j'aime la bonne foi avec laquelle vous me peignez l'étonnement qu'a produit mon voyage! Combien mes meilleurs amis sont prompts à me blâmer! Je les entends s'écrier : Madame de Foix, vieille, infirme, aller à Compiègne! à Compiègne, qui, dans ce moment, renferme tout ce que la cour, la capitale et l'armée ont de plus brillant! Ma fille, dites-leur que, si l'expérience nous apprend à cacher quelquefois nos erreurs sous des formes graves, souvent aussi des folies apparentes voilent des projets sérieux.

Nous arrivâmes ici avant-hier au soir, après une journée qui m'auroit paru bien fatigante, sans les soins de votre jeune sœur. Elle est partie dans un véritable enchantement; car elle se fait une grande idée des plaisirs que le spectacle d'un camp peut procurer. Émilie m'a souvent entretenue de bals, de fêtes, d'évolutions militaires, qu'elle se représente pareils aux anciens tournois. Mais les preux et leurs belles dames ne l'occupent pas

encore : cependant j'y pense pour elle, et j'espère que bientôt elle aura un chevalier.

Le duc de Candale est ici : d'après les soins de nos amis communs, on le croit disposé à terminer nos anciens procès. Que je serois heureuse si mon Émilie pouvoit lui plaire, s'il s'en faisoit aimer, et si leur mariage réunissoit les deux branches d'une maison dont la division amèneroit la ruine! J'aime à me livrer à cette espérance, surtout dans ce moment où le grand âge de votre père l'a fait tomber dans un état d'enfance qui ne lui permet plus de protéger sa famille, et où ma foible santé me fait craindre de ne pouvoir le remplacer longtemps.

On me mande : « M. de Candale joint aux avantages d'un titre illustre ceux d'une fortune immense; il a une figure noble qui rend excusable l'orgueil de ses manières, et une magnificence prodigue qui porte à le croire susceptible de générosité. » Vous voyez, ma fille, que la vanité est le grand faible de M. de Candale. C'est un défaut sans doute; mais qui en est exempt? celui-là est peut-être le plus facile à bien diriger. Avec des soins, des éloges, il mettra sa fierté à rendre sa femme heureuse; il sera vain de sa beauté, de son amour, de la prudence de sa conduite. Je ne sais si c'est le désir extrême de faire ce mariage qui m'aveugle; mais, loin de trouver ce défaut un obstacle, je commence à me persuader qu'il est presque nécessaire au bonheur.

Émilie se propose d'entretenir avec votre fille une correspondance suivie. J'ignore si elle me communiquera les réflexions que le monde va lui faire naître; je le désire, mais je me garderai bien de le lui demander. Que ces aimables et jeunes personnes se livrent, sans réserve, aux charmes de la confiance : elles justifient si bien celle que nous leur avons accordée! Toutes deux du même âge, élevées ensemble, elles ont l'une pour l'autre une amitié de sœurs; aussi ai-je toujours voulu qu'elles en prissent le nom. Ma fille, on ne sait pas assez

combien un nom plus tendre influe sur les affections. S'il n'empêche pas les petits différents du moment, au moins il doit les adoucir. Combien il rend le souvenir plus cher, l'avenir plus sacré! Avec ce nom de sœur, tout devient commun, tout devient personnel. Qu'elles le conservent donc, et qu'Émilie voie en vous une seconde mère!

Je ne vous parlerai point de ma santé; chaque jour diminue mes forces, augmente mes douleurs. Je ne m'abuse point sur le danger de mon état; c'est ce danger même qui me fait désirer avec passion d'établir bientôt Émilie... Mais, ma fille, pour ce moment, éloignons toutes deux ces idées d'une si cruelle séparation... Ma fille, tous mes enfants me sont si chers, vous me l'êtes si particulièrement, que je suis peut-être trop attachée à la vie; je ne la quitterai qu'avec un regret inexprimable. Croyez au moins que ma dernière pensée, mes derniers vœux, seront pour le bonheur et la gloire de ma famille.

Adieu, ma chère enfant.

LETTRE II

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Compiègne, 15 juin.

Oui, mon aimable amie, je vous ferai un journal exact de mes occupations, de mes plaisirs, de mes sentiments. Je vous communiquerai toutes les impressions que je recevrai des nouveaux objets qui vont m'environner : si ma mémoire est fidèle, mes récits seront vrais. Puisse ma première amie, ma sœur d'adoption, m'aimer encore mieux, lorsque après avoir lu dans mon cœur, elle se dira : Je la connois précisément comme elle se connoît elle-même.

Arrivée seulement d'avant-hier au soir, je me levai hier matin

de très-bonne heure, pour me promener dans un bois presque contigu à la maison, mais enfermé dans l'enceinte du parc. Un ruisseau de l'eau la plus vive et la plus limpide y serpente; il est bordé par un joli sentier qui conduit à un rocher naturel, d'où la source s'échappe à travers des groupes de saules pleureurs et d'arbres verts : c'est là que je portois mes pas. Le soleil étoit depuis fort peu de temps sur l'horizon; la terre, émaillée de fleurs et brillante de la rosée du matin, le silence, la solitude, tout me charmoit. Je m'abandonnois à mes rêveries en remontant le ruisseau, et m'arrêtois souvent pour jouir du calme qui m'environnoit. Je me croyois seule, lorsque j'aperçus aux environs de la source un jeune homme qui descendoit lentement par ce même chemin; il avançoit le regard baissé, absorbé dans une mélancolie profonde. Je pus le considérer longtemps avant qu'il m'eût aperçue. Sa figure me frappa; mais si j'essayois de vous la peindre, sûrement vous accuseriez mon esprit romanesque de l'embellir. Cependant, mon aimable sœur imaginera de longues paupières noires couvrant de grands yeux qui ne daignoient pas se lever; des traits d'une beauté et d'une régularité parfaites, dont l'expression triste et douce inspire la pitié; une taille élégante et noble, que la lenteur et l'abandon de sa marche empêchoient d'être trop imposante. Lorsqu'il fut près de moi, il se rangea pour me faire place, me salua avec respect, mais sans me regarder, et continua sa promenade et sa rêverie. Je le suivis des yeux aussi longtemps qu'il me fut possible de l'apercevoir : la tristesse de ce jeune homme m'avoit émue; son air étoit si bon, si sensible! Il continuoit de descendre le sentier sans regarder derrière lui. S'il eût essayé de m'aborder; s'il eût seulement paru me voir, j'aurois eu peur de me trouver seule avec un inconnu; cependant cette tristesse devoit bannir toute inquiétude; car il me semble que les personnes malheureuses ont une sorte de timidité qui laisse sans défiance.

En arrivant à la source, je remarquai mille petits morceaux

de papier que le vent entraînoit dans le ruisseau. J'en ramassai un par hasard, et jugez combien mon indiscrétion fut punie en le voyant écrit dans une langue qui m'étoit étrangère. Pendant que je cherchois à en pénétrer le sens, le vent en fit voler plusieurs autres de la cime du rocher : j'y montai aussitôt, et j'aperçus un vieux saule sous lequel sûrement cet inconnu s'étoit assis. Je m'y reposai. Sans le vouloir je regardai encore les papiers qui étoient restés, quoique j'eusse bien pu imaginer qu'ils seroient toujours écrits dans cette même langue. Ma sœur, cette lettre a dû faire sur ce jeune homme une très-forte impression ; car ces papiers déchirés, jetés loin de lui, paroissoient l'effet du dépit, peut-être même de la colère. Cependant sa mélancolie avoit une sorte de douceur. Il paroissoit si affligé que je désirois savoir le motif de ses peines, et j'en étois occupée malgré moi.

Je m'oubliois depuis longtemps à cette même place, lorsque, me rappelant tout à coup qu'il devoit être tard, je pensai que ma mère m'avoit sans doute demandée, et que, pour la première fois peut-être, ce ne seroit pas moi qu'elle verroit en s'éveillant. Je me levai bien vite, et courus de toutes mes forces pour réparer le temps perdu. La course, l'air, le mouvement, eurent bientôt éloigné le souvenir de l'inconnu ; j'ignore même si je ne lui savois pas mauvais gré d'avoir été la cause de ma négligence.

Ma mère étoit à sa toilette lorsque j'arrivai : mes cris, mes regrets, en l'y apercevant, l'amusèrent. Avec quelle tendresse je lui répétai que ce serait l'unique fois de ma vie! Maman, lui demandai-je, avant que vos rideaux fussent ouverts, avez vous dit, comme de coutume : *Bonjour, mon Émilie?* — Oui ; et lorsque je n'ai pas entendu la voix de mon enfant... Je ne l'ai pas laissée achever ; je me suis jetée dans ses bras, j'ai baisé ses mains, son visage, en me grondant moi-même : elle s'est plu à me railler sur ma promenade... si la première nouveauté la faisoit oublier ainsi, que ne devoit-elle pas craindre des fêtes,

des bals, des grands plaisirs?... Quoique ces reproches fussent faits en riant, ils m'ont empêchée de lui parler de l'étranger. Il m'a semblé qu'effectivement ma mère auroit pu trouver mauvais d'avoir été négligée pour quelqu'un que je ne connois pas. Je lui ai donc caché cette rencontre. Mais, jusqu'à ce jour, je ne lui avois pas dissimulé la plus légère pensée : je lui rendois compte de toutes mes impressions, aussi fidèlement que si elle les eût vues passer dans mon âme. Aussi cette réserve, quoique dans une circonstance bien indifférente, m'a-t-elle laissé une peine secrète, une humeur contre moi-même, qui n'a pu s'adoucir qu'en vous écrivant. Adieu, mon aimable sœur.

LETTRE III

LA COMTESSE DE FOIX A LA MARQUISE D'ASTEY.

Compiègne, 26 juin.

Nous avons été hier chez la maréchale de B. Votre sœur a paru dans le monde pour la première fois; et je vous avoue, ma chère enfant, que j'ai été bien fière du succès qu'elle y a eu. Les principaux officiers de l'armée, les jeunes gens les plus élégants, les plus à la mode, étoient chez le maréchal lorsque nous arrivâmes. Dès qu'on nous vit paroître, chacun se demanda qui elle étoit. C'étoit à qui se presseroit pour la voir; mais à mesure que nous avancions, tous se rangeoient avec respect pour nous faire place. Ma fille, quel délice pour une mère, d'entendre ce murmure flatteur de louanges, d'étonnement, de curiosité, qui accompagnoit Émilie! A peine étions-nous passées, qu'on cherchoit à la suivre : aussi notre entrée dans le dernier salon où étoit la maréchale avoit presque l'air du triomphe. Elle m'en félicita, et, après les compliments d'usage, Émilie s'assit près de moi, très-embarrassée de se trouver l'objet de tous les

regards; elle se tenoit dans le silence, osant à peine répondre quand on lui parloit. Cette réserve, cette touchante modestie l'embellissoient encore. Pour moi, ma fille, je contemplois avec joie tous les yeux fixés sur elle : j'ignorois si le duc de Candale étoit présent; mais, en voyant l'enthousiasme qu'elle excitoit, je me disois intérieurement : Il l'aimera; il est impossible qu'il ne l'aime pas!

Pendant que, tout entière à mes projets, je le cherchois au milieu de la foule qui nous environnoit, je l'entendis annoncer. Le bruit qu'occasionnoit sa présence, celui qu'il faisoit lui-même, ne purent attirer l'attention de votre sœur; mais je fus dédommagée de cette indifférence par l'admiration qu'elle lui inspira.

Dès que M. de Candale fut arrivé, je ne le perdis plus de vue; aucun de ses mouvements ne m'échappa : que de fois je l'entendis se récrier sur la beauté d'Émilie! Enfin, il parla longtemps bas à la maréchale, qui, l'instant d'après, vint me demander la permission de me le présenter. Notre ancienne division fournit au duc mille plaisanteries, auxquelles je répondis de manière à lui persuader que je souhaitois de la voir bientôt terminée. Aussi, dès qu'il m'en témoigna le désir, je consentis à le recevoir pendant mon séjour à Compiègne; et il me pria gaiement d'oublier que nous étions parents, pour tâcher de devenir amis.

Voilà donc, ma chère fille, un commencement de liaison avec l'homme du monde dont nous paroissions le plus éloignées. Si son caractère n'a point d'inconvénient; s'il peut plaire à mon Émilie, avec quel bonheur je lui verrai partager la fortune brillante que M. de Candale peut lui offrir! Mais je ne veux pas considérer longtemps les avantages d'une union dont les dehors sont trop séduisants pour ne pas la regretter beaucoup si, malgré la conformité de noms et les rapports d'intérêts, ce mariage ne devait pas avoir lieu.

LETTRE IV

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Compiègne, 1er juillet.

Cette après-dînée, comme beaucoup de monde étoit réuni près de ma mère, on nous a annoncé le duc de Candale. Il me semble, ma tendre amie, que nous n'avions pas beaucoup perdu, lorsque d'anciens procès l'ont éloigné de nous. Je me suis sentie prévenue contre lui dès la première vue; et cette seconde visite ne lui a pas été plus favorable. Hier, chez la maréchale de B., il n'a cessé de s'occuper de moi avec une affectation qui m'embarrassoit, de parler bas à des jeunes gens qui étoient entrés avec lui, de rire, de s'agiter; et ce mouvement, portant sur moi l'attention générale, me jetoit dans un malaise que je ne lui pardonnois pas. Ce qui m'étonnoit le plus, c'est l'assurance de son regard, qui ne m'a pas permis de lever les yeux une seconde fois, après avoir rencontré les siens. Aujourd'hui, j'avoue que, pour un moment, il ne m'a plus paru le même, et que je me reprochois déjà de l'avoir jugé la veille avec trop de sévérité. Il est entré chez ma mère d'un air posé, respectueux; son maintien étoit assez modeste, sa politesse indiquoit un grand usage du monde; sa conversation, sans avoir rien de brillant, devenoit agréable, par l'attention avec laquelle il disoit à chacun ce qui pouvoit lui plaire. Il a parlé à ma mère de sa santé, avec toutes les apparences de l'intérêt : il lui a adressé quelques compliments sur l'effet que ma figure avoit produit, sur l'extrême ressemblance qui existe entre nous : il m'a dit qu'il étoit bien fier de m'avoir pour parente; qu'à l'avenir il apporteroit tous ses soins à terminer à l'amiable nos anciennes discussions.

La présence du duc causoit à ma mère une satisfaction extraordinaire, qui brilloit sur son visage. Elle a été très-aimable

pour lui, a souri particulièrement aux éloges qu'il faisoit de moi, et l'a invité à ne pas négliger ses nouvelles connoissances. Mais, à mesure que la politesse de ma mère devenoit plus prévenante, M. de Candale reprenoit l'air de confiance dont j'avois été si choquée. Au bout d'une demi-heure, il étoit presque familier, ne me nommoit plus que sa jolie cousine, se promenoit dans la chambre, se regardoit dans toutes les glaces, fredonnoit deux ou trois chansons nouvelles, parloit de ses chiens, de ses chevaux, et du regret épouvantable qu'il auroit, lorsqu'il seroit obligé de quitter Compiègne. En prononçant ces derniers mots, il me regardoit d'un air d'intelligence, comme si je devois partager sa peine, ou que nos regards pussent s'entendre ; mais il a dû lire dans mes yeux l'étonnement que sa vanité m'inspiroit ; et je sens déjà que le lendemain de ce départ sera un des jours que j'aimerai le mieux.

Concevez-vous que ma mère, à qui nous avons toujours vu une aversion invincible pour les airs et la fatuité, accueille le duc de Candale avec tant de préférence, je dirois même d'aveuglement? Dès qu'il a été parti, elle m'a demandé comment je le trouvois. Il ne me plaît point du tout, lui ai-je répondu vivement. — Vous avez tort, m'a-t-elle dit, sa figure est bien. — Oui, s'il en étoit moins occupé. — Sa taille est élégante... ses manières sont nobles... sa façon de s'exprimer agréable. Ma mère a remarqué ainsi tout ce qui peut frapper à une première vue. A chaque éloge, j'étois obligée de dire *oui*, parce que, dans le vrai, il étoit fondé ; mais à chacun de ces prétendus agréments je sentois attachée une déplaisance que je ne peux bien définir, et sur laquelle je n'ai eu garde d'insister, pour ne pas contrarier notre excellente mère. Qu'elle est bonne, cependant ! combien elle vaut mieux que moi ! Car, si toutes deux nous voyons le duc de Candale avec prévention, au moins elle ne s'arrête que sur le bien qu'elle peut saisir dans l'homme qu'elle ne connoît pas ; au lieu que je n'ai aperçu que ses ridicules.

O ma bonne, mon indulgente mère! puisque M. de Candale vous plaît, je tâcherai de m'accoutumer à ses faux airs. Lorsqu'il reviendra, j'invoquerai votre douce bienveillance avant de le regarder une seconde fois. Et vous, mon aimable amie, ne le jugez point d'après moi. Je déchirerois même cette lettre, si je ne vous avois promis de vous rendre compte de tous mes sentiments, et de laisser courir mes idées comme elles viennent.

LETTRE V

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Compiègne, 5 juillet.

J'aurai bien de la peine à m'accoutumer au duc de Candale, mon aimable amie; et ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'à mesure que ma répugnance pour lui s'accroît, la prévention de ma mère semble augmenter. Elle le traite avec une distinction étonnante. Elle est toujours de son avis; elle sourit à ses propos, à sa gaieté; tandis que cette gaieté me cause une tristesse inconcevable. Cet homme rit dès qu'il vous aperçoit, rit en parlant, rit de ce qu'il a dit, rit lorsqu'il vous quitte, rit sans cesse. Je ne sais si c'est pour reconnoître les bontés de ma mère qu'il m'honore d'une attention particulière; mais ses soins me désolent. Il fait tant de bruit, se donne tant de mouvement, qu'il attire sur moi tous les regards : alors il se plaît à augmenter mon embarras; il se divertit de ma rougeur, de ma timidité; j'entends qu'il les fait remarquer; et il rit encore.

Nous allâmes hier à un grand bal. L'étranger y étoit aussi. Quelle différence de son maintien à celui de M. de Candale! La même tristesse paroissoit toujours le dominer; mais on voyoit qu'il essayoit de la surmonter, pour répondre aux égards qu'on lui témoignoit. Au milieu de ce grand cercle où tout m'étoit

nouveau, il me sembloit qu'il y avoit entre nous des rapports dont il devoit être saisi comme moi. Étranger à la France, je me sens étrangère au milieu du monde, puisque je n'ai jamais quitté la maison paternelle; il étoit chagrin, j'étois loin de m'amuser. Bientôt la société devint si nombreuse que la foule le porta vers nous. Chaque pas qu'il faisoit le rapprochoit de ma mère, et j'espérois que le hasard la mettroit à portée de lui parler : son air mélancolique et souffrant auroit suffi pour l'engager à le prévenir. Déjà il étoit près de moi; elle le considéroit même avec intérêt : mais M. de Candale vint précisément s'asseoir sur le seul siége vacant qui fût à côté de nous; alors il fallut ne s'occuper que de lui. Quelle fatigue! il me nomma assez haut les personnes les plus remarquables ou les plus ridicules qui étoient présentes. Son bavardage m'impatientoit d'autant plus, qu'obligée de lui répondre, de paroître l'écouter, on auroit pu croire que son persiflage m'étoit agréable. Il m'apprit que l'inconnu étoit fils du duc d'Al..., grand d'Espagne de la première classe, possédant à lui seul une portion considérable du Mexique. Cependant, ajouta-t-il, ce bel indifférent dédaigne ces trésors et fuit la société; toutes nos dames le poursuivent de coquetteries dont il paroît fatigué, comme de politesses importunes. Elles lui trouvent l'air d'un héros de roman, ne le nomment que le bel Espagnol, le sensible Alphonse, le superbe étranger! Mais le malheur l'a marqué de son sceau, et aucune d'elles n'a pu jusqu'ici lui arracher un sourire. Je l'écoutois encore, lorsque le duc voyant Alphonse près de moi, se leva, et, sans m'en demander la permission, sans même l'en prévenir, il nous présenta l'un à l'autre, disant que les deux plus belles personnes du monde devoient se connoître. Également surpris, nous nous saluâmes sans nous parler; j'éprouvois un embarras inexprimable. Le duc rioit aux éclats de ma timidité; il en jouissoit d'autant plus que je suis peut-être la première femme qui ait reçu Alphonse avec si peu

d'égards ; du moins la joie de M. de Candale me l'a fait sentir. Il me remercioit de préférer les François à un étranger : je ne songeois guère aux compliments qu'il me faisoit ; j'étois frappée de la crainte qu'Alphonse ne prît ma réserve pour du dédain, et surtout qu'il ne me jugeât capable de faire plus de cas du faux brillant du duc que de la noble simplicité de ses manières. J'avois tort de m'effrayer ; Alphonse, absorbé dans un profond chagrin, ne prêtoit aucune attention au persiflage de M. de Candale, et ne pensoit même pas à moi. Il parut charmé de trouver une Françoise qui n'eût aucun désir de plaire, qui ne s'occupât point de lui ; et il se cacha derrière mon fauteuil, comme dans un asile où il pourroit se livrer en paix à ses réflexions. Il se trompoit ; la coquetterie l'y poursuivit. Presque toutes les femmes vinrent le plaisanter sur son indifférence, sur sa mélancolie ; toutes lui répétoient les mêmes petites phrases, avec des minauderies semblables. Qu'il devoit être ennuyé de ce jargon ! Mais ce n'étoit rien encore ; elles imaginèrent de le forcer à danser : alors ce fut une véritable persécution ; il s'y refusa longtemps... Enfin, j'imagine que, pour se délivrer d'un pareil tourment, il me demanda si je voulois l'accepter pour la première contredanse. J'y consentis, sans me rappeler que j'étois engagée avec le chevalier de Fiesque, ami de M. de Candale, et dont, à ce titre, j'aurois dû craindre le même esprit moqueur.

Comme Alphonse et moi nous traversions la salle pour prendre nos places, le chevalier s'avança vers moi. En le voyant, je me souvins qu'il m'avoit priée. Mais, loin de me reprocher ma distraction, de chercher à augmenter mon embarras, ou d'affecter les airs bruyants et légers de son ami, il me salua profondément, et me dit tout bas : Vous m'avez oublié, mademoiselle : au moins daignez remarquer que mon respect ne me permet pas de me plaindre. Il resta près de nous pendant la contredanse : je l'entendis parler de moi avec éloge, d'Alphonse avec

intérêt, et je sentis diminuer la répugnance que sa liaison avec M. de Candale m'avoit inspirée.

Après la danse, nous fûmes rejoindre ma mère; Alphonse reprit sa place derrière mon fauteuil et retomba dans sa rêverie : mais moi, ma sœur, moi qui compatissois si réellement à sa peine, croiriez-vous que je n'ai pas même osé me retourner pour le regarder? Ce qui rend mon silence, mon impolitesse impardonnables, c'est qu'avant de le connoître, j'avois la simplicité de penser qu'à la première vue il devineroit la pitié que sa tristesse m'inspire; que nos premiers mots seroient presque des paroles d'amitié; et dès que j'ai été près de lui, je me suis persuadée que le moindre empressement me feroit paroître trop confiante, trop familière. Eh bien, à peine l'avois-je quitté, que je me suis reproché de ne lui avoir point parlé; au moins aurois-je dû lui faire une de ces demandes par lesquelles on commence toutes les conversations avec les étrangers : Y a-t-il longtemps que vous êtes en France? vous y amusez-vous? enfin de ces phrases qu'on dit tous les jours : et je trouve actuellement que je n'ai évité des avances ridicules que pour tomber dans une froideur stupide Je ne sais comment il se fait que, dans tout ce qui a rapport à cet inconnu, c'est moi que je trouve à blâmer, même sur les choses qui me paroissent les plus contraires, et sur celles qui me déplaisent le plus.

Adieu, mon aimable sœur.

LETTRE VI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME DE....

Compiègne, 15 juillet.

Me venger sans peine, et m'amuser sans recherche, voilà, ma chère cousine, les jouissances qui m'attendent. La fatuité du

duc de Candale et la vanité de la marquise d'Artigue vont me procurer cette satisfaction : je compte sur un hiver délicieux. Mais il faut, malgré votre jolie pruderie et votre petit air boudeur, que je vous explique le sujet de si flatteuses espérances.

Je vous dirai donc qu'il nous est tombé du ciel un ange de perfection et de grâces. L'exaltation des poëtes ne sauroit parvenir à peindre la beauté de mademoiselle de Foix; et le langage mystique n'a point d'expressions assez pures, assez célestes pour parler de sa candeur, de son innocence, du charme qui règne autour d'elle. Son amour pour sa mère est si vrai, ses yeux sont si tendres et si doux, que leurs regards portent la paix dans l'âme en y laissant des traces qui ne s'effacent plus. Le duc de Candale s'en croit amoureux ; et peut-être le serois-je devenu, si je n'avois pour maxime suprême de veiller à ma tranquillité, de me tenir détaché de toutes choses, et de n'assister aux différentes scènes du monde que comme à des spectacles dont les acteurs jouent pour mon plaisir, mais me sont étrangers. Du moins, voilà ce que je prétends être ; et si je ne parviens pas à me garantir de toute illusion, ce ne sera ni la faute de la société ni la mienne.

Vous n'étiez pas encore dans le monde lorsque la marquise d'Artigue y parut. Avant de passer aux détails qui m'occupent aujourd'hui, je veux vous raconter le commencement d'une existence dont les travers vous amuseront.

La marquise avoit pour père un homme très-dérangé, et qui, malgré son âge assez avancé, couroit encore après tous les plaisirs. Sa mère, vaine, acariâtre, mais fort régulière, avoit passé sa vie à contraindre toutes ses impressions. Aussi accabloit-elle son mari du poids de l'estime qu'elle avoit pour elle-même, et des sacrifices qu'elle s'étoit imposés depuis l'enfance. Chaque jour, leur fille étoit le témoin de leurs éternelles disputes. Ce père, ennuyé chez lui, s'en vengeoit en se permettant

d'imprudentes railleries sur des principes qu'il auroit dû respecter, au moins devant cette jeune personne. La mère, irritée par un persiflage insupportable, par des contrariétés habituelles, y opposoit d'amers sarcasmes et des reproches trop fondés. Elle ne manquoit pas de les accompagner d'airs repoussants et de regards dédaigneux. Enfin, c'étoit une de ces épouses qui répondent toujours et ne laissent rien passer. Elle nuisoit ainsi à la cause qu'elle vouloit défendre ; et ses vertus étoient cachées sous des formes à faire fuir les anges.

Leur fille les examinoit, les jugeoit en silence ; car elle n'auroit pas osé élever la voix, dire un mot, devant des gens toujours fâchés. Ils ne la connoissoient donc point ; ils ne savoient pas l'effet que le contraste de leurs sentiments faisoit sur sa jeune tête; et tous deux, comme s'ils eussent rempli une tâche, égaroient également son esprit.

On la maria à dix-neuf ans avec M. d'Artigue : il avoit trop d'agréments pour ne pas exiger d'amour; mais trop peu de qualités pour l'inspirer. De plus, il n'avoit pas une grande rectitude dans les idées. Peu de temps après son mariage, il entoura sa jeune femme d'étourdis bien avantageux, bien à la mode, de femmes très-frivoles, très-légères, sans lui donner un guide sûr pour la conduire, ni pouvoir l'être lui-même. Aussi madame d'Artigue, se rappelant les leçons d'une mère rigide, et voyant tout à coup la vie molle et dissipée des gens du monde, nous traita tous de pervers. Mais cette sévérité de raison lui passa bien vite, et elle commença à croire que les défauts de son père pouvoient être plus sociables. D'ailleurs, elle avoit appris dans les continuelles disputes de sa famille à défendre le pour et le contre, et à saisir habilement les motifs propres à tout excuser.

Elle sentoit qu'elle n'aimoit pas son mari; mais elle se flattoit que sa coquetterie la préserveroit du moindre attachement. Je ne sais combien de temps elle auroit suivi ce beau système,

lorsqu'une mort inopinée vint enlever M. d'Artigue. Il y avoit à peine dix-huit mois qu'ils étoient mariés... Jeune, belle et riche, elle devint bientôt l'objet de tous les hommages, quoiqu'elle annonçât la résolution de ne plus sacrifier sa liberté. Son esprit fin, brillant, avoit aussi contribué à lui faire acquérir une célébrité qui inspiroit aux plus sages l'ambition d'être admis chez elle, et aux plus indifférents le désir de lui plaire.

Le duc de Candale voyageoit alors dans les différentes cours de l'Europe. On lui manda de toutes parts le bruit que faisoit cette nouvelle beauté. Tant d'éloges réunis excitoient son impatience et sa curiosité : il écrivit à chacun de nous pour connoître ses entours, ses goûts, ses dispositions. Toutes ses lettres, tous ses calculs l'avoient pour objet; et, en revenant à Paris, il la connoissoit mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même. Plus âgé qu'elle de dix ans, il avoit encore l'avantage d'un grand usage du monde, d'un cœur froid et d'un amour-propre qui ne s'oublioit jamais. La marquise avoit souvent entendu parler de lui, de ses succès, de sa magnificence, de plusieurs aventures, fausses ou véritables, qu'il avoit publiées avec éclat, soutenues avec hauteur, et quelquefois justifiées par une bravoure chevaleresque : elle désira lui plaire, quoiqu'elle fût déterminée à ne jamais aimer.

J'étois un peu parent de M. d'Artigue : ce fut à la cérémonie même de son mariage que je vis sa femme pour la première fois; je la trouvai charmante. Bientôt je m'attachai à ses pas; elle me crut rangé à sa suite, et employa alternativement les séductions pour me soumettre et l'abus de son pouvoir pour en constater la force. Pendant plusieurs mois je fus le jouet de tous ses caprices; et, je dois l'avouer, son triomphe fut complet. Cependant je commençois à surmonter ma foiblesse, lorsqu'on apprit le retour de M. de Candale.

Dès qu'il fut arrivé, il se fit inviter à souper dans une maison où la marquise devoit se rendre. On se préparoit d'avance à

s'amuser des efforts qu'ils feroient pour se surpasser mutuellement ; car leur vanité étoit bien connue, et ils sembloient créés l'un pour l'autre. Cependant madame d'Artigue est bien supérieure au duc de Candale, qui n'a pour tout mérite que sa belle figure, dont il est lui-même enchanté, sa grande naissance qui le place naturellement au premier rang dans le monde, et son immense fortune qui l'environne d'un éclat très-propre à éblouir des têtes qui ne réfléchissent guère.

Mais je reviens au souper où madame d'Artigue étoit si vivement attendue. A dix heures, elle arriva parée avec une recherche qui ne laissoit pas douter de ses intentions. Elle salua la maîtresse de la maison sans la voir, promenant ses regards autour de la chambre; mais, à son grand étonnement, ses yeux ne rencontrèrent que des visages connus qui lui plaisoient la veille, et que ce jour elle ne daignoit pas remarquer.

Je devinois tous les petits projets de cette petite tête, et fus au moment de m'oublier jusqu'à en être jaloux. Je crains même de n'y avoir pas été aussi insensible que j'aurois dû l'être en m'apercevant combien ces détails me sont encore présents, et avec quel plaisir et quelle exactitude je vous les raconte. Quoi qu'il en soit, je ne veux point m'examiner trop sévèrement. Il entre dans mon système de ne rien approfondir; et c'est en vivant en paix avec mes foiblesses comme avec celles des autres que je jouis de la tranquillité.

La marquise ne voulut pas jouer; il sembloit que la soirée ne commenceroit pour elle qu'au moment où le duc paroîtroit. Cependant les portes avoient beau s'ouvrir; ce n'étoit jamais pour l'entendre annoncer. Enfin on vint dire que le souper étoit servi. Avertissez le duc de Candale, s'écria la maîtresse de la maison, il nous oublie pour jouer au billard. La marquise me parut piquée de cette négligence; et pour ne pas lui laisser l'espoir que M. de Candale ignorât qu'elle fût dans le salon, j'eus la petite méchanceté de reprendre d'un air insouciant :

Je ne sais quelle fureur de jeu saisit le duc aujourd'hui ; je lui ai cependant appris que vous êtes ici, et je vous engage à le bien maltraiter. — Sûrement, répondit-elle en souriant, le jeu est considérable? — Non, il est spectateur indifférent. Elle passa dans la salle à manger : je m'assis à côté d'elle à table en me promettant de l'observer le reste de la soirée.

Au dessert le duc parut ; mais, au lieu de s'approcher de la marquise, de s'arrêter au moins pour la voir, il alla se placer auprès d'une jeune personne qui réunissoit une grande timidité à beaucoup d'innocence et de candeur. Rien ne blesse plus une femme que d'avoir l'air de n'admirer devant elle que les qualités qui lui manquent : aussi, dès cet instant, la marquise résolut de soumettre le duc, à quelque prix que ce fût. Avant la fin de la soirée, elle réussit à l'attirer près d'elle, et l'invita à venir la voir. Depuis ce jour, elle ne fut plus occupée que de lui, le flattant par des louanges indirectes, par un persiflage délicat, par des préférences d'autant plus flatteuses qu'elles paroissoient involontaires ; le cherchant lorsqu'il la négligeoit ; s'éloignant dès qu'il l'avoit distinguée. De même il ne s'occupoit d'elle que lorsque des étourderies ou un oubli apparent lui faisoient craindre qu'elle ne lui échappât ; mais, plus froid, ayant plus d'expérience que la marquise, il la devinoit, la voyoit venir, et lui tendoit des piéges qu'elle ne pouvoit ni prévoir ni éviter.

Depuis trois ans la vanité les tient unis. Souvent le duc a paru l'oublier ; mais, comme le cœur n'entre pour rien dans leur liaison, elle souffre ses légèretés, à condition qu'il soit toujours avec elle aux spectacles, dans ses promenades, à toutes les fêtes. Comme jamais elle n'a senti pour lui le besoin de la solitude, ni le charme de la confiance, elle ne désire qu'un esclave ; et, pourvu qu'il paroisse soumis, elle s'inquiète peu de l'emploi de ces heures ignorées qu'elle ne daigne pas compter dans la vie.

Jusqu'ici, de son côté, M. de Candale se trouvoit heureux. Ses richesses immenses lui permettoient de satisfaire toutes ses

fantaisies. Il avoit une petite maison charmante, où il donnoit de grands soupers auxquels il nous invitoit tous, plusieurs engagements passagers qu'un vain faste paroit de l'éclat de la fortune. La marquise, qu'il appeloit *son amie*, étoit la femme la plus à la mode et la plus spirituelle de Paris. Il ne lui manquoit, à ses propres yeux, que d'épouser une jeune personne qui réuniroit à toutes les perfections le respect de ses devoirs et la plus ardente passion pour lui. C'est dans ces dispositions que le hasard vient de lui offrir mademoiselle de Foix. Il se persuade facilement que sa beauté, ses grâces effaceront celles de toutes les femmes; mais le moindre mérite d'Émilie est d'être belle. Émilie est naturelle, bonne, vraie, simple, et possède au suprême degré cette douceur enchanteresse, ce charme inexprimable qui attire tous les cœurs. En voyant l'enthousiasme qu'elle inspire, le duc m'a déjà dit plusieurs fois : C'est celle que je souhaitois; le hasard me la donne la plus belle, la plus ingénue, sûrement la plus sensible. Ivre de vanité, il croit être éperdu d'amour; il croit aimer, lui qui n'a jamais eu un sentiment; lui dont les goûts ont toujours été décidés par les éloges de la mode ou les avances de la coquetterie. Entouré de flatteurs, idolâtre de lui-même, incapable de résister à un ridicule, esclave de tout le monde et de toute chose, c'est là l'homme qui se propose d'obtenir mademoiselle de Foix! Et que dira madame d'Artigue? A quels excès se portera son amour-propre humilié? Certainement, j'en serai instruit un des premiers; j'entendrai les éclats de ce grand courroux; car, n'ayant pu lui plaire, je suis resté au moins son ami, si toutefois l'on doit accorder ce nom à ces liaisons frivoles qui font qu'on se voit par l'habitude de s'être vu, et qu'on croit se confier ce qu'on ne peut s'empêcher de dire.

Ah! céleste Émilie! si l'ambition de votre famille vous sacrifie à la vanité de M. de Candale, que de malheurs vous menacent! Sera-t-il permis de chercher à vous en garantir, à vous

consoler? Mais je m'arrête, mon aimable cousine; c'est assez vous parler d'un monde dont cependant les mœurs doivent vous donner toujours le sentiment de votre supériorité.

LETTRE VII

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY

Compiègne, 30 juillet.

O ma sœur, ma tendre amie! nous avons été bien près de ne jamais nous revoir; et peut-être que ma mère n'existeroit plus, sans le généreux dévouement d'Alphonse. A présent, une sorte de superstition m'explique l'intérêt extraordinaire qu'il m'avoit inspiré; je ne puis m'empêcher de croire que mon cœur avoit pressenti le danger de ma mère, et l'obligation que j'aurois à cet inconnu. Avant de vous parler du péril dont il nous a sauvées, je veux vous rendre compte de tous les sentiments que je viens d'éprouver.

Le duc de Candale, sous prétexte de célébrer sa réunion avec notre famille, nous donna hier une grande fête, dont il me répéta souvent que j'étais l'objet; car sa délicatesse ne laisse rien deviner à celle des autres. Il avoit invité tout ce qu'il y a de personnes distinguées à Compiègne. Alphonse y fut prié; quoique M. de Candale affecte de se moquer de sa mélancolie, Alphonse est d'un rang qui ne permet pas de l'oublier.

On s'étoit promis de se rendre chez le duc à une heure marquée; les hommes la devancèrent un peu, et, lorsque nous arrivâmes, il s'en trouva un grand nombre qui attendoient ma mère au bas de son carrosse. Cette prodigieuse affluence de chevaux, de voitures, avoit aussi attiré la misère : plusieurs pauvres étoient accourus, dans l'espoir d'obtenir quelques légers se-

cours; le duc leur parla durement, les renvoya sans pitié. Un d'eux, dont l'âge avoit appesanti la marche, ne fuyant pas assez vite, fut poursuivi par un grand chien qui appartient à M. de Candale; le chien courant, hurlant, se jeta sur ce vieillard, et déchira son habit déjà en lambeaux. Le duc rioit, tandis que le malheureux, qui avoit un bâton pour se soutenir, n'osoit pas en user pour se défendre. Alphonse courut délivrer le pauvre, et lui remit sa bourse. Mon cœur en fut ému et lui en sut gré. Le chien revint haletant, triomphant, près de son maître, qui me donnoit la main. Lorsque je vis approcher ce vilain animal, il me fut impossible de dissimuler l'horreur qu'il m'inspiroit; je voulus fuir : aussitôt le duc, qui prenoit ce mouvement pour de la crainte, chercha à me rassurer en disant : N'ayez point peur, il ne fait de mal qu'aux pauvres... Il vouloit parler des gens sans aveu, des mendiants; mais quelle expression! Ma mère ne l'entendit pas, et je me garderai bien de la lui répéter; elle se reprocheroit sûrement la prédilection qu'elle témoigne à M. de Candale.

Je demeurai pensive le reste du jour; le spectacle de la société m'effraya. Parmi les personnes qui étoient présentes, aucune n'avoit témoigné ni pitié pour le pauvre, ni indignation contre le duc; et toutes étoient contentes et gaies. Alphonse seul avoit été compatissant, généreux, et seul il paroissoit accablé par le malheur! Que de réflexions et de craintes dans ce contraste! Je ne sais quel retour sur moi-même m'apprenoit que ma jeunesse ne seroit pas plus heureuse que celle d'Alphonse; qu'avec mon caractère toutes les peines de la vie m'atteindroient, et que les amusements du monde ne sauroient me toucher. Triste, oppressée, j'étois cependant bien aise que, par une sorte de conformité avec moi, Alphonse se montrât si prêt à oublier son chagrin pour secourir un malheureux, et incapable d'en être distrait par les plaisirs.

M. de Candale avoit fait venir une troupe de comédiens qui

devoient jouer une pièce analogue au rapprochement de notre famille. Une salle en bois construite à la hâte ne pouvoit pas être bien solide; cependant tout le monde s'y porta avec fureur. Aussi, à peine le spectacle fut-il commencé, qu'un cri général avertit que la charpente fléchissoit. Chacun voulant sortir en même temps, plusieurs personnes furent blessées. Le duc, occupé dans ce moment à donner des ordres sur le théâtre, ne put nous secourir; mais Alphonse, qui se trouvoit près de nous, me saisit, et, malgré mes cris, qui ne lui recommandoient que ma mère, il m'entraîna hors de la salle; et sans s'arrêter, fermant les yeux sur le péril auquel il s'exposoit encore, il courut la chercher, et bientôt la ramena.

Le duc étoit revenu; une foule immense s'empressoit autour de moi : mais dès que j'aperçus ma mère, je les oubliai tous. Fondant en larmes, je me jetai à ses pieds : je remerciois le ciel, je bénissois Alphonse, je baisois les mains de ma mère. Cette excellente mère me pressoit dans ses bras, sur son sein, et ne pouvoit se détacher de moi que pour contempler Alphonse. Elle le supplia de regarder notre maison comme la sienne, et votre Émilie comme sa sœur. Je ne lui parlai point; mais en entendant ma mère, j'éprouvai une joie extrême; et jamais je n'ai senti plus vivement combien il falloit que j'en fusse aimée pour que sa reconnoissance s'exprimât avec tant de chaleur.

P. S. Je n'ai pu dormir cette nuit; j'avois été trop émue tour à tour de frayeur et de joie. Je vous écris depuis six heures; il n'en est pas encore sept; le temps est superbe, je vais essayer de me promener. Jusqu'à présent je n'avois pas osé retourner au rocher, me persuadant que c'étoit le but des promenades d'Alphonse, et que peut-être son chagrin lui faisoit chercher la solitude. Je répugnois également à y aller seule, et à y mener du monde : mais aujourd'hui qu'il est trop matin pour craindre de l'y rencontrer, j'avoue que j'ai besoin de me retrouver à la place où je l'ai vu pour la première fois; il me semble

que là je jouirai mieux, s'il est possible, du bonheur que je lui dois.

LETTRE VIII

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY.

Compiegne, 31 juillet.

O ma fille! quelle mère peut se flatter d'avoir la confiance de son enfant, puisque ma tendresse n'a pu m'obtenir celle de votre sœur? Émilie aime un étranger, et j'ignorois même qu'elle le connût : elle l'aime, ma fille ; et peut-être cette première impression va-t-elle préparer le malheur du reste de sa vie.

Émilie m'a dit avoir mandé à votre fille le danger que nous avions couru, et celui qu'Alphonse avoit bravé pour nous sauver. Avec quels transports je le remerciai de m'avoir rendu votre sœur! devois-je craindre alors que ma reconnoissance dût être si promptement changée en une cruelle inquiétude?

Hier, dès neuf heures du matin, j'entendis la voix d'Émilie dans la chambre qui précède la mienne. J'étois encore dans mon lit, à peine éveillée, lorsque je la vis paroître suivie d'Alphonse. En entrant elle s'écria : Le voilà, maman, le voilà! Actuellement je me rappelle que sa voix avoit un accent de sensibilité et de satisfaction qui auroit dû me frapper; mais j'avoue que je ne le remarquai point : cependant je ne comprenois pas trop comment ils se trouvoient ensemble de si bonne heure. Tout occupée des obligations que nous avons à ce jeune homme, je l'en remerciai de nouveau. Il faut que la tendresse et la joie qui étoient dans mon âme aient passé dans mes expressions, car il parut touché de ma gratitude, et félicita votre sœur d'avoir des parents bons et indulgents... Ces derniers mots lui arra-

chèrent un profond soupir : à l'instant, ma fille, le visage d'Émilie changea ; elle étoit gaie, contente ; aussitôt elle devint triste, et des larmes parurent dans ses yeux. A l'instant aussi je fus éclairée, je fus sûre qu'elle l'aimoit.

Émilie voulant, je crois, distraire Alphonse, se mit à parler avec volubilité de la manière dont elle l'avoit trouvé dans le parc. Maman, me dit-elle en arrivant à la cime du rocher, j'ai aperçu monsieur qui dessinoit. Il étoit si absorbé qu'il ne m'a pas entendue venir ; et je l'ai regardé longtemps travailler sans qu'il s'en doutât. Il a fait de cette partie du jardin un paysage charmant : la source, la rivière, les groupes d'arbres y sont représentés ; et sous le saule, à l'endroit même où il étoit assis, il a placé une femme dont il s'occupoit à retoucher les traits, lorsque enfin il m'a vue. En même temps elle le pria de me montrer son ouvrage. Après en avoir loué l'ensemble, je remarquai que le portrait devoit être celui d'une très-belle femme. C'est une figure d'imagination, reprit vivement Émilie. — Non, mon enfant, c'est un portrait. Ma fille, que j'ai souffert en voyant de quel air sombre et inquiet votre sœur a répondu : Vous croyez, maman? — Si monsieur eût travaillé d'idée, il auroit formé des traits plus parfaits ; cette tête a des défauts et des grâces qui n'appartiennent qu'à la nature. Alphonse avoua que c'étoit une personne qu'il avoit connue en Espagne. Ce qui m'empêchoit de le croire, reprit sèchement Émilie, c'est qu'il me semble que vous auriez dû la placer dans les lieux où vous l'avez vue. Mais, honteuse, et peut-être étonnée d'avoir montré de l'humeur, elle ajouta : Si je faisois un dessin où je voulusse vous représenter, ce seroit dans le petit sentier. — Quel sentier? repris-je ; car chaque mot venoit accroître ma surprise et mon trouble. — Celui qui est près de la rivière. — Vous y avez donc vu monsieur? — Oui, maman. Émilie me laissa le dessin entre les mains, et s'en alla prendre son ouvrage à l'autre bout de la chambre. Pendant ce temps, Alphonse m'ex-

pliqua que, s'étant promené souvent dans cette solitude, il avoit désiré d'en conserver le souvenir, et qu'il y étoit venu ce jour même pour achever d'en tracer la vue avant que personne fût éveillé dans le château.

Ma fille! quelle douleur je ressentois en examinant votre sœur! je la voyois travailler avec une agitation qui augmentoit à mesure que je la regardois. Il est bien certain qu'elle ne m'a point parlé de sa rencontre avec Alphonse. Lui-même convient qu'il est venu *souvent* dans cette retraite. Émilie l'a-t-elle rencontré par hasard? l'auroit-elle vu plusieurs fois? Que peut donc avoir le sentier de si remarquable?... Cependant, quoique le trouble de votre sœur me persuade qu'elle n'a pas vu sans émotion un jeune homme dont tous les traits ont une expression si mélancolique et si touchante, au moins l'ingénuité d'Émilie, son propre étonnement me prouvent qu'elle l'ignore elle-même.

Tous trois livrés à nos différentes pensées, nous gardions le silence depuis longtemps, lorsque tout à coup Alphonse nous dit qu'il étoit venu demander nos ordres pour l'Espagne. Vous allez donc partir? reprit douloureusement Émilie. — Demain, à votre réveil, je serai déjà loin de Compiègne. Il ajouta qu'il espéroit la voir le soir au bal. Ce sera peut-être la dernière fois de notre vie!... répliqua votre sœur avec une voix si foible qu'Alphonse prit le même ton, et lui répondit trop bas pour que je pusse l'entendre. Alors j'appelai Émilie; je la priai de me rendre mille petits services qui devoient la rapprocher de moi, et lui laisser le temps de se remettre : c'étoit mes coussins à replacer... un livre à chercher... On m'apporta une lettre; aussitôt je la chargeai d'aller répondre pour moi; et désirant qu'elle ne revît plus Alphonse, je profitai de son absence pour lui souhaiter un heureux voyage; je lui dis adieu d'un ton sérieux mais poli, et il me quitta à l'instant.

A peine étoit-il sorti qu'Émilie rentra. Elle fut si frappée de

ne plus retrouver Alphonse qu'elle devint pâle, et restoit immobile à la porte : je l'appelai près de moi; car quoiqu'elle me fît pitié, je résolus de donner un motif naturel à des larmes qui étoient près de couler. Je la grondai donc sur sa lettre; je lui dis que l'écriture en étoit mauvaise, le style obscur. Émilie pleura, mais elle s'excusa; j'espérai qu'en lui causant cette légère peine, je l'empêcherois de s'étonner du chagrin qu'elle ressentoit, et d'en connoître la source. Tout le jour j'ai rempli cette âme active d'émotions qui devoient éloigner Alphonse de son esprit. Pour la première fois, je lui ai parlé de ma santé. Jusqu'à présent Émilie a vu mes souffrances avec chagrin, mais sans réfléchir que de vives et constantes douleurs sont presque toujours les symptômes d'une maladie mortelle. Dans ce moment, en l'éclairant sur le danger de mon état, je lui ai avoué que je me sentois plus malade qu'à l'ordinaire. Émilie, qui m'entendoit me plaindre pour la première fois, s'est désespérée : elle a passé la journée entière à côté de moi; le plus souvent à genoux près de ma chaise longue, la tête appuyée sur mes mains, elle fondoit en larmes. Alors je ne me suis plus occupée que de la rendre à l'espérance. Je savois bien que ce premier coup porté feroit sur elle une impression assez forte pour qu'Alphonse fût oublié longtemps. Qui sait même si, en l'empêchant de sentir ce vide immense qui suit l'éloignement de la première personne qu'on a distinguée, je n'aurai pas réussi à l'aveugler sur l'intérêt qu'il lui inspire?

Ma fille, quoique ma tendresse, mes soins, n'aient pu garantir Émilie d'un sentiment si dangereux, que cela ne vous empêche pas d'être bonne et indulgente pour vos enfants; n'oubliez pas que, si leur affection pour vous ne peut les préserver d'une erreur, au moins elle vous laissera le moyen d'en affoiblir les effets.

LETTRE IX

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Compiègne, 1er août.

Saviez-vous ce fatal secret? Notre mère attaquée d'une maladie mortelle, frappée sans ressource! plus de ressource!... elle a prononcé ces terribles paroles... Je ne puis le croire : la mort de ma mère est un malheur sur lequel je ne m'étois jamais arrêtée; jamais je n'avois pensé que je pusse la perdre. Ah! ma sœur, est-ce par elle qu'il me faut envisager, pour la première fois, la nécessité et les horreurs d'une éternelle séparation!

O mon Dieu! si vous daignez m'écouter, conservez ma mère; accordez-lui de ma vie les jours auxquels ma jeunesse peut prétendre... Veillez sur elle; ayez pitié de moi et jetez un regard sur ma douleur!...

Ma sœur, je ne saurois écrire davantage.

LETTRE X

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY.

Compiègne, 10 août.

Je vais quitter Compiègne, ma chère fille; je crains que le bois, la rivière, le sentier, ne rappellent trop à votre sœur l'aimable Alphonse. Depuis qu'Émilie connoît le danger de mon état, elle n'a consenti à se promener qu'une seule fois. A son retour, je vis qu'elle avoit pleuré; mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et lui demandai seulement si elle avoit été loin : je me doutois bien qu'elle revenoit du rocher, mais je désirois lui donner l'occasion de me le dire. Je ne veux point

qu'elle croie devoir me cacher un de ses sentiments. C'est à moi à la distraire d'Alphonse, et, si je ne puis y réussir, s'il faut qu'il l'occupe malgré mes soins, je dois la disposer peu à peu à m'en parler quand elle y pense, et même le nommer la première, plutôt que de la voir s'abandonner à ses rêveries. Je ne m'étois point trompée, ma fille; votre sœur me répondit qu'elle avoit été jusqu'au grand saule. Ce pauvre Alphonse! repris-je sans la regarder, et comme si je me parlois à moi-même, il nous a retirées d'un grand péril! Elle détourna la tête, et répondit avec un profond soupir : Au moins on pouvoit échapper à ce danger! Je vis qu'elle faisoit allusion à mon état, et, ne voulant pas la laisser s'arrêter sur une idée si pénible, je profitai de cette occasion pour lui demander ce qu'Alphonse lui avoit dit le jour de son départ. Elle m'apprit que, lorsqu'elle lui avoit témoigné la crainte de ne plus le revoir, il y avoit paru sensible. Émilie ajouta, en levant les yeux au ciel : Il mérite bien d'être heureux! — Vous l'aviez donc rencontré dans le parc? — Oui, maman; vous savez que je l'avois trouvé si attaché à son ouvrage, qu'il ne m'avoit pas entendue venir; mais aussitôt qu'il m'eut aperçue, je le remerciai de vous avoir rendue à vos enfants... Ici elle soupira encore; cependant, après quelques minutes, elle se ranima tout à coup, et reprit : Ce jeune homme a un bien bon cœur. Vous savez, maman, comme il a l'air affligé; eh bien! lorsque je lui exprimois ma reconnoissance, je voyois qu'il jouissoit du bonheur de nous avoir sauvées; son visage s'est éclairci; la joie y a brillé un instant, et il s'est écrié que, sans le plaisir de nous avoir été utile, rien ne l'auroit attaché à la France; mais qu'à présent il se la rappellerait toujours..... C'est un sentiment bien aimable, maman. — Oui, répondis-je, sans lever les yeux; car je craignois qu'elle n'aperçût le trouble que me causoit son émotion. Elle continua vivement : Je l'ai assuré qu'il étoit impossible qu'à l'avenir je me trouvasse près d'un malheur sans penser à lui. Maman, j'ai

voulu qu'il vînt vous voir aussitôt; mais, en chemin, je me suis imaginée que peut-être il nous croiroit indifférentes à ses peines, si je ne lui en parlois point; et ce seroit bien mal, lorsque lui n'a pas hésité à nous secourir. Cependant, ne sachant comment lui témoigner mon intérêt, j'ai dit à voix basse que je m'étois bien aperçue qu'il avoit des chagrins... Il a paru surpris; et, de peur de l'avoir embarrassé, j'ai bien vite ajouté que je n'en demandois point le motif, mais que je désirerois bien qu'il fût plus heureux!... Ah! maman, il a dû voir que ce désir étoit sincère! Hélas! je ne le voyois que trop moi-même; car, depuis que je lui ai parlé du danger qui me menaçoit, c'est la première fois que votre sœur a paru contente. Mes souffrances peuvent toujours la distraire d'Alphonse; mais Alphonse seul a pu suspendre son inquiétude.

Que je suis foible, ma fille, en m'inquiétant de voir l'intérêt qu'il lui inspire! Sa gaieté me causoit une satisfaction involontaire; j'étois bien aise de retrouver quelques signes de joie sur ce visage que j'avois toujours vu si satisfait!

Vous devez juger que mes projets sur le duc sont suspendus. D'ailleurs, Alphonse réunit tous les avantages de naissance et de fortune que M. de Candale peut offrir : s'il revient... si votre sœur étoit l'objet de son retour!... Il est des instants où le désir de voir Émilie heureuse m'aveugle jusqu'à me dissimuler les difficultés d'un pareil mariage. Un étranger!... dont probablement la famille a décidé le sort, comme j'avois cru pouvoir disposer de celui de votre sœur... Que puis-je espérer? Ah! suivons ce que la raison prescrit; tâchons d'arracher Émilie à ce dangereux intérêt, mais avec douceur, sans augmenter sa peine, et bien résolue de faire son bonheur, s'il est possible un jour d'y parvenir.

LETTRE XI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME DE ...

Compiègne, 25 août

Elle n'est plus à Compiègne! *elle* par excellence, celle que tout le monde regrette, que chacun loue, dont nous parlons tous sans avoir besoin de la nommer. La belle, la charmante Émilie a quitté Compiègne : et jugez, ma cousine, si je n'ai pas les plus grands droits à votre estime, à ma propre considération, en vous assurant que sa présence m'enchantoit, et que son départ me ravit. Oui, je suis charmé qu'elle soit éloignée de M. de Candale : jamais sa vanité ne m'a paru plus ridicule que depuis qu'il veut être distingué par mademoiselle de Foix. Je crois aussi que tous nos jeunes gens se sont donné le mot pour lui persuader que sa gloire est intéressée à l'obtenir; ils ne cessent d'exalter en sa présence le bonheur de celui qui la possédera. L'enthousiasme qu'elle inspire est si vif, qu'on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle, qui seule reste calme au milieu de cette admiration générale.

Il y a quelques jours que M. de Candale a donné une fête à madame de Foix. Il n'a pas quitté un instant Émilie; il était à table près d'elle. Le hasard m'avait placé vis-à-vis d'eux. Pendant tout le repas, il n'a cessé de l'occuper de ses propres agréments, de son bon goût, de ses succès, de ses possessions. Il lui parloit de la variété de ses connoissances, de la protection qu'il accordoit aux lettres et aux arts. La vue d'un camp ayant réveillé ses prétentions militaires, il l'a entretenue de l'étonnante discipline de son régiment, et de l'espoir que la guerre le mettroit à portée de se distinguer. Il s'étendoit sur la conduite qu'il auroit alors : sévère avec les officiers, exact avec le soldat,

supérieur à tous, camarade le jour d'une bataille; peu s'en est fallu que mademoiselle de Foix n'ait cru voir en lui le sauveur de son pays, qui fort heureusement se trouve en pleine paix. Cependant, à chaque éloge qu'il se donnoit, elle baissoit la tête par politesse; mais je remarquai avec plaisir que sa sincérité ne lui permettoit pas d'y joindre le plus léger compliment. Ce qui me toucha davantage, c'est que deux fois ses yeux rencontrèrent les miens, et deux fois elle rougit, en s'apercevant que je devinois l'ennui que le duc lui causoit. Depuis cet instant, lorsque la vanité de M. de Candale se montroit d'une manière plus triomphante, elle me regardoit involontairement, et ne pouvoit s'empêcher de sourire. Alors je me suis imaginé qu'il lui seroit peut-être agréable que quelqu'un se moquât de lui, et je l'ai persillé sur toutes ses prétentions. Émilie rioit; mais madame de Foix affectoit un sérieux imposant qui, je lui en demande pardon, ne pouvoit guère m'arrêter, quand le sourire naïf de sa fille excitoit ma gaieté.

Ah! je n'oublierai jamais ce regard qui venoit chercher les miens, sans qu'elle s'en doutât! Sa jeune innocence croyoit ne me rien dire, parce qu'elle ne m'avoit pas parlé!...

LETTRE XII

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY.

Aumale, 1er septembre.

Je ne vous écrirai qu'un mot, ma chère fille, et seulement pour vous apprendre que nous sommes heureusement revenues à Aumale. Mais quelle différence de ce voyage à celui que j'ai fait pour me rendre à Compiègne! Alors j'étois bercée d'orgueilleuses chimères; Émilie l'étoit de l'espoir de tous les plaisirs : un seul instant, une première impression a détruit mes illusions

et sa gaieté; je la ramène triste; ses couleurs ont disparu; elle sourit quelquefois, mais elle ne rit plus.

En sortant de Compiègne, nous avons passé devant le rocher d'Alphonse; car c'est ainsi que votre sœur et moi l'avons nommé, pour ainsi dire, à notre insu. Émilie a baissé les yeux : ô bizarrerie inexplicable! Tant qu'elle auroit pu voir le rocher, ses regards l'ont évité; mais, à l'instant où nous allions descendre une montagne qui devoit nous le dérober sans retour, elle a penché sa tête hors de la voiture, pour l'apercevoir une dernière fois. Se trompoit-elle elle-même, ou croyoit-elle que, parce que l'horizon étoit agrandi, je ne devinerois pas le seul point qu'elle y cherchoit? Quand il n'a plus été possible de le distinguer, elle s'est appuyée doucement contre la portière, est restée quelque temps rêveuse; mais bientôt elle s'est ranimée pour ne s'occuper que de moi. Avec quelle tendre inquiétude elle s'appliquoit à deviner ce qui pouvoit me soulager! Quelquefois elle lisoit, chantoit les airs que j'aime, quoique l'air et le bruit l'obligeassent de forcer sa voix d'une manière pénible. Sa sensibilité, sa douceur, paroissent augmentées. Malheureuse enfant! faut-il que, non-seulement son âme soit livrée à une affection qui peut lui causer tant de peines, mais encore qu'elle s'attache plus vivement à tout ce qu'elle a aimé jusqu'ici!

En arrivant, nous avons été d'abord dans la chambre de votre père. Il nous a reçues avec plaisir, mais à peine nous reconnoissoit-il. C'est madame, lui crioit-on; c'est mademoiselle. Et il sourioit, sans comprendre ce qu'on vouloit lui dire. Émilie l'a embrassé. Hélas! c'est par elle qu'il a commencé à se souvenir de moi; aussi est-ce par mes enfants que, malgré la différence de nos âges, j'ai senti pour lui cet extrême attachement que rien n'a jamais altéré.

LETTRE XIII

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTLY.

Aumale, 20 septembre.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon aimable sœur. J'ai été si occupée de ma mère, si effrayée de son état, qu'il sembloit que toutes les autres affections de mon âme fussent suspendues. Je pensois à vous ; mais il m'auroit été impossible de vous le dire. Je devinois votre inquiétude; et cependant je ne pouvois ni pleurer avec vous, ni même chercher à vous rassurer. Aujourd'hui, je crois pouvoir vous mander que notre mère est mieux, oui, sensiblement mieux : depuis huit jours, son sommeil est tranquille et son visage serein. Avant-hier, je me suis mise à genoux près de son lit; j'étois tremblante, car elle m'a paru si frappée de son état, que je craignois qu'elle ne voulût pas me croire et ne détruisit ma confiance : Maman, lui ai-je dit, vous êtes mieux. — Oui, ma fille. — Maman, vous nous serez rendue ! — Je le souhaite autant que mon Émilie. — Maman, ai-je ajouté en joignant les mains, dites-moi que vous le croyez aussi ! Elle m'a regardée en souriant, a levé les yeux au ciel, et m'a répondu : Je l'espère. Mon amie, ce mot a pénétré mon âme... Je baisois ses mains, sans que mes larmes pussent s'arrêter ; je remerciois le ciel ; je le suppliois de nous la conserver.

Ma mère a repris avec ses forces l'habitude de faire le bien, de s'occuper des autres. Vous savez les malheurs arrivés à M. de Cezanne. Ma mère avait sollicité une place de chanoinesse pour sa fille aînée. Ayant appris hier qu'elle seroit admise au chapitre d'Épinal, elle m'a envoyée lui porter cette bonne nouvelle. Après trois lieues d'un chemin de traverse détestable, je suis

arrivée à une petite ferme, seul bien que madame de Cezanne ait conservé de son ancienne fortune. En approchant de cette humble retraite, je me suis sentie rougir du nombreux domestique qui m'environnoit. Dans ce moment, ma fortune me causoit une sorte d'embarras. Il me semble, mon amie, que le pauvre né dans la misère peut voir notre luxe avec l'espoir qu'il en obtiendra plus facilement des secours; mais cet aspect doit réveiller les regrets de celui qui a joui des mêmes avantages, et peut-être lui donner cette espèce d'humiliation qui accompagne l'adversité. Je suis descendue à quelque distance de la maison. En y entrant, j'ai trouvé tous les enfants si mal vêtus, leur mère si triste, que mon cœur s'est serré, au point de ne savoir comment leur annoncer leur bonheur. Enfin, avec une timidité inexprimable, j'ai présenté à mademoiselle de Cezanne le ruban et la croix qui assurent son existence. Ma sœur, toute la famille me regardoit avec ravissement. Que j'aimois ma mère! comme mon âme s'élançoit vers elle! Vous m'accusez d'être romanesque; est-ce l'être, mon amie, que d'éprouver cette passion pour la vertu, qui me fait tressaillir à la vue d'une bonne action, et de ressentir jusqu'au fond de mon âme la gratitude comme l'affliction des infortunés?

Ce matin, à peine ma mère a-t-elle été éveillée, qu'on lui a annoncé madame de Cezanne et ses enfants. Elle est entrée avec cet air de dignité qui lui est naturel, a pris la main de ma mère, l'a pressée contre son cœur; et, lui montrant sa nombreuse famille : Jugez, madame, a-t-elle dit, de mon malheur et de ma reconnoissance.

Je me suis empressée de lui offrir un fauteuil près du lit de ma mère. Tous ses enfants se sont assis autour d'elle, à l'exception d'une petite fille de trois ans qui est restée debout, appuyée contre les genoux de madame de Cezanne. Pendant qu'elle parloit de ses peines, je voyois la petite enfant qui levoit les yeux avec timidité jusqu'à ma mère. Puis, lorsqu'elle croyoit n'être

pas remarquée, elle approchoit ses petites lèvres l'une contre l'autre, comme si elle eût voulu l'embrasser; mais, dès que ma mère la regardoit, elle baissoit bien vite les yeux et refermoit sa petite bouche. Je sentis qu'on lui avoit souvent répété d'aimer la bonne dame qu'elle alloit voir. Comme le sentiment profond de madame de Cezanne se peignoit bien mieux par l'affection de cette petite fille que par ses propres remercîments! Je fis observer à ma mère cette aimable enfant : elle me dit de la mettre sur son lit; aussitôt le visage de la petite changea; elle alloit pleurer, mais je courus lui chercher du bonbon, des joujoux, enfin les biens à sa portée. C'est alors qu'elle embrassa ma mère, qu'elle commença à lui parler. Dès qu'elle eut dit le premier mot, elle ne cessa de rire, de babiller, et sa petite âme s'ouvrit à la reconnoissance avant d'avoir connu l'infortune. Une matinée comme celle-là doit avancer la guérison de ma mère : je crois même qu'en voyant cette heureuse famille, une personne triste eût oublié un moment ses propres chagrins.

LETTRE XIV

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY

Aumale, 9 octobre.

Vous avez bien raison, ma fille; et j'aurois souhaité, comme vous, que votre sœur pût épouser Alphonse. Ce n'est pas que je croie insurmontable l'intérêt qu'il lui a inspiré; mais je suis sûre que cette préférence qui m'inquiète aujourd'hui, auroit fait son bonheur s'ils avoient dû être unis. Cependant c'est une chimère dont il ne faut point s'occuper. Je sais, à présent, qu'Alphonse n'est venu à Compiègne que pour obéir aux ordres de son père; qu'aussitôt après son retour en Espagne il doit épouser une jeune personne charmante qui lui est destinée de-

puis longtemps. Je l'ai dit à votre sœur, comme si le hasard me l'avoit appris. Sa tristesse ne m'a point paru augmentée ; elle ne parle même plus d'Alphonse; mais, comme je vous l'ai déjà mandé, sa sensibilité s'accroît chaque jour. Ce ne sont plus, comme autrefois, les maux du corps ou les revers de la fortune qui seuls excitent sa pitié : ce sont les peines dont elle ignore la cause ; c'est un air triste, une expression touchante, qui lui donnent de l'émotion. Elle semble avoir appris tout nouvellement qu'on peut porter de la consolation là même où les secours ne sont pas nécessaires. Cependant, si ce n'est plus d'Alphonse qu'elle s'occupe, je suis obligée de m'avouer que tout ce qui le rappelle la frappe et l'intéresse encore. Mais en même temps je m'aperçois, avec plaisir, que ce sentiment a pris la teinte douce et tendre de son caractère ; et j'espère que bientôt l'absence effacera une impression que la pitié a fait naître, et qu'aucun espoir ne doit entretenir. Je me persuade même que cette espèce de mélancolie contribuera peut-être à rendre le cours de sa vie plus tranquille.

Ma fille, en entrant dans le monde, je croyois que le bonheur étoit dû à ma jeunesse ; je le cherchois dans tout ce qui m'environnoit, et ne me disois pas que chercher, désirer les plaisirs, c'est déjà n'être plus heureux. Enfin je devins mère : c'est près de votre berceau que je retrouvai mes vertus et ma raison. L'amour maternel est la seule félicité qui surpasse toutes les promesses de l'espérance, la seule à laquelle l'imagination ne puisse atteindre? Pourquoi ne me flatterois-je pas, si je réussis dans mes anciens projets, que le même sentiment rendra aussi mon Émilie heureuse? Comme moi, elle chérira sa famille, sans avoir cru, comme sa mère, aux illusions du monde. Si l'amour a pu causer son premier trouble, un autre amour, et plus tendre et plus doux, remplira son âme et sera sa récompense.

Ma chère fille, embrassez vos enfants pour moi. En les te-

nant dans vos bras, rappelez-vous que j'éprouvois une satisfaction semblable à vous presser dans les miens. Que la tendresse qu'ils vous inspirent ajoute à celle que vous avez pour moi comme à celle que je ressens pour vous.

LETTRE XV

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY

Aumale, 25 octobre.

Je ne vous écrirai qu'un mot, ma chère fille, pour vous dire que demain nous célébrons le jour de la naissance d'Émilie. Le duc de Candale m'a écrit pour me demander la permission de se joindre à ma famille dans cette circonstance : j'ai accepté avec empressement cette marque d'intérêt. Chaque jour me ramène plus vivement à mes anciens projets. Alphonse doit être marié actuellement; ainsi je ne sais pourquoi j'aurois la foiblesse de ménager un penchant qui n'est plus qu'une folie. M. de Candale apportera à sa femme toutes les jouissances que l'ambition peut offrir, une grande fortune, quelques défauts il est vrai, mais qui tiennent à des agréments : d'ailleurs il réunit tant d'avantages qu'il n'est pas une mère qui ne souhaitât de lui donner sa fille ; et votre sœur a une âme tendre, un esprit doux, flexible, qui me persuade que, si même elle l'épousoit sans l'aimer, l'habitude, l'amour de ses devoirs l'attacheroient promptement à lui. Je suivrai donc mes premières idées, mais sans en presser l'exécution.

Je vous quitte pour donner divers ordres; car je veux que ma maison ait un air de fête : il y aura un concert, un bal. Le duc amènera avec lui plusieurs jeunes gens, entre autres le chevalier de Fiesque; ils se disent amis et sont toujours ensemble. Vous rappelez-vous ce bel esprit qui disoit : « Il y a dans la société

les amis qui s'aiment et les amis qui ne s'aiment pas. » J'ignore dans quelle classe ces deux-là se trouvent; mais vous jugez quel intérêt j'ai à soigner un homme qui pourra tant influer sur le bonheur d'Émilie, si mes espérances se réalisent. Je ne puis cependant m'empêcher de rire encore d'une ingénuité de votre sœur, qui me demandoit l'autre jour : Est-ce par goût ou par malheur que ces messieurs sont inséparables? car ils ne se quittent point et se moquent toujours l'un de l'autre. Il est vrai que ce persiflage continuel doit étonner beaucoup une âme jeune et vive. Cet âge est sans indulgence; il croit à la perfection, et ne sait pas qu'il faut composer avec mille petits inconvénients avant de trouver une qualité réelle. Émilie ignore que ce qu'on appelle l'usage du monde consiste à parler légèrement de toute chose. Quand on entend ces gens qui se jouent de leurs sentiments, de leurs ridicules, des défauts, des vertus des autres, on croit les voir courir sur la glace. Cependant, ils se gardent bien d'aller assez loin pour se nuire à eux-mêmes ni offenser l'amour-propre de personne. Il faut, si l'on veut être reconnu aimable, que celui qui est l'objet d'une plaisanterie puisse en rire autant que celui qui la fait. Ma fille, pour l'ordinaire il ne reste de ces conversations frivoles qu'un besoin, une habitude de s'égayer sur tout ce qui est sérieux, et une insouciance dangereuse pour tout ce qui est répréhensible. Mais telle est l'élégance du jour; nous ne la réformerons pas. J'avoue que le chevalier de Fiesque m'a quelquefois amusée jusqu'à m'en étonner moi-même. Je suis forcée de convenir que souvent j'ai aperçu assez de bon sens à travers sa légèreté.

P. S. J'oubliois de vous dire que je n'ai point appris à votre sœur que M. de Candale viendroit demain; je veux que la surprise ajoute encore au mérite d'une attention si agréable.

LETTRE XVI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME....

Aumale, 26 octobre.

D'après vos conseils, j'avois fait les plus belles résolutions de me sacrifier à la vertu, d'éviter mademoiselle de Foix : cependant c'est de chez sa mère que je vous écris, ma belle cousine; c'étoit hier le jour de la naissance d'Émilie. Le duc de Candale a été averti qu'on devoit le célébrer à la campagne, chez madame de Foix : il m'a proposé de venir voir ce qu'il appeloit cette *fête sentimentale*. Peut-être la curiosité, peut-être un penchant secret dont je ne veux pas me rendre compte, m'ont-ils entraîné, et je l'ai suivi.

Toute la famille étoit à table lorsque nous arrivâmes. Je vous répète que madame de Foix a le projet de donner sa fille à M. de Candale. Quand nous entrâmes, quoiqu'elle nous attendît, que sûrement elle se fût préparée à nous recevoir, elle regarda avec inquiétude si Émilie étoit dans son jour de beauté, s'il ne manquoit rien à l'élégance de sa robe, et elle ne put s'empêcher de retoucher quelque chose à sa coiffure : sont-ce là des prétentions?

Vive le mariage dans ce bon pays de France? Ce n'est jamais, non, jamais à son heureux époux, que sa jeune compagne cherche à plaire. Je vous entends vous récrier sur ce mot *jamais*. Eh bien! mettons *rarement*, et ne grondez pas. Après l'union, les femmes les plus vertueuses prétendent à l'estime de leurs maris; quelques-unes, plus tendres, désirent en être aimées : mais leur plaire! bien peu s'en donnent la peine. Avant la célébration, c'est la mère qui parle pour sa fille, dont le seul devoir est de garder le silence et de laisser contempler sa beauté.

Après, si sa coquetterie vient à paroître, c'est toujours pour inquiéter son mari. Il n'y a pas dix de ces messieurs qui connoissent la moitié des qualités aimables de leurs femmes; mais en revanche, elles leur montrent tous leurs défauts sans aucun voile. Il me semble que je suis fort en train de moraliser; ne seroit-ce pas l'annonce de quelque grand malheur?... Si j'allois sérieusement aimer mademoiselle de Foix!... Déjà rien de ce qui la concerne ne m'est indifférent; je me suis même surpris plusieurs fois, doutant que mon ancien système fût propre au bonheur... Oh! je ne veux plus réfléchir... Continuons le récit de cette fête.

On avoit entouré de chiffres et de fleurs la place qu'occupoit mademoiselle de Foix. Son extrême beauté, l'éclat de sa parure frappèrent le duc d'une admiration nouvelle; et jugez si je suis disposé à être amoureux en apprenant que je me suis senti jaloux!... Le même instant me fit voir et réunir les perfections d'Émilie, et tous les ridicules du duc. J'étois indigné que le hasard d'une plus grande fortune lui donnât le droit de former des prétentions que je n'oserois manifester.

Au dessert, on vint avertir que plusieurs paysans des villages voisins demandoient à féliciter mademoiselle de Foix; ils furent admis sans avoir attendu, et reçus avec cordialité. Émilie accepta avec plaisir les présents rustiques qu'ils lui offraient. J'entendis qu'elle leur promettoit tout bas des secours analogues à leurs besoins; et, dans ce moment, je lui sus gré d'être belle, d'être bonne, comme si elle n'eût désiré l'être que pour moi. Malgré l'état d'enfance où se trouve M. de Foix, il était présent à cette fête. Sa femme et lui se joignirent à leurs fermiers pour boire à la santé et au bonheur d'Émilie. La moindre marque de déférence d'un père et d'une mère pénètre l'âme si vivement, que cette jeune personne se jeta aux pieds de ses parents, et s'écria qu'elle avoit toujours été trop heureuse!

Le duc, spectateur muet de cette scène touchante, s'attendrit

aussi; du moins parloit-il à tout le monde de sa sensibilité. Je crois réellement que, depuis le dernier drame, il ne s'étoit pas senti aussi ému. Mais ce tableau, loin de le porter à se rapprocher de la nature, à partager ses plus douces affections, lui rappela seulement les sensations factices que les pièces de théâtre ou les romans lui avoient procurées. Au lieu de jouir comme moi du bonheur de cette famille, il m'emmena dans une autre chambre pour exalter le respect filial d'Émilie, l'amour de ses parents, la pieuse vénération de leurs domestiques. Il leur prêtoit à tous des vertus exagérées dont ils n'avoient jamais senti l'effort ni connu le besoin. Il est vrai qu'en parlant d'eux il me forçoit à l'écouter; et si j'eusse voulu l'entendre, il parleroit encore!

Le soir, il y eut un concert où Émilie put chanter en s'accompagnant, un bal où elle dansa avec une grâce enchanteresse : c'étoit la reine de la fête. Ah! combien elle auroit été plus heureuse si, perdue dans la foule, aucune distinction n'eût excité la vanité de M. de Candale! Eh bien, malgré sa sottise, il sera heureux, et moi!... moi!... je ne sais quel pressentiment m'annonce le trouble du reste de ma vie.

LETTRE XVII

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Aumale, 7 novembre

J'ignore si ma mère s'est donné trop de fatigue ou si elle a éprouvé trop d'émotions le jour où elle a bien voulu célébrer ma naissance; mais le lendemain elle a été saisie d'une fièvre assez forte, qui ne fait qu'augmenter depuis trois jours. Cependant, loin de paroître inquiète, il règne sur son visage une joie extraordinaire, et qui me rassure; j'ose espérer, ma sœur, que ce n'est qu'un accident étranger à sa maladie.

Le duc de Candale est encore ici ; il n'a point voulu s'en aller pendant que ma mère étoit souffrante. Que je suis injuste! croiriez-vous que, loin de lui savoir gré des soins qu'il lui rend, ses attentions me gênent, et que je ne puis même rester près d'elle lorsqu'il s'en approche? Mais, après m'être livrée à mon impatience, je m'en repens, et, pour l'amour d'elle, je reviens lui dire quelques mots obligeants. Heureusement, elle ne s'aperçoit pas que mes égards sont toujours la suite de quelque humeur qu'il faut réparer.

Mon amie, ce n'est pas en vain que ma mère aura été bonne; je le deviendrai pour l'imiter, et surtout pour lui plaire. Allons, je descends la retrouver; je vais prendre mon ouvrage, m'asseoir auprès de M. de Candale, et l'écouter tant qu'il lui plaira de m'ennuyer...; un sourire de ma mère sera ma récompense.

Adieu, mon aimable sœur; je vous donnerai avec exactitude des nouvelles de notre chère malade. Elle me paroît trop tranquille pour que nous devions craindre que cette fièvre soit dangereuse.

LETTRE XVIII

MADAME LA COMTESSE DE FOIX A MADAME LA MARQUISE D'ASTEY

Aumale, 12 novembre.

Je me sens bien mal, ma chère fille; et mes souffrances sont si cruelles que je vous prie d'obtenir de votre mari la permission de venir me trouver. J'ai besoin de vous revoir; venez, ma fille, et je suis obligée d'ajouter, *venez promptement*.

Émilie me soigne avec une extrême tendresse; je lui cache mes maux le plus qu'il est possible. Pourquoi l'affliger si longtemps d'avance? Pourquoi la faire mourir de mille morts pour se

préparer à une séparation inévitable, il est vrai, mais si douloureuse? Vous seule savez mon secret, ma fille, parce que depuis bien des années vous les possédez tous; parce que c'est à vous que je veux confier votre père et votre jeune sœur. Ah! sans ces raisons si puissantes, je vous aurois caché aussi les approches de ce cruel moment. Je souhaite de vous revoir, ma fille; je veux vous embrasser, vous bénir : mais que le mot *adieu* ne se prononce pas entre nous; détournons même cette affreuse pensée.

Le duc de Candale ne me quitte point : il m'a demandé un entretien secret... je crois en deviner le motif... Je ne finirai cette lettre qu'après l'avoir vu.

Il sort de chez moi; il m'a priée de lui accorder la main d'Émilie. Je m'y attendois, et cependant mon cœur en a battu de joie. Au moins je ne la laisserai point sans appui, sans fortune; et, puisque cette fatale substitution assure à M. de Candale les biens de votre père, c'est un grand dédommagement pour moi qu'une de ses filles en jouisse. Quoique ce mariage soit l'objet de tous mes vœux, j'ai différé d'y donner mon consentement, jusqu'à ce que j'aie celui de votre sœur; mais je ne doute point qu'elle ne cède à mes raisons et à mes conseils. Venez donc, ma fille : deux devoirs vous appellent... votre mère a besoin de vous pour adoucir ses derniers instants; et il faut protéger Émilie à son entrée dans le monde.

LETTRE XIX

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME DE....

Aumale, 15 novembre.

C'en est fait, mon sort est décidé! le duc de Candale a fait sa proposition; madame de Foix l'a écouté favorablement, et lui a promis de parler à sa fille. La joie de la mère ne me permet

point de douter du consentement de la jeune personne : lui sera-t-il permis d'avoir une volonté ?

La voilà donc livrée à un homme qu'elle ne pourra jamais aimer ! Cependant madame de Foix est ce qu'on appelle dans le monde une femme de mérite... mère tendre, épouse fidèle, amie attentive, toujours prête à remplir tous ses devoirs. Elle va froidement immoler sa fille à l'ambition ; elle la donne à la fortune, sans même y être condamnée par le besoin, et elle sera généralement applaudie... Il est vrai que si j'avois sacrifié au bonheur de posséder Émilie mes projets, mes espérances, l'ordre de Malte, les commanderies, enfin tout ; si, malgré mon peu de bien, sa mère l'avoit accordée à mon amour, le monde nous auroit tous blâmés ; et si même Émilie s'étoit trouvée heureuse, on ne l'auroit pas cru, ou du moins auroit-on assuré que le repentir suivroit bientôt. Quels usages ! quelles mœurs ! Mais je m'admire de m'en étonner, ou de m'en fâcher.

Imaginez qu'il est venu hier me conter, avec une orgueilleuse satisfaction, ce qu'il avoit dit à madame de Foix, et combien elle y avoit été sensible ; mais, en même temps il m'a avoué l'embarras où il se trouve envers madame d'Artigue... Il ne veut point renoncer à la voir, à être son ami ; cependant il craint ses éclats : il désireroit la ménager, concilier l'attachement de la marquise et l'*idolâtrie* de sa jeune femme ; car il ne faut pas moins que l'idolâtrie pour le satisfaire. Il parle de mademoiselle de Foix comme d'un bien qu'il va acquérir, et qu'il n'aura pas besoin de soigner, parce que rien ne pourra le lui ôter. D'ailleurs, m'a-t-il répété plusieurs fois, Émilie est encore un enfant ; je ne lui dirai que ce qu'il faudra lui dire, la marquise en sera contente... Et, voyant que je l'écoutais patiemment, il m'a cru trop heureux de lui complaire, et a fini par me prier d'aller, en ami commun, prévenir madame d'Artigue de ce mariage. J'avois bien envie de m'y refuser ; car je désirois voir mademoiselle de Foix, juger sur sa figure des sentiments que la proposi-

tion du duc lui inspire. Mais il m'a tant sollicité, ses premières idées deviennent si vite des désirs pressants, que je ne pouvois plus m'y refuser, sans risquer de me brouiller avec lui. Ainsi donc je pars, et je pars sans revoir mademoiselle de Foix. Voilà, j'espère, ce qu'on appelle de la conduite!

Le duc, sorti d'embarras, est d'une joie, d'un ravissement, qui donnent à ses manières envers moi une tendresse que je pourrois prendre pour de la gratitude ou de l'amitié. Mais je ne m'y trompe pas : loin de me savoir gré de ma complaisance, il me suppose trop heureux de le servir, et seroit plutôt porté à me croire un sot de me déranger pour lui, que de réfléchir sur le motif qui me guide. Au surplus, rien n'est si dangereux que de jouer au plus fin; car peut-être que, dans cet instant, nous sommes tous deux à notre bureau, à nous moquer l'un de l'autre.

Adieu; je suis un peu de meilleure humeur en finissant cette lettre qu'en commençant à vous écrire. Un beau détachement de moi-même ne m'avoit d'abord laissé considérer que le malheur d'Émilie; en y pensant mieux, qui sait si une arrière-pensée ne me fait pas envisager une sorte de douceur à porter à madame d'Artigue l'affreuse nouvelle!... Car, malgré ses continuelles déclarations de vouloir rester libre, j'avois toujours cru qu'elle finiroit par épouser M. de Candale, et qu'elle attendoit seulement que la confiance, l'habitude de se voir, lui en inspirassent le désir. Tant qu'il n'étoit pas marié, on pouvoit supposer qu'elle étoit la seule femme à laquelle il voudroit consacrer sa vie; mais à présent que dira-t-elle?... Au moins, vais-je voir son amour-propre aussi humilié qu'il lui plaisoit jadis d'offenser le mien; je doute qu'elle s'en tire avec la même philosophie. Adieu; adieu, je pars.

LETTRE XX

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Aumale, 11 nov., 6 h du matin.

La voilà donc expliquée, cette étonnante prévention de ma mère! M. de Candale est l'homme qu'elle a choisi pour gendre, sans savoir si ma préférence justifieroit la sienne, sans avoir même cherché à la faire naître; aussi ne puis-je me résoudre à l'épouser. M. de Candale, si plein de son mérite, si constamment satisfait! quel bonheur pourrois-je lui offrir? Non, non, jamais... jamais! Est-ce moi qui ose prononcer que je ne me soumettrai pas aux volontés de ma mère, moi qui lui étois si soumise!... Mais sûrement ma répugnance pour M. de Candale est naturelle, invincible; car jusqu'ici ses manières ne faisoient que me déplaire; à présent que je connois ses projets, il m'est devenu insupportable.

Hier au soir, ma mère me dit de m'approcher d'elle, prit ma main dans les siennes, et me fit part de la demande de M. de Candale. Je me hâtai de refuser ce mariage : elle ne me laissa point le temps d'exprimer mes motifs; et me fermant la bouche avec une de ses mains, elle me représenta cette fatale substitution qui doit nous laisser sans fortune... les avantages que celle de M. de Candale me procurera... l'éclat attaché à son rang, à ses places... De tels calculs ne pouvoient influer sur mon cœur; à peine daignois-je y prêter attention : je regardois ma mère, je l'écoutois sans oser l'interrompre; mais j'étois bien décidée à ne pas changer de résolution. Cependant je fus bouleversée, quand elle crut pouvoir se faire obéir, en me déclarant que, la mort devant bientôt nous séparer, un mari qui me seroit cher et une existence considérable me rendroient cette perte moins sensible. Ma mère parler de mourir, et pouvoir m'ordonner de

la quitter, d'entrer dans une nouvelle famille!... Mon amie, je ne voulus plus rien entendre : à genoux à côté de son lit, je la suppliai de me garder auprès d'elle. Ma vivacité sembla l'offenser; elle me protesta qu'elle ne vouloit ni ne devoit me laisser sans appui. Persuadée que le seul désir d'assurer mon sort déterminoit ma mère, je m'écriai : Disposez de votre fille, vous en avez le droit; mais mariez-moi à un de vos amis, à un homme de cette province, qui vivra près de vous. Ah! du moins, que de ma maison je puisse apercevoir la vôtre! Je levai les yeux et vis les siens remplis de larmes. Rassurez-vous, me dit-elle, je ne désire que votre bonheur. Après ces mots, elle m'embrassa et me renvoya, disant qu'elle vouloit reposer : comme j'ouvrois la porte de sa chambre, elle me rappela de nouveau et m'embrassa encore.

Mon amie, qu'ai-je fait au ciel pour être distinguée par M. de Candale? Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir tenté de me séparer de ma mère, d'avoir causé la première résistance que j'aie apportée à ses volontés... Hélas! je serois née sous une étoile trop funeste si l'homme qui m'a inspiré le plus d'éloignement étoit celui qui m'est destiné!

LETTRE XXI

14 novembre, à midi.

O ma sœur! quelle scène vient de se passer! Jamais ma mère ne m'a paru si sévère : ce n'étoit plus la même personne; et son courroux m'a inspiré une fermeté dont je ne me croyois pas capable. Je n'aurois pu me refuser à ses prières, et j'ai osé braver son injustice.

Ce matin, après vous avoir écrit, je suis descendue chez elle avec un empressement plus tendre qu'à l'ordinaire : j'espérois être délivrée de ce mariage, et tout enchantée, j'éprouvois une

joie que je ne puis exprimer. Je me suis assise sur son lit et l'ai comblée de caresses ; elle me regardoit sans me parler. Je ne savois pas bien me rendre compte de cette sécheresse qu'elle n'avoit jamais eue avec moi ; mais elle me surprenoit, sans cependant diminuer ma gaieté. Maman, lui ai-je dit en l'embrassant, êtes-vous bien aise de me voir? — Oui, ma fille. — Cette nuit, avez-vous pensé à la peine que vous auriez eue à me dire adieu? Pour moi, je crois que je serois morte au moment de nous séparer. — J'y serai bien sensible. — Comment, penseriez-vous encore?...

A ces mots, elle m'a interrompue et m'a ordonné de l'écouter : mais quel air de hauteur régnoit sur sa figure, dans ses manières ! il sembloit que, tout à coup, elle eût pris le droit et la volonté de faire mon malheur. Pour la première fois aussi, j'ai senti la force de lui résister ; mais elle m'a imposé silence, et m'a représenté de nouveau les avantages d'une pareille union. Elle n'examine pas s'il me sera difficile d'aimer le mari qu'elle m'a choisi, et elle ne sait plus lire dans mon cœur. Ce n'est point la religion, ce n'est point l'amour qu'on invoque, c'est l'intérêt que l'on consulte, c'est l'intérêt qui décide de ma destinée. Au moins, me suis-je écriée, vous qui m'avez appris à ne jamais dissimuler ma pensée, ne trouvez pas mauvais que j'apprenne à M. de Candale l'éloignement que j'ai pour lui. Cette menace a mis ma mère hors d'elle-même ; ses yeux étoient animés du plus grand courroux : — Quels motifs peuvent donc vous faire refuser M. de Candale? J'en sentois mille, et il n'en revenoit aucun à mon esprit. Il me déplaît... parce qu'il me déplaît, ai-je repris, désolée de ne pouvoir alléguer de meilleurs raisons. — Lui préférez-vous quelqu'un? — Tout le monde. — Ce n'est pas une réponse. Je demande s'il est quelqu'un qui vous plaise plus que lui ? — Non. Alors ma mère s'est rapprochée de moi, et passant de la colère à une froideur extrême : Je craignois, m'a-t-elle dit, que cet étranger ne vous eût in-

spiré une sorte d'intérêt. Je devinois bien qu'elle vouloit parler d'Alphonse? mais j'ai eu l'air de ne pas la comprendre : — O ma mère! c'étoit pour m'offenser que vous qualifiiez Alphonse d'étranger; pouviez-vous avoir oublié son nom? Je ne me trompois pas : car lorsque je lui ai dit que j'ignorois qui elle vouloit désigner : *Alphonse*, a-t-elle repris avec un profond soupir. Ce soupir, qui sembloit partir du cœur, m'a vivement émue. — Non, ma mère, je ne vous aurois pas quittée pour suivre Alphonse. — Ce n'est donc que notre séparation qui cause vos regrets? Je ne lui ai répondu que par mes larmes. Elle a paru plus tranquille; peut-être même serois-je parvenue à la toucher, lorsque, malheureusement, nous avons entendu la voix de M. de Candale dans la pièce voisine. Je me suis sauvée pour lui cacher mes pleurs.

Il est resté longtemps chez ma mère : dès qu'il a été sorti, elle m'a fait appeler : Toutes les difficultés sont aplanies, m'a-t-elle dit avec joie; M. de Candale consent que vous restiez auprès de moi jusqu'à mon rétablissement; et dès que je serai mieux, je vous suivrai à Paris. Ma sœur, la complaisance de M. de Candale a achevé de m'irriter contre lui. J'ai éprouvé une douleur affreuse en me voyant enlever le seul motif raisonnable que je pusse donner à des refus invincibles... Jamais... jamais! me suis-je encore écriée, ne croyant parler qu'à moi-même... A ces mots, ma mère n'a pu contenir son indignation. Elle m'a accablée de reproches, m'a dit que je voulois hâter sa mort, et m'a renvoyée en me défendant de paroître à ses yeux.

Depuis cet instant, je suis seule avec moi-même; je me désole, me blâme, me révolte, et me trouve digne de pitié. Faudra-t-il donc, si jeune, renoncer au bonheur!

LETTRE XXII

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY

Le même jour dans la nuit.

Ce soir, j'ai fait demander à ma mère la permission de descendre chez elle; notre ancienne gouvernante, Louise, est venue me dire, de sa part, qu'elle étoit trop foible pour me recevoir. Le visage de Louise exprimoit les reproches qu'elle n'osoit me faire; elle m'a inspiré une sorte de crainte. Le malheur donne-t-il donc à tout le monde le droit d'ajouter à nos chagrins? Comment est ma mère? lui ai-je demandé en baissant les yeux. — Elle est bien souffrante, mademoiselle; et c'est la première fois que je l'ai vue répandre des larmes. En disant ces mots, la pauvre Louise pleuroit aussi. Croit-elle avoir plus de tendresse pour ma mère que moi-même? — Ma mère restera-t-elle seule cette nuit? — Non, mademoiselle, je la veillerai; il faut qu'elle se sente bien mal pour déranger quelqu'un. Je l'ai suppliée de consentir que je passasse la nuit cachée dans la chambre de ma mère. Hélas, non, a-t-elle dit en soupirant, votre présence l'affligerait. Les gens de la maison savent donc que je lui ai causé de la peine? Quelle situation!... il faut que je prononce le malheur de ma vie ou que je remplisse d'amertume les derniers moments de la sienne!

Je me suis jetée sur mon lit tout habillée. A minuit, une voiture est sortie : c'étoit un médecin qu'on alloit chercher. Je suis descendue chez elle; j'ai écouté à sa porte; j'ai regardé à travers la serrure; elle écrivoit. Louise étoit là, je n'ai pas osé entrer. J'ai entendu ma mère se plaindre du chaud, demander plusieurs fois à boire, dire que la fièvre la dévoroit, et ordonner d'ouvrir la porte. Alors je suis retournée dans ma chambre,

craignant qu'elle ne m'aperçût. Je ne puis vous exprimer l'excès de ma douleur! Je pleurois, je sanglotois, sans rien résoudre, sans même avoir une pensée. Enfin, après quelque temps, je me suis déterminée à aller chez elle pour lui dire que je serois malheureuse en épousant M. de Candale; mais que, si elle pouvoit m'y condamner, je subirois sa loi. Cette espèce de résignation a été pour moi un trait de lumière. Je descendis l'escalier; je croyois être décidée à m'unir à M. de Candale; mais je me flattois intérieurement qu'elle renonceroit à son projet. Je lui dirai que je serai malheureuse, me répétois-je à chaque marche que je descendois; et chaque pas ranimoit mon courage.

Je suis arrivée ainsi à sa porte; je l'ai ouverte bien doucement. Elle reposoit; Louise dormoit aussi. Ma sœur, quelle inquiétude m'a saisie en entrant dans cette chambre éclairée par la seule lueur d'une petite lampe! Cette obscurité, ce silence m'ont glacée de crainte; il sembloit que la mort fût présente; je ne sais quelle voix secrète m'a crié : Si ta mère n'existoit plus, quels remords poursuivroient ta vie! Que de pleurs alors ont coulé de mes yeux! un autre sentiment plus doux, mais plus foible, me soutenoit, en me rappelant que je pouvois réparer ma coupable résistance.

Ces ténèbres augmentoient ma frayeur; j'ai été allumer une bougie : je me suis retournée, et la chambre m'a paru aussi sombre. Cette lumière ne faisoit qu'éclairer un peu plus le lit où ma mère reposoit, ce lit où elle se réveilleroit pour souffrir, et où j'allois bientôt la perdre. Je suis tombée à genoux, fondant en larmes; et là, ma tête enveloppée d'un mouchoir pour étouffer mes sanglots, j'ai senti mon âme près de s'échapper. Cependant il m'a été impossible de ne pas regarder encore ce lit, objet de mes terreurs. L'obscurité qui l'environnoit m'a épouvantée : je me suis levée bien vite; j'ai allumé une seconde bougie, puis une autre; il ne pouvoit y avoir assez de jour pour me rassurer. Hélas! cet éclat m'a frappée d'une nouvelle hor-

reur; je me suis représenté ma mère entourée d'une pompe funèbre... J'ai mis mes mains sur mes yeux, et me suis approchée de son lit, décidée à attendre son réveil, et à lui crier alors de disposer de moi, sans même lui faire envisager que je serois malheureuse. Plus de désobéissance, jamais de désobéissance, pas même un mot! Je me suis donc avancée bien doucement jusqu'à son lit. En approchant d'une petite table qui étoit près d'elle, j'ai vu sur son écritoire une lettre qui m'étoit adressée; je l'ai prise, j'ai osé l'ouvrir, et jugez quel a été mon effroi en lisant ce qui suit :

« Justement irritée, je pourrois, ma fille, vous ordonner de m'obéir ou vous abandonner aux regrets qui suivroient vos refus; mais je veux essayer de toucher votre cœur, de parler à votre raison, sans risquer des éclats qui nous font trop de mal à l'une et à l'autre.

« Vous ignorez, ma fille, qu'il n'y a ni considération ni bonheur dans la vie si l'on ne possède pas tous les avantages de son état, quel qu'il soit. Vous croyez aujourd'hui mépriser la grandeur, les richesses, parce que votre âge ne tire vanité que des dons personnels; mais à mesure que votre jeunesse passera, vous sentirez la valeur des biens d'opinion. Le respect succédera à cette sorte d'enchantement que vous faites naître; la bienfaisance remplacera vos premiers plaisirs. Cependant je serois loin de permettre que vous fissiez à la fortune le sacrifice de vos goûts ou de vos principes. Mais votre cœur est libre, vous me l'avez juré : laissez-moi donc vous préparer des jouissances pour tous les âges. Si vous saviez avec quelle tendre, quelle constante sollicitude une mère veille sur tout l'avenir de son enfant! Combien de fois j'ai réfléchi sur tout ce que vous pouvez attendre de l'union que je vous propose! depuis combien d'années elle est l'objet de mes désirs et de mes soins! Ma fille, tromperez-vous en un moment tant de prévoyance? Faudra-t-il vous quitter avec le désespoir de vous laisser sans appui? Émi-

lie, je crois qu'il y a dans la mort un dernier moment qui doit être affreux : c'est celui où la pensée existe encore quand l'expression n'est déjà plus ; celui où l'on peut encore serrer la main de son enfant sans pouvoir même lui dire adieu. Ah ! si mon dernier regard se porte sur vous comme il s'y portera, et que je vous voie sans protecteur, sans fortune, seule dans la vie !... Émilie, ma chère fille, épargnez-moi cette douleur, ou du moins pensez-y avant de me répondre. »

J'ai cru, à cette lecture, que mon cœur alloit se briser ; je me suis sentie abîmée, anéantie, et n'ai repris mes sens qu'à la voix de ma mère qui m'appeloit et m'embrassoit. Louise m'avoit posée sur son lit ; ma mère me regardoit et pleuroit. Mon premier sentiment a été la joie de me trouver dans ses bras : mais bientôt j'ai été alarmée par la crainte de lui causer trop d'émotion : Ma mère, lui ai-je dit, j'épouserai M. de Candale. — Non, m'a-t-elle répondu toute tremblante, s'il vous en coûte trop. A mon tour, j'ai osé fermer sa bouche avec une de mes mains. — Ma mère, c'est le chagrin de vous avoir fâchée qui m'avoit tant émue ; je n'ai pas songé à M. de Candale. Elle a souri en m'embrassant encore.

Eh ! mon Dieu, je ne songeois même point à lui en consentant à l'épouser ; c'est ma mère, c'est sa santé, c'est son repos qui me déterminent. Ah ! si j'envisageois l'avenir que je me prépare ; si je pensois à M. de Candale, jamais je ne trouverois la force d'être à lui. Ce n'est qu'en éloignant son souvenir ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'en me séparant de moi-même que je pourrai lui donner ma main.

LETTRE XXIII

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME....

Paris, 25 novembre.

Je quitte madame d'Artigue. A peine m'a-t-elle aperçu dans le salon qui précède sa chambre qu'elle m'a demandé si le duc étoit revenu avec moi. J'ai répondu le non le plus triste que j'aie pu affecter. Elle a repris avec une gaieté aussi peu naturelle : Croiriez-vous qu'on s'est amusé ici à faire courir le bruit qu'il alloit se marier? En disant ces mots, elle a éclaté de rire, mais d'un rire forcé, auquel j'ai eu bien de la peine à n'en pas joindre un très-véritable; je m'en suis tiré par une révérence assez profonde pour qu'elle ne vît pas ma figure.

Pendant un quart d'heure elle a répété toutes les raisons qui rendoient complétement ridicule une pareille histoire. Elle parloit si vite que je ne sais si elle vouloit me convaincre, ou si, pressentant que je pouvois l'éclairer, elle en redoutoit le moment. Je me suis bien gardé de l'interrompre; seulement j'ai conservé ma gravité de circonstance. Enfin elle s'est arrêtée et m'a dit : Vous ne répondez rien! Alors je lui ai remis une lettre de M. de Candale. Elle l'a lue, est devenue fort pâle, et sans dire un mot, elle l'a considérée longtemps après avoir fini de lire le peu de lignes qu'elle contenoit. Je crois en vérité que c'est un malheur qu'elle ne sentira que lorsque les autres en seront instruits. Elle ne respiroit ni ne parloit, ni même ne levoit les yeux; toutes les forces de son âme paroissoient employées à en dissimuler les impressions. J'aurois pu lui sauver un grand embarras en commençant à parler le premier; mais j'étois résolu à me taire jusqu'à ce que j'eusse vu la tournure qu'elle donneroit à cette affaire. Après un long silence, elle m'a

demandé, sans me regarder, si je savois ce que contenoit cette lettre : j'ai répondu encore un non plaintif, qui auroit dû lui apprendre qu'au moins le sens m'en étoit connu. Elle me l'a présentée en me priant de la lire tout haut, soit pour avoir le temps de se remettre, soit pour prendre celui de former une résolution. Après quelques phrases assez insignifiantes, M. de Candale ajoutoit :

J'ai rencontré un ange de beauté, de jeunesse, d'innocence. Mademoiselle de Foix réunit tous les avantages que je pouvois désirer ; et je respire en pensant que cette union va terminer mon éternel et ennuyeux procès : vous voyez que c'est un mariage de convenance. Ne vous affligez donc point, mon aimable amie : conservez-moi votre affection, et puissé-je mourir avant de vous être indifférent.

« Duc de Candale. »

Quel âge a ce prodige? a repris madame d'Artigue avec aigreur. — Dix-sept ans, ai-je répondu les yeux baissés ; car cette femme humiliée m'imposoit dès que je la croyois malheureuse. En vérité, il faut que je sois né avec un bien bon cœur, puisque, malgré tant d'efforts pour l'endurcir, il est encore sensible. Si madame d'Artigue eût versé une seule larme, elle m'auroit attendri ; par bonheur, elle n'a montré que du ressentiment, et sa colère m'a rendu mon sang-froid.

Cette merveille n'est-elle donc jamais sortie du château de sa mère? m'a-t-elle demandé d'un ton dédaigneux. — Jamais. — En ce cas, le duc pourroit bien prendre sa gaucherie pour de l'innocence. — L'amour s'y trompe facilement. — L'amour! vous verrez que ce sera quelque fol engouement que ses amies n'oseront défendre... D'ailleurs, a-t-elle ajouté avec hauteur, un homme sage ne doit jamais se marier par amour ; et après les succès de M. de Candale, il faudroit au moins que la femme qu'il choisît fût parfaite.

Ici j'ai pris un air pénétré qui m'a paru réussir. Jusque-là tout alloit assez bien pour moi; mais j'ai maladroitement répliqué, d'un ton que je croyois galant : N'est-il pas bien flatteur, après tous les succès dont vous parlez, d'avoir à nous montrer un jour, dans la femme qu'il a choisie, le modèle d'une constance à toute épreuve?

Elle m'a lancé un regard terrible, et m'a dit avec ironie : Si c'est là ce qui le décide, je crains qu'il ne se prépare de grands chagrins... M. de Candale a fait tant de jaloux que ce sera une joie publique de le savoir exposé aux mêmes inquiétudes. La tournure de cette conversation me rendit sans pitié; aussi repris-je d'un air de confidence : J'imagine qu'il ne permettra à sa femme qu'une société assez sévère pour la mettre à l'abri de la séduction ou de l'exemple.

Je dois vous avouer que cette idée me venoit à l'instant; mais au cas qu'elle se présentât à l'esprit du duc, j'étois charmé que madame d'Artigue pût se croire intéressée à empêcher l'effet. Je ne me trompois pas; car c'est alors que l'indignation a remplacé la colère froide et concentrée qui l'oppressoit. Elle s'est ranimée, a ri avec amertume, sans me communiquer ses pensées. Elle se regardoit dans sa glace, se parloit à elle-même sans former un son intelligible. Ne sachant plus comment la quitter, je l'ai priée de me donner ses ordres : Vous allez donc rejoindre M. de Candale? m'a-t-elle demandé avec amertume. — Oui. — Et à quand ce beau mariage? — Dès que je serai arrivé, ai-je répondu comme un sot; car je n'avois nul besoin de venir me mêler à sa haine : aussi a-t-elle jeté sur moi des yeux que je n'oublierai jamais. Il sembloit qu'elle m'accusât de son malheur, du moins elle me l'a fait entendre en me disant : Vous m'y paroissez un témoin nécessaire. Elle a ajouté : Je vais répondre. Voilà, me suis-je dit, ce qu'on gagne à s'occuper des affaires des autres.

Pendant qu'elle écrivoit, la colère, la haine, la vengeance,

toutes les passions se peignoient sur son visage. Il me sembloit que cette lettre devoit contenir les plus sanglants reproches ; jugez donc de ma surprise, lorsqu'en me la donnant à lire, j'ai trouvé ce qui suit :

« Mon sort est décidé, et je sens qu'il ne me reste plus aucun intérêt dans la vie! mais je renonce à moi-même pour ne m'occuper que de vous.

« Les hommes que vos succès ont blessés vont entourer votre jeune femme de toutes les séductions ; permettez que j'aie toujours les yeux sur elle..., je veux au moins contribuer encore à votre bonheur en la rendant digne de vous. »

Je croyois connoître madame d'Artigue ; mais je suis forcé de convenir que cet empire sur elle-même m'a étonné. Écrire une lettre si douce après un si cruel abandon!... Quoi! madame, me suis-je écrié, pas un reproche? — Les reproches demandent des excuses dont je dispense M. de Candale. — Et la colère.... — La colère n'est souvent qu'un besoin de pardonner, et je n'ai ni pardon, ni plaintes à lui offrir. Ses lèvres étoient pâles et tremblantes ; on voyoit combien elle souffroit ; mais toutes les puissances de son âme étoient employées à ne pas laisser échapper une douleur dont elle auroit été humiliée... Elle se leva, et me regarda d'un air si imposant que, sans me parler, elle me fit sentir qu'elle désiroit être seule.

LETTRE XXIV

MADEMOISELLE DE FOIX A MADEMOISELLE D'ASTEY

Aumale, 27 novembre.

Quelle journée! quelle affreuse journée! Je me désole et me désespère ; mais malheureusement je ne succombe point. Mon amie, j'existe pour assurer le malheur du reste de mes jours,

et voir mourir tout ce que j'aime. Ma mère est très-mal : aujourd'hui elle a entendu presque en même temps la lecture de son testament et celle de mon contrat de mariage. Nous étions tous réunis dans sa chambre pour assister à ces déchirantes lectures, car elle a voulu que sa famille connût d'avance ses dispositions. En ce moment, je ne sais quel instinct nous a amené mon pauvre père; il est venu s'asseoir près de son lit, observant nos pleurs avec inquiétude. Il a écouté la lecture du testament avec la plus grande attention. Tous les articles par lesquels ma mère donnoit ce qui lui avoit appartenu, l'ont rappé : Et moi, a-t-il dit, à qui me laisserez-vous? A ces mots, des larmes ont coulé de ses yeux. Ma sœur, pour la première fois, j'ai regardé M. de Candale d'un air qui sollicitoit son intérêt. Je sentois qu'il pouvoit m'inspirer une véritable reconnoissance s'il me permettoit de prendre soin de mon vieux père, et si, par un coup d'œil, il m'autorisoit à lui promettre qu'il ne nous quitteroit pas. Oh! mes regards le supplioient vainement; les siens ne me cherchoient point : il considéroit mon père d'un air indifférent et fort ennuyé... Quoi! ni pitié pour la vieillesse, ni respect pour la mort! Mon amie, ma sœur, quels sont donc les sentiments qui peuvent arriver à son cœur?

Ces mouvements ont échappé à ma mère. Tout entière à la crainte de mourir avant d'avoir disposé de mon sort, elle a voulu, aussitôt après avoir fini son testament, entendre et signer mon contrat de mariage. Loin de prêter attention à cette lecture, je m'efforçois d'en détourner ma pensée; ma mère seule m'occupoit; je me disois : En me croyant heureuse, sa fin sera plus tranquille. Cependant, lorsqu'il a fallu écrire mon nom, j'ai été saisie d'un tel tremblement que je ne distinguois plus aucun objet; le notaire me montroit le papier, et je ne l'apercevois pas. Ma mère, effrayée de mon trouble, a voulu, je crois, fournir à M. de Candale l'occasion de me rassurer. Elle l'a prié de traiter ma jeunesse avec indulgence, de se rappeler que j'a-

vois été élevée avec une douceur, une tendresse qui devoient me rendre bien difficile sur le reste de ma vie. En voyant de quel air suppliant elle s'adressoit à M. de Candale, je n'ai pu retenir mes sanglots ; le duc, loin d'en être touché, a pris ma main, et a répondu à ma mère : Que la douleur lui sied bien ! ces pleurs la rendent plus belle. Comme mes pleurs ont redoublé à ce sot compliment ! Ma mère a été frappée de cette insensibilité : pour la première fois elle m'a regardée en soupirant ; elle m'a tendu ses bras ; je m'y suis précipitée, et, serrées l'une contre l'autre, nous avons éprouvé les plus cruelles angoisses.

Depuis cet instant, ma mère est dans un profond accablement ; elle m'a demandé plusieurs fois si le courrier qu'on avoit envoyé à ma sœur avoit eu l'ordre de ne point s'arrêter ; elle l'attend avec impatience. Pour moi, mon amie, j'ignore si je souhaite ou si je redoute que vous arriviez pour la célébration de ce mariage. Il me semble qu'au moment de prononcer le serment irrévocable, mes yeux ne chercheroient que les vôtres, que votre pitié briseroit mon cœur ; et si une première larme tomboit, je ne pourrois plus retrouver mon courage. Oh ! non, non, ma sœur, ne venez que lorsque mon sort sera décidé sans retour ; que, victime du malheur, il ne me restera plus ni crainte, ni espérance.

LETTRE XXV

LE CHEVALIER DE FILSQUE A MADAME. . .

Annale, 30 novembre.

Je suis arrivé chez madame de Foix au moment où le duc alloit chercher Émilie pour la conduire à l'autel. Quelle tristesse régnoit sur la figure de cette heureux époux ! avec quelle atten-

tion il a évité mes regards! Je lui ai remis la lettre de madame d'Artigue. Loin d'y trouver, comme moi, un sentiment violent qui devoit lui inspirer de la pitié ou de l'inquiétude, sa vanité n'y a vu qu'un attachement invincible; il l'a relue deux fois, a soupiré, et s'est oublié jusqu'à se dire presque tout haut : Il est trop tard. Dans l'instant, on est venu lui annoncer qu'on l'attendoit : il a pris mon bras, et a marché avec des mouvements brusques et irréguliers qui prouvoient assez son agitation. Nous sommes entrés dans la chambre de madame de Foix sans qu'il m'eût parlé. Émilie étoit près du lit de sa mère; elle avoit une robe de mousseline, sans parure, sans bouquet : tout en elle annonçoit la douleur. En nous voyant, elle a détourné les yeux; et depuis, je ne l'ai pas vue jeter un seul regard sur M. de Candale.

Madame de Foix ne pouvant se lever, on avoit préparé un autel dans sa chambre. Lorsque Émilie s'en est approchée, la pâleur de la mort s'est répandue sur tous ses traits. C'est alors que j'ai commencé à me repentir de n'avoir pas détourné le duc de ce mariage; rien ne m'eût été si facile. Au moins aurois je pu rester, comme autrefois, spectateur indifférent. Mais j'ai été étourdiment me mêler à la troupe légère qui, en riant, sans y penser, préparoit le malheur de toute la vie d'Émilie, d'Émilie si belle, si bonne et si innocente! Ah! je me trouve coupable de tout le mal que j'aurois pu empêcher.

Cette femme mourante, cette jeune personne désespérée, m'ont rendu aux sentiments de la nature. J'ai reconnu trop tard combien la vanité est trompeuse : dès qu'elle atteint son but, elle sent le vide de ses espérances et de ses désirs. Ce mariage, que tout le monde avoit souhaité, ne contentoit personne. Le duc s'indignoit des pleurs d'Émilie; il voyoit enfin qu'il se sacrifioit lui-même, après avoir cru tout immoler à son orgueil. Madame de Foix, triste, consternée, sembloit se repentir de n'avoir pas écouté davantage les répugnances de sa fille... Émilie

ne daignoit pas cacher son indifférence pour le duc, et la compassion qu'elle avoit pour elle-même : et moi, je ne comprenois pas comment j'avois pu contribuer au malheur de celle qui n'avoit éprouvé que de la joie avant de me connoître. Après avoir essuyé les dédains de madame d'Artigue, il eût été si généreux à moi de lui rendre M. de Candale! Une plaisanterie sur le mariage, des éloges sur les liaisons libres et passionnées, l'eussent ramené à ses pieds. Ils auroient été heureux l'un et l'autre; et peut-être mademoiselle de Foix seroit-elle parvenue à l'être loin de nous tous. Au lieu de cela, un sot mouvement d'amour-propre m'a porté à humilier cette femme, dont sûrement je me suis fait une ennemie mortelle. L'envie de m'amuser, de voir jusqu'où la vanité d'un fat peut être conduite, m'a engagé à piquer celle du duc. Je crois même que, dans ma folie, je me regardois comme un grand philosophe qui se jouoit de la foiblesse humaine.

Pendant que chacun étoit occupé de différentes pensées, la cérémonie s'avançoit. Lorsque le prêtre est venu demander à Émilie si elle consentoit à épouser le duc, elle est restée dans le silence; elle sembloit être étonnée qu'on eût besoin de son aveu. Il a répété une seconde fois la même question. Un murmure involontaire de tous les assistants a rappelé Émilie à elle-même. Elle a répondu un *oui* à peine articulé, un *oui* qui a expiré sur ses lèvres, et qui cependant l'engageoit pour jamais.

Adieu, ma bonne cousine, je ne puis bannir l'impression de tristesse que la douleur de cette jeune personne m'a laissée.

LETTRE XXVI[1]

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

28 février.

Nous voilà donc séparées, mon aimable sœur, nous dont tous les désirs, tous les projets, depuis l'enfance, avoient pour but de ne nous jamais quitter! On m'emmène à Paris, et demain vous partez pour la Provence. Chaque pas, chaque heure va nous éloigner l'une de l'autre. Cette distance affreuse me pèse peut-être autant que notre séparation. Je sais que si vous fussiez restée à Aumale, je ne vous aurois pas vue davantage; mais je vous aurois sentie plus près de moi; je me serois flattée chaque jour que la moindre circonstance pourroit nous rapprocher : au lieu qu'une fois établie si loin, il n'y a plus que des malheurs qui puissent nous réunir.

En vous quittant ce matin, j'avois l'âme brisée; cependant je puis dire que je ne me doutois pas encore de toute ma douleur. Tant que j'ai vu le château, que j'ai distingué vos fenêtres, que je suis restée dans l'enceinte du parc, j'espérois que peut-être un accident suspendroit mon voyage... Mais la voiture avançoit; et lorsqu'elle a passé le dernier arbre qui termine nos possessions, un cri involontaire m'est échappé; je me suis jetée dans le fond du carrosse, et j'ai pleuré. Je ne sais si M. de Candale s'est offensé de mes larmes, de mes regrets, ou s'il a voulu me prouver qu'il ne faisoit pas attention à ma peine; mais il s'est mis à chanter un mauvais air, ce qui chez lui annonce toujours

[1] Madame de Foix étant morte très-peu de jours après le mariage de sa fille, Émilie fut si affligée de l'avoir perdue qu'elle tomba malade : madame et mademoiselle d'Astey ne la quittèrent point qu'elle ne fût rétablie. Cette correspondance, interrompue alors, a recommencé au moment où le duc de Candale amena sa jeune femme à Paris.

de l'humeur. Il s'impatientoit et grondoit, comme s'il eût été fatigué de se trouver près de moi : quoique les chevaux allassent au galop, il a ordonné aux postillons de se hâter. Me sentant emportée loin de vous, j'ai remis précipitamment ma tête hors de la voiture. Hélas! tout s'éloignoit, tout disparoissoit; et bientôt je n'ai plus aperçu aucune trace de notre ancienne demeure. Comme un seul instant m'a offert à la fois le souvenir de tant d'années heureuses, et toutes les inquiétudes d'un avenir effrayant! Je ne connois aucun des objets qui vont m'environner; la mort de ma mère, votre éloignement me laissent seule dans la vie. Quels regrets, quelles craintes!

Ne me sentant pas la force de me rapprocher de M. de Candale, je me suis appuyée sur la portière du carrosse, et, couvrant mon visage avec mes mains, j'ai pleuré encore. Vous êtes bien libre, madame, de vous affliger à présent, m'a-t-il dit; mais lorsque vous serez arrivée à Paris, tâchez de dissimuler un peu cette fastueuse douleur. Dans ce pays, les éclats ne sont permis qu'à la gaieté; ceux que le chagrin produit ne servent qu'à rendre ridicule et à amuser les autres.

Après cette belle harangue, il s'est enfoncé dans le coin de la voiture et a fait semblant de dormir. Hélas! ce moyen lui a mieux réussi que son humeur ou ses représentations; car si j'étois assurée qu'il ne dormoit pas, du moins je me flattois que son silence et le mien lui procureroient peut-être un sommeil véritable. Je cachois mes pleurs; à peine osois-je respirer : pendant qu'il reposoit, je ne craignois point de l'entendre et d'avoir à lui répondre. Ma sœur, je suis effrayée de l'éloignement qu'il m'inspire; cependant, si je ne puis le vaincre, je m'efforcerai de le dissimuler. Encore si M. de Candale me permettoit de vivre dans la retraite, s'il consentoit pendant quelque temps à m'abandonner à moi-même, je parviendrois peut-être à m'accoutumer à ma situation présente. La solitude pourroit seule me procurer ce calme devenu mon seul bonheur, ce calme avec lequel

on voit passer, sans regret et sans désir, les jours après les jours, et enfin la vie.

LETTRE XXVII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 1er mars.

J'arrivai hier au soir à l'hôtel de Candale. Je ne saurois vous rendre compte du saisissement que j'éprouvai en entrant dans cette grande maison dont on me croit la maîtresse, et où je me trouve si étrangère. M. de Candale me montra mon appartement : et comme plusieurs valets nous éclairoient, il mit devant eux une sorte d'affectation à m'en faire les honneurs; car dès qu'un témoin nous voit ensemble, son humeur habituelle se change aussitôt en soins et en prévenances. A peine les gens furent-ils sortis qu'il me laissa seule.

Ma sœur! que je me sentois triste! Dans cette chambre immense, je n'apercevois aucune place qui me convînt. Tous les siéges étoient rangés avec tant de symétrie que je n'avois ni envie de les déplacer, ni goût pour m'établir où ils étoient posés. Je restois debout devant la cheminée, regardant de temps en temps autour de moi, et répugnant à m'asseoir. Que vous dirai-je? c'étoit quelque chose que de retarder à prendre possession de cette maison, où je prévois des jours si longs et des années si vides pour le souvenir.

Ne sachant que faire, je parcourus ce grand appartement. Le hasard me fit entrer dans une galerie où il y a de très-beaux tableaux. Chacun de ceux qui pouvoient convenir à ma situation arrêtoit mes regards.

Un de ces tableaux représente une jeune personne jouant avec un enfant; et, sans qu'elle s'en aperçoive, le Temps passe

derrière elle et lui enlève une fleur de sa coiffure... Au moins, me dis-je, c'est en s'amusant qu'elle perd ses beaux jours; et je soupirai.

J'avançai encore : l'image d'une noce me fit tressaillir. Je me retournai pour m'en aller; mais justement en face de ce tableau, j'en aperçus un autre, représentant un jeune Espagnol debout, appuyé contre un arbre. Il semble absorbé dans une profonde rêverie, tandis qu'un vieillard lui parle avec la plus grande attention. Le jeune homme ne paroît s'occuper ni de ce qu'on lui dit, ni de ce qu'il fait; il tient une baguette avec laquelle il finit un chiffre, il l'a déjà tracé plusieurs fois autour de lui. Ce costume espagnol, cette tristesse, me rappelèrent Alphonse. Quoique le jeune homme n'eût aucun de ses traits, je ne pouvois m'en détacher; il me sembloit qu'à force de le regarder, je découvrirois quelque ressemblance entre eux. J'étois comme immobile devant ce tableau, lorsque je fus rappelée à moi-même par un grand éclat de rire si près de mon oreille, qu'un cri de frayeur m'échappa; c'étoit M. de Candale et le chevalier de Fiesque qui revenoient souper. Ne m'ayant pas trouvée dans ma chambre, ils étoient venus me chercher dans cette galerie; et ma préoccupation leur avoit permis de s'approcher sans que je les entendisse. Ils affectèrent une grande gaieté; mais que leur rire me parut contraint! et quelle inquiétude j'éprouvai! J'ignorois combien de temps j'étois restée devant ce tableau, et pourquoi ils s'étoient fait un jeu de me surprendre!

Cet Espagnol avoit réveillé en moi tant de souvenirs!... Alphonse est la première personne que j'aie vue en entrant dans le monde... il a sauvé ma mère d'un grand danger... elle avoit pu croire un moment qu'il m'intéressoit... je me le rappelois pour la première fois. J'osai m'interroger, me demander si, dans ce temps de trouble, de chagrins, ma mère n'avoit pas mieux connu que moi ce qui se passoit dans mon âme. Quoiqu'une voix intime me répondît que je n'avois jamais aimé Al-

phonse, cependant, je ne puis me le dissimuler, Alphonse m'avoit inspiré cette sorte d'attrait qui n'est pas de l'amour, mais qui le seroit peut-être devenu s'il en avoit ressenti. Je regardois M. de Candale avec effroi : mes yeux lui demandoient peut-être s'il avoit lu dans ma pensée; le chevalier de Fiesque seul parut l'avoir pénétrée : du moins j'en jugeai à l'affectation qu'il mit à distraire ou plutôt à étourdir M. de Candale. Seul il soutint la conversation; sans prendre le temps de respirer, il lui parla de mille sujets différents. Pendant qu'il s'agitoit ainsi, je restois toujours sans mouvement devant ce tableau. La frayeur avoit glacé mes sens, et je paroissois attachée à la place où ils m'avoient trouvée. Je crois que j'y serois encore si le chevalier de Fiesque ne m'eût offert son bras pour retourner dans le salon. Je me laissai conduire. En chemin, il me dit tout bas : J'osois déjà vous plaindre, madame; mais faut-il qu'un souvenir ajoute encore à vos chagrins? Il me fallut cette sorte de force que donne la prudence pour oser lui répondre que je ne le comprenois pas. Ah! ne niez point, reprit-il en riant, vous êtes si vraie que vous ne pourriez tromper : daignez voir en moi un ami. Dans ce moment, il éleva la voix, parla à M. de Candale; et le reste de la soirée il se tint toujours trop loin de moi pour qu'il me fût possible de le désabuser. Cependant il agissoit comme un confident, faisoit cent plaisanteries pour dissiper mon embarras et amuser M. de Candale. Quelquefois même il m'invitoit à sourire en me faisant des signes d'intelligence, tandis que moi qui n'ai rien à me reprocher, je me sentois l'air coupable, et m'indignois contre mon ignorance du monde et de ses usages, qui m'avoit rendue si interdite dans une occasion si simple.

Ma sœur, mon amie, je ne suis pas née pour la société avec laquelle je vais vivre.

LETTRE XXVIII

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME DE....

Paris, 1er mars.

Je veux que vous me félicitiez et que vous me plaigniez tou ensemble, mon indulgente cousine; car je suis en même temps satisfait et troublé. Et qui cause toute cette agitation? c'est l'arrivée de madame de Candale; ce sont ses sentiments que j'ai pénétrés. A peine me croyois-je amoureux, et je suis jaloux Des idées de vengeance m'ont déjà passé par le cœur; je hais cet Espagnol qui ne sait même pas s'il existe un chevalier de Fiesque. La beauté d'Émilie m'entraîne, sa douceur m'enchante; j'adore sa vertu, et je voudrois lui inspirer de l'intérêt; je ne lui plais même pas, et je prétends en être aimé.

Hier, pendant que j'étois à une grande assemblée chez madame d'Artigue, le duc y tomba comme des nues : personne ne l'attendoit, et tout le monde l'entoura avec les apparences de l'intérêt. C'étoit la première fois qu'il venoit chez elle depuis son mariage. Croiriez-vous qu'elle l'a reçu sans colère ni émotion? On auroit pu imaginer qu'elle retrouvoit une simple connoissance perdue de vue depuis longtemps, et dont elle se souvenoit à peine. Quoique je susse très-bien qu'ils avoient continué à s'écrire, et que, par conséquent, il ne pouvoit y avoir rien d'imprévu entre eux, cependant cette force d'esprit m'a confondu.

M. de Candale a été accablé de plaisanteries sur sa sensibilité, de questions sur les grâces et le caractère de sa femme. Il sembloit qu'on voulût deviner Emilie, puisqu'on ne pouvoit pas la voir encore. On l'attend avec impatience, les uns pour lui chercher des défauts, les autres pour en paroître amoureux;

car ce pauvre duc doit être également tourmenté, soit qu'on ne trouve pas sa femme parfaite, ou que, trop à la mode, elle devienne l'objet de la médisance.

Un mari des plus jaloux ne s'est-il pas avisé d'accourir féliciter M. de Candale sur son mariage, en disant : Eh bien, mon cher duc, vous voilà donc des nôtres! Le cher duc a rougi, et tout le monde a éclaté de rire.

M. de Candale est très-surpris qu'on ose le persiffler, lui qui brilloit toujours aux dépens d'une victime. Il étoit si décontenancé que j'ai entendu plusieurs personnes se dire : Mais il est tout changé depuis son accident! Et cet accident, s'il vous plaît, c'est son mariage. Je vous entends d'ici crier au scandale; cependant il faut bien vous raconter avec exactitude des détails dont votre perfection daigne s'amuser.

Vous connoissez l'esprit piquant et léger du vicomte de ***, et comme il lui a donné le droit de se moquer de tout le monde sans que personne ose s'en fâcher : Prenez garde à vous, disoit-il au duc, votre femme doit être parfaite, car vous l'avez choisie. Si, comme moi, vous eussiez épousé une grande fortune, il n'y auroit eu que votre notaire ou vos créanciers qui se fussent informés si vous aviez fait une bonne affaire; mais dans un mariage de goût, c'est nous tous qui allons vous juger. — Il me semble, répondit le duc, qu'il suffit que je me trouve heureux. Ah! oui vraiment, que vous vous trouviez heureux! répliqua le vicomte en riant : jolie phrase! Cela ne suffit pas, mon cher, il faut que nous décidions si vous êtes heureux, si vous avez lieu de l'être, si vous le serez toujours. Un nouvel éclat de rire imposa au duc l'obligation de sourire à cette folie. Alors le vicomte se laissa aller à toute sa gaieté. La marquise feignoit d'en être mécontente, mais en effet l'excitoit par ces petits reproches qui encouragent la méchanceté. C'est horrible, disoit-elle en minaudant; taisez-vous donc, vicomte. Et si quelqu'un n'avoit pas entendu une de ces plaisanteries, c'étoit à cette per-

sonne-là même qu'elle s'adressoit pour la faire répéter. Sa vanité jouissoit de voir celle de M. de Candale humiliée; elle en devenoit fière; et ses yeux lui disoient : Quand nous étions amis, personne n'eût osé vous attaquer.

Le duc, ne pouvant plus soutenir l'air sottement dégagé qu'il affectoit, me proposa d'aller souper chez madame de Candale. J'y consentis avec une palpitation de joie qui m'étonna, mais à laquelle je me plaisois à abandonner mon âme. En chemin, je m'enivrois du plaisir de voir Émilie, d'être admis dans sa solitude. J'adoucirai ses peines, me promettois-je intérieurement, et je flattois déjà M. de Candale de tout mon pouvoir.

Nous trouvâmes Émilie devant un tableau qu'elle considéroit si attentivement, que nous étions tout près d'elle et qu'elle ne nous avoit pas entendus. Jugez de mon humeur en la voyant regarder avec tant d'intérêt un jeune Espagnol ! Quel charme auroit-il à ses yeux sans le rapprochement que son cœur a fait, et que le mien a deviné? Hélas ! tous mes rêves de bonheur ont disparu !... Concevez-vous, mon amie, qu'après m'être tant vanté de mon indifférence, je sois si peu maître de ma raison?

LETTRE XXIX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

20 mars.

Je commence à me reconnoître un peu, ma douce et tendre amie, et à reprendre même de la tranquillité. En arrivant ici, tout me déplaisoit : aujourd'hui je suis loin d'être heureuse, mais au moins je m'accoutume à ce qui m'environne.

Je me suis fait une petite retraite dans un des coins de ma chambre; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes dessins

et mon écritoire; et là je me suis tracé une sorte de cercle idéal, qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir? je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on n'y pénètre. Si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur; je voudrois qu'on s'en allât : et pourquoi me reprocherois-je ce désir? ai-je jamais celui de voir arriver aucune de ces nouvelles connoissances?

M. de Candale m'a amené madame d'Artigue. La veille, il m'en avoit fait un long et pompeux éloge, quoique je ne lui eusse pas disputé un seul de tous les agréments qu'il lui suppose. J'ai très-bien deviné qu'il vouloit former mon opinion sur elle, et m'engager à l'aimer; aussi dès lors je me suis senti une répugnance à la recevoir que j'ai eu peine à cacher. Ma sœur, avez-vous jamais éprouvé combien sont révoltantes les préventions bonnes ou mauvaises qu'on veut vous donner pour ainsi dire malgré vous?

Lorsque madame d'Artigue est entrée chez moi, je l'ai reçue très-froidement. Elle n'a point paru s'en apercevoir; son obligeance ne dépendoit pas de la mienne; elle arrivoit résolue d'être aimable, et elle y est parvenue. Peu à peu la conversation s'est animée : sans le vouloir, j'ai parlé avec plus d'intérêt; aussitôt elle m'a fait sentir qu'elle le remarquoit avec satisfaction. Ce grand usage du monde qui apprend à dominer toutes les impressions naturelles pour n'en montrer que d'agréables; qui n'a l'air d'observer que ce qu'il convient de voir, lui donnoit sur moi une supériorité dont je suis forcée de convenir; et cependant je me disois : Mon cœur, ma franchise valent mieux que cet art trompeur.

J'étois à ma toilette quand elle est arrivée. Elle a loué vivement la beauté de mes cheveux, l'éclat de mon teint, la douceur de mon regard, les grâces de mes manières; enfin elle n'a rien oublié. Je ne savois que répondre à tant de compliments; ils me paroissoient ridicules, et cependant je n'étois point trop

fâchée de les entendre. Seroit-il donc possible de se persuader que les autres vous donnent de bonne foi les éloges dont vous reconnoissez l'exagération? ou qu'après l'isolement dans lequel je me suis trouvée en arrivant ici, j'aie pu être flattée de plaire à la première personne qui m'a témoigné de la bienveillance?

Lorsque madame d'Artigue m'a vue plus à mon aise, elle m'a fait mille caresses, m'a assurée qu'elle seroit « mon guide, mon amie. » A ces mots si doux, je n'ai pu m'empêcher de lui demander si vraiment elle pensoit à être mon amie? Sa légèreté, ses prévenances mêmes, m'avoient mise en garde contre elle. Peut-être trouverez-vous que ma prévoyance s'étendoit peu en se bornant à lui demander si je pouvois la croire? Mais comme je ne lui connois aucun motif pour me tromper, pourquoi douter plus longtemps de sa sincérité? Madame d'Artigue m'a répondu en m'embrassant, en me nommant son aimable amie... ses caresses lui ont ouvert mon cœur : Ah! madame, ai-je repris, ne pensant point à M. de Candale, je n'osois faire un pas dans le monde; je m'y sentois sans appui. Comment, a-t-il répondu, ne dois-je pas suffire pour vous diriger? — Je désire ne jamais vous déplaire... mais, dans mon ignorance de la société, de ses usages, les conseils d'une amie m'intimideroient moins et me guideroient aussi sûrement. Madame d'Artigue l'interrompit en lui disant : Allons, vous fâcherez-vous, parce que je veux remplacer près d'elle ses sœurs et sa famille? Mais, a-t-il dit sévèrement, je veux qu'elle ait de la confiance en moi. Si vous saviez quel ton il prenoit pour exciter cette confiance! Oui, oui, a reparti madame d'Artigue, vous voulez qu'elle éprouve à la fois tous les extrêmes, et l'amour qui lui feroit souhaiter d'être parfaite, et la confiance qui l'engageroit à vous avouer qu'elle est loin de l'être... N'est-ce pas assez pour vous qu'elle aspire à vous paroître aimable? laissez-moi lui en apprendre les moyens.

M. de Candale est resté mécontent; mais en voyant que ma-

dame d'Artigue osoit le contredire, j'ai réfléchi qu'elle pourroit me protéger contre lui. Dès lors elle n'a plus rien fait qui n'ait attiré mon attention; ses mouvements, ses paroles, ses regards, excitoient mon intérêt ou ma curiosité. Je l'avois reçue froidement; et lorsqu'elle m'a quittée, je l'ai reconduite, désirant la revoir, et résolue à la rechercher.

Adieu, mon aimable sœur, adieu.

LETTRE XXX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

10 mars...

Ah! mon amie, ma tendre amie, oserai-je en convenir, même avec vous à qui je n'ai jamais caché aucun de mes sentiment? Chaque jour ajoute à la crainte que m'inspire M. de Candale; et loin de laisser calmer mon esprit, agir ma raison, il voudroit que je lui payasse un tribut d'amour et d'admiration qui répugne également à ma franchise et à ma fierté. Sommes-nous seuls, il passe le temps en reproches sur le passé, en avis pour l'avenir. Survient-il quelqu'un, il me sourit, me loue, comme s'il vouloit persuader aux autres que je puis être aimable, mais que c'est un secret difficile à découvrir. Dès qu'il y a du monde, il suit mes mouvements avec inquiétude, répond pour moi le plus souvent, ou ne manque jamais d'expliquer ce que j'ai dit. Si, par hasard, on daigne quelquefois m'approuver, il vient, d'un air protecteur, m'honorer de ces légères caresses qui flatteroient un enfant. J'avoue qu'il m'est impossible de ne pas les repousser avec hauteur : alors il plaisante sur ma prétendue sauvagerie, appelle ma froideur de l'innocence, et donne à tous mes défauts le nom d'une vertu. Lorsque nous sommes de nouveau sans témoins, il se livre à l'aigreur, à l'amertume, et ma franchise l'irrite encore. Ah! ma sœur! faut-il donc être heu-

reux, pour qu'il soit permis de montrer sans danger toutes ses impressions? Jusqu'ici j'avois cru que la sincérité faisoit pardonner les erreurs et même les fautes.

Hier, après une scène semblable à celle que je viens de peindre, nous montâmes en voiture pour aller souper chez madame d'Artigue. Après divers conseils sur la manière dont je devois me conduire, M. de Candale me demanda tout à coup, et pour la première fois, si je l'aimois. Ne pouvant mentir, et craignant de l'offenser, je voulus me jeter dans des distinctions qui me servissent d'excuse : Je ne connois point l'amour, répondis-je; mais... — Point d'amour! s'écria-t-il d'un air révolté; ah! du moins feignez-le si bien que personne ne puisse soupçonner votre indifférence; sachez que si quelqu'un la pénétroit... Ma sœur, quel courroux altéroit sa voix! heureusement que l'obscurité m'empêchoit de voir ses yeux, et j'en rendis grâces au ciel.

Nous arrivâmes chez madame d'Artigue; elle me reçut avec une affection vraiment surprenante. Je me flattai un instant que la société, m'enlevant à mon intérieur, pourroit me devenir agréable; mais on jouoit, et j'ignore tous les jeux; on causoit, et toutes les personnes dont il étoit question me sont inconnues; je ne comprenois même aucune des plaisanteries dont on paroissoit s'amuser beaucoup. Hélas! me disois-je, le monde m'ennuie, et le malheur m'attend chez moi!

Madame d'Artigue parla d'un homme cher à la société, qui venoit de perdre un ami intime. On le plaignit vaguement; et lorsqu'il arriva, j'étois peut-être la seule qui n'eût pas oublié sa peine. Il la rappela néanmoins par l'air triste et composé qu'il affectoit. Dès qu'on se fut souvenu qu'il devoit être affligé, chacun prit une figure analogue à la circonstance; on l'entoura, on lui demanda de ses nouvelles avec intérêt. Ah! dit-il d'une voix lugubre, je pars demain pour la campagne; je vais dans la maison où j'ai perdu mon ami... Je veux m'entourer de son

souvenir, me promener dans le bois où il se promenoit, travailler à la table où il travailloit... Je crus de bonne foi à la douleur fastueuse de cet homme, et m'écriai, en le plaignant : Dieu! habiterez-vous sa chambre? Non, répondit-il, elle est trop humide. Je restai confondue : le chevalier de Fiesque, dont je rencontrai les yeux, sourit, et je ne pus m'empêcher de lui faire un signe d'indignation.

Madame d'Artigue aperçut la petite intelligence qui régnoit entre nous; elle lui en fit compliment, mais voulut en savoir le motif. Lorsqu'il le lui eut expliqué, elle m'engagea à ne pas le croire plus sensible qu'un autre : C'est son esprit, dit-elle, qui a deviné votre cœur. Il se récria contre cette accusation : elle continua à le persifler; il finit par lui demander grâce. Ils parlèrent longtemps bas, riant beaucoup tous deux : il me sembloit qu'elle le menaçoit sans colère, et qu'il s'humilioit sans repentir; mais j'ignore le sujet de leur gaieté. Ce qui est sûr, c'est qu'ils avoient parlé de moi, et qu'en se quittant, le chevalier de Fiesque lui dit d'un air encore incertain : « *Amis!* — *Amie!* » répondit madame d'Artigue en mettant la main sur son cœur, comme si elle s'engageoit à l'être.

Adieu, ma bonne, mon aimable sœur.

LETTRE XXXI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME DE ..

25 mars.

J'aime Émilie, et tous ceux qui voudraient l'affliger trouveroient en moi un ennemi irréconciliable. Mais s'il faut, pour parvenir à lui plaire, lui causer quelque chagrin, mon cœur s'y résout sans peine; j'y trouve même une espèce de satisfaction. Pourquoi est-elle venue troubler ma tranquillité? pourquoi

n'osé-je encore former aucune espérance de bonheur? Tant que j'ai craint pour Émilie la vengeance de madame d'Artigue, j'ai cru cette femme dangereuse; aujourd'hui qu'elle m'a juré ne détester que M. de Candale, cette haine m'a paru bien excusable après ses procédés envers elle.

J'ai voulu lui confier mes sentiments pour Émilie. Elle les avoit devinés, et m'a fait d'elle un grand éloge. D'abord, m'a-t-elle dit, je n'ai senti qu'une douleur mortelle en me voyant abandonnée, humiliée, sacrifiée... Que sais-je?... tous ces grands mots que je me répétois me déchiroient le cœur; car enfin, je suis veuve, et je savois qu'on s'attendoit à voir finir par un mariage mon ancienne liaison avec M. de Candale. Je le croyois aussi; mais un certain amour de liberté, d'indépendance, m'en faisoit éloigner l'instant. J'ai été bien punie... J'ai bien souffert!... Heureusement que mon bon sens est venu à mon secours, qu'il m'a dit que le public seroit pour moi si je me rendois le guide et l'appui de cette jeune personne; qu'il finiroit même par m'admirer, et par trouver M. de Candale très-coupable.

Je l'ai assurée qu'elle avoit bien raison, que je l'admirois moi-même. Elle y a paru sensible; mais aussitôt elle m'a avoué tout simplement qu'elle prétendoit rendre Émilie assez coquette pour bien tourmenter son mari sans qu'elle eût jamais aucun tort dont il eût le droit de se plaindre.

Eh! que vous importe, me suis-je écrié, qu'il ait le droit de se plaindre? Bien plus que vous ne pensez, a-t-elle repris en riant, s'il avoit des raisons vraisemblables de se fâcher, son humeur paroîtroit bizarre sans être ridicule, et c'est ridicule que je veux qu'il devienne. Il s'y prêtera de reste, et cela m'amusera. Quoi! me suis-je écrié d'un air follement tragique, car sa conversation s'étoit montée sur un ton de gaieté qui m'avoit gagné, quoi! si je devenois éperdu d'amour pour Émilie; enfin si j'avois une de ces passions dont la vie dépend, vous le verriez

sans pitié? Hélas! oui, m'a-t-elle dit en prenant aussi un air pénétré qui nous a fait éclater de rire en même temps; mais soyez tranquille, j'écouterai vos soupirs, je vous donnerai des consolations. Quant à Émilie, elle me plaît, sa jeunesse m'intéresse, et, mon cher chevalier, jamais personne n'aura à se louer d'elle. Au moins, lui ai-je dit, n'allez pas prévenir M. de Candale contre moi. Oh! a-t-elle repris gravement, ceci devient sérieux, vous devriez savoir que je suis incapable d'une méchanceté. M. de Candale a offensé mon amour-propre; lui seul doit en souffrir; ma vengeance s'arrêtera là.

Ces derniers mots m'ayant un peu rassuré, je lui ai promis de l'aider dans tout ce que sa malice inventera pour désoler ce pauvre duc. Elle part la semaine prochaine pour aller quelques jours dans une terre qu'elle a près de Fontainebleau, où la cour se trouve maintenant.

La réunion de tous les plaisirs rendra la maison de madame d'Artigue très-brillante. Le duc de Candale lui a promis d'y aller avec elle; car elle paroît reprendre son empire sur lui : on auroit dû le prévoir. Les longues habitudes de confiance se rompent difficilement. D'ailleurs, de quoi Émilie pourroit-elle parler à cet homme si plein de lui-même? Elle n'a ni expérience, ni prévoyance; il n'y a donc entre eux ni passé, ni avenir.

Cependant, comme la voilà sa femme, il faut bien qu'elle l'accompagne. Elle viendra chez madame d'Artigue; j'y suivrai tous ses pas. Si nous donnons trop d'humeur au duc, s'il excite ses larmes, ne serai-je pas auprès d'elle pour la consoler? Il doit y avoir une grande satisfaction à essuyer des pleurs qu'on n'a pas fait répandre; il y en a peut-être à les laisser couler. L'amour m'a réconcilié avec toutes les folies dont je me moquois jadis; cependant il ne maîtrise pas mon âme entière. Loin d'éteindre mes goûts, il les ranime tous, et je pourrois dire comme la Fontaine :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Vous attendiez-vous à me trouver mélancolique? Ce mot m'a fait rire malgré moi.

LETTRE XXXII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Au château d'Artigue, 10 avril.

Si ma lettre vous paroît aussi bizarre que mes idées me semblent incohérentes, elle vous étonnera. Depuis que je suis arrivée ici, je ne me reconnois plus : est-ce bien moi qui éprouve tous les sentiments dont je suis agitée?

Madame d'Artigue a beaucoup de monde chez elle. Chacun paroît disposé à s'amuser, surtout à trouver bon ce que font les autres. Moi-même je me plais ici, sans pourtant qu'aucun des plaisirs dont on y jouit soit celui que j'aurois préféré si j'eusse été heureuse, ni que la société soit celle que j'aurois choisie : mais enfin la journée se passe sans savoir comment, et, s'il faut l'avouer, sans presque voir M. de Candale. Ah! mon amie, qu'il faut être à plaindre pour regarder cette dernière circonstance comme un bonheur!

Je suis tellement environnée qu'à peine trouve-t-il le temps de me parler; et vous ne sauriez concevoir le petit travail que je fais pour l'éviter sans l'offenser. On joue très-gros jeu ; jamais je ne m'absente qu'il ne soit occupé : reste-t-il oisif, j'ai toujours quelque prétexte qui me fixe dans le salon. Combien de fois il m'arrive de parler ou d'écouter avec l'apparence de l'intérêt des choses auxquelles je ne pense même pas? Mais, par là, j'évite ses regards, ses reproches, sa présence, et je sens que, si nous

pouvions vivre quelque temps ainsi, la répugnance qu'il m'inspire s'affoibliroit.

Quoique madame d'Artigue n'ait pas encore vingt-quatre ans, elle se plaît à me nommer sa fille, et a l'air d'oublier sa jeunesse en parlant de la mienne. Son intérêt me touche; cependant je suis obligé de convenir que ses conseils et sa conduite m'étonnent souvent. Par exemple, elle a obtenu de moi l'aveu des dispositions de mon âme à l'égard de M. de Candale. Loin de me blâmer, de chercher à me ramener à des sentiments qui me procureroient peut-être un sort plus tranquille, elle m'éclaire sur plusieurs de ses défauts que je n'avois point remarqués. Sommes-nous seuls? elle s'amuse à le contrefaire; et je ne puis m'empêcher de rire en la grondant. Mais l'autre jour elle continua cette plaisanterie devant le chevalier de Fiesque : je voulus l'arrêter, elle se récria sur ma pruderie; je me fâchai sérieusement, elle me persifla. Depuis cet instant, elle ne parla plus que de mon *ardent amour* pour M. de Candale. Dites-moi pourquoi, étant blessée qu'on me fasse sentir ses ridicules, je serois cependant humiliée qu'on me crût capable de ne les pas apercevoir?

Depuis cet instant, je me suis un peu éloignée de madame d'Artigue, mais aussi je m'amuse beaucoup moins. Hier matin, ne sachant à quoi employer le temps que je passois ordinairement à sa toilette, je voulus aller me promener. Me trouvant seule, je lui fis demander un roman : elle m'envoya un Traité sur la sagesse, avec une plume et du papier pour y faire des additions. Cette plaisanterie, toute mauvaise qu'elle étoit, me donna de l'humeur, et je laissai le livre que j'aurois mieux fait de lire. En passant sous ses fenêtres, je l'y aperçus avec le chevalier de Fiesque : elle me demanda si je boudois encore. Cette belle question m'étourdit; je croyois qu'elle me devoit des excuses, et j'avois résolu de lui faire sentir très-sérieusement son indiscrétion. Mais elle prit un ton si léger que je ne savois plus

qui avoit tort d'elle ou de moi. Venez-vous déjeuner? me dit-elle en riant. Je balançois. Ah! je n'y pensois pas, ajouta-t-elle, il faut bien vous faire prier un peu, sans cela vous seriez jeune sans être enfant... Allons, chevalier, allez la chercher. M. de Fiesque quitta la fenêtre. Je vous prie de remarquer, me dit aussitôt madame d'Artigue, qu'hier vous vous ennuyâtes complétement.... ce qui est vrai; que depuis que je ne me mêle plus de votre parure, vous êtes moins jolie; et, ajouta-t-elle en baissant la voix, que vous ne pouvez pas m'obliger à avoir pour votre mari des égards qui vous coûtent trop, à vous qui en auriez le mérite, pour qu'ils me soient possibles à moi qui n'en aurois que l'ennui.

Comme elle achevoit ces mots, le chevalier de Fiesque parut : il m'emmena en feignant de m'entraîner; et quoique je sentisse bien que cette violence n'étoit qu'un jeu, j'aimois assez qu'il crût devoir ainsi me contraindre. Il y a je ne sais quoi d'humiliant à revenir de soi-même, après s'être éloigné volontairement, et qui pis est avec fierté.

En me voyant entrer dans sa chambre, madame d'Artigue m'embrassa; mais elle voulut encore reparler avec emphase de ma prétendue passion pour M. de Candale. Je la suppliai de ne plus le nommer entre nous. Toute cette grande querelle, où j'avois si complétement raison, a donc fini par lui demander une grâce qu'elle ne m'a pas accordée. Madame d'Artigue m'a protesté qu'il falloit absolument qu'elle se moquât de lui ou de moi.

Elle m'a priée de prendre un rôle dans une comédie dont elle doit jouer un des personnages sous peu de jours. Tout le monde l'ignore, m'a-t-elle dit; M. de Candale n'en sera pas instruit... C'est une charmante surprise que votre tendresse lui ménagera. Son obstination à parler de ma tendresse me fâchoit; mais comment résister à madame d'Artigue? elle m'a assurée que je lui ferois un plaisir extrême; que M. de Candale

seroit enchanté; que lui-même avoit partagé cet amusement l'année précédente. En ce cas, pourquoi l'en exclut-elle aujourd'hui?

Il y a des instants où j'ai grande envie de confier à M. de Candale ce petit secret qui ne devroit pas en être un. Mais pour cela, il faudroit lui parler; et vous ne savez pas combien je tremble de me trouver avec lui : car alors il commence de si graves remontrances, il m'accable de conseils si longs et si minutieux, que je ne suis occupée qu'à fuir ces entretiens.

Au fait, madame d'Artigue est sa meilleure amie; il m'a prescrit de lui donner toute ma confiance : c'est elle qui me répond de lui; et s'il me désapprouve, mes excuses, et la promesse de renoncer pour toujours à cet amusement, devanceront ses reproches.

Adieu, ma bonne, mon aimable sœur.

LETTRE XXXIII

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME....

Au château d'Artigue, 16 avril.

Ma chère cousine, vous avez un instinct de circonspection que j'admire toujours. En me demandant, sans la nommer, le portrait de celle que j'aime, vous avez agi plus discrètement que vous ne comptiez. En effet, Émilie et madame de Candale sont fort différentes. Si vous saviez combien Émilie est belle! Quoique sa taille soit noble, majestueuse, tous ses mouvements sont doux. La tristesse paroît être dans son cœur; mais dès qu'elle parle, le sourire est sur ses lèvres. Ses grands bleus sont habituellement baissés, mais son regard n'est jamais indifférent. Il y a dans toutes les manières d'Émilie une grâce particulière qui fait qu'un simple mot d'elle, un coup d'œil, la moindre at-

tention paroissent des préférences qui vous flattent et vous entraînent malgré vous. Je me rappelle que son attachement pour sa mère ressembloit à l'amour : que seroit-ce donc si elle devoit un jour éprouver cette passion? Voilà ce qu'Émilie est pour moi, pour le reste du monde; mais elle distingue M. de Candale, et c'est comme sa femme qu'il me reste à la peindre.

Madame de Candale n'aime point son mari, et jamais son éloignement pour lui n'est aussi visible que lorsqu'elle s'efforce de le cacher. Dès qu'il paroît, elle devient sérieuse; ses mouvements sont contraints, embarrassés : ou, si l'espoir de dissimuler sa peine l'engage à paroître gaie, son rire est si mélancolique qu'il excite plus la pitié que ne feroient des plaintes. Quelquefois j'aperçois le visage de M. de Candale s'enflammer de courroux; ses yeux sont menaçants : mais tout son ressentiment vient se briser contre l'inaltérable douceur de sa femme. Elle est avec lui d'une politesse qui ne permet d'exprimer ni la colère ni l'amour. Ce sont des égards si glacés lorsqu'il la force à s'occuper de lui; c'est un oubli si profond lorsqu'il la laisse à elle-même, qu'elle lui répond toujours, mais ne lui parle jamais.

Vous croyez peut-être que ces portraits devroient me donner de la confiance; non, assurément. Qu'oser dire à une personne également bien envers tout le monde, d'une humeur inaltérable, et si éloignée de partager vos sentiments qu'elle ne les soupçonne même pas? Je deviens presque aussi fâcheux, je suis aussi chagrin que M. de Candale; et si j'avois la prétention d'être aimé, je serois vraisemblablement traité comme lui.

LETTRE XXXIV

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME...

Au château d'Artigue, 25 avril.

Je suis loin d'être content de madame d'Artigue. Elle entretient, il est vrai, la répugnance d'Émilie pour M. de Candale; mais elle cherche, en même temps, à la rendre inaccessible à toute affection, et cependant toujours plus aimable. Elle excite sa vanité, soigne sa figure, cultive son esprit, la prévient des dangers du monde, lui apprend les moyens d'y réussir, et voudroit en faire une coquette qui pût la surpasser et la venger.

Madame d'Artigue a réduit ses leçons en maximes. Vous savez comme les formes sentencieuses ont un air imposant, et combien tout ce qui ressemble à un résultat doit séduire l'inexpérience : cependant, grâce à mon bon génie, elle étonne Émilie sans la persuader encore.

Je veux vous faire juger jusqu'à quel point madame d'Artigue porte l'envie d'être admirée. Elle devait donner un grand bal hier au soir, et avait fait venir Henri[1] pour la coiffer, ainsi que madame de Candale. J'assistois avec madame d'Artigue à la toilette d'Émilie. Je fus surpris d'entendre Henri s'écrier qu'elle serait d'une extrême beauté avec la nouvelle coiffure : Comment, répliquai-je, est-ce que madame de Candale n'est pas assez belle sans art? — Oui, dit-il négligemment, on peut être belle sans art; mais c'est lorsqu'on est seule. Dans un cercle, la beauté n'est qu'un accessoire; l'élégance et la tournure sont tout. — En vérité, reprit madame d'Artigue, Henri parle de son talent en peintre. — Eh! ne suis-je pas peintre? répondit-il; combien de femmes qui sont affreuses avant que je les aie coif-

[1] Célèbre coiffeur du temps. Il mettait une si grande importance à son art qu'il est mort fou, se croyant le premier homme de France.

fées!... Réellement, quand je considère certaine laideur, et que je me dis : Voilà une figure que je vais rendre charmante, je trouve qu'elles devraient me donner la moitié de leur fortune. — Vous êtes donc persuadé de les embellir toutes? — Oui, madame la marquise; quand je veux, la belle, la laide deviennent également jolies. — Ah! reprit madame d'Artigue en minaudant, *également* est injuste. — On est même obligé quelquefois d'être cruel, répondit-il... quand j'ai de bonnes intentions, j'ajoute au bien, et je corrige le mal; mais il est des dames trop fières que je suis obligé de punir malgré moi...; des figures renfrognées que j'ombrage...; de grands fronts que je découvre impitoyablement. Ces jours-là, je suis bien sûr que des migraines de commande les empêcheront de se montrer; je suis toujours tenté d'avertir le médecin en m'en allant. Tout cela était accompagné d'une impertinence si confiante que j'en étois choqué. Madame d'Artigue faisoit de ces rires d'approbation qui flattent plus qu'un éloge. Elle lui demanda s'il avoit jamais cherché à l'enlaidir. Vous jugez bien qu'Henri se récria sur l'impossibilité. Elle lui sourit avec complaisance, et le trouvoit charmant, quand il citoit les femmes qui ne devoient qu'à son habileté la réputation d'être jolies.

Lorsqu'il fut parti, je ne pus m'empêcher de reprocher à madame d'Artigue de s'être mise en frais pour qu'Henri la proclamât la plus belle de toutes les femmes. Elle m'interrompit en me disant : Henri est le premier homme de son état; et l'on n'atteint jamais à aucun genre de perfection sans une sorte de mérite. — Ah! repris-je toujours en me moquant, car elle m'avoit paru complétement ridicule, élever son ambition jusqu'à désirer de pareils éloges! — Apprenez de moi, me dit-elle, que la vraie coquetterie n'est point celle qui se contente d'inspirer l'amour: souvent elle s'indignerait de l'exciter : c'est ce besoin de plaire qui porte à vouloir inspirer tous les sentiments flatteurs. La vraie coquette veut être trouvée bonne par le pauvre,

affable par l'artisan; elle distingue le mérite, prévient l'homme modeste. Le sage lui croira l'amour des vertus paisibles; le héros lui trouvera l'exaltation de la gloire. A toutes les distances, il est des hommages qu'elle va chercher; mais l'amour, et même l'amour malheureux, elle ne le permet qu'à ceux qui sont dignes de plaire. En finissant ces mots, elle me jeta un coup d'œil où je retrouvai la haine, la hauteur qui m'avoient frappé le jour où je lui appris le mariage de M. de Candale. Je la regardai avec inquiétude; elle se remit aussitôt, et, me tendant une main qu'à peine j'osai presser, elle me dit : Pourquoi faut-il que vous veniez toujours m'affliger, me contrarier? Le reste de la journée, elle me combla de soins flatteurs; elle sourioit à toutes les folies qui m'échappoient. Mais ce regard m'inquiète malgré moi. Je suis comme un homme qui auroit éprouvé une douleur aiguë dont le souvenir le fait encore tressaillir.

LETTRE XXXV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Au château d'Artigue, 30 avril.

Auriez-vous cru, mon aimable sœur, que votre Émilie, si sensible, si romanesque, qui s'étoit formé des idées d'un bonheur et d'une perfection peut-être imaginaires, non-seulement se livreroit ici à une folle dissipation, mais qu'elle y prendroit goût? Une circonstance, bien légère en apparence, m'a rendu ma raison et mes chagrins. Il faut que toutes mes foiblesses vous soient connues.

Depuis que je suis ici, on ne m'a environnée que d'illusions et d'orgueil; je n'ai cessé d'être suivie, louée, admirée. Il sembloit que j'étois devenue le modèle des femmes et l'arbitre des

hommes. Enfin le besoin de briller m'avoit tellement saisie, qu'imitant madame d'Artigue, il n'y avoit plus personne dont le suffrage me fût indifférent.

Elle donna un grand bal il y a quelques jours. Je n'ai pas besoin de vous avouer combien de temps j'avois donné à ma toilette. Dès que je parus, l'admiration générale me fit juger que mes soins avoient réussi. Loin de sentir l'embarras que j'éprouvois jadis en me voyant l'objet de tous les regards, je m'abandonnai bientôt à l'espèce d'enthousiasme dont on se plaisoit à m'enivrer. Quand je dansois, tous les hommes se tenoient derrière moi pour admirer mes pas : si je me reposois, ils environnoient la place que j'avois choisie. Le bal languissoit dès que je ne l'animois plus.

Il y a plus de trente personnes dans le château, et il en étoit arrivé un nombre bien plus considérable de Paris. La fête étoit superbe, et madame d'Artigue sembloit ne la donner que pour moi. Comment résister à tant de séductions? Une seule femme, madame de Villars, parut balancer mes succès. Je suis obligée de convenir que je m'en aperçus avec surprise. Mais combien je me sentis plus choquée en entendant le chevalier de Fiesque se vanter qu'il venoit de *soutenir* qu'elle ne pouvoit m'être comparée! Je serois fâchée, repartis-je en passant devant lui, que vous vous fussiez livré, pour moi, à une dispute trop vive. Et de peur qu'il ne soupçonnât l'étonnement dont j'étois frappée, je courus joindre madame de Villars. Comme je lui parlois, un de mes plus ardents admirateurs se mit à citer tout bas cette phrase de je ne sais quel auteur anglais : « La première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries[1]. » En vérité, je crois qu'il m'avoit devinée ; car je disois à madame de Villars des choses très-aimables, et je l'avois regardée de la tête

[1] Mandeville.

aux pieds, pour examiner si réellement elle méritoit les éloges qu'on lui donnoit.

Ma tendre amie, pardonnez-moi; c'est un instant d'erreur dont je rougis, que je n'oublierai point, et dont le souvenir, toujours présent, me portera à excuser les autres et à me défier de moi-même.

Madame de Villars se plaignit de la chaleur en se servant d'un éventail de bois de sandal. L'odeur de ce bois pénétra tous mes sens. Alphonse en portoit une petite canne que le hasard m'avoit fait remarquer le jour où il me dit adieu. Ce bois m'étant inconnu alors, je l'avois regardé avec attention, j'en avois respiré l'odeur plusieurs fois, et depuis je n'en avois jamais vu à personne. Madame de Villars ne pouvoit plus agiter cet éventail sans me causer de l'émotion. Alphonse, que je croyois avoir oublié, se présenta à mon esprit comme si je l'apercevois encore, et avec lui je retrouvai le souvenir de tous les sentiments qui ont troublé mon âme depuis mon séjour à Compiègne : je voyois ma mère dans sa bonté, aux jours de sa rigueur, à l'instant de sa mort, et je me sentois défaillir.

Madame de Villars jouoit toujours avec son éventail : je le lui ôtai comme pour le voir; mais, dans le vrai, parce que ses mouvements en portoient l'odeur jusqu'à moi, et qu'il m'étoit impossible de la soutenir. Je le tins longtemps sans le regarder, sans penser à m'éloigner. C'est le souvenir d'Alphonse qui m'avoit rappelé ma mère, et je ne pensois plus à lui; c'étoit elle qui m'occupoit tout entière.

Ma mère, plaignez-moi d'avoir si peu profité de vos leçons; pardonnez-moi surtout de n'avoir pas eu assez d'égards pour celui qui a été l'objet de votre choix. Mais comment avez-vous pu m'unir à un homme qu'il m'étoit si difficile d'aimer? Vous me connoissiez une âme vive; vous m'aviez formé un cœur sincère, et vous alliez me laisser sans conseil et sans guide.

LETTRE XXXVI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME ***

Au château d'Artigue, 4 mai.

Est-ce à vous que j'oserai avouer toutes les passions qui m'agitent? Oui, votre douce amitié, vos sages avis adouciront ma colère.

Hier, dans une conversation en apparence insignifiante, je me suis hasardé à dire à Émilie de ces demi-mots qui devoient ne lui plus laisser ignorer que je l'aimois, et combien le sentiment que j'éprouvois m'avoit rendu différent de moi-même. Son regard sévère a arrêté sur mes lèvres l'aveu imprudent que j'allois faire. Malgré sa rigueur, j'aurois pu la chérir encore si elle ne m'eût éloigné que sous le prétexte de ses devoirs; mais je l'ai vue aussitôt aller rejoindre madame d'Artigue; je les ai entendues rire : je crois même qu'elles me regardoient. Sans doute Émilie méprise ma passion, et s'est moquée de mes chagrins, comme s'il étoit impossible que l'on m'aimât. N'apprendra-t-on jamais aux jeunes femmes qu'il ne faut pas humilier l'amant dédaigné qui vient se soumettre? Car l'homme assez fier, assez généreux pour mépriser un outrage, ne le méritoit pas; et celui qui s'en offense ne le pardonne jamais.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; je vous dois de si longs détails, que je ne sais par où les commencer. Je vous ai mandé que je croyois avoir à me plaindre de madame d'Artigue. Le soir même, j'ai reconnu mon injustice, en apprenant qu'elle me destinoit à jouer la comédie avec madame de Candale, et m'avoit favorisé jusqu'à me donner près d'elle le rôle d'un amant.

Avec quelle joie j'espérai profiter de cette occasion, pour faire entendre à Émilie, sans avoir la crainte de lui déplaire,

ces assurances de tendresse que je n'avois pas osé prononcer! En effet, pendant quelques jours, j'étois devenu enfant; et mille petits bonheurs, inconnus aux âmes froides, naissoient pour moi des plus légères circonstances. Il me semble que mon cœur s'étoit rajeuni avec une passion nouvelle.

Émilie a un son de voix charmant : je m'étois chargé de lui montrer son rôle; je lui apprenois à y mettre de l'expression. Combien de fois je lui faisois répéter les mots où, sans m'avoir pour objet, elle disoit, en me regardant, qu'elle aimoit! Croiriez-vous que j'étois assez fou pour lui en savoir gré, et me dissimuler que jamais elle n'étoit moins occupée de moi que lorsqu'elle jouoit le mieux son rôle?

Les plaisirs entraînoient Émilie depuis son arrivée ici; l'admiration l'enchantoit. Je commençois à me flatter que ce besoin de plaire la disposeroit à un sentiment plus doux; lorsque tout à coup, à un bal où elle s'étoit surpassée, nous la vîmes sortir, avant que personne eût encore pensé à se retirer. Madame d'Artigue crut qu'elle étoit malade, et monta chez elle. Émilie étoit renfermée, et refusa de lui ouvrir, sous prétexte qu'étant fatiguée, elle vouloit reposer.

Le lendemain, elle vint au déjeuner, sans parure, et remarquez bien, sans désir de plaire : on auroit pu croire qu'elle n'avoit jamais connu la coquetterie. Nous nous regardions, madame d'Artigue et moi, sans comprendre ce qui avoit pu opérer un changement si complet et si subit; mais nous fûmes confondus, nous lui vîmes, pour M. de Candale, mille petites attentions qu'elle n'avoit jamais eues. Pendant le déjeuner, elle ne fut occupée que de lui; elle le servoit, prévenoit tous ses désirs, et elle ne se donna pas la peine de parler à aucun de nous.

Dès que madame d'Artigue fut seule, elle s'informa si madame de Candale n'avoit point reçu de lettres; — aucune : — Si elle avoit vu du monde; — personne. — Elle porta même la

curiosité jusqu'à demander si elle n'avoit pas lu quelque traité de morale; — depuis qu'Émilie s'étoit livrée à la dissipation, elle n'avoit pas ouvert un livre, et il ne s'en trouvoit point dans sa chambre. — J'avoue qu'indépendamment de mon amour déjoué, je voudrois, pour savoir jusqu'où va la mobilité des femmes, découvrir la grande raison qui a pu arracher Émilie aux plaisirs, et la porter vers son mari qu'elle détestoit et craignoit si fortement. Quelle cause étonnante a produit de si grands effets, et nous reste inconnue? Voilà, par exemple, un problème digne d'occuper l'homme sage comme l'insensé. Une jeune femme sans expérience, sans secours, entourée de séductions et de chagrins, échapper à la fois à la sagacité de madame d'Artigue, et à la pénétration d'un homme qui cherche à lui plaire; une jeune personne toute naturelle, vaincre ses goûts, surmonter son aversion : cela surpasse mon intelligence et mes calculs.

Heureusement qu'Émilie ne met pas plus de mesure en revenant à son mari, qu'elle n'employoit d'adresse à s'en éloigner; la même sincérité la guide. J'admire cette impossibilité de tromper; mais je n'ai pas le courage de la défendre contre madame d'Artigue, qui, désespérant aujourd'hui de gouverner Émilie, s'est tournée entièrement du côté de M. de Candale. Hier au soir, je l'entendis; elle lui présentoit la première indifférence de sa femme comme un tort, et ce brusque retour comme un caprice. Aussi, disoit-il en regardant Émilie : La chose la plus insupportable est une femme bizarre. J'en ai connu, répondit madame d'Artigue, qui se livroient alternativement à une dissipation folle, ou à une retraite absolue; qui, toujours dans les extrêmes, tantôt parloient avec mysticité, tantôt souriaient avec coquetterie, ne faisant rien à temps, rien à demi, rien avec suite.

Est-il possible qu'un sentiment blessé m'ait réduit à ne pas protéger une femme que je crois être bien mal jugée?...

LETTRE XXXVII

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME***

Cinq heures du matin, 10 mai.

Chaque jour il me devient plus difficile de vous rendre compte de moi-même. Je ne sais quel trouble m'agite, à quelles contradictions mon cœur est en proie. J'aime Émilie, et je craindrois presque d'en être aimé. En vérité, je pense que ce bonheur seroit mêlé de trop de remords. Est-ce donc moi qui sentirois du repentir, en me livrant à ces entraînements que je regardois comme une des bienséances de mon âge!... Il faut que la seule présence d'Émilie ait purifié mon cœur.

Il y a quelques jours que, l'ayant trouvée un peu séparée de la société, je parvins à m'approcher d'elle, et lui dis que j'étois affligé qu'elle eût confié à madame d'Artigue l'aveu qui m'étoit échappé. Elle prit un air froid, imposant, mais doux, et me répondit : Vous vous êtes trompé : je n'ai rien dit à madame d'Artigue; je ne parle jamais de ce que je veux oublier. Ah! me suis-je écrié, bénie soit l'heure où vous me traitez si sévèrement; peut-être retrouverai-je mon insouciance et ma gaieté.

Depuis ce jour, je l'ai évitée; mais, à tout moment, il arrive quelque circonstance nouvelle qui nous rapproche malgré moi. Aujourd'hui même, sans qu'elle s'en doute, son intérêt me ramène vers elle. Vous savez que madame d'Artigue avoit obtenu d'Émilie qu'elle prit un rôle dans la comédie des *Mœurs du temps* [1], et que, sous le prétexte de ménager une de ces surprises, dont presque tous les amusements de société ont besoin, elle avoit exigé que madame de Candale en fît un mystère même à

[1] Comédie de Saurin.

son mari. Je sais que ce mystère avoit pour objet d'inquiéter ce pauvre duc, lorsqu'il verroit, sans savoir pourquoi, les fréquents entretiens, les rendez-vous secrets que nécessitent les répétitions. Mais enfin, Émilie devant jouer le rôle de Julie, celui de Dorante m'étoit tombé en partage. Oser me montrer amoureux de madame de Candale, en paroître aimé, ne fût-ce que par une illusion, me sembloit un bonheur au-dessus de mes espérances.

Hier au soir, vers neuf heures, elle me dit tout bas qu'elle vouloit répéter son rôle, et me fit signe de la suivre dans la bibliothèque de madame d'Artigue. Peu de moments après, comme je sortois du salon pour me rendre à ses ordres, le duc me demanda où j'allois. Cette question m'étonna, sans pouvoir m'en rendre raison; aussi ne pris-je pas la peine d'y répondre.

L'appartement de madame d'Artigue est au rez-de-chaussée; en y entrant, je ne remarquai point que les volets de ses fenêtres n'étoient pas fermés.

Émilie me reçut avec beaucoup d'embarras; c'étoit la première fois que je la voyois sans témoins importuns, depuis que j'avois osé lui faire entendre le demi-aveu qui l'a offensée. Elle me dit, sans lever les yeux, « que dernièrement elle avoit sollicité madame d'Artigue de la dispenser de jouer la comédie, et n'avoit pu l'obtenir...; qu'au moins elle ne paroîtroit que dans cette seule pièce...; et même qu'il lui en coûtoit beaucoup... » Elle craignoit sans doute que je n'abusasse de la nécessité où elle étoit de me voir, pour la ramener sur mes sentiments; aussi je crus devoir la tranquilliser : S'il vous est pénible, madame, lui dis-je, de jouer avec moi, je rendrai mon rôle, et m'éloignerai d'ici, afin de vous éviter les reproches de madame d'Artigue. Non, me répondit-elle; je rougirois de lui voir éprouver une si forte contradiction, d'entendre ses regrets, en lui cachant que je les aurois causés. Elle ajouta en souriant : Répétons plutôt bien vite, afin d'être

promptement débarrassés, vous de l'ennui que je vous donne, et moi de la frayeur que m'inspire la seule idée de paroître dans ce spectacle. Nous nous mîmes donc en scène. Émilie ne me regarda pas un instant; sa timidité avoit quelque chose de si doux, de si craintif, que j'en étois attendri. Mille fois je fus tenté de lui jurer que je ne chercherois jamais à me faire aimer d'elle; et toujours je fus arrêté par la crainte de lui rappeler que j'avois osé y prétendre. Tous les deux troublés, tous les deux incertains, nous répétâmes nos rôles, moi comme un imbécile, elle comme un enfant. J'étois à genoux près de madame de Candale : je répétois le serment que Dorante fait à Julie de l'adorer toujours, lorsque nous entendîmes un cri sur la terrasse. Je me levai précipitamment; je prêtai l'oreille avec attention : madame de Candale courut ouvrir la fenêtre; et nous crûmes entendre fuir quelqu'un, que l'obscurité nous empêcha de distinguer.

Émilie ne fit aucune réflexion sur cet incident; j'ignore même si elle n'en sourit pas, croyant simplement qu'on s'étoit amusé à lui faire peur... Pour moi, j'en conçus toute l'importance; car, si c'étoit M. de Candale qui m'eût surpris aux pieds de sa femme, quels soupçons ne devoit-il pas avoir? Je ne sais cependant si, pour la réputation d'Émilie, je n'aimerois pas mieux que ce fût lui. Ces volets ouverts, cette sécurité, prouvent l'innocence; et l'amour-propre de M. de Candale aura sans doute remarqué tout ce qui devoit le tranquilliser. Je suis également certain que, si ce n'est pas lui, l'indiscrétion et la méchanceté se garderont bien de parler d'aucune des raisons qui pourroient excuser Émilie. A travers mes craintes, au milieu de tant d'incertitudes, je m'arrêtai à la seule résolution de cacher à madame de Candale le danger qui la menace, et de l'en préserver s'il est possible.

En entrant dans le salon, j'examinai attentivement la figure de M. de Candale; et, aux efforts qu'il faisoit pour prendre un

air riant, je fus assuré qu'il nous avoit vus. Lui dire tout de suite que nous devions jouer la comédie, c'étoit l'éclairer sur mon inquiétude. L'aveu tardif de ce misérable secret ne lui eût paru qu'une ruse habile; et je le connois assez pour être convaincu qu'il auroit pris la vérité pour un détour. J'aimai donc mieux l'attendre et le voir venir, bien déterminé à lui parler légèrement, dans le premier entretien qu'il auroit avec moi, du projet de ce spectacle, et de l'enfantillage de n'en avoir rien dit.

Soit hasard, soit pour prévenir ce qui pourroit arriver, madame d'Artigue, après souper, amena la conversation sur la jalousie. On disserta longuement sur cette cruelle passion, et chacun répéta tous les lieux communs qui se sont dits dans tous les pays et dans toutes les langues. Je pris une part très-vive à la dispute; car, en persiflant les jaloux, j'espérois persuader à M. de Candale qu'il y avoit une sorte de honte à l'être, ou du moins à le paroître.

Comme nous étions parvenus à parler tous ensemble sans nous entendre, je vis madame d'Artigue tourner plusieurs fois auprès d'une petite table, y prendre un livre, le mettre sur la cheminée, comme si ce n'étoit pas celui qu'elle cherchoit, et en feuilleter ensuite plusieurs autres, sans s'arrêter à aucun.

Vous connoissez ma détestable habitude d'ouvrir tous les livres que je vois. Je me levai pour regarder celui qu'elle venoit de poser avec affectation. Il étoit marqué à un endroit qui me parut si plaisant, si à propos, que, sans savoir si la bonté ou la malice de madame d'Artigue me l'avoit offert, sans même y penser, je m'écriai : Messieurs, messieurs, écoutez les réflexions qui frappent ces dames! Et je lus bien haut :

« Il y a, parmi les Français, des hommes très-malheureux « que personne ne console : ce sont les maris jaloux ; il y en a « que tout le monde hait : ce sont les maris jaloux ; il y en « a que tous les hommes méprisent : ce sont encore les maris « jaloux. »

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*.

Ce fut une joie générale : chacun rioit, applaudissoit; le duc étoit au supplice. Peut-être voyoit-il dans ma gaieté un triomphe offensant; mais sa colère m'importoit peu. Je voulois lui faire sentir la nécessité de se respecter lui-même, et le danger de se livrer à son ressentiment.

Je pouvois juger que madame d'Artigue avoit la même intention que moi; car je l'entendois dire au duc mille petits mots pour le calmer : j'apercevois ses pieds qui venoient presser ceux de M. de Candale, lorsqu'elle le voyoit s'agiter; et, me rappelant que c'étoit elle qui m'avoit donné le livre, je répétois, commentois Montesquieu avec des rires inextinguibles. Chacun voulant montrer sa philosophie et son savoir, on s'accabla de citations toutes contre la jalousie.

Que ce pauvre duc étoit embarrassé! Avec quelle gaucherie il passoit de l'éclat d'un rire forcé à la plus profonde tristesse! Tout cela est charmant, s'écria le vieux commandeur de ***, et les femmes ont leurs raisons pour accabler les jaloux. Mais moi, je crois qu'un bon mari doit surveiller sa femme de très-près, et s'en faire obéir sévèrement : car Rousseau dit fort bien *qu'il répond de sa conduite, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner.* Oui, oui, mesdames, l'avoir mal choisie ou la mal gouverner : mal gouverner, répétoit-il en se promenant dans la chambre d'un air vainqueur, sans vouloir rien écouter, et répliquant à toutes les objections : Mal choisie ou mal gouvernée. — Il auroit bien dû ajouter aussi, repris-je, pour n'avoir pas su la rendre heureuse. — Pas su la rendre heureuse! répondit le commandeur, comme si on lui eût proposé d'examiner une découverte, la rendre heureuse! Rousseau n'a pas dit cela... ; il n'a pas dit cela... Je voyois le duc prêt à laisser éclater sa rage pour avoir l'air d'un mari bien gouvernant ou bien obéi.

Le commandeur continuoit à nous étourdir par de sottes réflexions, qu'il débitoit avec une voix de fausset insupportable.

C'est un vieil imbécile qui ne manque pas d'un certain esprit, mais qui se mêle de tout à tort et à travers, et qui ne réussit à se faire écouter que lorsqu'une dispute devient assez vive pour qu'on ne s'entende plus. Quand on le voit s'empresser, se réjouir, c'est qu'il est arrivé quelque malheur, qu'il aggrave toujours par le besoin de s'entremettre et le désir de faire effet. Malgré cela, on le reçoit partout, parce qu'il donne souvent des fêtes brillantes où chacun veut aller. Alors, il faut bien aussi l'inviter chez soi. Ce que je ne comprends point, c'est comment, dans sa jeunesse, il ne s'est pas attiré quelque affaire qui en ait délivré la société. A présent que son âge oblige à des égards, il semble qu'on se soit entendu pour achever de lui tourner la tête. Madame d'Artigue même s'est divertie à lui persuader qu'il ne faisoit rien comme un autre, et qu'il étoit *un original*. Ce beau titre lui inspire une fierté très-comique : pourtant hier au soir elle voulut mettre fin à son bavardage, et termina la soirée en nous renvoyant tous.

Quoiqu'il fût fort tard, vous jugez que je n'ai guère dormi. Je vous écris depuis cinq heures du matin; il en est huit, et madame d'Artigue repose encore. J'ai déjà fait demander trois fois à la voir. Je suis agité, impatient; il faut absolument qu'elle protége Émilie, et j'ose à peine m'en flatter. Depuis quelques jours, elles sont fort mal ensemble. Madame d'Artigue ne lui pardonne pas de s'être éloignée d'elle sans qu'elle puisse en concevoir le motif. Cependant il est certain qu'elle a empêché M. de Candale de me provoquer, de faire un éclat qui eût amené un malheur. Assurément, j'étois bien résolu à ne pas lui passer un mot qui eût pu faire soupçonner Émilie. Qu'il l'afflige, qu'il s'en fasse haïr! j'y consens volontiers; peut-être même l'ai-je quelquefois désiré, pour que, dans son chagrin, elle se tournât vers moi : mais la laisser soupçonner! jamais!

LETTRE XXXVIII

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME***

10 heures du matin.

Je sors de chez madame d'Artigue. A peine avoit-elle les yeux ouverts, que je suis descendu dans sa chambre.

Il est trop vrai que le duc de Candale nous a vus; et madame d'Artigue, en riant de sa jalousie, s'est amusée à vouloir me persuader qu'elle la croit très-fondée, et que sans doute je parlois à Émilie de mes sentiments. J'ai eu beau lui jurer que nous répétions nos rôles, elle m'a assuré que je ne le persuaderois à personne. Car enfin, m'a-t-elle dit, dans la scène où il vous seroit permis d'être aux pieds de Julie, Cidalise doit être présente: et vous étiez seule avec Julie. Mais, lui ai-je répondu, vous savez bien que, dans ce moment, madame de Candale n'a presque rien à dire; et que, dans son rôle, toute la scène difficile se passe avec moi. Ces mots ont fait éclater de rire madame d'Artigue. — Ah! la scène difficile est tête à tête! je l'imagine; eh bien! comment votre déclaration a-t-elle été reçue? La patience m'est échappée; je me suis emporté contre elle; je l'ai accusée de vouloir perdre l'innocence. Ma colère l'a rendue sérieuse, et elle m'a dit avec une hauteur imposante : Je ne m'attendois pas que M. de Fiesque osât jamais employer avec moi le ton et les expressions dont il vient de se servir. Cependant, je veux bien les oublier en mémoire de notre ancienne amitié. Veut-il apprendre, ou non, les détails qu'il venoit probablement me demander?... J'ai bien été obligé de dire oui, et de me taire.

« Vous saurez donc, monsieur, qu'hier au soir le duc de Candale me proposa de venir prendre l'air sur la terrasse. J'ignorois que vous fussiez avec sa femme : et je l'aurois su que ce

m'eût été une nouvelle raison de le suivre, pour occuper son esprit; pour l'empêcher de remarquer que, depuis l'espèce de conversion de madame de Candale, elle n'admet que vous dans sa solitude. Que moi dans sa solitude! ai-je reparti indigné, quelle horreur! n'est-ce pas vous qui avez exigé qu'elle prît un rôle? Ne falloit-il point qu'elle le répétât! — Pour la seconde fois, monsieur, voulez-vous m'entendre ou me laisser? Je me suis tu. — En passant devant les fenêtres de ma bibliothèque, je vous aperçus tête à tête avec madame de Candale. Le duc s'écria qu'il ne s'étoit pas trompé : alors il m'apprit qu'il avoit vu Émilie vous faire signe de la suivre, et que c'étoit pour me parler de cette étonnante intelligence qu'il m'avoit priée de venir avec lui. Il me demanda donc ce que je pensois de l'empressement que vous témoignez à madame de Candale. J'essayai de détruire son inquiétude. Quoique Émilie se soit éloignée de moi depuis quelques jours, avec une insouciance que peu de femmes pardonneroient, j'ai oublié sa légèreté lorsqu'il falloit la servir. J'ai donc insisté sur sa jeunesse, qui ignore les convenances, sur son bonheur d'avoir un mari qu'elle aime, et sur votre amitié pour lui, que vous ne voudriez pas trahir... Tout en parlant, je l'éloignois insensiblement de cette malheureuse fenêtre, et j'espérois qu'il n'y reviendroit plus; mais il m'y ramena malgré moi, et jugez de mon trouble quand je vous vis aux pieds d'Émilie. Il voulut se précipiter contre la fenêtre; c'est moi qui le retins, qui jetai un cri pour attirer du monde, et forcer M. de Candale à se retirer. Malgré la persuasion où j'étois que vous parliez à Émilie de votre amour, cette même comédie que vous alléguez s'offrit à ma pensée; j'eus la présence d'esprit de dire que sûrement vous répétiez vos rôles. Grand Dieu! me suis-je écrié, il ne me reste rien à lui apprendre, et je ne pourrai pas le détromper! — Ne regrettez pas ce moyen; il vous auroit mal servi; car c'est M. de Candale qui m'a objecté le tête-à-tête où vous vous trouviez, et sur lequel je viens de

plaisanter; c'est lui qui m'a fait remarquer que, si c'eût été une répétition, les autres acteurs vous auroient joints.

Je me désolois, je me promenois à grands pas; madame d'Artigue est restée impassible. J'ignore, a-t-elle continué, pourquoi vous vous désespérez tant d'une chose que vous auriez dû prévoir, et que je vous ai vu désirer. — Moi, j'ai désiré perdre Émilie! — Je crois que vous avez souhaité qu'elle vous préférât, et elle est fort loin d'être perdue : vous en jugerez si vous avez la patience de m'écouter. J'ai été obligé de me rasseoir encore une fois.— A peine eus-je jeté le cri qui vous avertit, que différentes personnes accoururent. Dès que je les vis s'approcher, j'entraînai M. de Candale en lui disant : Voulez-vous faire un esclandre, causer un scandale public?... On peut venir...; on vient... A la seule menace d'un ridicule, le duc sacrifie tout : il me suivit, et bientôt ce fut lui qui me traînoit et m'enlevoit, pour qu'on ne nous aperçût pas. Dès que l'ombre nous eut cachés, il s'arrêta comme un homme en démence. Je ne l'ai point quitté dans ce moment de crise; je lui ai fait sentir la nécessité de dissimuler ses inquiétudes; j'ai toujours appuyé sur cette prétendue comédie, et je croyois de bonne foi vous fournir une excuse... Faites qu'Émilie soit en état de jouer dans deux jours. Lorsque M. de Candale vous verra dans la situation où étoit Dorante, il se persuadera qu'effectivement vous répétiez vos rôles. En attendant, si vous le jugez convenable, parlez-lui...; rejetez même sur moi le mystère qu'on lui a fait de ce spectacle. Je m'en suis déjà accusée; mais, si j'ose avoir un avis, je vous conseillerois de garder le silence jusque après le spectacle, sans donner des explications qui supposent des torts, et qui par là même seroient mal reçues... Du reste, je vous réponds qu'il ne sera pas question de tout ceci; car en vous voyant aux pieds de sa femme, le premier mouvement de M. de Candale a bien été de se venger; mais le second l'a porté à me dire avec effroi : ... Si d'autres que nous eussent passé!...

Vous voyez qu'il n'a nulle envie de mettre le public dans son secret. Imitez sa prudence ; ne vous offrez pas trop à ses yeux aujourd'hui, et laissez-moi empêcher des malheurs que je n'avois pas prévus. Ce que vous me dites est raisonnable, lui ai-je répondu, et cependant j'avoue que je répugne à vous croire. Si cela est ainsi, a-t-elle repris, je vais lever tous vos doutes en vous ouvrant mon âme, et vous répétant ce que je vous ai déjà dit.

Émilie me plaît ; je l'aimerois même si dernièrement elle ne s'étoit pas éloignée de moi. A la vérité, je n'aurois pas voulu que, par sa soumission, par un amour extrême pour M. de Candale, elle ajoutât à son triomphe qu'on eût pu dire qu'il avoit eu raison de me la préférer. Mais la perdre, lorsque vous jurez qu'elle est innocente ; la perdre, lorsqu'il n'y a pas encore huit jours que je me nommois son amie, j'en suis incapable ! Si vous n'en êtes pas convaincu, je vous avouerai encore que, loin de souffrir qu'Émilie soit soupçonnée pour vous, jamais je n'aurois permis qu'elle écoutât vos sentiments. Je ne voulois qu'humilier la vanité de M. de Candale. Peut-être eût-il été plus généreux de lui pardonner sans réserve ; cependant je me persuade qu'il n'est personne qui ne me trouve digne d'excuse. En effet, quelle comparaison de ses torts avec les miens ! Hier, en le voyant livré à toutes les horreurs de la jalousie, ne l'ai-je pas empêché de faire un éclat, de vous provoquer ? Lors même que j'encourageois l'éloignement que sa femme a pour lui, n'étois-je pas occupée à cultiver son esprit, à la préserver des séductions, à la rendre l'objet de l'admiration générale ?

Ma cousine, pour la première fois j'ai cru madame d'Artigue sincère, et ce qu'il y avoit de fâcheux pour moi dans ses aveux m'a rassuré pour Émilie.

P. S. Madame d'Artigue m'a prié de la rejoindre au déjeuner. Il faut donc que je vous quitte. Que de choses cependant j'aurois encore à vous dire !

LETTRE XXXIX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

10 mai, 4 heures du soir.

M. de Candale est venu chez moi ce matin. Grand Dieu, quel courroux! et qu'avois-je fait alors qui pût l'exciter?

J'étois à ma toilette quand il est entré dans ma chambre; heureusement que mes femmes étoient près de moi. Il s'est promené d'un air brusque; quelquefois il me regardoit fixement; la colère étinceloit dans ses yeux, et il paroissoit n'être contenu que par la présence de mes femmes. Dans d'autres instants, il s'arrêtoit tout à coup, et les examinoit comme s'il n'attendoit que leur départ pour éclater. Je tremblois qu'il ne les renvoyât; mais il recommençoit sa promenade. Je me suis hâtée de finir ma toilette, et, saisissant un moment où il avoit le dos tourné, j'ai ouvert la porte, je lui ai demandé bien vite s'il venoit déjeuner, et j'ai fui sans attendre sa réponse.

Ma sœur, lorsque je m'accusois avec sévérité d'avoir manqué aux égards que je devois à M. de Candale, j'étois injuste envers moi-même. Quels torts ai-je eus avec lui? aucun. Je l'ai traité froidement, il est vrai; mais, avant de m'épouser, avoit-il daigné solliciter mon amour? le lui avois-je promis? avoit-il même cherché à m'en inspirer? Lorsqu'on m'a demandé si je consentois à appartenir à M. de Candale, trois fois j'ai hésité avant de répondre; trois fois la même question m'a été répétée; il a fallu, en quelque sorte, m'arracher les mots qui m'assuroient le malheur d'être à lui.

Pardon, ma sœur, si je vous exprime ainsi les peines qui m'oppressent sans vous avoir appris ce qui les a causées.

Après m'être dérobée, comme je vous l'ai dit, à la colère de M. de Candale, j'ai couru dans le salon. Madame de Villars, qui

est resté ici depuis le bal, chantoit lorsque je suis entrée. En me voyant, elle s'est tue avec une affectation marquée, a posé sa musique sur la table, et a longtemps ri et chuchoté avec des jeunes gens qui étoient près d'elle, ceux mêmes qui m'environnoient avant que j'eusse reconnu la petitesse et les dangers de la coquetterie. Ils s'agitoient beaucoup, faisoient des éclats de rire étouffés dont je m'apercevois facilement que j'étois l'objet. Mon embarras s'est accru. Madame d'Artigue, le chevalier de Fiesque n'y étoient point; M. de Candale même n'arrivoit pas... Et dans ce moment je le désirois, tant j'avois besoin d'un appui. Ne sachant quelle contenance me donner, j'ai pris, sans réfléchir, le morceau de musique que madame de Villars avoit mis sur la table. Alors les rires ont redoublé; ces jeunes gens se cachoient avec leurs mouchoirs ou se plaçoient les uns derrière les autres, comme pour voir ce qui alloit se passer. J'ai cru que cette chanson étoit faite contre moi; et, remettant ce papier sur la table, j'ai dit que je ne voulois pas commettre d'indiscrétion : mais je vous avoue que je désirois fort de savoir ce qu'il contenoit.

Sans doute, j'ai eu l'air mécontente; vous savez que j'ai une figure sur laquelle se peint tout ce que j'éprouve. Madame de Villars m'a répondu avec aigreur « qu'il ne pouvoit pas y avoir de secret dans une chanson que tout le monde avoit entendue; qu'ainsi j'étois libre de la lire. » Chacun l'a regardée avec surprise; quelques personnes même ont paru indignées.

Ces différentes impressions que je voyois clairement ne m'ont point arrêtée; je voulois savoir ce qu'on avoit pu dire de moi. Une voix secrète m'avertissoit de ne pas regarder ce papier; et cependant je n'ai pu résister à ma curiosité. Je l'ai ouvert, presque persuadée que je ne le lirois pas...; j'en ai lu les premiers vers en me disant encore que je ne ferois que le parcourir...; et j'ai fini par tout lire, parce que nous sommes condamnés, je crois, à vouloir connoître ce qui nous est désagréable plutôt que

d'ignorer la moindre petite circonstance qui nous concerne. Vous voyez que j'ai eu tort, que j'en conviens : quoique bien peu avancée dans la vie, j'ai déjà pu remarquer que nos plus grands chagrins viennent souvent d'avoir cédé à ces mouvements imperceptibles auxquels on s'abandonne, peut-être parce qu'on ne croit pas qu'il y ait un grand mérite à y résister.

Je m'étois trompée; cette chanson n'étoit point faite contre moi. Mais elle peignoit si parfaitement M. de Candale, et le tournoit si bien en ridicule; l'époque de son mariage avec moi y étoit si précise; mon indifférence pour lui si bien exprimée, qu'il étoit impossible de ne pas le reconnoître. Cependant, comme il n'étoit pas nommé, je n'ai pas trouvé convenable de m'en fâcher; et j'ai cru plus décent, plus habile, de ne pas paroître m'apercevoir qu'il en étoit l'objet. Hélas! aucun détour ne me va ni ne me réussit : tout le monde a semblé étonné que je n'eusse point fait d'application. Soit que madame de Villars me jugeât mieux que les autres, ou qu'elle trouvât plaisant d'ajouter au petit spectacle que je donnois à la société, elle m'a proposé de chanter avec elle cette chanson. Quelle noirceur! j'avois pu lire des plaisanteries sur M. de Candale, sans avoir l'air de les comprendre, mais les chanter! Je tenois encore cette malheureuse chanson, lorsqu'il a paru. Alors le courage m'a manqué; et, par une autre prudence moins bien calculée que la première, j'ai mis aussitôt la musique dans ma poche, sans réfléchir à ce qu'on en pourroit penser. Un rire général m'a déconcertée si visiblement, que M. de Candale m'a demandé quel papier j'avois caché lorsqu'il étoit entré? J'ai voulu lui répondre légèrement, affecter de la gaieté; mais j'étois trop émue pour qu'il ne fût pas inquiet. Il a feint de plaisanter à son tour; et, ne pouvant obtenir que je lui donnasse de bonne volonté ce papier, il s'est baissé comme s'il vouloit le prendre, malgré moi, dans ma poche; mais tout bas il m'a ordonné de le lui remettre à l'instant même. Mon embarras étoit au comble,

et je ne voyais là personne qui pût me secourir. Comme, dans ce moment, je désirois madame d'Artigue, et même le chevalier de Fiesque! J'avois négligé l'amitié de madame d'Artigue, rejeté les sentiments du chevalier; et je les souhaitois, parce qu'ils m'avoient dit un instant qu'ils m'aimoient, et que je me sentois complétement malheureuse.

M. de Candale ne m'a point laissée en paix que je ne lui eusse remis cette affreuse chanson. Ma sœur, je le vois encore s'efforçant de sourire avec des lèvres blanches qui trembloient de colère. Il a eu la force de supporter le premier couplet; mais le second l'a blessé mortellement : il me l'a rendue, en disant que j'avois eu raison de la cacher, et que dorénavant il n'aurait plus l'indiscrétion de lire mes papiers.

J'étois presque mourante. Assurer M. de Candale qu'on ne m'avoit pas dit qu'il étoit l'objet de cette chanson paroissoit une folie; et cependant je le lui ai dit, parce que c'étoit vrai; parce que, dans ce dernier excès d'embarras, je n'apercevois de ressource que dans la vérité tout entière. Je lui ai donc avoué qu'après avoir lu cette chanson j'avois espéré convaincre les autres que je n'y trouvois point d'application, et qu'en le voyant arriver, je l'avois tout de suite cachée, de peur qu'il ne s'y reconnût. Vous me trouvez donc bien ressemblant? m'a-t-il dit avec fureur. Je ne sais ce que je dis, ce que je fais, ai-je répondu fondant en larmes, mes précautions tournent encore plus mal que mes étourderies : laissez-moi rentrer dans la solitude dont je ne voulois pas sortir... Les pleurs me suffoquoient. Madame d'Artigue est venue; je me suis réfugiée dans ses bras. Elle m'a reçue comme si elle n'eût pas eu à se plaindre de moi, et a blâmé sévèrement madame de Villars; M. de Candale l'a défendue.

Je n'avois pas vu entrer le chevalier de Fiesque, et je l'ai entendu m'adresser des paroles consolantes, élever la voix pour m'excuser. M. de Candale s'est offensé d'une intervention

qui lui paroissoit très-déplacée. Le chevalier lui a répondu avec hauteur; aussitôt ils ont parlé à la fois; on les a entourés. Je ne les comprenois plus; je mourois... On m'a emportée avant que je fusse revenue à moi-même. Madame d'Artigue m'a suivie, mais n'a pu rester près de moi. Sa présence étoit nécessaire dans le salon pour apaiser la nouvelle scène qui s'y passoit.

En me quittant, elle m'a enfermée et a emporté la clef. Peut-être a-t-elle craint que M. de Candale ne vînt m'effrayer.

Depuis, elle est revenue plusieurs fois me dire d'être tranquille, que tout se calmoit. Cependant elle étoit bien pâle, bien agitée!... Je viens d'entendre beaucoup de bruit; mais il m'est impossible d'en apprendre la cause : l'on ne sauroit parvenir jusqu'à moi, et je ne puis sortir! Ma sœur, que de tourments j'éprouve!

LETTRE XL

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 11 mai.

Peu d'instants après vous avoir écrit, madame d'Artigue est entrée dans ma chambre. Elle avoit l'air si émue, elle me regardoit avec tant d'intérêt que je ne savois quel nouveau malheur me menaçoit. J'ai demandé en tremblant où étoit M. de Candale... Il se porte bien, m'a-t-elle répondu. Cette assurance me suffisoit. Je me répétois à moi-même : *Il est bien*, et je remerciois le ciel de l'avoir conservé. Mon Dieu! quelle reconnoissance j'ai éprouvée lorsque j'ai entendu ces mots, *il est bien*, et que j'ai senti que je n'aurois ni sa perte, ni ses souffrances à me reprocher!

Peu à peu madame d'Artigue m'a appris que, depuis plu-

sieurs jours, M. de Candale et le chevalier de Fiesque étant fortement aigris l'un contre l'autre, aux premiers mots qu'ils s'étoient dits hier, leur violence les avoit portés à s'offenser d'une manière trop grave pour qu'on pût les réconcilier. Le chevalier de Fiesque est grièvement blessé; M. de Candale ne l'est pas. J'ai causé leur querelle, innocemment il est vrai, mais, enfin, c'est moi qui l'ai causée : par quelle fatalité? par quelle faute?...

M. de Candale est parti pour Versailles, afin d'expliquer cette malheureuse affaire avant qu'elle y soit connue; il s'en est allé sans me voir, et m'a seulement envoyé le billet qui suit :

« Madame d'Artigue consent à vous accompagner à Paris. Restez-y, madame, jusqu'à ce que vous receviez de mes nouvelles.

« Duc de Candale. »

Madame d'Artigue m'accabloit de caresses; elle se jetoit quelquefois à mes genoux, baisoit mes mains, fondoit en larmes. Je ne sais pourquoi sa pitié n'arrivoit pas jusqu'à mon cœur. J'étois glacée, consternée, je ne pouvois pleurer.

Nous sommes montées en voiture, madame d'Artigue et moi. Pendant le chemin elle vouloit toujours me parler; mais le son de sa voix me faisoit un mal horrible; je frémissois au moindre bruit. Elle cherchoit vainement à me consoler : son agitation aigrissoit mes peines.

M. de Candale n'a point encore écrit, n'est pas de retour... Je suis anéantie, et je crains d'envisager l'avenir. Madame d'Artigue voudroit sans cesse être près de moi; elle prétendoit même me veiller; mais je ne saurois supporter la présence de personne; tout m'épouvante! Où trouverois-je la force de paroître devant M. de Candale?

J'ose vous le demander, ô mon Dieu, qui avez lu dans ma pensée, qui avez pu juger du profond regret que m'inspiroient

des fautes légères, et commises sans intention, qu'ai-je fait pour m'attirer de si grands chagrins?

LETTRE XLI

LE CHEVALIER DE FIESQUE A MADAME....

Au château d'Artigue, 12 mai.

On vous a déjà mandé les suites de notre malheureuse affaire. Me sentant grièvement blessé, incertain de mon sort, je vous prie, ma bonne cousine, de me renvoyer par cet exprès toutes les lettres que je vous ai écrites concernant madame de Candale. Je n'ose rien dire de plus, étant obligé de me servir d'une main étrangère; dans ma foiblesse, je puis à peine dicter ce peu de mots.

Vous compléteriez tout ce que votre amitié, tout ce que votre indulgence a fait pour moi jusqu'à ce jour, si vous m'apportiez vous-même les lettres que je réclame. Vous pouvez seule juger de ma douleur, de mes regrets, et combien il m'est nécessaire de vous parler et de vous voir.

LETTRE XLII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 13 mai.

M. de Candale continue à garder le silence. Trois jours se sont déjà passés depuis cette cruelle affaire : je n'entends parler de rien; aucune personne de sa famille n'est venue chez moi. Madame d'Artigue seule me reste : je ne saurois m'expliquer pourquoi elle paroît être encore plus épouvantée que je ne le suis. Quelquefois cet excès de compassion m'en fait soupçonner

la sincérité. Je ne sens rien dans mon âme qui justifie ce profond attachement pour moi ; et lorsque sa pâleur, son agitation me prouvent qu'en effet elle partage toutes mes peines, j'ai besoin de faire un effort pour y être sensible, de m'exciter, de me gronder pour le lui dire. Mon amie, déjà le chagrin a aigri mon esprit, a desséché mon cœur.

Je serois désespérée si M. de Candale se séparoit de moi ; et je ne sais comment il me sera possible de le revoir. Croiriez-vous que j'ai constamment les yeux arrêtés sur la porte de ma maison ? Il me semble qu'à force de la regarder, je verrai entrer M. de Candale. Je souhaite, je désire passionnément son retour ; et si je cesse un instant de fixer mes yeux sur cette porte, je crains qu'il n'ait profité de ce moment pour revenir. J'écoute en tremblant si l'on n'approche pas de ma chambre ; tout mon sang se glace au moindre bruit. Ma sœur, je ne pourrai supporter longtemps l'agitation que j'éprouve.

LETTRE XLIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 15 mai.

Mon sort est décidé, ma tendre amie ; je suis condamnée sans avoir été entendue, sans même savoir de quoi l'on m'accusé. Hier, après avoir passé une nuit affreuse, m'être réveillée vingt fois en sursaut pour le moindre bruit, je m'étois endormie vers le matin. Pendant quelques heures, j'ai goûté le premier repos dont j'aie joui depuis mon départ d'Artigue. Hélas ! j'avois besoin de ce moment de calme pour soutenir avec force l'épreuve qui l'a suivi. A peine ouvrois-je les yeux, que l'intendant de M. de Candale m'a apporté une lettre de son maître. Je ne vous en envoie qu'une copie. Lisez-la, et jugez avec moi ce qui a pu m'attirer tant de rigueur.

« J'ai l'ordre de rejoindre à l'instant mon régiment; je pars sans retourner à Paris. Je désire, madame, que vous passiez le temps de mon absence dans une terre que j'ai près des Pyrénées. Comme je vais à Toulouse, vous paroîtrez m'avoir suivi; et cela, du moins, sauvera les apparences.

« Si vous croyez encore devoir déférer à mes volontés, vous vous rendrez le plus tôt possible au château de Foix; vous y vivrez, madame, dans la solitude que vous avez dit regretter. Mais si la solitude ne vous convient plus, si vous aimez mieux former une demande en séparation, je ne m'opposerai à aucune des démarches que les personnes qui ont votre confiance vous indiqueront.

« Cependant je pense qu'après tout ce qui s'est passé, il seroit sage de laisser au public le temps de nous oublier l'un et l'autre.

« Recevez mes vœux pour votre bonheur, madame, et mes regrets de n'avoir pu y contribuer.

« Duc de Candale. »

Ma sœur, il m'éloigne de sa maison; il m'envoie dans une terre qu'il n'a jamais habitée, qu'il ne connoît même pas, et qu'on m'assure être presque sauvage.

Pourquoi ne pas me laisser chez lui? ou s'il craint de me livrer à moi-même étant si jeune encore, avec si peu d'expérience, que ne me permet-il d'aller dans ma famille? M'envie-t-il la tranquillité, la douceur que je trouverois près de vous? Mais il faut obéir à M. de Candale ou m'en séparer; dès lors mon choix n'est pas douteux. Voici ce que je lui ai répondu :

« Je serai partie pour la terre que vous me désignez, lorsque vous recevrez cette lettre. Mon empressement vous prouvera que je ne formerai jamais la moindre opposition à vos volontés.

« J'étois trop loin de songer à une séparation pour n'avoir pas été saisie d'étonnement lorsque vous m'en avez exprimé la

pensée. Je pars sans oser vous demander les motifs qui ont pu la faire naître. Mais si, à mon insu, j'ai pu vous offenser, je serois très-reconnoissante que vous me donnassiez les moyens de me justifier auprès de vous. Toutefois, si vous préférez me laisser à mon incertitude, je respecterai votre silence sans me plaindre, ni même vous importuner de mon souvenir. Enfin, monsieur, je resterai absente aussi longtemps que vous le jugerez convenable; je reviendrez dès que vous le désirerez; et jusqu'à mon dernier jour un seul mot de vous décidera de mon sort.

« Émilie de Foix, duchesse de Candale. »

A peine cette lettre a-t-elle été partie, que madame d'Artigue est venue me voir. Elle a paru consternée de mon exil; car c'est ainsi qu'elle nomme ce voyage. Elle s'est emportée contre M. de Candale pour avoir osé m'y condamner; elle m'a également blâmée d'avoir obéi si facilement. Elle a soutenu que j'aurois dû disputer ma liberté, et qu'il auroit sûrement fini par être honteux de sa tyrannie, et par me permettre au moins de choisir celle de ses terres qui m'auroit convenu davantage. Tout cela peut être vrai, mon amie; mais lorsqu'on se sent innocente, il seroit trop pénible de solliciter comme une grâce ce qu'on devroit attendre de la plus rigoureuse justice; d'avoir à remercier lorsqu'on se sent offensé. Non, ma sœur, j'éprouve même une secrète satisfaction à me résigner à l'instant sans faire entendre ni murmure, ni demande. D'ailleurs, M. de Candale croit-il réellement que j'aie eu des torts envers lui? Je suis bien sûre qu'alors il m'auroit accablée de reproches; il se seroit plaint, ne fût-ce que pour se justifier. Craint-on de confondre celle qu'on croit coupable, et qu'on ose punir? Je me trompe fort, ou son silence même prouve, non-seulement que je suis innocente, mais encore qu'il en est persuadé.

Comme a fini promptement cette existence brillante à laquelle on m'a sacrifiée! Ma mère seroit trop malheureuse si elle voyoit

mon sort; aussi, pour la première fois, les regrets que me cause sa perte ont été un moment suspendus.

LETTRE XLIV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 16 mai.

Ah! ma sœur, ma tendre amie, quelle funeste clarté vient de m'éclairer! mais je dois me taire. C'est à l'instant où les apparences sont contre moi qu'il m'est interdit de me justifier sous peine de devenir réellement coupable. Oserois-je compromettre une seconde fois la vie de M. de Candale? Pourroit-il excuser la correspondance que je viens de lire?

Hier au soir on me remit un paquet immense du chevalier de Fiesque; en le recevant, je ne sus que penser, et je tremblai pour lui, tandis qu'il n'a pas craint de détruire mon repos pour toujours. Jugez-le par ce qu'il m'écrit :

« Daignerez-vous, madame, jeter un regard sur les papiers que je vous envoie? Ils vous justifieront auprès de M. de Candale; et dès lors je ne balance pas à lui en permettre la connoissance. Ce sont, depuis que je vous ai vue, plusieurs lettres que j'ai écrites à une amie confidente de mes plus secrètes pensées. Vous y trouverez, madame, l'hommage d'un sentiment, d'abord peu digne de vous, devenu plus pur en vous voyant davantage, mais toujours également insurmontable.

« J'espère, madame, que peut-être ces lettres vous ramèneront M. de Candale; je sais trop qu'après qu'il les aura lues il faudra me résigner à ne jamais vous revoir... Jugez si votre réputation et votre repos me sont sacrés, et si mon affection étoit sincère!

« Le chevalier DE FIESQUE.

« *P. S.* Je me suis permis d'effacer quelques phrases qui ne vous avoient pas pour objet, madame, et dont je ne me crois pas obligé de rendre compte à M. de Candale. »

Il m'aimoit, me dit-il; et il n'a pas craint d'ajouter aux malheurs dont il avoue lui-même que j'étois accablée. Ah! s'il eût été assez généreux pour m'avouer ses torts, et me prémunir contre les périls qui m'environnoient, je le regarderois aujourd'hui comme mon ange tutélaire... Je le bénirois; au lieu que son nom se mêle à tout ce que j'éprouve de pénible.

Ces lettres étoient encore éparses sur ma table, lorsque madame d'Artigue est arrivée. En reconnoissant l'écriture du chevalier de Fiesque, il m'a paru qu'elle se troubloit. Elle a pris ces papiers, les a considérés avec attention, et remarquant toutes ces phrases soigneusement effacées, elle m'a demandé si je ne devinois pas la femme qu'elles auroient pu compromettre. Hélas! lui ai-je répondu, je n'y ai pas encore pensé. Eh bien, m'a-t-elle dit, c'est moi; oui c'est moi dont sûrement il parloit. Un froid mortel a glacé mon cœur. Les deux seules personnes que je croyois avoir quelque attachement pour moi, s'étoient donc unies pour me nuire!

J'étendis vers elle des mains suppliantes, pour l'empêcher d'en dire d'avantage; car je craignois de nouvelles et désolantes lumières : je n'avois plus la force de rien entendre. Elle voulut prendre mes mains dans les siennes; je me sentis frémir, et je les retirai avec effroi.

Ce mouvement ne put lui échapper; il parut l'affliger. Aujourd'hui, me dit-elle, vous pouvez me haïr, je le conçois. Cependant, je suis votre meilleure, votre unique amie; et dans ce moment, où vous me refusez votre affection, je vous préfère à tout, et je vous le prouverai un jour. Elle remarqua mon étonnement; aussitôt elle me dit : Écoutez-moi. Je ne me rappelle plus trop ce qu'elle me raconta de ses anciennes liaisons

avec M. de Candale..., des torts qu'il avoit eus. Elle parla longtemps; je la comprenois à peine. Je me souviens seulement qu'elle m'a avoué que, dans son ressentiment, elle avait voulu me prévenir contre lui, et l'éloigner de moi... Mes yeux étoient fermés; il m'étoit impossible de la regarder. Je ne sais si mon silence l'effraya, ou si elle fut touchée de ma douleur; mais elle se mit à genoux en me disant : Parlez-moi du moins; accablez-moi de reproches, j'y consens; je ne prétends pas me défendre. Songez que dans cet instant je puis tout réparer, pourvu que vous m'ouvriez votre cœur. Je suis bien jeune encore; mais je veux être pour vous une mère; vous serez ma fille. Votre fille! m'écriai-je avec indignation; et malgré moi, mes yeux se rouvrirent, et s'attachèrent sur les siens, comme s'ils eussent voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme.... Votre fille! répétai-je en fondant en larmes, pouvez-vous prononcer ce nom? Vous qui en avez une, encore enfant il est vrai, mais qui, comme moi, sera exposée un jour aux dangers de l'inexpérience: lui souhaitez-vous une amie qui soit pour elle ce que vous avez été pour moi?

A cette question, sa tête tomba sur mes genoux : elle pleuroit avec plus d'amertume que moi-même; et cette connoissance de ses torts, que je ne devois qu'à elle seule, ne me permettoit plus de les lui reprocher. Mes yeux se refermèrent encore, car sa vue me faisoit mal.

Elle releva sa tête, et à travers ses sanglots elle me dit : Rappelez-vous ma douleur, au moment de cette cruelle affaire que j'avois été loin de prévoir...! Dès lors je me détestois.... Si vous saviez ce que j'ai souffert! tout ce dont est capable l'orgueil blessé, un sentiment trahi! J'étois née avec une âme ardente, mais généreuse; et votre malheur fera le supplice de ma vie.

Sa tête retomba encore sur mes genoux.... Je ne sentois que le besoin de m'éloigner, et je n'avois pas la force de la repous-

ser.... je craignois de la trop humilier. Sans doute ma foiblesse ranima ses espérances, lui rendit du courage, car elle m'entoura de ses bras en me disant : Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez pardonné! Oh! c'est alors que je me levai avec effroi ; je m'arrachai de ses bras : Laissez-moi en paix, lui dis-je, et je vous pardonnerai. A ces mots elle se releva, me considéra attentivement, et comme si elle formoit une résolution inébranlable : Mes projets sont arrêtés, me dit-elle, mon parti est pris; je vous promets le retour de M. de Candale.

Je ne puis vous expliquer la terreur dont je fus saisie : M. de Candale ramené par elle ne pouvoit m'apporter que du malheur. Il me sembloit qu'elle venoit d'ouvrir devant mes yeux un abîme dans lequel j'allois tomber.... Les pressentiments les plus funestes s'emparèrent de mon âme. Ne vous mêlez plus de mon sort, m'écriai-je; je veux mourir dans la retraite qui m'est choisie. Je lui fis signe de me laisser, car je ne pouvois soutenir sa présence.

Elle n'insista pas, et sortit en répétant : Vous me connoîtrez quand nous nous reverrons ! Dès que je fus seule, je retombai anéantie; j'éprouvois une terreur dont je ne puis me rendre compte.... Je ne pensais plus..., je ne me rappelois plus le passé.... Tout entière à un avenir menaçant, je ne sentois plus qu'un froid mortel qui avoit pénétré mon cœur.

LETTRE XLV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Paris, 17 mai.

Je suis moins troublée que je ne l'étois hier en vous écrivant. Après m'être sévèrement examinée, j'ai osé juger et les autres et moi-même. Les torts de madame d'Artigue peuvent

être excusés par l'abandon de M. de Candale. Mon indifférence pour lui a sûrement encouragé les prétentions du chevalier de Fiesque. D'ailleurs ils ont vécu dans un monde où l'on respecte peu les devoirs qui m'étoient imposés. Mais moi, que personne n'avoit offensée, qu'aucun exemple n'avoit pu égarer; moi, sortant des mains de ma mère, comment ai-je pu m'oublier, jusqu'à avouer à madame d'Artigue l'éloignement que je me suis senti pour M. de Candale, dès le premier jour où je l'ai vu? Puisque j'avois consenti à l'épouser, cet éloignement, sans doute invincible, ne devoit-il pas être le secret de ma vie? Loin de là, mes regards, mes mouvements, et jusqu'au son de ma voix le laissoient pénétrer. Ah! que j'ai de reproches à me faire!

Je viens de renvoyer à M. de Fiesque ses lettres que je regrette d'avoir lues, en le conjurant de les brûler; et je l'ai supplié, au nom des droits que me donne le malheur, de ne jamais les laisser parvenir à M. de Candale. Je n'ai pu m'empêcher de lui demander de les relire lui-même. J'ai l'espérance qu'en voyant les suites de sa légèreté, il se promettra de ne plus jouer avec la destinée de celles qui seroient déjà assez à plaindre. Je lui pardonne, je ne veux pas de mal à madame d'Artigue; oublions-les, s'il est possible, et du moins n'en parlons jamais.

Je veux vous dire un dernier adieu avant de sortir de cette maison que je suis bien étonnée de quitter avec peine. Je ne sais ce que la solitude des Pyrénées peut avoir de redoutable pour moi qui aime la campagne, et qui ai fait une si triste expérience du monde; mais je ne puis y penser sans effroi. Il y a tant de vague, d'obscurité dans une situation tout à fait nouvelle, et qu'on n'a pas choisie! J'ai sans cesse devant mes yeux une retraite qui m'est imposée...; des lieux qui me sont inconnus... Il semble qu'une voix secrète me poursuive, et me dise que je regretterai peut-être mes anciens chagrins, et qu'ils étoient préférables au sort qui m'attend.

Près de m'éloigner de cette maison, et je crois pour la vie, j'ai voulu revoir mon appartement, et examiner, comme le premier jour, les différents objets dont j'étois entourée : ils ont fait naître en moi un sentiment bien plus mélancolique. Alors j'avançois avec inquiétude; mais j'avançois, laissant promptement les choses que j'avois sous les yeux pour en chercher d'autres qui pussent me devenir agréables. Aujourd'hui je me suis arrêtée à chaque pas; je les regardois toutes attentivement, comme si j'eusse voulu en fixer le souvenir dans ma pensée.

J'ai revu la galerie, les tableaux; j'ai considéré celui de cette jeune fille à qui le temps enlève à son insu une fleur de sa couronne... Hélas! je n'ai que dix-huit ans, et toutes les fleurs qui devoient me parer ont été brisées.

Comme la première fois, le tableau qui représente un jeune Espagnol m'a rappelé Alphonse! Je retrouvois sa tristesse... Je retrouvois aussi la pitié qu'elle m'avoit inspirée... Il a pu la voir; elle auroit dû le consoler... Je le sens, moi! qui aurois tant besoin qu'une amie vînt me dire : Vous êtes à plaindre, et je vous plains.

LETTRE XLVI

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

Au château de Foix, 10 juin.

Me voilà donc enfin arrivée au terme de mon voyage, ma bonne sœur, ma tendre amie. J'avois bien raison de redouter cette solitude; elle est vraiment affreuse : et quoique le monde ne m'ait rien offert qui ait excité mes regrets, cependant, à l'aspect des ruines qui m'environnent, un secret effroi s'est emparé de mon âme. Je veux vous peindre ma demeure, vous faire connoître ma nouvelle société, afin qu'à chaque instant votre

amitié sache où me chercher, où me reprendre, et qu'entre nous le souvenir et les rêveries n'aient jamais rien de vague.

A mi-côte d'une montagne des Pyrénées se trouvent les restes du vieux château que j'habite. Berceau jadis de la maison de Foix, il a été tout à fait abandonné par ses maîtres, et je ne crois pas qu'un seul y ait paru depuis cent ans. Une vieille concierge, quelques servantes et d'anciens domestiques qui, de père en fils, sont demeurés au service des ancêtres de M. de Candale, occupent le château. Lorsque j'arrivai, madame Robert, la concierge, vint, toute tremblante, au-devant de moi; elle me conduisit dans une espèce de grande salle à laquelle tiennent plusieurs chambres immenses, formant ce qu'on nomme l'appartement de la maison.

Je m'assis tristement dans un coin de cette chambre sans donner un ordre, sans former une plainte. J'étois consternée; mais je n'aurois pas voulu que l'intendant de M. de Candale s'aperçût de l'horreur que m'inspiroit ce séjour. Il fut moins patient que je ne paroissois l'être. Il regardoit autour de lui avec mépris, dérangeoit ces vieux meubles, en laissant échapper des exclamations dédaigneuses; il grondoit tout le monde, et montroit plus d'humeur d'avoir à passer une seule nuit dans cette maison que moi qui venois pour l'habiter.

On apporta le souper; je me contentai d'un peu de lait que Marianne me servit : c'est une jeune fille fort naïve, assez jolie, qui semble m'avoir prise en affection. Dès que j'eus fait ce léger repas, je voulus aller me coucher; la fatigue me fit dormir quelques instants : mais quel réveil, ma bonne sœur! Moi! si soignée dans mon enfance, et si entourée dans ma jeunesse! A cette pensée tout mon courage m'abandonna.

Je continuerai demain à vous écrire.

LETTRE XLVIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

11 juin.

Ce matin, les deux femmes que j'avois amenées de Paris sont venues me dire qu'il étoit impossible que je restasse dans cette masure; elles ne s'étoient pas même déshabillées, ajoutaient-elles!... La chambre qu'on leur avoit donnée, en l'annonçant comme celle des demoiselles de compagnie des anciennes dames de Foix, étoit un véritable grenier! La salle où, dans ces temps, on se réunissoit pour travailler, n'étoit qu'une grange!... Je devois, suivant elles, retourner à Paris dans l'instant, et y confondre tout le monde par ma présence. Elles ont ajouté à cela leurs observations, leurs conseils, et le tout accompagné d'airs si impertinents que j'ai bien vu qu'elles me seroient insupportables, et qu'il valoit mieux les renvoyer que d'attendre qu'elles me quittassent. Je leur ai donc signifié qu'elles repartiroient avec l'intendant de M. de Candale. D'ailleurs cette petite Marianne m'étoit restée dans la tête. Elle est habituée à ce séjour; peut-être y vit-elle contente; et sa simplicité est assurément bien préférable à la mauvaise humeur de ces merveilleuses demoiselles.

Dès que j'ai été levée, j'ai voulu parcourir ma nouvelle habitation. Ce château a eu cinq tours, dont il ne reste plus que celle que j'occupe. Représentez-vous de grands fossés, autrefois remplis d'eau, maintenant comblés çà et là de débris, d'arbustes et de lierres; un pont-levis que la rouille empêche de hausser, des portes à moitié brisées; des chaînes, des grilles qui ne servent plus, enfin toute l'apparence d'une ancienne prison à laquelle a succédé une dégradation peut-être moins effrayante,

mais d'un aspect aussi mélancolique. J'ai bientôt cessé ma promenade, craignant de découvrir de nouvelles horreurs.

Je crois avoir inspiré une grande pitié à l'intendant de M. de Candale; il m'a offert de peindre à son maître la tristesse de ce séjour : mais je l'ai prié très-positivement de s'en abstenir. J'ai affecté même de la gaieté, nommant agreste ce qui étoit sauvage, sauvage ce qui étoit inculte : les plus affreux précipices n'étoient, selon moi, que des jeux de la nature, bien préférables à la symétrie et aux vains efforts de l'art. Mon amie, je sentois une secrète mais dernière satisfaction à me montrer inaccessible aux chagrins qu'on m'avoit préparés.

J'ai engagé cet homme à partir de bonne heure, afin de descendre la montagne avant la nuit. Je l'ai vu emmener mes femmes et les gens qui m'avoient suivi. Je l'avois désiré; cependant, dès que j'ai entendu le bruit de la voiture qui s'éloignoit, des larmes ont coulé de mes yeux; une tristesse insurmontable s'est emparée de mon âme. Je me voyois séparée de tout ce qui m'avoit connue dans des temps plus heureux... Ah! croyez-moi, c'est quelque chose que de perdre ceux qui auroient fait, comme vous, les comparaisons qui ne vous échapperont pas... Ces femmes, uniquement occupées jadis à chercher ce qui pouvoit me plaire, s'en alloient. J'avois beau me dire que c'étoit par mes ordres, que je l'avois voulu, je n'en souffrois pas moins.

Me voilà donc entièrement livrée aux anciens domestiques de ce vieux château. Ils ne sont, à vrai dire, que de bons villageois, fort incapables de me rendre la plus légère partie des soins auxquels je suis accoutumée; eux-mêmes n'ont jamais été l'objet de la sollicitude de leurs maîtres; aussi paroissent-ils dans une profonde misère. Comme mon arrivée a dû les surprendre! Que peuvent-ils penser? A qui parler ici des perfidies, des dangers d'un monde dont les dehors ont tant de charmes? Dans l'esprit du pauvre, le malheur ne va pas au delà des privations; et loin de me plaindre, je suis persuadée qu'ils m'envient.

Il y avait déjà longtemps que je me livrois à ces douloureuses réflexions, lorsque madame Robert est venue m'annoncer le curé du village. J'étois trop accablée pour le recevoir. Ma sœur, je sentois que mes chagrins n'étoient pas à la portée de ce qui m'environnoit; d'ailleurs il me semble qu'il y a des peines dont on ne consent à pleurer que seule.

LETTRE XLVIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

12 juin.

Quelle longue et cruelle journée! Il a fait un temps affreux : la pluie, le vent courboient tous les arbres de ces montagnes; plusieurs ont été brisés à mes yeux; car j'ai passé la plus grande partie du jour à contempler ce spectacle.

J'apercevois à de grandes distances de misérables chaumières placées çà et là, et dont à peine je pouvois découvrir l'humble toit à travers les arbres. Leurs paisibles et pauvres habitants y vivent trop loin les uns des autres pour s'aider mutuellement, et ils ne doivent guère connoître que leurs familles. Je me promis d'aller leur porter des consolations. Peut-être, à leur insu, m'en donneront-ils eux-mêmes, si, malgré leur détresse, ils sont contents de leur sort? La résignation est le meilleur, le plus utile exemple que je puisse recevoir.

Pendant la tempête je considérois la vaste solitude qui entoure ce château... Je pensois que le lendemain il seroit possible que je regrettasse l'orage qui, dans cet instant, m'effrayoit. Que ferai-je du calme que je prévois, de cet éternel silence?

LETTRE XLIX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

15 juin.

Quelle situation que la mienne! L'amour de M. de Candale n'auroit pu me rendre heureuse, et sa haine fait le supplice de ma vie. Quelquefois je m'étonne de ne pas recevoir de ses nouvelles; mais bientôt je reconnois mon erreur; nous n'avons rien à nous dire.

Souvent aussi je suis tourmentée de l'opinion que le public prendra de moi; quelles couleurs M. de Candale donnera-t-il à mon départ, pour justifier sa rigueur? S'il se bornoit à m'accuser auprès de ceux qui chercheront à me défendre, je lui pardonnerois; mais la calomnie ne se contente pas de rompre des affections anciennes : elle va prévenir jusqu'aux indifférents; elle sème la haine dans des cœurs qui ne vous connoissent même pas, et dessèche à l'avance des amitiés qui auroient pu se former. Lorsque je rentrerai dans le monde, peut-être verrai-je, à mon nom, s'éloigner de moi des gens qui eussent été disposés à m'aimer. Ah! que du moins M. de Candale laisse oublier sa victime!

Ma sœur, il a fait beau aujourd'hui; et comme je le prévoyois hier, j'ai passé bien moins de temps à ma fenêtre : je ne suis même pas sortie.

LETTRE L

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

22 juin.

Au bas de la montagne que j'habite est une espèce de village qui dépend du château. J'y suis descendue aujourd'hui pour la première fois, et j'ai été effrayée de l'horrible misère qui y règne. Représentez-vous des femmes, des enfants presque nus, et couverts de lambeaux si dégoûtants que je ne pouvois m'empêcher d'en détourner les yeux. J'ai donné le peu que j'avois sur moi; et ces bonnes gens m'ont entourée, m'ont bénie, comme si j'effaçois tous leurs maux, ou que je leur eusse fait de grands sacrifices. Autrefois leur reconnoissance m'auroit causé une joie bien vive; aujourd'hui elle m'attriste : ah! combien ils doivent être à plaindre, puisqu'un si léger secours les satisfoit!

Le curé est venu au-devant de moi; son grand âge, ses cheveux blancs, la bonté qui respire sur son visage, m'ont inspiré de la vénération. Mais quel a été mon étonnement, lorsque je l'ai entendu s'exprimer dans les meilleurs termes? Toutes ses paroles avoient une onction angélique; il ne se servoit jamais que des mots les plus simples; et je trouvois toujours que le goût le plus parfait n'auroit pas mieux choisi. Je n'ai pu m'empêcher de paroître surprise qu'on l'eût relégué dans un pays perdu comme celui où il se trouvoit. J'ai pensé comme vous, madame, dans ma jeunesse, m'a-t-il répondu en souriant : et alors j'étois toujours agité; un reste d'amour-propre m'abusoit. Depuis longtemps, j'ai reconnu mon insuffisance; et je me suis convaincu que, particulièrement dans ce hameau, il est des devoirs qui surpassent beaucoup mes foibles moyens.

Ma sœur, il y a dans sa voix, dans son regard, dans ses dis-

cours, un accord de douceur et de piété qui calmoit mon âme. J'étois fâchée lorsqu'il cessoit de parler, et je l'interrogeois pour l'entendre encore. Ici, me dit-il, tous sont également infortunés; le pauvre ne rencontre que des pauvres. Il faudroit une persuasion vraiment céleste, pour parvenir à consoler des hommes qui sont dans l'excès de la misère. — Vos paroissiens sont donc bien à plaindre? — Oui, madame; et si à votre âge il étoit possible d'avoir déjà connu le malheur, sûrement il seroit adouci par le bien que vous pouvez répandre parmi nous. — Oh! oui, ai-je repris, j'ai connu le malheur!... A ces mots l'expression de la pitié a paru dans les yeux du bon vieillard; elle avoit quelque chose de si affectueux, de si divin, que j'ai été sur le point de lui ouvrir mon âme.

LETTRE LI

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTIY

24 juin.

Frappée de tout ce que le curé m'avoit dit hier sur la déplorable situation du village qui dépend de moi, j'y suis descendue de nouveau aujourd'hui; le bon vieillard m'accompagnoit. Combien il est aimé de ces pauvres paysans! comme la figure la plus altérée par le travail, celles mêmes qui sembloient le plus détruites par les souffrances du besoin, s'épanouissoient à son approche! Il m'a rappelé ces vers, portrait du sage, dans la Fontaine :

> Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
> Et comme ces derniers satisfait et tranquille.

Depuis nombre d'années, ce respectable vieillard consacre aux malheureux tout ce qu'il possède; mais ses secours peuvent à peine suffire au soulagement du malade et de l'enfance. S.

la religion lui commande de tels sacrifices, c'est son cœur qui les inspire; et chez lui la pitié donne avant que la charité commence.

A chaque chaumière nous avons fait la note de ce qui manquoit; presque toujours nous avons trouvé qu'il falloit tout apporter, tout renouveler, et même les chaumières. Nous avons d'abord pourvu aux choses les plus essentielles; et je me flatte qu'avant peu ce petit village aura pris un autre aspect. Mon amie, les maisons seront réparées, l'indigent sera secouru; la propreté régnera dans toutes les familles, la propreté, qui est la parure du pauvre, et le premier bonheur de l'aisance. Oh oui, j'espère faire un peu de bien! Que tout ce qui m'environne soit content! et si je ne retrouve pas la paix de l'âme, j'aurai du moins quelques souvenirs consolants.

P. S. J'ai adopté deux petites filles de huit à dix ans, dont le père mourut hier; leur mère est infirme et dans l'impossibilité de les nourrir. Je compte m'occuper de leur éducation; trop heureuse si je pouvois me créer ici des objets d'attachement!

LETTRE LII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

29 juin.

Ma sœur, pardonnez au désordre de mes lettres; mes pensées se heurtent, mes dispositions changent à tous les instants. Quelquefois je me persuade que j'aime la retraite; je m'excite à jouir du calme qu'elle présente; et tout à coup le vide qui m'environne me glace d'horreur. Je sors;... rien n'attire mes pas, rien ne presse mon retour.... Je ne sais si c'est l'effet d'une solitude absolue, ou la suite de mes chagrins, mais je ne saurois trouver la tranquillité. Je passe successivement d'un travail

extrême à un dégoût insurmontable : ou je me promets d'embrasser tous les genres d'études, ou je ne puis me livrer à la plus légère occupation. Alors la promenade m'ennuie, le repos me fatigue, je suis à charge à moi-même.

Cette après-dînée, ne sachant que faire du temps, je suis allée pour la première fois sur une des montagnes qui m'environnent. J'étois triste ; et, sans y faire attention, je me suis tellement éloignée du château, que tout à coup je n'ai plus aperçu aucune trace d'habitation. Mon amie, j'étois seule, entièrement seule dans la nature, et je ne saurois vous exprimer l'espèce d'effroi que j'ai ressenti. Ce n'étoit point de la peur : cette montagne est trop pauvre, trop éloignée des grandes routes, pour avoir rien à craindre des passants ; c'étoit une horreur secrète à me trouver ainsi séparée du reste du monde.

A l'instant je suis retournée sur mes pas : mais il faut que je me sois égarée, ou qu'en allant je fusse trop pensive pour rien voir de ce qui m'environnoit ; car c'est à mon retour seulement que j'ai remarqué une espèce de caverne à l'entrée de laquelle je me suis assise. Ma sœur, j'étois oppressée par la mélancolie, épuisée de fatigue, et je ne pouvois plus me soutenir.

Il y avoit déjà quelques minutes que je me reposois à l'entrée de cette caverne, lorsqu'en levant les yeux j'ai aperçu des vers gravés sur une des pierres du rocher. Je ne saurois vous rendre le sentiment de joie qu'ils ont fait passer dans mon âme. J'ai senti que je n'étois plus seule, et je me suis levée aussitôt pour les lire. Les quatre premiers étoient écrits dans une langue que je n'entends point ; je les ai copiés ; je les joins ici : tâchez, ma sœur, de les faire traduire. C'est une société que j'ai trouvée, lorsque tout m'abandonnoit : je veux les comprendre ; peut-être parleront-ils à mon cœur.

Ay muerte arrebatada !
Por ti me estoy quexando

Al cielo, y enojando
Con importuno llanto al mundo todo [1].

Ces vers étoient suivis de deux vers anglais dont le sens m'a glacée d'effroi; ils m'ont paru écrits par la même main.

What is the world it self? the world. — A grave.
Where is the dust that has not been alive [2]?

Cette pensée si vraie sur la mort a réveillé mes regrets : non-seulement elle me rappeloit ma mère, mais encore elle faisoit disparoître à mes yeux tout ce qui m'est cher, et moi-même.

Ma sœur, je pleurois.... Vous me direz, sans nouveau motif de m'affliger; je le sais : mais je pleurois parce que j'étois triste, profondément triste. Cependant j'éprouvois une sorte de douceur à regarder ces vers; et je me sentois moins isolée après les avoir lus. Ils sembloient me dire : Avant toi, dans cette même place, un autre a pensé, a souffert, a pleuré comme toi. Je les ai copiés; et quoiqu'il y eût quatre vers que je n'entendisse point, je les répétois avec les autres, comme si à force de les dire, j'eusse pu parvenir à les comprendre. En m'en allant, mon dernier regard a été pour le rocher sur lequel on avoit écrit; je croyois me séparer d'un nouvel ami. Ah! je reviendrai souvent dans cette caverne; et je me suis surprise disant tout haut : *A demain*. Le profond silence qui a succédé à ma voix m'a fait reconnoître ma folie.

[1] O mort prématurée! c'est toi que je reproche au ciel, et c'est toi que j'implore; c'est pour toi que mes larmes importunes fatiguent le monde.
D. Garcilaso.

[2] Qu'est-ce que le monde lui-même? Le monde! Un tombeau. — Où trouver la poussière qui n'ait pas déjà vécu? Young.

LETTRE LIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

30 juin.

Hier, en rentrant, je trouvai mes gens fort inquiets de ma longue absence; après les avoir rassurés, je vous écrivis. A peine ma lettre étoit-elle finie, que madame Robert vint me faire de sérieuses représentations sur le danger de rester trop tard sur ces montagnes. Je voudrois que vous eussiez vu comme elle se redressoit, comme elle prenoit un air grave, pour me persuader que cette grande forêt de pins est remplie de revenants. Elle m'en commença des histoires terribles, et sa crédulité m'amusa un instant... J'étois loin de prévoir que bientôt après je la partagerois.

Lorsque je fus seule, et que je ne croyois plus songer aux radotages de madame Robert, je me mis à ma fenêtre. La nuit étoit superbe; la lune éclairoit ma chambre; et n'ayant aucune envie de dormir, je pris ma harpe, je m'approchai tout près de la fenêtre pour mieux jouir de la beauté du temps, et je chantai.

Ma sœur, il y a un sombre plaisir à donner à sa voix toute la mélancolie qu'on éprouve. Dans mon éternelle solitude, penser et toujours revenir aux mêmes pensées est un vrai supplice; chanter quelquefois, c'est presque se parler; c'est aussi se répondre.

Imaginez qu'après le second couplet, je crus entendre sous les arbres, et tout près de moi, soupirer et se plaindre. Aussitôt je me souvins des revenants de madame Robert; mais je me moquai de ma foiblesse, et je chantai le troisième couplet. Cependant ce qui prouveroit que j'étois déjà craintive, c'est

que je donnai à ma voix tout l'éclat dont elle est susceptible; il sembloit que je voulusse dire : Je n'ai pas peur. Après avoir fini ce troisième couplet, je m'arrêtai encore, et prêtai l'oreille attentivement, mais toujours me parlant à moi-même, et me répétant que mon imagination troublée avoit créé ces plaintes. Eh bien! ma sœur, j'entendis réellement soupirer et gémir une seconde fois. Oh! je ne saurois vous rendre la frayeur dont je fus saisie. Elle étoit d'autant plus vive que, comme la lune n'éclairoit que le sommet des pins qui environnent ma maison, il m'étoit impossible de rien distinguer au milieu de ces arbres. Je n'osois me mouvoir, je tremblois; et cependant je craignois de m'éloigner. Je me persuadois que tant qu'on verroit quelqu'un, personne n'oseroit approcher. Je chantai donc le quatrième couplet; mais combien ma voix étoit foible!... je ne saurois mieux m'exprimer qu'en vous disant que je chantois tout bas, pour ne rien perdre du moindre bruit extérieur. Un profond silence succéda à ce quatrième couplet. J'écoutai longtemps; le même silence continua. Je me retirai dans un état d'inquiétude et de terreur impossible à décrire.

Ma sœur, qui peut, dans ce village, se promener et gémir à une telle heure? Ses pauvres habitants sont trop épuisés par le travail pour ne pas donner la nuit au repos. Quelquefois je me dis que je me suis trompée; et cependant ces plaintes me sont si présentes que je m'imagine les entendre encore. Ah! si c'étoit un malheureux que le chagrin poursuit! si j'espérois que la musique pût calmer ses douleurs, je chanterois quelques instants tous les soirs : je trouverois même une sorte de jouissance à adoucir ses peines sans le connoître, sans qu'il me vît, sans lui parler; enfin, à penser qu'il croiroit peut-être devoir au hasard cette légère distraction.

Mon amie, je suis superstitieuse, et je me persuade que tous les infortunés sont comme moi. Si celui qui se plaignoit hier trouvoit quelque plaisir à entendre chaque soir des airs tou-

chants, des paroles mélancoliques, peut-être s'accoutumeroit-il à attendre du moment ou de l'avenir des consolations imprévues!... Un premier hasard heureux doit rouvrir le cœur à l'espérance.

LETTRE LIV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTLY

12 juillet.

Ma sœur, mon amie, je ne sais si je dois me plaindre ou me féliciter : je tremble, je m'inquiète; mon cœur vient d'éprouver une émotion inexprimable, une peine profonde, qui cependant n'étoit pas sans douceur.

Attirée par la beauté du jour, j'ai entrepris ce matin une longue promenade, et j'ai emmené avec moi les deux petites filles dont je prends soin. Leur bonne humeur faisoit naître la mienne, et me rendoit la fatigue supportable : cependant, l'extrême chaleur me forçant à me reposer, elles ont offert de me conduire à une caverne où je pourrois m'asseoir. Le croiriez-vous, ma sœur? j'ai craint qu'elles ne voulussent parler de celle où j'avois trouvé des vers si mélancoliques. J'éprouvois un moment de repos; pourquoi réveiller mes souvenirs et mes chagrins? Hélas! je les sentois si près du cœur!... Demain, demain, me disois-je intérieurement; aujourd'hui respirons.

Mes petites compagnes avançoient toujours, et je les suivois sans oser déranger leur marche; car en même temps je trouvois une espèce d'ingratitude à ne point retourner vers ce rocher consolateur qui m'avoit parlé, qui m'avoit entendue, lorsque je me croyois seule dans la nature. De la reconnoissance pour une pierre, direz-vous? Oui, mon amie; dans la solitude on anime tout.

Je suivois donc ces petites en silence, m'abandonnant à leur fantaisie; mais j'avoue que je leur ai vu prendre un autre sentier avec plaisir. Après avoir gravi avec peine plusieurs passages escarpés, nous sommes parvenues à la caverne dont ces jeunes filles m'avoient parlé. Jugez de ma surprise, lorsqu'en y entrant j'ai vu un enfant d'environ quinze mois, couché sur des feuilles, et dormant d'un profond sommeil. La mousseline de son petit fourreau étoit superbe; ses mains blanches et potelées annonçoient le soin qu'on prend de lui; toute sa petite personne avoit cette recherche dont l'amour maternel se plaît à parer un enfant : quel contraste avec l'abandon où il étoit laissé!

Je me suis mise à genoux près de lui; alors j'ai remarqué qu'il avoit une ceinture de ruban noir; ce signe de deuil m'a attristée. Avant de sentir, me suis-je dit, cette innocente créature seroit-elle donc déjà frappée par le malheur? auroit-elle déjà fait des pertes cruelles? Dans la crainte de l'éveiller, j'ai approché doucement mes lèvres de son joli visage. En l'embrassant, j'ai aperçu près de lui une boîte sur laquelle étoit un portrait de femme. J'étois à le considérer, lorsque mes jeunes paysannes ont fait un cri terrible, et se sont enfuies toutes les deux en même temps. Effrayée par leur peur, je me suis retournée, et j'ai découvert au fond de cette caverne un homme vêtu de noir. Sans doute qu'en nous entendant venir, il s'étoit caché, et que nos yeux, éblouis de l'éclat du soleil, n'avoient pu d'abord le distinguer. Il couvroit une partie de son visage avec une de ses mains. Cette retraite, cet habit de deuil, je ne sais quoi de sauvage dans son attitude, ont augmenté mon effroi.

Je me suis levée pour fuir : mais probablement dans mon trouble j'ai touché l'enfant; car il s'est éveillé, a souri, et m'a tendu les mains pour que je le prisse. Une pitié secrète, involontaire, plus prompte que la pensée, ma fait sentir que si je

l'abandonnois dans cet état, il pouvoit tomber et se blesser. Je l'ai donc pris, je l'ai emporté, sans savoir ce que je faisois. Aussitôt cet homme a crié : Laissez ma fille; et s'est précipité pour la reprendre. En s'approchant de l'entrée de la caverne, le jour a éclairé ses traits; et j'ai vu Alphonse!... mais Alphonse pâle, défiguré, presque égaré; il ne m'a point reconnue. Saisie, ne pouvant plus me soutenir, je me suis appuyée contre une pierre, tenant toujours l'enfant dans mes bras. Avez-vous oublié, lui ai-je dit, que vous m'avez sauvé la vie? — Moi! est-il possible que j'aie fait quelque bien? — Oui, vous vous êtes exposé par bonté, par générosité. Il m'a regardée plus attentivement, il m'a reconnue; alors ses traits ont retrouvé un instant leur douceur naturelle : Ah! s'est-il écrié, qu'il faudroit d'actions semblables pour porter le calme dans mon âme!... Qui peut vous attirer dans ces lieux sauvages, vous, destinée à un monde si brillant! Le malheur m'a conduite ici, lui ai-je répondu; mais je ne m'en plains plus. J'ai sans doute prononcé ces derniers mots avec l'expression de cette bienveillance que je désirois faire passer dans son âme; car il m'a regardée d'un air étonné, puis il m'a dit : Vous malheureuse? non, non; vous pouvez sourire.... connoître la pitié.... moi! je me déteste. Tout à coup il a ajouté : Savez-vous ce que c'est que la douleur ?... c'est lorsque tout fait couler des larmes.... c'est lorsque tout ramène à la même idée.... réveille le même chagrin, quoique continuellement senti. En finissant ces mots, il a pris l'enfant, et s'est éloigné. Alphonse, me suis-je écriée! Il est revenu aussitôt sur ses pas. Alphonse! a-t-il répété; vous savez mon nom? Ah! ne dites à personne que vous m'ayez vu. J'ai hésité; car j'aurois voulu pouvoir l'apprendre au curé, et chercher avec lui les moyens de soulager cet infortuné; mais Alphonse, voyant que je tardois à lui répondre, m'a dit : Voudriez-vous aggraver mon malheur? Par pitié, promettez que vous ne parlerez jamais de moi. Je n'ai

pas eu le courage d'ajouter à ses peines, même dans l'espoir de les adoucir ; je lui ai donc promis de garder son secret, et nous nous sommes séparés.

Ma sœur, lorsqu'il ne m'a plus été possible de l'apercevoir, je suis entrée dans la caverne et n'y ai trouvé aucune trace d'habitation. Sûrement il y est venu comme moi pour se reposer; mais peut-être demeure-t-il dans les environs? Quel malheur l'y a conduit? quel malheur l'y retient? Depuis que je l'ai vu, il est toujours devant mes yeux. Qu'il est changé? qu'il a dû souffrir!

LETTRE LV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

15 juillet.

Je me suis promenée aujourd'hui sur la montagne, mais sans trop m'éloigner de ma maison. Je désirais rencontrer Alphonse ; cependant je n'ai pas osé aller jusqu'au rocher. Il me quitta hier avec tant de précipitation, que je crains de le troubler : certainement il veut être seul. Non, non, même par bonne intention, je ne lui causerai pas la plus légère peine. S'il me revoyoit encore aujourd'hui, il croiroit peut-être que je reviendrois tous les jours, qu'il ne jouiroit plus de la solitude. Les malheureux s'exagèrent si facilement leurs craintes! Ma sœur, j'attendrai un peu pour le chercher : puissé-je le trouver! et puisse-t-il croire que c'est le hasard qui nous rapproche l'un de l'autre!

Depuis hier je n'ai cessé de penser à lui. Sa présence a rappelé dans mon esprit tout le passé, mon arrivée à Compiègne, mes rêves de bonheur, les instants trop rapides de ma première jeunesse, les jours orageux qui ont précédé mon mariage, et jusqu'à l'espèce d'inquiétude que ma mère avait conçue de

mes sentiments pour Alphonse. Ce souvenir m'a tourmentée; il me pesoit plus que tous les autres. Je suis descendue dans mon âme; je me suis examinée avec une attention sévère. Au moins, ma sœur, ai-je acquis la certitude de pouvoir me livrer sans crainte à la compassion que j'éprouve.

Si ma mère le voyoit dans l'état d'égarement et de douleur où il est tombé, sans doute elle-même m'ordonneroit de veiller sur lui. D'ailleurs, après les chagrins qui nous ont accablés l'un et l'autre, il me semble que les jours de la jeunesse sont bien loin de nous! Dans ces temps d'illusion, où tout me rioit, où je croyois pouvoir choisir mon avenir, j'ai pu sentir pour Alphonse une sorte de préférence; mais ce sentiment étoit si faible, si différent de l'amour, qu'aujourd'hui je voudrois connoître celle qu'il aime, le savoir heureux par elle, y contribuer, s'il m'étoit possible. Un objet bien cher peut seul le retenir dans cette solitude, l'avoir arraché à sa famille, à ses espérances!... Mais pourquoi ces plaintes, cette haine de lui-même? Oh! que ne donnerois-je pas pour ramener la paix dans son âme! avec quelle passion, quel désintéressement, je désire son bonheur! et comme ce désir rend purs et faciles les soins que je veux avoir de lui!

LETTRE LVI

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

14 juillet.

Promenade inutile! je n'ai vu personne. Il me sembloit que plus je m'éloignerois du château, plus je devois espérer de le rencontrer! Personne! Me fuiroit-il? ou m'auroit-il cherchée hier? En voyant que je n'ai pas même daigné sortir de chez moi, ni courir le hasard de le trouver une seconde fois, il a dû me croire bien indifférente, bien tranquille sur ses peines! Aussi

pourquoi inventé-je toujours ces délicatesses qui ne sont entendues que par moi? Eh bien! s'il m'avoit vue hier, il auroit senti que ses chagrins m'affligeoient : quel mal y a-t-il à montrer sa sensibilité? Comment ai-je pu m'imaginer que les témoignages de la mienne lui seroient importuns? Rien ne me réussit.

Adieu, ma sœur; j'ai fait un chemin horrible; je suis trop fatiguée pour écrire davantage.

LETTRE LVII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

15 juillet

Personne encore! il n'a paru que pour troubler la tranquillité dont je commençois à jouir. J'ai passé la journée sur la montagne sans l'y apercevoir. Si je prenois un chemin, j'étois convaincue qu'Alphonse en auroit choisi un autre. Cela m'inquiétoit, me faisoit regarder en arrière avec regret. A chaque instant, j'étois tentée de retourner sur mes pas; et si je suivois cette impulsion, dès lors je n'espérois plus le trouver dans la nouvelle route que je commençois à suivre. Depuis qu'il s'est offert à moi, ma pensée me porte toujours loin de l'endroit où je suis.

Ah! j'aimerois bien mieux ne l'avoir pas revu! sa douleur, son changement ne me poursuivroient pas sans cesse; je ne me dirois pas à chaque instant : Il est malheureux! Que dis-je, malheureux? il est désespéré! c'est son égarement qui me trouble et m'alarme, jusqu'à me faire craindre qu'il ne termine son existence. Cette idée m'assiége à tel point, que si tout à coup on parvenoit à l'écarter, je crois que je ne penserois plus à Alphonse. Et ce pauvre enfant, livré à un infortuné qui ne peut rien pour lui-même!...

Cet événement a détruit tout le repos dont je commençois à

jouir. Je suis mécontente de chacune de mes démarches, et je me reproche toutes celles que je néglige. Au milieu de ma promenade, je me suis rappelée que mon bon curé avoit la goutte : j'ai senti la nécessité d'aller le voir; mais je m'y suis rendue le plus tard possible. Eh bien! pendant tout le temps qu'a duré ma visite, je pensois que j'étois rentrée trop tôt, et qu'Alphonse devoit avoir choisi ce moment pour se promener.

Pourquoi ma figure, mon langage n'ont-ils pas su lui exprimer l'intérêt que sa douleur m'inspiroit? S'il avoit pu lire dans mon âme, il me chercheroit, ne fût-ce que pour parler de ses peines.

LETTRE LVIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTIY.

17 juillet.

Je l'ai revu! il habite une petite chaumière de l'autre côté de la montagne : elle est assez près de ma maison; cependant je ne puis l'apercevoir. Je pense avec effroi que sans le hasard de cette rencontre il auroit pu consumer sa vie dans le malheur; et j'aurois vraisemblablement passé la mienne, sans que mon existence fût nécessaire à personne, enfin sans savoir que nous étions si près l'un de l'autre.

Depuis plusieurs jours, je continuois mes éternelles promenades, et ne le trouvois jamais. J'avois presque renoncé à le voir : je n'avançois plus qu'avec une secrète répugnance, qui sembloit m'avertir à chaque pas que mes recherches seroient vaines. Cependant je ne pouvois demeurer tranquille. Hier encore je marchois bien tristement, lorsque tout à coup il parut à mes yeux; j'en ressentis une joie inexprimable. Il avoit donc pu supporter ses chagrins! Je lui parlai; il me répondit en passant, comme s'il alloit me quitter. Sa petite fille étoit avec lui; je la

pris pour la caresser : quel père ne s'arrête pas pour laisser caresser son enfant? Aussitôt que j'eus cette petite dans mes bras, je recommençai ma promenade, sans demander à Alphonse s'il vouloit m'accompagner, car je sentois qu'il suivroit sa fille ; sans elle il n'auroit pas songé à venir avec moi.

Nous allâmes longtemps ainsi : il étoit triste ; mais au moins il ne me fuyoit pas. Avec quel plaisir je le voyois plus calme, mesurant sa marche sur la mienne! Peut-être il croyoit seulement continuer son chemin, et ne remarquoit pas que nous étions ensemble.

Ma sœur, que la vraie sensibilité est prévoyante, attentive! Quelle pitié secrète m'avertit constamment de tout ce qui peut le troubler! Je portois sa fille depuis longtemps ; j'étois très-fatiguée, et cependant je n'osois pas m'asseoir : il me sembloit qu'un changement de situation inspireroit à Alphonse l'envie de s'éloigner. M'asseoir, c'étoit me reposer, m'établir, peut-être lui faire craindre de rester plus qu'il n'avoit pensé.

Nous arrivâmes à une espèce de plateau, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde : Alphonse y portoit ses yeux, je crois, sans le voir ; mais je saisis le moment où il étoit préoccupé pour poser son enfant sur le gazon, et me placer auprès de lui. Je le fis jouer, sauter, et lorsque sa petite figure fut brillante de joie, je dis à Alphonse de la regarder ; il lui sourit : que je fus contente de saisir un mouvement de satisfaction sur le visage de cet infortuné!

Dès que je l'eus tiré de sa rêverie, je l'invitai à se mettre près de son enfant ; il y vint : ... mais considérant de nouveau cette immense étendue, il détourna les yeux d'un air effrayé, et se rangea de manière qu'il ne lui fût plus possible de l'apercevoir. Ah! me dit-il, un vaste horizon est une image de l'avenir! Qui peut y penser sans inquiétude? comment prévoir sans crainte une longue suite d'années? Je m'étois promis de ne l'effaroucher par aucune question ; je voulois toujours dire comme lui :

cependant un retour sur moi-même me porta à répondre qu'il étoit presque aussi difficile de s'arrêter sur le passé. Le passé! s'écria-t-il, ne me le rappelez pas! quel plaisir trouvez-vous à rouvrir mes blessures! pour la première fois j'éprouvois un moment de repos! Il se leva avec vivacité: il voulut reprendre sa fille; mais je ne pus me résoudre à la lui donner. Je sentis que, s'il me quittoit dans cette disposition, je resterois pour lui un objet d'éloignement. Oh! non, non, Alphonse! m'écriai-je! Dieu me préserve d'augmenter votre affliction! C'est sur moi-même que je gémissois; vous savez que j'ignore ce qui vous concerne. Sa figure étoit décomposée; je le priai, le suppliai de se rasseoir près de moi. Remettez-vous, Alphonse, vous avez une amie; parlez-lui de vos souffrances; j'en ai été si touchée dès l'instant où je vous ai vu! peut-être pourrai-je les adoucir? *Jamais*, se disoit-il à lui-même, *jamais!* Son visage exprimoit le plus profond chagrin; cependant il ne songeoit plus à me quitter.

Je ne savois si je devois chercher à le distraire de ses malheurs ou insister pour qu'il me les confiât. Comment apaiser des maux dont j'ignore la cause? Alphonse, lui dis-je les mains jointes, regardez-moi. Il leva les yeux. Si la vérité, si l'affection savent persuader, reconnoissez l'intérêt qui m'anime; croyez que je partagerai toutes vos peines... les plus vives comme les plus légères... toutes passeront par mon cœur; je les sentirai toutes, et peut-être trouverai-je des consolations ou des excuses qui vous ont échappé... Ne refusez pas une amie. Il resta longtemps dans le silence, la tête appuyée sur ses mains; en la relevant, je vis des larmes dans ses yeux. Que vous êtes bonne! me dit-il; comme votre voix a le pouvoir de me calmer! Je l'avois déjà éprouvé à Compiègne, et je m'en étonnois! Vous êtes bonne comme *celle* qui m'a aimé!... Oui, je crois à votre pitié, vous lirez dans mon cœur. Cependant, laissez reposer mon âme aujourd'hui...; vous ne savez pas ce qu'il m'en coûtera

pour retracer de si grandes douleurs... Je souffre sans cesse; mais chaque jour ne m'offre qu'une circonstance isolée; je ne les sens que l'une après l'autre, et il me faudra les rassembler toutes pour vous les apprendre. Quel empire l'infortune a sur moi! Si dans cet instant il eût voulu me confier ses chagrins, j'aurois refusé de l'entendre; ai-je besoin d'en être instruite pour le plaindre? Alphonse, lui répondis-je, vous me parlerez de vos peines sans ordre, sans suite; vous me direz une circonstance après l'autre, comme elles se succéderont dans votre âme. Soyez certain qu'elles se graveront dans la mienne, et que mon intérêt suffira pour les rapprocher. Seulement, promettez-moi de penser tout haut, et de ne fuir ni les consolations ni l'amitié. Il a paru plus tranquille : en me quittant, il s'est engagé à se rendre demain à cette même place où nous étions, et où je viendrai le chercher. Ma sœur, j'attendrai que le temps et mes soins lui rendent la confiance moins pénible.

LETTRE LIX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

18 juillet.

J'ai éprouvé un moment de satisfaction aujourd'hui. Non-seulement Alphonse m'a devancée à la place où je l'avois prié de m'attendre, mais aussitôt qu'il m'a aperçue, il est venu au-devant de moi : c'est beaucoup! il y a deux jours qu'il me fuyoit encore.

Sa petite fille, la douce Angélina, n'étoit pas avec lui; il m'a dit qu'elle étoit un peu souffrante, et qu'il l'avoit laissée avec Anna. J'avois bien envie de demander ce que c'étoit qu'Anna; mais je n'ai osé le troubler par aucune question. Son âme est si sensible, si irritable, que je ne lui parle qu'en tremblant; j'ai toujours peur de réveiller en lui quelque douleur nouvelle.

S'il m'avoit confié ses peines, je serois bien sûre de ne rien omettre de ce qui pourroit lui plaire, de ne rien dire qui pût l'affliger; mais je veux le consoler, et j'ignore ses chagrins; il me faut pénétrer dans son cœur, pour ainsi dire, sans qu'il me voie venir. Aussi, quand je cause avec lui, je ne hasarde que des demi-mots, et mes yeux cherchent longtemps les siens avant de finir une phrase. Enfin je me sens comme si je marchois dans les ténèbres, avec la nécessité de n'être pas entendue, et la crainte que chaque pas ne fasse du bruit.

Il m'a demandé ce qui m'avoit conduite dans ce désert. Je lui ai raconté les tristes événements qui ont rempli le peu de jours que j'ai passés dans le monde. Ma sœur, je ne pouvois me fixer sur moi-même que lorsque ses réflexions m'y ramenoient. Quel tableau à offrir à un homme dégoûté de la vie, que la société où j'ai vécu! Il a plaint mes malheurs. Mais du moins, a-t-il dit, vous ne devez les vôtres qu'à la perfidie de vos entours, et il n'est pas un des miens que je ne me sois attiré... Demain, a-t-il ajouté, vous concevrez mes tourments. Je l'ai remercié de sa confiance en le suppliant d'éloigner ces souvenirs jusqu'au lendemain. Il a souri d'un air de pitié. *Éloigner ces souvenirs!...* a-t-il répété, c'est comme si vous me demandiez de suspendre ma vie. Ah! Émilie, a-t-il ajouté en soupirant, ni les peines, ni les affections de l'âme ne vous sont encore connues!

Ma sœur, je ne saurois vous dire combien ce nom d'Émilie m'a fait tressaillir. Tout ce qui m'aimoit avant mon mariage m'appeloit Émilie, et j'ai presque remercié Alphonse de s'être servi de cette expression. Hélas! peut-être ai-je été trop sensible à un nom que je croyois effacé de son esprit, et qui m'a rappelé les temps les plus heureux de ma vie!...

En nous séparant, c'est lui qui m'a demandé à quelle heure je reviendrois le lendemain.

LETTRE LX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTLY

19 juillet.

Aujourd'hui Alphonse a paru effrayé de l'engagement qu'il avoit pris la veille. Il me supplioit d'en différer l'exécution : mais je n'y ai pu consentir; je désirois trop connoître les secrets de son âme! Aussi ai-je insisté vivement; je lui ai rappelé que ma confiance avoit précédé la sienne et j'ai réclamé sa parole. Après un profond soupir, il a commencé le récit de ses peines :

« Tous mes maux viennent de ce qu'après m'avoir élevé avec l'indulgence la plus imprévoyante, mes parents ont voulu disposer de mon sort avec l'autorité la plus arbitraire. Don Louis d'Al***, frère du duc d'Al***, mon père, vit à Paris une jeune personne qu'il aima, à laquelle il inspira le même amour et qu'il épousa, quoiqu'elle fût d'un rang fort inférieur au sien. Notre famille fut si irritée de ce mariage, que mon oncle n'osa point retourner en Espagne. Il se fixa en France avec sa jeune épouse et en eut un fils et une fille.

« Don Louis donna à son fils l'amour et l'exemple de toutes les vertus. Justement indigné de l'orgeuil de ses proches, il chercha à le rendre inaccessible aux préjugés, principalement à ceux qui sont attachés au hasard de la naissance. Au milieu d'une éducation qui devoit lui aplanir les difficultés de la vie, ce jeune homme fut attaqué d'une maladie qui l'enleva en peu de jours. Ses parents en éprouvèrent une douleur que rien ne put modérer.

« Don Louis voulut que sa fille, qui avoit toujours assisté aux leçons de son frère et à ses lectures, continuât les mêmes études. C'étoit le même emploi du temps; et quoique chaque minute, chaque pensée vînt déchirer son cœur, don Louis ne se plaisait

qu'à se retracer les habitudes de son fils et à en ranimer le souvenir. Sa fille profita de cette éducation : elle joignit aux grâces de son âge et de son sexe des talents et des connaissances qui eussent fait honneur à des hommes éclairés. Mais en même temps son esprit et son caractère prirent des idées fortes et indépendantes, qui, si elles rendent supérieur au malheur, l'attirent quelquefois.

« Un parent très-éloigné laissa à don Louis une succession qui le força de retourner en Espagne, il y a environ trois ans. Aussitôt après son arrivée, il vint voir mon père et en fut reçu avec une politesse froide et contrainte; cependant il m'ordonna de saluer mon oncle. Je m'en acquittai comme un jeune homme qui depuis l'enfance n'avoit cessé d'entendre parler des fautes d'un parent qu'on auroit dû lui apprendre à respecter. Je lui fis donc une de ces petites révérences, moitié protectrices, moitié indulgentes, à laquelle il ne répondit que par un sourire de pitié. Sa visite fut courte; mais en partant, mon oncle ayant demandé à son frère s'il viendroit voir sa belle-sœur et sa nièce, mon père lui répondit sèchement qu'il m'enverroit les assurer de mon respect; et je remarquai qu'il reconduisoit don Louis avec ce ton de cérémonie qui repousse toute intimité.

« Dès que nous fûmes seuls, mon père m'apprit que le sien, indigné du mariage de don Louis, lui avoit fait jurer en mourant de ne jamais voir ni sa belle-sœur, ni ses enfants. Mais, ajouta-t-il, je serai moins sévère que lui; d'ailleurs, il pouvoit punir son fils, et je n'ai que le droit de blâmer mon frère. Allez donc leur rendre vos devoirs : s'ils ne sont pas chez eux, votre tâche sera remplie; si vous les trouvez, ne restez qu'un instant, parlez peu; et qu'ils s'aperçoivent que mes égards pour le nom que je ne puis leur ôter sont le seul motif de votre visite.

« Deux jours après, je partis avec ces instructions, que j'étois bien résolu à suivre; car j'avois hérité de tout l'orgueil de ma famille. Mon oncle me présenta à sa femme, sur laquelle je ne

daignai point lever les yeux. Je m'assis, regardant autour de moi d'un air distrait et ne répondant que par des monosyllabes que je consentois avec peine à articuler. Dans l'espace de dix minutes, je regardai plusieurs fois à ma montre. Ma tante, fatiguée, je crois, de tant d'impertinence, me dit avec une douceur imposante : Il me semble que vous avez peu de temps à nous donner ; pour ne pas vous retenir davantage, je vais faire venir ma fille, qui veut faire connoissance avec vous. Elle sonna : aussitôt on ouvrit la porte de sa chambre ; et une femme entra si légèrement que je ne la sentis s'approcher que par le mouvement de l'étoffe dont elle étoit vêtue. Je levai les yeux pour la première fois ; et je vis ma cousine dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. A la vue de Camille je ne fus plus le même : elle me parut céleste ; mon cœur la reconnut à l'instant pour ma plus proche parente et la désira pour amie. Sa présence me réconcilia avec sa famille et me fit sentir le ridicule de ma conduite, mais sans oser en convenir ; car un des plus dangereux effets de la vanité est de nous empêcher d'avouer les fautes qu'elle nous a fait commettre.

« J'étois resté debout, lorsque ma tante, que la présence de sa fille avait adoucie, se rapprocha de moi en me disant : J'ignore les préventions dont on a pu entourer votre enfance. Quant à moi, respectant les droits d'une branche aînée, je n'ai cessé d'apprendre à ma fille que, malgré votre jeune âge, elle doit toujours vous considérer comme son protecteur naturel ; et j'espère que, lorsque je ne serai plus, vous serez unis comme des parents aussi proches doivent l'être. Lorsqu'elle ne sera plus, repris-je intérieurement ; et je me sentis de l'inquiétude pour cette même personne dont, un instant auparavant, j'aurois maudit l'existence. Pourquoi, lui demandai-je avec un embarras aussi imprévu que mon intérêt, pourquoi ne jouiriez-vous pas d'une union que vous avez préparée ? — Ma faible santé n'a pu résister à la perte de mon fils ! — Ah ! ma mère, reprit Camille,

mes soins vous rendront heureuse ; et le bonheur vous rendra la santé.

« Alors j'osai prendre la main de ma tante et lui demander si je ne pourrois pas aussi contribuer à sa tranquillité. Mon retour parut la toucher : elle me fit asseoir près d'elle, causa longtemps avec moi, devina tout ce qui avoit pu m'intéresser jusqu'alors, m'en fit parler, enfin chercha à me plaire, à moi jeune homme qu'on n'avoit encore traité que comme un enfant ; à moi qui avois eu l'intention de l'offenser ; à moi qui, pour la première fois, sentois mon âme et le premier frémissement de l'amour. Cette visite, que j'avois eu l'intention de borner à peu de moments, se prolongea plusieurs heures sans que je m'en aperçusse. Chaque instant me découvroit un charme nouveau dans Camille, un nouveau trait de bonté dans sa mère. Bientôt je craignis de n'être plus admis chez elles, et je leur demandai avec instance la permission de revenir les chercher. Mon oncle ne répondit point ; mais ma tante s'empressa d'assurer qu'ils seroient tous bien aises de me revoir.

« En les quittant, j'allai dans plusieurs assemblées, non par goût, mais pour voir mon père le plus tard possible. Je craignois qu'il ne s'aperçût de mes nouvelles dispositions ; il me sembloit que mon visage devoit être aussi changé que mon âme. En tous lieux je portois le souvenir de Camille ; partout je me trouvois seul au milieu du monde. Ce fut dans la foule que je réfléchis pour la première fois. Je m'effrayai de l'orgueil qu'une grande naissance inspire ; j'en craignis les suites : car j'entrevoyois déjà qu'il n'y avoit plus pour moi de vrais biens que ceux que Camille partageroit, de vrai malheur que celui d'être éloigné d'elle.

« A mon retour, mon père, loin de deviner mes sentiments, me plaignit de la visite que j'avois été obligé de faire, et crut me consoler beaucoup en disant que je pouvois m'en tenir à celle-là. Il ne me fit aucune question sur la famille de son frère.

« Le lendemain, je retournai chez mon oncle : il en parut

surpris et me demanda si son frère étoit instruit de mon empressement. Après un peu d'embarras, je lui avouai que mon père conservoit encore les préventions que le sien lui avoit inspirées; mais que j'espérois un jour les voir finir, et je lui demandai la permission de l'en dédommager par mon respect. Mon oncle me regarda avec étonnement; et, après un assez long silence, il me dit : Jeune homme, tu dois plus à ton père qu'à moi; ainsi ne te laisse pas aveugler par une apparente générosité. On n'a pas plus le droit de blâmer son père par ses actions que par ses paroles. Si d'anciens préjugés et une longue haine l'éloignent de nous, ne viens point, mais reste indifférent; respecte sa conduite sans l'approuver. Aux yeux des honnêtes gens, le silence d'un fils ou d'un ami exprime assez ce qu'il ne lui est pas permis de dire.

« Ma tante vint encore à mon secours : elle promit pour moi que, dès que mon père expliqueroit ses volontés, je m'y soumettrois sans murmure : Mais, ajouta-t-elle, si cet excellent jeune homme pouvoit contribuer à vous faire retrouver les affections d'un frère, mon ami, ne vous opposez pas à ses bonnes intentions. Oui, repris-je vivement, au premier mot de mon père je cesserai... Un regard de Camille suspendit l'engagement que j'allois prendre, et je sentis une secrète joie de n'avoir fait aucune promesse. Mon oncle hésitoit, mais vaincu par mes prières, par l'espoir que la réunion de notre famille rendroit sa femme plus heureuse, il consentit à me recevoir.

« Me voilà donc établi dans la maison de Camille. Mon âge, ma figure rappeloient à don Louis le fils qu'il avoit perdu. Pendant un mois je les vis chaque jour. Une fois j'arrivai à l'heure du repas, ils m'engagèrent à dîner avec eux : et depuis cet instant j'eus ma place à leur table, une place qu'on appeloit la mienne, que personne ne prenoit, que je retrouvois toujours, une chaise près de Camille, la place de son frère. En m'y voyant, don Louis et sa femme me tendirent leurs mains; je pris celles de Camille,

et dans mon émotion je les baisai toutes, en appelant don Louis mon père. Ce mot rouvrit sa blessure; il sortit de table baigné de pleurs. Je me jetai dans ses bras; il m'y serra longtemps : Mon fils, mon cher fils! répétoit-il bien bas, comme s'il eût craint de troubler les cendres de l'enfant qu'il pleuroit encore. Cependant, après un long soupir, il fit un effort et me dit : Je vous adopte; puissiez-vous me fermer les yeux! Ma tante m'embrassa, elle pleuroit; Camille, dont j'avois repris la main, pressa la mienne contre son cœur, mais ne me nomma que son ami. Probablement, la crainte de réveiller la douleur de son père par une expression nouvelle, l'empêcha de me donner le nom de frère; mais sans m'en rendre raison, je fus bien aise qu'elle ne m'eût appelé que son ami.

« Pendant deux autres mois, je ne cessai d'aller chez mon oncle. Il ne prévoyoit pas le danger qui menaçoit deux âmes jeunes et vives. Camille et moi nous entrions à peine dans notre vingtième année : son repos, le mien étoient déjà perdus sans retour, et don Louis ne soupçonnoit pas encore que nous pouvions nous aimer.

« Camille avoit une hauteur de caractère qui l'empêchoit de me dissimuler ses sentiments, et de douter des miens. Je lui disois que je l'aimois; elle le croyoit, et parce que je le lui disois, et parce qu'elle s'en trouvoit digne. Dès qu'elle sentit que son cœur répondoit au mien, elle me l'avoua sans détour, sans embarras et sans exagération. Alors nous fîmes tous les serments qu'un premier amour inspire : il sembloit qu'il ne pût y avoir entre nous d'engagement assez sacré, de lien assez intime. Cependant, j'obtins de Camille qu'elle n'instruiroit ses parents de notre mutuelle affection que lorsque j'aurois ramené mon père vers le sien. Hélas! je ne doutois pas de son retour dès que je le solliciterois. Que j'étois heureux! je croyois encore à tous les mensonges de la vie : je croyois au désintéressement; je me confiois à l'empire de la nature; j'étois persuadé que sa voix

subjugueroit mon père. Dans ma crédule confiance, je pensai même au bonheur qu'il prépareroit à sa vieillesse. Je le voyois soigné par Camille, entouré de mes enfants, et ma félicité s'accroissoit de toutes les illusions de l'espérance. Ah ! pardonnez si je vous parle de ces premiers moments avec tant de détails ; c'est le temps le plus heureux, le seul temps heureux de ma vie ! »

Alphonse s'arrêta comme si là finissoit son bonheur et qu'il craignît d'avancer dans un récit pénible; il me regarda plusieurs fois avant de se résoudre à reprendre la parole, mais voyant avec quelle attention, quel intérêt je l'écoutois, il fit un profond soupir, et continua :

« Tous les jours, dès que mon père étoit sorti, je courois chez mon oncle, j'y passois ma vie. Mon père, qui savoit que je sortois beaucoup, et que cependant on ne me voyoit plus dans le monde, crut devoir me demander compte de mon temps, et des sociétés que je fréquentois. Je ne sus que lui répondre. Il me sembloit qu'indubitablement il alloit nommer Camille, et me défendre de jamais la revoir. Aussi lorsque, à travers un long discours, je compris qu'il craignoit que je ne me fusse livré à des sociétés peu convenables, je fus ravi de joie, et lui répondis vivement qu'il avoit bien raison, que je serois très-coupable. Enfin je parus si content d'être soupçonné que mon père se persuada que je traitois ses sollicitudes avec dérision, et me menaça de m'éloigner de Madrid, ou au moins de faire suivre mes démarches. Je m'empressai de lui promettre que je serois plus sédentaire à l'avenir. J'ai toujours bien pensé, me dit-il, que ce n'étoit qu'une inconduite de jeune homme; mais pour vous faire aimer votre maison, j'ai résolu de vous faire marier. Cette idée m'épouvanta mille fois plus que la première. Je pâlis, je chancelai : mon père, effrayé de mon changement, me fit asseoir à sa place, et se tint debout devant moi, en me regardant avec attention. Sa surprise, qui étoit visible, ses yeux atta-

chés sur moi augmentèrent mon embarras; je couvris mon visage avec une de mes mains; je ne savois plus ce que je faisois, ce que je disois. Dans mon trouble, je prétendis qu'ayant passé plusieurs nuits à jouer, je me sentois foible. Comment, plusieurs nuits dehors! s'écria mon père, mes gens m'ont assuré que vous étiez toujours rentré à onze heures. En effet, ma tante ne veilloit jamais plus tard, et je retournois chez moi dès qu'elle s'étoit retirée. Mon fils, ajouta-t-il, vous me trompez ou mes gens me trompent: peut-être tous les deux. Peut-être tous les deux! repris-je indigné; voilà une assimilation flatteuse! Je m'élançai hors de la chambre, et laissai mon père transporté de colère. C'étoit la première fois que je lui manquois aussi essentiellement; mais, ne pensant qu'à m'échapper, la peur même avoit excité mon audace.

« Comme je vous l'ai déjà dit, mon père avoit toujours satisfait les petits désirs de mon enfance. Il me passoit, disoit-il, les fautes légères, pour rester mon maître dans les occasions importantes. Mais il ne s'apercevoit pas qu'à cet âge les choses qu'il regardoit comme des fantaisies étoient les objets de mes volontés les plus absolues, et que je ne le laissois disposer de moi dans les choses graves que parce que je n'avois pas assez d'expérience pour y réfléchir. Ma soumission n'étoit que de l'insouciance, et ces fantaisies étoient mes passions.

« Jusqu'à son premier amour, un jeune homme a peu l'envie de résister : c'étoit donc la première fois que j'avois osé fâcher mon père, et que je l'avois vu réellement mécontent. Je courus dans ma chambre; il m'y suivit aussitôt. Sa fureur étoit extrême; il me parut un homme nouveau. J'en fus effrayé. Je voulus sortir... Restez, me dit-il avec une voix de tonnerre, restez! Mais il fut longtemps sans pouvoir parler. A la fin, craignant peut-être une explication redoutable pour tous deux, il se borna à me demander si je voulois bien venir avec lui passer quelques jours à la campagne; j'y acquiesçai par une profonde

inclination de tête. Il m'ordonna d'être prêt le lendemain matin; et en s'en allant, il trembloit encore de colère.

« A peine m'eut-il quitté que je sortis. Après mille détours, car je craignois qu'il ne me fît suivre, j'arrivai chez mon oncle. Il lisoit auprès du feu; ma tante travailloit à côté de lui; Camille dessinoit sur une table peu éloignée. N'osant pas lui parler, je pris une grande feuille de papier, sur laquelle je représentai mon père bien en colère, et moi avec les apparences du désespoir; j'écrivis au bas : Demain je vous quitte, peut-être pour toujours. Ma tante me demanda ce que je faisois : je lui montrai de loin mon dessin, et le déchirai aussitôt. Don Louis me reprocha en riant de ne pas faire assez de cas de mes ouvrages; il revint près de nous, et s'appuya sur le dos de ma chaise pour me voir travailler.

« Ne pouvant plus rendre compte à Camille de ma situation, j'imaginai de dessiner sa maison; et, pour marquer l'heure de la nuit, j'y ajoutai quelques ombres, afin de lui faire comprendre que la lune avoit déjà cessé d'éclairer une fenêtre au rez-de-chaussée. Je dessinai encore un jeune homme jouant de la guitare près de cette même fenêtre; ensuite je jetai négligemment ce dessin sur la table, comme si, n'ayant voulu que m'amuser, j'allois me remettre à travailler. Je commençai donc à faire une belle tête romaine, qui fixa toute l'attention de mon oncle; mais je ne perdis pas de vue Camille, qui prit le petit dessin, le regarda longtemps, et finit par placer une tête de femme à cette fenêtre ouverte. Elle le posa aussitôt sur la table : nous allâmes souper sans nous être parlé; mais nous nous étions entendus.

« A onze heures je partis : au lieu de rentrer chez moi, j'attendis dans la rue le moment où Camille paroîtroit. Dès que la lune fut de l'autre côté de sa maison, je me rendis sous la fenêtre : elle y étoit déjà; je lui appris la colère de mon père, et ce voyage imprévu. Camille ne montra ni étonnement ni regret. Elle trouva tout simple que mon père s'inquiétât de mes

démarches, et qu'il voulût m'emmener, pour avoir le temps d'obtenir ma confiance, ou de surprendre mes secrets. Suivant elle, tout arrivoit comme j'aurois dû le prévoir. Cette insouciance me blessa. Mais, lui dis-je, peut-être un peu trop vivement, s'il alloit découvrir notre amour, que lui répondre? Cette question l'offensa; elle me demanda si elle m'avoit inspiré un sentiment dont je n'oserois pas convenir. Je me plaignis de son injustice sans parvenir à la calmer. Quels que soient les aveux ou les excuses que vous ferez à votre père, me dit-elle avec une froide hauteur, ils décideront de notre avenir. Dites-lui, j'y consens, la vérité tout entière, si vous croyez que jamais un homme d'honneur ne déguisa sa pensée; cependant, si vous jugez nécessaire de lui cacher l'état de votre âme, je seconderai votre prudence par l'oubli de votre amour. Je la suppliai en vain de me dire encore une fois qu'elle m'aimoit; elle s'y refusa. Non, non, s'écria-t-elle, nous avons pu nous livrer inconsidérément à des espérances trompeuses. Je pouvois me flatter qu'un jour nous réunirions nos parents : mais dans cet instant où la volonté d'un père est près de se manifester, où peut-être elle va nous séparer sans retour, ne répétons pas des promesses qui, aujourd'hui, nous lieroient à jamais ou livreroient à des remords cruels celui de nous qui seroit assez foible pour les enfreindre. Elle exigea seulement que j'écrivisse chaque soir ce que mon père m'auroit dit dans le courant du jour, ce que je lui aurois répondu, et elle s'éloigna.

« Le lendemain, je partis avec mon père. Il ne m'avoit point dit où il me conduiroit : je fus étonné de lui voir prendre un chemin qui m'étoit inconnu. Vers le soir, nous arrivâmes à un magnifique château; il appartenoit au comte de C***, qui vint au-devant de nous : sa femme nous reçut aussi avec le plus grand empressement. Mais toutes ces distinctions ne me flattèrent point. Je me mis tristement dans un coin à penser à Camille : quelques idées consolantes se mêloient à d'amères ré-

flexions. La comtesse de C*** m'arracha à ma rêverie en me proposant de faire de la musique avec doña Éléonore sa fille, qui venoit d'entrer. J'y consentis par égard pour mon père, et j'accompagnai cette jeune personne dans une salle où étoient divers instruments. Tout le monde nous suivit. Par malheur, c'étoit l'heure où Camille chantoit aussi ; son souvenir me rendit odieux le son de la voix d'Éléonore. La méthode de son chant me parut un art trompeur qui devoit se répandre sur ses moindres actions : si elle eût chanté plus simplement, j'aurois trouvé qu'elle n'avoit ni talent ni goût. Après avoir reçu de nombreux applaudissements, elle vint s'asseoir près de moi, peut-être pour attendre les miens ; aussi allai-je à l'instant me placer à côté du piano qu'elle avoit quitté.

« Je voyois les yeux de mon père constamment occupés à me suivre. Quelquefois je me contraignois pour ne pas lui déplaire ; dans d'autres instants, je n'étois pas fâché de le tourmenter un peu, puisqu'il causoit la contradiction que j'éprouvois.

« Le jour suivant, il ne me parla point de la scène que nous avions eue à Madrid ; mais il me pria d'être plus aimable que je n'avois été la veille, et il me demanda bien finement ce que je pensois d'Éléonore. Cette question confirma tous mes doutes, et me la fit prendre en aversion. Le soir il y eut un bal où, quoique triste, quoique de la plus mauvaise humeur, je fus obligé de danser toute la nuit avec elle. Il falloit voir de quel air je la conduisois, comme j'affectois de ne pas la regarder, et avec quelle maligne joie je brouillois les contredanses que je savois le mieux ! Le lendemain, ce fut une autre fête ; pendant la semaine entière, il y eut chaque jour de nouveaux divertissements. Partout je traitois Éléonore avec la même indifférence. Quelquefois je voyois mon père prêt à entrer en fureur : mais n'ayant pas le courage de lui déclarer nettement que je ne voulois pas me marier, j'étois résolu à me faire rejeter par cette jeune personne, et à obtenir ainsi ma liberté. J'espérois y parvenir ; car la plus

grande froideur avoit remplacé en elle cette inquiétude, ce trouble involontaire qui l'animoient lorsqu'on nous présenta l'un à l'autre. Une jeune fille reçoit avec tant d'embarras l'époux qu'on lui destine, qu'Éléonore n'avoit jamais osé fixer ses regards sur moi. Mais lorsqu'elle se flattoit de n'être pas aperçue, je la voyois m'examiner avec attention. Plusieurs fois je l'avois surprise, les yeux attachés sur des glaces d'où elle pouvoit suivre mes mouvements... alors je m'étois dérangé avec affectation. Bientôt, loin de me regarder, elle détournoit les yeux lorsque le hasard m'offroit à sa vue.

« Un soir que je m'étois retiré dans le jardin où je me croyois seul, je l'entendis venir. Pour l'éviter, je me cachai promptement derrière des arbres auprès desquels elle vint précisément s'asseoir. Non, disoit-elle à une jeune personne qui paroissoit la plaindre, non, ma chère, je ne serai jamais heureuse avec lui. Mon âme a besoin d'aimer et d'être aimée. S'il ne m'avoit pas montré un si grand éloignement, j'aurois hasardé de lui parler; mais il m'impose. Mon père refuse aussi de m'écouter; il traite une mutuelle affection de chimère, les sentiments du cœur de folies, et m'assure qu'on ne mettra pas un mot de tout cela dans le contrat. J'allois sortir de ma retraite pour solliciter sa confiance; car je cessai de la haïr dès que je ne craignis plus d'en être aimé : mon père et le sien parurent tout à coup. Aussitôt que ces jeunes personnes les virent, elles s'éloignèrent, et nos parents vinrent se placer sur le même banc qu'elles avoient quitté. Leurs sentiments n'étoient pas aussi délicats; ils ne parloient que de la grandeur de leur famille, et de l'éclat qui résulteroit de notre union. Ils arrêtèrent que notre mariage se feroit le mois suivant, que tel jour on signeroit les articles, que tel autre on célébreroit la cérémonie : ils décidèrent quel seroit le partage, l'emploi de nos biens. Mais plus je les voyois disposer de moi d'une manière si arbitraire, plus je me promettois de ne pas leur obéir. Du reste, ils ne dirent pas un mot de

notre bonheur ; ni doute, ni espérance; ils n'y pensèrent même pas. Nous fûmes sacrifiés à la mémoire d'ancêtres qu'ils n'avoient jamais vus, et à la gloire d'une postérité qu'ils ne connoîtroient jamais. Dès qu'ils furent partis, je courus aussi sur ce banc; mais ce fut pour y jurer d'appartenir à Camille jusqu'à mon dernier jour.

« En rentrant dans le salon, je trouvai Éléonore qui s'efforçoit d'arracher à son amie un cachet que cette jeune personne lui avoit dérobé. Je me mêlai à leur innocente dispute, et me saisis de cette pierre sur laquelle était gravé pour devise : *Heureuse ou mourir*. Éléonore baissa les yeux en disant qu'il falloit souvent plus de courage pour parvenir à être heureux que pour mourir. Oui, repris-je, mais souvent avec le plus léger effort, on domine la fortune... Nous nous regardâmes attentivement; et par une inspiration de l'amour, je lui avouai tout à coup que je venois de l'entendre dans le jardin. Soyons sincères l'un avec l'autre, m'écriai-je, peut-être pourrons-nous surmonter les obstacles qui nous environnent... Éléonore rougit, pâlit; elle ne pouvoit se persuader que je l'eusse entendue. Quoi! lui demandai-je, n'avez-vous pas dit que jamais vous ne seriez heureuse avec moi? Elle soupira. Je l'entraînai, ainsi que son amie, dans un salon éloigné. Là, je la suppliai de m'ouvrir son âme : mais loin d'y trouver un sentiment qui pût m'excuser, j'y découvris une prévention pour moi qui m'étonna, et que peut-être elle ne connoissoit pas elle-même, une douceur qui m'attendrit. Elle m'avoua naïvement que ma froideur, ma tristesse lui avoient persuadé que je l'épousois malgré moi. Alors, ajouta-t-elle en baissant les yeux, j'ai dit que jamais je ne pourrois être heureuse. Cet aveu, si contraire à celui que j'attendois, me consterna. Nous restâmes longtemps sans nous parler. Enfin je lui demandai si elle vouloit être mon amie : elle y consentit tristement. La femme la plus ingénue devine-t-elle donc que l'amant qui prononce le nom d'ami va lui percer le cœur? Je pris la

main d'Éléonore et celle de sa compagne; et après leur avoir fait jurer de garder fidèlement mon secret, je leur avouai tout ce que je viens de vous raconter; mais sans nommer Camille, ni rien dire qui pût la compromettre. Cependant j'étois attendri lorsqu'en peignant l'amour que j'avois pour Camille, je voyois Éléonore se troubler, étouffer sa respiration, dans la crainte que je n'entendisse un soupir. Ah! celui qui ressent un véritable amour ne sauroit trouver de bonheur à inspirer un sentiment qu'il ne partage pas. Combien Éléonore m'intéressoit! Excepté mon amour, j'aurois tout sacrifié pour la rendre heureuse.

« Elle promit de me seconder pour rompre notre mariage. Mais au moins, ajouta-t-elle, je serai votre meilleure amie!—Ma bonne, ma douce amie! — Non, reprit-elle, on ne préfère pas toujours la bonne, la douce amie : c'est une place de prédilection qu'il me faut, et votre amitié peut encore me l'offrir. Pour la première fois je la trouvai belle. Éléonore, dans un cercle, Éléonore indifférente, n'attiroit point les regards; mais dès qu'elle parloit, qu'elle s'animoit, il étoit impossible de ne point partager tous ses sentiments. Triste, elle vous eût fait répandre des larmes; gaie, elle vous eût donné toutes les impressions de la joie. Le reste de la soirée, non-seulement elle me permit de lui parler de mon amour, mais elle eut l'air bien aise de me voir plus calme. Avant de la quitter, le nom de Camille, la haine de nos parents, mes inquiétudes sur l'avenir, tout lui fut confié sans réserve. Dès cet instant, la douce complaisance, les soins délicats, les longues causeries succédèrent à ma mauvaise humeur : je ne fus plus le même, et la plus tendre intimité s'établit entre nous.

« Nos pères avoient passé plusieurs fois devant le salon où nous nous étions retirés. Ils s'étoient bien gardés de nous interrompre; mais en rentrant, ils nous parurent extrêmement satisfaits. Mon père vint me serrer la main; celui d'Éléonore l'embrassa. Leur erreur me rendant un peu de tranquillité, je

désirai plaire à ma nouvelle amie ; je cherchai à être aimable, et j'y parvins peut-être, car tout le monde se regardoit avec étonnement, et me parloit avec une affection nouvelle. Plus ma gaieté me rendoit à moi-même, plus Éléonore devenoit sérieuse.

« Depuis le jour où je lui avouai ma passion pour Camille, elle resta pensive ; ses yeux furent sans cesse obscurcis par la mélancolie. Ma gaieté seule pouvoit quelquefois la distraire ; mais son sourire était toujours près des larmes ; ses petites fâcheries étoient à côté du pardon. Ah! douce, douce Éléonore! tu ne fus point l'objet de mon premier amour, de mon plus tendre attachement ; mais tu seras celui de mes éternels regrets.

« Nous restâmes encore huit jours à la campagne. On nous laissoit une liberté dont nous profitions pour être continuellement ensemble. C'est ainsi que, sans nous en apercevoir, nous rendions plus difficile la rupture de notre mariage ; car comment persuader à nos parents que des gens qui ne pouvoient plus se quitter seroient malheureux d'être unis? Mais nous n'avions pas tant de prévoyance ; et pendant que nos pères se félicitoient de notre affection, nous ne parlions que des moyens de nous séparer.

« Éléonore m'aimoit ; je le voyois, je le sentois, et cependant j'avois la cruauté de l'entretenir sans cesse de Camille. La veille de mon départ, elle me fit voir un portrait de moi que sa mère lui avoit donné lorsque notre mariage avoit été arrêté ; elle y avoit joint une espèce de journal que mon père prétendoit avoir été commencé depuis mon enfance. De bons mouvements, quelques heureuses dispositions, des emportements qui finissoient toujours par un vif repentir, ou par des actions courageuses ; les défauts que toutes les femmes aiment, des vertus sur lesquelles elles s'appuient ; voilà ce qui avoit séduit Éléonore. Je ne sais si réellement ce journal avoit été écrit pour flatter la tendresse aveugle de mon père ou s'il l'avoit inventé pour toucher la simple Éléonore ; mais il est certain que mes torts y étoient

tellement adoucis, mes vertus si bien présentées, qu'elle m'aima comme celui qui devoit faire le bonheur de sa vie. D'ailleurs, comment se seroit-elle méfiée d'un récit commencé lorsqu'elle-même n'étoit qu'un enfant? Elle m'avoua qu'elle l'avoit relu mille fois et que ces détails l'avoient fait consentir sans peine à m'épouser.

« Dès que nous fûmes revenus à Madrid, je volai chez mon oncle. Il me reçut avec une franchise, une ouverture de cœur, qui m'attachèrent encore plus à sa fille. Aurois-je voulu l'affliger dans ce qu'il avait de plus cher? Camille trouva le moyen de m'avertir qu'elle seroit le soir à cette fenêtre où je l'avois vue la veille de mon départ. J'y allai à la même heure et lui rendis compte de tout ce que j'avois éprouvé loin d'elle. Le rang, la fortune, les grâces d'Éléonore l'effrayèrent; mais elle était flattée que je la lui eusse sacrifiée. Elle me fit répéter plusieurs fois qu'auprès de cette jeune personne son souvenir m'avoit seul occupé. Avec quelle joie je voyois son inquiétude! avec quel tendre empressement je cherchois à la rassurer! Dans cet instant la fière Camille devint sensible et douce; elle me reconnut pour son maître, son époux, son amant. Dans son ivresse, elle jura de m'être à jamais soumise, et ne cessait de répéter qu'elle m'aimoit! J'écoutois ses serments; n'étoit-ce pas assez pour me croire engagé sans retour? Cependant une secrète inquiétude m'empêchoit de jouir de mon bonheur. Je ne pouvois être heureux sans Camille, il est vrai; mais je ne savois ni comment résister à mon père, ni où trouver la force d'affliger Éléonore.

« Les jours suivants ajoutèrent à mon agitation. Camille devint jalouse, mais jalouse avec l'emportement de son caractère. Je n'en connoissois pas encore toute la violence. Si quelquefois elle m'avoit paru exigeante, impérieuse, le plus léger reproche, un simple regard la ramenoit aussitôt. Il sembloit qu'elle ne laissât voir un défaut que pour en faire mieux sentir le sacrifice. Son orgueil même s'étoit immolé à la crainte d'offenser celui

de mon père et de me causer des peines. Mais que toutes les passions sont foibles auprès de la jalousie! L'amour seul avoit adouci le caractère de Camille; le premier soupçon lui rendit toute son impétuosité. Dès qu'elle crut qu'Éléonore étoit sa rivale il ne me fut plus permis de prononcer son nom; et cependant elle en parloit sans cesse, attaquant sa figure, niant son esprit, contrefaisant ses manières. Si j'essayois de défendre mon amie, Camille entroit dans des fureurs qui me désespéroient; et si, pour ne point l'irriter, je l'écoutois en silence, elle tomboit dans la consternation, se désoloit, s'écrioit que je ne l'aimois plus, puisque ses torts m'étoient indifférents. Embrassant tour à tour des partis extrêmes, quelquefois elle se décidoit à ne jamais me revoir; l'instant d'après, de peur que je ne lui échappasse, elle exigeoit que je fusse toujours près d'elle. De retour chez moi, il me falloit lutter contre un père violent et offensé. A toute heure il me poursuivoit pour hâter ce mariage; mes refus le jetoient dans une espèce de frénésie. Je fuyois ma maison, et courois me réfugier chez la bonne, la douce Éléonore. Elle que j'avois dédaignée, elle qui m'aimoit d'un amour sans espoir, m'écoutoit sans jamais se lasser, me consoloit avec une amitié infatigable. Près d'elle seule je goûtois un peu de tranquillité.

« Je savois par mon père que les parents d'Éléonore la persécutoient aussi pour qu'elle consentît à notre union, ou qu'au moins elle avouât le motif de ses refus. Mais, fidèle à mon secret, exacte à ses promesses, elle se contentoit de les supplier de ne pas la contraindre; et jamais elle ne me parla de ce qu'elle souffroit pour moi.

« Tant de générosité exalta mon âme et l'enivra de je ne sais quel sentiment aussi tendre que l'amour, mais plus pur, plus doux, moins exigeant que lui. Ne pensant qu'à mes obligations, je cherchois tous les moyens de plaire à Éléonore; j'étudiois ses goûts, j'épiois dans son regard ses moindres volontés, car j'aspi-

rois d'avance au bonheur de lui obéir. Enfin je me plaisois à croire que mon amitié surpasseroit jusqu'à l'idée qu'elle avoit pu se former de l'amour. Hélas! j'étois loin de réfléchir que la haine eût été moins cruelle que de pareils soins, puisqu'ils achevoient de me livrer son âme et que je ne pouvois lui donner la mienne. Mais qu'il doit être froid, insensible, celui qui à mon âge peut sentir la reconnoissance pour la première fois et n'en pas faire un culte religieux !

« J'avois divinisé celle qu'Éléonore m'inspiroit et j'étois indigné que Camille s'inquiétât de ce sentiment : c'étoit comme ami d'Éléonore que je voulois qu'elle me crût incapable d'une perfidie. C'est ainsi que, m'ignorant moi-même, désolant Camille, complétant la séduction d'Éléonore, je me trompois sur mon amour, m'aveuglois sur mon amitié et préparois la perte de tout ce qui m'aimoit.

« Camille ne me sourioit plus qu'avec amertume; son regard avoit quelque chose de sinistre; le plus souvent elle gardoit un farouche silence. Un jour que je la suppliois de m'épargner des peines qui surpassoient mes forces : Épousez-moi en secret, me dit-elle; alors, certaine de votre cœur, loin d'être jalouse d'Éléonore, je la chérirai aussi. Je ne saurois vous exprimer l'extrême étonnement que me causa cette proposition. Cependant, à mesure que mon amour s'affoiblissoit, mes liens me sembloient plus sacrés; et c'étoit au milieu de mes plus tendres soins pour Éléonore qu'intérieurement je renouvelois la promesse de tenir mes serments à Camille.

« Je lui étois fidèle : je voulois l'être; et l'idée d'un refus n'approcha pas de mon cœur; mais je crus entrevoir une dernière ressource pour retarder l'instant qui alloit décider de mon sort.

« Je rappelai à Camille mon âge qui rendoit mes engagements nuls. Ce ne fut pas un obstacle : Je n'aime que vous dans la vie, me répondit-elle; les lois, les intérêts, les jugements du monde me sont indifférents. Demain matin allons devant Dieu; qu'un

de ses ministres nous unisse. Si le rang, la puissance de votre père l'effraye, cachez-lui votre nom; mais que le ciel voie nos cœurs, entende vos serments; je n'en demande pas davantage.

« Elle avoit prévu, aplani toutes les difficultés. Camille avoit un air si tendre en me priant de consentir à cette cérémonie! A mes yeux, elle n'ajoutoit rien à la force de nos engagements, de ces engagements que j'avois renouvelés chaque jour dans le secret de ma conscience. Camille invoquoit à la fois ma probité, mon amour, ma compassion, et tomboit dans le désespoir, lorsque je voulois seulement demander un jour pour réfléchir... J'ai causé son malheur; mais j'ai fait le mien en même temps : je me suis trompé; mais au moins rien de vil n'est approché de mon âme. J'avois promis de lui appartenir; et je ne formai pas la pensée de manquer à ma parole. Je m'engageai donc à être le lendemain à cinq heures du matin dans l'église qu'elle m'indiqua.

« Je restai fort tard chez Camille. Les emportements de mon père m'avoient éloigné de sa maison; je ne pouvois à cette heure consulter Éléonore : ainsi je ne quittai Camille que pour la rejoindre le lendemain.

« Je passai une nuit affreuse. Je voyois mon père me reprocher d'avancer sa vieillesse; tous les soins dont il avoit comblé mon enfance vinrent se présenter à mon esprit. Ah! si lorsqu'il voulut décider de mon sort il m'avoit seulement traité avec moins de rigueur, jamais je n'aurois osé lui enlever son fils. Je serois entré cette nuit même dans sa chambre; j'aurois imploré sa bonté; je l'aurois prié de me guider; au moins aurois-je essayé de l'attendrir. J'allai même jusqu'à sa porte; mais la crainte de ses fureurs me fit remonter chez moi.

« Je succombai un instant au sommeil qui m'accabloit, et des songes affreux vinrent bouleverser mon âme.

« Je vis ma bonne Éléonore : son visage étoit d'une pâleur mortelle; douce comme un ange, elle essuyoit mes pleurs; mon

âme s'élançoit vers elle. Mais Camille, avec ce regard sévère qui m'avoit effrayé tant de fois, sembloit me tenir enchaîné à la place où j'étois. Éléonore disparut comme une vapeur légère. Je jetai un cri qui m'éveilla. Il n'étoit pas encore quatre heures; je me levai à la hâte; je courus toute la ville sans savoir ce que je faisois!... Enfin j'arrivai à l'église où je trouvai Camille, un prêtre qui reçut nos serments, des témoins que je ne connaissois pas, et je fus lié pour le reste de ma vie.

« Dès que j'eus prononcé le serment irrévocable, Camille se jeta dans mes bras; elle demanda à Dieu de la punir, de la rendre odieuse à mes yeux, si jamais elle me donnoit le plus léger chagrin!... Nous retournâmes dans la maison d'un des témoins, le frère d'Anna, jeune femme de chambre de Camille, et nous y restâmes jusqu'à l'instant où elle fut obligée de reparoître chez sa mère.

« En devenant l'époux de Camille j'étois parvenu au comble de ce que, peu de temps auparavant, je croyois mes plus ardents désirs; et cependant j'étois accablé d'une tristesse insurmontable. Que direz-vous de mon foible cœur, en apprenant que le souvenir d'Éléonore me poursuivoit? Je voyois sa douce affliction; je ne sais quel pouvoir irrésistible m'entraînoit vers elle; mais il est certain que je ressentois plus sa douleur que ma propre satisfaction. Je me trouvois entre Camille, qui la première m'avoit fait connoître l'amour, avoit développé en moi toutes les passions, et Éléonore qui d'un regard calmoit les orages que sa rivale excitoit.

« Je me traînai chez cette tendre amie; je tombai à ses pieds, et dans l'excès de ma douleur, je m'écriai : Bonne Éléonore, ne m'abandonnez pas; jamais votre amitié ne me fut aussi nécessaire. Par pitié, par générosité, souffrez-moi près de vous! Si vous ne me guidez pas, je ferai le malheur de Camille, le vôtre, le mien, celui de mon père, celui de tout ce qui m'approchera. Je suis marié. Marié! dit Éléonore en levant les yeux

au ciel. Oui, oui, marié sans l'aveu de mon père, sans même avoir essayé de l'obtenir... Elle pleura sur moi, mais ne me repoussa point. J'étois encore à genoux près d'elle, lorsque son père et le mien entrèrent dans la chambre. Je me relevai bien vite. Restez, s'écria mon père en riant; je me joins à lui, belle Éléonore ; daignez consentir à entrer dans une famille qui se dévouera entièrement à votre bonheur. Éléonore, avec une bonté qui fait encore tressaillir mon cœur, lui répondit qu'elle ne se marieroit jamais; qu'elle venoit de me le déclarer. Son père ne daigna pas l'écouter ; il la menaça de sa colère, de sa haine, si elle ne se rétractoit à l'heure même. Je m'écriai qu'elle les trompoit; que c'étoit moi qui ne pouvois pas leur obéir. Vous, vous ! s'écrièrent-ils l'un et l'autre. Pourquoi donc à ses pieds ? poursuivit le comte; au moins vous me répondrez de cette étrange conduite. Éléonore se précipita entre son père et moi. Elle se prosterna devant lui, et lui tendant des mains suppliantes, elle le conjura de la laisser vivre près de lui, comme elle avoit fait jusqu'alors. Non, lui dit-il, l'homme qui a tenu vos mains dans les siennes, et que j'ai surpris à vos genoux, sera votre mari : s'il s'y refusoit, sa vie ou la mienne en répondroit. Vous me décidez, reprit Éléonore d'un ton grave ; accordez-moi seulement jusqu'à demain, sans qu'il soit question de la scène qui vient de se passer. Demain, dit son père. Demain, répéta le mien enchanté. Demain, reprit-elle avec une solennité qui me frappa de terreur. Elle ajouta : J'ose encore vous prier de me laisser seule avec Alphonse. Ils balancèrent longtemps, mais finirent par nous quitter.

«A peine furent-ils sortis, que je retombai aux pieds d'Éléonore. Tout ce qu'elle souffroit pour moi me désespéroit. Rassures-vous, lui dis-je ; demain je fuirai de Madrid, et mon absence vous rendra la tranquillité. Non, mon père ne verroit dans votre fuite qu'une injure qu'il voudroit venger... Je n'ai point de courage contre vos dangers ou les siens... Laissez-moi le temps de

me consulter. Elle resta quelques instants les yeux levés vers le ciel, sans que son regard se baissât jusqu'à moi. Si je voulois parler, elle me faisoit signe de garder le silence. En sortant de cette longue méditation, elle me dit avec une candeur, une affection vraiment céleste : Je vous aime de toute mon âme, Alphonse : j'ose l'avouer pour la première et la dernière fois ; mais j'ai besoin que vous le sachiez. Elle fondoit en larmes. J'étois plus désespéré qu'elle ; j'aurois voulu mourir. Après un cruel effort, à travers de longs sanglots, Éléonore ajouta : Je devois être votre femme, et je me croyois la plus heureuse qu'il y eût sur la terre. Fortune, grandeurs, vertus, rien n'étoit assez brillant pour mes espérances... Je perds tout... tout en un jour, et je ne regrette que vous... Vous me devez quelque consolation ; promettez-moi donc de m'accorder ce que je vous demanderai. Parlez, ordonnez ! Demain, vous aurez de mes nouvelles.

« Ce mystère, ce retard me firent frémir : plusieurs fois j'avois souhaité de finir mes tourments en quittant la vie ; je craignis qu'Éléonore n'attentât à la sienne. Elle me rassura, mais sans me délivrer de l'inquiétude mortelle qui m'avoit saisi. Avec quelle ardeur je la conjurois de m'apprendre ses résolutions ! Elle me répondoit toujours qu'elles dépendoient d'une dernière tentative auprès de son père, sans me laisser pénétrer ni ses projets, ni ses espérances.

« Jusqu'alors la plus grande réserve avoit réglé tous ses mouvements. Ce jour, sa confiante innocence et sa vertu sévère ne la quittèrent pas ; mais emportée malgré elle, quand il fallut nous séparer, elle se jeta dans mes bras en me criant : Dites-moi que vous aimez Camille ; dites-le-moi, je vous en prie, dites-le-moi. Je la pressai contre mon cœur ; elle s'y appuya un moment : mais tout à coup, retrouvant son courage, elle s'arracha de mes bras, et s'enfuit dans une chambre dont elle referma la porte sur elle, sans qu'il me fût possible de l'ouvrir. Je la conjurai de revenir un instant, un seul instant. Je me jetai

à genoux vis-à-vis de cette porte; je me prosternai contre terre. Mes cris, mes prières furent inutiles. Que de frémissements j'éprouvai! quelles cruelles angoisses traversèrent mon cœur!... Cependant, ne sachant même pas si j'étois entendu, si elle ne s'étoit pas éloignée pour avoir la force de me résister, je sortis de chez elle. D'ailleurs un impérieux devoir me rappeloit chez Camille, elle avoit dû m'attendre toute la matinée. J'eus peur de l'avoir affligée; j'étois trop navré de douleur pour ne pas craindre de rendre quelqu'un malheureux.

« En entrant chez Camille, je me sentis fort mal; mon oncle assura que j'avois une fièvre ardente, et me fit coucher sur un canapé, sans me permettre de parler. Que ce calme apparent cachoit de passions et d'orages! L'image d'Éléonore étoit devant mes yeux, d'Éléonore, dont sans moi tous les jours auroient été paisibles!

« Je revins chez mon père; quelle soirée! quelle nuit! Seul dans ma chambre, il me prenoit des accès de fureur auxquels succédoit un profond accablement. Ne pouvant plus me supporter moi-même, dès que le jour commença à paroître, je courus chez Éléonore. Je savois bien que je ne la verrois point; mais je croyois que la seule pensée d'être près d'elle me soulageroit.

« Je m'assis en face de ses fenêtres; les volets n'en étoient point fermés; je l'aperçus à travers les jalousies : elle avoit encore la même robe dont elle étoit vêtue en me quittant. Elle me parut absorbée dans une profonde méditation. Mais l'horloge de la ville ayant sonné l'heure, elle se leva, alla chercher un écrin rempli de diamants, le regarda longtemps.... le referma.... cacheta une lettre... coupa une boucle de ses cheveux... prit mon portrait, celui que sa mère lui avoit donné et que je reconnus trop bien; elle le regarda, leva les yeux au ciel, joignit les mains, se mit à genoux, et eut l'air de prier avec une ferveur qui sembloit annoncer qu'elle n'attendoit plus rien que

de Dieu. Je jetai un cri affreux et tombai sans connoissance

« Lorsque je fus revenu à moi, je me vis entouré de plusieurs personnes. Ne sachant où cacher mon trouble, j'allai chez le frère d'Anna. Ma pâleur, mon désordre l'effrayèrent : sans m'en prévenir, il courut chercher Camille. Elle vint aussitôt ; je la fis asseoir auprès de moi, et appuyant ma tête sur elle : Camille, lui dis-je, ma raison est près de m'échapper ; ne fais point de bruit ; sois bonne, sois indulgente : je ne demande point de bonheur ; fais-moi seulement trouver le repos. Elle me regarda avec pitié, mais ne m'accorda pas une larme : je refermai les yeux ; j'aurois voulu mourir.

« Après un long silence, elle me dit qu'en sortant de chez elle, on lui avoit remis un paquet de la part d'Éléonore, et qu'elle me l'avoit apporté; je le pris en tremblant : combien de fois j'hésitai avant de l'ouvrir ! Camille en eut le courage, et jugez quelle fut ma terreur, lorsque je trouvai le même écrin, la lettre, les cheveux que je lui avois vu serrer la veille. La voilà, cette fatale lettre, dit Alphonse en la tirant de son sein ; elle ne me quittera jamais :

« O mon cher Alphonse, recevez les premiers mots que ma main ose écrire, à vous qui deviez m'être si cher ! Engagez Camille à accepter les diamants que mon père m'avoit donnés pour m'embellir, le jour que vous m'auriez conduite à l'autel... Lorsque vous l'en verrez parée, souvenez-vous qu'Éléonore avoit dû être à vous. Que de fois mon cœur a tressailli, en répétant tout bas le serment que j'aurois dû prononcer ! Dès que notre union fut résolue, ma mère, mes gouvernantes, les femmes qui m'entouroient, ne cessèrent de vous louer, d'exalter mon bonheur. Mon âme reçut trop facilement ces impressions décevantes. Je vous aimois avant de vous connoître ; jugez si depuis j'ai pu changer de sentiment. Excusez-moi, plaignez-moi ; mais sans vous reprocher les vœux qui vont m'engager : c'est mon père qui

les a provoqués ; d'ailleurs le monde ne pouvoit plus me rendre heureuse. Mon unique ami, soyez donc sans remords. Je vous remercie de m'avoir chérie, estimée, d'avoir confié votre secret à mon affection, d'avoir cru à ma parole ; enfin d'avoir été bon pour moi, lorsque vous ne me deviez rien. Quand vous recevrez cette lettre, des voiles, des grilles nous sépareront pour toujours. Ah! ne rendez pas inutile le sacrifice que je fais à votre tranquillité. Je vous le demande à genoux ; respectez votre bonheur, c'est le mien, c'est le seul qui me reste sur la terre. Obéissez-moi une seule fois! conservez, chérissez ma mémoire, et que tout le monde ignore pour qui j'ai voulu vivre ou mourir.

« ÉLÉONORE. »

« Dans mon désespoir, je résolus d'aller apprendre mon mariage à toute la terre. Camille se jeta à genoux devant moi, en me conjurant de ménager son père que le mien viendroit accabler. A cette image de don Louis insulté par mon père, je promis de garder encore ce fatal secret; mais je laissai Camille à genoux dans cette même chambre, et courus chez Éléonore. Sa maison étoit dans le plus grand trouble; son père, sa mère se désoloient et me redemandoient leur fille, à moi qui savois si bien pour qui elle s'étoit sacrifiée, à moi qui aurois voulu mourir pour elle. Ils me lurent la lettre qu'elle leur avoit laissée en partant : Éléonore s'accusoit d'une injuste prévention, imploroit leur pardon, le mien, et supplioit son père de m'adopter pour fils, puisqu'il m'avoit jugé digne de sa fille. Mon cœur fut près de se briser, lorsqu'en s'adressant à mon père, elle l'exhortoit à ne jamais abuser de son autorité, à profiter de l'exemple qu'elle donnoit, pour ne pas forcer mes inclinations, et me porter à des partis désespérés ; ensuite elle me prioit d'oublier le sentiment invincible qui l'éloignoit de moi, et de ne me souvenir d'elle que pour consoler sa famille. A la manière dont cette lettre étoit conçue, il étoit impossible de me soupçonner d'avoir eu part à sa résolution.

« Ses parents se perdoient en conjectures sur les motifs qui avoient pu la déterminer. Si douce, si soumise autrefois ! disoit sa mère. Ah ! reprenoit son père, je ne parus inflexible que parce que je la croyois incapable de me résister. Je leur promis de la chercher : mais nous ignorions quel couvent elle avoit choisi pour asile ; nous ne pûmes même découvrir par quels agents elle avoit été servie. Sûrement la récompense qu'ils en avoient reçue étoit trop forte pour qu'ils osassent l'avouer, ou qu'ils ne craignissent pas d'être punis.

« Nous passâmes le reste du jour en perquisitions infructueuses. Mon père, apprenant qu'on ne trouvoit plus les diamants d'Éléonore, fut persuadé qu'elle ne s'étoit pas retirée dans un couvent : j'eus encore la douleur d'entendre qu'il soupçonnoit la vertu la plus pure qu'il y eût sur la terre. Il blâma la chaleur avec laquelle je m'étois engagé à suivre Éléonore ; et, avant la fin de la soirée, il me parla d'autres mariages, à la vérité moins avantageux, mais qui, après elle, étoient les premiers partis du royaume. Je ne sais pas comment je pus lui cacher mon indignation.

« A minuit, je me rendis chez mon oncle. Anna trouva moyen de m'introduire dans la chambre de Camille. Elle employa les prières, les larmes, la fureur, pour m'empêcher de suivre Éléonore ; mais l'idée de rester en repos, de ne point essayer au moins de retrouver celle qui avoit tout perdu pour moi, me révoltoit. Camille jura de ne jamais me revoir : je la laissai s'emporter sans en être ému ; son amour ne put m'attendrir ; ses éclats ne m'effrayoient plus. Après les sacrifices que je lui avois faits, un mot, une plainte, me paroissoient le comble de l'ingratitude. Cependant je lui promis de me dévouer à son bonheur, dès que j'aurois rendu Éléonore à sa famille et à sa fortune. Jusque-là, lui dis-je, cessez de déchirer mon cœur ; et laissez-moi suivre un devoir dont l'oubli rempliroit ma vie de remords. Rien ne put la calmer, et nous nous séparâmes plus irrités que jamais.

« Je partis le lendemain, ainsi que je l'avois annoncé. Je ne vous ferai point le récit de mon voyage : il vous suffira de savoir que je m'arrêtois à chaque monastère, demandant toujours si une jeune personne ne venoit point de s'y renfermer. Je vis même plusieurs nouvelles religieuses : ou elles affectoient une joie insensée d'avoir quitté le monde, ou elles laissoient éclater le regret d'en être séparées. L'orgueilleuse satisfaction des unes, la douleur impatiente des autres, différoient tant de l'aimable simplicité d'Éléonore !

« Les premiers jours après mon départ, j'écrivis à Camille. N'en ayant pas reçu de réponse, je profitai, par la suite, de son exemple pour garder le silence ; car, bien injustement, je la rendois responsable de ma peine, et je rejetois sur elle l'amertume de mes chagrins.

« Après avoir erré quatre mois, sans rien découvrir qui m'indiquât la retraite d'Éléonore, une tristesse profonde s'empara de mon âme. Je me retirai dans un vieux château qui autrefois m'étoit échu par héritage. La beauté de sa situation, l'air pur qu'on y respiroit, avoient décidé mon père à m'y faire passer les premières années de mon enfance. Malgré ma douleur, mon cœur palpita quand j'entrai dans l'avenue. Je reconnus tous les arbres qui avoient été si souvent le but de mes courses et l'objet de mes jeux, je retrouvai mille souvenirs que j'avois crus effacés. Les plaisirs du monde ne laissent point de semblables impressions ; lorsqu'ils sont passés, c'est sans retour. Mais aussi, malheur, malheur à celui qui, comme moi, a gâté sa jeunesse, qui ne peut plus se rappeler ses premiers beaux jours sans éprouver des remords qui désoleront sa vie et viendront déchirer ses derniers moments ! »

Ici Alphonse a paru désespéré : Éléonore ! Camille ! s'est-il écrié, pourquoi m'avoir fait jurer de vivre ? Vous croyez bien, ma sœur, que je n'ai point essayé de lui offrir des consolations ; il les auroit repoussées : mais j'ai cherché à le distraire. Je lui

ai parlé de son enfant ; il l'aime, et il l'avoit laissé malade. J'ai osé lui donner de l'inquiétude pour sa fille : dès lors il n'a plus pensé à ce qu'il venoit de me dire ; une douleur nouvelle, mais qui devoit cesser, a balancé dans son âme celle qu'il avoit coutume d'y sentir. Il m'a quittée pour aller voir Angélina.

Demain je dois apprendre la suite de ses chagrins.

LETTRE LXI

20 juillet.

Je reprends le récit d'Alphonse, ma sœur ; je suis bien sûre que vous éprouverez la tendre pitié qu'il m'inspire.

« Vous m'avez laissé, me dit-il, dans ce château où je retrouvai quelques-unes des impressions de ma jeunesse. Les premiers jours, j'en parcourus tous les environs. Un chemin m'en rappeloit un autre, et me rendoit mille souvenirs. Mais les petits compagnons de mon enfance avoient grandi, et je ne les reconnoissois plus ; cependant, aucun d'eux ne m'avoit oublié. Celui-ci venoit me dire : Ne vous souvenez-vous plus de Charles qui vous suivoit toujours ? Celui-là étoit tombé d'un arbre où il cueilloit des fruits pour moi ; un autre avoit manqué de se noyer en passant la rivière pour venir me joindre : car, sans le savoir, j'étois le petit souverain de cette jeune peuplade. Avec quel délice ils parloient de cet heureux temps ! la plus légère circonstance leur étoit présente. Mais lorsqu'ils virent qu'il ne m'en restoit plus qu'un vague souvenir, ils devinrent tristes, embarrassés, timides ; ils crurent que je méprisois leur attachement, leurs plaisirs. Je m'affligeai d'avoir détruit l'intérêt qu'ils prenoient à des histoires si souvent répétées, et que, sans moi, ils auroient racontées dans leur vieillesse avec complaisance.

« L'impression que j'avois ressentie en me retrouvant dans le séjour de mon enfance avoit été trop forte et trop vive pour n'avoir pas un moment suspendu mes chagrins ; mais mon cœur reprit bientôt l'habitude de souffrir.

« Le sort d'Éléonore m'arrachoit des larmes, lors même que je croyois être le moins occupé d'elle. Quelquefois je prenois un livre, je commençois une lecture ; et bientôt, tout entier au souvenir de cette généreuse amie, je frémissois du sacrifice qu'elle m'avoit fait et de l'avenir qu'elle s'étoit préparé. J'allois dans la campagne ; je hâtois mes pas pour tâcher de me distraire : Éléonore revenoit occuper mes pensées ; ma marche se ralentissoit sans que je m'en aperçusse. Je retournois lentement reprendre mon livre, qui m'intéressoit aussi peu, et que bientôt après je quittois encore.

« Camille se présentoit aussi à mon esprit : son silence me paroissoit impardonnable, et j'y attachois des intentions répréhensibles. M'érigeant en époux sévère, je lui reprochois de manquer aux égards qu'elle me devoit. Plus souvent je me souvenois de mon mariage, de ma coupable foiblesse, lorsque pour calmer ses soupçons jaloux, j'avois exposé la tranquillité de ma vie, offensé mon père, sacrifié Éléonore ; enfin je ne pensois plus à Camille sans une sorte de fureur. Mais, par une fatalité trop commune, plus je croyois avoir à m'en plaindre, et plus elle m'occupoit. Il m'arriva même de me rappeler ces premiers moments de notre affection où, dans le printemps de notre âge et de notre amour, nous osâmes dire que nous étions trop heureux. Trop heureux !... quelle présomption ! aussi en ai-je été puni, comme si j'avois prononcé un blasphème.

« Mille fois je fus tenté de retourner vers Camille ; je ne sais quel orgueilleux démon me retenoit. Un jour je me décidois à aller l'accabler de reproches et à la quitter aussitôt, sans lui donner le temps de se défendre. Le lendemain, mon cœur, qui après tant d'orages avoit besoin de repos, me crioit d'aller la

retrouver, de jeter un voile sur le passé, et de la charger de mon bonheur, s'il pouvoit y avoir encore du bonheur pour moi. De nouvelles réflexions me persuadoient qu'il valoit mieux revenir inconnu à Madrid, ne point m'exposer aux persécutions de mon père, et m'informer adroitement de ce qu'avoit fait Camille pendant mon absence. C'est ainsi qu'aux prises avec moi-même, je vivois seul depuis deux mois.

« Mon père m'avoit rappelé plusieurs fois, et j'avois toujours refusé de lui obéir. Enfin je reçus une lettre de lui, qui m'ordonnoit de faire un voyage en France, et d'aller à Compiègne voir le camp qui s'y préparoit : au moins je dus à cette nouvelle fantaisie la consolation de vous avoir été utile.

« Bientôt après, il exigea que je revinsse à Madrid. Que d'émotions j'éprouvai en approchant de cette ville ! J'avoue cependant que le souvenir d'Éléonore m'étoit devenu plus sensible par sa douceur que par sa vivacité : c'étoit Camille qui agitoit tous mes sens, qui bouleversoit toute mon âme. Obligé de passer devant sa maison pour arriver dans la mienne, je baissai les stores de ma voiture afin qu'elle ne me vît pas. Je ne sais quelle secrète folie me persuadoit que sans doute elle seroit à sa fenêtre, pour me voir et s'enorgueillir de mon retour. Comme je résolus intérieurement de la bien convaincre qu'elle n'en étoit pas le motif ! Je tirai de ma poche la lettre par laquelle mon père me rappeloit ; je ne l'ouvris point : mais, pour ainsi dire sans le savoir moi-même, je la serrois avec plus de force, à mesure que j'approchois de la maison de Camille. En passant devant ses fenêtres, où je me l'étois figurée souriant avec son air de mépris, je m'étonnai de les voir fermées ; et à quelques pas plus loin, je vis sur sa porte un suisse vêtu de noir. Grand dieu ! comme alors je tremblai ! les torts de Camille furent effacés ; je sentis les miens. Cependant, ma voiture avançoit sans que j'eusse la force de dire un mot, de faire une question. J'arrivai chez mon père si changé, que, dans son inquiétude, il fit

aussitôt venir un médecin : heureusement que c'étoit un homme éclairé, qui se borna à me prescrire le plus grand repos ; à ma prière, il ordonna qu'on me laissât seul.

« Dès que je fus livré à moi-même, mille idées sinistres m'effrayèrent. Je me rappelai la force d'âme de Camille ; je la vis préférant la mort à la honte d'être abandonnée par un ingrat ; et mon respectable oncle ! ma bonne tante ! Que de douleurs ! il m'en venoit tous les jours de nouvelles. Enfin, j'écrivis au jeune homme qui avoit assisté à mon mariage ; je le conjurai de voler chez moi à l'instant même. Il arriva aussitôt : je crus que mon cœur alloit se briser, quand j'entendis les premiers mots qu'il prononça. Je le priai de s'arrêter..... de suspendre :..... puis, je le regardois fixement pour écouter ce qu'il avoit à me dire. J'aurois eu besoin qu'il devinât si j'avois retrouvé un peu de force, ou s'il falloit ménager ma foiblesse. Mais c'étoit une de ces âmes froides qui font juste ce qu'on leur dit, comme on leur dit ; et le malheureux attendoit mes ordres pour me déchirer l'âme. Je fus donc obligé de lui demander où étoit Camille : je fermai les yeux, et frémis de tout mon corps, en attendant sa réponse. J'étois bien malheureux ; cependant je crus l'être davantage, lorsqu'il me répondit qu'il n'en savoit rien. Rien ! repris-je altéré. Rien, répliqua-t-il froidement. Après votre départ, ma sœur Anna me disoit souvent que mademoiselle Camille étoit d'une tristesse profonde. Trois mois s'étoient déjà écoulés, lorsqu'un soir elle m'embrassa, et m'apprit qu'elle partoit dans une heure avec mademoiselle et qu'elle me donneroit de ses nouvelles. Je lui demandai vainement où elle alloit : mademoiselle ne le lui avoit pas dit... Au bout de deux mois, elle est revenue chez nous. Depuis cet instant, je l'ai toujours vue bien triste : aussi je ne lui parle plus de mademoiselle ; et loin de la questionner, je voudrois qu'elle l'oubliât. Où est ta sœur ? mon ami, mon cher ami, où est-elle ? Chez nous ; mais je ne veux pas que vous la voyez ; elle pleureroit, et

elle a bien assez pleuré. Vous jugez que je n'écoutai point sa défense : je me levai à la hâte pour me rendre chez Anna. Mon père, qui avoit recommencé ses habitudes d'observation autour de moi, et que mes gens avoient été avertir de ma résolution, vint pour s'y opposer; il me fallut disputer pour avoir la liberté de sortir. Sa tendresse m'avoit déjà tant causé de chagrins, qu'elle me révolta : je lui reprochai mes malheurs ; je l'accusai de me faire maudire une vie qu'il ne m'avoit donnée que pour me tyranniser. Le son de ma voix m'échauffant moi-même, mon emportement naturel ne connut plus de bornes. Je lui avouai qu'Éléonore avoit été ma victime ; que j'étois l'époux de Camille, peut-être son bourreau : car j'ignorois son sort. Je le menaçai de mettre fin à ma funeste existence, s'il prononçoit une parole, s'il faisoit un mouvement pour m'arrêter ; et me saisissant d'un pistolet qui étoit sur mon secrétaire, je franchis l'escalier, la cour, la porte, sans savoir où j'étois.

« J'arrivai ainsi chez Anna. Elle fut effrayée en me voyant : avec quel tremblement je la suppliai de m'apprendre le sort de Camille ! Elle voulut à son tour me demander d'où je venois, où j'allois ; mais Camille seule pouvoit m'occuper. Camille ? où est Camille ? m'écriai-je. Et pourquoi donc l'avoir abandonnée, puisque vous l'aimez tant ? Ah ! je suis un monstre, et cependant mon cœur est pur ; Dieu sait que je n'ai point à rougir de mes sentiments : où est Camille ? Elle m'a défendu de vous le dire. Pourquoi l'as-tu quittée ? Pour venir ici savoir où vous étiez, lui donner de vos nouvelles. Elle m'aime donc toujours ? Oui ; mais elle ne veut pas que vous le sachiez. Anna, ma chère Anna, repris-je, elle m'aime ! Eh bien ! je vais mourir à tes yeux, si tu ne me donnes pas les moyens de la retrouver. Mon égarement l'épouvanta ; elle consentit à tout révéler, et m'apprit que d'abord Camille, irritée de mon départ, n'avoit pas voulu me répondre ; mais que peu de temps après, ayant eu la certitude qu'elle portoit dans son sein un fruit de notre union,

elle avoit souhaité vivement de me l'apprendre. Comme elle ne savoit où m'écrire, elle avoit envoyé plusieurs fois chez mon père demander où j'étois. Sans doute qu'il avoit défendu à ses gens de le dire, car ils répondoient toujours que le duc me feroit passer les lettres qu'on m'adresseroit. Camille n'osant pas risquer ce moyen, et plusieurs mois s'étant écoulés sans entendre parler de moi, elle se détermina à aller cacher sa honte et ses regrets dans quelques lieux retirés, où personne ne pût suivre ses traces. Mademoiselle résolut de repasser en France, ajouta Anna ; je la suivis. Je ne vous parlerai pas de sa douleur en quittant ses parents. Abandonnée de celui qu'elle aimoit, obligée de fuir ceux à qui elle étoit chère, combien elle souffrit dans une route difficile, seule avec moi, moi si peu capable de la consoler, et sans aucune des commodités de la vie ! Elle avoit laissé chez son père tout ce qui lui avoit appartenu, et n'avoit emporté que le plus strict nécessaire. Cependant elle supportoit les plus grandes privations sans se plaindre.

« Nous arrivâmes dans les Pyrénées : là elle se sentit si mal, que ce fut avec la plus grande difficulté que nous pûmes gagner un misérable village où j'eus bien de la peine à trouver pour elle un mauvais lit.

« Le curé nous secourut, nous consola de son mieux. Ma maîtresse lui parla longtemps : j'ai su depuis que, dans l'affreux délaissement où elle étoit, elle lui avoit confié toutes ses peines. Au lieu de la blâmer sans pitié, de vous condamner sans retour, il la plaignit, pleura avec elle, et adoucit ses maux, en lui persuadant que peut-être vous n'étiez pas si coupable qu'elle le croyoit. Il nous invita à rester dans son village, et donna à ma maîtresse une petite maison qu'il avoit sur la montagne. »

C'est ma cabane ! dit Alphonse en soupirant : après un long silence, il continua le récit d'Anna.

« Je restai encore un mois avec ma maîtresse. Nous allions voir le curé tous les jours ; et mademoiselle m'avoua un matin que pour la première fois elle avoit dormi tranquille. La veille, le saint homme l'avoit fait prier avec lui. Elle avoit prié pour vous, monsieur, pour votre bonheur : elle avoit reconnu la folie de son amour, l'imprudence de sa conduite, et s'étoit résignée à son sort. Cependant elle me chargea de venir ici vous attendre, vous faire part de sa situation, et vous engager à supplier votre père de sanctionner votre mariage et de légitimer votre enfant. Mais s'il s'y refusoit, elle m'a défendu de vous apprendre sa retraite, ne voulant plus troubler votre repos.

« Ce fut chez Anna même que j'écrivis à mon père, pour lui demander s'il consentoit à recevoir Camille comme sa fille, puisque je la reconnoissois pour ma femme. Le respect que je lui dois m'empêchera de vous montrer sa réponse. Qu'il vous suffise de savoir qu'il traitoit mon mariage de folie, et juroit de ne jamais l'approuver ; il ajoutoit qu'il me chasseroit de sa maison, et maudiroit l'heure de ma naissance, si je ne m'engageois pas à ne jamais revoir Camille. Vous croyez bien que je n'en eus pas même la pensée.

« Dès que j'eus reçu cet ordre barbare, j'y répondis en disant à mon père un éternel adieu. Je partis aussitôt de Madrid pour me réunir à Camille. J'emmenai Anna : combien de fois durant le chemin lui fis-je répéter les mêmes détails ! Je les savois aussi bien qu'elle ; mais j'espérois toujours apprendre quelque circonstance nouvelle : et si elle varioit d'un seul mot dans ses récits, que de questions cette différence occasionnoit !

« Lorsque j'arrivai dans ces montagnes, je sentis tout mon sang se glacer. Quelle horreur me saisit lorsque, de loin, Anna me montra la misérable chaumière où Camille s'étoit retirée ! Nous descendîmes de voiture : Anna me défendit de paroître qu'elle ne m'appelât ; je la suivis doucement. Avant d'entrer dans la cabane, nous regardâmes à travers la porte : Camille

travailloit à une robe d'enfant ; un petit bonnet étoit sur la table ; un berceau dans la chambre..... des larmes couloient des yeux de Camille, sans que son aiguille s'arrêtât. De temps en temps, elle regardoit son ouvrage, portoit la main à sa tête, à son cœur, et se remettoit à coudre.

« Vous ne sauriez croire combien ce travail me la rendit plus chère. J'étois si troublé, que, pouvant à peine me soutenir, sans y faire attention, je m'appuyai contre la porte ; elle s'ouvrit aussitôt, et Camille m'aperçut avant que j'eusse eu le temps de me cacher. Elle se leva, étendit les mains, et retomba sans connoissance. Par combien de caresses je cherchai à la ranimer ! combien de fois je l'appelai, la conjurai de me regarder ! Elle ouvrit les yeux ; mais son émotion avoit été si grande, qu'elle ne reprit la vie que pour souffrir des douleurs horribles. Elle m'ordonna de m'éloigner ; ses cris me rappeloient malgré elle et malgré moi-même.

« Quelquefois je la quittois, et j'allois comme un insensé courir sur la montagne ; bientôt j'étois ramené près de ce lit de douleur. Enfin Camille donna le jour à Angélina, à cet enfant qui me rengagea avec la vie, lorsque tout m'en détachoit.

« Sa malheureuse mère tomba dans une foiblesse qui fit craindre qu'elle n'existât plus. Elle se ranima cependant, et ses premiers mots furent pour me demander pardon des peines qu'elle m'avoit causées. Je vous prie d'aimer ma fille, me dit-elle, de lui apprendre à me plaindre. J'espère que Dieu qui m'a punie, qui a vu mes regrets, mes souffrances, me pardonnera. Mais vous, Alphonse !..... mais Éléonore !... mon père, le vôtre, ma mère !... j'ai tout oublié pour mon amour. Tout à coup elle se releva : Alphonse, s'écria-t-elle, ma vie avoit été pure ; je l'aurois donnée pour vous !.... Je vous aimois passionnément ; je vous aimois de toutes les forces de mon âme..... J'ai tout sacrifié au seul espoir de vous enchaîner à moi. Peut-être n'est-il

pas une victime des passions qui ait plus de droits que moi à la pitié..... Cependant que d'objets immolés à ma folie!....

« Elle parut se faire horreur à elle-même. Sa tête se perdit : elle se cacha contre moi ; elle imaginoit voir Éléonore ; elle s'arrachoit les cheveux, croyant lui ôter ses voiles..... Puis, de peur que je ne lui échapasse, elle me retenoit fortement, et s'écrioit : Ne t'éloigne pas, Alphonse !... ne t'en va pas ; je ne vivrai qu'un jour! Elle appela sa fille à grands cris..... Ma fille !.... ma fille! Je lui apportai l'enfant ; Camille le prit, me fit jurer de vivre pour lui ; et avec un accent qui me fit frémir : Sais-tu, me dit-elle, qu'il est moins cruel de tuer son enfant que de l'abandonner ? Son délire devint affreux. Dans ce moment surtout elle me glaça de terreur : ses cheveux se dressèrent sur sa tête ; ses yeux étoient fixés sur moi ; ses deux mains posées sur la foible poitrine de son enfant, elle invoquoit la mort avec ardeur, mais tout bas, mais comme si elle eût craint que je ne l'entendisse. Elle lui demandoit d'enlever sa fille, avant qu'elle eût été trompée, délaissée... Tout à coup elle la regarda. Je ne sais quel sentiment horrible passa dans son âme, quelle contraction se fit dans ses bras, dans ses yeux ; tous ses membres se roidirent ; je crus qu'elle alloit presser mon enfant, et d'un seul mouvement arrêter sa respiration pour jamais. Je me saisis des mains de Camille, je les soulevai ; mes forces suffisoient à peine pour les contenir : l'enfant étoit entre nous ; il dormoit paisiblement, sans entendre les cris de sa mère, qui vouloit le soustraire à la douleur, tandis que je cherchois à lui conserver une vie que peut-être il détestera un jour. D'autres fois Camille imploroit ma pitié ; plus souvent elle m'accabloit de reproches cruels. Je vis en peu d'heures tout ce que cette âme ardente avoit dû souffrir depuis notre séparation.

« Sur le soir, la fièvre tomba ; mais Camille étoit si foible qu'il ne me resta aucune espérance. Elle me fit asseoir sur son lit, prit mes mains dans les siennes : je m'efforçois de lui cacher

mes larmes ; mais elle les vit, m'en remercia ; elle me sourit même..... Ah ! que le sourire de celle qu'on va perdre est déchirant !

« Vers le milieu de la nuit, elle me parla : la foiblesse de sa voix m'empêcha de la comprendre. Elle s'en aperçut, et leva les yeux au ciel douloureusement..... Si près de la mort, falloit-il que je lui causasse encore une peine ! Je la pris dans mes bras, et pendant que je la couvrois de mes baisers, de mes larmes, elle m'échappoit sans retour. Camille étoit morte, morte, sans que ni mes cris, ni mes pleurs pussent me la rendre jamais.

« Je m'aveuglois encore ; je ne la croyois qu'assoupie ; j'imaginois même voir sur ses lèvres quelques mouvements de respiration. Le silence qui m'environnoit n'étoit interrompu que par des sanglots ; moi seul je ne pleurois pas : mon existence entière étoit en quelque sorte suspendue. Je ne puis dire combien de temps je demeurai dans cet état ; des plaintes du malheureux enfant qui venoit de naître vinrent tout à coup m'en tirer.

« Je m'élançai vers lui ; il étoit dans la chambre voisine : une paysanne, à qui on avoit confié ses premiers instants, et qui ignoroit nos malheurs, le tenoit dans ses bras. Je m'arrêtai un moment près de ma fille....., innocente créature ! Le contraste du calme qui régnoit dans cette chambre avec l'horreur du lit de mort fit sur moi une impression affreuse.

« J'avois été entraîné vers ma fille par un sentiment irrésistible ; un mouvement plus fort me repoussa vers l'infortunée que je venois de quitter. Quel changement, grand Dieu ! sa tête, que, sans doute, j'avois soutenue sans m'en apercevoir, étoit tombée en arrière ; le froid, la roideur de ses membres ne me permirent plus de douter de mon malheur ; tout sentiment m'abandonna. Ah ! pourquoi cet instant n'a-t-il pas été le dernier de ma vie !

« J'ignore par quels soins elle m'a été rendue. Le premier mo-

ment dont le souvenir me soit resté, est celui où, sans aucune transition sensible, je me trouvai couché dans une chambre que je n'avois jamais vue, entouré d'hommes que je ne connoissois pas. J'ouvris les yeux ; je me soulevai péniblement du lit où l'on m'avoit placé, et je demandai où étoit Camille : je suppliai qu'on me rendît Camille. A ces mots, le curé fit un signe, et Anna parut, tenant mon enfant. Elle s'approcha de mon lit : Voilà, me dit le vieillard, ce qui vous reste de Camille ; voilà ce qu'elle vous confie. Il ajouta, d'un ton plus attendri, et en même temps le plus imposant : Voilà ce qui vous condamne à vivre. Ces mots rappelèrent mes esprits en rouvrant toutes les plaies de mon âme ; je crus entendre la voix de Dieu même. Saisi de respect pour le vénérable vieillard : Mon père, lui dis-je, elle n'est donc plus ! Je retombai sur mon lit, et, pour la première fois, je versai des larmes.

« Un cri de mon enfant, qu'Anna voulut approcher de moi, me fit éprouver une émotion surnaturelle : je me relevai avec force, j'étendis mes bras vers lui ; mes mains tremblantes le touchèrent, mes pleurs inondèrent son petit visage. Dès qu'il eut senti la chaleur du mien, ses cris cessèrent ; et ce premier bien que je lui faisois, quelque léger qu'il fût, me causa un soulagement extraordinaire. C'est de cet instant qui ne s'effacera jamais de ma pensée, de cet instant où la nature fut si puissante, que date ma nouvelle existence. Depuis mon malheur, elle n'avoit été que machinale ; alors, en devenant plus douloureuse, elle fut du moins volontaire : je me promis d'être l'appui de cette frêle créature ; je me consacrai à elle, et mon désespoir cessa d'appeler la mort.

« Le bon vieillard, qui n'avait point quitté le chevet de mon lit, et dont l'œil perçant lisait au fond de mon âme, saisit aussitôt une de mes mains, et la prenant dans les siennes, me dit d'une voix forte : Alphonse, Dieu a parlé à votre cœur ; jurez que vous

obéirez à sa volonté suprême, que vous vivrez pour Angélina. Oui, lui dis-je, je le jure! Et ce serment a été sacré pour moi... »

LETTRE LXII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

22 juillet.

Comme Alphonse était pâle aujourd'hui! comme un jour l'a changé! Il faut aussi que ses malheurs aient fait sur moi une grande impression, car il m'a demandé si j'étois malade. Mon amie, cette question a retenti dans mon cœur, et y a porté une sorte de satisfaction. Partager ses chagrins jusqu'à paroître malade, c'est lui prouver assez combien l'intérêt que je lui avois promis est sincère.

Réellement je souffrois; je me sentois foible, et me soutenois avec peine : il s'en est aperçu, m'a offert son bras, et nous avancions sans presque nous parler. Sûrement, la même pensée nous occupoit; mais nous n'osions l'exprimer, dans la crainte de réveiller un souvenir trop douloureux. Le silence seul pouvoit éloigner le nom de Camille; il falloit ne rien dire, ou parler d'elle.

Nous nous promenions depuis assez longtemps, lorsque, sans y faire attention, et par un chemin nouveau, nous sommes revenus à la place même où Alphonse m'avoit raconté ses malheurs. Je l'ai remarqué la première; et pressentant la peine qu'il alloit éprouver, j'ai voulu retourner sur mes pas; mais peut-être ce mouvement a-t-il été trop vif, car voyant l'endroit que je voulois éviter : Oh! m'a-t-il dit, ne fuyons pas un souvenir de Camille! Il m'a entraînée; je me suis laissé conduire, et nous nous sommes arrêtés, assis, sans oser nous regarder.

Alphonse est resté quelques minutes la tête cachée dans ses

mains; tout à coup il m'a dit : Croyez-vous que, presque toutes les nuits, Camille m'apparoît dans le délire où je l'ai vue à ses derniers moments? Aussi, loin d'appeler le sommeil comme font tous les infortunés, je le repousse, effrayé d'avance par les fantômes qu'il va m'offrir. Combien de fois, sentant mes yeux se fermer malgré moi, ne me suis-je pas jeté à genoux pour invoquer Camille, pour la supplier de se montrer telle qu'elle étoit dans les premiers instants de notre amour! jamais je n'ai pu obtenir cette grâce... Ah! s'est-il écrié, qu'une seule fois, qu'un seul moment, je revoie Camille heureuse, et j'abandonne le reste de ma vie à la douleur. Sa tête commençoit de nouveau à s'égarer : Alphonse, lui ai-je dit, votre affliction me désespère. Il s'est levé d'un air effrayé : Moi, vous affliger! a-t-il répété plusieurs fois, comme s'il se parloit à lui-même : Vous... vous! Il a repris mon bras avec la douceur d'un enfant, et nous avons continué notre promenade.

LETTRE LXIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

23 juillet.

Ma sœur, que je suis habile à me tourmenter! Lorsque je suis arrivée ici, je voyois avec horreur cette retraite sauvage, et je craignois d'y finir ma vie; à présent que j'ai trouvé Alphonse, que son amitié me console, que je sens surtout combien je lui suis nécessaire, j'imagine toujours que M. de Candale va me rappeler. Oh! ma sœur, excepté par vous, puissé-je être oubliée, quelque temps encore, de tout ce que j'ai connu! Qu'on me laisse ici, du moins jusqu'à ce que j'aie ramené cet infortuné à un état plus tranquille.

Ses malheurs vous ont touchée, me dites-vous; et en même

temps, vous paroissez étonnée de l'extrême intérêt qu'il m'inspire. Vous ne concevez pas comment la simple compassion peut me rendre sensible à ses peines, jusqu'au point d'oublier les miennes. Mais Alphonse n'a que moi au monde : je me le dis ; et alors ce n'est pas à lui, c'est à moi que je promets de ne point l'abandonner. Je regarde sa solitude ; et j'aime à penser que mes soins seuls la lui rendent supportable. Aussi mon intérêt pour Alphonse ne dépend pas de ses sentiments ; il tient à ses chagrins. Je ne désire pas son affection ; je ne veux que le distraire de lui-même. Il est habituellement triste ; eh bien ! ma sœur, quand il m'aperçoit, son visage s'éclaircit. Que de fois il m'est arrivé d'approcher de lui sans en être vue, de considérer l'abattement dans lequel il étoit plongé, et de me dire : Dès que je lui parlerai, un demi-sourire viendra sur ses lèvres. Quel ravissement j'éprouvois alors ! mon âme s'élançoit vers le ciel ; je le remerciois de m'accorder ce pouvoir sur la douleur.

Mon amie, ajouter à la satisfaction des heureux, est un plaisir sans doute ; mais d'un regard changer l'impression de la souffrance en signe de joie, c'est le comble de la félicité, c'est un pouvoir presque divin.

LETTRE LXIV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTFY

8 août.

La tristesse d'Alphonse a pris une teinte plus douce ; je remarque même qu'il se contraint pour me la dissimuler. Vous allez me supposer contente ; eh bien ! ma sœur, j'éprouve, au fond de mon âme, un accablement insurmontable : à mesure que la mélancolie d'Alphonse diminue, la mienne semble augmenter.

Aujourd'hui, après avoir passé plusieurs heures avec moi, il m'a paru plus tranquille. Je me félicitois du succès de mes soins, lorsque tout à coup une réflexion subite, involontaire, m'a ramenée sur moi-même, et m'a présenté tout ce que j'ai fait pour Alphonse depuis que je le sais malheureux : cette attention continuelle avec laquelle je vais toujours au-devant de sa pensée, et devine toujours ce qui peut le consoler ou lui plaire; cette amitié infatigable qui me fait écouter mille fois les mêmes détails, et toujours avec un nouvel intérêt... Une voix secrète m'a demandé : Qu'aurois-tu donc fait si tu avois été aimée? J'ai senti de nouveau mon isolement, le vide de mes jours... rien qui m'attache; personne à qui je sois chère!... En présence d'Alphonse, sans pouvoir m'en empêcher, sans vouloir lui en dire le motif, des larmes ont coulé de mes yeux. Il m'a suppliée de lui confier mes chagrins; il m'appeloit sa sœur, son amie, la consolation que le ciel lui avoit envoyée. Ces expressions touchantes me faisoient regretter plus vivement encore de n'avoir jamais pu aimer ni être aimée. Ah! si l'on m'eût donné un mari de mon choix, je sens aujourd'hui combien j'aurois été heureuse! Avec quelle passion, quel respect je lui eusse été dévouée! Que n'aurois-je pas fait pour l'amour, puisque la pitié m'a rendue si sensible? Que vous dirois-je? Bientôt une multitude de sentiments douloureux, quoique vagues, m'ont absorbée tout entière : j'entendois bien qu'Alphonse me parlait; mais je l'écoutois si peu, que je ne me rappelle point ce qu'il m'a dit. Je me souviens seulement qu'il m'a crié d'une voix forte : Émilie, mon Émilie, n'entendez-vous plus votre ami? Ce nom d'Émilie, qui m'avoit causé tant de plaisir la première fois qu'il le prononça, m'a fait frémir en ce moment. Ne dites pas mon Émilie, lui ai-je répondu; je ne suis l'Émilie de personne. Sûrement Alphonse partageoit mes peines; mais loin de me troubler par de nouvelles questions, il a respecté mon silence. Pour s'affliger avec moi, il lui suffisoit de me croire malheureuse.

Sur la fin du jour, j'ai songé à regagner ma demeure. Il m'a reconduite tout près de la maison : là, il s'est arrêté, incertain s'il devoit me suivre ou me quitter. Je lui ai dit adieu, et m'en allois tristement toute seule ; il est revenu aussitôt : Vos larmes me font un mal affreux, m'a-t-il dit : et cependant je souffre encore plus en m'éloignant de vous. J'aime à vous sentir appuyée sur moi : près de vous, ma douleur n'a jamais été sans consolation ; avec moi ; vos chagrins seroient toujours partagés.

Comme ses yeux exprimoient la reconnoissance ! Nous avons fait quelques pas ensemble ; mais je me suis rappelé la crainte qu'il avoit de voir mes gens, la répugnance que lui cause toute figure nouvelle. Je lui ai donc dit de s'arrêter ; cependant nous n'avons pu nous séparer qu'après avoir répété bien des fois : A demain !

LETTRE LXV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

9 août.

En nous quittant hier, Alphonse et moi, nous eûmes tort de répéter si souvent : A demain ! qui peut répondre d'un jour ? Celui-ci est bien sombre : il est impossible d'aller sur la montagne. Encore si c'étoit un de ces orages qui laissent espérer le prompt retour du beau temps ! mais c'est un ciel gris, une de ces petites pluies qui semblent ne devoir jamais finir. Alphonse est seul, et la tristesse de la nature redoublera sa mélancolie : Alphonse sera plus malheureux, et je ne serai pas auprès de lui pour le consoler. . . . . .

. . . . . .

Une visite du curé a interrompu ma lettre, Je savois bien, madame, a-t-il dit en riant, que je parviendrois à vous trouver.

Je l'avoue à ma honte, j'avois presque oublié ce bon vieillard, et cependant son souvenir devroit toujours se mêler à celui de Camille et d'Alphonse. Vous ne savez pas, madame, a-t-il ajouté, que j'ai fait prier pour la pluie; sans le mauvais temps je désespérois de vous revoir. Il m'adressoit avec tant de douceur ces petits reproches; il paroissoit si enchanté de se retrouver avec moi, que je ne cessois de lui dire qu'il étoit bien bon. En effet, mon indulgence a bien plus de mérite que vous ne pensez, a-t-il répondu : vous m'avez oublié, c'est déjà une grande peine; mais de plus, vous avez réuni toutes les affections d'un infortuné qui n'a plus songé à moi, depuis qu'il vous a vue.

J'étois embarrassée de l'entendre parler d'Alphonse; je n'osois avouer que je le connoissois; il m'avoit tant priée de ne le dire à personne!

Je l'ai vu ce matin, a repris le curé; en me parlant de votre extrême bonté, il ne m'a rien appris. Mais moi, je lui ai montré qu'elle s'étendoit sur tous les genres d'afflictions. Je lui ai fait voir notre village réparé par vos bienfaits, tous les habitants rendus à l'aisance et au bonheur. Il m'a reproché de ne l'avoir pas mis à portée de vous prévenir; j'ai été charmé qu'il regrettât de n'avoir pas devancé votre bienfaisance. Un regret pour Alphonse est l'engagement de vous imiter; et faire le bien, c'est commencer à être heureux.

Il a soupiré, a gardé quelque temps le silence;..... puis tout à coup il m'a parlé de Camille. Elle a bien souffert, m'a-t-il dit; mais on ne lui avoit jamais appris à examiner les motifs qui la faisoient agir. Son orgueil, blessé des mépris du duc d'Al*** pour sa mère, lui fit souhaiter de subjuguer Alphonse. Loin de réprimer ce premier désir, qui devoit porter le trouble dans sa famille, elle l'encouragea. Un obstacle à vaincre ne paroissoit à Camille qu'un triomphe à remporter. Elle chercha à plaire, voulut être aimée, crut l'être, et s'attacha véritablement: de là, tous ses malheurs et la perte d'Alphonse. Ah! madame,

j'ai vu bien des larmes ! combien de fois la superbe Camille est venue pleurer près de moi, et chercher quelques paroles consolantes ! Mais au moins, ai-je repris, jusqu'à l'instant ou le duc d'Al*** voulut marier son fils, Camille a été heureuse : Alphonse l'aimoit ! Non, ma sœur ; il prétend qu'Alphonse n'avoit de passion ni pour Camille, ni pour Éléonore, puisqu'il n'aimoit exclusivement ni l'une ni l'autre ; qu'il fut séduit par la beauté de Camille, enchanté par la douceur d'Éléonore ; que peut-être même il fut entraîné par ce besoin d'aimer qu'on éprouve à son âge, surtout par cette confiance qui vous livre sans réserve aux premiers objets qui s'intéressent à vous. Enfin, ma sœur, il assure qu'Alphonse a connu l'amitié, a senti la reconnoissance, mais qu'il ignore encore ce que c'est que l'amour. Ah ! que je crains pour lui cette passion ! a-t-il ajouté : Alphonse a un de ces caractères énergiques, exaltés, dont les qualités sont peut-être plus à craindre que les défauts. Croyez-vous donc possible, ai-je dit, de contenir, de modérer ce caractère impétueux ? Hélas ! ma sœur, je pensois à moi en faisant cette question. Oubliant ma jeunesse, mon inexpérience, je me voyois sa plus tendre amie et son guide. Si j'avois été près de lui, me répondit cet excellent homme, je n'aurois même pas essayé de l'arrêter. Avec une âme si noble, mais toute de feu comme la sienne, il ne faut qu'obtenir du temps ; j'aurois cherché à le mettre en garde contre ses premières impressions, à l'empêcher de s'y livrer.... Madame, a-t-il continué en jetant sur moi un regard que je n'oublierai jamais, madame, combien de victimes des passions auroient évité leur ruine, si elles avoient eu la force de penser aux malheurs qu'elles se préparoient !

Après un long silence, le respectable homme a baissé les yeux ; puis il a ajouté en soupirant : Ces tardives réflexions ne peuvent réparer le passé : mais il est bien jeune ; il peut encore compter sur un long avenir. Si vous vouliez m'aider à l'éloigner de cette retraite, vous contribueriez à sa tranquillité. Il joignoit

les mains, comme s'il prioit : Le malheur d'Alphonse vous a touchée ; rendez-le à sa famille ; qu'il retourne chez son père ; qu'il se soumette à ses volontés. Je sais que près de lui il ne trouvera pas de bonheur ; mais ce n'est pas le bonheur qu'on peut espérer pour une âme livrée au repentir. Il faut d'abord lui rendre sa propre estime, la réconcilier avec elle-même ; et l'on ne sauroit y parvenir, qu'en lui imposant des devoirs, des sacrifices. Dans ce moment, Alphonse ne s'occupe que de Camille, parce qu'il a causé sa perte. Mais si aujourd'hui son père mouroit, en l'accusant d'avoir avancé sa vieillesse, tous les sentiments naturels reprendroient leur première force, et de nouveaux mais éternels remords viendroient l'accabler. Ah ! s'est écrié le bon vieillard, avec un attendrissement qui m'a pénétrée, arrachez mon fils, il m'a permis ce nom, arrachez l'âme la plus pure, la plus généreuse, le meilleur des hommes enfin, à des malheurs qui le menacent, et qu'il ne prévoit pas. Mon père, lui ai-je dit.... Quoi ! vous daignez aussi m'appeler votre père ? a-t-il repris avec la plus grande reconnoissance. Je m'étois servie de cette expression sans m'en apercevoir, mais je la répétai avec plaisir : Mon père, que faut-il faire ? — Engager Alphonse à écrire au duc d'Al***. Qu'il lui donne seulement cette première marque de respect ; ensuite, le temps, une correspondance suivie les ramèneront l'un vers l'autre. J'ai promis au bon curé de le seconder. Alphonse ! Alphonse ! serez-vous heureux ?

LETTRE LXVI

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

11 août.

Alphonse est venu au-devant de moi aujourd'hui. Avec quel intérêt il m'a regardée ! Comme il sembloit chercher sur ma

figure s'il n'y avoit pas encore de nouvelles traces de larmes! Il se rappeloit sans doute celles qu'il m'avoit vue répandre dernièrement, et dont, pour la première fois, ses malheurs n'étoient pas l'objet.

Sa petite fille étoit avec lui. Elle me tend les bras dès qu'elle m'aperçoit : son père paroît lui savoir gré de l'instinct qui la porte vers moi; il l'embrasse avec plus de plaisir lorsqu'elle m'a souri, et il lui sourit quand elle me caresse.

En passant près du village, il s'est arrêté tout à coup, et m'a dit : Est-il possible de s'affliger quand on a fait tant de bien? Regardez autour de vous; il n'y a personne ici que vous n'ayez secouru ou consolé : mais moi! oh! moi surtout, je vous dois plus que la vie. Le malheur ne m'avoit rien laissé; vous m'avez tout rendu, la paix de l'âme, le désir du bien! Avant de vous connoître, les agitations de la veille me faisoient redouter le jour qui devoit suivre; près de vous, le passé s'adoucit, et l'avenir peut encore avoir des charmes. Ma sœur, je sentois bien qu'il exagéroit ses obligations pour me distraire de mes chagrins; cependant je l'écoutois avec un plaisir que je n'ai jamais éprouvé.

Le reste du jour, il s'est servi des expressions les plus douces, attachant toujours à mon nom quelque épithète tendre ou flatteuse : c'étoit toujours bonne Émilie, douce Émilie; d'autres fois il m'appeloit ange du ciel. Mon âme reçoit avidement ces éloges : je ne me flatte pas de les mériter; mais j'aime à me persuader qu'il croit me les devoir.

Alphonse étoit si calme aujourd'hui, que je n'ai pas osé lui proposer d'écrire à son père; il y auroit eu de la barbarie à lui rappeler ses peines, lorsque pour la première fois il en paroissoit moins occupé.

LETTRE LXVII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

17 août.

Ma sœur, le croiriez-vous? dans ce désert on m'a donné une fête, et une fête où j'ai été plus heureuse et plus gaie qu'au milieu de mes anciennes grandeurs.

C'étoit hier l'anniversaire de ma naissance. Il y a déjà longtemps que, dans un moment de tristesse, je l'avois dit à Alphonse, en ajoutant que je voulois consacrer ce jour à la mélancolie. Depuis, je l'avois oublié; jugez de ma surprise, lorsque hier matin le curé, accompagné de tout le village, vint me chercher. Alphonse étoit à leur tête. Angélina, qu'il portoit entre ses bras, me présenta une rose; je la pris : aussitôt la pauvre petite trouva très-mauvais que je lui eusse ôté cette fleur, et cria pour la ravoir. Anna, le curé, Alphonse, les femmes du village, cherchèrent à lui faire comprendre qu'elle me l'avoit donnée; jamais elle ne voulut me la laisser : plus on lui parloit, plus elle s'obstinoit; enfin je lui rendis cette rose, que cependant j'aurois aimé à porter. Angélina, très-satisfaite, me permit de l'embrasser; puis elle effeuilla la rose, et m'en jeta même quelques feuilles, lorsque je ne la lui demandois plus. Le curé me dit : Cette enfant nous a devancés; car nous allons aussi vous offrir des dons que vous aurez la bonté de nous rendre.

Il me pria de venir au village; les paysans qui nous accompagnoient s'éloignèrent de nous insensiblement. Le curé et Alphonse essayoient de me distraire, et s'arrêtoient quelquefois pour ralentir ma marche. Je ne remarquai cet innocent manége que lorsqu'en entrant dans le village j'en vis tous les

habitants à la porte de leurs chaumières. Sur un des côtés de la place étoient les troupeaux que je leur avois procurés; sur l'autre, on avoit dressé des espèces de boutiques où étoient réunis les meubles, les instruments d'agriculture, les habits, les toiles, des pièces de drap, enfin tout ce que peu à peu j'avois distribué dans chaque famille, et qui, rapproché ainsi, paroissoit considérable. Au milieu de la place, on avoit élevé une sorte d'arc de triomphe sur lequel étoit écrit : *Nous n'avons que ce qu'elle nous a donné.* Ma sœur, que les émotions que j'éprouvois dans ce moment étoient douces! Ah! je pouvois bien dire que j'étois heureuse!

On me fit asseoir sous cet arc, et les anciens du village vinrent me remercier. Le curé n'avoit point voulu leur apprendre de fastidieux compliments, ou des vers qu'ils auroient difficilement retenus; c'étoit par un mot, par un geste, ou en me montrant leurs femmes, leurs enfants rendus au bonheur, qu'ils m'exprimoient leur reconnoissance.

Ils firent place aux jeunes filles du village; elles portoient trois énormes bouquets, m'en présentèrent un, et offrirent les deux autres à Alphonse et au curé. C'étoit aussi une surprise que leur attachement avoit ménagée à ce bon vieillard. Il fut honteux qu'on eût pensé à lui, qu'on eût mêlé son souvenir au jour de ma fête. Je sus bien bon gré à ces pauvres gens de n'avoir pas oublié celui qui, si longtemps avant moi, les consoloit de leurs peines.

Alphonse reçut son bouquet avec cet air distrait, cette indifférence qui se répand sur toutes ses actions depuis qu'il est malheureux; sans le regarder, il le donna à un enfant qui étoit près de lui. Ces jeunes filles parurent affligées; aussitôt je repris le bouquet, et dis tout bas à Alphonse : Ne refusez pas leurs hommages; les dons du pauvre viennent du cœur. A l'instant il choisit les deux plus belles fleurs, et les attacha à son habit; mais je vis que le bouquet alloit encore être abandonné : je le

pris de nouveau, j'en donnai deux fleurs à chacune des jeunes filles qui m'entouroient; alors leur tristesse se changea en gaieté. Alphonse me demanda par quel charme je parvenois toujours à les rendre contentes : Je tâche de ne pas oublier, lui dis-je, que les bonnes gens ont un instinct de délicatesse, qui les avertit aussi sûrement que la nôtre, quoiqu'ils ne sachent comment l'exprimer. Laisser ce bouquet tout entier à une seule, c'étoit un signe de préférence ou de dédain; donner à chacune de ces deux jeunes filles autant de fleurs que vous en avez gardé, c'est les rapprocher de vous, c'est partager avec elles. Alphonse me promit, en riant, de ne pas oublier cette leçon. On goûta, on dansa sur la pelouse; et vers le soir, Alphonse et le curé me ramenèrent chez moi. En entrant dans ma chambre, Alphonse, qui y venoit pour la première fois, vit ma harpe, et m'apprit qu'il m'avoit déjà entendue.

Ma sœur, c'est lui qui se promenoit sur la montagne, cette nuit où des soupirs et des plaintes me causèrent une si grande frayeur. Il aime beaucoup la musique : je jouai plusieurs variations; il avoit l'air satisfait; j'étois plus heureuse que lui.

Dès que le jour fut tout à fait tombé, le curé me pria de me montrer à ma fenêtre. Jugez de mon étonnement, à la vue d'un fort joli feu d'artifice, suivi d'une illumination assez bien ordonnée, et qui, éclairant la montagne, produisoit un effet enchanteur. La nuit était superbe; je la passai presque tout entière à me promener avec Alphonse. De temps en temps, nous entendions dans le lointain les rires, les éclats de la grosse joie des paysans, auxquels succédoient des intervalles de silence et de repos; alors nous éprouvions cette espèce de calme qui naît du plaisir d'être ensemble. Satisfaits l'un près de l'autre, nous nous parlions à peine, et livrés à notre rêverie, nous étions sûrs d'être également heureux. Cependant il fallut nous séparer; mais avant de quitter Alphonse, n'osant lui demander la promesse de ne plus songer à ses anciens chagrins, je me per-

mis de lui dire : Un beau ciel, un air pur, des jours consacrés à de bonnes actions, voilà des biens que ni la méchanceté des hommes, ni même nos erreurs, ne peuvent nous ôter. Oui, répondit-il, je le sens d'aujourd'hui ; le bonheur des autres est encore à moi. Il prit une de mes mains dans les siennes, et ajouta : Je m'engage à ne jamais entendre la plainte de l'infortune sans la secourir, et ses remercîments sans penser à vous. Mon cœur et mes yeux se portèrent vers le ciel ; j'osai le remercier du sentiment que j'éprouvois : un plaisir aussi doux ne pouvoit venir que de lui.

LETTRE LXVIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

18 août.

Mon amie, est-ce à moi à parler de bonheur ! comment n'ai-je pas tremblé en vous écrivant que j'étois heureuse? Je puis à peine vous exprimer le trouble qui m'agite. Ce soir, Angélina, qui commence à balbutier quelques mots, pour la première fois m'a appelée *maman*. Alphonse a pâli. Grand Dieu ! a-t-il dit, qui peut lui avoir enseigné cette expression ?

Hélas ! ma sœur, c'est moi qui la lui ai apprise, mais dans l'innocence et le secret de mon cœur. Mille fois, en tenant cette petite sur mes genoux, je me suis plu à lui répéter ce nom, comme si les sentiments de mère y étoient attachés ; il me sembloit qu'en le prononçant je m'engageois à en remplir les devoirs. Souvent, avec l'affection d'une tendre mère, pendant le sommeil d'Angélina, je l'embrassois ; mes caresses ne la réveilloient pas, et cependant je la caressois avec délice. De même, par un autre enchantement, lorsqu'elle ne pouvoit encore que

sourire ou se plaindre, je ne pensois pas qu'elle pût me comprendre, et je lui parlois sans réflexion.

Malheureuse enfant! s'est écrié Alphonse, tu n'as plus de mère, c'est moi qui t'ai privée de ta mère! Il a pris sa fille, et s'est enfui avec elle. Ma sœur, j'entends encore le bruit de ses pas lorsqu'il s'éloignoit ; si j'allois ne plus le revoir!

LETTRE LXIX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

19 août.

Ma sœur, ma sœur, où vais-je? où m'entraîne un sentiment que j'étois loin de prévoir, et que je ne puis plus vaincre? je repousse la réflexion..... ; ne puis-je aimer comme jusqu'ici, dans l'ignorance de mon cœur!

Hier, suivant ma coutume, je me mis en chemin pour rejoindre Alphonse. Je ne le trouvai ni à la caverne, ni au rocher, ni près de son arbre favori ; il avoit évité tous ces lieux de prédilection, et je crus deviner que c'étoit pour me fuir. Mais je pensai que peut-être, lorsque l'heure où j'arrive ordinairement seroit passée, il viendroit aussi à l'un de nos rendez-vous. Voulant lui apprendre que je l'avois cherché, je nouai mon mouchoir à son arbre chéri. J'avois un voile, je courus le poser à l'entrée de la caverne ; et j'allai, avec le même empressement, attacher mon chapeau près du rocher. Alphonse, me dis-je avec une amère satisfaction, partout vous trouverez des marques de souvenir. Et, pour la première fois, je sentis à quel point je l'aimois.

Renonçant à l'attendre, ou peut-être me flattant de le rencontrer, je gagnai la montagne. Tous les sentiments qu'Alphonse m'avoit exprimés repassoient par mon cœur, à mesure que

des sites semblables à ceux qui les avoient fait naître s'offroient à mes yeux. Une vue magnifique se présenta : comme lui, j'en détournai mes regards ; je me rappelai qu'il m'avoit dit qu'un vaste horizon est une image de l'avenir. Sans trop distinguer les malheurs que je redoutois, je croyois n'avoir plus que des peines à attendre.

Je me détournai donc, et me mis à gravir le côté le plus escarpé ; bientôt je n'aperçus plus aucun signe de végétation. Ce sol, entièrement aride, me fit horreur. Il y avoit là quelque chose de cet isolement, de cet abandon, que je ne pouvois m'empêcher de trouver en moi-même. Dans ce moment une voix secrète me cria qu'étant éclairée sur mes sentiments, il falloit aussitôt me séparer d'Alphonse.

Je redescendis, et de loin je l'aperçus étendu près de l'arbre où nous avions été si souvent ensemble, et absorbé dans la plus profonde rêverie. Mais jugez ce que je devins en voyant qu'il avoit détaché mon mouchoir et l'avoit jeté loin de lui. Un cri involontaire m'échappa ; cette volonté d'éloigner jusqu'à mon souvenir dissipa mon inquiétude et mes remords. L'amour ne me paroissoit plus ni dangereux, ni criminel ; ce n'étoit qu'un malheur affreux et insurmontable.

Alphonse, me voyant chanceler, se leva précipitamment pour me soutenir ; mais je le repoussai. Ah ! ne me haïssez pas, s'écria-t-il : si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour vous fuir ! Et pourquoi me fuyoit-il ? n'est-ce pas le repos de ma vie que j'ai perdu pour adoucir ses peines ? Cette fuite m'a appris combien il m'étoit cher : j'étois si heureuse de l'aimer sans m'en apercevoir !

Écoutez-moi, par pitié, écoutez-moi ! reprit-il ; ce nom de mère que vous a donné mon enfant m'a causé une émotion surnaturelle... J'avois presque oublié Camille ; je ne me rappelois plus Éléonore !..... Oui, depuis plusieurs jours je n'étois plus sensible qu'à ce qui venoit de vous... Hier, en vous quittant,

j'errai toute la nuit ; mes remords ou mon malheur m'ont conduit sur la tombe de Camille. Là même, je ne pouvois penser à elle sans vous mêler à son souvenir... Je crus qu'il lui falloit une réparation ; je promis de vous éviter... je ne sacrifiois que moi, et je croyois que cela me seroit facile. Mais aujourd'hui, déterminé à ne pas m'approcher de vous, je voulois cependant vous voir ; et je n'ai pu m'empêcher de venir où nous nous rencontrons toujours....: je vous ai précédée, de loin je vous ai aperçue..... ; tout ce que j'ai pu rassembler de force m'a suffi à peine pour m'éloigner, lorsque vous êtes arrivée..... Je vous ai vue me chercher, nouer votre mouchoir à votre arbre favori ; et seul, je me répétois avec ardeur le nom de Camille, pour être bien sûr de ne pas vous rejoindre. Ingrat Alphonse, m'écriai-je ! et ce mouchoir jeté loin de vous ? C'est parce qu'après m'en être saisi, j'ai été effrayé du prix que j'y attachois. Émilie, guidez-moi, pardonnez-moi ; mais parlons de Camille, d'Éléonore ; empêchez-moi de les oublier. Quelle tendresse régnoit dans ses paroles, dans son regard ! J'étois émue, je tremblois, moi ! enchaînée par des liens qui ont fait mon malheur, mais qui n'en sont pas moins sacrés ! Non, je n'oublierai ni mes serments ni Camille. Je me rappelai ce que m'avoit dit le curé ; et je sentis la nécessité de rendre Alphonse à d'autres objets d'affection. Je comptois, lui dis-je, vous ramener insensiblement à des devoirs dont rien ne peut dégager. Quel nouveau crime ai-je commis ? me répondit-il d'un air effrayé. Vous offensez votre père ; savez-vous s'il ne succombe pas à la douleur de vous avoir perdu ? Camille a partagé vos fautes, vous a pardonné en mourant : mais si votre père n'existoit plus, s'il vous avoit haï à sa dernière heure ? Dieu, détournez de moi cette affreuse pensée ! Il se recula comme si, en s'éloignant de moi, il eût évité le malheur dont je le menaçois.

Hélas ! je savois bien que l'idée d'un père mourant et offensé feroit revenir Alphonse vers le sien ; que vraisemblablement

elle le décideroit à quitter ces montagnes : aussi, au moment où j'ai prononcé ces paroles, tout mon sang s'est retiré vers mon cœur.

Il m'a promis d'écrire à son père. Ma sœur, je lui rendrai une famille, des amis, une patrie : peut-être sera-t-il heureux ? Je le désire, je l'espère ; mais, ô mon Dieu ! jetez un regard sur ma foiblesse ! je ne vous demande point de bonheur ; mais que j'obtienne seulement de n'avoir ni souvenir, ni regrets !

LETTRE LXX

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

20 août.

Voici la lettre qu'Alphonse m'a apportée pour son père ; je ne doute pas qu'elle ne les réconcilie, qu'ils ne se réunissent. J'ai fait ce que j'ai dû ; et cependant je suis loin d'en trouver encore la récompense dans mon cœur. Mon amie, savez-vous le seul sentiment qui me soutienne, qui quelquefois me porte à défier le malheur ? c'est que mon amitié sera aussi pure, aussi généreuse que celle d'Éléonore.

« Mon père, il y a longtemps que j'aurois dû vous écrire ; mais j'ai bien souffert : Camille n'est plus ! Oserai-je l'avouer ? souvent entraîné vers vous, j'ai craint que ce malheur ne vous donnât une secrète satisfaction. Oh ! non, non ; faites-moi ce dernier sacrifice ; accordez un regret à celle dont j'ai causé la mort.

« Je suis père ; et ce titre cher et sacré a réveillé tous les devoirs qui me soumettoient à vous. En voyant mon enfant, je ne puis penser que vous soyez inexorable pour le vôtre. Dieu le préserve de me causer les chagrins dont je vous ai accablé !

Qu'il le préserve aussi du regard d'un père mécontent! Mon père, c'est à genoux, c'est près de mon enfant, que je vous conjure de l'adopter, de le reconnoître, de renouer les liens qui m'attachoient à vous; c'est près de lui que je vous promets l'amour, le respect que je désire lui inspirer. Mon père, croyez que les serments faits sur le berceau de ma fille seront sacrés pour moi.

« ALPHONSE. »

LETTRE LXXI

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

22 août.

La lettre d'Alphonse est partie; notre digne ami ne doute pas que son père ne le rappelle. Soyez tranquille, ma sœur; bientôt nous serons séparés. Je ne jouis même pas du temps que nous avons à être ensemble. Nous ne causons plus; je me promène avec lui, sans pouvoir lui parler; de loin en loin quelques mots interrompus...; à présent, je cherche toujours ce que je dois lui dire..... Quelquefois après être restée longtemps à rêver, je le regarde, et il me sourit d'un air si triste! il croit que c'est son tour de me consoler; et il souffre sans savoir, sans demander ce qui m'afflige.

Aujourd'hui, répondant peut-être à ma conscience qui m'accusoit d'avoir trop oublié M. de Candale, je me suis mise tout à coup à parler de lui. Il faut l'avouer, c'étoit la première fois, depuis le jour où j'avois confié mes malheurs à Alphonse: aussi en a-t-il témoigné un étonnement dont j'ai été interdite; je me suis tue. Après quelques instants, il m'a dit: Madame, parlons de ce qui vous intéresse; je me reproche de ne m'en être pas occupé. Jamais il ne m'avoit appelée madame... Ah!

qu'il y a peu de jours encore, j'aurois reproché à Alphonse la moindre altération dans son amitié! Aujourd'hui ce nom si froid m'a consternée ; cependant je n'ai pas osé m'en plaindre ; ma conscience même le répétoit après lui. Oui, il faut revenir ;... je me croyois sa sœur, son amie, sa consolation... il faut revenir de bien loin...

LETTRE LXXII.

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY.

30 août.

Comme mes chagrins passés me semblent misérables aujourd'hui ! Que je suis honteuse d'avoir été accessible aux éloges, ou à la méchanceté! Comment ai-je pu donner le nom de malheur aux peines qui ne venoient pas d'Alphonse? Souvent, je me demande quelle fatalité me l'a fait rencontrer, aux premiers jours de ma vie, dans mes rêves de bonheur, et me le ramène encore après mes infortunes?

A chaque instant nous attendons une réponse du duc d'Al*** : peut-être que ce soir, demain, Alphonse recevra l'ordre de rejoindre son père. Et moi, malheureuse; que deviendrai-je, lorsqu'il ne sera plus ici? que ferai-je de la vie?.... Je n'ai pas un souvenir où son idée ne vienne se joindre, une espérance où je ne cherche à la rattacher. Le croiriez-vous, ma sœur ? près de me séparer de lui, mon esprit et mes vœux me transportent au déclin de mon âge, à ce temps où les passions n'existent plus ; je me demande si nos derniers jours ne pourroient s'écouler ensemble? Je bénirois même mon existence actuelle, s'il m'étoit promis de consacrer à sa vieillesse les soins que je donnois à ses peines. Oui, sans plaintes, sans résistance, je consentirois

à souffrir, je me soumettrois au malheur, pourvu que, dans l'avenir, je pusse espérer de revoir Alphonse.

LETTRE LXXIII

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

4 septembre.

La voici, cette réponse ; le duc d'Al*** l'a adressée au curé : il vient de me la remettre, en me priant de la porter à Alphonse. Il croit que je puis seule obtenir de lui qu'il se soumette aux ordres de son père. Je n'ai pas voulu qu'il me les fît connoître; c'est encore trop de les apprendre avec Alphonse... Ma sœur, il s'en ira... soyez-en sûre ;... bientôt je l'entendrai me dire adieu ! Je suis bien malheureuse ; et cependant, je sens que cet instant ne sera pas le plus affreux : je le verrai du moins : mais demain... mais les jours qui suivront !... Mon amie, Dieu vous préserve de peines semblables ! Ce n'est pas un de ces malheurs qui arrivent du dehors, et dont le premier choc est le plus sensible : c'est une douleur profonde qui a pris sa place, qui s'est établie, qu'on ne peut plus vaincre, et qui bientôt saisira tout le cœur. Alphonse, si depuis quelques jours vous avez aperçu un sourire sur mes lèvres, c'est qu'alors je pensois avec joie que je puis mourir.

LETTRE LXXIV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

Madrid, 20 octobre.

Je suis à Madrid. Ne me condamnez pas sans m'entendre : après plus d'un mois de silence, je vous écris pour vous dire un éternel adieu.

Les malheurs qui m'ont accablée vous sont déjà connus ; mais vous en ignorez les détails les plus douloureux. Mon cœur a besoin de vous les confier, de se dire que le vôtre approuvera ma retraite, sentira qu'elle est devenue inévitable. Si vous plaignez ma jeunesse, que ce soit seulement parce qu'il me reste encore longtemps à souffrir. Mon amie, vous saurez tout, mes erreurs, mes regrets, et le sentiment qui me domine toujours.

Je me souviens que je vous ai quittée pour aller remettre à Alphonse la lettre de son père. Alphonse ! j'y pense sans cesse.... A ce nom seul que je viens d'écrire, tout mon cœur a tressailli. Le temps étoit orageux ; mais je continuois d'avancer, tellement occupée de cette fatale lettre, que je ne voyois rien de ce qui m'environnoit.

En apercevant Alphonse, je frémis, comme s'il prononçoit déjà le malheur de ma vie : cependant c'étoit moi qui lui apportois les ordres qui devoient décider de la sienne.

Comment vous exprimer le trouble que j'éprouvois ! Je n'osois lui donner cette lettre qui alloit bientôt nous séparer ; il m'étoit même impossible de lui en parler. Au lieu de m'asseoir près de lui comme de coutume, je poursuivois mon chemin. Je serrois fortement cette lettre qui me faisoit tant de mal : à peine pouvois-je me soutenir, et je m'obstinois à marcher. M'arrêtant à chaque pas, m'appuyant sur chaque arbre, je me sentois défaillir ; et si Alphonse me pressoit de me reposer, je m'éloignois bien vite. Aussi, se bornant à me suivre, il me considéroit avec un étonnement mêlé de pitié ; il ne se doutoit point de la part qu'il avoit à mes peines.

Le temps s'obscurcissoit, et je ne le remarquois pas ; Alphonse me pria de gagner un abri. Il m'entraîna sous un immense quartier de rocher, d'où je découvrois tous les endroits où nous avions été le plus souvent ensemble. Je voyois cette première caverne où je l'avois retrouvé ; je pouvois même distinguers on arbre favori. Hélas ! me disois-je bientôt, c'est tout ce

qui me restera ; je les regardois tour à tour pour y trouver ou y attacher des souvenirs.

Le vent, le tonnerre retentissoient dans la montagne; Alphonse trembloit pour moi, tandis que je devenois plus tranquille. Je ne sais si ce bouleversement extérieur peu à peu calmoit mon âme, ou si cet orage, qui sembloit devoir tout détruire, en me faisant envisager la vie comme moins assurée, m'en faisoit aussi moins redouter les tourments.

Je vis plusieurs fois Alphonse jeter les yeux avec horreur sur ce rocher sous lequel il m'avoit placée. Tout à coup, nous nous trouvâmes au milieu d'un ouragan épouvantable : pas un arbre qui ne fût ployé ; le sol même sur lequel nous étions parut ébranlé. Alphonse m'enleva du rocher qui m'avoit servi d'asile ; et nous vîmes aussitôt plusieurs pierres énormes s'en détacher, rouler du haut de la montagne, et briser tout ce qu'elles rencontroient. Le croiriez-vous? je n'éprouvai aucune émotion, jusqu'au moment où une de ces pierres vint frapper notre arbre chéri : ma sœur : je le vis se rompre, tomber, et un cri m'échappa! Malheureuse, aimois-tu donc assez pour qu'il n'y eût de sensible pour toi que ce qui tenoit à ton affection !

Alphonse ne vit même pas son arbre brisé ; je le lui fis remarquer : Dieu! reprit-il, que nous sommes différemment affectés!... Ah! je ne tremble que pour elle!... Au milieu de son trouble, il s'écria : Je ne connoissois pas encore l'amour! Ma sœur, ces paroles vinrent se graver dans mon cœur ; mais j'eus assez d'empire sur moi pour ne point paroître les avoir entendues ; il put croire qu'avec le bruit de l'orage elles s'étoient perdues dans la montagne.

Des précipices se formoient sous nos yeux, et nous ne savions si la terre qui nous portoit, n'alloit pas s'entr'ouvrir. J'ignorois où me conduisoit Alphonse ; je n'avois ni le désir de m'éloigner, ni la force de lui résister. Nous arrivâmes à une petite cabane adossée à une chaîne de rochers; c'étoit la retraite d'Alphonse.

Je ne l'avois jamais vue ; il en ouvrit la porte, et me plaça, presque mourante, sur une chaise qui se trouvoit à l'entrée de la chambre. Il appela Anna à grands cris ; elle vint aussitôt. Tous deux cherchoient à me rendre à la vie ; mes yeux étoient fermés ; ils me croyoient évanouie. Mais faut-il vous l'avouer, ma sœur ? je me trouvois chez Alphonse sans l'avoir prévu, et je me livrois à une secrète satisfaction de n'avoir pu m'y opposer. Cependant, le sentiment de ce que je me devois à moi-même me rappela bientôt que je ne pouvois m'arrêter davantage. Je voulus m'en aller ; le temps ne me permettoit pas de sortir : je témoignai à Alphonse le désir de passer dans la chambre d'Anna. Je sais que, dans la sévérité de mes remords, c'étoit toujours être chez Alphonse ; mais pour moi, mais dans ce moment, quelle distance me sembloit exister entre ces deux cellules ! A peine eus-je mis le pied dans celle d'Anna, que je me retournai pour regarder encore la retraite d'Alphonse. Je vis des livres, quelques arbustes consacrés au deuil et à la mélancolie, un portrait de Camille, des pistolets sur la cheminée... Au milieu de ces déserts, peut-être les avoit-il pour sa sûreté, pour celle de son enfant : mais dans ma tristesse, je me figurai combien de fois depuis ses malheurs il avoit pu les regarder comme la fin de ses peines ! Aussi ces armes meurtrières firent-elles sur moi une impression extraordinaire ; j'aurois voulu les emporter, les cacher, les rendre introuvables. Que n'osai-je alors prendre mon effroi pour une inspiration ! mais il faut être heureux, pour se croire averti par le ciel.

J'entrai dans la chambre d'Anna, Angélina dormoit ; je m'assis à côté de son berceau ; je l'embrassai, elle ne s'éveilla pas ; je l'embrassai encore. Auprès de cette innocente créature, je repris courage, et donnai à Alphonse la lettre de son père. Peut-être aussi, ma sœur, cet effort purifioit-il à mes yeux ma présence chez Alphonse.

Il ouvrit cette lettre avec une inquiétude visible. Pendant

qu'il la lisoit, je pris la main d'Angélina ; tout ce qui me rapprochoit d'elle avoit le pouvoir de calmer mon âme. Jamais...! s'écria Alphonse. Je lui demandai le motif d'une résolution si fortement exprimée. Mon père veut que je quitte cette retraite...., que j'aille à ses pieds avouer mes torts...., solliciter mon pardon.... Moi!.... m'humilier jusqu'à ce point! Il veut que je m'en rapporte à lui du sort de mon enfant... Jamais, jamais!

Dans cet instant, ma sœur, je ne pensai plus à moi : que me faisoient et le malheur et la vie, si j'obtenois qu'Alphonse retrouvât tous les biens auxquels les hommes attachent du prix!... si je méritois qu'il m'estimât, même encore plus qu'Éléonore! J'osai défendre son père, et le justifier de ce qu'il exigeoit de lui des marques de soumission, avant de croire à ses regrets. La fortune, l'éclat du rang, les honneurs, la gloire, un mariage avantageux, tels étoient les biens dont je voulois qu'Alphonse pût jouir ; mais en les désirant pour lui, je sentois cependant qu'il n'en étoit aucun qui méritât qu'on les lui fît envisager. C'est le sort de sa fille sur lequel je portai ses regards ; voudroit-il risquer que son père ne la reconnût pas, la condamnât à n'appartenir à aucune famille, la privât des biens auxquels elle avoit droit ? Il m'est impossible de quitter ce séjour, me dit Alphonse.

Aussitôt je pris son bras, je l'entraînai dans sa chambre, dans cette chambre d'où je venois de sortir avec l'embarras de m'y être trouvée, et où, dans ce moment, je rentrois avec la confiance que donne la certitude de faire le bien. Plaçant Alphonse vis-à-vis du portrait de Camille : Osez, lui dis-je, ne pas assurer le sort de son enfant ? Alphonse voulut s'échapper. J'appelai Anna ; je lui ordonnai de m'apporter Angélina ; en la prenant dans mes bras, me rappelant la fin terrible de Camille, je m'écriai : Malheureuse enfant ! faudra-t-il, en t'aimant comme ta mère, qu'à son exemple je te dévoue aussi à la mort ? Alphonse,

souvenez-vous comme elle l'invoquoit à ses derniers moments ! Avez-vous oublié *qu'il lui paroissoit moins cruel de tuer son enfant que de l'abandonner?* Dieu, grand Dieu ! reprit Alphonse, cessez de déchirer mon âme. Vous voulez m'éloigner de vous, m'enlever mon dernier bonheur : je me soumets.

Alors j'éprouvai toute l'horreur qu'il y avoit à me séparer de lui. Tant que son départ avoit été incertain, je n'avois vu que la nécessité de l'y décider ; mais dès qu'il y fut résolu, je ne sentis plus que son éloignement.

Je n'emmènerai point ma fille, me dit Alphonse ; une si longue route seroit trop fatigante pour son jeune âge : la rejetterez-vous aussi ! M'enviériez-vous la douceur de la laisser près de vous? Non, lui répondis-je avec une dernière et douloureuse satisfaction ; non, confiez-la-moi ; elle sera ma fille, mon unique enfant. Alphonse la remettoit dans mes bras.... A l'instant la porte s'ouvrit, et je vis entrer M. de Candale, accompagné de madame d'Artigue. Votre enfant ! s'écria M. de Candale d'un air furieux ! Il s'élança sur ces pistolets qui m'avoient causé tant d'effroi ; et je perdis connoissance...

CONTINUATION PAR MADAME D'ARTIGUE

C'est à moi à vous faire le récit d'un malheur que j'ai causé sans le vouloir, et que je n'ai pu empêcher, quoique je fusse présente. Madame de Candale, insensible aux pieds de son mari, a du moins évité le spectacle horrible qui me poursuivra toujours. Mais il faut d'abord vous expliquer le hasard inconcevable qui nous a amenés près d'Alphonse, dont nous ignorions même le séjour dans ces montagnes.

Lorsque madame de Candale partit pour s'y rendre, elle me laissa avec le regret d'avoir causé ses chagrins. Je l'aimois véri-

tablement, si vous consentez à nommer amitié un désir réel pour tout bonheur qui ne lui viendroit pas de M. de Candale. Je résolus de la rendre au monde et à sa fortune; de reporter sur moi, par ce sacrifice, l'intérêt que je croyois m'être dû; et enfin, d'effacer, par ma générosité, la honte que l'abandon de M. de Candale m'avoit fait éprouver.

J'attendois son retour avec impatience: je savois bien qu'il me chercheroit aussitôt après son arrivée. Il étoit trop habitué à me parler de lui, pour n'avoir pas besoin de moi.

Dès qu'il parut, je le fis rougir de sa conduite envers sa femme; et me servant, pour regagner sa confiance, des fautes mêmes que la passion m'avoit fait commettre, je lui avouai tous mes torts envers Émilie; je la justifiai en m'accusant; et je vis M. de Candale s'enorgueillir de mes aveux. Si je l'eusse voulu dans cet instant, il revenoit à moi pour toujours; mais un pareil triomphe auroit humilié ma fierté; je consentois qu'il appartînt à Émilie, si c'étoit à moi qu'elle devoit son retour.

Il me seroit facile de donner à ma conduite des motifs plus purs; mais je me suis jugée avant de vous écrire: croyez donc également et le bien et le mal; car je ne vous demande point d'éloges, et je ne redoute aucune haine.

Je fis sentir à M. de Candale la nécessité d'aller chercher Émilie; je voulus l'accompagner. Lorsque nous arrivâmes, des paysans nous dirent qu'elle se promenoit sur la montagne. Un orage affreux nous donnoit de l'inquiétude pour elle; ils crurent nous rassurer en disant qu'elle étoit avec Alphonse. M. de Candale pâlit: Je le connois cet Alphonse, me dit-il avec un regard qui m'effraya. Sa jalouse vanité, son indomptable orgueil commençoient à le tourmenter. Il voulut aller trouver Émilie à l'heure même: je le suivis, sans trop savoir ce que je redoutois, car je n'avois jamais entendu nommer Alphonse. Les paysans qui nous avoient parlé de lui reçurent l'ordre de nous conduire. Ne trouvant pas Émilie assez

tôt au gré de son impatience, M. de Candale voulut être mené chez Alphonse; nous y entrions lorsque Émilie prononçoit ces mots : *Mon unique enfant*. L'éclair n'est pas plus prompt que le fut l'emportement de M. de Candale : il se saisit des pistolets qui étoient chez Alphonse, l'insulta, lui cria de se défendre ; tous deux tirèrent presque en même temps, et tombèrent ensemble.

Mon premier soin fut de faire éloigner Émilie avant qu'elle eût repris connoissance. Les paysans qui nous avoient accompagnés la portèrent chez le curé. Ils coururent chercher des secours, pendant qu'Anna et moi nous tâchions d'arrêter le sang qu'un moment de réflexion auroit empêché de couler.

Alphonse blessé moins dangereusement que M. de Candale, le reconnut, se traîna près de lui, et chercha à justifier Émilie. Il n'y seroit point parvenu, si le curé qui étoit arrivé n'eût rendu compte à M. de Candale de la conduite de sa femme. Aussi, avant de mourir, loin de lui offrir un pardon humiliant, il crut avoir des excuses à lui faire, et me chargea de lui dire que s'il eût vécu, il eût réparé ses torts. Il justifia Alphonse, et se reprocha cette espèce de bouillant et faux courage, qui si souvent lui avoit fait risquer sa vie, et dont il finissoit par être la victime. Il expira avant qu'on eût eu le temps de lui ramener Émilie.

Madame de Candale ne voulut point rentrer dans sa maison; malgré les paroles de paix que je lui avois portées, elle se regardoit comme la cause de la mort de son mari.

Elle resta chez le curé, se livrant à une douleur qui repoussoit toute consolation : et si d'abord elle m'a reçue, c'est peut-être parce que ma présence, en lui rappelant toutes ses peines, les lui rendoit plus sensibles.

Obligée de fuir la société qui nous condamne toutes deux, puisqu'elle me rend responsable des fautes apparentes et du malheur d'Émilie, je lui consacrerai mes soins; l'amitié de sa

rivale prouvera combien elle mérite d'affection. Peut être aussi fera-t-elle penser que, si j'eusse été élevée d'après d'autres principes, et placée dans un autre monde, je serois restée digne d'estime; que si du moins j'avois été aimée de l'homme qui a cherché à me séduire, j'aurois conservé toutes les vertus qui peuvent survivre à une première faute.

LETTRE LXXV

MADAME LA DUCHESSE DE CANDALE A MADEMOISELLE D'ASTEY

Madrid, 21 octobre.

Ma sœur, j'étois tombée sans connoissance à la vue de M. de Candale. En rouvrant les yeux, je me trouvai dans la maison du curé, entourée de plusieurs femmes du village, qui me plaignoient, me consoloient, sans que je susse quel nouveau malheur excitoit leur pitié. Je le compris bientôt; et me précipitant hors de la maison malgré elles, je courus vers la montagne. Madame d'Artigue vint à ma rencontre; sa présence me fit frémir; je voulus la repousser : mais lorsque le curé qui la suivoit m'apprit la perte que j'avois faite, je cessai d'éloigner madame d'Artigue. Avois-je le droit de condamner personne, moi, cause certaine, quoique innocente, de la mort de mon mari? Je restai accablée à la place où j'étois : sans savoir encore si la pitié ou la haine de madame d'Artigue l'avoit ramenée vers moi, je m'appuyois sur elle tant j'avois besoin d'un soutien!

Le respectable vieillard me conduisit chez lui; peu à peu il m'apprit les détails dont elle vient de vous rendre compte.

Le pardon de M. de Candale releva mon courage, excita mes regrets. Puis je crus le perdre une seconde fois; et mes remords ne se bornèrent point aux derniers instants qui avoient décidé de sa vie. Je reconnus toutes mes imprudences : fondant en

larmes, je ne formois point de plaintes ni ne cherchois de consolation. Seule avec moi-même, mes douleurs augmentoient ou s'affoiblissoient en proportion des reproches ou des excuses que me présentoit ma conscience.

Je savois Alphonse blessé; je ne me permis point d'en demander des nouvelles : mais lorsque son état donnoit quelques lueurs d'espoir, le curé trouvoit moyen d'en instruire madame d'Artigue, de manière à ce que je l'entendisse. Cependant il respectoit mes devoirs, me les rappeloit, même en accordant quelque chose à la pitié. Depuis cette funeste rencontre, il ne nomma plus Alphonse devant moi; c'étoit toujours l'infortuné jeune homme, son malheureux ami; toujours une épithète à laquelle mon cœur le distinguoit, jamais un nom qui pût me faire rougir. Je bénissois ce bon vieillard, et souvent il m'échappoit un regard, un geste qui trahissoit ma reconnoissance.

Depuis huit jours je vivois ainsi, croyant ne penser à Alphonse que lorsque le curé venoit de le quitter et pouvoit m'instruire de son état. Un soir il revint si pâle, si changé, que toutes mes inquiétudes se réveillèrent; je m'approchai de lui en tremblant : Mon père? lui dis-je... Je craignis de lui faire une question, et j'attendois sa réponse. Il soupira. Mon père? m'écriai-je une seconde fois. Il existe encore, mais il n'a plus que quelques heures à vivre. Je levai les yeux au ciel; oubliant que M. de Candale, qu'Alphonse avoient attenté à leur existence, j'osai lui reprocher une mort si cruelle, si prématurée. Hélas! il ne devoit plus y avoir de lendemain pour celui dont la jeunesse avoit compté sur tant de brillantes, tant de longues années!

Dès que le curé et madame d'Artigue furent retirés, je sortis doucement de la maison : il étoit près de minuit; la lune m'éclairoit. Je savois bien que la mort de M. de Candale me défendoit de revoir Alphonse : mais j'avois besoin d'aller pleurer près de sa demeure.

Pour sortir de chez le curé, il faut traverser le cimetière. Je

sentis sous mes pieds la terre fraichement remuée : c'étoit une tombe qu'on venoit de couvrir. Je me mis à genoux malgré moi, et m'appuyant sur la croix au bas de laquelle étoient écrits le nom, l'âge de la jeune paysanne morte la veille, et que je connoissois : Grand Dieu! m'écriai-je, si jamais elle a envié mon sort, que ne peut-elle apprendre combien en ce moment j'ambitionne le sien!

En me relevant, j'aperçus l'église encore tendue de noir et couverte des armoiries de M. de Candale. Aucune plainte, aucun mot ne sortit de ma bouche. Joignant les mains et versant des larmes, je m'humiliai devant Dieu sans même pouvoir prier. Je succombois à ma douleur, lorsque je vis le curé, suivi de tout le village, qui sortoit de l'église. Ils gagnèrent lentement le sentier qui conduit à la maison d'Alphonse. Je m'éloignai pour les laisser passer, et, à une grande distance, je les suivois. De temps en temps, le vent portoit jusqu'à moi les dernières prières qu'ils faisoient pour les mourants, et mon cœur se brisoit.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la cabane d'Alphonse. Ce qui ne put pénétrer dans cet humble asile se mit à genoux à la porte. Et moi, bien loin d'eux, me cachant à tous les regards, je me prosternai aussi : je n'osois demander qu'il me fût permis d'offrir ma vie pour sauver celle d'Alphonse, mais j'appelois la mort sur moi-même.

Lorsque les paysans se retirèrent, je ne pus les suivre. Abîmée de douleur, je demeurois à la place où j'étois, quand tout à coup, craignant que chaque minute que je passois ne fût la dernière accordée à Alphonse, je hasardai de m'approcher de sa cabane.

La fenêtre en étoit ouverte; j'avançai bien doucement; je vis le curé près de son lit. Le visage d'Alphonse étoit déjà couvert de la pâleur de la mort : il me nomma; il voulut savoir si je lui avois pardonné. O puissance du devoir! t'ai-je assez obéi? je ne prononçai pas un mot, et un mot lui auroit porté la der-

nière consolation qu'il pût recevoir! Il étoit agité; sa voix étoit forte; il ne proféroit que des paroles sans suite. Comme je l'écoutois! Elle ne voudra plus de ma fille, s'écria-t-il, je désire, j'ordonne qu'on la mène à Éléonore. Bien bas je répétai : C'est moi qui la mènerai à Éléonore. Sa tête s'égaroit... Pardonnez, ô mon Dieu! si j'ose me rappeler que moins il lui restoit d'empire sur lui-même, plus mon souvenir revenoit à son esprit et à son cœur; il ne cessa plus de parler de moi.

Je succombois; je ne pouvois plus étouffer mes sanglots. Deux fois le curé avoit regardé la fenêtre près de laquelle j'étois : Alphonse entendit aussi ces sanglots, et demanda qui pouvoit le pleurer? C'est quelqu'un bien malheureux, répondit cet excellent homme. Je me jetai à genoux; je cachai ma tête contre la terre, pour ne pas crier à Alphonse que cette douleur si profonde ne pouvoit venir que de moi.

Bientôt il ne me fut plus possible de le comprendre. Encore quelques minutes, dit le curé à Anna, et il aura cessé de souffrir. Alors, ma sœur, je ne pus résister : je m'élançai dans cette chambre; et tombant près de son lit, je pris sa main, et l'assurai de nouveau que je mènerois sa fille à Éléonore. Il rouvrit les yeux; ses esprits déjà éteints se ranimèrent; oui, un instant je le disputai à la mort. Il me reconnut... me remercia... me bénit; et je ne sais si en me voyant il ne prononça pas le mot de bonheur. Il retomba sur son lit, expira; et même après sa mort, sa figure conserva l'impression consolante que ma présence y avoit fait naître.

Que vous dirai-je, ma sœur? Depuis cet instant, je ne sais rien de ce qui m'est arrivé. Seulement je me rappelle que j'étois douce, tranquille, tant qu'on laissoit Angélina près de moi; mais que si on vouloit l'en éloigner une seule minute, j'éprouvois toutes les horreurs du désespoir.

Madame d'Artigue ne m'a point quittée; sa présence ne me causoit ni peine, ni consolation; tout m'étoit indifférent, hors

Angélina. Il y a deux mois que le curé me rappela qu'il falloit la conduire à Éléonore. Les volontés d'Alphonse étoient sacrées pour moi; et je pouvois m'y soumettre lorsqu'il n'étoit plus. J'allai donc à Madrid, et je parvins à découvrir la retraite de cette généreuse amie. Le curé se chargea de lui apprendre la mort d'Alphonse et mes malheurs; elle y parut sensible, et permit que je restasse dans son couvent. Mais, ma sœur, quelle différence de ses sentiments aux miens! Éléonore consent avec peine à parler d'Alphonse; elle cherche à l'oublier! et moi, s'il me falloit perdre son souvenir, je ne voudrois pas de la vie.

Émilie, sans prononcer de vœux, s'enferma dans le couvent d'Éléonore. A dix-huit ans elle renonça au monde, se consacra à l'éducation d'Angélina, et trouva une secrète et dernière satisfaction à lui faire chérir un père qu'elle n'avoit point connu.

Le duc d'Al*** traîne, dans l'isolement, une longue vieillesse; d'autant plus infortuné, qu'il s'en prend à lui-même de la mort de son fils.

Madame d'Artigue, n'osant point retourner en France, où on l'accuse de la mort de M. de Candale et des malheurs de sa femme, se fatigue dans de grands et inutiles voyages, et revient toujours dans la retraite d'Émilie, qui la reçoit avec douceur, mais ne peut ni lui inspirer le goût de la solitude, ni la dédommager des illusions du monde.

La mère de Camille étant morte très-peu de jours après le départ de sa fille, don Louis alla cacher sa douleur dans une retraite inaccessible aux hommes; reconnoissant que sa désobéis-

sance aux ordres de son père ne lui laissoit pas le droit de se plaindre de sa fille, ni d'oser condamner une faute dont il lui avoit donné l'exemple.

Le bon curé a fini ses jours près d'Émilie : souvent il lui parloit de ses peines, pour qu'elle préservât Angélina du danger des passions.

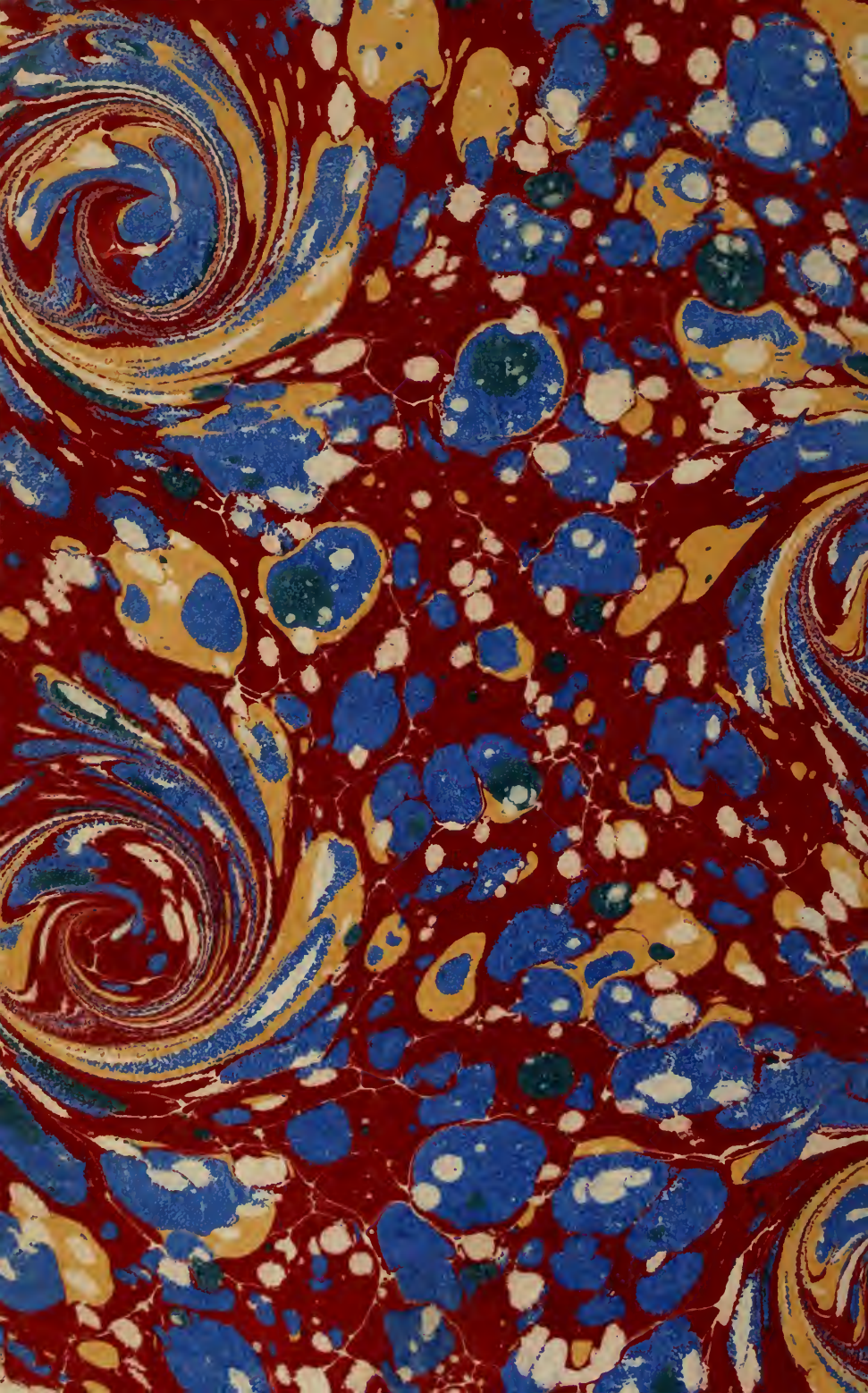
Si cet enfant intéresse quelques âmes sensibles, nous pourrons leur apprendre le sort de celle qui, même avant de naître, sembloit destinée au malheur.

FIN D'ÉMILIE ET ALPHONSE

TABLE

Adèle de Sénange. 1
Aglaé. 155
Charles et Marie. 171
Eugène de Rothelin. 239
Émilie et Alphonse. 369

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



LF
S7298.2
264545
Author Souza-Botelho, Adelaide Filleul, mar-quise de
Title Oeuvres.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 25 08 12 011 6